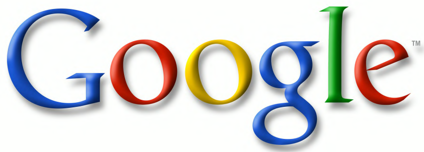
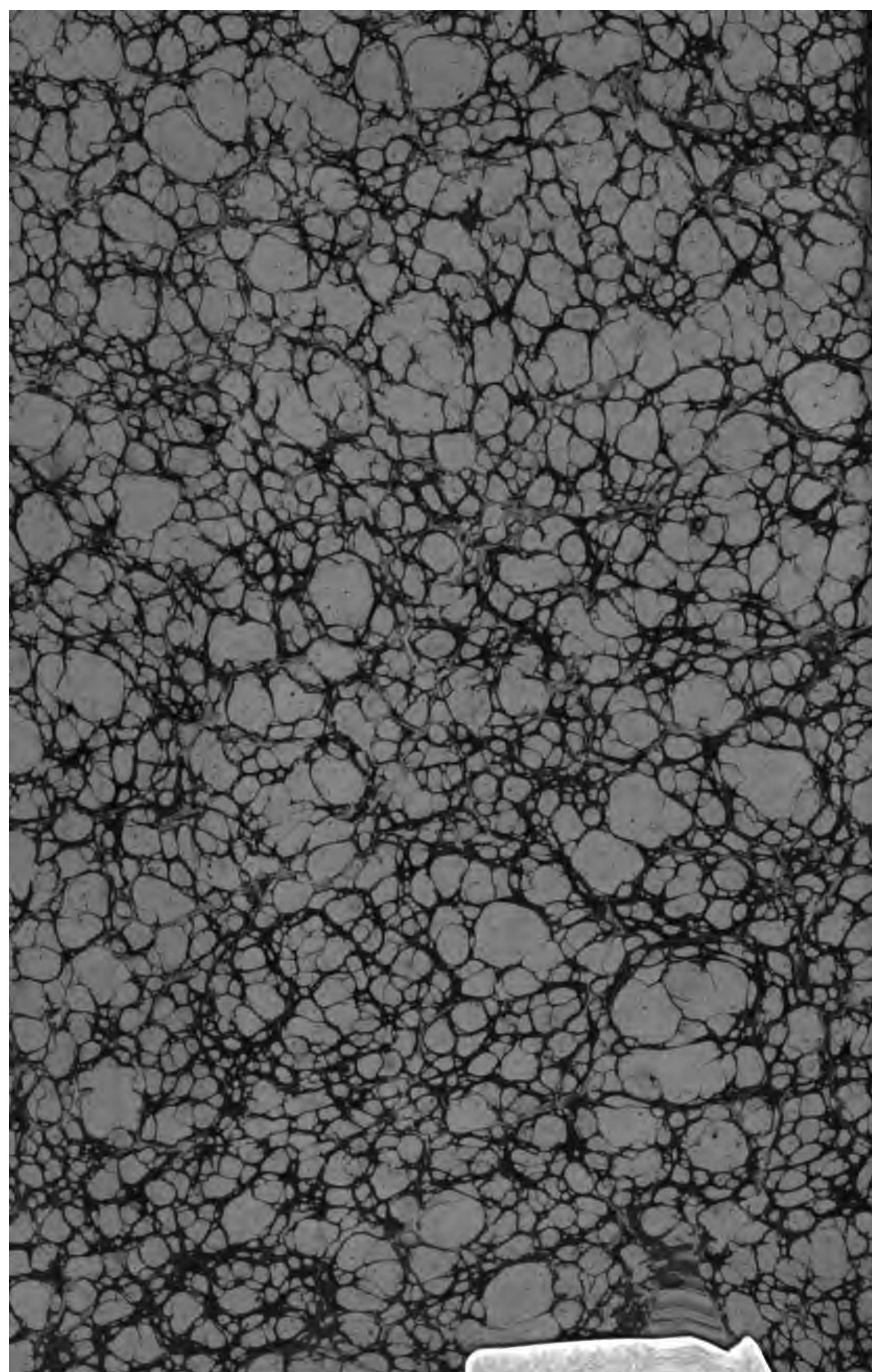
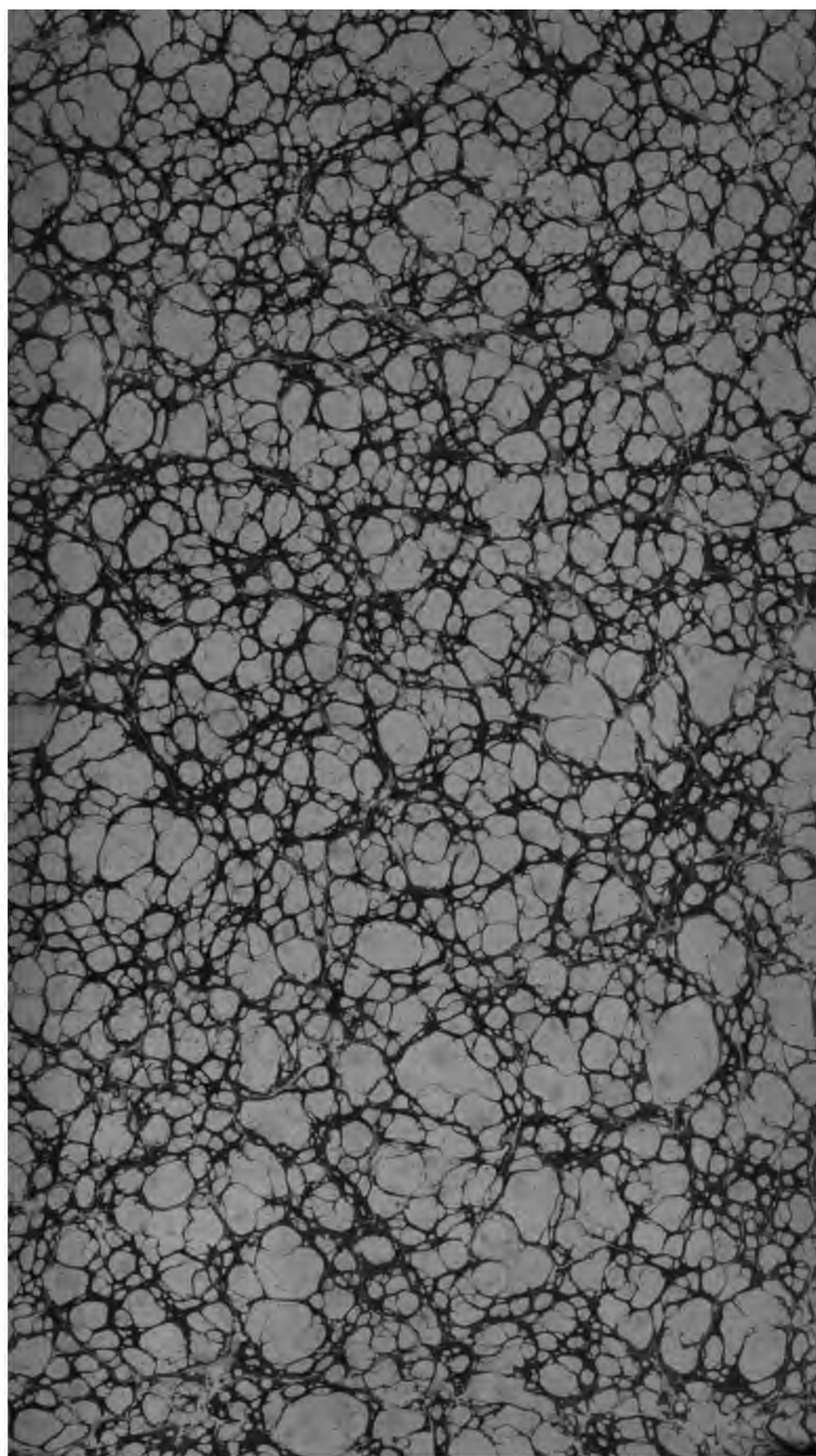








LE MAGASIN
DE LIBRAIRIE

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LE MAGASIN
DE LIBRAIRIE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE,
VOYAGES, POÉSIE, THÉATRE, MÉMOIRES, ETC., ETC.

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

TOME SEPTIÈME

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1859

LA COUSINE JULIE[1]

PAR ARNOULD FREMY.

QUATRIÈME PARTIE.

JOURNAL DE JULIE.

I

Je me détermine à transcrire les événements qui m'ont concernée et mes principales impressions depuis le jour où j'ai quitté la maison de mon parent, M. d'Hautemire; je veux que l'on puisse un jour me juger d'après les faits et en connaissant bien ma situation dans tous ses détails. Si on me condamne, que ce ne soit pas du moins sans m'avoir entendue. Les juges les plus sévères ou les plus prévenus décideront eux-mêmes si je suis au fond aussi coupable que je puis le paraître, et si d'autres à ma place auraient agi autrement que je n'ai fait.

Lorsqu'on m'eut annoncé si brusquement et de la façon la plus impérative qu'il fallait me rendre dans la maison de M. Henri Sadenay, j'ai eu d'abord un mouvement de vertige; j'ai jeté sur moi-même et sur toute ma destinée un œil de stupeur et de consternation: je me suis crue véritablement maudite. C'était pour moi comme le coup de grâce après toute cette suite d'angoisses que j'avais eu à supporter depuis quelque temps. J'invoquais tout bas le Dieu sauveur qui veille de là-haut sur les faibles et les affligés de ce monde. Je me disais qu'une voie de salut s'ouvrirait sans doute devant moi; que, malgré la violence que l'on exerçait sur moi, je pourrais encore éviter de me rapprocher de celui qui m'a déjà causé tant de trouble, d'inquiétudes, et, il faut bien l'avouer aussi, tant d'eni-

1. Voyez les 22e, 23e et 24e livraisons

vrement... N'était-ce pas assez déjà d'avoir à me défendre contre son souvenir? Que d'ébranlement dans tout mon être à la suite de cet aveu qu'il m'a fait! Et c'est au moment où j'espérais prendre le dessus que l'on vient m'annoncer que c'est chez lui qu'il faut que je me transporte, sous le toit même qu'il habite! Est-ce donc pour me tenter, pour épuiser le peu de force qui me reste qu'on me condamne à me rapprocher de lui? Ah! ma tête se confond, je ne comprends plus rien à ce qui m'arrive! Je résisterai, j'irai jusqu'au bout, ce ne sera certes jamais le courage ni la bonne volonté qui me manquera; mais dans l'état où je suis, me fallait-il donc avoir à subir cette épreuve nouvelle?

O vous qui m'aviez devant vos yeux au moment où j'ai appris que j'avais à me rendre auprès de lui, dans sa maison, moi qui avais juré de ne plus jamais me retrouver en sa présence, vous avez dû voir pourtant ce que j'éprouvais! Comment n'avez-vous pas deviné la cause de mon trouble et pourquoi j'étais saisie de tant d'effroi, de confusion, pourquoi je refusais enfin?... J'avais envie par moments de me jeter à leurs pieds, de leur tout avouer; mais je me disais en même temps qu'ils ne manqueraient sans doute pas de me repousser avec violence et dédain... — Elle perd la tête! se seraient-ils écriés. Elle prend pour des réalités les folles bouffées de son orgueil et de son délire!... Ils m'auraient chassée d'auprès d'eux sans pitié et sans même vouloir aller aux preuves!...

Madame d'Hautemire a été bien cruelle pour moi dans cette circonstance-là! J'avoue que je ne lui supposais pas l'âme aussi intraitable. Avec un peu de clairvoyance et de bonté, que n'eût-elle pas fait de moi? Mon cœur attendri au moindre signe de douceur de sa part se fût ouvert de lui-même; j'aurais été capable de tout lui livrer, d'abandon et d'élan, même ce que je n'ai le droit, après tout, de confier à personne au monde. Quelle rigueur implacable! Quel coup d'œil écrasant lancé sur moi lorsque j'ai entrepris de lui résister! De tout ce qu'elle m'a dit, il ne m'est resté que ce seul mot : « *Obéissez!...* » C'est à ce moment-là que j'ai compris que toute résistance serait inutile, que la main de plomb de la fatalité pesait bien décidément sur moi, et que j'essayais en vain de me débattre et de lutter contre elle!

Lorsque je me suis vue seule dans la voiture qui m'emmenait loin de l'hôtel, je suis restée pendant quelques instants dans un état complet de prostration. Je ne respirais plus, j'avais le cœur suffoqué,

l'œil fixe, distinguant à peine à travers un épais brouillard les objets qui m'entouraient. Je croyais être sous l'influence d'un songe terrible qui allait se dissiper sans doute d'un instant à l'autre. Quelle douleur j'éprouvais en me disant que je n'avais personne au monde, pas un autre cœur, pas une personne amie à qui je pusse aller demander un conseil, un refuge! Et j'aurais tant besoin en ce moment d'un appui moral, que quelqu'un m'éclairât sur ce que j'ai à faire et sur ce qui se prépare pour moi! — Heureuses, me disais-je, heureuses celles qui ont encore une mère, une famille, des âmes affectionnées, toujours prêtes à les défendre, à les recueillir dans leurs peines et leurs faiblesses! Mais moi, qu'il y a de temps déjà que je n'ai plus rien au monde, rien, hélas! qu'*une protection!*... Croit-on donc que dans cet état de délaissement on ait la même confiance en sa volonté, la même foi dans les résolutions énergiques que lorsqu'on sent l'affection qui vous protége, veille sur vous, vous sourit de loin et dans toutes vos pensées pour vous récompenser d'avance des sacrifices ou des bonnes actions que l'on aura su faire!

Plusieurs fois, j'ai été sur le point de m'élancer vers le cocher, et de lui crier : « Retournez en arrière, je ne veux pas aller plus loin... » Mais je retombais aussitôt sur moi-même comme anéantie. J'étais dans cet état de torpeur où le corps n'a plus la force d'exécuter ce que résout la pensée, où il semble que nos mouvements, nos actes, rien de nous-même ne nous appartienne plus.

La voiture s'est arrêtée : il m'a été impossible depuis de pouvoir me rendre compte de ce qui s'était passé depuis le moment où j'avais franchi la porte d'entrée, jusqu'à celui où je me suis trouvée seule, assise dans une pièce du rez-de-chaussée où l'on m'avait introduite. Là, seulement, je commençai à respirer un peu plus librement; je sentis ma tête se dégager, mes nerfs se détendre, puis se dissiper par degrés ce voile que j'avais sur les yeux... — Chez lui, me disais-je, me voici donc chez lui!... Au milieu de mes tourments, cette idée m'apportait un sentiment de consolation et comme de réparation salutaire. J'aperçus les arbres du jardin sur lequel donnait la pièce où j'étais; leurs cimes se balançaient devant moi en s'inclinant avec douceur. J'entendis le chant des oiseaux, je vis des vases de fleurs, des groupes d'arbustes, une pièce de gazon rafraîchie par le vent qui laissait dans l'herbe ces blanches traînées furtives et mystérieuses, que la pensée aime tant à parcourir! Je me mis à sourire

malgré moi et sans y songer; c'était comme un réveil inespéré de la nature et du bonheur qui se faisait au fond de moi-même. Il y avait si longtemps que je n'avais vu de la verdure ni respiré l'odeur des fleurs! C'est à peine si je pouvais entrevoir un coin du ciel de la cellule que j'occupais dans la sombre forteresse de la rue Saint-Dominique.

La porte s'ouvrit et je le vis paraître... Oh! oui! c'était bien lui!... Je m'étais figuré d'avance, sans trop me rendre compte de cet espoir, qu'il serait absent, que je ne le verrais pas de quelques jours et peut-être même tant que je serais dans la maison. Cette dernière illusion à laquelle j'avais essayé de me rattacher venait de disparaître. Il s'est avancé vers moi, m'a tendu la main, et m'a exprimé sa reconnaissance du sacrifice que je faisais en acceptant une tâche qu'il n'aurait jamais osé prendre sur lui de me proposer... Tel a été, je crois, le sens des premiers mots qu'il m'a dits, car je dois avouer que je n'étais guère en état de l'entendre. J'écoutais seulement le son de sa voix, de cette voix d'un accent si tendre, si pénétrant, qui m'avait si profondément remuée dès le premier jour où je l'avais entendue. Comme j'étais effrayée en ce moment, lorsque je pensais qu'il n'y avait plus rien entre nous, aucun intervalle qui nous séparât! Je n'osais lever les yeux sur lui; j'avais trop peur qu'il n'y vît mon trouble et que mon premier regard ne trahît tout ce que j'avais dans l'âme.

— Pourquoi donc tremblez-vous ainsi, m'a-t-il dit, en me regardant avec bonté; vous devez me connaître assez déjà pour être bien convaincue que vous n'avez nullement à vous défier de moi.... Oubliez, je vous en supplie, tout ce que je vous ai dit dans un moment d'égarement : vous êtes ici chez un homme d'honneur qui vous garantit que vous pouvez rester chez lui en toute sécurité.... Il sait, n'en doutez pas, la règle de conduite qui lui est tracée à présent que vous êtes en sa sauvegarde...

Cher Henri! j'aurais été bien incapable de vous exprimer sur le moment combien j'étais touchée et reconnaissante de vos paroles, qui étaient si bien celles que je rêvais de vous, celles que je m'attendais d'avance à entendre sortir de votre bouche. Qu'il me soit permis du moins de vous offrir ici un témoignage de ce que j'ai ressenti. Combien vous avez eu raison de vous occuper avant tout de calmer l'inquiétude que j'éprouvais, d'écarter de moi l'image d'un péril dont j'avais l'esprit frappé jusqu'au délire!

Il s'est levé et m'a demandé si je voulais qu'il me conduisît près de sa tante, madame Dusornier.

— Attendez-vous, m'a-t-il dit, à voir un affligeant spectacle ; mais quelque chose me dit que vous ne m'en voudrez pas trop de vous avoir associée à un des chagrins et aussi à une des préoccupations les plus sensibles de mon existence... Il est dans ce monde de ces services qui deviennent la suite toute naturelle de certains échanges de sentiments et de pensées.. Quand deux cœurs ont l'air d'être d'accord ensemble, du moins faut-il que ce rapprochement leur serve à s'entr'aider mutuellement à l'occasion...

Il m'a fait passer par le jardin et monter au premier étage par un escalier indépendant du reste de la maison, qu'il a fait construire, m'a-t-il dit, tout exprès pour sa tante, afin qu'elle pût faire une promenade quand ses forces le lui permettraient, sans avoir à traverser l'appartement. Nous sommes entrés dans une pièce dont les persiennes étaient fermées. Le lit de madame Dusornier était placé dans le fond ; Henri s'est approché et a soulevé les rideaux avec précaution :

— Dormez-vous, ma bonne tante? a-t-il dit en se penchant vers elle.

— Non, mon enfant, a répondu une voix faible et dont l'accent avait quelque chose de pénétrant et de plaintif ; j'étais en train de penser à toi...

Henri m'avait fait signe de m'approcher du lit : je vis une femme âgée déjà, d'une physionomie on ne peut plus intéressante, pâle, amaigrie, n'ayant plus rien de vivant dans tous ses traits que deux grands yeux noirs, mobiles et très-vifs, dont l'éclat extraordinaire n'indiquait que trop le genre de maladie dont la pauvre femme était atteinte. Madame Dusornier tourna la tête de mon côté et me regarda fixement :

— Qui êtes-vous donc, me dit-elle, il me semble que je vous ai déjà vue?...

— Non, ma tante, reprit Henri, vous ne l'avez pas encore vue, mais je vous ai parlé d'elle... Elle se nomme Julie Férant : c'est cette jeune parente de M. d'Hautemire qui veut bien se charger de rester auprès de vous, tant que vous serez obligée de garder le lit... Elle habitera la chambre voisine de la vôtre et que j'occupais, moi... Vous m'avez répété souvent que je ne dormais pas assez ; je pourrai prendre du repos maintenant plus souvent que je ne faisais... Nous allons être deux pour vous veiller...

— Vous êtes bien bonne, en vérité, chère enfant, de consentir à rester auprès de moi, m'a dit madame Dusornier, en me tendant la main. Elle était en ce moment dans un de ces intervalles de lucidité dont son neveu m'avait parlé déjà et dans lesquels il semble qu'elle rentre en pleine possession de sa raison. Il faut, continua-t-elle, que vous ayez une âme charitable pour vous décider à demeurer avec nous dans la triste position où je me trouve... Vous êtes jeune, vous devez comme toutes les jeunes filles de votre âge aimer les distractions, les fêtes, les plaisirs; vous ne savez peut-être pas ce que vous réserve la tâche que vous venez remplir; je crains que vous ne regrettiez bientôt de l'avoir acceptée...

J'ai répondu à madame Dusornier que je n'avais pas de goût pour les distractions du monde, et que je n'en étais pas d'ailleurs à mon apprentissage de garde-malade, ayant eu à une autre époque à veiller une personne qui avait fait une maladie très-longue. Je n'avais en ce moment qu'une seule pensée, c'était de la voir se rétablir bientôt; j'étais trop heureuse qu'elle voulût bien m'agréer pour lui donner des soins...

— Allons, a repris madame Dusornier, je vois décidément que vous êtes bonne, et je sens que je vous aime déjà beaucoup...

Ses yeux se fermèrent à demi, Henri me fit signe de m'éloigner, mais elle rouvrit les yeux au bout d'un instant.

— Henri, mon Henri, s'écria-t-elle, ne m'abandonne pas, je t'en supplie; n'est-ce pas que tu ne m'abandonneras jamais?...

— Non, ma bonne tante, répondit Henri, vous savez que je n'y songe pas et que je resterai toujours auprès de vous.

— Alors, viens donc m'embrasser, ajouta madame Dusornier, je t'assure que je souffre moins lorsque je te sens auprès de moi...

Elle prit la tête de Henri entre ses mains, et la tint pendant quelques moments serrée contre sa poitrine. Ses yeux se fermèrent de nouveau, Henri se dégagea d'elle doucement et me dit à voix basse :

— J'avais peur que sa crise ne survînt, mais grâce au ciel je la vois qui s'endort... J'espère qu'elle va commencer enfin à reposer... Voici plusieurs nuits qu'elle passe entièrement sans sommeil.

Il a ramené les rideaux du lit, et après s'être assuré que la malade venait de s'assoupir, il m'a fait signe de descendre avec lui.

II

— Eh bien! m'a-t-il dit lorsque nous fûmes revenus dans la pièce du rez-de-chaussée où on m'avait introduite à mon arrivée, vous pouvez vous rendre compte déjà de ce qu'est mon existence; vous voyez qu'elle ne serait pas précisément du goût de tout le monde... Je ne la regrette pas, je ne puis pas même m'en supposer une autre; tant que la personne que vous venez de voir existera, elle sera la préoccupation et le soin de tous mes instants... Vous avez dû vous apercevoir de l'attachement profond qu'elle me porte... Le peu de sentiment et de raison qui lui reste, elle ne songe qu'à me le consacrer, à me rappeler sans cesse que je suis le seul et dernier lien par lequel elle tienne encore à la vie... N'est-il pas naturel que l'on se concentre tout entier dans une affection de cette nature-là?... N'admettez-vous pas aussi que les souffrances de ma pauvre tante soient faites pour m'attacher à elle encore davantage, et que je lui doive en raison même de sa position un surcroît constant d'attentions et de tendresse?...

Henri a cessé de parler pendant un instant; il a ajouté en me regardant d'un air de résignation :

— Mais est-ce donc là une destinée heureuse, suivant les idées communes? j'en appelle à vous-même. Combien de fois j'ai souri amèrement lorsque madame d'Hautemire et sa fille me dépeignaient dans les visites que je leur faisais, avec les riantes couleurs de leurs imaginations, l'existence brillante, toute semée de plaisirs que je devais mener suivant elles, riche comme j'étais, n'ayant rien à envier à personne, me voyant comblé de tous les priviléges du monde! Je ne me donnais même pas la peine de les réfuter. Je doute fort qu'elles m'eussent compris... Dans tous les cas, elles auraient pris en pitié probablement, peut-être même en dérision, le culte que j'ai voué à l'infortunée créature que vous venez de voir... Quand je pense que l'on a osé quelquefois me conseiller de l'abandonner, de l'éloigner de moi!... Oui, on a osé me donner ce conseil-là, de prétendus amis, des gens que l'on est convenu d'appeler judicieux et raisonnables!... Oh! oui, bien raisonnables, en effet!... Enfin, vous étiez tout à l'heure auprès d'elle, vous avez entendu ces supplications navrantes qu'elle m'adresse aussitôt qu'elle m'aperçoit... Me séparer d'elle! mais ce serait pour moi un remords, une honte dont je ne me

consolerais jamais. Rien que cette idée-là me met hors de moi. Ces mêmes personnes, ces mêmes amis m'ont accusé souvent, je le sais, de sentimentalisme exagéré; on a dit que j'avais un cerveau chimérique, romanesque... Il faut avouer qu'il y a dans ce monde des âmes bien délicates, et qui ont vraiment l'intelligence de ce que nous imposent les devoirs du cœur et les obligations du dévouement!

Je n'ai rien répondu à Henri, mais mon regard devait assez lui prouver combien j'étais d'accord avec lui! Ce n'était pas devant moi qu'il avait à justificer cette attache pure et sainte qui l'unit à celle qu'il appelle avec tant de raison *une portion de sa destinée.*

— Quant à vous, mademoiselle, a-t-il ajouté, je ne saurais trop vous répéter que vous n'avez absolument rien à appréhender ici... J'ai le mensonge en horreur, je ne puis donc pas vous dire que ce que j'ai éprouvé pour vous, que ce que j'ai eu le tort peut-être de vous exprimer n'ait pas existé... Toutefois, je saurai vous prouver que j'ai le cœur assez ferme et assez loyal pour sacrifier même mes inclinations les plus chères à ce que m'impose une situation dont la pensée doit dominer tout ce qui peut subsister en moi... Je mourrais, si je savais devoir jamais devenir pour vous, en échange du témoignage de dévouement que vous nous apportez, un sujet de trouble ou de regret... Voulez-vous donc que nous soyons amis, véritablement amis, sur la foi de l'engagement que je prends devant vous de ne jamais prononcer un seul mot qui soit la plus légère allusion à ce qui s'est passé dans notre dernière entrevue chez M. d'Hautemire?

En même temps il m'a tendu la main avec une expression de franchise si simple et si naturelle, que je me sentis entièrement remise; je n'ai pas hésité à serrer avec confiance la main qu'il me présentait.

— A cette condition-là, lui ai-je dit, je reste dans cette maison sans aucune crainte... Je vous avoue que lorsque je me suis décidée à y venir, je comptais bien sur cette assurance que vous venez de me donner, et c'est là ce qui a contribué à relever un peu mon courage... Oui, j'ai confiance en votre caractère... J'accepte ce titre d'ami que vous voulez bien m'offrir; je sais tout ce que ce mot-là, prononcé par un homme tel que vous, porte avec lui de garanties... Vous me voyez dès à présent consolée et bien heureuse aussi d'avoir à remplir sans inquiétude la mission qui m'est confiée... Nos conventions

sont faites, le traité de nos relations est bien établi; permettez-moi d'aller tout de suite occuper mon poste.

J'ai été m'établir avec ma broderie dans la chambre de madame Dusornier. Henri m'avait annoncé qu'il ferait transporter ce jour-là même un piano dans la chambre de sa tante, attendu qu'elle aimait beaucoup la musique et aurait sans doute du plaisir à m'écouter de temps en temps.

Lorsque je suis remontée près de madame Dusornier, je me suis aperçue qu'elle était encore assoupie. J'ai attendu près d'une heure avant qu'elle eût rouvert les yeux. Quand elle se réveilla, elle sourit en me voyant auprès d'elle; elle me tendit la main comme elle avait déjà fait lorsqu'elle m'avait vue pour la première fois. Elle semblait avoir oublié qu'on m'eût déjà présentée à elle. J'ai été forcée de lui rappeler mon nom, de lui dire que j'étais chargée du soin de la veiller.

— Je verrai toujours mon Henri, n'est-ce pas? m'a-t-elle dit d'un air inquiet; j'espère bien que vous n'allez pas l'éloigner de moi!...

— Oh non, madame, rassurez-vous, me suis-je empressée de lui répondre, vous le verrez aussi souvent que vous le voudrez; mais il a quelquefois besoin de repos, je le remplacerai auprès de vous; vous serez sûre ainsi qu'il ne se fatiguera pas trop.

— Ah! tant mieux, a repris madame Dusornier, je tiens beaucoup à ce qu'il puisse dormir toutes les nuits... C'est moi qui ai voulu absolument qu'il y eût auprès de moi une personne qui fût en état de le remplacer... Il m'a refusé cela pendant longtemps, mais j'ai tant insisté qu'il a bien fallu qu'il s'y décidât... Mon pauvre enfant, songez donc, s'il tombait malade, si j'avais le malheur de le perdre! savez-vous que je n'existerais pas une seule minute après lui?...

Je l'écoutais avec un intérêt extrême. Tout en me disant que j'avais affaire à une personne qui n'avait pas l'usage de sa raison, je ne pouvais me défendre d'être profondément émue par les pensées qu'elle m'exprimait. Ce qui reste d'une belle âme même souffrante et altérée par la maladie suffit toujours pour vous intéresser profondément; chez elle surtout on ne découvre que trop bien, à travers le voile qui les recouvre, combien les sentiments ont dû être toujours et sont encore nobles et purs.

Je calmai les craintes que madame Dusornier m'avait témoignées en lui rappelant que son neveu était, Dieu merci, en bonne santé, qu'elle n'avait point par conséquent à se figurer qu'elle dût le perdre.

Elle me sourit avec ingénuité, de ce sourire d'enfant que l'on remarque souvent chez les personnes dont la tête est dérangée lorsqu'elles éprouvent certaines sensations heureuses. Madame Dusornier arriva par degrés à un état de calme complet; ses idées devinrent si nettes et si lucides qu'on ne distinguait plus dans ses paroles ni même dans son regard aucune trace de dérangement. Elle me parla de sa maladie, dont elle avait parfois la conscience, comme s'il eût été question des souffrances d'autrui. Elle me décrivit les signes avant-coureurs des crises, me rappela le temps où elle avait éprouvé pour la première fois les symptômes de cette affection cruelle. Elle m'avoua que ce qui lui paraissait insupportable n'était pas tant ses propres douleurs que la pensée de ce qu'elle faisait éprouver aux personnes qui l'entouraient, sentant combien elle devait leur être à charge, leur inspirer de tristesse et de répugnance. Je l'ai suppliée de ne jamais avoir de pareilles idées avec moi; ce serait le moyen de me chagriner profondément, en ayant l'air de mettre en doute mon dévouement et mon zèle.

— Il n'est pas nécessaire de vous voir pendant bien longtemps, a-t-elle repris, pour comprendre que lorsque vous acceptez un devoir, vous devez le remplir dignement; mais c'est précisément lorsqu'on sait qu'une personne est dévouée pour vous qu'on redoute surtout d'avoir à abuser de sa bonté... Enfin, j'espère, a-t-elle ajouté, que tant que vous serez auprès de moi, je ne vous causerai pas trop de tourments et que ma maudite tête me laissera un peu tranquille... Je vous garantis que vous n'avez rien à craindre de moi; j'ai des crises souvent très-graves, des moments de délire où toutes mes idées se brouillent, où je ne connais plus personne, pas même mon neveu; mais il paraît que dans ces moments-là, et même quand je suis le plus bouleversée, je n'ai jamais, grâce à Dieu, ni méchanceté, ni violence...

Elle m'a ensuite interrogée sur mon existence, et m'a amenée par des questions successives à lui raconter toute mon histoire en détail depuis les premières années de mon enfance, le temps où j'avais perdu d'abord mon père, puis ma mère plus tard, et où, me trouvant orpheline, dans un état de complet abandon, j'avais été bien heureuse de trouver un asile dans la maison de madame Mongueret et ensuite dans celle de M. d'Hautemire.

— Si jeune et déjà si malheureuse! a dit madame Dusornier en me regardant avec attendrissement. Hélas! ma pauvre chère enfant,

je vois que jusqu'à présent l'existence ne vous a pas beaucoup souri, mais il ne faut pas vous décourager pour cela... Qui sait? le bonheur qui ne vient pas dans un moment arrive parfois tout d'un coup dans un autre... Vous avez un bon cœur, c'est un trésor qui n'est jamais perdu dans ce monde et qui finit toujours par fructifier... Croyez que les bonnes qualités qui sont en nous triomphent à la longue même des plus rudes épreuves que la destinée nous impose...

Je l'écoutais parler et je cédais à un charme tout particulier et vraiment irrésistible qui tenait à la séduction de son langage et à ce rapprochement que je faisais entre ses paroles et sa situation mentale. Elle me parlait absolument comme si elle n'eût eu à se préoccuper en rien de son état. On eût dit qu'elle me connaissait depuis longtemps et que j'avais su déjà lui devenir chère. Je devinais qu'en échange des soins que je venais lui offrir elle songeait à me prodiguer des attentions et des marques préalables de sollicitude. Que de douceur et de bonté ont survécu dans cette âme, et que devait-elle donc être quand elle avait encore la plénitude de ses facultés! Je comprenais l'excès de tendresse de Henri pour cette femme à mesure que je pénétrais en elle; je vérifiais, ce que j'avais déjà pressenti du reste, que ce n'était pas apparemment pour une âme vulgaire qu'il s'était si complétement dévoué.

Quant à moi, qui suis sevrée depuis si longtemps de toutes marques d'affection réelle, qui en suis venue à ce point de découragement de moi-même de ne plus m'imaginer qu'un seul être au monde puisse s'attacher à moi, j'éprouvais une impression de surprise et d'ineffable béatitude en écoutant cette voix tendre et confiante comme la voix d'une mère qui descendait en moi. Involontairement, je reportais mes pensées vers ma parente madame d'Hautemire, que j'ai toujours vue si roide et si hautaine avec moi, qui ne m'a pour ainsi dire jamais fait sentir un seul mouvement de bienveillance, jamais rien qu'une domination rigoureuse et absolue. Et voilà cette pauvre femme qui, dès le premier jour qu'elle me voit, d'instinct et d'élan s'arrange pour me gagner, m'attendrir, trouve en moi l'ouverture du cœur par où s'échappe la reconnaissance, cette divine essence de nous-mêmes, que j'ai souvent comparée à l'encens qui remplit d'un même parfum les âmes des fidèles et la voûte du sanctuaire qui le renvoie jusqu'à Dieu.

III

Madame Dusornier m'a adressé ensuite quelques questions au sujet de la famille d'Hautemire ; j'ai cru remarquer, d'après plusieurs insinuations critiques qui lui sont venues à l'esprit, qu'elle éprouvait pour cette famille une certaine répugnance détournée. Elle m'a demandé si je n'avais pas découvert dans ses idées et sa manière d'être habituelle un grand orgueil de caste mêlé à beaucoup de calcul, d'égoïsme et de sécheresse d'âme. J'ai évité surtout, on le conçoit sans peine, d'abonder dans son sens. Mon devoir était de la réfuter, même eût-elle mis le doigt sur des choses justes. Je devais lui dire le bien et lui taire le mal. J'ai parlé de M. et madame d'Hautemire avec le sentiment de déférence que je leur dois ; j'ai fait surtout l'éloge de ma cousine Diane, et je n'ai eu en cela qu'à suivre l'impulsion de mon cœur. Je ne saurais oublier ce qu'elle a eu pour moi en maintes circonstances d'inspirations affectueuses, de désir constant de réparer, par les soins de l'attachement, plus d'une amertume qu'elle m'a vue forcée de dévorer. Enfin, en partant et en nous embrassant pour la dernière fois, ne nous sommes-nous pas juré de nous aimer toujours?

Pendant que nous conversions, on a apporté le piano que Henri m'avait annoncé. Madame Dusornier, à la vue de l'instrument, a fait entendre un petit cri de bonheur.

— Un piano ! a-t-elle dit, moi qui aime tant la musique et qui n'en ai pas entendu depuis bien longtemps !...

Elle s'est tournée aussitôt vers moi : — Est-ce que vous êtes musicienne ? a-t-elle ajouté.

— Oui, madame, lui ai-je répondu, et quand vous voudrez que je vous exécute quelque chose ?...

— Tout de suite, s'est-elle écriée, à moins pourtant que vous ne vous sentiez fatiguée.

Pour toute réponse, je me suis mise au piano et je lui ai joué plusieurs morceaux que j'ai eu le soin de choisir d'un genre facile et simple, afin de lui éviter toute contention de tête. Je me retournais de temps en temps et je remarquais avec satisfaction que sa physionomie était calme, plus calme encore que lorsque nous conversions. J'éprouvais un sentiment de bonheur bien vif en me disant que la musique que je lui ferais exercerait peut-être une influence favorable

sur son cerveau, que je contribuerais à y ramener le calme à l'aide d'une distraction bien simple et que j'étais à même de lui procurer tous les jours.

Henri est entré au moment où j'exécutais mon dernier morceau; il m'a fait signe avec la main de ne pas m'interrompre et d'aller jusqu'au bout. Il s'est approché du lit de madame Dusornier.

— Eh bien, ma bonne tante, lui a-t-il dit, croyez-vous que vous pourrez vous entendre avec la garde-malade que je vous ai choisie?

— C'est elle-même qui vous répondra, cher enfant, a-t-elle répliqué avec une expression de physionomie fine et gracieuse; il me semble que depuis que je l'ai près de moi mes souffrances ont déjà diminué de moitié...

J'ai fait semblant de n'avoir pas entendu ce qu'elle disait; mais lorsque j'ai quitté le piano, j'ai vu Henri qui attachait sur moi un regard plein d'émotion, et dans lequel se peignait la reconnaissance. Ce regard-là je n'avais pas à le fuir, je n'y songeais même pas : ce n'était plus celui qu'il m'adressait autrefois à la dérobée dans le salon de M. d'Hautemire, et qui m'avait causé si souvent tant de confusion et de bouleversement de cœur.

IV

Il y a des moments où je ne puis m'empêcher de m'écrier : — Dieu! les beaux jours et bien inespérés qui me sont survenus! Après une si longue succession de peines se trouver ainsi tout d'un coup transportée dans une atmosphère de bien-être moral où l'on sent que tout est autour de soi faveur et sympathie! Je reconnais que j'ai eu tort de désespérer de la vie comme je l'ai fait. Il y a encore bien des sources de bonheur inconnu à espérer sur cette terre. Un souffle rafraîchissant et réparateur vous arrive au moment où vous y songez le moins, et voici votre âme tout entière qui se réveille, qui se met à renaître, qui redevient tout d'un coup vive, heureuse et croyante. Ainsi, dans cette maison où je me suis vue entraînée pour ainsi dire malgré moi, j'éprouve comme un repos de tous mes souvenirs les plus cuisants, un retour d'espoir et de foi dans l'avenir dont je ne me supposais plus capable.

Je n'ose pourtant pas appeler encore cela du bonheur, parce que je me figure par instants être sous l'influence d'un charme qui va bientôt se rompre : c'est comme un répit qui m'est accordé à la veille

d'agitations nouvelles. Qu'importe? même quand ce ne serait qu'une simple trêve, ne faudrait-il pas toujours le bénir ce temps que j'aurai passé sous ce toit affectueux, où mon âme s'est trouvée tout de suite si bien à l'aise, où j'ai respiré à pleins poumons cet air pur des bonnes pensées, des sentiments élevés, de l'attachement accompli dont j'ai sans cesse le tableau sous les yeux?

Depuis le moment où Henri m'a offert son amitié avec tant de franchise, je suis entrée avec lui dans des relations qui ont pour moi l'attrait d'une intimité toute confiante, et je puis le dire vraiment fraternelle. Ma conscience est complétement en repos; je n'ai pas même eu jusqu'à présent le moindre retour de ces alarmes que j'avais apportées avec moi en arrivant. Lui, songer à abuser de l'ascendant que peut lui donner sur moi, non pas seulement la position où je me trouve, mais bien plutôt le penchant de mon cœur qu'il connaît, qu'il a deviné! Oh! non, maintenant que je le vois de plus près, que je suis à même de l'étudier souvent, je vois combien il est incapable de cela. Il a eu le bon esprit d'effacer ce qu'il a fini par appeler de concert avec moi *l'erreur d'un instant.* Je suis chez lui, je dépends de lui en quelque sorte; où et comment pourrais-je être mieux en sûreté?

Pourquoi donc, après tout cela, hésiterais-je à reconnaître que les instants que je ne consacre pas à madame Dusornier, il m'est doux de les passer auprès de lui qui a tant de grâce dans l'esprit, tant de ressources dans les idées, qui sait causer si bien et se mettre dans une conversation intime et familière entièrement à la portée des intelligences inférieures à la sienne? Avec quel aimable soin, exempt de toute prétention, il m'a fait pénétrer dans les plis si intéressants de son habitation savante, curieuse, ornée de tant d'objets de goût et de prix et dont il n'est nullement entiché! Son intérieur est pour lui non pas un sujet d'orgueil, mais un thème constant de distraction et d'étude, qu'il brode avec une séduction irrésistible de paroles et de pensées.

Comment jamais s'ennuyer, comme je le lui redis sans cesse, parmi tous ces précieux livres, ces estampes, ces tableaux, ces antiquités, ces reliques merveilleuses qui vous transportent dans les plus belles époques des temps passés? Avec quelle obligeance il m'instruit des choses que j'ignore, et je me trouve si ignorante à côté de lui! Fût-il jamais au monde précepteur plus accessible, plus affable? On dirait parfois un enfant, tant il est ingénu et simple dans sa manière de s'exprimer, conversant librement, sans apprêt, livrant toutes ses

idées comme elles lui viennent, sans le moindre arrangement, sans la moindre coquetterie de langage. Oh ! que j'aime cette façon de causer où l'on ne fait que penser tout haut sans se préoccuper de la forme que l'on adopte! C'est ce qué j'appelle *causer de source.* Mais sous cet abandon apparent, quel sens toujours élevé, que de rectitude et de lumières! Comme on sent bien tout de suite que l'on a affaire en lui à un homme vraiment supérieur, dont la pensée est tendue vers tout ce qu'il y a de noble et de grand dans ce monde !

Eh bien! oui, je ne crains pas de le dire, il y a des moments où lorsque je l'entends converser, j'éprouve pour lui un sentiment qui se rapproche de l'enthousiasme. Est-ce qu'il n'y a pas après tout ici-bas des êtres supérieurs à tous les autres par les sentiments et l'intelligence? Pourquoi ne serait-il pas un de ces êtres-là? N'irons-nous donc jamais chercher nos admirations que parmi des inconnus ou ceux que nous ne voyons que de loin? Pourquoi n'aurions-nous pas de ces êtres privilégiés auprès de nous, dans notre rayon? Un vrai caractère se présente à nous, saluons-le sans hésiter. Ou je me trompe fort, ou celui-ci est appelé à exercer un jour un grand ascendant sur ses semblables, à jouer un rôle marquant; dans quel sens? je l'ignore; mais je suis sûre dès à présent qu'il ne restera pas longtemps confondu dans la foule.

Lorsqu'il m'arrive parfois de lui faire part de ces idées qui me viennent en l'écoutant, il se met à rire aux éclats, à me taxer d'extravagance; il s'empresse de dérouter ce qu'il appelle *mes furies d'exaltation* par quelque trait soudain d'enfantillage ou de plaisanterie qu'il mêle aux choses sérieuses dont il veut bien parfois m'entretenir, afin, comme il dit, *de reprendre un peu terre*. Mais il a beau vouloir contrecarrer mes opinions, il n'arrivera jamais à les détruire en moi. Quand je prétends qu'il est de ceux que la nature a pétris d'un limon d'élite, je sens bien que je ne dois pas être fort éloignée du vrai.

Madame Dusornier est dans l'habitude de dormir pendant la soirée; elle ne veut pas que je me tienne auprès d'elle pendant son sommeil : « Il est bon, m'a-t-elle dit, que vous changiez d'air de temps en temps, et ne restiez pas toujours enfermée dans une même chambre. » Je passe ordinairement les soirées dans ce ravissant salon du rez-de-chaussée, où se trouve un piano à queue très-supérieur sous tous les rapports à celui du premier. J'ai beaucoup de plaisir à jouer sur cet instrument si parfait que l'on sent bien avoir été choisi par un véritable amateur de musique. Il est impossible de rêver des sons à

la fois plus énergiques et plus enchanteurs. Henri vient me rejoindre tous les soirs, il m'indique les morceaux qu'il préfère; je joue aussi longtemps qu'il le désire. Je suis si heureuse et si bien disposée lorsque je fais de la musique devant lui! Il me comprend si bien! Il y a tant de délicatesse et d'émotion naturelle dans son audition! Il me fait trouver des expressions et des nuances dont je ne m'aviserais jamais devant des indifférents. Quand je me mettais au piano dans le salon de madame d'Hautemire, excepté lorsque j'étais électrisée par quelque sentiment de vengeance ou de rage, je jouais le plus souvent mécaniquement et seulement pour m'acquitter d'une tâche. Mais ici, quelle différence, avec cette pensée constante que tout ce que j'essaye de faire est bien, qu'on l'apprécie, qu'on m'en sait gré, et même bien au delà de ce que je mérite!

Après le piano, nous entamons nos causeries ordinaires; Henri me parle tantôt de ses lectures, tantôt de ses voyages; je le suis avec bonheur dans certaines pérégrinations qu'il a faites à une autre époque de sa vie, et qu'il sait si bien raconter, disant sur les hommes et sur les lieux qu'il a vus juste ce qu'il faut dire, ni trop ni trop peu, sans trop de détail comme aussi sans trop de concision ni de sécheresse. Ensuite, nous rentrons dans Paris, dans la maison de M. d'Hautemire que nous avons étudiée si à fond l'un et l'autre, et où nous nous retrouvons comme dans un lieu connu. Nous nous entendons on ne peut mieux sur le caractère des personnes qui composent l'entourage de madame d'Hautemire et que nous jugeons absolument de la même façon. Celles qui m'ont déplu lui ont déplu aussi; celles au contraire qui m'ont produit une impression favorable sont précisément celles qu'il semble avoir adoptées. Singulières rencontres! A quoi tiennent-elles? Il est bien certain pourtant que nous ne nous sommes pas consultés ni donné le mot dans nos appréciations réciproques. C'est tout simplement la conformité naturelle de nos idées qui met ainsi nos jugements d'accord.

Je suis cependant quelquefois obligée de prendre auprès de lui la défense de certaines personnes envers lesquelles il ne me paraît pas suffisamment juste. Ainsi, je l'ai trouvé déjà plusieurs fois très-sévère pour madame d'Hautemire qu'il accuse de l'avoir captivé d'abord par certains dehors séduisants, mais pour dévoiler ensuite à ses yeux une nature toute personnelle, habituée à ne considérer ceux qui l'entourent que comme des dépendances passives de ses volontés ou de ses intérêts. Au fond, je suis un peu de son avis, mais mon

devoir est de défendre ma parente de mon mieux et de couvrir ses défauts autant que possible. Malgré tout ce que j'ai pu lui dire, je n'ai pas réussi à modifier son opinion sur madame d'Hautemire, qui décidément n'a pas fait sa conquête. Pour la défendre sérieusement, ou du moins pour expliquer les côtés aigus et répulsifs de sa manière d'être, il m'eût fallu instruire Henri de certains détails domestiques, lui avouer que si elle devenait de jour en jour plus acerbe, cela tenait surtout, sans doute, à des difficultés d'intérieur, à des tracasseries d'argent au milieu desquelles elle vivait et qui devaient réagir sur son humeur. Mais je me suis bien gardée de lui toucher un seul mot de cela. C'eût été vendre les secrets d'une maison qui est mienne après tout, et qui a besoin à présent plus que jamais de conserver tout son prestige, à ses yeux plus qu'à ceux d'aucun autre.

Nous échangeons aussi nos observations sur les familiers de la comtesse de Rianne. Henri tombe impitoyablement sur leurs ridicules. Il a retenu plusieurs de leurs axiomes les plus étranges sur les démarcations des diverses classes de la société, sur les couches inférieures et supérieures de l'espèce humaine, sur les diversités d'essence et de constitution originaire qui existent entre le sang noble et le sang roturier. Ah! qu'il a bien raison de pulvériser toutes ces gothiques misères, et de les traiter, ainsi qu'elles le méritent, comme les plus détestables abus que le préjugé humain ait jamais enfantés dans ses mauvais instincts de déraison et d'orgueil! C'est alors surtout que je sympathise avec lui; je retrouve dans ses principes toutes mes idées, ou pour mieux dire celles de mon digne père, celles que je lui ai entendu exprimer bien des fois dans mon enfance et qui sont restées gravées en moi comme les vérités éternelles de la morale et de l'équité.

Mais quel bon portrait frappant de vérité il a su me faire de madame Dutilly, cette singulière amie de ma cousine que je n'ai jamais pu souffrir pour ma part! Il la trouve avec raison insupportable à tous les titres avec sa manie de se mêler de tout, de colporter sans cesse mille bruits qu'elle invente le plus souvent afin de se rendre intéressante et nécessaire. « De plus, a-t-il ajouté, je la considère comme étant d'une espèce très-dangereuse, capable de donner les conseils les plus pernicieux à des personnes plus jeunes qu'elle et sans expérience. Quand je l'ai aperçue au bal de M. d'Hautemire, j'ai été étonné de sa présence; il est vrai que dans un grand bal on n'est pas toujours fort scrupuleux sur le choix des personnes que l'on

invite. Mais je suis convaincu que lorsque madame d'Hautemire aura su au juste ce qu'est cette dame, elle évitera désormais de l'avoir chez elle. »

Je lui ai laissé ignorer que cette madame Dutilly, dont il pense si peu de bien, était lorsque je suis arrivée l'amie intime de Diane, et que ce n'était qu'à ma sollicitation et à la suite d'observations réitérées de ma part que ma cousine s'était décidée, sinon à rompre ouvertement avec elle, du moins à ne plus la voir que très-rarement. A propos de Diane, j'ai déjà remarqué que toutes les fois que je prononce son nom devant Henri, il détourne brusquement l'entretien. Dernièrement je lui ai de nouveau parlé de ma cousine, et avec certains détails, comme pour l'obliger à une sorte d'explication : « Mademoiselle d'Hautemire est charmante, m'a-t-il dit, et avec son nom, sa figure, les relations de son père, je suis convaincu que lorsqu'elle voudra songer sérieusement à se marier, les partis ne lui manqueront pas... »

Comment? Que signifie ce froid langage? Il ne sait donc pas que l'on compte entièrement sur lui, que c'est à lui seul qu'on la destine? D'où vient cette excessive réserve qu'il affecte et qui ressemble presque à de la dissimulation? Est-ce donc qu'il veuille ainsi me donner le change? Craint-il de m'affliger ou de m'offenser en me parlant mariage à moi qu'il sait bien ne devoir se marier jamais? Oh ! il peut être parfaitement tranquille, il y a bien longtemps déjà que j'ai pris mon parti et que je suis faite à cette idée de ne jamais me marier. Je suis, grâce au ciel, à même d'entendre parler du bonheur d'autrui sans l'ombre, je ne dirai pas de jalousie, mais même de tristesse; j'ai l'âme aguerrie, forte et sûre d'elle-même. Mais puisqu'il m'a parlé d'amitié, que ne m'en donne-t-il une preuve en agissant avec moi comme avec une personne raisonnable et en qui on a confiance, en me parlant sans détours et sans scrupules de cette union prochaine qui doit être l'objet constant de ses pensées?...

Il y a eu un certain moment sans doute où j'aurais eu bien de la peine à supporter une pareille image, mais heureusement je n'en suis plus là aujourd'hui; je me sens délivrée de cette chimère qui m'obsédait il y a quelque temps, et que lui-même avait contribué à faire naître en moi... Je suis calme, je réponds de moi, toutes les confidences qu'il voudra me faire tomberont dans un cœur entièrement désintéressé, digne de les recevoir, et que cette secousse momentanée qu'il a subie n'a fait qu'affermir davantage dans ses résolutions.

V

Il est donc vrai ! Et pourquoi me cacherais-je à moi-même cette vérité? Malgré tous mes efforts de volonté, malgré le complet ascendant que je croyais avoir pris sur moi, il me semble par instants que je l'aime encore!... Oui, je l'aime autant que le jour où il m'a fait entendre un aveu qui m'a causé un effet tel que j'ai cru que ma raison y succomberait tout entière. Quelle contrainte, à partir de ce jour-là, pour cacher mon secret aux yeux de tous! Je ne me suis jamais trahie, j'ai su me contenir et si, par hasard, des traces de larmes mal essuyées ont été surprises dans mes yeux, on a pu les attribuer à ma situation d'esprit générale et non pas aux dispositions du moment.

Eh quoi! tous ces grands efforts de raison n'aboutiraient à rien! Après avoir triomphé dans les moments les plus difficiles, je redeviendrais faible tout d'un coup, j'irais embrasser je ne sais quelles illusions fatales qui me perdraient non pas seulement aux yeux du monde, mais, ce qui est bien pis, à mes propres yeux! Comment faire pourtant? Comment éloigner cette image qui me poursuit sans relâche? Je le retrouve à chaque instant devant moi; son empreinte est comme gravée dans toutes mes impressions, dans mes moindres pensées. Mais il faut dire aussi que depuis que je suis auprès de lui, il se révèle à moi sous des côtés bien autrement chers et intéressants que ceux que je lui avais connus d'abord.

Pourquoi se plaît-il à se montrer aussi aimable? Pourquoi n'élève-t-il pas entre nous, une fois pour toutes, une barrière de froideur que je saurais bien ne jamais franchir? Mais il n'est pas un de ses mots, même les plus simples, qui n'ait pour moi une portée de tendresse. J'ai beau me dire que je suis folle, que j'interprète au gré de mes entraînements les choses les plus indifférentes; est-ce qu'il est permis d'écouter la raison en pareil cas? Ma plus grande crainte est qu'il ne devine tout ce que je ressens. S'il pouvait lire dans mon cœur, il en aurait pitié, j'en suis bien sûre. Il m'épargnerait cet excès de souffrance dont il est cause. Mais, hélas! que peut-il y faire? Il n'est pas responsable, après tout, de ce que je puis ressentir. Il tient sa promesse, il agit avec moi sans aucune arrière-pensée; il n'a jamais eu le moindre retour vers ce qui s'est passé entre nous antérieurement; je l'accuse, c'est à tort; c'est moi seule que je dois accuser.

Sa tante, madame Dusornier, dans les longues heures que je passe

à son chevet, me parle constamment de lui. Je me vois ainsi ramenée de vive force dans un centre auquel je voudrais m'arracher à tout prix. Mais puis-je donc trouver étrange que cette pauvre femme aime tant à parler de celui qu'elle idolâtre, et qui est, comme elle me le dit souvent, son dernier bonheur sur cette terre? Que de choses, si je m'oubliais auprès d'elle, j'ajouterais à tout ce qu'elle me dit! Que de louanges je saurais mêler aux siennes! Je n'aurais pour cela qu'à ouvrir mon âme et à en laisser aller tout ce qu'elle contient. O vous qui avez le privilége de pouvoir aimer sans trouble, sans remords, dites vous-même, dites s'il est au monde un bonheur égal à celui d'entendre louer ce qu'on aime par la bouche d'autrui, de voir les impressions de son amour répétées dans une autre âme, comme on retrouve dans le courant d'une eau limpide les scènes de la nature et les images du ciel qui s'embellissent en se réfléchissant!

Je me console par instants, je cherche à m'étourdir en me disant que je lui suis peut-être devenue indifférente, que cet amour qu'il m'a fait connaître n'a laissé en lui aucune trace. Mais pourquoi chercher des détours? A quoi bon me représenter les choses autrement qu'elles ne sont? Si je lui étais vraiment indifférente, est-ce qu'il aurait pris tant d'ascendant sur moi? Le verrais-je toujours auprès de moi si pénétrant et si sensible? Son silence même aurait-il tant d'éloquence, tant de pouvoir sur tout mon être? Mais si tout cela dure pourtant, que deviendrai-je? Quel sera le dénoûment d'une crise pareille? Lorsque ce rêve, qui me tient maintenant suspendue et comme engourdie tout entière, sera dissipé, où en serai-je au réveil et quel secours invoquer? Quand je saurai qu'il appartient à une autre, que je n'ai plus d'illusions ni de doutes à avoir, aurai-je assez de force pour supporter un coup semblable; ne sera-ce pas pour moi le coup de la mort?

Ah! je le sens, si demain il me disait : « C'en est fait, ma résolution est prise, je me marie... » je sens que j'en mourrais... Ou bien, dans mon égarement, je serais capable de me jeter à ses pieds et de lui crier : « Non, ne vous mariez pas; épargnez-moi, ou du moins faites-moi mourir sous vos yeux plutôt que de me condamner à endurer un pareil supplice!... »

Et j'en suis là! Et voilà ce qu'ils m'ont forcée à venir affronter en me jetant dans cette maison! Je n'avais que trop, hélas! le pressentiment de ce qui m'y attendait! Moi qui l'aimais tant déjà; moi qui, malgré tous mes efforts pour l'oublier, sentais que je ne l'oublierais

jamais! Je ne songe même plus à raisonner maintenant au milieu de tout ce chaos; j'agis au hasard; je ne puis dire si je suis triste ou calme, ou heureuse ou folle. Je me vois au milieu d'un mélange confus d'impressions qui se heurtent, se déchaînent à la fois dans mon esprit; ma vie n'est plus qu'un tourbillon, un vertige perpétuel.

Hier, j'ai appris avec une satisfaction véritable que Henri, qui n'a pas quitté la maison depuis que j'y suis entrée, était dans l'intention de passer la soirée hors de chez lui. Je me dis aussitôt que, grâce à cette soirée de répit, il me serait permis de me reconnaître, de me recueillir; je profiterais de son absence pour tâcher de ramener en moi-même quelque peu d'ordre et de calme. L'isolement est souvent d'un bon secours dans les crises morales; c'est alors qu'il vous survient parfois des éclairs subits de raison. Pourquoi n'aurais-je pas un de ces bons retours-là? Ne faut-il pas bien que cette suite de tourments ait enfin un terme?

Dans la soirée, entre huit et neuf heures, j'ai entendu madame Dusornier me dire ce qu'elle me dit tous les soirs à la même heure : « Mon enfant, vous pouvez descendre, je sens que je vais m'endormir. »

J'ai quitté sa chambre et me suis rendue dans la salle du rez-de-chaussée, où je puis dire que j'ai déjà vécu toute une existence en bien peu de jours. Que de souvenirs, que de sensibles images s'accumulent pour moi dans cette pièce qui est celle où il se tient d'habitude! J'aperçois sur une table les livres qu'il a ouverts dans la journée, je revois le siége qu'il occupe auprès du piano lorsque je lui joue les morceaux qu'il préfère. Je retrouve toutes les paroles qu'il m'a dites, ses gestes, jusqu'aux moindres signes de sa physionomie. J'ai autour de moi le tableau complet de toute mon affection qui se recompose de lui-même et sans que j'intervienne. Ces objets qui m'entourent ont tous un langage particulier : ils me parlent, m'interpellent, se confient à moi, comme il fait lui-même lorsqu'il est à mon côté.

Et voici comment j'espérais recouvrer le calme et la raison en son absence! Depuis qu'il n'est plus là, je suis plus enivrée que jamais. Bientôt, j'ai senti que je n'avais plus la force de me contenir. J'avais devant moi une miniature accrochée près de la glace, et dont il m'était impossible de détacher les yeux. La lumière la frappait en plein; elle semblait avoir une expression vive et parlante du sourire et du regard qui plongeait jusqu'à moi. Cette miniature, c'était lui, c'était

son portrait quand il était enfant. Je courus à elle, je m'en emparai, et dans un mouvement d'égarement que je ne songeai pas même à réprimer, je la pressai contre ma poitrine, puis je la couvris de baisers...

Au même instant la porte s'ouvrit, j'ai cru que j'allais tomber à la renverse; c'était lui, Henri, qui se présentait tout à coup devant moi. Je n'avais pas même eu le temps de raccrocher le portrait. Je crois me rappeler confusément que je l'ai jeté au hasard sur la table; puis, accablée de honte, j'ai été m'asseoir précipitamment sur un canapé loin de lui, en cachant ma tête dans mes mains afin qu'il ne vît pas le désordre de mes traits. Il s'est approché de moi et s'est emparé d'une de mes mains que je n'ai pas eu la force de lui retirer.

— Au nom du ciel! m'a-t-il dit, ne regrettez pas ce que vous venez de faire, et sachez que je vous ai dû le moment le plus beau de toute ma vie. J'étais dans le jardin, sous la fenêtre, épiant chacun de vos mouvements... Lorsque j'ai vu que vous vous empariez de ce portrait, je n'ai pu m'empêcher de m'élancer vers vous.

Il m'a suppliée de lui pardonner, en ajoutant que pour tâcher de faire diversion au cours de ses idées, il avait résolu de passer la soirée hors de chez lui; mais à peine avait-il été dehors qu'il était rentré brusquement, ne pouvant se décider à s'éloigner du lieu où je me trouvais.

— Voici plus d'une heure, m'a-t-il dit, que je marche dans les allées du jardin... Je me disais à tout instant: — Non, je ne la reverrai plus, puisqu'elle m'a défendu de lui exprimer ce que je ressens pour elle... Malgré cela, je me suis rapproché de vous... Julie, je n'ai rien à exiger de vous, mais si j'avais le droit de vous adresser une prière, je vous dirais : — Ayez du moins compassion de l'angoisse qui me tient depuis si longtemps!... Guérissez-moi de mon égarement en me disant que vous n'avez pour moi que de l'indifférence... Avouez-moi que vous ne pouvez pas m'aimer, attendu que vous en aimez un autre...

— J'en aime un autre! moi! me suis-je écriée en me levant avec consternation. Grand Dieu! est-ce un rêve ou bien est-ce un insultant défi porté à tout ce que j'ai dans le cœur?

Je suis retombée sur le canapé dans un état d'épuisement. Je n'avais plus la force de lui rien dire voyant combien il se méprenait sur moi; comme il est loin d'être dans le secret de mes pensées! — Il ose m'accuser, me disais-je; il vient m'exposer à cette horrible tentation de lui tout avouer, de lui déclarer que loin de pouvoir songer à

un autre que lui, c'est en lui, en lui seul que je me suis absorbée tout entière !

Je n'ai pu retenir mes larmes tant j'étais oppressée. Je n'osais le regarder; il avait toujours ma main dans la sienne, mais une main de glace, privée de tout sentiment. Malgré ce signe apparent d'abandon, j'éprouvais pour lui une répulsion invincible. Mon secret était trahi. Il n'avait que faire maintenant de vouloir prendre le change sur mes pensées. Je lui ai su bon gré toutefois du silence qu'il a gardé pendant un temps assez long; j'étais sans force, tout mon corps était transi, et pourtant je sentais ma tête qui brûlait et bouillonnait à se rompre. Je serais morte s'il m'eût fallu en ce moment échanger une seule parole avec lui.

VI

C'est lui qui s'est décidé enfin à rompre le silence. Il m'a suppliée de me rassurer et de ne pas m'abandonner au désespoir comme je faisais. Mes larmes continuaient à couler en abondance; son arrivée inattendue, cet aveu à la fois si accablant et si tendre de ne pouvoir passer une seule soirée loin de moi, l'inflexion de sa voix pour me supplier de lui pardonner, tout cela me suffoquait; je n'en pouvais plus. Je me souviens de m'être écriée dans un mouvement d'indignation et de révolte :

— Ah! pourquoi vous ai-je vu une première fois?... Pourquoi m'avez-vous condamnée à me rapprocher de vous?

Il s'est levé brusquement et m'a dit d'une voix altérée :

— En vérité, vous me faites des reproches que je ne mérite pas... Je n'ai pas employé la force pour vous attirer ici... J'ai dû croire que vous y veniez de votre plein gré.

— Je vous ai offensé sans le vouloir, ai-je dit aussitôt, pardonnez-moi, à votre tour, mais je vous jure que je ne sais même plus ce que je dis!...

Il avait déjà repris sa place à mon côté. Il a ajouté bientôt d'un ton de douceur extrême qu'il ne songerait plus désormais à me faire des reproches et que je pouvais lui dire tout ce que je voudrais. Il a de nouveau tout mis en œuvre pour me consoler. — Pourquoi ces larmes? m'a-t-il dit. Un jour viendra, j'espère, où vous n'hésiterez pas à vous confier entièrement à moi et à me dire enfin la cause des peines que vous éprouvez.

Que pouvais-je répondre à des ouvertures semblables? Était-ce donc le moment de m'armer de défiance et de rigueur, et de repousser la main affectueuse qu'il me tendait, quand tous mes mouvements, quand mes traits, mes regards lui exprimaient si clairement que j'étais entièrement subjuguée par lui?

Il m'a invitée à faire avec lui un tour de jardin en m'assurant qu'il m'était nécessaire, dans l'état où j'étais, de respirer l'air du dehors. Je me suis sentie mieux en effet lorsque j'ai commencé à marcher dans les allées, à la vue d'un des plus beaux ciels de nuit que l'on pût voir, sous une voûte d'azur un peu sombre, parsemée de ces magiques profusions d'étoiles étincelantes, vives comme la rosée, qui communiquent la fraîcheur et le calme aux cœurs oppressés. Je marchais appuyée sur lui; il m'avait forcée à accepter son bras; sans ce secours, j'aurais eu bien de la peine à me soutenir, après la secousse violente que je venais de subir.

Nous conversions à demi-voix, mais seulement du ciel, des fleurs qui s'inclinaient à demi sur le bord des allées, avant de s'endormir, des brins d'herbe humides qui brillaient au clair de lune, de ce spectacle éternellement merveilleux d'une belle nuit d'été. Nous prêtions l'oreille de temps à autre au bruit du vent dans les cîmes des arbres répandus sur la pelouse; leurs branches s'agitaient au-dessus de nos têtes et nous adressaient de ces grands et majestueux bonsoirs du feuillage qui se concilient si bien avec les mouvements de deux âmes qui battent à l'unisson l'une de l'autre.

L'air étant devenu plus vif et le vent ayant commencé à s'élever, Henri m'a proposé de rentrer, ne voulant pas, m'a-t-il dit en souriant, ajouter à tous ses méfaits antérieurs le tort de me laisser m'enrhumer en m'exposant pendant trop longtemps au vent de la nuit. Je lui ai répondu, en souriant aussi, que je le croyais fort capable d'une telle noirceur et même de l'avoir préméditée. Nous sommes restés ainsi quelque temps sur le ton de la plaisanterie. J'avais grand besoin de cette espèce de trêve d'enjouement factice pour produire une éclaircie dans mes idées. Mais la diversion ne devait pas être de longue durée : à peine étions-nous rentrés que déjà nos sentiments avaient repris leur pente naturelle; le langage sérieux du cœur s'était renoué de lui-même entre nous. Au point où nous en étions, pouvions-nous permettre à nos bouches de rien proférer qui ne fût l'écho fidèle de nos sentiments?

Quand nous avons été assis de nouveau l'un près de l'autre, il m'a

dit qu'il était bien temps de nous expliquer, à présent qu'il me voyait plus calme et remise de cette frayeur extrême qu'il se reprochait tant de m'avoir causée. Il a ajouté aussitôt, sans transition aucune et avec une brusquerie de ton et d'idées qui m'a fait tressaillir comme aux approches d'un orage, qu'il était impossible que dans ma position je ne songeasse pas sérieusement à me marier; précisément parce que je me trouvais isolée, sans famille, je devais souhaiter plus vivement encore que toutes les jeunes filles de mon âge de m'unir à quelqu'un qui pût se charger d'assurer mon existence et mon bonheur. Cette espèce de répugnance que je lui avais témoignée déjà plus d'une fois pour le mariage en général était-elle sincère ? Devait-il la prendre à la lettre ? Il me conjurait de lui dire, avec toute la franchise et la loyauté de mon caractère, si c'était bien là l'expression de mes sentiments réels.

Je lui ai répondu que, pour ne lui rien cacher, je n'avais pas d'éloignement systématique pour le mariage, mais que je devais créer en moi en quelque sorte cet éloignement, attendu que *ce quelqu'un* dont il me parlait (j'eus soin d'insister sur le mot) me manquait et sans aucun doute me manquerait toujours.

— Vous croyez ? a-t-il ajouté en me regardant de telle façon que je fus obligée de baisser les yeux pour éviter les siens. Est-ce que vous n'avez pas eu quelquefois la pensée que Dieu en nous envoyant sur cette terre y envoyait en même temps un autre être avec un cœur formé entièrement sur le patron du nôtre, avec les mêmes élans, les mêmes instincts, une destinée morale faite pour correspondre avec notre propre destinée? Cet être qui devient notre appui, notre refuge, et pour ainsi dire la justification de toute notre existence, nous devons le rencontrer tôt ou tard, ou sinon il faudrait admettre que la destinée humaine n'est qu'un grand hasard où l'on se choisit sans discernement, où l'on s'associe à l'aventure, comme le font tous les jours tant d'êtres matériels et vulgaires qui s'enchaînent les uns aux autres sans presque se connaître, sans aucune indication préalable sur leur apport mutuel d'inclinations et de sympathies. Ah ! maudites soient cent fois les unions de ce genre-là ! Puissent-elles disparaître à tout jamais des habitudes humaines, car elles sont, suivant moi, la honte de notre espèce ; elles contribuent à la dégrader plus encore peut-être que les désordres avérés qui, du moins, ont parfois l'entraînement de la passion pour excuse. Qui est-ce qui nous élève en définitive au-dessus des autres créatures, si ce n'est ce choix dans les relations

intimes, cette voix du sentiment qui, en se développant en nous par les appels successifs du cœur, finit par nous convier à des nœuds que la loi du monde n'a plus qu'à ratifier? Oui, c'est alors que nous sentons vraiment l'auguste privilége de notre origine. Aimer, s'attacher, qu'est-ce donc, si ce n'est sentir que l'on se sépare de ce monde périssable pour se rapprocher du foyer divin des affections éternelles?

Je restais silencieuse, occupée seulement à l'écouter. J'étais plongée dans un véritable ravissement mêlé de surprise et de bonheur. J'avais à peine la force de m'arracher à moi-même pour me dire qu'il ne me faisait pas sans motif apparemment cette profession de foi sur le mariage et qu'il attendait de moi une réponse.

— Eh bien, reprit-il après un assez long silence, que pensez-vous de mes principes? Croyez-vous qu'il faille considérer une union, ainsi qu'on le fait malheureusement trop souvent, comme la conséquence directe de la richesse, des honneurs ou de la naissance? Croyez-vous qu'il faille se préoccuper de certaines lignes de démarcation que le préjugé essaye parfois d'établir entre les enfants d'un même Créateur? Est-ce que le cœur n'est pas toujours en droit de franchir ces distances-là? Qui donc oserait lui contester son libre arbitre en pareil cas, et nier qu'il ne soit souverain juge dans des questions qui constituent après tout ses intérêts les plus sacrés?

J'ai recueilli mes forces, j'ai fait un appel désespéré à tout mon courage, voyant qu'il n'y avait plus à reculer et m'efforçant de donner à l'accent de ma voix une assurance que j'étais bien loin d'avoir :

— Je chercherais vainement, lui ai-je dit, à vous rendre compte de tout ce que j'éprouve; vous le comprenez assez, j'espère, pour m'épargner un aveu qui achèverait de m'accabler... Mais je vous dois au moins cette franchise que vous m'avez demandée avec tant de raison... Je vous dirai donc que l'image que vous me présentez, je n'ai jamais osé l'entrevoir, même un instant, croyez-le. Souffrez pourtant que je vous adresse à mon tour une question, et qui, je pense, coupera court entre nous à tous les malentendus... Est-ce que vous n'avez pas un projet arrêté dans votre esprit?... Enfin, n'avez-vous pas un engagement?...

— Un engagement! s'est-il écrié, je n'en ai aucun!... Ceux qui vous ont dit cela se sont mépris sur mes intentions... Vous devez me connaître assez pour penser que si je savais avoir pris un engagement quelconque, je ne vous tiendrais pas le langage que je vous ai tenu ce soir et précédemment.

Je n'ai pas osé m'avancer davantage; il m'eût fallu lui parler ouvertement de ce que je savais des projets qu'on lui prêtait dans la maison de mon parent M. d'Hautemire et qu'il ne paraissait pas disposé à ratifier, du moins quant à présent. En le poussant à bout, je risquais de l'amener à une de ces déclarations positives sur lesquelles on revient d'autant plus difficilement qu'on les a faites une fois. J'ai pensé que le mieux était de ne lui faire part d'aucune de mes réflexions ni du rapprochement que je ne pouvais m'empêcher de faire entre ses idées actuelles et la situation antérieure qu'il semblait avoir prise auprès de ma cousine.

— Vous me forcez à tout vous dire, a-t-il repris, ma Julie, ma bien-aimée !... Oh ! souffrez que je vous donne ce nom-là qu'il m'est si doux de prononcer et qui est pour moi comme le prélude du bonheur qui m'est réservé auprès de vous, je l'espère ! Du premier jour où je vous ai vue, quelque chose m'a dit que je venais enfin de rencontrer celle qui devait recevoir tout ce qui s'est amassé de dévouement et de tendresse dans un cœur qui ne s'est jamais prodigué en rien, croyez-le, qui a voulu se réserver tout entier pour celle qu'il affectionnerait... Ma première crainte, je vous l'avoue, était qu'un autre n'eût pris dans votre cœur cette place que je voulais obtenir... Avec quelle attention je vous ai observée sans que vous ayez pu vous en douter et tout en ayant l'air de m'occuper d'autres personnes !... Parfois dans un sentiment de défiance et de crainte, et pour échapper à cet empire irrésistible que je sentais que vous preniez sur moi, j'ai essayé de me révolter, de me placer avec vous sur un pied d'indifférence, presque d'inimitié... Vous souvenez-vous de cette soirée où j'ai eu la fantaisie cruelle de faire couler cette larme que je vois encore tomber de vos yeux? Si je vous disais que toute la nuit j'ai pleuré en expiation du chagrin que je vous avais causé ! Après cela, tout était fini pour moi; je sentais qu'il n'y avait plus à lutter contre ce penchant qui me dominait... Il n'y avait plus que vous au monde pour moi, pas un autre être auquel il me fût permis de songer... Vous comprenez maintenant comment à ce bal, lorsque je vous ai sentie entre mes bras, je n'ai pu résister au bonheur de vous avouer que je vous aimais !... Je vous vois encore au moment où vous vous êtes inclinée sur moi, où votre front a pâli. Que de souvenirs et que de choses si j'avais à vous redire tout ce que j'ai ressenti depuis ce jour-là !... Je vous vois maintenant, je vous apprécie bien mieux encore depuis que vous êtes ici; laissez-moi vous dire que vous

avez dépassé mon attente!... A présent, j'exige de vous une promesse... Il me la faut, entendez-vous bien, pour calmer les alarmes d'un cœur qui restera bouleversé, éperdu, tant qu'il ne l'aura pas reçue de vous... Julie, jurez-moi que vous n'appartiendrez jamais à un autre que moi...

— Eh! à qui donc pourrais-je appartenir! étais-je sur le point de m'écrier, vaincue par tant d'exaltation et d'insistance, moi qui ne suis rien, qui n'existe pas pour le monde! Qui donc pourrait jamais être tenté de venir me disputer à vous?...

Mais son cœur est si simple et si pur qu'il ne fait pas même ce calcul-là; il est tout entier aux idées d'anxiétés qui sont le signe et l'inévitable escorte du véritable amour.

Je lui ai répondu en détournant la tête :

— Si vous m'aimez autant que vous le dites, je vous en conjure, n'exigez pas que je vous réponde dès à présent... Épargnez-moi... Accordez-moi du moins quelques jours pour réfléchir avant de vous répondre.

— Ah! c'est que vous ne m'aimez pas! s'est-il écrié.

— Je ne vous aime pas! ai-je répliqué. Grand Dieu! est-ce donc ainsi que j'ai su me faire comprendre?

Sans savoir ce qui se passait, sans avoir même pu lui résister, j'ai senti qu'il m'entraînait sur son cœur. J'ai eu un instant de délire : ma tête était perdue; j'ai pu revenir à moi cependant. J'ai poussé un cri d'épouvante :

— Laissez-moi, lui ai-je dit, ou je ne vous reverrai de ma vie!

Je me suis élancée loin de lui; quand j'ai été sur le seuil de la porte, je lui ai présenté mes deux mains jointes comme pour lui demander grâce. Il m'a regardée une dernière fois en joignant aussi ses mains qu'il étendait vers moi. Quels regards et quels adieux!... Ah! je puis mourir à présent, je ne me plaindrai plus, je ne blasphémerai plus; je puis dire qu'il existe vraiment du bonheur sur cette terre!

VII

Ce fut le lendemain de cette soirée où j'avais eu à supporter tous les excès de la joie, de l'enivrement, mêlés aux tortures de la conscience qui se débattait sans cesse en moi contre une situation dont je n'osais plus même entrevoir les suites, qu'on me remit une lettre

datée de Boulogne-sur-Mer, et dont la vue seule me fit tressaillir comme une coupable à l'aspect du châtiment qui lui est réservé.

J'avais reconnu l'écriture de Diane. Je lus ce qui suit :

« Ma bien chère amie,

« J'ai attendu jusqu'à présent, de jour en jour, une lettre de toi; non pas que j'eusse l'idée que tu dusses m'écrire la première, je t'assure que je n'ai pas, ou, pour parler plus juste, que je n'ai plus de ces petitesses d'esprit-là. Mais il me semblait que tu devais avoir à me dire bien des choses faites pour m'intéresser, et moi, au contraire, rien ou à peu près rien à te dire.

« Tu sais sans doute déjà que la vie des bains de mer se passe généralement d'une façon assez monotone, et, on peut le dire, foncièrement provinciale. Beaucoup de petites médisances, de petits scandales, des rivalités, des commérages comme partout; peu de plaisirs, peu de réunions. Les toilettes que nous avons emportées ma mère et moi se trouvent à peu près inutiles. Je m'empresse de t'annoncer comme une nouvelle qui te fera, je le sais, grand plaisir, que je vais beaucoup mieux; mes crises nerveuses ont presque entièrement disparu. Je suis à peu près certaine que, lorsque nous quitterons Boulogne pour retourner à Paris, ma santé sera tout à fait bonne, et que le médecin ne s'avisera plus l'année prochaine de me condamner aux bains de mer, que j'ai décidément pris en aversion profonde.

« Et toi, chère, comment es-tu? J'espère que tu n'as plus de ces maudites langueurs qui m'ont souvent inquiétée, et que ta figure a repris cette jolie teinte vermeille que je t'ai vue quelquefois et qui te va si bien. Tu devines sans doute que j'ai été très-heureuse, lorsque j'ai appris en partant que l'on t'avait choisie pour veiller la tante de Henri, madame Dusornier. Il m'a semblé que tu serais dans cette maison comme notre représentante, toi qui as tant d'attachement pour nous! Je me suis dit aussi que tu apporterais sous ce toit, qui doit m'être si cher, comme une image embellie et perfectionnée de moi-même; que tu aurais sans doute quelquefois l'occasion de parler de moi avec Henri et que tu ferais non pas mon éloge, je ne le mérite guère, mais que tu plaiderais ma cause au besoin; que tu saurais effacer autant que possible, de ta main affectueuse et délicate, les impressions que mes nombreux défauts ont dû laisser dans son

esprit. Je n'ai pas été sans m'en apercevoir, hélas! plus d'une fois tu le sais bien!

« Ces idées-là me sont venues tout d'abord au moment de notre départ; mais j'y reviens maintenant plus que jamais, et je vais tout de suite t'en dire la raison : tu sauras que ta pauvre Diane est bien attristée depuis quelque temps; elle a dans le cœur comme un pressentiment de quelque malheur qui l'attend au retour. Crois bien que ces craintes-là ne sont pas tout à fait chimériques. Je m'étais figuré en partant que nous allions recevoir de nombreuses lettres de Henri, dans lesquelles il nous exprimerait le déplaisir qu'il éprouvait à se trouver séparé de nous, l'impatience qu'il avait de nous revoir; eh bien, jusqu'ici une seule lettre nous est arrivée, et encore si cérémonieuse, écrite dans un style si incroyablement froid, que j'en ai pleuré lorsque je l'ai relue toute seule en cachette. Pour qu'il nous écrivît, il a même fallu que ma mère lui écrivît la première; de façon que sa lettre n'était qu'une réponse. Si tu savais quel langage incompréhensible! Pas un mot d'épanchement, rien qui rappelle les relations d'intimité où nous étions avant notre voyage. Cette lettre a paru si étrange même à mon père, qui cependant, comme tu sais, n'est guère disposé à prendre les choses de ce monde du mauvais côté, que dans un court voyage qu'il a fait dernièrement à Paris, il a cru ne pas devoir rendre visite à Henri, comme il se l'était promis d'abord. Il a jugé préférable de ne s'expliquer avec lui que lorsque nous serions de retour, et qu'il pourrait le voir longuement et non pas seulement au passage.

« Voyons, ma Julie, toi qui es auprès de lui et es à même de l'observer tous les jours, aurais-tu remarqué en lui quelque changement qui dût nous inquiéter? Est-ce qu'on l'aurait prévenu contre moi? Est-ce que notre intérieur lui déplaît? Est-ce moi qui lui déplais ou bien quelqu'une des personnes de ma famille? Dis-moi ce qui en est, car je ne sais vraiment que supposer; éclaire-moi, je t'en supplie, si tu as quelque nouvelle affligeante ou même mortifiante (tu vois que je prévois tout), n'hésite pas à me la transmettre; tu comprends toi-même que rien ne peut être pire pour moi que le doute qui m'accable.

« Songe donc, ma pauvre amie, si ce mariage allait encore manquer comme les autres, quelle désolation pour ma mère et pour mon pauvre père! Quant à moi, je ne te dis pas ce que j'éprouverais! C'est pour le coup que la médisance, qui s'est déjà tant exercée sur

mon compte, se déchaînerait tout à fait. On dirait, comme on l'a dit dans plus d'une circonstance, que je suis un être entièrement dépourvu de cœur, d'esprit, de sentiment; que je me crois si belle, si parfaite, que je suis si idolâtre de ma personne, que je fais fuir par mes dédains et mes sottes prétentions tous ceux qui seraient tentés de s'attacher à moi.

« Je puis t'avouer cela à toi, ma bien chère, à qui je dis tout : j'aimais déjà bien Henri avant notre départ; mais à présent que je ne le vois plus, il me semble que je l'aime encore davantage. On dirait que l'absence a fait ressortir à mes yeux toutes ses heureuses qualités. Tu le sais, ce n'est pas le bien qu'il possède, sa position de fortune qui m'attache à lui, non, c'est lui-même, c'est son cœur, son caractère que je recherche avant tout. Il n'aurait plus rien demain, que je n'en serais que plus fière et plus heureuse de pouvoir l'appeler mon mari !

« Je pense que vous avez quelquefois des conversations ensemble et qu'il n'a plus avec toi ces airs revêches que je lui ai vus quelquefois, entre autres une certaine soirée... Mais ne parlons plus de cela, puisqu'il a confessé son tort et que tu lui as accordé sa grâce. Tranquillise-toi d'ailleurs; quand le projet que tu connais sera mis à exécution, quand je serai sans cesse auprès de lui, je saurai bien le forcer à t'apprécier comme tu le mérites; s'il avait encore par hasard certaines préventions contre toi, je m'engage dès à présent à en avoir bien vite raison. Il faudra bien qu'il se décide à t'affectionner, quand je lui aurai dit tout ce que tu as fait pour moi; que c'est à toi que j'ai dû d'acquérir un peu de bon sens, de modestie, d'instruction; toi enfin qui m'as rendue moins indigne de lui, du moins je l'espère!...

« Tu verras quels progrès j'ai faits pendant ce voyage et comme je suis, sans me vanter, encore changée en mieux ! J'applique tous les jours de mon mieux tous les bons avis que tu m'as donnés ! Je réfléchis, je médite sans cesse sur moi-même. Je vais me promener parfois afin de suivre le cours de mes pensées sur la plage, sans voile; je suis devenue tout hâlée, j'ai la peau d'un noir de sauvage; tu verras à mon retour une Diane d'un bistre magnifique; mais peu m'importe cela. C'est toi qui m'as fait comprendre que c'était une sotte habitude d'être sans cesse préoccupée de son teint et de se regarder dans la glace vingt fois par jour pour consulter son épiderme, ses cheveux, ses lèvres et son front. Je t'assure que je ne me mire plus qu'une seule fois, le matin en me levant, et encore dans

une petite glace affreuse et toute trouble qui me fait bien rire chaque fois que je me regarde, attendu qu'elle me donne une figure oblongue et verdâtre de l'aspect le plus étrange; j'ai l'air d'un vrai fantôme olive. Je lis beaucoup et rien que d'excellents ouvrages, ceux, du reste, que tu m'as indiqués. Je commence à comprendre que la vie n'est pas seulement, comme je me l'étais figuré autrefois, un champ tout parsemé de roses et de jonquilles, où il n'y a qu'à glaner des plaisirs, des fêtes continuelles, à rire et folâtrer du matin au soir; mais qu'elle a aussi ses passages sévères, ardus, et que si on veut les traverser dignement, il est bon d'avoir fait d'avance son apprentissage de réflexion et de sagesse. Enfin, je ne puis tout te rapporter en détail, mais je t'assure que je ne suis plus du tout la même : en partant j'étais encore un enfant, à présent je puis dire que je suis devenue une femme.

« Parle-moi de toi, je t'en supplie; dis-moi ce que tu fais, comment se passe ton temps auprès de la personne que tu es chargée de veiller. Si tu savais comme je pense à toi souvent! Je me dis tous les jours qu'une fois mariée, je n'aurai pas de cesse que tu ne sois mariée aussi et comme tu mérites de l'être. J'ai mis cela dans ma tête, j'y arriverai, je te le jure! Comme je te le disais en commençant ma lettre, il ne faut souvent qu'une personne qui s'intéresse à nous et sache faire notre éloge à propos pour nous faire valoir suivant notre mérite. Or, je dirai tant de bien de toi, j'en parlerai à tous ceux que je verrai avec tant d'élan, de sincérité, pour tout dire, qu'il faudra bien que quelqu'un songe à toi, comprenne qu'il y a quelque part, dans un coin, un petit trésor d'esprit, de grâce et de tendresse, ma bien-aimée Julie, enfin, qui fera certainement la compagne la plus adorable, la femme la plus accomplie qu'un homme puisse trouver.

« Je termine, mon bon ange, par celui qui est, tu le conçois sans peine, l'objet constant de mes préoccupations : parle-moi de lui dans ta réponse aussi longuement que tu pourras. Ne crains pas les détails, les moindres riens me seront précieux... Raconte-moi toutes ses actions; fais-le-moi voir, entendre, absolument comme si j'étais auprès de lui. Tu vois combien je suis agitée!... Je n'ose pas te faire part de toutes les idées qui m'arrivent : s'il était vrai qu'une autre eût pris ma place auprès de lui, si cette nouvelle terrible allait m'atteindre quand nous reviendrons!... Mais non, j'ai tort de m'imaginer cela, tu m'aurais déjà prévenue; n'es-tu pas là pour veiller sur mon bonheur, comme je saurais veiller au besoin sur le tien?

« Adieu, ma Julie, adieu, ma seule confidente, ma seule amie ; écris-moi la lettre que j'attends de toi et que tu sauras faire, je n'en doute pas, absolument telle que je la désire ; elle servira à me calmer et à me consoler jusqu'au moment où nous serons l'une près de l'autre pour ne plus jamais nous quitter. Si tu savais combien on souffre quand on se trouve séparée à la fois, comme je le suis, de ceux qu'on affectionne, de deux êtres qui remplissent tout votre cœur, occupent une si grande place dans toutes vos pensées... lui et toi !...

« Diane. »

VIII

J'avais à peine eu le temps d'achever cette lettre, que déjà mon parti était pris. J'avais senti qu'il ne me restait plus qu'à fuir bien vite cette maison où je ne pouvais plus rester un seul jour sans mettre ma conscience en péril, sans retrouver l'image des remords qui se dresse à chaque instant devant moi pour soulever à la fois toutes les idées de honte, d'effroi, de trahison qui me poursuivent. En vain j'essaye parfois de m'étourdir, en me disant que ce n'est pas ma faute, après tout, si les choses ont pris cette tournure-là, si je me trouve la maîtresse d'un cœur que je n'ai assurément pas capté, qui m'est venu pour ainsi dire, à mon insu, contre ma volonté. Ni les raisonnements que je puis me faire, ni ces témoignages d'un attachement si vrai que je reçois chaque jour ne parviennent à apaiser mes angoisses. Je ne suis pas de nature à me décider à être heureuse, quand je me dis que mon bonheur est taillé en plein dans le désespoir d'autrui. Oh ! non, je ne veux pas de ce bonheur-là ! Il me faut outre ma satisfaction personnelle celle des autres cœurs qui m'entourent, et surtout de celui qui m'a témoigné tant de confiance et qui m'est cher à tant de titres !

Ma pauvre chère cousine, comme sa lettre est expansive et simple, comme on voit bien qu'elle se repose entièrement sur moi de tout ce qui l'intéresse, et comme elle a appris à m'aimer ! Moi, j'irais la trahir ! J'irais lui annoncer que cette place qu'elle rêve et où elle rattache toutes ses pensées, c'est moi qui l'occupe, c'est à moi qu'il faut qu'elle vienne la disputer !... Oh ! non, plutôt mourir cent fois que d'avoir à soutenir cette idée-là !

Que faire pourtant ? Quel parti prendre ? Est-ce que je suis seule

dans tout cela? Si je n'avais que mon cœur à dompter, j'en viendrais à bout, je l'espère, à force de constance; mais j'ai le sien aussi, et, sans céder à aucun sentiment d'orgueil, je puis bien dire que ce cœur est à moi, tout à moi; ses aveux ont parlé assez haut! Mais quelle action exercer sur lui? Dois-je me mettre à plaider la cause d'autrui? Ne serait-ce pas de ma part, au point où nous en sommes, un acte de dérision perfide? Tout bien considéré, mon rôle est d'attendre : les événements dans la vie s'arrangent quelquefois et se dénouent plus heureusement qu'on n'eût osé l'espérer. Tout n'est peut-être pas encore perdu, bien que je n'aie plus, je l'avoue, qu'une faible lueur d'espoir : j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois partout qu'obscurité, tourment, rien qu'un horizon qui devient plus sombre et plus inquiétant à mesure que les choses avancent.

J'ai répondu à Diane une lettre très-vague et qui n'a dû guère la contenter : je lui ai parlé surtout d'elle, mais *de lui* fort peu. Je ne doute pas qu'elle ne retrouve dans ma lettre la marque de la gène si cruelle que j'ai éprouvée en lui écrivant. Puisse-t-elle être mise ainsi sur la trace de la vérité! Puisse-t-elle m'épargner la nécessité d'un aveu terrible, que je n'aurai jamais la force de lui faire!...

Si pourtant sa tête, qui est parfois si mobile et si légère, pouvait changer d'objet? Est-ce donc impossible?... Ne peut-il pas se faire qu'elle détache de lui sa pensée tout d'un coup, et se mette à en aimer un autre? Vaines illusions auxquelles j'essaye de temps en temps de me rattacher? La réalité revient bien vite pour me rappeler qu'il faut absolument que je prenne un parti; ou que je triomphe, ou que je sorte à mon honneur de cette lutte, ou bien que j'abandonne tout lâchement, que je cède aveuglément à ce sentiment qui me domine, sans m'inquiéter de rien, sans vouloir même envisager les suites.

Non, je ne céderai pas! J'ai beau avoir parfois des accès de faiblesse et de lâcheté, ma conscience est toujours là, Dieu merci, qui me protége, qui veille sur moi. Je réponds, quoi qu'il arrive, de faire tout ce qu'elle m'ordonnera. Dès aujourd'hui même, si j'étais libre, je m'enfuirais... Mais cependant, m'est-il donc permis d'oublier qu'en entrant dans cette maison, j'ai accepté une tâche que je dois remplir jusqu'au bout? Cette malade qui m'est confiée, qui s'est accoutumée à mes soins, au point de ne plus pouvoir en supporter d'autres, comme elle me le répète chaque jour, puis-je l'abandonner? Sous prétexte d'éviter un danger qui pèse sur moi, irais-je déserter un devoir

qui est devenu une dette sacrée? Ainsi que lui, et sans doute par l'effet d'une même sympathie, je sens que j'affectionne bien tendrement madame Dusornier, qui s'est attachée à moi au point de ne jamais m'appeler autrement que *sa chère fille*.

Je remarque que, depuis un certain temps, les traces de l'aliénation ont presque entièrement disparu chez elle. Elle n'a plus que fort peu de vague dans les idées, et encore à de rares intervalles. Elle raisonne on ne peut mieux sur toutes choses, et comme une femme qui a toujours eu un grand fonds de jugement et d'esprit naturel. Malheureusement, tandis que sa tête paraît se rétablir, ses forces physiques déclinent de jour en jour; elle ne mange plus, elle a perdu presque entièrement l'usage du sommeil. Le médecin, qui vient la voir maintenant deux fois par jour, m'a déclaré que sa position était très-grave, que sa maladie avait fait depuis quelque temps de si grands progrès, qu'il n'avait que bien peu d'espoir de la sauver. Henri comprend qu'il lui faudra bientôt se séparer de celle qu'il appelle sa seconde mère. Son visage, quand il détourne la tête du lit de la malade, est profondément altéré : on voit tous les efforts qu'il fait pour ne pas fondre en larmes auprès d'elle. Dieu ! si j'osais, comme je lui prendrais les mains dans ce moment-là pour tâcher de le ranimer un peu, pour lui rappeler qu'il a près de lui un être qui s'associe à toute la douleur qu'il éprouve!

Nous nous trouvons auprès du lit de cette pauvre femme, enveloppés tous les deux dans un même devoir de sollicitude et de soins partagés. Que cette situation me plairait, si ce n'était la douloureuse impression de la catastrophe qui nous menace! Que je voudrais la voir se prolonger éternellement! Ma pensée pourrait chercher la sienne sans alarmes ni remords, et sous le voile des secours à donner à celle que j'aime à cause de lui surtout, il faut bien l'avouer, parce qu'il m'est doux de me confondre dans un attachement qui est en lui : je donnerais sans regret la meilleure part de mon existence pour lui conserver cette âme prête à s'éteindre. Est-ce donc là de l'indifférence! et s'il m'a vue effarouchée, abattue devant la perspective du bonheur qu'il me montrait, n'est-ce donc rien que de me voir ce que je suis à présent, expansive, pleine de confiance et de foi, parce qu'il ne s'agit pour moi que du partage de ses peines!

Hier, dans la soirée, Henri s'est trouvé si fatigué qu'il a été obligé de quitter le lit de la malade pour aller prendre un peu de repos. Il s'est retiré vers onze heures, je suis restée seule auprès de madame

Dusornier; elle m'a fait signe d'approcher de son lit, elle était dans un grand état de faiblesse; j'ai été obligée de me pencher sur elle, afin de pouvoir l'entendre :

— Chère enfant, m'a-t-elle dit, je vous annonce qu'il ne me reste plus que bien peu d'instants à vivre, je n'ai plus de doutes à avoir sur ma fin prochaine; mais je ne veux pas quitter ce monde sans vous avoir fait part de certaines idées qui remplissent en ce moment toute mon âme, et que je ne pourrais pas vous confier si j'attendais plus longtemps...

Elle s'arrêta, ferma les yeux comme pour se reposer; elle reprit au bout de quelques minutes :

— C'est de mon neveu qu'il faut que je vous parle; vous savez combien il m'est cher, et puisque vous le connaissez, vous pouvez dire s'il le mérite... Si je regrette l'existence, c'est seulement à cause de lui, c'est parce qu'il m'a dit bien souvent que je lui étais nécessaire, et que je représentais pour lui un sentiment qu'il ne remplacerait jamais... Il se trompe, le cher enfant! Il est abusé par l'affection qu'il me porte... Une existence comme la sienne, pleine de jeunesse et de force, ne saurait dépendre entièrement d'une autre destinée usée depuis longtemps par les souffrances, et qui touche aujourd'hui à son dernier terme...

Je sais combien vous êtes sensible et dévouée; vous méritez qu'on ait en vous pleine confiance... Ma plus grande peine en mourant est de me dire que je laisse mon pauvre neveu seul en quelque sorte sur cette terre, avec des habitudes d'isolement que j'ai malheureusement contribué à entretenir en lui, avec un caractère tout à part, et qui ne sait s'intéresser à rien de ce qui préoccupe le commun des hommes. C'est pourquoi la fortune qu'il possède lui est pour ainsi dire inutile; les distractions, les vanités du monde ne sont rien à ses yeux; le cœur est tout pour lui. Or, je sens que je vais le laisser avec un cœur vide et abandonné, capable de languir longtemps plongé dans un douloureux abandon, s'il ne rencontre pas un être digne de sympathiser avec lui... Cet être, il semble que Dieu ait voulu nous l'envoyer en vous conduisant auprès de nous... Oui, mon enfant, vous êtes bien celle qu'il lui faut pour remplir son existence. Je connais ses intentions, il m'a souvent parlé de vous; je sais l'intérêt tout particulier qu'il vous porte... Dites-moi, est-ce que vous ne seriez pas heureuse de partager l'existence de mon Henri?... Je ne vous parle pas des avantages matériels de cette union; je vous ai observée, je sais que

vous n'attachez guère de prix non plus que lui aux biens matériels d'ici-bas; mais une âme telle que la sienne, si aimante, si sincère, est-ce que vous n'en accepteriez pas l'offrande si elle vous était faite?... Ma chère fille, qu'il me soit permis d'emporter en mourant cette pensée que je laisse après moi sur la terre un être capable de me répondre du bonheur de mon enfant chéri!...

Madame Dusornier cessa de parler; j'étais assise sur son lit, je l'écoutais, je détournais la tête malgré moi, craignant de laisser voir tout ce que me causaient les paroles d'une mourante qui m'interpellait ainsi au sujet de celui qu'il me faut désavouer, à mesure que les liens qui me rapprochent de lui semblent se resserrer davantage :

— Eh quoi! me dit-elle, vous paraissez interdite; vous n'aimez donc pas mon Henri?...

— Oh! si madame, me suis-je écriée, je l'aime; mais une autre aussi...

A peine avais-je prononcé ce mot-là, que j'aurais voulu pouvoir le retirer, mais il n'était plus temps : les yeux de madame Dusornier s'étaient fermés de nouveau; j'ai essayé de lui parler encore, elle ne m'entendait plus...

Henri est entré au même moment; il s'est élancé vers le lit de sa tante, et en voyant son visage immobile, défait, qui portait déjà l'empreinte de la mort, il poussa un cri de douleur en l'appelant, en la suppliant de le regarder une dernière fois au moins avant de mourir. Les yeux de madame Dusornier se rouvrirent tout d'un coup; je vis passer sur ses lèvres éteintes un sourire doux qui me fit l'effet d'un dernier éclair de vie et d'espérance. Elle m'a fait signe de me rapprocher d'elle; elle a pris ma main, celle de Henri, et a voulu les placer l'une dans l'autre... Ce fut à mon tour de pousser un cri de détresse. J'aurais voulu que la mort s'emparât de moi et me transportât en même temps qu'elle dans le séjour de l'éternel repos. J'allai me jeter à genoux dans un coin, la tête plongée dans mes mains, priant Dieu avec transport de mettre un terme à cette crise mortelle.

Je fus rappelée à moi par la voix de Henri qui s'écriait : — Ah! tout est bien fini, cette fois!... — Il tenait la main de sa tante qu'il laissa retomber sur le lit avec consternation; je m'en emparai aussitôt, je la trouvai déjà froide, inanimée. Une pensée bien étrange s'offrit à moi au milieu de mon égarement; je me dis que tout à l'heure cette main, lorsqu'elle avait rapproché les nôtres, était tiède encore, elle vivait; la mort n'était venue s'emparer d'elle que lorsque je m'étais

enfuie pour échapper à ce nœud qu'elle cherchait à former entre nous.

IX

Madame Dusornier avait cessé de vivre quelques minutes avant minuit. Je témoignai l'intention de rester auprès d'elle pour la veiller, mais Henri exigea que je me retirasse dans ma chambre pour prendre du repos qui m'était devenu, je l'avoue, bien nécessaire. J'avais passé plusieurs nuits de suite sans me coucher; de plus, je me sentais violemment ébranlée par toutes les émotions morales qui s'étaient ajoutées pour moi aux fatigues du corps. Je me suis jetée sur mon lit, mais il m'a été impossible de fermer les yeux; j'avais trop de choses dans la tête pour retrouver le calme nécessaire au sommeil. Le matin seulement, je suis parvenue à m'assoupir quelques instants; j'ai été bientôt éveillée par les voix des oiseaux qui habitent les arbres voisins de mes fenêtres. Leur chant, qui me semblait il y a quelques jours encore doux et joyeux, m'a paru ce matin-là sombre et mélancolique, tant il est vrai que les bruits de la nature se mettent toujours d'accord d'eux-mêmes avec les dispositions de nos âmes.

La première image qui s'est présentée à moi a été celle de la digne femme que j'avais vue expirer la veille. Tous les détails de sa fin se sont représentés à mon esprit. Je n'ai pu contenir mes larmes en pensant que je ne la reverrais plus. J'ai songé aussi à toutes les preuves d'intérêt et de confiance qu'elle m'a prodiguées pendant les jours à la fois si courts et si remplis que j'ai passés auprès d'elle, enfin à cette pensée si sensible pour moi, si solennelle qui a marqué sa dernière heure.

J'ai ouvert ma fenêtre afin de respirer l'air du matin, dont on a tant besoin après une nuit passée sans sommeil. J'aperçus Henri qui se promenait la tête inclinée; il appuyait de temps en temps son front dans ses deux mains avec accablement; il s'arrêtait par instants, marchait à pas précipités, puis s'arrêtait de nouveau : on remarquait dans sa démarche, dans tous ses mouvements cette incohérence qui indique le dernier excès de la douleur.

Je me suis empressée de descendre, dans la pensée que la vue d'un visage ami lui apporterait peut-être un peu de soulagement. Dès qu'il m'eut aperçue, il se dirigea vers moi, il laissa échapper quel-

ques mots inarticulés mêlés de gémissements, puis bientôt les sanglots éclatèrent. Il me prit la main et m'entraîna vers un enfoncement où se trouvait un banc de pierre caché par une charmille. Il se laissa tomber sur le banc, et ses larmes redoublèrent. Je ne lui dis pas un seul mot, comprenant que les paroles ne pouvaient rien contre une émotion aussi violente.

— Je ne la verrai donc plus, s'est-il écrié, ma meilleure amie, ma mère; elle m'a quitté, elle n'a pas eu pitié de moi, en m'emmenant avec elle...

Il y avait parfois dans ses gestes, ses transports, ses sourires vagues et convulsifs un certain enfantillage pathétique qui ajoutait encore à l'expression de son chagrin. Le cœur, dans ses élans de peine comme dans ses joies excessives, a l'air de se rapprocher du berceau même de la vie. Il semble qu'il s'humilie alors et se rapetisse; mais, en réalité, il n'est jamais plus grand que dans ces crises-là, parce qu'il est lui-même sans réserve et qu'il se manifeste tout entier dans la libre expression de ses sentiments les plus purs.

— Là, m'a-t-il dit, sur ce banc où vous êtes maintenant, que de fois je l'ai vue venir s'asseoir pour causer avec moi et s'assurer ainsi que je ne lui échapperais pas, comme elle me disait si souvent dans ses moments d'exaltation bien tendre... Elle prétendait que ma vue suffisait pour lui épargner une de ses crises!... Ainsi, je ne la reverrai plus, je ne l'entendrai plus me dire de cette voix douce et tremblante, dont l'accent m'allait si avant dans le cœur : — Mon Henri, mon fils chéri, n'est-ce pas que tu ne me quitteras jamais?...

Et avec ces mots-là, de nouvelles larmes qui ruisselaient sur ses joues, mille souvenirs qui lui venaient à la fois pour renouveler toute sa douleur. J'ai essayé de temps à autre de le calmer, de lui faire entendre quelques paroles consolantes; il m'a remerciée de ma bonne intention, mais j'ai bien vu que je ne lui étais pas d'un grand secours; la blessure était encore trop saignante pour pouvoir supporter aucun remède.

Je suis restée toute la journée auprès de lui, le laissant plongé dans ses préoccupations sans vouloir l'en retirer. Pauvre cœur! Comme on voit bien ce qu'il est dans un moment pareil! Tout ce qu'il éprouve est loin, du reste, de m'étonner! Je le connaissais, je savais bien que l'affliction aurait cette prise-là sur lui. Il y a des instants pourtant où son chagrin va si loin, a de tels emportements voisins du délire, qu'il dépasse même l'idée que je m'en étais faite.

Le lendemain ont eu lieu les funérailles de madame Dusornier; peu de personnes y ont assisté, attendu qu'elle vivait depuis longtemps en dehors de toutes relations. Quand j'ai entendu la voix du clergé qui s'élevait, au moment de l'enlèvement du corps, j'ai été prise d'un frisson subit; je me suis agenouillée et j'ai prié pour le repos de l'âme de celle qui se trouvait à présent habitante d'un autre monde. J'ai pensé en même temps au mortel retentissement que ces chants lugubres devaient avoir dans le cœur de mon Henri. Je l'avais vu un instant le matin, il était si abattu que l'on craignait qu'il ne pût suivre le convoi. Il a pris sur lui cependant et est parvenu à assister jusqu'au bout à cette cérémonie des funérailles qui ajoute l'image du deuil extérieur à celui que l'on porte en soi-même Nous avons passé la journée comme celle de la veille dans un état de recueillement silencieux à peine interrompu par quelques phrases de souvenirs et de regrets que nous échangions de loin en loin.

Le jour suivant, j'ai reçu une nouvelle lettre de Diane, beaucoup moins longue que la première, et dans laquelle elle me faisait, sur le peu d'explications que je lui avais données, les reproches auxquels je m'étais attendue. Elle terminait en m'apprenant que le départ venait d'être décidé au moment même où elle achevait sa lettre... Elle m'indique jeudi pour le jour de l'arrivée, et nous sommes aujourd'hui mercredi ! Cette lettre a été pour moi comme un coup de foudre, qui m'a réveillée en sursaut au milieu de l'engourdissement où j'étais tombée à la suite de son autre lettre. Je me suis dis aussitôt qu'il n'y avait plus à délibérer, qu'il fallait éviter à tout prix que la famille d'Hautemire ne reconnût plus tard que j'avais prolongé mon séjour dans la maison de Henri Sadenay après la mort de sa tante, et ne fût mise ainsi sur la trace d'un secret qui doit mourir avec moi.

Le quitter quand il n'avait pas encore éprouvé le chagrin de cette mort, quelle douleur et quel sacrifice! Mais qu'est-ce donc à présent que je le vois seul, abattu, que je l'entends me dire au milieu de son désespoir : — Que deviendrais-je si je ne vous avais auprès de moi, livré à moi-même dans cette maison où tout me retrace celle que j'ai perdue, où je ne vois pas un objet qui ne me la représente, qui ne me parle d'elle, où je me surprends à chaque instant à vouloir monter le petit escalier du jardin pour la voir, l'embrassser une dernière fois?...

Voilà ce que je suis forcée d'entendre sans cesse, et malgré cela il n'y a plus à tergiverser. Je ne veux pas qu'on puisse penser mal de

moi; dussé-je endurer la mort, j'irai jusqu'au bout! Un jour, quand il saura tout ce qu'il m'a fallu supporter pour accomplir mon devoir, il me pardonnera, j'en suis sûre; l'affection même qu'il a pour moi m'en est d'avance une garantie.

Je n'ai plus voulu réfléchir une seule minute. Je suis descendue dans la salle du rez-de-chaussée, où je l'ai trouvé assis devant sa table, morne, affaissé sur lui-même, n'ayant d'autre mouvement que celui de passer par moments sa main sur ses yeux pour essuyer une larme. Je lui ai demandé s'il ne songeait pas à lire, à reprendre le cours de ses occupations ordinaires. Il m'a répondu qu'il n'en avait pas le courage, qu'il avait essayé déjà plusieurs fois d'ouvrir un livre, mais ses yeux s'étaient brouillés, son esprit n'était nullement à ce qu'il lisait. Dieu! qu'il m'a fallu d'énergie pour ne pas lui dire : — Adieu, adieu, mon bien-aimé, je vous quitte et sans savoir quand nous nous reverrons!...

Je n'ai pas même eu la consolation de lui faire entendre ces derniers mots-là, de lui serrer la main à la dérobée avant de partir, à lui qui m'a fait entrevoir pendant un instant un bonheur trop parfait, je le sens bien aujourd'hui, pour être de ce monde. Je lui ai dit que j'avais l'intention de rester quelques heures dans ma chambre, parce que j'avais à répondre à des lettres qui m'étaient arrivées déjà depuis plusieurs jours. — Revenez bien vite, m'a-t-il répondu, dans l'état où je suis, je ne puis guère me passer de vous voir.

Je ne lui ai rien répondu, je n'ai pas osé le regarder. Je me suis élancée hors de la pièce où il se trouvait : en montant l'escalier qui conduit à ma chambre, j'étais dans cet état de désordre où l'on agit au hasard sans savoir ce que l'on fait...

Plusieurs fois, j'ai été obligée de m'asseoir pendant que je rassemblais à la hâte les quelques objets que j'avais apportés avec moi. J'ai eu le soin de tout réunir afin qu'il ne restât pas même trace de mon séjour. Je me disais qu'un acte pareil ne devait pas être accompli à moitié. Je me souvenais en même temps de ce que j'avais éprouvé en entrant dans cette maison; je me disais alors malheureuse; comme j'étais loin de prévoir ce qui m'attendait lorsque j'aurais à m'en arracher!

Je me suis jetée devant une table où j'ai écrit ce qui suit :

« Je pars malgré tout le chagrin que je sais devoir vous causer. Je ne puis rester chez vous plus longtemps sans m'exposer à un danger

qui me tuerait. Je viens de recevoir une lettre de Diane qui me fait savoir que la famille d'Hautemire doit être demain à Paris; je veux qu'elle me trouve à l'hôtel à son arrivée... Songez donc à ce qu'on penserait de moi si on savait que votre tante ayant cessé d'exister, je suis restée malgré cela dans votre maison! Je ne prévois, hélas! pour moi que trop de nouveaux tourments dans l'avenir! Il faut du moins que ma conscience soit en repos. Adieu! vous devez comprendre, j'en suis convaincue, le motif qui me fait agir ainsi. Vous ne m'en voudrez pas, je tiens à votre estime autant qu'à l'attachement que vous m'avez témoigné.

« JULIE. »

J'ai donné ce billet au domestique, en lui enjoignant de ne le remettre à son maître qu'au moment où il demanderait si j'étais descendue. J'ai dit que l'on me fît venir sur-le-champ une voiture dans laquelle je me suis élancée sans vouloir même regarder derrière moi. J'avais trop peur en me retournant de l'apercevoir encore une fois de loin. Rien qu'un signe de sa part, un seul regard et je sentais que j'aurais renoncé à tout; il eût triomphé de toutes mes résolutions. Je me serais jetée dans ses bras pour n'en plus jamais sortir!

(La suite à la prochaine livraison.)

JULIEN L'APOSTAT

PAR M. ÉMILE LAMÉ.

Grâce aux travaux de l'exégèse allemande, grâce aux travaux français sur l'école d'Alexandrie, il se trouve que ce restaurateur du paganisme n'essaya jamais de le rétablir, que ce rétrograde chimérique fut un novateur pratique, que ce pieux admirateur de la philosophie grecque la connaissait mal et ne la comprenait point, que ce terrible ennemi des chrétiens est un des esprits les plus chrétiens qui fut jamais, un frère des Pères de l'Église, séparé d'eux par des questions de mots, mais intimement lié à eux par la théologie, la morale, les aspirations mystiques, la foi profonde en la vie future et en un Dieu rédempteur.

Cependant les *Vies* de Julien se succèdent en France : les *Histoires de France,* dans le premier volume desquelles il faut bien parler des victoires de Julien en Gaule, des Thermes et de la tradition qu'il a laissée dans notre pays; les histoires de la primitive Église, où il faut parler de la persécution de Julien et du miracle de Jérusalem. Partout je retrouve le Julien de l'abbé de La Bletterie, paraphrasé par les uns, esquissé par les autres; il semble que les immenses matériaux que la science moderne met à notre disposition soient non avenus pour les historiens français. Las d'attendre qu'un maître remît dans son vrai jour une figure qui a toujours eu le privilége d'exciter la haine, l'admiration, ou au moins la curiosité, j'ai tenté l'aventure.

I

L'AMOUR PLATONIQUE, LA GRANDE DAME, L'EUNUQUE.

Mort de Constantin. — Massacre des Flaviens. — Civilisation gréco-orientale ou byzantine. — L'art, les costumes, les mœurs au temps de Julien. — Digression sur l'amour platonique, différence capitale entre l'homme de la cité antique et l'homme moderne. — L'eunuque précepteur, l'eunuque favori, l'eunuque pourvoyeur. — Constance, son caractère; influence des eunuques sous son règne. — Mariage de Constance avec Eusébie.

Constantin le Grand aimait ses neveux et il avait dessein de les admettre avec ses fils au partage de l'empire. Il semble qu'il ait compris que l'empire romain était trop grand et trop hétérogène pour conserver l'unité de son administration comme de son gouvernement, et qu'il fallait le partager, d'après la diversité des nationalités et des langues, en un grand nombre de royautés distinctes, unies seulement par une religion commune, ainsi que cela eut lieu au moyen âge. Mais, par une inconséquence bien naturelle, en même temps qu'il désirait pour l'avenir cette division, il crut que de son vivant la civilisation romaine pouvait prospérer et se conserver dans son unité, et il n'accorda à ses héritiers futurs que des titres et des honneurs sans puissance réelle. Aussi, dès que la nouvelle de sa mort se répandit dans Constantinople, Constance, le seul de ses trois fils qui se trouvât alors dans la ville, excita sourdement les fureurs des soldats qui, pour prévenir les guerres civiles et pour assurer aux enfants du grand empereur la succession paternelle, envahirent les maisons des Flaviens et les massacrèrent au nombre de neuf, tant neveux que frères de Constantin.

Deux membres de la maison impériale, deux frères, Gallus et Julien, furent seuls exceptés; leur jeunesse les sauva. Tous les deux devaient un jour faire repentir Constance de sa *générosité,* et lui montrer qu'il avait agi avec imprudence en ne les comprenant pas dans le massacre général de sa famille. De tels massacres, en effet, étaient devenus une *nécessité* à l'avénement des empereurs. Pour laisser vivre à côté de lui, sans danger pour l'État, des princes de son sang, il eût fallu au souverain une grandeur et en même temps une habileté surhumaines. Leur emprisonnement, la confiscation de leurs biens, les persécutions qu'ils subissaient, en faisaient les chefs naturels de tous les mécontents; et si, au contraire, le monarque leur

donnait un gouvernement et des honneurs dignes de leur rang, il fallait qu'il eût un passé de gloire derrière lui et une franchise continue de procédés qui leur ôtassent toute idée de rébellion, en leur ôtant toute crainte pour leur sûreté personnelle et toute espérance de succès.

Telle était la position qu'avaient faite aux empereurs les réformes de Dioclétien et de Constantin. Ils avaient tué les formes républicaines, ils avaient augmenté le prestige du trône en l'environnant de domestiques hiérarchisés; ce prestige devait tourner au profit des princes du sang. En faisant de la cour des Romains une cour d'Orient, ils avaient soumis l'empire aux exigences des monarchies d'Orient.

Ces réformes et la fondation de Constantinople n'avaient fait du reste que constater la révolution accomplie depuis longtemps dans les mœurs. A la civilisation gréco-romaine des Antonins succède la civilisation gréco-orientale. L'idéal des princes s'est déplacé. Tandis que les Antonins agissaient avec le sénat comme les dictateurs de l'ancienne république, chargés d'un despotisme temporaire pour le salut de l'État, tandis qu'ils s'efforçaient de faire revivre les Scipions et les Fabricius, l'idéal des monarques byzantins sera le même que celui des Ptolémées et des Antiochus : la magnificence dans les divertissements, les habits, les domestiques et la protection des lettres inoffensives. Les mœurs publiques ont achevé de disparaître ; tous ceux qui se mêlent de gouvernement et d'administration ne sont plus que des employés, des gens en place. Le pouvoir, moitié civil, moitié religieux, des pontifes païens et chrétiens, conserve seul quelque chose de l'ancienne dignité municipale.

En mêmê temps les mœurs privées sont devenues, non plus chastes et plus dignes, mais plus douces et plus tendres. La vieille dureté romaine n'est plus nulle part dans la famille; exceptionnellement les haines et les crimes se rencontrent chez les grands; mais en général les rapports du mari avec sa femme et du père avec ses enfants ont acquis ce charme et cette intimité que les anciens Romains eussent trouvés honteux. Marc-Aurèle seul avait su unir l'héroïsme ancien au sentiment de la famille moderne. Après lui on ne trouve plus que des apologistes prétentieux du passé, ou des hommes de mœurs nouvelles auxquels l'ancien esprit est complétement étranger.

L'esprit nouveau emporte tout et se traduit dans les arts et les coutumes avec une force irrésistible. C'est d'abord l'architecture énorme, surchargée, disparate. Les maisons étagées sur les collines de Constantinople, l'immense palais des empereurs présentent, sans

nécessité pour la construction, des façades de colonnes pillées à tous les temps et à tous les pays. Ici la grâce simple de l'attique; là les ciselures admirables de Palmyre; à côté, des blocs à peine dégrossis, des monolithes de granit et de porphyre, des marbres veinés, rouges, jaunes et verts, surmontés de chapiteaux d'or mat, des dômes bariolés, des frises et des plafonds surchargés de lourdes rosaces, des lits et des siéges à colonnes en spirale, lourds comme des monuments. Et, partout rappelée, à l'intérieur, à l'extérieur, la sphère bleue étoilée, symbole de puissance et de perfection. En sculpture, en peinture, les figures apocalyptiques, les griffons, les taureaux à tête d'homme, les oiseaux fantastiques, les personnages disproportionnés remplacent le type humain, qu'on méprise et que bientôt on ignore. Le buste et la médaille, rendus jadis avec un modelé si sûr, interprétés avec tant de largeur, deviennent des portraits exacts, d'une ressemblance désobligeante, puis des ébauches informes et des profils enfantins.

Les monstres et les ornements géométriques envahissent aussi les habits. Les princes portent des tiares assyriennes où sont fixés des nimbes d'or; aux étoffes de lin et de laine, teintes d'une seule couleur, succèdent des étoffes de soie légères comme le crêpe de Chine, couvertes de grosses perles rondes, et brodées du haut en bas avec une richesse et une invention bizarres. A. Marcellin dit des grands seigneurs de son temps : « Ils mettent leur honneur dans la hauteur insolite de leurs carrosses et dans la richesse de leurs habits. Ils succombent sous le poids d'un manteau qu'une seule agrafe retient au cou, si léger cependant que le souffle le ferait voltiger. A tout moment ils le relèvent, surtout du côté gauche, pour faire voir les larges bordures de leur tunique et les formes variées des animaux qui y sont brodés. » On essaye en tout de ressembler aux femmes, on se met des perruques poudrées d'or, on a horreur de la barbe, on s'épile des pieds à la tête. De vieux sénateurs, fardés et les yeux peints, dans des poses nonchalantes, roulent à toute bride par les rues, entourés d'eunuques, de musiciens et de marmitons, poursuivis par la canaille qui célèbre leur bonne mine et leur munificence, et qui implore une invitation pour le prochain festin, ou au moins des reliefs à dévorer dans les cours et sous les portiques.

Cette imitation des parures et des allures de la femme indique l'admiration croissante pour le type féminin. Les anciens ne l'avaient admiré et adoré qu'autant que par sa force musculaire et ses

aptitudes logiques il se rapprochait du type masculin; les modernes lui trouvent d'autant plus de charme qu'il s'en éloigne davantage. En même temps que la femme avait acquis dans la famille un charme plus intime, une influence plus continue et plus pénétrante, elle avait perdu son ancienne dignité de matrone. Sa mauvaise influence croissait avec la bonne. La séparation si tranchée au temps de Démosthène entre la femme légitime qui donne des enfants à l'État et garde la maison, et la courtisane qui satisfait les sens n'existe plus. L'adultère, presque inconnu chez les républicains de l'Italie et de la Grèce, ou présenté avec un caractère fatal, va devenir le sujet favori des légendes amoureuses. La femme a pour l'homme un prestige autrefois inconnu, elle devient l'idéal de ses sens, de son esprit et de son cœur. La grande dame sait confondre et combiner avec art ces trois genres de séduction; la conscience de l'homme se trouble et il ne sait auquel il s'est laissé prendre. A ce mélange hétérogène entre le sens du beau et le sens de la volupté, la volupté seule gagne et l'homme devient inhabile à jouir des beautés simples et franches. Dans l'ordre des beautés intellectuelles comme dans l'ordre des beautés physiques il lui faut du vague, de l'indéfini, du demi voilé, il se défie de la vigueur de son imagination, il a peur que son idéal ne lui échappe en se précisant. A mesure que son imagination se dérègle, il acquiert le sentiment de l'indécent, et il trouve plaisir à ce qui est indécent. Quand Phryné, à la fête de Neptune, entrait dans la mer à la vue de tout le peuple, et en sortait tordant ses cheveux, les Athéniens éprouvaient à la voir un plaisir tout artistique, plus vif, mais du même ordre que celui qu'on éprouve à voir manœuvrer un beau cheval ou voguer un cygne. Quand Théodora, quittant ses riches vêtements et ses tissus de perles, représentait devant le peuple de Constantinople la fable de Léda ou du jugement de Pâris, il n'y avait plus qu'une satisfaction puérile donnée au libertinage d'une race énervée.

Ce type de grande dame intrigante, libertine, pleine de séduction de tout genre, dirigeant tout dans l'État et embrouillant tout, régnant sur des peuples entiers, prenant au piége les rois barbares et les menant comme des enfants, pleine de sang-froid dans sa puissance, il ne meurt en Orient qu'avec la venue des Turcs; en Occident, on le retrouve encore vivace au dixième siècle. Les mêmes causes qui avaient amené l'empire l'avaient fait naître, et il date d'Auguste, comme le remarque Montesquieu; toutefois, dans le haut empire,

l'influence de la grande dame est encore en lutte avec un vieux reste d'héroïsme et d'orgueil patricien, ou quand elle domine, c'est avec un caractère brutal et simple qui est encore antique par un certain côté; mais depuis la fondation de Constantinople, elle règne en souveraine; l'eunuque seul peut quelquefois lutter contre elle. Les races héroïques, les Grecs du beau temps, qui étaient Grecs non-seulement de langage et de nom, mais de sang, ne connaissaient pas ce type, il ne pouvait naître chez eux, ils l'auraient eu en haine et en mépris profond. Il diffère entièrement du type de ces femmes dont Aspasie est la personnification la plus célèbre et que les Grecs appelaient des *amies*. Démosthène dit expressément qu'elles donnent les voluptés de l'esprit, et il l'oppose aux courtisanes, qui donnent celles des sens. Quand Socrate les fréquentait, il ne cherchait auprès d'elles aucun libertinage, mais un charme pareil à celui qu'il trouvait auprès des jeunes gens. Leur éducation était calquée sur celle de l'éphèbe, expertes comme lui dans la gymnastique, dans les danses guerrières et sacrées, et dans ce que les Grecs appelaient la musique, c'est-à-dire dans la musique proprement dite, la poésie, la morale, la politique, l'éloquence; elles savaient comme les jeunes Grecs discuter sur l'origine des choses et leur nature intime. Ce type était une anomalie dans la société grecque, d'une rareté extrême. Platon, dans sa naïveté sublime, nous montre que de son temps l'idéal était généralement ailleurs que dans les *amies*. On le cherchait dans l'éphèbe, dont celles-ci n'étaient le plus souvent qu'une copie incomplète.

De nos jours on a abusé ridiculement du mot *amour platonique*. La passion moderne pour la femme, quelque spiritualisée qu'on la veuille, n'a rien de commun avec lui. L'amour platonique, dans le sens moderne de cette expression, suppose je ne sais quoi de vague et d'incertain, c'est une exception sans importance. Celui-là, au contraire, éclate au grand jour, en plein soleil, avec une précision et une sûreté de but qui en font la force sociale la plus utile à la cité, le plus grand excitant au bien et au beau. Le rêve de toute cité antique avait été de soumettre les cités voisines et d'étendre peu à peu sa domination sur l'univers. La profession des armes avec tout le développement poétique qu'elle comporte fut donc d'abord le seul idéal de l'homme libre. Mais cette conquête universelle qu'il fut donné aux Romains de réaliser, aucune cité grecque ne pouvait l'accomplir, « à cause de la foule de petites peuplades analogues resserrées dans un étroit espace,

qui, par des alliances contre-balançaient l'influence d'une cité prépondérante. » Aussi, tandis que l'accroissement des richesses par la conquête et les querelles de leur partage furent, jusqu'à l'époque de l'influence grecque, la seule occupation et le seul idéal du citoyen romain, le citoyen grec, ne trouvant plus dans la guerre une occupation et surtout un idéal suffisant, fut contraint de s'en créer un autre. Les Grecs commencèrent donc à aimer et admirer, d'un amour désintéressé, les vertus propres au guerrier et au citoyen : l'énergie, qui fait supporter le froid, le chaud, et les longues fatigues, et qui fait dompter les passions; l'héroïsme qui fait sacrifier la vie avec joie; le bon agencement des muscles qui unit la souplesse à la force; l'éloquence qui rend maître des esprits — comme belles et bonnes en elles-mêmes indépendamment de toute utilité immédiate. Ils conçurent alors pour l'homme possédant ou faisant espérer qu'il possèderait toutes ces vertus, pour l'éphèbe habile aux arts du gymnase et à ceux des Muses, une adoration qui acquit tous les caractères de l'amour et qu'ils nommèrent de ce nom. On voit déjà des traces de cet amour aux temps homériques, dans l'amitié de Patrocle pour Achille, dans l'annihilation volontaire de sa personnalité devant celle d'un être plus beau et plus grand; mais cet amour ne put devenir un sentiment général qu'au temps de Périclès, lorsqu'il devint une nécessité. L'amour pour les vertus héroïques se complète alors par l'adoration du jeune homme pour celui qui lui a ouvert le monde des idées, le monde des formes invisibles dont les beautés visibles ne sont que l'image grossière. Alcibiade raconte ainsi pourquoi il est amoureux de Socrate : « En l'écoutant je sens palpiter mon cœur plus fortement que si j'étais agité de la manie dansante des corybantes, ses paroles font couler mes larmes..... Je me suis souvent trouvé ému au point de penser qu'à vivre comme je fais ce n'est pas la peine de vivre.... C'est un homme qui me force de reconnaître que, manquant moi-même des biens essentiels, je néglige mes propres affaires pour me charger de celles des Athéniens. Il me faut donc malgré moi m'enfuir bien vite en me bouchant les oreilles pour échapper aux sirènes, si je ne veux pas rester jusqu'à la fin de mes jours assis à la même place auprès de lui. Pour lui seul dans le monde, j'ai éprouvé ce dont on ne me croirait guère capable, de la honte en présence d'un autre homme : or il est le seul devant qui je rougisse. J'ai la conscience de ne pouvoir rien opposer à ses conseils, et pourtant, de n'avoir pas la force quand je l'ai quitté de résister à l'entraînement de la popularité.

Je le fuis donc; mais quand je le revois j'ai honte d'avoir si mal tenu ma promesse; et souvent j'aimerais mieux qu'il ne fût pas au monde, et cependant si cela arrivait, je suis bien convaincu que je serais plus malheureux encore, de sorte que je ne sais comment faire avec cet homme-là.

« ... Nous nous trouvâmes ensemble à l'expédition de Potidée, et nous y fûmes dans la même chambrée. Dans les fatigues, il l'emportait non-seulement sur moi en fermeté et en constance, mais sur tous nos camarades. S'il nous arrivait d'avoir nos provisions interceptées et d'être forcés de souffrir de la faim, comme c'est assez l'ordinaire en campagne, les autres n'étaient rien auprès de lui pour supporter cette privation. Nous trouvions-nous dans l'abondance, il était également unique par son talent pour en user : lui qui d'ordinaire n'aime pas à boire, s'il y était forcé, il laissait en arrière tous les autres buveurs; et ce qu'il y a de plus surprenant, nul homme au monde n'a jamais vu Socrate ivre... Fallait-il endurer la rigueur des hivers qui sont très-durs dans ces contrées-là, ce qu'il faisait quelquefois est inouï. Par exemple, dans le temps de la plus forte gelée, quand personne n'osait sortir du quartier, ou du moins ne sortait que bien vêtu, bien chaussé, les pieds enveloppés de feutre et de peau d'agneau, lui ne laissait pas d'aller et de venir avec le même manteau qu'il avait coutume de porter, et il marchait pieds nus sur la glace plus aisément que nous qui étions bien chaussés; au point que les soldats le voyaient de mauvais œil, croyant qu'il les voulait braver. » Alcibiade parle ensuite d'une qualité fort estimée des anciens, celle de rester parfaitement immobile pendant vingt-quatre heures, occupé à résoudre quelque problème philosophique ou scientifique; puis du courage avec lequel Socrate lui a sauvé la vie, et du sang-froid qu'il montra dans la déroute de Délium. L'enthousiasme, la tendresse que ressentait un jeune Grec pour celui qu'il voyait doué d'éloquence, de philosophie et d'héroïsme, était si grand, que son affection avait toutes les délicatesses et toute la vivacité de celle que la femme seule nous inspire aujourd'hui; elle en avait donc aussi la jalousie, l'égoïsme et les folies. On voit dans le *Phèdre* que les amants aimaient à isoler celui qu'ils chérissaient pour en jouir davantage, à le détacher de ses parents et de ses amis, qu'ils trouvaient un plaisir dans l'embarras de ses affaires et dans ses infortunes, car c'était alors qu'il avait besoin de leur dévouement et qu'il s'attachait à eux davantage.

L'amour que le jeune homme ressentait pour l'homme fait doué de grandes qualités se changeait avec l'âge, quand lui-même était arrivé à la complète virilité, en amour pour les jeunes gens, soit que l'homme fait fût porté par un attrait irrésistible, comme l'était Socrate, à communiquer aux autres le feu sacré dont il brûlait, à dresser ces corps et ces âmes vierges aux grandes choses et aux grandes idées, soit que les formes grêles et veloutées des adolescents, leur esprit et leur sourire indécis éveillassent en l'homme fait des espérances illimitées, qu'il voulût par eux jouir d'une seconde fleur de jeunesse, qu'il désirât voir arriver ces jeunes êtres à la beauté physique et intellectuelle qu'il n'avait pu atteindre, et qu'il refît en eux le rêve d'idéal qu'il avait cru autrefois pouvoir réaliser lui-même. On voyait alors des hommes de mérite, déjà comptés dans l'État, faire pour un jeune homme des folies ruineuses, dépenser leur patrimoine en chiens, en chevaux, en festins et en fêtes de toute sorte pour s'attirer la reconnaissance de l'aimé. Je dis l'*aimé*, car les Grecs avaient établi en principe dans ces sortes d'amour la distinction entre l'aimé et l'aimant qui existe toujours plus ou moins dans toutes les affections : une des deux personnes aimant raisonnablement sans exclusion d'autres intérêts, par bienveillance et reconnaissance, et l'autre par passion irréfléchie. Platon loue Achille de son extrême douleur, à la mort de Patrocle, parce qu'il était l'aimé, et qu'il n'y a qu'une âme parfaitement belle qui puisse être touchée à ce point de l'affection qu'on lui témoigne.

A l'admiration du type masculin succéda l'admiration du type féminin, c'est la différence capitale entre l'homme de la cité antique et l'homme du Bas-Empire, parce que cette différence résume toutes les autres et les suppose, et il importait d'y insister. Pour Platon, la femme est un homme manqué ; plus laide que l'homme, moins bien proportionnée que lui pour la course et la lutte, elle lui est également inférieure dans les excursions et les luttes idéales. Pour l'homme du Bas-Empire, la femme l'emporte sur l'homme en beauté, en grâce, en esprit ; elle complète encore plus son âme que sa famille. En vain il ira s'ensevelir aux déserts pour échapper à ses séductions infernales ; absente, il la verra, malgré les prières et les macérations. Le disciple de Platon, lui, reste à la ville, la voit familièrement sans qu'elle trouble sa sérénité, aussi peu ému de ses mines et de son babil que de ceux d'un enfant. L'amour platonique, qui est tombé avec les mœurs publiques, devient ridicule et infâme, alors l'antiquité est bien morte.

Avec l'importance que prend la femme au quatrième siècle, et la chute de l'amour platonique, coïncide l'importance que prennent les eunuques. Comme on voit l'ouïe et le toucher se développer chez les aveugles d'une façon merveilleuse, comme on voit les sourds-muets saisir sur les physionomies les nuances les plus fugitives et acquérir une pantomime expressive, il semble que la disgrâce de ces êtres malheureux leur accorde certains priviléges; leur voix acquiert une pureté séraphique; leur esprit, dans tout ce qui est abstrait, acquiert une limpidité plus grande. Ils se distinguèrent bientôt dans tous les genres. Ils étaient entrés par trois côtés dans la société romaine. Une charmante et odieuse anecdote du *Satiricon* nous montre quel danger un enfant courait auprès de son précepteur; aussi, dès le milieu du troisième siècle, les jeunes gens de la haute classe ont pour précepteurs des eunuques esclaves. Ces eunuques ne les quittent point, ils leur font apprendre par cœur les classiques, ils les conduisent aux cours des rhéteurs, ils leur font répéter les différents chapitres de l'enseignement. Beaucoup de ces eunuques étaient des gens instruits et spirituels qui s'entendaient fort bien à orner la mémoire d'un adolescent, à l'ouvrir aux choses de l'esprit, à le morigéner, à le contenir et à guider ses premiers pas dans la vie. Une fois leur élève devenu homme, ils conservaient sur lui un grand empire, et dirigeaient sa maison par une influence analogue à celle qu'avait conservée sur Louis XV le cardinal Fleury. Vers la même époque, les eunuques étaient entrés dans l'empire comme favoris des grands seigneurs et des princes. A mesure qu'on appréciait moins les qualités héroïques, politiques et philosophiques, ces sortes de passions avaient remplacé l'amour platonique. Le plus souvent elles étaient innocentes et non infâmes comme les amours d'Héliogabale, mais elles n'en sont pas moins honteuses pour la société où elles se produisaient, parce qu'elles indiquent l'aplatissement des mœurs. A des jeunes gens musclés et pleins d'espérance, dont l'affection, le commerce, les questions élevées eussent été pour eux un stimulant aux grandes luttes de la vie, les sénateurs et les Césars énervés préféraient des flatteurs, donneurs d'humbles conseils, des confidents toujours attentifs dans le sein desquels ils épanchaient des cancans de femme, les soucis mesquins, les terreurs continuelles d'une vie sans gloire. Une fois devenus indispensables, ces amants pitoyables s'entendaient mieux que des femmes à exploiter à leur profit les terreurs, les haines, les faiblesses d'un maître, et leur vanité gonflée par l'impuissance jouissait avec délices

des flatteries de toute sorte dont leur pouvoir les rendait l'objet. Enfin Constantin avait introduit les eunuques à Byzance pour un troisième office qui souvent se confondait avec les deux premiers : pour diriger, servir et recruter son sérail. Les sérails en effet ne datent pas à Constantinople de la venue des Turcs, car l'usage de Constantin fut suivi par la plupart des empereurs chrétiens. Le goût de Constantin pour les femmes n'avait fait que s'accroître avec l'âge, il le soumit aux eunuques; ce fut eux qu'il chargea de l'éducation de ses fils.

Constance, élevé par les eunuques, n'avait pas hérité de la beauté ni des grandes qualités de son père, mais il n'avait pas hérité non plus de son libertinage; il chérissait les eunuques, mais seulement comme conseillers et comme ministres. Leur influence n'en était pas moins grande, « il ne sut jamais résister à leur voix pointue. » Vaniteux et glorieux à la façon des enfants, cruel quand il avait peur et facile à terrifier, paresseux et inappliqué, il aimait à se reposer sur des domestiques du soin des affaires. Il était surtout dirigé par son ancien précepteur, l'eunuque Eusèbe. Les eunuques acquirent sous son règne des richesses immenses, soit par le pillage des temples païens, soit par les pots-de-vin qu'ils recevaient de leurs créatures auxquelles ils donnaient les provinces à pressurer, soit par les confiscations qui suivaient les procès pour crimes de lèse-majesté. Ils n'avaient en effet qu'à accuser quelqu'un auprès de Constance d'aspirer au trône, pour que celui-ci perdît la raison, et, oubliant sa modération habituelle, poursuivît les prétendus coupables avec une atrocité qui surpassait, dit A. Marcellin, celle de Caligula, de Domitien et de Commode, inventant des tortures inconnues avant lui et rendant la mort aussi lente que le permet la nature. Toutefois, Constance était un chrétien et un arien fervent, fort scrupuleux sur les mœurs et un époux fidèle et amoureux; aussi l'influence d'Eusèbe n'était pas la seule à laquelle il obéit. Sa femme, l'impératrice Eusébie, l'emportait souvent sur le parti des chambellans. C'était une femme belle et distinguée. Fille d'un personnage consulaire, élevée à Thessalonique par sa mère, elle avait reçu une instruction de rhéteur; savante en astronomie et en géométrie, collectionneuse de livres, elle se plaisait aux doctes entretiens, mais sans pédantisme, et elle n'en était pas moins femme ni moins habile dans les intrigues de palais. Eusébie était la seconde femme de Constance; il l'avait épousée étant déjà maître de tout l'empire, seul auguste : « C'est après ses nombreux triomphes, dit Julien dans son éloge d'Eusébie, qu'il célébra

cet hymen dans des fêtes où il convia des cités, des nations entières, et les muses. Est-on curieux de savoir avec quelle pompe la nouvelle épouse accompagnée de sa mère fut amenée de la Macédoine, quel fut le cortége, et quel le nombre des carrosses et des équipages enrichis d'or, d'argent et de bronze précieusement travaillés? » Et après s'être excusé d'en faire la description : « Nous encourrions le même blâme en nous engageant à décrire les habits somptueux, les présents variés, et à donner la longue liste des colliers et des couronnes envoyés de la part de l'empereur, à peindre la joie et les acclamations des peuples qui se portèrent en foule à la rencontre d'Eusébie, et les réceptions brillantes qui lui furent faites sur toute la route. » L'impératrice, ainsi accueillie et aimée, avait cru pouvoir soumettre les eunuques, puis s'en débarrasser entièrement et diriger seule son mari, mais elle fut stérile. Elle devait attendre en vain toute sa vie la naissance d'un enfant qui eût affermi définitivement sa puissance, et elle était contrainte de disputer à Eusèbe et à son parti l'autorité qu'elle avait espéré exercer seule.

Telles étaient les mœurs des Romains, tel était l'état de la cour quand Julien arriva à l'âge d'homme. Disons maintenant quelle éducation il avait reçue.

II

HIÉRARCHIE CÉLESTE, SOUVERAINETÉ DES NOMBRES.

Éducation mi-païenne, mi-chrétienne de Julien, de saint Basile, de saint Grégoire. — L'indifférence en matière de religion, caractère de la haute classe au quatrième siècle. — Séjour de Julien et de Gallus à Macelle, contraste entre les deux frères. — Rêverie de Julien devant la nature. — Mariage de Gallus; retour de Julien à Constantinople; enseignement qu'on recevait alors dans les écoles. — Ce qu'un fils de famile était tenu de savoir : la sphère du monde et ses quatre régions concentriques. Les quatre éléments, le cinquième corps. Les quatre polyèdres réguliers et la sphère; nombres qui les symbolisent. — Tout l'univers ramené a un seul principe qui a pour symbole Un. — Dogme de la Trinité.

Constance ne pouvait prendre le parti ni de laisser vivre ses jeunes cousins, ni de les faire périr. Quand il considérait qu'il avait confisqué leurs biens, qu'ils étaient jeunes et seuls, que lui n'avait pas d'enfants, il s'intéressait à eux et aux progrès de leurs études, il voulait les approcher de sa personne, leur servir de précepteur et corriger leurs exercices. Comme il se croyait un grand orateur et un

grand poëte, bien qu'il n'y entendît rien[1], il leur envoyait des sujets de discours. Mais si les eunuques inventaient quelque conspiration, quelque menée dans les provinces, il envoyait brusquement des contre-ordres, les faisait transporter d'une ville à l'autre et les trouvait dangereux partout.

Julien avait environ six ans et Gallus douze ans lors du massacre des Flaviens. Constance sépara les deux frères, il envoya Gallus en Ionie, Julien à Nicomédie. L'évêque de Nicomédie était alors Eusèbe, un des chefs de l'arianisme; il était parent de Julien par les femmes; il s'occupa avec amour de l'éducation de l'enfant. Il voulut en faire le modèle de l'Église, le défenseur de ce qu'il regardait comme les saines doctrines, et il résolut de l'initier à tous les secrets de la foi et à toutes les intimes délices de la vie mystique. L'enfant passa successivement entre les mains du diacre qui *purifie* et du prêtre qui *illumine*, afin de devenir digne d'arriver par degrés aux pieds de l'évêque qui *perfectionne*, qui lave l'esprit du chrétien des dernières souillures, et l'admet dans la cohorte des initiés, de ceux qui suivent avec les prêtres tous les exercices de la haute piété et partagent avec eux la plénitude des faveurs spirituelles. Le diacre *l'engendra spirituellement ;* il le prépara à la vie par la lecture des saints livres. Il lui apprit comment l'homme avait violé le précepte d'Éden, et, cédant aux frauduleuses suggestions du serpent, avait échangé la mort contre l'immortalité; comment le monde alors, privé des grâces célestes, avait été livré aux esprits des ténèbres que l'homme avait adorés comme des dieux et auxquels il avait élevé des autels. Mais Dieu, par un conseil de sa miséricorde infinie, tira de sa pure substance un être qui, prenant toutes nos misères, sauf le péché, s'unit à notre bassesse, et qui, conservant toutefois sans altération aucune tous les attributs de Dieu, combattit la troupe rebelle des esprits immondes, et la renversa; « il inonda de lumière notre obscurité, il orna de ses grâces notre difformité, il affranchit la maison de notre âme des souillures hideuses, » et nous apprit à monter vers le ciel et à mener la vie divine en l'imitant. Le diacre montra à Julien comment les livres saints sont pleins de Dieu, et qu'ils sont sa forme; comment chaque mot contient pour celui qui sait le lire les promesses encore secrètes des grâces infinies que le prêtre doit donner un jour à l'initié. Puis le diacre présenta Julien à l'évêque qui l'interrogea et, satisfait de ses

1. A. Marcellin.

réponses, lui imposa les mains. Le diacre délia la ceinture du catéchumène, et l'évêque le plaça en face de l'Occident pour qu'il prononçât les paroles d'abjuration, puis, l'ayant fait descendre dans la piscine, il le baptisa par la triple immersion de l'eau.

Le prêtre alors, remplaçant le diacre, apprit à Julien les secrets de la hiérarchie céleste, dont l'Église est l'image visible sur la terre et le symbole : institution sacrée qui célèbre suivant des règles fixes les mystères de l'illumination, échelle de Jacob, qui va de la créature à Dieu, où chacun est purifié et purifie à son tour, de telle sorte que chacun a son mode d'imiter Dieu, et que chaque être renvoie au degré inférieur la clarté qu'il a reçue d'en haut. Cette hiérarchie est séparée comme l'Église en trois ordres. Immédiatement auprès de Dieu, reproduisant par leurs splendeurs originelles les choses qui sont en Dieu, sont les séraphins; dans le second, les puissances et les vertus; dans le troisième, les anges et les archanges. Ces trois degrés qui mènent à Dieu, l'homme peut les monter par les sacrements, symboles de l'invisible appropriés à notre faiblesse. Le premier, le baptême, nous donne la science des choses sacrées et la justesse d'esprit qui nous fait discerner les dons de Dieu de ceux du diable. Le second, la sainte cène, nous fait entrer en communication directe et continue avec le Verbe de Dieu. Le troisième, la perfection hiérarchique, nous rend semblables aux séraphins qui, dans l'éternel repos, contemplent Dieu, font partie de Dieu, ne sont qu'un avec lui. Le mouvement même des divines pensées, que le Verbe avait sollicité en nous, s'arrête et nous jouissons de toute la plénitude d'une immobile et béate contemplation.

Dans les riches basiliques de Nicomédie, Julien chantait des hymnes sacrées dont la musique était empruntée au culte païen, ou bien il entonnait ces longues psalmodies en prose, horreur des païens, auxquelles se mariaient les sons de l'orgue. Cet instrument faisait alors fureur dans la société romaine. Il n'était pas employé seulement dans les cérémonies du culte; ce timbre, qui nous paraît aujourd'hui si sévère, résonnait aussi dans les festins et accompagnait les danses. Les dévots païens n'en aimaient pas le profane usage dans leurs temples et leurs mystères. Ils n'y voulaient que des chants à l'unisson ou des récitatifs en vers pour une seule voix, accentuant savamment suivant d'antiques préceptes, autour de laquelle les accords prolongés des lyres faisaient comme un grand silence.

Mais tandis que Julien était dressé aux visions célestes et aux pra-

tiques minutieuses du christianisme oriental, il recevait ailleurs une éducation toute différente qui, en se combinant à la première, devait créer cette singulière individualité. Constance s'était bientôt décidé à faire jouir Julien de l'héritage de sa mère Basiline; un esclave gouverneur, l'eunuque Mardonius, faisait partie de cet héritage. Mardonius était déjà avancé en âge; c'était lui qui avait fait l'éducation de Basiline; il devait dresser Julien suivant la vieille méthode, sans sacrifier à l'esprit nouveau, ni en morale, ni en rhétorique, ni en musique. Il lui apprit à jouer non de l'orgue, mais de la lyre; il lui dit que les maîtres classiques avaient établi les règles de l'art dans leur perfection depuis huit cents ans, qu'il ne fallait point de mélange dans les chants lyriques. « Il s'emportait contre quiconque en altérait les modulations, en troublait la mesure et voulait y substituer des ornements désavoués par les préceptes anciens. » Il lui faisait prononcer le grec à bouche ouverte, sans iotacisme, sans langueur, sans bredouillement et en scandant. Le maître savait par cœur Homère et Hésiode d'après les meilleures versions; l'élève les sut bientôt. Quand Mardonius conduisait Julien, à travers les rues de Nicomédie, aux leçons du diacre chrétien, ils récitaient tous les morceaux de leurs poëtes favoris, et les commentaient d'une façon qui eût fort étonné ces poëtes. Le maître disait à l'élève qu'Hésiode et Homère étaient des hommes animés du Saint-Esprit, comme Moïse et les prophètes, qu'ils étaient même plus clairs, plus explicites, plus conformes à la vraie nature des choses, et qu'on trouvait en eux toute science et toute sagesse sous des formes allégoriques. Julien sut que la création et la lutte primitive des éléments, qui ne sont qu'esquissés à grands traits dans la Genèse, se trouvent avec tous leurs détails dans Hésiode; que le Dieu Éros, qui féconde le cahos et en fait sortir l'éther et le jour, est la parole de Dieu, disant que la lumière soit; que le règne d'Uranus est la période édenique; que le règne de Cronos et l'invasion des maux par l'imprudence de Pandore correspondent à la chute de l'homme et à l'imprudence d'Ève; que la mutilation d'Uranus et la naissance d'Aphrodite sont les détails du déluge; que Jupiter est la loi inexorable de la nature qui confond dans la même protection le juste et le pervers, et leur distribue indifféremment les biens et les maux, et que Prométhée est la vertu qui résiste à la nature. Jupiter la persécute ici-bas, mais il la recevra dans son sein au jour de la réconciliation, quand son fils Hercule la lui amènera. Mardonius lui dit que les dieux sont les forces de la nature, qui luttent entre elles

pour produire l'harmonie. Il lui apprit ce que sont la balance, où Jupiter pèse la destinée d'Hector, la chaîne d'or qui joint la terre au ciel et les filets de Vulcain, et quels enseignements cosmogoniques se cachent sous les adultères d'Aphrodite. Tandis que les diacres chrétiens disaient à l'enfant que l'homme souillé et déchu, abandonné aux démons, ne peut de lui-même, sans l'intermédiaire de Jésus-Christ, ni connaître le bien ni tendre vers lui, Mardonius lui disait que les lois de la justice et de la beauté sont écrites au fond de la conscience des dieux et des hommes; que le mal n'est qu'une apparence, sans existence réelle; que l'homme n'a qu'à vaincre ses passions pour contempler le bien face à face dans toute sa pureté abstraite. Tandis que les prêtres chrétiens plaçaient au-dessus de la vertu la béatitude immobile de celui qui contemple l'essence divine, l'eunuque lui présentait la vie comme un rude sentier, où il faut remplir des devoirs multiples, fatigants envers soi-même, envers sa famille, envers ses amis et envers la république, sans attendre aucune récompense extérieure.

L'éducation mi-païenne, mi-chrétienne, que recevait Julien, n'était pas une exception. Au quatrième siècle et jusqu'à la fin du cinquième, les fils de famille étaient le plus souvent élevés ainsi, dans un égal respect pour les mythologies juive et grecque. Au même temps où Julien grandissait à Nicomédie, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze recevaient une éducation très-analogue. Les enfants ainsi élevés, une fois devenus hommes, prenaient parti pour ou contre le christianisme, si un goût irrésistible les entraînait vers les spéculations théologiques; mais la plupart de ces jeunes gens de la haute classe, une fois sortis des écoles, se mêlaient franchement à la vie active, n'attachant qu'une médiocre importance à tout ce qu'ils avaient appris dans l'adolescence. Ceux-ci restaient toute leur vie indifférents entre le paganisme et le christianisme; également prêts, suivant qu'ils le jugeaient utile à leur influence dans la province et à leur crédit à la cour, à briguer les fonctions de pontife païen ou chrétien. On n'a pas assez insisté sur cette indifférence religieuse dont Constantin est l'exemple le plus célèbre, et qui était le caractère général de la haute classe au quatrième et au cinquième siècle, et par conséquent des évêques. Le bruit des discussions théologiques nous a empêché de comprendre combien était petit le nombre de ceux qu'elles intéressaient en elles-mêmes; combien était grand en ce temps-là, comme de nos jours et comme de tout temps, le nombre de ceux que les

soucis de la vie journalière absorbaient entièrement, et qui était disposé à adopter toute secte triomphante par raison politique intéressée ou désintéressée. Il y avait certainement la moitié des évêques présents au concile de Nicée, anciens généraux, anciens préfets, anciens préteurs et consuls qui se préoccupaient peu de savoir si le Fils était égal ou inférieur au Père, et qui eussent été incapables d'expliquer ce que voulait dire cette infériorité ou cette égalité.

Julien allait avoir quinze ans quand Constance, repris d'une terreur subite, relégua ses deux neveux en Cappadoce, à Macelle, château royal qui devait leur servir de prison. On ne sait quel motif détermina l'empereur ou les eunuques à cette mesure. Les deux frères, qui n'ignoraient pas les malheurs de leur famille et la part que Constance avait prise à la mort de leur père, purent craindre un instant pour leurs jours. Depuis près de dix années ils ne s'étaient pas vus, et la prudence les avait empêchés de correspondre; la persécution les rapprochait; ils conçurent l'un pour l'autre une amitié qui ne se démentit jamais, et à laquelle Julien resta fidèle jusqu'à l'injustice, après la mort de Gallus. Il était difficile cependant de trouver deux frères plus différents de caractère, avec une grande ressemblance de visage. Tous deux, sauf le front, rappelaient leur grand-père Constance Chlore : ils étaient engoncés avec ces grands yeux vifs, ce fort nez droit proéminent et cette bouche bien dessinée mais lippue qui, chez Constance Chlore, exprimait la bonté, chez Gallus la sensualité, chez Julien un dédain suprême, non sans pédantisme, pour les femmes et les ignorants. Gallus, peu soucieux de toute science profane, chrétien fervent, mêlait au christianisme, non la superstition savante des théurges et des astrologues, mais, comme dit Ammien au sujet de Constance, la superstition des vieilles femmes. Il avait, du reste, avec son oncle plus d'une analogie : c'était la même sympathie pour ses domestiques et pour tous les inférieurs disposés à flatter sa beauté et ses vertus, à écouter ses vanteries. Bon par nature, cruel par faiblesse et par peur, sa superstition devait le livrer aux prêtres, et sa sensualité aux femmes. Il passait sa vie à Macelle fort agréablement au milieu du luxe princier dont Constance avait entouré ses neveux dans leur prison. Il ne s'apercevait pas que ses domestiques étaient une troupe d'espions; il ne leur communiquait que des colères enfantines et des pensées niaises, peu de nature à inquiéter le souverain. Il fréquentait le tombeau de saint Mamas, martyr de Césarée; il donnait de l'argent aux chrétiens pour élever ou décorer des églises; il jeûnait et

veillait aux vigiles, chantait aux fêtes, s'enivrait ensuite et, sous prétexte d'aumône, donnait des repas à la canaille, avec jeux de cirque, ballets, pantomimes et farces licencieuses. Le reste du temps il mettait et ôtait des habits précieux et des robes d'or, et se faisait admirer de ses valets et de ses femmes. Il en voulait toutefois à son oncle de ce qu'il ne mourait pas, lui, Gallus, étant l'héritier le plus proche du trône, et tout à fait digne de briller sur un plus grand théâtre.

Quoique Julien fût de six ans plus jeune que son frère, il était en réalité plus vieux que lui. Il avait eu dès l'enfance l'esprit très-ouvert et très-avide, et on l'avait surmené. Il semble n'avoir vécu que par le cerveau. Il voulut et sut toujours dompter ses sens, il ne connut jamais d'autre passion que l'amour, ou plutôt la folie, de la science et de la sagesse, des hautes discussions. Il fuyait le cirque et le théâtre comme une grossièreté. Il avait la tête pleine d'une foule d'auteurs, de vers, de prose, de dissertations morales; il commençait à s'occuper des anges. Il aimait à parler parce qu'il parlait facilement et suivant les règles. S'il écrivait, ses lettres intimes comme ses discours publics ou philosophiques n'étaient que des enchaînements de périodes faits moins pour convaincre l'esprit que pour charmer les oreilles et l'imagination par des antithèses, des comparaisons, des rapprochements singuliers. C'était le goût du temps, la leçon des maîtres. Un écrivain qui voulait passer pour habile ne devait laisser échapper aucune occasion de raconter une anecdote édifiante ou merveilleuse sur un personnage de l'antiquité, de faire des citations d'œuvres anciennes sur la mort, la sagesse et la vertu. On aimait à s'appuyer en tout sur des autorités. L'art suprême était celui des digressions. Heureux qui pouvait introduire dans ses discours, sans trop de disparate, la description d'une éclipse de lune ou de soleil, ou celle d'un tremblement de terre, ou une virulente peinture de la corruption des mœurs! Julien ne devait trouver le naturel et l'éloquence que dans la polémique : « Pendant les six années que nous passâmes dans une terre qui ne nous appartenait pas, dit-il plus tard en parlant de son séjour à Macelle, on nous gardait comme si nous eussions été prisonniers des Perses. Aucun de nos amis n'avait permission de nous aborder. Nous ne pouvions nous livrer à aucun entretien libre ni à aucun genre d'étude. Au milieu d'un domestique nombreux et magnifique, nous étions réduits à n'avoir pour camarades que nos esclaves et à faire nos exercices avec eux. Les jeunes gens de condition libre ne pouvaient nous approcher... Si mon frère a eu dans l'humeur quelque chose de

brutal et d'inculte, il le tenait en partie de cette éducation rustique. » — Ce qui l'avait le plus indigné, ce dont il se souvient ici avec le plus de colère, c'est qu'il n'avait auprès de lui personne avec qui causer et philosopher, car pour Mardonius depuis longtemps il n'avait plus rien à lui apprendre. On lui refusait tout autre livre que les livres sacrés des chrétiens. Il prenait en haine la religion qui lui était imposée par ses persécuteurs ; il faisait venir en secret des livres païens. Il commençait à prendre quelque notion des théories alexandrines, et il devinait ce qu'il n'en connaissait pas. Il avait saisi l'idée mère des spéculations de cette époque, cette opinion que l'ordre physique et astronomique est la représentation et le symbole de l'ordre intellectuel. Macelle était incliné sur le versant est du mont Agée, Julien trouvait en face de lui les derniers plis du mont Taurus. Ces contrées, autrefois si fertiles, avaient déjà quelque chose de cet aspect grandiose et désolé qu'elles présentent de nos jours. La dépopulation, et avec elle l'aridité, envahissait tout. Quand il portait son regard sur la campagne, dans de longues journées de solitude et de rêveries forcées, il y voyait des aqueducs interrompus, des colonnes solitaires, restes de temples païens pillés par les eunuques et enlevés par morceaux pour servir à l'ornement des palais et des églises. A quelques lieues de Césarée, les champs cultivés cessaient, le sable avait recouvert la terre végétale par larges bandes qu'interrompaient des bouquets de palmiers, de dattiers et d'oliviers sauvages. Quand il voyait la lumière du soleil se jouant sur la vaste étendue, quand il étudiait ses effets bienfaisants et terribles, il y trouvait le symbole du Verbe, du soleil intellectuel qui nous donne la conscience de nos pensées, comme le soleil réel donne à chaque objet sa forme et sa couleur. Alors il se levait et il adorait le Dieu, les bras étendus : « Je n'avais pas encore de barbe au menton, nous dit-il dans son épître sur le Soleil-roi, que déjà je désirais passionnément les rayons de l'astre divin. Ravi de l'éclat de sa lumière, je ne pouvais en détacher mes yeux ; puis la nuit, quand le ciel était serein, je quittais tout pour aller contempler au dehors la beauté des astres qui lui font cortége, au point de ne plus entendre ce qu'on me disait et d'ignorer ce que je faisais moi-même. Et cependant, par les dieux ! aucun livre d'astrologie ne m'était tombé entre les mains, et j'ignorais toute cette science. »

Cependant le caractère enfantin de Gallus avait paru aux eunuques digne de leur protection et favorable à leur fortune. Il s'agissait pour eux de conserver jusqu'à la fin de leurs jours les richesses qu'ils

avaient amassées. Constance n'avait pas encore épousé Eusébie ; il n'avait pas d'enfants de son premier mariage, et les eunuques le détournaient d'en contracter un second ; une femme nouvelle était pour eux un inconnu dangereux. Sans doute Constance était robuste et bien portant, mais il fallait prévoir l'éventualité de sa mort. Lui mort, la félicité des eunuques était à la merci de son successeur. Si l'empereur futur était un homme vieilli dans les camps, curieux de voir tout par lui-même, inaccessible aux charmes des eunuques et de leur douce voix, arrivé sans eux à la souveraineté, il était probable qu'ils payeraient leur passé. Si, au contraire, c'était un second Constance, inappliqué et vaniteux, et de plus leur créature, surveillé depuis longtemps et entouré de domestiques et de prêtres choisis, ils pouvaient espérer qu'il n'y aurait de changé dans l'empire que le nom de l'empereur. Les chambellans résolurent donc de faire de Gallus un César ; on représenta à Constance que la révolte de Magnence, qui s'était emparé des Gaules, le forçait de conduire la cour à Milan, qu'il lui fallait un associé en Orient pour maintenir les Perses pendant la guerre d'Occident, et qu'il n'en pouvait choisir un plus convenable que son neveu. Constance adopta le projet des domestiques, mais il y fit une addition qui devait déjouer leur prudence. Il décida que Gallus en devenant César épouserait Constantine.

Constantine, sœur de Constance, avait épousé en premières noces l'Annibalien, neveu chéri de Constantin, que celui-ci avait fait de son vivant roi de Pont, et auquel il destinait après sa mort un royaume indépendant. Constantine s'était vue reine, puissante à la cour ; son père l'avait décorée du titre d'Auguste ; elle avait espéré faire un Auguste de son mari, avoir non-seulement le titre, mais la puissance, puis tout à coup la mort violente de l'Annibalien l'avait réduite au veuvage et à une vie mesquine et privée. Constance croyait, en la donnant au nouveau César, auquel il destinait plus tard le trône d'Orient, réparer les torts qu'il avait envers elle. Mais celle-ci ne devait apporter dans sa nouvelle dignité que ses rancunes et une ambition insatiable. C'était une grande et belle femme, brune, déjà mûre et fort libertine ; elle s'entendait à mener les hommes, et était elle-même menée par les femmes. Dès qu'elle fut arrivée à Antioche, d'où le César devait gouverner l'Orient, elle charma et subjugua entièrement son jeune époux, qui jusqu'à sa mort ne vécut plus et surtout ne pensa plus que par elle, et elle ne cessa de chercher une occasion favorable pour faire proclamer Gallus Auguste et détruire Con-

stance. Julien, qui connaissait la légèreté de son frère, n'avait pas vu sans inquiétude son élévation; il ne le laissa pas partir de Macelle sans lui avoir tenu les discours les plus étendus sur les devoirs des rois, sur la honte qu'il y avait pour un honnête homme à se laisser mener par les femmes, et sans lui avoir mis sous les yeux les exemples de tous les grands princes de Rome. Il lui recommanda surtout une extrême prudence dans ses propos les plus intimes et dans ses rapports avec Constance : il se doutait que la bonne intelligence de César et d'Auguste ne devait pas être de longue durée. Gallus lui fit des promesses qu'il ne devait pas tenir, mais en revanche il profita des épanchements plus ou moins sincères de la réconciliation et des fêtes de son élévation et de son mariage pour obtenir de Constance que Julien quitterait sa prison de Macelle et viendrait à Constantinople achever ses études.

Il y avait alors six ans que Julien était en Cappadoce et que sa pensée s'y dévorait elle-même faute d'aliments, six ans que sa science ne faisait pas de progrès. Il partit pour Constantinople avec une joie extrême, décidé à rattraper le temps perdu et à devenir un savant universel. Il arriva dans la ville avec Mardonius, vêtu d'un grossier manteau, et il alla voir le célèbre Libanius, qui tenait alors école à Constantinople. Sans doute Julien avait déjà lu en secret quelque écrit de ce rhéteur, avec lequel il a une grande analogie de style. Ils conçurent l'un pour l'autre une amitié ou plutôt un amour platonique, enthousiaste et respectueux de la part de Julien, plein de dignité de la part de Libanius, lequel ne fit que s'augmenter jusqu'à la mort de Julien, et auquel Libanius resta fidèle après la mort de son jeune ami, qu'il considéra toujours comme un saint. C'est à Libanius que Julien écrivait plus tard la lettre suivante, qui dans ses quelques lignes contient toute la manière d'écrire de l'auteur et montre en même temps les grâces affectées qui étaient alors à la mode :

« Puisque tu es oublieux de ta promesse (car voici le troisième jour et le philosophe Priscus n'est pas venu, il me mande même qu'il tardera encore longtemps), je te remets ta dette en mémoire avec instance. Elle est de celles, tu le sais, qu'il t'est aussi facile d'acquitter qu'il m'est agréable de les recevoir. Envoie donc ce discours avec ce symbole sacré, et promptement, par Hermès et la muse! — Sache bien que je suis brisé de ces trois jours passés loin de toi; le poëte sicilien dit vrai : un seul jour d'absence vieillit deux

amants. S'il en est ainsi, illustrissime, et cela est certain, tu as triplé notre vieillesse. J'ai dicté pour toi ceci, plein d'inquiétude. Je ne pouvais écrire moi-même, je trouvais ma main plus lente que ma langue, ma langue elle-même devient plus lente, parce que depuis longtemps déjà je ne l'exerce plus.

« Adieu, frère très-charmant et très-aimé. »

Mais à peine Julien avait-il pris quelques leçons de son nouveau maître que les évêques représentèrent à Constance qu'il était dangereux de livrer un prince du sang à un ennemi du christianisme. Libanius était en effet un païen ou, comme on disait alors, un hellène fervent et pratiquant. On défendit donc à Julien d'écouter ses leçons et on lui fit suivre celles d'un rhéteur qui faisait profession de christianisme, Écébole. Les craintes des évêques étaient chimériques.

En ce qui concernait l'éducation, les païens pouvaient différer des chrétiens; mais en tout ce qui concernait l'enseignement public, maîtres païens et chrétiens donnaient exactement le même. Grégoire de Nazianze et Basile, qui suivaient alors les leçons de Libanius, n'en furent pas moins des chrétiens et des saints, et le christianisme d'Écébole ne devait pas empêcher l'abjuration de Julien. Il est même probable que Julien, ne pouvant aller à l'école de Libanius, dont l'enseignement public n'eût eu rien de commun avec les questions religieuses, entretint dès lors avec lui un commerce secret et qu'il l'interrogea sur les cérémonies et les mystères du paganisme. Écébole était du reste un esprit fort accommodant sur les matières religieuses; quand il avait vu le christianisme devenir religion officielle, il s'était fait chrétien; il retourna au paganisme quand son ancie disciple fut sur le trône, et sous Jovien il se convertit de nouveau au christianisme. Au fond il était de ces hommes, dont l'espèce allait disparaître, qui pensaient qu'il était aussi peu sage de chercher la sagesse et la parole divine dans les traditions nationales des Juifs que dans celles des Grecs ou des Égyptiens, et qu'il fallait les défigurer par des explications bien subtiles pour y trouver des leçons morales.

Bien que Julien fût élevé dans le christianisme, le genre d'enseignement qu'il recevait ne différait donc pas notablement de celui qui lui aurait été donné s'il eût appartenu à une famille ennemie du christianisme. Comme cet enseignement a été reçu par lui avec

ardeur, comme il l'a complété dans la suite par des études personnelles, profondes et étendues, comme cet enseignement a modelé son caractère, comme il est la clef de sa conduite, de ses luttes, de ses succès, de ses revers et de toute sa vie, il importe de la résumer dans son ensemble. Cet enseignement formait un tout parfaitement logique et raisonnable. Il est donc facile à saisir, pourvu qu'on ait toujours présente à l'esprit la grande différence entre la science moderne et la science du moyen âge, qu'on peut caractériser ainsi : Nous disons qu'un fait est scientifiquement expliqué, quand nous l'avons rapporté à un fait plus général. Les Byzantins regardaient un fait comme expliqué quand ils l'avaient rapporté à une *vertu.* — Pourquoi l'opium fait-il dormir? Parce que la *vertu dormitive* est en lui.

Cette explication, qui nous fait rire au théâtre, devient sérieuse et raisonnable pour celui qui croit qu'il y a au ciel un Dieu, un ange, une idée, une forme qui s'appelle *la vertu dormitive*, et dont les émanations sont la cause du sommeil. Les deux buts, si différents de la science ancienne et de la moderne, sont une conséquence de ces deux manières différentes d'entendre l'*explication.* Le but de la science moderne est de ramener le plus grand nombre de faits possible au plus petit nombre possible de lois ou faits généraux; le but de la science au moyen âge était de construire une hiérarchie et, pour ainsi dire, une pyramide de vertus qui, partant des inférieures et des plus restreintes, s'élevant par assises superposées aux supérieures et aux plus étendues, les montrât s'engendrant l'une l'autre et finalement les ramenât à une vertu unique.

Il est bon aussi de remarquer que l'importance capitale que les maîtres de Julien donnaient aux nombres et à leurs combinaisons n'était pas le fruit de rêveries poétiques ni du délire de l'imagination, mais que leurs croyances, à ce sujet, n'étaient qu'un abus de l'induction logique et du raisonnement, l'exagération jusqu'à l'absurde d'une opinion très-probable et que les géomètres et les physiciens de nos jours ne répugnent guère à admettre. Parmi les rapports que nous pouvons établir entre les phénomènes, entre les objets, on distingue généralement les rapports de qualité et les rapports de quantité. Cette distinction est très-commode et suffit à tous les cas. Quant aux rapports de quantité, il est évident que, de leur nature, ils sont exprimables en nombres. S'ils sont incommensurables, nous savons former des nombres qui les expriment aussi exactement qu'il est utile. Dans

une foule de cas, il est vrai, nous ne savons pas déterminer le nombre qui exprime une quantité, mais c'est toujours par ignorance des vraies données de la question, ou faute de moyens d'observation; dans aucun cas, nous ne doutons qu'il existe. Si maintenant nous examinons les rapports de qualité, nous observons que, dans une foule de cas, ils peuvent être exactement exprimés par des nombres, ou plutôt, que ce qui est une qualité pour l'artiste et l'homme du monde devient une quantité pour le savant. Le musicien entendant deux sons dira que l'un est grave, et l'autre aigu; le professeur d'acoustique exprimera par deux nombres l'élévation plus ou moins grande de ces deux sons. Le peintre regardant simultanément deux objets dira que l'un est sombre et l'autre éclatant; le physicien donnera les deux quantités de lumière, exprimables en nombres, qui éclairent ces deux objets. La physique arrivera très-prochainement à mesurer les couleurs comme elle mesure les éclats, et là où l'artiste dit cet objet est bleu, celui-ci rouge, le savant énoncera des nombres qui exprimeront l'amplitude et la forme des vibrations qui produisent ces couleurs différentes. Ce que la science nous prouve aujourd'hui, les Byzantins l'avaient admis par induction : ils savaient comme nous que les sons, les éclats, les couleurs sont, de leur nature, exprimables en nombres, bien que dans une foule de cas notre ignorance et la faiblesse de nos organes nous empêchent de les déterminer. Ils considéraient les qualités comme des quantités. Cette croyance, ils l'avaient étendue non-seulement à la physique, mais à l'histoire naturelle et à l'étude de l'homme, qui n'étaient pour eux que des chapitres de la physique. Simultanément, ils l'avaient étendue à la morale et à la politique, qui n'étaient pour eux que des chapitres de la musique; pour eux l'harmonie entre les passions comme entre les citoyens provenait de certains rapports, exprimables en nombres; en un mot, ils l'avaient étendue à tous les ordres de rapports susceptibles d'être conçus par notre esprit. De telle sorte que, si ces deux expressions, monde idéal et monde numérique, n'étaient pas pour eux identiques, au moins peut-on dire qu'ils concevaient toute idée abstraite comme inséparable d'un nombre qui en était la symbolisation nécessaire. Ainsi donc construire la hiérarchie des idées, vertus ou formes, tel est le but de la science au quatrième siècle, et cette hiérarchie est, sinon identique, du moins parallèle à celle des nombres qui sont les véritables noms des vertus.

Ceci posé, voici ce qu'un fils de famille du quatrième siècle était

tenu de savoir, sous peine de passer pour ignorant, quelle que fût d'ailleurs la religion que professaient ses parents[1].

L'univers est une grande sphère partagée en quatre régions ou couches concentriques. Autour du centre est la terre. La terre es enveloppée, toujours sphériquement, par la région des eaux et des nuages; la région aqueuse par la région aérienne; la région aérienne par la région ignée ou empyrée. C'est dans cette dernière couche, dont la limite est une surface sphérique, que se meuven tles astres, e qu'ils accomplissent leur mouvement circulaire éternel.

Comme il y a quatre régions dans l'univers, il y a aussi quatre éléments ou corps simples, quatre substances dont les combinaisons ou proportions diverses, dont les *mixtures* forment tous les corps animés ou inanimés de l'univers. De ces quatre éléments, le plus lourd et le plus grossier est la substance terreuse. Elle répugne à tout mouvement; si on soulève un morceau de terre, il tend à reprendre sa position primitive; l'essence de ce corps simple est l'immobilité; aussi le globe terrestre qu'il constitue est-il parfaitement fixe et immobile au centre de la grande sphère du monde. L'essence de l'eau n'est pas l'immobilité, mais la tension vers le bas, vers le centre du monde : la vertu descendante; si l'eau ne va pas rejoindre le centre, c'est que la croûte solide de la terre s'y oppose. L'essence de la substance ignée est, au contraire, la vertu montante, la tension vers le haut, vers la circonférence du monde. Toujours il s'efforce de s'éloigner du centre et de regagner l'empyrée. S'il existe néanmoins du feu sous la croûte terrestre et à la surface de la terre; si, depuis le commencement des siècles, ce feu qui tend toujours à s'élever pur au-dessus des régions sublunaires n'y est point parvenu, c'est qu'une force supérieure s'y oppose, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Quant à la substance aérienne parfaitement légère et facile à mouvoir, elle ne tend irrésistiblement ni vers le haut, ni vers le bas, elle occupe tous les vides que lui laissent les autres éléments et subit les mouvements qu'ils lui communiquent : refoulée s'ils la poussent, les poursuivant s'ils s'éloignent.

Si les quatre éléments ou corps simples dont nous venons de parler

1. Il y avait dans les écoles byzantines des restes de la métaphysique grecque du beau temps, qui apparaissent encore avec éclat dans Proclus, mais dont je n'ai pas à m'occuper ici. Je résume, dans les pages qui vont suivre, la partie des théories byzantines qui touche à la théurgie, ou plutôt qui y menait fatalement.

existaient seuls dans la nature, jamais la grande et belle harmonie de l'univers, jamais le *cosmos* n'aurait pu s'établir. Le feu, et par conséquent le chaud, montant toujours, se serait éloigné indéfiniment du centre; l'eau, le froid, serait descendue au centre et s'y serait congelée, l'air serait en partie devenu immobile et froid sur la terre et aurait été en partie entraîné par le feu dans les espaces indéfinis. Ni les minéraux, ni les plantes, ni les animaux qui sont des mixtures en proportions variées des éléments simples, n'auraient pu ni naître, ni se conserver. La force qui produit et conserve continuellement les mixtures, d'où résultent la vie éternelle et l'harmonie de l'univers, réside dans le cinquième corps ou substance des astres. De même que l'essence de la substance terreuse est l'immobilité, celles du feu et de l'eau, la tension vers le haut et vers le bas, l'essence du cinquième corps est le mouvement circulaire autour du centre du monde. C'est ce mouvement circulaire des astres, chacun dans leur orbite, et les émanations et attractions qui en résultent, qui ramène sans cesse les éléments les uns vers les autres, les mélange, les combine, et produit ainsi tous les corps composés : minéraux, végétaux et animaux, les soutient, une fois créés dans leur individualité et leur espèce propres, et préside aussi à toutes les modifications qu'ils subissent. Ces modifications sont donc toujours dans un rapport exact avec un état particulier du ciel, soit avec l'éclat plus ou moins grand que jettent les astres, soit avec les positions respectives des astres fixes et des errants.

Voyons maintenant comment ces cinq vertus : montante, descendante, circulaire, d'immobilité, d'indifférence, ordonnatrices du monde, sont entrées dans la matière, et quels nombres les symbolisent.

Il n'y a qu'une matière; cette matière considérée dans sa nature intime n'est pas quelque chose de résistant, doué de propriétés complexes, comme l'apparence pourrait nous le faire croire; susceptible de recevoir dans son sein toutes les qualités, elle n'en possède par elle-même aucune. C'est le néant ou presque le néant : ce sont les atomes. C'est cette poussière qu'on aperçoit dans un rayon de soleil, c'est quelque chose de vague, d'indécis, à peine susceptible d'être perçu et conçu. Si la matière existait seule dans l'univers, l'univers ne serait que néant, et jamais le cosmos n'aurait pu s'établir. Le cosmos n'a pu être établi que par le groupement géométrique ou régulier des atomes. Or, notre raisonnement nous montre qu'il ne peut exister que cinq formes géométriques, que cinq figures super-

ficielles régulières, la sphère, le tétraèdre, l'octaèdre, le cube et l'icosaèdre [1]. Il ne peut donc exister que cinq corps simples, c'est-à-dire que les atomes n'ont pu être groupés régulièrement que de cinq manières différentes, et qu'il n'existe que cinq espèces différentes de corpuscules.

Le cube est descendu dans la matière, il en a groupé les atomes à son image, et ces assises de petits cubes ont formé un élément ou corps simple, la substance terreuse. Le tétraèdre a de même formé l'élément ou corps simple appelé feu. L'octaèdre a de même formé l'air. L'icosaèdre a de même formé l'eau.

La sphère, enfin, la plus parfaite des formes, est entrée dans la matière pour former le cinquième corps. Elle a d'abord donné à l'univers dans son ensemble une figure sphérique, elle en a peuplé la partie supérieure d'astres de forme sphérique, dont chacun est le centre d'émanation et d'attraction de corpuscules sphériques.

La sphère, le cube, le tétraèdre, l'octaèdre et l'icosaèdre, et les figures qu'on obtient en les enchâssant les uns dans les autres, prennent le nom de formes substantielles [2], c'est-à-dire de formes déterminant des substances différentes. Les propriétés si différentes des quatre éléments et du cinquième corps leur appartiennent, non parce qu'ils sont formés d'atomes d'espèce différente, mais parce qu'ils sont formés d'une unique espèce d'atomes groupés de cinq manières différentes. Nous avons dit, par exemple, que la substance terreuse répugnait à tout mouvement, qu'elle avait en elle la vertu d'immobilité; cette *vertu d'immobilité* n'est autre que sa forme substantielle, le cube, et comme le cube est formé de huit points placés symétriquement autour d'un centre, le véritable nom de cette vertu est *huit*. De même nous avons vu que le feu a en lui la *vertu montante,* cette vertu est la *vertu tétraédrique,* et le véritable nom de cette vertu dans le monde idéal est *quatre*, puisque le tétraèdre est formé de quatre points placés symétriquement autour d'un centre. De même l'eau possède la *vertu descendante*, parce qu'elle est composée de corpuscules icosaédriques, et cette vertu est symbolisée dans le monde idéal par *douze*, à cause des douze sommets de l'icosaèdre.

1. Il en existe véritablement une sixième, le dodécaèdre; mais les anciens ne le considéraient pas d'ordinaire comme une forme simple, à cause de ses faces pentagonales.

2. Expression postérieure au quatrième siècle, que j'emploie ici pour plus de commodité.

De même l'air possède la vertu d'indifférence, symbolisée par le nombre *six*, parce qu'il est composé de corpuscules octaédriques ou à six sommets [1].

De même enfin, le cinquième corps possède la *vertu circulaire*, la propriété de se mouvoir circulairement, parce qu'il est formé sphériquement. Cette forme est symbolisée par *un*, parce que la sphère, au contraire des polyèdres, est composée d'une seule surface, parce qu'elle est identique à elle-même en chacun des points de cette surface, et parce qu'elle peut tourner sur un quelconque de ses axes, sans cesser d'occuper le même espace qu'elle occupait au repos.

Comme tous les corps minéraux, végétaux et animaux qui existen dans l'univers ne sont que des mixtures en proportions variées de ces cinq espèces de corpuscules, il suit que les propriétés ou vertus diverses qu'un corps composé manifeste dépendent toujours, soit des différentes espèces de corpuscules simples ou composés qui le constituent, soit des différentes proportions suivant lesquelles chacun de ces corpuscules entre dans le composé, lesquelles peuvent être quelconques. Toute vertu est donc exprimable en nombres, et réciproquement tout nombre peut être le nom d'une vertu. La hiérarchie des nombres est identique à celle des vertus. Or, tous les nombres sont engendrés par l'unité; il faut donc que toutes ces vertus aient été engendrés par la *vertu circulaire* ou *forme sphérique*, par la vertu suprême qui a ordonné le ciel et qui a pour symbole *un*.

Voici donc l'univers ramené à un seul principe, qui a pour symbole un. Cet Un peut être considéré sous trois aspects différents : 1° en lui-même; 2° comme principe du monde immatériel, des idées, des formes, des nombres; 3° comme principe du monde réalisé ou matérialisé, comme principe des quatre sphères concentriques qui forment l'univers sensible, et de toutes les espèces d'êtres minéraux, végétaux et animaux qui y naissent et y vivent.

Considéré en lui-même, l'un est l'*incompréhensible*. L'expérience de chaque jour nous montre que l'unité, considérée en elle-même, est au-dessus de notre raison. Dans tous les sujets sur lesquels nous raisonnons, le domaine de la raison est la comparaison, mais le terme de la comparaison reste en lui-même inconnu. Nous savons dire qu'un temps, qu'un espace est double, est triple d'un autre, mais qu'est-ce

1. Dans la physique de Platon les polyèdres sont représentés par le nombre de leurs faces et non par celui de leurs sommets.

en lui-même que le temps ou l'espace? Il en est de même de tous les concepts généraux que la raison présuppose dans ses études : mouvement, vie, beauté, bonté, force, harmonie, etc. L'objet même qu'elle étudie lui échappe. Si cela est vrai pour toutes les unités particulières, que sera-ce si, considérant l'univers matériel et immatériel dans son ensemble, nous arrivons au premier principe, à l'unité absolue? Nous sentirons qu'aucun nom ne la définit, qu'aucune image ne la peint. Avouons donc notre impuissance, et faute de pouvoir trouver des mots et des figures qui l'enserrent, appelons-la le Parfait ou le Père.

Considéré comme principe du monde idéal, l'Un, encore tout plein de mystères, nous révèle cependant une partie de sa nature. En effet, puisque l'Un ne s'est pas complu dans sa perfection solitaire, puisqu'il s'est manifesté au dehors en engendrant les nombres, il faut que la force de multiplication et de division soit en lui. Il faut qu'il ait engendré de toute éternité un autre Un en tout semblable à lui-même, le second principe, le Verbe ou le Fils. Ce Verbe, ce second Un, en s'ajoutant au premier, a formé le nombre deux; en s'ajoutant à deux, le nombre trois; et toujours s'ajoutant au nombre déjà formé, la suite indéfinie des nombres entiers. En même temps qu'il a engendré le Verbe, le Parfait a engendré aussi les unités particulières qui règnent sur chaque ordre de faits comme le Verbe règne sur l'ensemble[1].

Comme principe du monde réalisé ou sensible, l'Un devient acces-

1. Les nombres absolus ou idéaux étaient aussi appelés Unités, non plus dans le sens arithmétique, mais dans le sens métaphysique. Suivant la définition d'Aristote, on appelait *unité* en métaphysique : *un tout dont on ne peut rien supprimer sans le faire périr*, sans détruire ses qualités essentielles. Du moment que les nombres devenaient les essences mêmes des choses, ils rentraient dans cette définition. — J'ajouterai, pour ceux qui sont curieux de ces doctrines numériques et que leur apparente folie ne dégoûte point, que d'après la manière dont on concevait les nombres s'engendrant les uns les autres par l'action du Verbe, les nombres absolus méritaient le nom d'Unités, même dans le sens purement arithmétique. En effet, soient, par exemple, deux corps dont l'on obéit dans ses groupements et ses mouvements au nombre 4 (ou, comme on disait alors, à la Tétrade), l'autre au nombre 5 (à la Pentade); grâce à ces deux essences différentes ces corps jouiront de propriétés différentes. Or en quoi diffèrent arithmétiquement 4 et 5? Ils diffèrent d'une unité. Cette unité additionnelle, qui constitue la Pentade différente de la Tétrade, est donc la Pentade elle-même; et la Pentade, qui est une Unité en tant qu'essence, l'est aussi en tant que nombre dans sa nature intime et dans le lien qui le rattache au Verbe.

sible à la raison; nous pouvons suivre dans son ensemble et ses détails la création et l'ordonnance de l'univers. Cette étude nous fait connaître de nouveaux attributs de l'Un. Le premier de ces attributs nécessaires est la force de matérialisation ou de réalisation. Si l'Un ne s'est pas contenté de créer le monde idéal, s'il s'est, pour ainsi dire, incarné dans la matière pour l'ordonner dans le temps et l'espace, c'est que cette union est une des conditions de sa nature. L'Un considéré comme principe de la réalisation, est l'âme du monde, l'esprit du monde, le Saint-Esprit. Pour engendrer le monde réel, l'Un a accompli des opérations parallèles à celles qu'il a faites pour créer le monde idéal. Le ciel, dans son ensemble, le cinquième corps, est la réalisation du Parfait, le soleil, la réalisation du Verbe; les planètes, les étoiles innombrables, la réalisation des unités. Tous ces astres tournent dans des cercles déterminés avec des vitesses différentes, combinent leurs émanations sous la haute direction du soleil, groupent les atomes sublunaires suivant les quatre nombres élémentaires, les transmutent les uns dans les autres, et opèrent les mixtures qui créent et conservent les différentes espèces minérales, végétales et animales. L'âme du monde a été ainsi le principe de trois mondes distincts : 1° le monde sublunaire, polyédrique et de mouvement rectiligne; 2° le ciel suprême où sont fixées les étoiles, tournant autour de l'axe du monde en vingt-quatre heures; 3° le ciel intermédiaire du soleil et des planètes, âme du monde proprement dite, tournant autour de l'axe de l'écliptique dans des temps différents pour chaque astre, et combinant ce mouvement avec le mouvement diurne [1]. Le soleil joue dans le monde matériel le même rôle intermédiaire que le Verbe dans le monde immatériel, d'où le Verbe est souvent appelé Soleil et Lumière.

C'est ainsi qu'en étudiant le monde matériel seul nous le trouvons triple comme l'Un lui-même. L'Un en créant le monde l'a créé à son

1. Comme le mouvement circulaire ne rendait pas compte exactement des mouvements planétaires, on sait que cette théorie se complétait par l'intervention des épicycles. On en admettait pour chaque astre un, deux, trois, quatre et davantage, jusqu'à ce qu'on concordât avec la réalité. Cette nécessité d'admettre les épicycles avait fait abandonner depuis près de deux siècles la théorie d'Aristote, reproduite dans le songe de Scipion, des huit sphères de cristal concentriques à la terre, et Julien attribue le mouvement des astres à leur propre force, et non, comme Aristote, à celui du cycle où ils sont fixés.

image, c'est-à-dire triple et un, non-seulement dans son ensemble, mais dans chacune de ses parties et parties de partie. Ainsi, par exemple, l'âme humaine est triple et une comme l'âme du monde : l'âme intelligente, l'âme passionnée et l'âme sensitive. Si nous établissions un rapprochement entre le microcosme (l'homme) et le macrocosme, nous verrions qu'ils sont analogues jusqu'à l'identité. La médecine nous montre la nécessité, pour la vie du corps humain, de corpuscules tournant en cercle comme les étoiles, de corpuscules combinant deux mouvements circulaires et jouant le rôle du soleil et des planètes, de corpuscules décrivant des lignes droites. La logique nous apprend que pour que nous puissions concevoir les idées, il faut en nous deux principes correspondant au Parfait et au Verbe, un premier principe qui les contienne, et un second principe qui les fasse sortir du premier. Mais ce second principe, ce Verbe incarné en l'homme n'est que l'image souillée du Verbe absolu. Il est au fond de notre corps comme dans une caverne, sans cesse gêné dans ses opérations par les passions et la sensibilité. Il contient la suite infinie des idées en puissance seulement, et il n'en engendre véritablement qu'une petite partie. Pour éveiller le Verbe qui dort en nous, il nous faut entrer en lutte avec les mensonges de la sensation, et briser nos passions. Alors, dans la solitude de l'intelligence, nous vivons en communication directe avec le Verbe absolu, et nous voyons au dedans de nous les idées naître et s'engendrer.....

Arrêtons-nous ici, ne poussons pas plus loin l'examen des doctrines du quatrième siècle. Si nous entrions dans plus de détails, il nous faudrait tenir compte d'une foule de nuances que plusieurs volumes ne suffiraient pas à énumérer. A chacune de ces nuances correspondait une des nombreuses écoles théologiques qui couvraient l'empire romain de l'Atlantique à l'Euphrate; chez les peuples de langues sémitiques, comme chez les peuples de langue grecque et latine, écoles diverses qui se combattaient, s'injuriaient, se bannissaient, se lapidaient au besoin, mais qui admettaient toutes : la théorie des formes substantielles, la nécessité d'un intermédiaire entre un principe et ses manifestations (Soleil dans le monde visible, Verbe dans le monde idéal), et la nécessité d'un principe en trois personnes en tête de la hiérarchie des vertus. La seule classification utile à établir entre toutes ces écoles est donnée par la croyance même en la Trinité. L'Un pouvant être adoré sous trois faces, la vie et les doctrines d'un philosophe prenaient une direction différente, suivant qu'un de ces trois

aspects dominait ses préoccupations habituelles. On peut donc dire qu'au milieu de subdivisions infinies, il y avait au quatrième siècle trois grandes écoles philosophiques : les adorateurs de l'Ame, les adorateurs du Verbe et les adorateurs du Parfait. Il faut bien remarquer qu'on pouvait être de la même école philosophique en étant de religions ennemies, et réciproquement.

Les adorateurs de l'Ame étudiaient l'engendrement des nombres manifestés par l'ordre sensible; ainsi 365 lié à la course du soleil, 7 au nombre des planètes, 12 à la révolution de Jupiter et au zodiaque, 28 au cours de la lune, 30 à la révolution de Saturne, etc., etc. — Si le cosmos manifeste éternellement ces nombres, c'est qu'ils ont un pouvoir particulier; en étudiant leurs combinaisons par addition, multiplication et division, leurs racines, leurs puissances, leurs rapports avec les quatre nombres élémentaires, on arrive à déterminer comment s'exerce le pouvoir du soleil, des planètes et des différents cercles du ciel, et la manière dont ces pouvoirs se modifient les uns les autres. Quant aux questions de cosmogonie, elles se réduisaient à la résolution de problèmes de géométrie : les corpuscules sphériques étant la réalisation nécessaire du Parfait, le secret de la cosmogonie consistait à expliquer comment ces sphères avaient pu déterminer des plans et former les polyèdres. Ces problèmes n'étaient pas sans analogie avec ceux qu'on résout aujourd'hui en cristallographie.

Le cinquième corps et ses merveilleuses propriétés une fois connues, on passait à l'étude des quatre éléments sublunaires et de leurs mixtures. Une des plus intéressantes était la mixture qui se faisait entre la substance terreuse (cubique) et la substance ignée (tétraédrique) dans le monde souterrain, sous l'influence de chacune des planètes et qui produisait les sept métaux. De là on passait à l'étude de la vie des végétaux, des animaux et de l'homme, où il s'agissait de retrouver des influences correspondantes aux étoiles, aux planètes et aux mixtures polyédriques. Cet ensemble d'étude, qui recevait le nom général de physique ou de physiologie, étant terminé, on passait à la morale et à la politique qui étaient l'art de bien aménager les facultés et les forces que la physique avait fait découvrir chez l'homme, et de les mettre dans des rapports symphoniques avec l'ordre du ciel. Les adorateurs de l'Ame étaient très-curieux d'histoire; ils étudiaient les mœurs, les coutumes, les langages des différents peuples; ils trouvaient dans la diversité de leurs aptitudes des renseignements sur

la diversité des unités qui président au gouvernement du monde.

Ces adorateurs de l'Ame étaient, on le voit, des savants; leurs doctrines, partant de faits presque tous faux, n'en étaient pas moins raisonnables et bien déduites. Pour les goûter, il fallait avoir passé sa jeunesse dans les écoles, il fallait des loisirs et une fortune indépendante, il fallait un esprit distingué, amoureux des études désintéressées et des lettres, une grande force d'attention et une grande persévérance dans le travail. Aussi cette philosophie ne plaisait-elle ni aux ignorants, ni aux pauvres, ni au commun des femmes, ni aux hommes impatients et d'une imagination déréglée, ni aux paresseux. — Par un singulier retour des choses, ce sont ces hommes d'élite, entièrement sains d'esprit, moralistes sévères, les plus fermes appuis des lois, les seuls qui eussent le désir de conserver la civilisation, qui sont aujourd'hui les plus éloignés de nous. Quand on lit leurs ouvrages, dont le sens est le plus souvent perdu, on croit avoir affaire à des fous, tandis que les adorateurs du Verbe et du Parfait, qui, en exagérant un tant soit peu leurs doctrines, arrivaient facilement à la folie la mieux caractérisée, devenaient incapables de tout travail utile, et menaient un genre de vie incompatible avec l'ordre social, excitent encore notre sympathie. C'est que sans s'arrêter aux détails d'une science qui nous paraît aujourd'hui chimérique, ils s'élèvent tout de suite à l'Être des êtres, à sa communion avec l'homme dans l'intimité de la conscience, à la vie future qu'il nous réserve, c'est-à-dire à des questions qui, pour beaucoup de personnes, sont encore aujourd'hui pleines d'intérêt et d'actualité.

Les adorateurs du Verbe cherchaient à se mettre en communication directe avec lui, sans passer par aucun intermédiaire et aucune étude, persuadés que la sagesse et la science parfaites étaient en lui et non dans la classification méthodique des faits sensibles, et que si le Verbe daignait leur parler et les guider, ils seraient plus sages et plus savants que les doctes. Ils arrivaient à leur but par les jeûnes, les macérations, les veilles prolongées, par le mépris du monde visible, des richesses, des voluptés, des sentiments et des intérêts humains. Ils aimaient à se retremper et à se purifier dans la solitude. Ils passaient chaque jour plusieurs heures retirés au fond de leur maison, mettant leur âme à nu devant le divin interlocuteur, et écoutant ses réponses et ses ordres. Les plus ardents quittaient souvent les villes et allaient passer des mois entiers au désert ou dans de pieuses colonies. Quelque différent que fût l'adorateur du Verbe de celui de

l'Ame, ils avaient encore bien des points communs; ils tendaient au même but par des voies différentes, celui-ci par l'étude, celui-là par la méditation. Ils croyaient également qu'après la mort l'homme vit dans l'intimité des idées, dans une activité et une conception continuelles. Quelque prédilection que l'adorateur du Verbe eût pour la solitude, il ne la considérait pas comme ayant son propre but en elle-même; mais il en usait comme d'un bain fortifiant au sortir duquel il revenait se mêler à la vie civile, guidé par l'inspiration d'en haut.

Autres étaient les adorateurs du Parfait. Pour ces derniers, l'Ame, la force de réalisation qui avait organisé la matière, était un principe distinct de l'Un, et même, pour les plus exaltés, un mauvais principe en opposition et en lutte avec le Parfait. Quant à la force qui engendre les idées, quant au Verbe, s'ils ne le maudissaient pas et ne le méprisaient pas, du moins ne le considéraient-ils que comme un principe de beaucoup inférieur au Parfait, puisqu'il crée le nombre et la diversité, tandis que le Parfait est un, identique et immuable. De là chez les adorateurs du Parfait le dédain non-seulement pour les intérêts et les sentiments humains, mais pour le mouvement même de la pensée. La vie parfaite, la vie conforme à la nature intime de l'Un, est l'extase. L'adoration du Verbe n'est qu'un échelon pour s'élever plus haut. Vivez d'abord en commerce intime avec le Verbe, avec le principe des idées pures, afin de tuer en vous l'amour du monde sensible; puis, quand vous aurez tué en vous l'homme charnel, brisez aussi l'homme intellectuel, chassez les idées de votre être. Alors il ne restera plus en vous que l'être lui-même, que l'Un, sans diversité, sans nombre, sans mouvement; vous vous identifierez avec lui et vous goûterez un bonheur parfait et inexprimable. C'est cette extase, cette absorption dans l'Un, cet état d'immobilité intellectuelle (dont nous pouvons jouir par instants sur la terre quand nous savons nous élever jusqu'au Parfait), qui sera notre félicité continue après la mort.

(La suite à la prochaine livraison.)

HORACE

SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. PATIN

I

Les ouvrages d'Horace nous seraient parvenus seuls, sans la courte notice de Suétone et les trop rares additions des scoliastes, qu'ils suffiraient pour nous révéler, avec son génie poétique, non-seulement son caractère, mais les principales circonstances de sa vie.

Il y a un passage où d'anciens collègues, qui se font honneur de lui, le saluent, avec une politesse familière, de son prénom de Marcus[1]; il y en a où il se désigne lui-même par son nom d'Horatius[2], par son surnom de Flaccus[3].

Une autre fois il lui arrive de remarquer qu'il a eu ses quarante-quatre ans accomplis sous le consulat de Lépidus et de Lollius[4]. C'est nous dire implicitement, ce qu'il dit ailleurs en propres termes[5], marquant par le souvenir du même consulat, son âge et, comme c'était l'usage, celui de certains vins, qu'il est né sous les consuls L. Aurelius Cotta et L. Manlius Torquatus, en l'an de Rome 689.

Il ne nous laisse pas ignorer davantage le lieu de sa naissance, Vénuse, sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie[6]. D'autres fois il le

1. *Sat.*, II, VI, 36 sq.

2. *Carm.*, IV, VI, 44; *Epist.*, I, XIV, 5. Sur l'origine de ce nom d'Horace, que le père de notre poëte aurait tenu, non pas de l'illustre famille des Horaces, éteinte dès les premiers siècles de la République, et dont par conséquent il n'avait pu être l'affranchi, mais de Vénuse elle-même, colonie relevant de la tribu romaine Horatia, à laquelle il avait pu appartenir comme *servus publicus*, voyez, avec M. Noël des Vergers, dans l'instructive et intéressante notice qu'il a placée en tête de l'Horace de MM. F. Didot (Paris, 1858), les savants dont il résume et complète l'opinion.

3. *Epod.*, XX, 12; *Sat.*, II, I, 13.

4. *Epist.*, I, XX. 27, sq. — 5. *Carm.*, III, XXI, 1; *Epod.*, XIII, 6. — 6. *Carm.*, III, IV, 9, sq.; *Sat.*, II, I, 34, sqq.; cf. *Ibid.*, I, IX, 29.

désigne par le voisinage de l'impétueux, du bruyant Aufide [1], par celui du mont Vultur [2]. C'est sur le Vultur, complaisamment décrit avec ses environs, qu'il place une aventure de sa première enfance, y ajoutant librement (il parle en poëte et dans une ode) [3] des circonstances merveilleuses assez semblables à celles qu'on disait avoir annoncé, dès leurs premiers jours, la grande destinée poétique de deux de ses maîtres lyriques, Stésichore et Pindare.

« J'étais encore enfant : jouant sur le Vultur, ce mont apulien, j'avais passé les limites de ma terre nourricière, l'Apulie, et de fatigue j'avais cédé au sommeil. Vinrent des oiseaux merveilleux, des colombes, qui me couvrirent de frais feuillage. On s'en étonna chez tous les habitants du nid d'Achérontia, des bois de Bantium, des plaines fertiles où est l'humble Forente ; on admira que j'eusse pu dormir sans crainte et sans danger parmi les noires vipères et les ours ; que le saint laurier, que le myrte se fussent amoncelés sur moi, enfant hardi et protégé des dieux. »

C'est la même préoccupation du pays natal qui l'amène à rappeler d'autres monts apuliens, le mont Gargan [4], le mont Matine, ce dernier dans un passage où il se rapproche plus modestement de Pindare :

« Une aile puissante... soutient dans les airs le cygne thébain quand il s'élance vers la région des nuages. Mais moi, comme l'abeille de Matine, qui se fatigue à recueillir les sucs embaumés du thym, je ne compose pas sans peine, sous les ombrages, près des eaux du frais Tibur, mes vers laborieux [5]. »

De qui était né ce futur émule de Pindare? de pauvres parents, nous dit-il lui-même [6], d'un père, simple affranchi, exerçant le chétif emploi de collecteur (*coactor*) et devenu, sans doute à force de travail et d'économie, possesseur d'un maigre champ, d'un petit avoir [7]. Ces confidences d'Horace n'ont rien des aveux forcés par lesquels une vanité inquiète court elle-même au-devant de révélations compromettantes ; rien de l'orgueilleuse humilité qui fait quelquefois rappeler par un parvenu le néant d'où l'a tiré son mérite ou une heureuse fortune. Chez Horace, c'est candeur et aussi reconnaissance ; il a eu le plus humble, mais le meilleur des pères, le plus tendre, le plus éclairé, le

1. *Carm.*, III, xxx, 10; IV, ix. 2. — 2. *Ibid.*, III, iv, 9 sq.; cf. *Sat.*, i, v, 78 sqq. — 3. *Carm.*, III, iv, 9 sqq. — 4. *Epist.*, II, 1, 202. — 5. *Carm.*, IV, ii, 27 sqq.; cf. I, xxviii, 3; *Epod.* xvi, 23. — 6. *Carm.*, i, xx, 5 sq.— 7. *Sat.*, I, vi, 45, 71, 86; cf. IV, 108; *Epist.*, II, ii, 50 sq.

plus vigilant; il se pare pieusement de la médiocrité qu'ont ennoblie ces vertus paternelles.

« Si de légers défauts seulement, et encore en petit nombre, altèrent chez moi un naturel assez bon d'ailleurs, comme feraient des taches répandues sur un beau corps; si nul ne peut à juste titre me reprocher ni avarice, ni vices honteux, ni déréglements; si, pour continuer à faire librement mon éloge, ma vie est pure et innocente, mes jours chers à mes amis, le mérite en appartient à mon père, qui, tout pauvre qu'il était, possesseur d'un maigre champ, ne voulut pas toutefois m'envoyer à l'école de Flavius, où allaient pour quelque argent, payé au retour des ides, avec leur bourse à jetons et leurs tablettes sous le bras gauche, les nobles fils de nos nobles centurions. Il osa me transporter à Rome, encore enfant, pour y apprendre ce que tout chevalier, tout sénateur voudrait qu'on enseignât à son fils. Si dans la foule on eût pu remarquer mes habits et ma suite, on eût cru qu'un riche patrimoine fournissait à cette dépense. Mon père lui-même était mon gardien, gardien incorruptible et assidu qui m'accompagnait chez tous mes maîtres. Que dirai-je? la pudeur, cette fleur de la vertu, il la préserva chez son fils de toute atteinte et même de tout soupçon offensant. Et il n'avait point à craindre qu'on lui reprochât quelque jour de n'avoir fait de moi qu'un pauvre crieur, ou, ce qu'il était lui-même, un collecteur. Moi-même je n'eusse pu m'en plaindre. Il n'en mérite que plus d'estime; je ne lui en dois que plus de reconnaissance. Non, je ne serai jamais assez fou pour rougir d'un tel père : je ne ferai pas comme tant d'autres, qui disent que ce n'est point leur faute s'ils n'ont pas eu des parents mieux nés et plus illustres; je ne veux pas d'une telle excuse ; je pense, je parle bien différemment. Si la nature nous permettait de recommencer notre vie et de nous choisir des parents au gré de notre vanité, d'autres pourraient changer, mais moi je garderais les miens, sans en vouloir d'honorés par les faisceaux et les chaises curules [1]... »

Je transcris sans scrupule ce long morceau. C'est un de ceux qu'on relit le plus volontiers chez Horace, un de ceux où charme le plus l'union de l'agrément et du goût avec la justesse des idées, la délicatesse des sentiments.

Horace y prononce, ou plutôt y fait prononcer son sage père, sur un procès, pendant encore chez nous, et fort vivement plaidé : celui des deux éducations; de cette éducation intellectuelle et morale, bonne à tous, dont tous autrefois prenaient leur part, et dont il paraît bien aristocratique de réserver le bénéfice aux élus de quelques classes privilégiées; et de cette autre éducation qui prétend exclusivement au titre d'utile, parce qu'elle nous promet l'apprentissage de notre métier futur.

1. *Sat.*, I, VI, 65 sqq.

Ajoutons à cette belle page des mémoires d'Horace une autre, qui la complète : elle est encore à l'honneur de son père, comme aussi au sien ; il y revient sur une éducation qui a préservé, développé l'honnêteté native de son cœur, qui n'a pas peu contribué à faire de lui, par la suite, un moraliste, et, dans la meilleure acception du terme, un satirique, le censeur des méchants, le conseiller des bons.

« Si parfois je m'exprime avec trop de liberté, si je m'égaye plus qu'il ne convient, il faut me l'accorder, me le passer. Je tiens cette habitude de mon excellent père, de remarquer, pour les fuir, les mauvais exemples. Quand il m'exhortait à vivre avec économie, frugalité, content de ce qu'il m'avait lui-même amassé : Ne vois-tu pas, me disait-il, comme le fils d'Albius a de la peine à vivre, quelle est la détresse de Barrus, grande leçon pour ceux qui seraient tentés de dissiper leur patrimoine? Pour me détourner des sales et mercenaires amours, il me disait : Prends garde de ressembler à Sectanius. Pour me faire peur de l'adultère, me réduire aux plaisirs permis : Vois Trébonius, pris sur le fait, les belles choses qu'on en raconte. Un philosophe, ajoutait-il, te fera comprendre par quelles raisons telle chose est à éviter, telle autre à rechercher. Qu'il me suffise de me conformer aux traditions du temps passé [1], et, tandis qu'il te faut encore un gouverneur, de préserver, s'il m'est possible, tes mœurs et ta réputation. Quand l'âge, avec le corps, t'aura fortifié l'âme, tu nageras seul et sans aide. Voilà par quels discours il formait ma jeunesse. Me donnait-il un conseil : Tu ne manques pas d'autorités pour en agir de la sorte ; ainsi se conduit l'un de nos plus respectables juges. Me faisait-il une défense : Pourrais-tu douter que cela ne soit déshonnête, qu'il ne faille s'en abstenir, quand de si mauvais bruits courent sur celui-ci, sur celui-là? L'enterrement d'un voisin fait défaillir le malade intempérant, et, par crainte de la mort, le force à se ménager. Ainsi la faute d'autrui peut détourner du vice de jeunes esprits. C'est ce qui m'a sauvé de la contagion de tant d'excès pernicieux. J'ai mes défauts, mais médiocres, pardonnables, et peut-être en perdrai-je une bonne part, à la longue, grâce au progrès de l'âge, aux libres conseils de mes amis, à mes propres réflexions. Ne croyez pas que sur le lit de repos ou sous le portique ma pensée reste oisive et me fasse faute.— « Ceci serait mieux ; de cette sorte je vivrai plus sagement, plus heureusement, je me rendrai plus cher à mes amis ; cet homme n'a pas bien agi ; me laisserai-je jamais aller à faire rien de semblable? » — Voilà ce que je roule en mon esprit, ce que je murmure entre mes dents, et quand je suis de loisir je m'amuse à le mettre sur le papier [2]. »

Ici nous est expliquée, par son origine première, la moralité d'Horace, qui consistait dans la fuite des excès plus que dans la recherche du bien absolu. Les leçons de son père qui, dans le désordre, distinguent ce qui est permis et ce qui devient honteux ; qui recommandent

1. Cf. *Epist.* II, I, 103 sqq. — 2. *Sat.*, I, IV, 103 sqq.

non l'abstinence, mais la mesure et le choix; qui autorisent ce qui ne nuit point essentiellement à l'honneur, à la réputation, ces leçons-là doivent nous paraître, à nous modernes et chrétiens, bien relâchées. C'était cependant, en fait de mœurs, toute la sévérité romaine, *traditus ab antiquis mos;* les raisonneurs de la comédie latine n'en professaient point une autre. Cela nous fait comprendre comment Horace, dont la conduite et les vers n'ont pas toujours été chastes, mais qui, de bonne heure, avait contracté l'habitude de se renfermer dans les limites faciles prescrites par la morale antique, peut, avec un accent de sincérité qu'on ne saurait contester, rendre hommage non-seulement à la pureté de ses jeunes années, mais en général, sauf ce qu'il a avoué de ses faiblesses et de ses chutes, et dont il ne faudrait pas trop abuser contre lui, à l'honnêteté relative d'une vie exempte au moins de dérèglements trop communs alors, séparée en quelque chose, par le sentiment, le goût du bien, par l'effort pour s'en rapprocher, de la corruption du temps.

Continuons de chercher dans le recueil d'Horace, comme si nous avions à l'y découvrir, l'histoire de sa vie. Voici encore un passage où est résumée, en quelques vers, cette seconde éducation, littéraire et philosophique, que le fils du sage affranchi de Vénuse reçut de ses maîtres et à Rome, et même, comme les jeunes Romains de distinction au niveau desquels avait voulu l'élever la tendresse d'un père, à Athènes. Il y est dit aussi comment le jeune disciple des écoles athéniennes fut ravi à la paix et au charme de ses études par le mouvement des révolutions, qui emportait tout, et précipité, sans qu'il s'y fût attendu, et que rien l'y eût préparé, au milieu des hasards de la vie publique.

« J'ai eu ce bonheur d'être élevé à Rome et d'y apprendre combien nuisit aux Grecs la colère d'Achille. L'aimable Athènes ensuite ajouta quelque peu à cette première culture, me suggéra du moins l'honnête désir de distinguer ce qui est droit de ce qui ne l'est pas, de chercher, sous les ombrages d'Académus, la vérité. Mais le malheur des temps me fit bientôt quitter un lieu qui m'était si cher; enlevé par le flot de la guerre civile, je fus jeté, novice encore, dans cette armée qui ne pouvait lutter contre le bras puissant de César Auguste [1]. »

Cela est charmant, mais bien court, et notre curiosité en est plutôt éveillée que satisfaite. Horace y ajoutera lui-même quelque chose, le nom du maître qui, à Rome, lui enseigna les lettres grecques [2].

1. *Epist.*, II, II, 41 sqq. — 2. *Ibid.*, II, I, 69 sqq. Cf. Suet. *De illustrib. Grammat.*, IX.

C'était Orbilius, soldat émérite, devenu à cinquante ans grammairien, professeur bien rude, représentant l'éducation des anciens temps [1] par son impitoyable férule et aussi par son goût pour les vieux livres; il avait édité le commentaire de M. Pomponius Andronicus sur les *Annales* d'Ennius; il dictait même à ses écoliers la traduction de l'*Odyssée* par Livius Andronicus [2]; nous le tenons d'Horace, à qui cet enseignement suranné avait laissé, avec l'amour d'Homère et des Grecs qu'il cite et imite sans cesse, un grand fonds de rancune dédaigneuse et un peu ingrate pour la vieille littérature latine [3].

Horace est moins explicite au sujet des maîtres qu'il a fréquentés à Athènes. Il parle seulement de ses promenades, non pas, comme on pourrait s'y attendre, dans le jardin d'Épicure, mais sous les ombrages de l'Académie. Il n'a, je pense, négligé aucune école, et allant de l'une à l'autre, il y a acquis de bonne heure cette connaissance des divers systèmes philosophiques dont on trouve partout la trace dans ses ouvrages. Peut-être même a-t-il commencé dès lors, tout jeune qu'il était, à prendre un peu de tous, pour se faire éclectiquement une philosophie à son usage, toute pratique, selon ses besoins [4].

Quelle vie menait-il à Athènes? Probablement cette vie tantôt studieuse, tantôt dissipée, ou l'une et l'autre à la fois, qu'y menait à la même époque le fils de Cicéron [5]. Un autre jeune homme d'un grand nom, avec lequel Horace devait bientôt se rencontrer, comme avec le jeune Cicéron, dans le même parti, dans la même armée, y préludait à sa renommée : c'était Messala Corvinus, encore presque adolescent, et sitôt après homme de guerre, homme d'État, un des bons orateurs du siècle d'Auguste, le patron de Tibulle, un peu poëte lui-même et protecteur de la poésie. A cette jeunesse d'élite s'ajouterait Cornélius Gallus, s'il était, comme on l'a soupçonné, l'auteur du *Ciris,* poëme dédié à Messala par un de ses condisciples d'Athènes, à ce qu'il semble, et comme daté, dans les premiers vers, de cette ville même, par un éloge passionné de ses fêtes, de ses arts, de ses écoles philosophiques [6]. L'auteur s'y peint « respirant dans le jardin d'Athènes les doux parfums qu'il exhale, s'ensevelissant sous les verts ombrages de la sagesse qui y fleurit. »

> Cecropius suaves exspirans hortulus auras
> Florentis viridi sophiæ complectitur umbra.

N'est-ce pas l'antécédent du vers charmant d'Horace :

1. Plaut, *Bacchid.*, III, III, 27. — 2. Cic., *Brut.*, XVIII. — 3. *Epist*, II, I, 23 sqq. — 4. *Epist.*, I, I, 14 sqq. — 5. Cic., *ad Attic.*, XII, 24, 27; XIII, 1. 24; XV, 13, 15; *ad Famil.*, XII, 16; XVI, 21. — 6. *Ciris.*, I sqq.

Atque inter silvas Academi quærere verum,

et de ces simples paroles : *bonæ Athenæ, loco grato,* d'un accent si pénétré, l'accent de Virgile parlant plus tard de sa chère Parthénope :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope studiis florentem ignobilis oti[1].

Athènes, c'était la capitale du monde des lettres, comme Rome l'était du monde de la politique. On n'y connaissait d'autres intérêts que ceux de l'imagination et de la pensée. Tout entiers à ces charmantes préoccupations, les jeunes Romains des hautes classes qu'on y envoyait achevaient d'y polir, par l'étude du vrai et du beau, leur intelligence, avant d'aller l'appliquer aux affaires. Quelle douceur pour eux, en des temps d'affreuses discordes civiles, de respirer en paix, dans cette sorte d'oasis poétique et philosophique, loin des maux qui désolaient le reste de l'univers! Les vives expressions d'Horace nous le font comprendre et l'introduisent en même temps sur cette scène nouvelle de la vie active, où il nous faut maintenant le suivre.

II

On est en l'an de Rome 710; Brutus, après le meurtre de César, a dû quitter l'Italie et se retirer à Athènes. Là, cachant ses projets de guerre contre les héritiers présomptifs du dictateur, Antoine et Octave, sous un air de loisir studieux, de curiosité philosophique, fréquentant les écoles de l'académicien Théomneste et du péripatéticien Cratippe[2], il y recrute, parmi leurs disciples, des officiers pour l'armée qu'il va bientôt assembler. Ces rejetons de nobles familles, ces fils de consulaires dont j'ai parlé plus haut, Messala, Cicéron, attirent des premiers ses regards et sont pourvus par lui de commandements importants, où l'histoire nous apprend qu'ils se sont signalés[3]. Horace lui-même, le fils d'un affranchi, âgé à peine de vingt-deux ans (et cela l'honore infiniment et montre quelle place il avait su se faire dans la noble colonie de jeunes Romains établie à Athènes), Horace n'échappe point à l'attention de Brutus, qui le charge de commander une légion en qualité de tribun. Cette distinction, qu'appelaient si peu sa condition, son âge, son inexpérience, lui

1. Virg., *Georg.* IV, 563 sq. — 2. Plutarch., *Bruti vita.* — 3. *Ibid.*

fit des envieux, dont il a dit plus tard modestement qu'il n'avait pas le droit de s'étonner ni de se plaindre [1]. Il a aimé en même temps à rappeler la flatteuse préférence qui la lui avait value, et cela sous Auguste, associé à Brutus dans le vers où notre poëte se félicite d'avoir su plaire aux premiers de l'État, dans la paix, dans la guerre :

Me primis Urbis belli placuisse domique [2].

Recueillons ce vers qu'on peut, à plus d'un titre, mettre en balance avec certains jugements défavorables portés sur Horace. Son appel, en un tel temps, à un tel souvenir, témoigne tout ensemble et de la mesure d'indépendance qu'il a gardée dans de nouveaux engagements et de sa conscience d'avoir honorablement servi une autre cause.

En 711, Brutus, avec son armée, alla rejoindre Cassius en Asie. Horace dut l'y suivre, mais il n'en a jamais rien dit; on n'abusait pas alors, comme de nos jours, de l'avantage d'avoir vu plus de pays que d'autres. Il y a seulement des vers où il souhaite trouver à Tibur le terme de ses fatigues et sur mer et sur terre, de ses voyages, de ses campagnes :

Sit modus lasso maris, et viarum
Militiæque [3] !

Il y en a d'autres [4] où il suit par la pensée deux de ses amis, Julius Florus, Bullatius, voyageant en Asie, et parle des lieux visités par eux de manière à faire penser qu'ils ne lui sont point inconnus. Il se fait même dire par Bullatius, avec lequel il dialogue : « Tu sais ce qu'est Lébède? *Scis Lebedus quid sit* [5]. »

Un supplément de preuves peut se tirer de la septième satire, où est raconté un procès ridicule plaidé à Clazomène devant Brutus qui, en sa qualité de préteur, rendait la justice dans les villes de l'Asie par lesquelles il passait [6]. Un tel sujet n'avait d'intérêt pour personne qu'au moment même, et c'est au moment même, je n'en doute pas, qu'il a été traité par Horace, débutant déjà, tout en commandant sa légion, dans la satire; tirant vengeance, c'est l'opinion des scoliastes, dans le personnage bouffon de Rupilius Rex, d'un des envieux, des ennemis que lui avait faits sa promotion militaire; mêlant enfin à cette intention secrète le dessein plus évident de divertir et de flatter son

1. *Sat.*, I, VI, 45 sqq.— 2. *Epist.*, I, XX, 23. — 3. *Carm.*, II, VI, 7 sq.— 4. *Epist.*, I, III, XI. — 5. *Ibid.*, XI, 7. — 6. Plutarch., *Bruti vita.*

général, le préteur Brutus, tenant la riche province d'Asie, *Bruto prætore tenente ditem Asiam*, Brutus qui délivre du joug des rois, comme son aïeul, *qui reges consueris tollere*. Cette pièce, très-certainement, n'a pas été écrite sous Auguste, et si le poëte l'a comprise alors dans son recueil, au risque de déplaire, cela tient soit au peu de penchant qu'ont les auteurs pour la suppression de leurs œuvres, grandes ou petites, soit, je l'aimerais mieux, à cet esprit d'honnête indépendance dont je louais tout à l'heure Horace.

La défaite de Philippe, en l'année 712, mit fin aux services militaires d'Horace, lui donna, comme il l'a dit, son congé. Profitant de l'amnistie accordée par les vainqueurs, il revint en Italie dépouillé, je reproduis encore ses expressions, de son orgueilleux plumage, de ses ailes, c'est-à-dire de son grade de tribun, ramené à son humilité première, et même ne devant pas retrouver les humbles pénates, le petit domaine, que lui avait légués son père :

Me dimisere Philippi
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et laris et fundi [1].

On a pensé qu'il avait lui-même été atteint par les confiscations, les dépossessions de la guerre civile, avec son compatriote Ofellus, une connaissance de ses premières années, qu'il a représenté si éloquemment devenu simple fermier du domaine dont il était autrefois propriétaire, et supportant avec une noble constance une telle disgrâce [2]. Si la conjecture était fondée, une première conformité aurait dès lors rapproché Horace de Virgile, et les bienfaits du pouvoir, dont ils se sont montrés si reconnaissants, auraient été pour l'un comme pour l'autre, on peut ajouter pour Tibulle, pour Properce, dépouillés de même, des dédommagements, des restitutions.

Horace n'était cependant pas sans ressources, puisqu'au rapport de son biographe latin, et il y a trace de ce fait même dans ses vers [3], il put acheter une charge de scribe du questeur, *scriptum quæstorium comparavit*. Il passait de l'armée aux finances, successivement égaré dans deux carrières auxquelles ne semblait pas l'appeler son inclination naturelle, et où il n'a pas laissé de trouver chez les modernes, chez nous du moins, de zélés et quelquefois d'habiles traducteurs.

Les scribes du questeur, chargés de tenir les registres du trésor public, formaient une compagnie qui se recrutait surtout parmi les affranchis, les fils d'affranchis assez aisés pour traiter d'une charge

1. *Epist.*, II, II, 49 sqq. — 2. *Sat.*, II, II. — 3. *Sat.*, II, VI, 36 sq.

vacante. Ils devenaient ensuite magistrats dans les villes municipales, et pouvaient arriver à l'ordre des chevaliers, avec lesquels leur prétention était, à ce qu'il paraît, de se confondre[1]. Cela explique comment Horace se fait dire par Dave, usant et abusant envers son maître de la liberté des saturnales, qu'il quitte, pour aller en bonne fortune, son anneau de chevalier et les insignes de son rang[2].

Ce rang, au reste, s'il y est en effet arrivé, si c'est bien à lui et non pas à quelque adversaire en l'air que s'attaque l'argumentation de Dave, le fils de l'affranchi s'est gardé de s'en prévaloir. On peut en toute assurance le conclure des traits lancés par lui, avec tant de colère ou tant de gaieté, contre l'insolence, contre les airs importants de certains parvenus[3]. Et puis, il avait un sentiment trop délicat des convenances pour faire le chevalier auprès de Mécène, qui ne voulait être que chevalier.

Ses goûts d'indépendance rêveuse et de loisir studieux s'accordèrent-ils longtemps avec une assiduité forcée dans les bureaux de la questure? On doit croire qu'il les quitta aussitôt que le lui permit l'état de sa fortune, et qu'il n'y était plus attaché que par un titre honoraire lorsqu'il se faisait dire, vers 723, à ce qu'on pense :

« Les scribes, vos confrères, Quintus, vous attendaient aujourd'hui pour une affaire nouvelle et de grande importance qui concerne l'ordre entier[4]. »

C'est là pourtant, et peut-être en partie sous l'influence de cet ennui des écritures, si propre, dans tous les temps, à déterminer les vocations littéraires, que commença de se développer son talent poétique. Un espoir l'animait, car il sentait sa force, celui de mériter d'illustres suffrages, de s'acquérir de puissants appuis, et par là d'échapper à la situation étroite à laquelle le sort l'avait réduit. C'est ce qu'il fait entendre par ce mot souvent cité : « La pauvreté m'inspira l'audace de composer des vers. »

Paupertas impulit audax
Ut versus facerem[5].

En était-il absolument à ses premiers essais? La chose est peu croyable. Lui-même nous a appris[6] que de bonne heure, probablement au temps de ses études à Athènes, il s'était exercé à faire des vers grecs. Un peu plus tard, lorsqu'il servait dans l'armée de Brutus,

1. Schol. Juven., *Sat.*, V, 3. — 2. *Sat.*, II, VII, 53 sqq. — 3. *Epod.*, IV; *Sat.*, I, V, 35, 64. — 4. *Sat.*, II, VI, 35 sq. — 5. *Epist.*, II, II, 51 sq. — 6. *Sat.*, I, X, 31 sqq.

cela est encore très-probable et l'on ne peut guère rapporter avec vraisemblance à une autre époque la composition de sa septième satire, il avait raconté en vers, en vers latins cette fois, un procès ridicule plaidé devant son général. Cette pièce, simple plaisanterie de société, faite pour divertir des amis, où il n'avait sans doute voulu mettre que sa gaieté, et où il avait mis aussi son esprit et son talent, semblait l'appeler à recueillir l'héritage encore vacant du vieux Lucilius. Ce fut dans la satire, en effet, que, résolu à tenter la fortune au moyen des vers, il se révéla au public romain; ce fut aussi dans une espèce d'ode satirique, renouvelée des véhéments et amers ïambes d'Archiloque. Le vaincu de Philippes détestait dans celle-ci la guerre civile et ses fauteurs [1]; dans l'autre, il raillait les amis du parti vainqueur, et, parmi eux, sous un nom fictif, on l'a cru [2], Mécène lui-même.

Eût-on pensé, eût-il pensé lui-même que Mécène dût être bientôt pour lui non-seulement le patron généreux qu'il cherchait, mais l'ami le plus cher? Cette révolution dans sa destinée fut l'ouvrage de l'amitié. Il nous a appris comment Virgile, avec lequel l'avaient lié certaines conformités de situation, de sentiments et de génie, comment Varius que Virgile sans doute lui avait fait connaître, le présentèrent, le donnèrent à Mécène. Laissons-le encore parler :

« Je reviens à moi, fils d'affranchi, que tous déchirent en cette qualité, précisément, de fils d'affranchi, maintenant parce que je suis ton commensal, ô Mécène; autrefois parce que j'étais tribun et qu'une légion romaine m'obéissait. Ce sont deux cas bien différents. On pouvait peut-être, sans trop d'injustice, m'envier mes honneurs militaires; mais ton amitié, on n'en a pas le droit; surtout quand tu ne l'accordes qu'avec précaution à ceux qui te semblent la mériter, qui la recherchent sans intrigue. Si je l'ai obtenue, c'est un bonheur dont je ne puis remercier le hasard; le hasard n'a point fait que je t'aie rencontré. C'est l'excellent Virgile, et après lui Varius, qui t'ont d'abord parlé de moi. Admis en ta présence, je t'adresse quelques mots sans suite; j'étais tout honteux, tout troublé; je ne pouvais parler. Je ne me vante pas d'avoir un père illustre, et de me faire porter autour de mes vastes possessions sur un cheval nourri aux pâturages de Tarente; je te dis simplement ce que j'étais. Tu me réponds, comme c'est ta coutume, en peu de mots. Je te quitte, et au bout de neuf mois tu me rappelles pour me mettre au nombre de tes amis. Oh! c'est pour moi un titre de gloire dont je suis fier, que d'avoir pu te plaire, à toi qui de la foule commune sais distinguer l'honnête homme; qui l'estimes non par sa naissance, mais par la pureté de sa vie et de ses sentiments [3]. »

1. *Epod.*, VII, XVI; cf. *Carm.*, I, XIV.; II, I. — 2. *Sat.*, I, II, 25. — 3. *Ibid.*, I, VI, 45 sqq.

Un autre récit[1], qui se rapporte à une époque voisine de cette admission d'Horace dans la société de Mécène, nous le montre, ainsi que ceux qui l'y ont introduit, ainsi que Virgile et Varius, dans des relations amicales et familières avec le puissant ministre. Ils le suivent à Brindes, où il se rend, lui et d'autres négociateurs, pour ménager un accommodement entre Octave et Antoine. Le voyage est long et l'illustre autant qu'aimable compagnie se détourne volontiers de son terme sérieux, pour saisir au passage, avec une gaieté complaisante, des occasions de rire. Les petits incidents, les scènes dont elle veut bien s'amuser, ne paraissent pas toujours dignes de l'attention qu'elle leur accorde, ni du soin que prend le narrateur d'en consacrer, avec tant d'esprit et d'élégance, le souvenir. Mais ce qui domine dans la pièce, ce qui en fait surtout l'intérêt, c'est l'expression d'une existence heureuse, d'une vie charmée par de vives amitiés et de nobles commerces, par l'absence de tout souci importun, par le loisir de la pensée. Notre poëte, après bien des traverses, est enfin au port, en possession des biens qui suffisent à la modération de ses désirs et à la simplicité de ses goûts; heureux surtout de pouvoir désormais, sans préoccupation importune, dégagé de toute ambition, même littéraire, poursuivre, en compagnie de Virgile et de Varius, au profit des lettres latines, la glorieuse et douce conquête de la beauté poétique.

Ses belles pièces lyriques, satiriques, didactiques, seront désormais, pendant environ trente ans, les seuls événements de sa vie fortunée. Le reste ne peut se raconter. C'est une situation continue et complexe, dont on doit décrire à part les divers aspects. Je ne le ferai pas sans avoir d'abord essayé de dissiper quelques nuages qui en altèrent la sérénité.

III

En 715, cette date n'est pas indifférente, on le verra, un des plus chers amis d'Horace, qui avait avec lui servi dans l'armée de Brutus, mais qui, plus persévérant, avait continué la guerre sous Sextus Pompée, Pompéius Grosphus ou Varus, ayant été ramené à Rome par un traité de paix conclu avec son général, notre poëte célébra leur réunion inespérée par une pièce qui passe pour la plus ancienne de ses odes, et qui n'est pas une des moindres, assurément. Le nouveau lyrique y rappelait avec charme à son ami leurs communs plaisirs interrompus par de communes disgrâces, mêlant ce souvenir mélancolique d'un peu de cet enjouement naturel à la jeunesse, au sentiment de la sécurité

1. *Sat.*, I, v.

présente, à la joie d'un événement heureux. Il lui disait donc imprudemment, je le confesse, ne songeant pas assez aux conséquences qu'on pourrait un jour tirer de ses paroles :

« O toi qui, comme moi, vis bien souvent de près ta dernière heure, quand nous servions ensemble sous Brutus, quel heureux sort te rend, citoyen encore, aux dieux de la patrie, au ciel de l'Italie, Pompée, le premier de mes compagnons, avec qui j'ai tant de fois abrégé par le vin la longueur du jour, les cheveux couronnés de fleurs et humides des parfums de l'Orient ?

Avec toi j'ai vu la déroute, la fuite de Philippes, et j'en ai pris ma part, abandonnant, j'en rougis, mon bouclier, quand succomba le courage, quand les plus braves, menaçant encore, mordirent l'affreuse poussière.

Mais, à travers les ennemis, l'agile Mercure m'emporta, tout tremblant, dans un nuage; et toi, le flot te reprit, et sur une mer orageuse te rejeta parmi les combats.

Acquitte donc, par un sacrifice, tes vœux à Jupiter; fatigué de tes longues campagnes, viens te reposer sous mon laurier, sans épargner les tonneaux qui attendaient ton retour[1]... »

C'est de cette ode, moitié sérieuse, moitié badine, qu'on s'est autorisé pour imputer à Horace, au chef d'une légion, et depuis deux ans, de s'être lâchement conduit à Philippes, ce dont il ne se serait certainement pas vanté, si la chose eût été réelle, ce dont il n'aurait pas surtout étendu la honte à Pompéius Grosphus : car on n'a pas assez remarqué qu'il se l'associe dans des expressions dont on ne peut abuser contre le poëte sans flétrir en même temps son ami.

Que disent ces expressions? Qu'après une campagne périlleuse, et ce ne sont pas des lâches qui font volontairement, quand rien ne les y oblige, de telles campagnes, les deux amis ont partagé la déroute et la fuite de leur armée. Qu'y a-t-il là que ne puissent amener, même pour les plus braves, les chances de la guerre, et qu'ils ne puissent avouer? Mais ces traits lancés par Horace contre lui-même, et dont on a si souvent poursuivi sa mémoire, le *rejecta non bene parmula,* le *denso paventem sustulit aere!* je persiste à n'y voir, comme je l'ai fait ailleurs, après tant de critiques de si grande autorité, qu'une allusion érudite et plaisante aux disgrâces militaires confessées plus ou moins sérieusement par les prédécesseurs lyriques du poëte, Archiloque, Alcée, Anacréon, aux retraites ordinaires des héros de l'*Iliade* emportés si à propos par les dieux dans quelque nuage.

Comment, je le demande, avec la conscience de sa lâche conduite, Horace aurait-il pu, sans braver de nouveau et sa juste confusion et le

1. *Carm.*, II, VII.

ridicule, remercier ailleurs les Muses de ce dont ici il remercie Mercure [1]; se faire prédire dans son enfance qu'il ne périrait pas par l'épée de l'ennemi [2]; vanter sa bouillante jeunesse sous le consulat de Plancus, l'année précisément de la bataille de Philippes [3]; rappeler ses services militaires sous Brutus, et l'estime de ce grand homme [4]; s'offrir à Mécène pour prendre avec lui sa part de la guerre d'Actium et de toutes celles où se hasardera son ami [5]? Il est bien vrai que dans cette dernière pièce il se dit peu fait pour la guerre, de même que dans une autre [6] il se reconnaît peu propre aux commandements militaires. Mais qu'il y a loin de ces aveux, faits de bonne grâce, à la confession honteuse, ou plutôt impudente, qu'on lui prête!

Un reproche plus grave et tout aussi peu fondé, c'est d'avoir voulu insulter au malheur de ses anciens compagnons d'armes par des vers [7] qui ne sont pas, comme on le veut, l'expression de leur abaissement aux pieds du vainqueur, mais, au contraire, de leur valeur farouche et de leur mort désespérée. En vain l'on accumule des passages où l'attitude de la prière suppliante est rendue par *solum tangere mento* et d'autres termes analogues; en vain l'on prétend que *mento* ne peut être pris pour *ore*, ni *turpe* pour *fœdatum*; en vain l'on allègue des historiens qui racontent qu'après la défaite de Philippes beaucoup implorèrent leur grâce [8]; je ne croirai jamais qu'Horace ait eu l'indigne pensée de tourner en ridicule ceux avec lesquels il avait souffert, combattu, succombé; de préférer sa fuite même à leurs prières, si par des prières quelques-uns se sont démentis. Je crois, au contraire, qu'il a voulu les honorer; le *fracta virtus* m'explique ce qui suit et m'y fait voir encore une allusion aux tableaux homériques, à ceux qui peignent si souvent la chute des guerriers frappés à mort dans la sanglante poussière.

Ces plaisanteries étranges auxquelles on accommode avec une érudition malveillante les paroles d'Horace, il eût eu bonne grâce vraiment de les adresser à un homme comme son ami, adversaire obstiné d'Octave, qui ne s'était rallié qu'à la dernière extrémité! elles en eussent été bien reçues! Les dates, d'ailleurs, ne s'accordent pas avec ce qu'on suppose. L'ode est de 715, comme je le disais en commençant, et à cette époque Horace n'avait point de relations avec le parti vainqueur; il lui montrait même encore des sentiments hostiles.

Cela m'amène à une autre question: Horace est-il coupable d'un

1. *Carm.*, III, IV, 25 sqq. — 2. *Sat.*, I, IX, 29 sqq. — 3. *Carm.*, III, XIV, 27 sq. — 4. *Epist.*, I, XX, 23. — 5. *Epod.*, I, I, sqq. — 6. *Sat.*, I, VI, 49. — 7. *Carm.* II, VII, 11 sqq. — 8. Voyez, entre autres, dans l'Horace de M. Peerlkamp, p. 182, sa note sur ce passage.

honteux oubli de sa cause, d'une basse apostasie? S'est-il hâté de jeter, avec son bouclier, ses sentiments républicains, d'échanger le culte de la liberté contre celui de la tyrannie? Ce sont là de grands mots et bien durs, mais aussi bien vides. A entendre ces juges sévères d'Horace, on dirait qu'il a eu réellement le choix entre la liberté et la tyrannie; que, par une décision subite, il a brusquement passé de l'une à l'autre. Telle n'est point la vérité. Au temps de l'entreprise de Brutus, il n'y avait rien à Rome qui méritât d'être honoré de ce beau nom de liberté, comme, sous le gouvernement d'Auguste, rien qui méritât d'être flétri du nom de tyrannie. La liberté, telle que l'avait réglée l'antique constitution de l'État, n'existait plus depuis bien des années; elle avait péri, et pour toujours, du moment que Rome avait eu des citoyens plus forts que ses lois. Brutus se dévoua sincèrement à la noble tâche de la faire renaître; mais il eût vaincu à Philippes qu'il n'y eût point réussi. Les mœurs ne la comportaient plus. Les maux de l'État n'avaient plus qu'un remède, violemment imposé par Sylla, par César, par Auguste : l'unité du pouvoir. Quant à ce pouvoir, il fut fondé sans doute par ce qui fait les tyrans, mais il ne fut point tyrannique; au contraire, dans son exercice, juste, sage, modéré, tutélaire, il mérita qu'on s'y résignât, qu'on s'y attachât, qu'on s'y dévouât. Horace ne fit donc pas tout le chemin qu'on dit; il n'alla pas de la liberté à la tyrannie, mais de l'anarchie au pouvoir régulier d'un seul, et, vraiment, de l'un à l'autre il n'y a pas loin. Il mit, d'autre part, à faire le chemin plus de temps qu'on ne s'imagine. La bataille de Philippes est de 712; de retour à Rome en 713, Horace ne fut présenté à Mécène qu'à la fin de 715, et admis au nombre de ses amis que neuf mois après, en 716; en 717, il l'accompagna dans le voyage politique de Brindes, et l'on peut supposer que c'est vers ce temps qu'il fut connu et recherché de l'empereur. Il a donc mis, de compte fait, quatre ou cinq ans à accomplir cette évolution politique tant accusée : c'est plus que bien d'autres à qui on n'a pas imaginé de la reprocher.

Qui l'a changé? Ce qui alors en a changé tant d'autres : l'expérience de la guerre civile, détestée par lui dans tant de belles pièces, qui nous expliquent ses sentiments [1]. Il était bien jeune, il avait vingt ans, vingt et un ans, quand l'arrivée de Brutus vint le surprendre à Athènes, au milieu de ses études littéraires et philosophiques. L'éclat qui entourait alors le meurtrier de César, en qui brillait un dernier reflet des antiques vertus romaines, l'enthousiasme des Athéniens qui le comparaient à Harmodius et à Aristogiton, fascinèrent Horace; il s'enrôla sous ses drapeaux; avec un grade hono-

1. *Carm.*, I, XIV; II, I; *Epod.*, VII, XVI.

rable et, on doit le croire, avec honneur; il y servit, pendant deux ans, jusqu'à sa ruine, la cause que, dans un premier entraînement, il avait embrassée. Mais ces deux ans durent beaucoup modifier ses idées. Il dut voir que Brutus seul, ou à peu près, songeait réellement au rétablissement de la république, à la liberté, à la patrie; que tout le reste, sans excepter Cassius, travaillait pour ses passions et ses intérêts; que, dans l'armée républicaine, il n'y avait pas moins d'oubli des lois, d'illégalité, d'arbitraire, d'exactions, de violences que dans l'armée triumvirale; que la discorde y régnait et y faisait tout manquer; que ses désastres étaient la suite de ses fautes; que le but qu'on y poursuivait était aussi chimérique que noble; que Rome ne pouvait plus échapper à la nécessité d'avoir un maître. Ces réflexions, qu'on peut lui supposer, car tout le monde les fit alors, durent l'amener naturellement, après quelques années passées à l'écart et dans une demi-hostilité contre le gouvernement établi, à s'en rapprocher, surtout quand il en eut été recherché, favorisé, et que la reconnaissance vint ajouter à sa conviction : que ce gouvernement était le seul possible, que son établissement était une chose utile, nécessaire même. Que devait-il faire? Persévérer dans une opposition muette et chagrine? Ce rôle allait à l'aristocratie vaincue par la victoire populaire du régime absolu. Mais pour Horace, vraiment désintéressé dans la querelle où le hasard l'avait mêlé, pour le fils de l'affranchi de Vénuse, pour le scribe de la questure, pour le petit bourgeois de Rome, c'eût été une vraie duperie.

Ce qu'on lui reproche, d'ailleurs, tous l'ont fait, sans qu'on y ait trouvé à redire. A-t-on blâmé Pollion du mot spirituel et noble par lequel il s'est résigné à ce qu'avait amené la force des choses : « Je serai le butin du vainqueur. » Le fils de Cicéron avait de bien autres griefs contre Auguste qu'Horace; il avait servi avec bien plus d'éclat dans l'armée de Brutus : s'est-on étonné que les nécessités des temps l'aient amené à partager, en 723, le consulat avec Auguste? Et Messala, si brillant dans la guerre de Philippes, n'a-t-il pas été un des héros d'Actium? Il ne crut pas par là se contredire. « J'ai toujours été du parti le plus juste, » dit-il à Auguste. « Voici, lui dit-il encore une autre fois, en lui présentant l'homme qui avait prêté son bras au suicide de Brutus, voici celui qui a rendu le dernier service à mon cher Brutus. » Horace, non plus, n'a jamais désavoué Brutus. Il s'est vanté, plus d'une fois, dans ses ouvrages, d'avoir été distingué par lui, d'avoir servi sous lui. Mais, comme Messala et les autres, il a cru pouvoir sans se contredire, après des délais convenables et des réflexions suffisantes, céder au cours des choses, accepter ce qui était inévitable et y chercher sa place. D'où vient que, par exception, c'est lui qu'on

accuse? Serait-ce parce que son adhésion à la nouvelle forme de gouvernement s'est traduite par des vers et celle des autres par des actions?

Horace qui, selon ma conviction, n'a point déserté lâchement son rang à Philippes, ni plus tard, à Rome, son parti politique, qui a cédé avec convenance et dignité, dans le changement qu'on lui reproche, à la force des choses, n'a pas mérité davantage qu'on l'appelât dédaigneusement comme on l'a fait quelquefois, le courtisan de Mécène. Il est encore à cet égard son propre historien, son apologiste. La nature véritable des rapports que pendant trente ans, de 716 à 746, époque de sa mort, il a entretenus avec Mécène, nous est attestée dans de nombreux passages de son recueil. Nous ne pourrions les citer tous; contentons-nous d'en résumer les principaux traits.

Sur le mont Esquilin, dans un lieu naguère attristé et empesté par un cimetière public, s'étendent de vastes et beaux jardins, s'élève une maison superbe, qui domine sur Rome entière, sur sa magnificence, son bruit et sa fumée, d'où l'œil s'égare au loin, jusqu'aux coteaux de Tusculum et de Tibur. C'est dans cette maison qu'Auguste malade se fera porter pour y chercher un air plus pur; c'est d'une tour de cette maison que Néron contemplera, chantera l'incendie que l'histoire l'accuse d'avoir allumé. Là vit, au milieu de toutes les jouissances du luxe, fort occupé de ses plaisirs, tout entier, en apparence, aux douceurs de la vie privée, un simple chevalier romain, qui joue dans l'État un bien grand rôle : c'est l'ancien et intime ami de l'empereur, le compagnon de toutes ses guerres, l'agent de toutes ses négociations, son représentant quand il quitte la ville pour pourvoir dans les provinces aux besoins de sa politique, son confident, son conseiller en toutes choses, avec Agrippa la seconde personne de l'empire. Cette demeure des Esquilies est le siége du crédit et de la puissance. Autour s'agite la foule inquiète des nouvellistes, des solliciteurs, des ambitieux subalternes, qui voudraient bien y pénétrer, qui se travaillent, s'intriguent, pour en forcer la porte, qu'on a soin de leur tenir fermée. Plus heureux qu'eux, envié d'eux, fendant à grand'peine cette presse importune, y est admis, quand il lui plaît, un fils d'affranchi, grand poëte, présenté par d'autres grands poëtes, et qui s'y est établi, en leur compagnie, sur le pied de la plus parfaite amitié. Il n'y porte aucun embarras venant de son peu de naissance, de bien, d'illustration civile et politique; avec une égale aisance il s'invite à la table somptueuse du tout-puissant ministre, ou l'appelle au partage de ses légumes et de son mauvais vin; s'associe à la plus haute fortune, ou fait les honneurs de sa médiocrité. Il paye à la naissance, au rang, au pouvoir politique, au patronage littéraire ce qui leur est dû d'hom-

mages; mais il a l'art de les amortir, de les émousser par je ne sais quoi d'involontaire, d'imprévu, d'accidentel, de détourné, qui leur retire le caractère de pures louanges, qui les rend propres à être offerts et acceptés par des esprits également délicats; il sait mêler à l'expression du respect, de la reconnaissance, du dévoûment, des saillies de familiarité, des accents de tendresse, qui, malgré la différence des conditions, ramènent à l'égalité nécessaire en amitié. Horace n'est pas ce que tant d'autres voudraient être, le client, le complaisant, le parasite de Mécène; il est son ami. Il faut le proclamer à l'honneur de tous deux. Être l'ami d'un grand est une situation délicate, difficile, que compromettent presque infailliblement, d'une part l'inconstance, la sécheresse de cœur qui se développent dans une haute fortune, de l'autre un penchant très-naturel à abuser de sa faveur. Horace s'y maintient par une habileté, qui n'est pas à la portée des plus habiles, car elle tient à son caractère, par sa discrétion, par son désintéressement, par une attention suivie à ne jamais se prévaloir insolemment d'une illustre amitié, à ne point l'exploiter dans des intérêts de vanité, de cupidité. Ce n'est pas tout. Si reconnaissant, si dévoué que soit Horace à l'égard de Mécène, quoiqu'il se soit donné à Mécène, il ne l'a point fait sans réserve; il a réservé son indépendance, qu'il défend, avec une adroite fermeté, contre les empressements quelquefois gênants, les exigences obligeamment tyranniques d'un pouvoir ami [1].

Tels ont été les rapports d'Horace et de Mécène, les écrits du poëte en font foi; on en a grandement méconnu le vrai caractère quand on y a vu un commerce de flatterie et de protection. Horace a mieux que personne connu l'art de cultiver avec honnêteté, dans une juste mesure de déférence et de liberté, l'amitié des grands. Il ne l'a pas seulement pratiqué, il l'a enseigné dans plusieurs de ses épîtres [2], qui sont à sa conduite dans la cour de Mécène ce que d'autres [3] sont à sa pratique littéraire. Ces pièces de la maturité d'Horace peuvent passer pour le testament de l'homme de cour et de l'homme de lettres. On y retrouve sous la forme de préceptes ce qu'on a vu ailleurs en action. Rien n'est plus propre à faire pénétrer dans les secrets de son caractère et de sa conduite, comme aussi de son goût et de son génie.

Il y avait à Rome, par suite de sa constitution aristocratique, de l'extension progressive et indéfinie des propriétés, des immenses fortunes créées par la conquête, une si grande inégalité de conditions, que les trois quarts de la société romaine étaient à l'égard de l'autre en état de clientèle. C'était là surtout l'inévitable condition des hommes qui sans naissance et sans bien étaient portés par leur vocation vers la

1. *Epist.*, I, VII. — 2. *Ibid.*, I, XVII, XVIII. — 3. *Ibid.*, II, 1, 11; *Ad Pison.*

culture des arts de l'esprit, culture peu lucrative par elle-même : c'est des libraires non des auteurs qu'Horace a dit : *Hic meret æra liber Sosiis*[1]. Cette condition avait été forcément celle de tous les prédécesseurs d'Horace, à quelques exceptions près, celle, par exemple, qu'il faut faire pour Lucilius et Lucrèce, tous deux chevaliers romains; encore se donnèrent-ils, pour qu'il ne leur manquât rien du poëte, des patrons. Esclaves, affranchis, clients, tous en eurent, et ennoblirent plus ou moins leur dépendance par la dignité de leur caractère et de leur conduite. Que pouvait faire Horace, dépouillé, ruiné par la guerre civile, que pouvait-il faire, lui poëte, pour échapper aux bureaux de la questure, que de rechercher comme eux l'inévitable patronage des grands?

C'était quelquefois une bien malheureuse condition. Veut-on savoir tout ce qu'elle pouvait renfermer d'ignominie, d'assujettissement, de fatigue, d'ennuis, de désespoir? Qu'on lise le traité de Lucien, sur les gens de lettres, comme on traduit à la moderne, qui se mettent à la solde des grands. Horace échappa à ces misères, trop communes, avec beaucoup de bonheur et d'art.

Son heureuse fortune lui fit rencontrer un homme qui ne protégeait pas les lettres par vanité, ou seulement dans des vues politiques, mais qui les aimait; un homme honnête, touché de l'honnêteté, la recherchant, la récompensant; un homme capable d'amitié, à qui il fallait autre chose que des parasites, à qui il fallait des amis. Horace, par les grâces de son esprit et son heureux caractère, devint un de ces amis nécessaires au bonheur de Mécène, à l'achèvement de sa fortune prospère; et il se maintint dans ce rang par la pratique habile d'un art, dont il n'avait certes pas à rougir, puisqu'il n'a pas craint de l'enseigner et d'en faire comme le pendant de son *Art poétique*.

C'est ici le lieu de rechercher si Horace a porté la même délicatesse de sentiments, les mêmes principes de conduite dans des relations plus hautes, celles qu'il lui fut donné d'entretenir avec le maître de Mécène et du monde, avec l'empereur Auguste; d'examiner par quelles démarches il s'insinua dans ses bonnes grâces, de quelles louanges il les acheta ou les paya; quel usage il fit de la faveur et jusqu'où il lui convint de s'y avancer. Nous arriverons encore à nous convaincre qu'on fait tort à Horace lorsqu'on le confond, parce qu'il a eu accès à la cour, avec le vulgaire des courtisans; plus grand tort, lorsqu'on voit en lui un déserteur intéressé de la liberté, un panégyriste vénal du despotisme; lorsque, pour rimer à Octave, on l'appelle *adroit esclave*, comme a fait Voltaire[2], que ses complaisances pour Frédéric, pour Catherine,

1. *Ad Pison*, 345. — 2. *Epître à Horace.*



pour Richelieu, pour madame de Pompadour, pour tous les puissants, honorables ou non, n'autorisaient certes pas à se montrer si sévère.

Horace, on l'a pu voir, ne s'était pas établi auprès de Mécène par une insistance importune : il s'en fallait bien. Présenté par Virgile, par Varius, il s'était laissé oublier pendant neuf mois et n'était revenu que lorsqu'on l'avait appelé [1]. On peut croire qu'il usa de la même réserve à l'égard de l'empereur; qu'il ne se pressa point de s'approcher de lui; qu'il ne s'intrigua point pour en être remarqué; qu'il laissa faire au temps, aidé du mérite de ses ouvrages et des bons offices de Mécène. Il ne ressemblait pas à ces poëtes qu'il a peints « se lamentant sur ce que leurs travaux ne sont pas assez en lumière, sur ce qu'on fait trop peu d'attention au tissu délicat de leurs compositions et se flattant qu'un jour viendra où, au moindre petit bruit qu'ils font des vers, l'empereur s'empressera de les appeler, pour se charger de leur fortune et leur ordonner d'écrire [2]. » Cette vanité confiante et indiscrète que Molière, par l'organe de Clitandre faisant la leçon à Trissotin [3], a reprochée, à peu près dans les mêmes termes à certaines gens de lettres de son temps, n'était pas le défaut d'Horace; et quand, selon son constant usage de prendre lui-même sa part des censures qu'il adressait aux autres, il se l'attribuait, Auguste, à qui ces vers étaient destinés, et le public qui devait les lire ensuite, n'avaient garde de l'y reconnaître.

Lequel d'Horace ou d'Auguste a d'abord recherché l'autre? Cela peut vraiment sembler douteux. J'incline, pour moi, à penser qu'ils se sont naturellement rencontrés. D'une part, cette lassitude, dont a parlé Tacite [4], qui succède toujours aux agitations politiques, à la guerre civile, à l'anarchie, le sentiment des souffrances de l'État au dedans, de son affaiblissement, de son abaissement au dehors, avaient amené par degrés le poëte, ses écrits lus dans leur ordre chronologique [5] en font foi, à de la résignation d'abord, puis à de la reconnaissance, enfin à du dévouement pour le pouvoir nécessaire et secourable, auquel seul il appartenait d'arrêter le cours de tant de calamités. D'autre part, l'habile héritier de l'usurpation de César savait bien que les Romains avaient besoin d'être distraits, consolés, dédommagés de la perte de la liberté, et dans cette pensée il s'appliquait à les occuper de la gloire des lettres. Il le faisait aussi par des motifs plus personnels, se servant d'elles, de leur action sur les esprits, pour se laver des souillures de la guerre civile, réhabiliter son autorité, rendre ses actes

1. *Sat.*, I, VI, 54 sqq. — 2. *Epist.*, II, I, 219 sqq. — 3. *Les Femmes savantes*, IV, 3. — 4. *Annal.*, I, 1.
5. *Carm.*, I, XIV; *Epod.*, VII, XVI; *Carm.*, II, I; I, II, XXXV.

populaires, son gouvernement respectable et sacré. De là ses institutions littéraires, la bibliothèque Palatine avec les concours poétiques dont elle était le siége, les prix qui s'y décernaient; de là sa munificence intéressée et éclairée envers les grands génies que la fortune lui adressa, Horace particulièrement et Virgile, dont on ne peut en cela, comme en tant d'autres choses, le séparer. Par des bienfaits qui, d'ailleurs, je l'ai déjà dit, n'étaient après tout qu'une restitution, un dédommagement de ce que leur avait coûté sa victoire, par des manières familièrement affectueuses, des égards délicats fort au-dessus de ses bienfaits et d'un effet plus puissant, il sut se les attacher et ajouter le poids de leur reconnaissance aux considérations d'un autre ordre qui pouvait, comme tant de bons citoyens à cette époque, les rallier, les associer à sa cause.

D'autres l'ont servi avec conviction, avec patriotisme, le patriotisme de l'empire, qui n'était pas celui de la république, le dévouement à l'État représenté par un homme; d'autres, dis-je, l'ont servi de leurs conseils et de leur épée. Ces excellents poëtes ne lui ont pas prêté un appui moins honnête, je pense, et moins utile, dans des vers qui l'ont payé, et au delà, de ses bienfaits, qui lui ont donné tant de grandeur dans le présent et dans l'avenir, qui ont tant contribué à fonder, à consacrer, à éterniser son règne.

Cette gloire, cette grandeur, ils y ont beaucoup ajouté, on doit en convenir; mais enfin ils ne l'ont pas faite. Il y avait chez le prince qu'ils célébraient matière à leurs éloges. Les guerres civiles terminées, l'État pacifié au dedans, rendu redoutable au dehors, une administration juste, sage, modérée, sous laquelle prospéraient la ville et les provinces, de grands et utiles travaux, des lois salutaires et respectables par leur objet, même lorsque les mœurs publiques en annulaient l'influence, c'étaient là des titres à la reconnaissance, à l'admiration publique, ajoutons, à l'enthousiasme tant accusé des panégyristes.

Pourquoi cet enthousiasme n'aurait-il pas été sincère? pourquoi ne leur aurait-il pas fait oublier, en faveur d'un présent prospère et glorieux, les taches du passé? Pourquoi ne leur aurait-il pas dérobé la vue de ce que pouvait amener l'établissement du pouvoir absolu, et de ce qu'il amena, les excès de la tyrannie et de la servilité? Horace et Virgile n'eurent pas plus de mémoire, ni plus de prévoyance que leurs contemporains; ils partagèrent leurs illusions et s'en rendirent les interprètes dans des panégyriques exagérés sans doute comme toute louange contemporaine, officielle, adressée en face au pouvoir, mais dont cependant une partie n'est point désavouée par l'histoire.

L'histoire a-t-elle beaucoup à retrancher de cette dernière ode, où, en 744, deux ans avant sa mort, le poëte, rassemblant tous les titres

glorieux du règne d'Auguste, a comme résumé tous ses panégyriques?

« ... Ton âge, ô César, a fait renaître dans nos champs les fertiles moissons, a rendu au dieu de notre Capitole les enseignes dont se sont dépouillés les orgueilleux monuments des Parthes; il a fermé ce temple de Janus, désormais inutile, que Romulus avait consacré à la guerre; il a mis un frein à la licence égarée hors des voies de l'ordre et de la justice; il a chassé le crime, et rappelé les maximes antiques, qui ont fait la grandeur du nom latin, la force de l'Italie, par qui notre gloire et notre puissance se sont étendues depuis les bords où se couche le soleil jusqu'à ceux où il se lève.

« Sous la garde de César, nous n'avons rien à craindre pour notre repos des fureurs de la guerre civile, des violences de la guerre étrangère, de cette colère qui forge les épées et pousse à la discorde les villes malheureuses. Non, les lois de César ne seront enfreintes ni par les peuples qui boivent l'eau profonde du Danube, ni par les Gètes, ni par les Sères, par les Perses perfides, par ceux qu'a vus naître le Tanaïs[1]... »

J'écarte, comme suspect à bon droit de complaisance, le témoignage de Velleius Paterculus[2]; je m'en tiens à celui de Tacite, qu'on ne peut récuser. Dans les premiers chapitres de ses *Annales*[3] sont rapportés les discours contradictoires tenus aux funérailles d'Auguste. Les censures portent sur le temps où il s'est élevé par tant de ruses et de violences au pouvoir; les éloges sur la manière dont il l'a exercé. Ces éloges, qui passent sans contradiction, ne se distinguent des louanges d'Horace que par la gravité du style historique; on y voit de même : «.... la mer, l'Océan, des fleuves lointains donnés pour barrières à l'empire; les légions, les flottes, les provinces, tout enfin réuni par un lien commun; les droits des citoyens respectés, les alliés ménagés, Rome elle-même embellie d'une magnificence inconnue!... »

IV

J'ai fait, dans les louanges adressées par Horace à Auguste, la part de la conviction et de la vérité; il faut y faire aussi la part de l'exagération, non sans dire cependant qu'elle ne doit pas être mise tout entière sur le compte du poëte : il la reçoit des mœurs publiques, lesquelles, par haine et par crainte de l'anarchie, se précipitent dans la servilité et préparent, pour un avenir bien prochain, les maux de la tyrannie; il la reçoit, à son insu, je le crois, des suggestions d'un gouvernement habile, qui n'a pas marchandé, acheté ses louanges, on

1. *Carm.*, IV, xv, 4 sqq. — 2. *Hist.*, II, 89. — 3. *Annal.*, I, 10.

fait injure à Horace, on le méconnaît par une telle supposition, mais qui s'est emparé de ses sentiments; il conspire avec les armées, le sénat et le peuple, à la formation, à l'établissement du pouvoir qui rassemble et confond dans son unité tous les pouvoirs de l'État, en qui se personnifie l'État lui-même, non pas seulement son présent, mais son passé et son avenir, qui peut dire, comme Louis XIV : *l'État c'est moi*.

Suivons la marche de cet établissement et indiquons ce qui appartient au poëte dans une œuvre à laquelle ses vers n'ont pas été inutiles.

L'esprit de la politique d'Auguste fut de ménager les ombrages de Rome en maintenant les anciens noms, les anciennes formes, l'apparence des institutions, et, toutefois, de substituer, par degrés, au jeu d'un gouvernement libre son autorité absolue.

Il ne prend point les titres odieux et suspects de roi, de dictateur; il se contente de celui de prince, *princeps*, titre modeste du citoyen inscrit le premier sur la liste du sénat, et qui lui sert à couvrir l'usurpation progressive, la concentration en sa personne de tous les pouvoirs publics.

Les armées de César, auxquelles ses succès ont joint celles de Brutus, d'Antoine, de Lépide, l'ont fait le maître incontesté de l'empire. Il en reste le chef perpétuel, sous le titre d'*imperator*, que son bon plaisir communique à d'autres pour commander, vaincre, triompher en son nom.

Il n'y a de consuls que lui-même ou ceux qu'il veut, et par l'autorité consulaire il dispose du sénat.

La victoire de César, la victoire d'Auguste a été remportée au nom du peuple. Aristoste a dit, je crois, que la plupart des *tyrans* ont été démagogues. Les choses se sont ainsi passées à Rome. C'est le peuple de Rome qui est censé avoir vaincu avec César, avec Auguste. Auguste reste le représentant du peuple, sous le titre populaire de tribun perpétuel, qui le rend inviolable et sacré.

Ce n'est pas encore tout : il reçoit du sénat la surveillance des mœurs; l'*imperator*, le consul, le tribun perpétuel exerce aussi à perpétuité la censure. Cela se fait en 735[1].

Que lui manque-t-il? Le souverain pontificat? Pour n'en pas affaiblir le caractère perpétuel, il attend patiemment que la mort de Lépide le lui apporte dans son intégrité[2]. Lépide meurt en 741, et Auguste, au mois de mars 742, est fait grand pontife[3].

Il faut suivre dans l'histoire cet envahissement, cette conquête de

1. Dio. Cass., LIV, 10. — 2. Suet., *Oct. Aug.*, 31. — 3. Dio. Cass. LIV, 27; Ovid., *Fast.*, III, 415, sqq.; Foggin., *Verr. Flacc. Fast.*, etc., 1779, p. 23.

tous les pouvoirs par Auguste qui, sans ambition, à ce qu'il semble, s'arrange pour qu'on les lui offre, se fait prier pour les accepter, ne les accepte pas avec ce caractère de perpétuité que nous venons de leur donner; mais, ce qui revient au même, demande avec ponctualité qu'on les renouvelle aux époques légales, les possède enfin tous, est à lui seul ce qu'on appelait autrefois la république [1].

Le voilà devenu l'héritier, le légataire universel de la liberté, des conquêtes, de la gloire de Rome. Eh bien! ce fruit de sept siècles de travaux au dedans et au dehors, Horace, dans ses vers, aidant la politique du prince, le confisque, pour ainsi dire, à son profit. Lisez ces odes [2] où tous les souvenirs de la république, jusqu'au sacrifice de Régulus, jusqu'au trépas de Caton, servent de cadre à la figure de celui qui, avec l'air de ne rien changer au régime de Rome, y a effacé jusqu'aux derniers vestiges de l'esprit républicain.

« Quel dieu chanter, quel demi-dieu, quel mortel? » se demande-t-il dans le premier de ces deux morceaux, et une magnifique énumération de toutes les gloires de l'Olympe et de toutes celles de Rome, sans oublier la gloire récente de Caton d'Utique,

. . . . An Catonis
Nobile lethum?

l'amène au vrai sujet de ses chants, au successeur de tous les grands hommes romains, qui gouverne la terre sous l'autorité des dieux. De même, dans l'autre morceau, l'humiliation des soldats de Crassus, qui ont pu vivre esclaves et soldats des Parthes, lui rappelle ce que pensait Régulus de pareils prisonniers, et comment il a mieux aimé aller reprendre ses fers que de donner à Rome le conseil de les racheter; et c'est par le tableau de sa rigide vertu, de son sublime sacrifice, qu'il célèbre les satisfactions obtenues des vainqueurs de Crassus par la politique d'Auguste. Ainsi, et Régulus, et Caton, et tous les grands hommes de la république romaine font, pour ainsi dire, cortége à Auguste dans les vers d'Horace. C'est ainsi encore [3] que les beaux-fils de l'empereur, Drusus et Tibère, et par conséquent l'empereur qu'il présente comme leur maître dans l'art de la guerre, sont célébrés par de magnifiques souvenirs de Néron vainqueur d'Asdrubal, et de la seconde guerre punique.

Le poëte, infidèle à son épicurisme, a quelquefois célébré l'âpreté, la rudesse des vieilles mœurs romaines, l'ancien esprit religieux de Rome [4]; mais c'est pour flatter le législateur fort peu dévot et fort peu

1. Tacit. *Annal.*, I, 2. — 2. *Carm.*, I, XII; III, V. — 3. *Ibid.*, IV, 4. — 4. *Carm.*, III, VI, XXIV.

moral, qui voudrait, politiquement, réparer les ruines de la religion, et, en attendant, répare celles des temples; qui voudrait rappeler les habitudes et les vertus domestiques, et dont les édits en faveur du mariage portent le nom de consuls tous deux célibataires; réformes impuissantes, Horace le savait bien, lui qui a si bien dit : « Les lois, sans les mœurs, que sont-elles, que peuvent-elles ? »

. . . Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt[1] ?

qu'il a pu louer cependant, les jugeant sur leur intention, nous ne lui en faisons pas un reproche, mais à la gloire desquelles il a évoqué des souvenirs qui font d'Auguste le représentant des vieilles mœurs, comme il l'est de la gloire militaire et civile, de l'antique constitution de Rome.

Horace prend de même possession pour lui de tous les lauriers de l'époque présente. Auguste, bien qu'il se fût trouvé à plus d'une bataille, à Philippes, à Actium, dans la guerre des Cantabres, était un prince peu guerrier. Le poëte n'en célèbre pas moins magnifiquement la part qu'il a prise à ces grandes affaires, aux dépens de ses lieutenants, les véritables généraux; d'Agrippa, par exemple, ou qu'il passe sous silence[2]; ou qu'il ne nomme pas seul dans une ode faite pour lui[3]; que dis-je ? aux dépens des plus grands hommes de guerre du temps passé, des Scipion, des Marius[4], qui n'ont rien fait de pareil; presque aux dépens d'Hercule auquel il le compare, à son retour d'Espagne[5]. Dans les vers d'Horace[6], comme dans les habitudes du régime impérial, Auguste est le seul général, le seul triomphateur de son temps; on ne commande, on ne triomphe que par lui, et pour lui; toutes les victoires sont les siennes; cet empire immense, c'est son bras qui le défend à la fois en tous lieux, contre les Cantabres, les Bretons, les Germains, les Daces, les Parthes, les Arabes, contre les Indiens et les Sères; les succès mêmes, plus diplomatiques que guerriers, remportés sur les Bretons, sur l'Arménie, sur les Parthes, sont transformés en batailles gagnées par Auguste[7]. En lui est personnifiée par le poëte toute la gloire, toute la grandeur présente de l'empire, comme en lui résident en effet tous les pouvoirs publics de Rome.

Nulle part cette confusion volontaire ne paraît d'une manière plus éclatante que dans la pièce la plus officielle d'Horace, celle que par l'ordre de l'empereur il composa en 737, pour la célébration des jeux

1. *Carm.*, III, XXIV, 35. — 2. *Ibid.*, I, XXXVII, 16. — 3. *Ibid.*, I, VI, 11. — 4. *Epod.*, IX, 2, 23 sqq. — 5. *Carm.*, III, XIV, 1 sqq. — 6. *Ibid.*, IV, IV, XIV. — 7. *Ibid.*, II, IX, 17 sqq.; III, V, 1 sqq.

séculaires, dans le *Carmen seculare*. Dans ses vœux pour le maintien de la prospérité et de la grandeur de l'empire, l'empereur a toujours une place, plus ou moins apparente; la maison du Palatin y brille en regard de Rome même :

Si Palatinas videt æquus arces,
Remque Romanam [1].

dit-il d'Apollon.

Mais c'est peu de cette grandeur mortelle; Horace y joint encore un caractère sacré : elle est établie par les dieux, exercée au nom des dieux. C'est, dans l'antiquité profane, le système du droit divin.

« Sous les rois tremble le troupeau de leurs sujets; aux rois eux-mêmes commande Jupiter, l'illustre vainqueur des géants, dont le sourcil ébranle la nature [2]. »

Voilà le principe; voici l'application :

« O père et conservateur de la race humaine, fils de Saturne, les destins t'ont confié le grand César, laisse régner César avec toi.

« Soit qu'il triomphe justement de ces Parthes qui menaçaient le Latium, soit qu'il soumette, sous le ciel oriental, les Sères et les Indiens, c'est à lui, au-dessous de toi seul, de régir par d'équitables lois le vaste univers. Toi, cependant, de ton char bruyant, tu ébranleras l'Olympe, et tu lanceras ta foudre vengeresse sur les bois profanés [3]. »

Auguste est mis bien haut, le premier dans le gouvernement du monde, après Jupiter. Le poëte l'élèvera plus encore. Par la mention fréquemment renouvelée des chimériques aïeux de Jules César et de son fils adoptif, des Anchise, des Énée, des Iule, il montre les destins de Rome remis dès ses commencements, ses plus lointains commencements, aussi bien qu'à l'époque où sa constitution redevient monarchique, au temps des rois latins, des rois albains, des rois romains, au temps des empereurs, entre les mains d'une même famille et d'une famille qui, par son origine, tient aux dieux eux-mêmes.

César l'avait dit, dans la tribune aux harangues, faisant l'oraison funèbre de sa tante Julie : « Ses aïeux maternels remontent aux rois; ses aïeux paternels se rattachent aux dieux immortels eux-mêmes. Car d'Ancus Marcius viennent les Marcius Rex, dont sa mère portait le nom, et de Vénus viennent les Jules, auteurs de notre famille. Il y a donc dans sa race, avec la majesté des rois, les plus puissants parmi les hommes, la sainteté des dieux à qui sont soumis les rois [4]. »

1. V. 65. — 2. *Carm.*, III, I, 5 sqq.; — 3. *Ibid.*, I, XII, 50 sqq. — 4. Suet., *C.-J. Cæs.*, 6.

Horace ne semble-t-il pas traduire la prose de César, lorsqu'il dit, dans les beaux vers que nous traduisions tout à l'heure :

> Regum timendorum in proprios greges,
> Reges in ipsos imperium est Jovis[1]...

lorsqu'il remonte, comme si souvent Virgile, à la commune origine et de la famille des Jules et de Rome elle-même, l'une et l'autre venues des dieux[2] ?

Jules César et Auguste sont donc préposés par Jupiter au gouvernement du monde, et ils le gouvernent sous son autorité immédiate, au-dessous seulement des dieux auxquels ils appartiennent par les liens de la parenté. Il ne reste plus qu'à les déclarer dieux eux-mêmes; et c'est ce que fait Horace, sous des formes diverses. Auguste est, dans ses vers, un fils des dieux, destiné à aller les rejoindre, et à partager avec eux les honneurs du ciel quand il aura accompli ici-bas sa tâche mortelle; ou bien encore, c'est un dieu descendu sur la terre qui, cachant sous la figure d'un homme les traits de sa divinité, daigne s'occuper, durant quelques années, de gouverner le monde[3].

Voilà tout le système des louanges données par Horace au triumvir Octave et à l'empereur Auguste, non pas avec cet ensemble, cette suite, mais partiellement, fortuitement, selon le caprice et le besoin.

Il est remarquable que ce système se retrouve, chez Virgile, absolument le même. L'*Énéide* peut être ramenée, tout entière, au dessein de résumer dans la seule personne d'Auguste tout le passé fabuleux et historique de Rome. Les *Bucoliques* et les *Géorgiques* sont pleines de la divinité d'Auguste.

Les deux poëtes ont travaillé, dans le même temps, avec un même fonds d'idées, les mêmes formes, quelquefois les mêmes expressions, à une œuvre commune, celle de fonder, de consacrer, autant qu'il était en eux, ce qui s'établissait sous leurs yeux, le régime monarchique et théocratique de l'empire.

Ce serait de leur part le comble de l'adulation, s'ils y avaient travaillé seuls. Mais il faut dire, à leur justification, ou du moins pour leur excuse, qu'ils ont seulement mis en vers, en vers admirables, ce qui se pensait, se disait, se faisait autour d'eux, qu'ils ont été les magnifiques traducteurs des mœurs publiques, des actes publics, qu'ils ont conspiré avec tout le monde pour l'établissement de ce que tout

1. *Carm.*, III, I, 5 sqq. — 2. *Ibid.*, I, II, 17 sqq.; III, III, 11 sq.; IV, IV, 53 sqq., VI, 21; XV, 31 sq.; *Carm. sec.*, 37 sqq. — 3. *Carm.*, I, II, 41 sqq.; III, V, 1 sqq.; XXV, 3 sqq.; IV, V, 33 sqq.

le monde appelait, comme le terme et le remède des maux de l'État, l'établissement du pouvoir d'un seul.

On ne peut méconnaître qu'ils ont l'un et l'autre obéi à un mot d'ordre, qu'ils se sont conformés à un programme du pouvoir. Ils n'ont pu être impunément les amis de Mécène et d'Auguste. Cette situation les a soumis à la nécessité d'éloges excessifs qu'ils ont seulement modérés par la délicatesse du tour, le goût exquis des paroles. Ces éloges ne sont pas sans conviction, et c'est ce qui les absout; mais il s'y mêle une exagération commandée, imposée, officielle, qui les refroidit malgré leur beauté poétique. Virgile et Horace n'ont pas été des flatteurs, il est dur, étroit, déclamatoire de le dire; mais ils ont eu leur part inévitable de la flatterie universelle où précipitait le besoin de l'unité dans le pouvoir.

Le dernier terme de cette flatterie, c'est l'apothéose, chose pour nous bien étrange, et même, au premier abord, incompréhensible. Il faut dire, cependant, quant aux poëtes, qu'avant d'être chantée par eux, elle avait été proclamée par la superstition populaire et décrétée par les pouvoirs publics; et quant aux Romains eux-mêmes, qu'elle n'était pas pour eux une nouveauté, qu'ils en avaient reçu les éléments, fort anciens, et de la Grèce, et de l'Orient, et des nations italiques, et même de leurs ancêtres. Qu'on me permette d'établir rapidement, à la décharge, s'il se peut, d'Horace, et, par occasion, de Virgile, et aussi de leur public, l'une et l'autre thèse.

En 710, on expose le corps de César dans une sorte de chapelle faite à la ressemblance du temple de *Venus Genitrix;* par cette disposition est consacrée l'origine divine que s'attribuait la famille des Jules, et que César lui-même, cela a été rappelé tout à l'heure, ne s'était pas fait faute de célébrer du haut de la tribune aux harangues [1]. Vers le même temps, on élève sur le Forum, en l'honneur de l'illustre mort, une colonne, bientôt abattue par le parti contraire [2], puis sans doute relevée, puisque Suétone nous dit [3] que le peuple était dans l'usage d'y sacrifier, d'y faire des vœux, d'y jurer, dans les contestations, par le nom de César. Viennent des jeux voués par lui à *Venus Genitrix* et donnés en son nom par son héritier; tandis qu'on les célèbre, paraît une comète qui brille durant sept nuits et dans laquelle le peuple voit son âme transportée au ciel. Désormais, en mémoire de ce passage merveilleux, son image sera surmontée d'une étoile [4]. Tout

1. Suet., *C.-J. Cæs.*, 6, 84. — 2. Cic., *ad div.* XII, 1; IX, 14; *ad Attic.*, XIV, 15; *Philipp.*, I, 2; II, 42. — 3. *C.-J. Cæs.* 84.

4. Dio. Cass., XLV, 6, 7; Appian., *Bell. civ.*, III, 28; Plin., *Hist. nat.*, II, 25; Senec., *Quæst. nat.*, VII, 17; Plutarch., *Cæs. vita*, 69; Serv. ad Virg. *Eclog.*, IX, 47.

se prépare ainsi pour son admission officielle au nombre des dieux, que décrètent, en 712, les triumvirs, comme pour obéir au vœu populaire [1]. Cette première apothéose en prépare une seconde, celle d'Octave. On commence, en 718, après ses victoires sur Sextus Pompée, à lui ériger des temples; il les accepte dans les provinces à la condition qu'ils seront placés en même temps sous l'invocation de Rome, *communi suo Romæque nomine;* mais à Rome même il les refuse obstinément, *pertinacissime* [2]. Le sénat l'en dédommage en 725, lorsque, Antoine abattu, il est seul maître de l'empire. Un décret l'associe alors aux honneurs des dieux pénates; on l'invoquera avec eux, on lui offrira comme à eux des libations dans les repas; il sera pour chaque citoyen l'objet d'un culte privé, puisqu'il n'a pas voulu recevoir de Rome elle-même un culte public [3]. Ces apothéoses populaires, ces apothéoses légales expliquent, excusent peut-être, si elles ne les justifient pas, celles par lesquelles nos deux grands poëtes les ont traduites dans leurs vers.

Bien des peuples, d'ailleurs, avant les Romains, avaient divinisé des mortels; bien des poëtes, avant Horace et Virgile, avaient chanté ces dieux d'origine terrestre. Les Grecs, de temps immémorial, avaient eu leurs héros, foule innombrable, répartie entre toutes ses villes et dans laquelle prenaient place, auprès de personnages fabuleux, des personnages historiques, tels que Lycurgue [4], tels que Harmodius et Aristogiton [5], tels que Gélon et Hiéron [6]. Les peuples orientaux, qui rapprochaient les dieux des hommes, au lieu d'élever les hommes au niveau des dieux, avaient de tout temps incarné la divinité dans leurs souverains. Puis la conquête de l'Asie par Alexandre avait mêlé les deux méthodes; on avait usé de toutes deux pour Alexandre pendant sa vie et après sa mort; ses successeurs, les Séleucides, les Lagides, avaient consacré par les noms grecs de dieu *épiphane*, *évergète*, *soter*, c'est-à-dire visible, bienfaisant, sauveur, l'incarnation orientale qui leur attribuait ici-bas les honneurs du ciel. Nulle part la poésie n'était restée étrangère à ces serviles profanations, pas même dans Athènes [7], à plus forte raison dans Alexandrie, où les avaient chantées les vers des Théocrite [8], des Callimaque [9], ces maîtres immédiats de la poésie latine. N'aperçoit-on pas par quelles voies diverses l'apothéose s'est introduite, à l'époque qui nous occupe, dans les mœurs et dans la littérature des Romains, et d'où sont venues ces formes tantôt grecques, tantôt orientales, que lui ont données Horace et Virgile?

1. Suet., *C.-J. Cæs.*, 88. — 2. Id., *Oct. Aug.*, 52. — 3. Dio. Cass, LI, 19. — 4. Herodot., I, 66; Pausan., *Lacon*, III, 16; Plutarch., *Lycurgi vita*. — 5. Athen., XV. — 6. Diod. Sic., XI, 38, 66. — 7. Plutarch., *Demetr. vita*, XII sqq.; Athen., VI, 63. — 8. Theocrit., *Idyll.* XVII. — 9. *De coma Berenices*, Catull., *Carm.* LXVI.

Lorsque Catulle traduisait la pièce de Callimaque sur la chevelure de Bérénice, placée par la flatterie scientifique et poétique des Alexandrins parmi les astres, il ne pouvait guère se douter, lui, auteur de tant d'épigrammes sanglantes contre César, que ses vers, simple étude littéraire, étaient les précurseurs de ceux où Virgile d'abord, et puis Horace, allaient chanter l'astre de Jules, César lui-même et son héritier Octave divinisés à la voix du peuple par le sénat.

L'invasion à Rome d'idées et de pratiques si nouvelles était toutefois moins subite qu'elle ne pouvait le paraître. Bien des années auparavant, T.-Q. Flamininus avait souffert que la folle reconnaissance des Grecs pour des bienfaits très-équivoques l'associât, sur le frontispice de leurs temples et dans leurs cérémonies saintes, aux honneurs des dieux[1]. D'autres proconsuls, sans doute, devinrent ainsi, hors de Rome et à son insu, des dieux pour leurs obséquieuses provinces[2]. Ne voyons-nous pas dans Cicéron[3] qu'il n'avait tenu qu'à lui, car les fonds étaient faits, d'avoir un temple dans sa Cilicie? N'a-t-il pas lui-même, dans l'égarement de sa douleur paternelle, voulu élever un temple à sa fille Tullia[4]?

Mais c'est au temps du second triumvirat que se déclare chez les Romains la passion, la folie de l'apothéose. Il y a lutte même à cet égard entre les triumvirs. Si Octave, naguère parodiste, dans un repas clandestin, des fêtes de l'Olympe[5], ne laisse pas d'autoriser des bruits qui lui donnent pour père Apollon, Apollon auquel plus tard l'assimileront et sa statue, décoration de la bibliothèque Palatine, et de flatteuses figures poétiques; Antoine, de son côté, prétend descendre d'Anton, fils d'Hercule, et dans sa manière de s'habiller se donne des airs d'Hercule; variant, au reste, ses déguisements sacriléges, à Athènes il se fait voir en Bacchus, à Alexandrie en Osiris[6]. Leur adversaire, Sextus Pompée, n'est pas en reste; il se dit, lui, en souvenir des succès de son père et des siens propres sur mer, fils de Neptune, et, comme tel, s'habille d'une robe couleur d'azur[7]. Horace a appelé, par dérision, *Neptunius dux* ce prétendu fils de Neptune, mais en se déclarant, contradiction piquante et ordinaire à l'esprit de parti, pour le fils d'Apollon.

On voit à quel point les voies étaient préparées aux entreprises théocratiques d'Octave et aux apothéoses poétiques de ses panégyristes. On

1. Plutarch., *Flaminin. vita* XXIII. Voir à ce sujet un mémoire de l'abbé Mongault, dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles lettres, t. I, p. 353.

2. Suet., *Oct. August.*, 52. — 3. *Epist. ad Quint. fratr.*, I, I, 9, 26. — 4. *Consolat.* fragm. (Lactant. I, 15); *Ad Attic*, XII, 19, 22, 36, 41, etc. — 5. Suet., *Oct. Aug.*, 70. — 6. Plutarch., *Anton. vita.* — 7. Dio. Cass., XLVIII, 19; Schol, ad. Horat., *Epod.*, IX, 7.

peut trouver aux unes et aux autres des antécédents même en Italie, même à Rome.

L'Italie avait eu comme la Grèce ses héros, dont l'*Énéïde* donne la liste jusqu'au fils de Vénus, Enée, demi-dieu par sa naissance et, à sa mort, l'un des dieux indigètes du Latium; jusqu'au fils de Mars, Romulus; Romulus placé par la législation des Douze Tables parmi des demi-dieux qu'elle recommande à la dévotion des Romains[1], adoré à Rome comme un de ses dieux protecteurs, sous le nom de Quirinus. Quand se rétablit, sur les ruines des institutions républicaines, la forme monarchique et qu'on cherche à la fortifier par une consécration religieuse, c'est à cette tradition domestique que l'on se rattache. De là, dans les actes publics et, par suite, dans les poëmes qui s'en inspirent, tant d'appels au souvenir d'Énée, ce fabuleux auteur de la race des Jules; de là aussi, en 727, lorsque Octave va devenir Auguste, l'idée qu'on a d'abord de lui faire reprendre, comme au second fondateur et à la nouvelle divinité tutélaire de Rome, le saint nom de Quirinus[2], idée que les législateurs abandonnent par un reste de scrupule, mais qui n'est pas perdue pour les poëtes[3].

D'autres modèles, italiques eux-mêmes, des Césars divinisés, c'étaient ces génies de la religion des Étrusques, qui avaient pris place dans la religion des Romains; génies tutélaires attachés à chaque homme, à chaque maison, à chaque rue, carrefour ou quartier, à chaque ville, à chaque contrée; ces pénates, les uns privés, les autres publics, foule divine, dans laquelle entraient et les morts restés les protecteurs perpétuels du foyer domestique, et ceux à qui la reconnaissance publique attribuait une sorte de patronage sur la cité. Avec eux s'étaient naturellement confondus les héros de la Grèce, qui leur ressemblaient fort; Romulus avait pris sa place à la fois dans ces deux ordres de personnages célestes, marquant d'avance celle que la complaisance commune de la société, des lois, de la poésie attribuerait aux Césars et parmi les pénates et dans la compagnie de Bacchus, d'Hercule, d'Esculape, de Castor et Pollux[4].

Encore une explication; ce sera la dernière. Cette croyance d'origine étrusque qui plaçait auprès de chaque homme, dès sa naissance, sous le nom de son génie, le représentant abstrait de sa personnalité, le compagnon fictif de sa carrière mortelle, l'habitude de rapporter à ce génie tout ce qui concernait la personne elle-même, préparaient les esprits à voir dans le génie de l'empereur, que l'on attestait, par

1. Cic., *de Leg.*, II, 8; cf. 11. — 2. Suet., *Oct. Aug.*, 7; Flor., IV, 12, 66. — 3. Voir Virgile, *Georg.*, III, 27; *Æneid.*, VI, 791; Horace, *Carm.*, III, 3; *Epist.*, II, 1, 4 sq., etc. — 4. Cic., *de Leg.*, II, 8; Horat., *Carm.*, IV, v, 38 sqq.; xv, 25 sqq.

lequel on jurait avec tant de respect, l'être déjà sacré, auquel devaient s'ajouter après la mort les attributs divins.

Tels sont, si je ne m'abuse, les divers courants d'idées, de traditions, d'habitudes, qui, de concert, ont amené les Romains de l'empire à l'égarement, pour nous si monstrueux, de leurs apothéoses. Quelle valeur ces apothéoses avaient-elles à leurs yeux? Cela variait, je crois, avec les conditions. Le peuple les prenait au sérieux, les acceptant volontiers et quelquefois même les imposant : c'était lui, on l'a vu, qui, avant la déclaration officielle des triumvirs, avait fait de César un dieu : *In deorum numerum relatus est, non ore modo decernentium, sed et persuasione vulgi*[1]. Mais pour ceux qui voulaient être dieux, pour ceux qui décernaient ce titre, soit légalement, par des décrets, soit littérairement, par des vers, l'apothéose n'était qu'un moyen de gouvernement, un honneur d'étiquette, une forme poétique.

Il en avait été ainsi, je le pense, au temps d'Alexandre, s'il est vrai qu'il se soit fait déclarer par l'oracle d'Ammon fils de Jupiter, qu'à la manière des rois orientaux il se soit fait adorer comme dieu; il en avait été ainsi au temps de ces Séleucides, de ces Lagides, qui ajoutaient à leurs noms des noms de dieux. Sans doute, ni Alexandre, ni ses successeurs n'avaient cru eux-mêmes à leur divinité; ils y avaient tenu politiquement, comme à une chose utile, pour consacrer auprès des peuples leur autorité. Leurs flatteurs s'étaient empressés de l'accepter comme fournissant une expression de respect au-dessus des témoignages ordinaires qui ne suffisaient plus. Les poëtes, enfin, ne s'étaient point refusés à en faire le thème de complaisants panégyriques.

La même chose se vit naturellement dans cette Rome où Varron venait de distinguer trois religions : une symbolique, servant de voile aux systèmes de la science; une autre politique, instrument de gouvernement; une troisième, littéraire, matière de compositions poétiques[2].

Il est bien clair que Jules César ne se croyait pas issu de Vénus, Auguste fils d'Apollon ou bien Apollon lui-même sous une forme humaine; pas plus qu'Antoine et Sextus Pompée ne se prenaient réellement pour les personnages divins dont ils affectaient le costume et l'apparence. Ces dieux terrestres avaient l'inévitable conscience de leur infirmité mortelle, si spirituellement confessée depuis par Vespasien, lorsqu'il disait, à son lit de mort, avec un sourire : « Je sens que je deviens dieu. »

Il est bien clair encore que, dans les hautes classes de la société romaine, les adorations reçues par les empereurs n'étaient, pour les

1. Suet, *C. J. Cæs.*, 88. — 2. D. Augustin., *de Civit. Dei*, VI, 5 sqq.

législateurs eux-mêmes qui les avaient proposées et votées au sénat, pour les courtisans qui s'en rendaient les premiers interprètes, qu'un témoignage extraordinaire de respect; qu'elles n'étaient, de plus, pour les poëtes, qui, à leur tour, les reproduisaient dans leurs vers, qu'une forme littéraire consacrée.

Le sens qu'y attachent Virgile et Horace m'est expliqué par l'hommage mythologique que leur devancier, Lucrèce, démentant poétiquement sa philosophie irréligieuse, avait adressé à son maître Épicure :

« S'il faut parler comme le demande la majesté enfin connue de la nature, il fut un dieu, oui, un dieu... celui qui le premier trouva la doctrine qu'aujourd'hui nous appelons sagesse, celui dont l'art retira la vie humaine du sein de tant de flots et de tant de ténèbres, pour la conduire dans un port si tranquille et dans un séjour si lumineux.

« Compare avec ces divines inventions qu'on attribue à d'autres dans les temps antiques. Cérès, dit-on, a établi chez les mortels l'usage du blé, Bacchus celui de la liqueur engendrée par la vigne. Sans cela cependant la vie pouvait encore se maintenir; ainsi vivent, encore aujourd'hui, comme on l'assure, certaines nations. Mais, sans un cœur purifié par la philosophie, quelle vie, digne de ce nom, était possible? C'est donc à bien plus juste titre qu'il nous paraît un dieu celui par qui se sont au loin répandues chez les peuples ces douces consolations de la vie qui charment encore nos âmes[1]... »

Autre apothéose philosophique, plus voisine encore des apothéoses politiques de l'empire. On lit dans saint Augustin[2] qu'un contemporain d'Horace, dont on lui a reproché d'avoir raillé les exagérations stoïciennes[3], le grave Antistius Labéon, mettait Platon au rang des demi-dieux, avec Hercule et Romulus; et saint Augustin, qui allègue ce fait, use lui-même littérairement de cette forme de louange pour Platon, qu'il trouve si supérieur à la morale et à la religion des anciens, qu'il est tenté, dit-il, de l'appeler, comme Labéon, un demi-dieu et même un dieu.

C'est littérairement aussi que chez nous, au dix-septième siècle, le grand roi est devenu, sous toutes les formes de l'art, sculpture, peinture, poésie, un dieu de la Fable, souvent Mars, souvent, comme Auguste, Apollon. J'assimilerais volontiers à ce paganisme littéraire les apothéoses de Virgile et d'Horace. En ce qui concerne leurs auteurs et abstraction faite de cette portion encore croyante du public romain qui pouvait les prendre au sérieux, elles ne sont guère autre chose.

Qu'on veuille bien le remarquer : c'est surtout dans ses odes, dans

1. *De Nat. rerum*, V, 7 sqq. — 2. *De Civit. Dei*, II, 14. — 3. *Sat.*, I, III, 82.

des pièces où l'imagination peut librement s'aventurer, qu'Horace a donné à l'éloge du prince ce tour mythologique. Il en use beaucoup plus sobrement dans ses satires et dans ses épîtres. Ainsi est mise en quelque sorte sous le couvert de l'emportement lyrique l'exagération que lui imposent les convenances. Dans les odes, c'est le poëte qui parle, et qui parle en poëte; ailleurs, c'est l'homme dont la parole sera entendue dans son sens littéral et qui ne veut pas sortir des bornes d'une honnête complaisance.

Cette distinction n'est point imaginaire; elle a été faite tout d'abord par un observateur très-intéressé à la faire et très-clairvoyant. Auguste s'était bien aperçu, avec quelque dépit, que, dans les épîtres d'Horace, l'éloge du prince était devenu plus mesuré et aussi plus indirect; il s'en plaignit au poëte lui-même par une lettre qu'il ne faut pas omettre. C'est une pièce importante de ce procès instruit sur l'indépendance et la diginité du caractère d'Horace.

« Sachez que je suis fâché contre vous de ce que dans les ouvrages de cette sorte ce n'est pas avec moi que vous causez de préférence. Avez-vous donc peur de vous faire tort auprès de la postérité en y laissant paraître que vous êtes mon ami [1] ? »

Le biographe qui nous a conservé cette lettre ajoute qu'Auguste arracha ainsi à Horace la pièce qui ouvre son second livre d'épîtres. Or, c'est un morceau où ne se montre pas moins la délicatesse de ses sentiments que celle de son esprit. Le prince y est loué d'abord en quelques mots, qui résument tout son règne, de ce dont le louera l'histoire; le culte dont, à la différence des autres héros, on l'honore de son vivant y est ensuite rappelé, mais tourné en allégorie de la victoire, si rare en cette vie même, du mérite sur l'envie. Ce n'est, du reste, qu'une transition rapide pour arriver au sujet principal de l'épître, la querelle, déjà engagée à Rome, des anciens et des modernes. D'ingénieux développements ramènent par une voie détournée au point de départ, l'excuse du poëte qui ne loue pas le prince autant que le souhaiterait celui-ci. Ce n'est pas que le rôle de panégyriste lui semble manquer de noblesse, bien au contraire : il le représente, dans de fort beaux vers, comme une sorte de sacerdoce du souverain pouvoir. Mais ce rôle appartient à de plus dignes et il est de l'intérêt d'Auguste que les plus dignes seuls y prétendent.

De cette pièce d'Horace, un de ses derniers ouvrages, on le place en l'année 744, il ressort avec évidence que le poëte a plutôt disputé ses

1. « Irasci me tibi scito quod non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris ne apud posteros tibi infame sit quod videaris familiaris nobis esse ? » Suet., *Q. Horatii Flacci vita.*

louanges au pouvoir qu'il ne les lui a offertes, qu'il se les est fait demander et souvent et longtemps, qu'il les a accordées dans sa mesure et à ses heures. Si les recherchant dans son recueil, les rapprochant, les comptant, on faisait une sorte de statistique de ce qu'on a appelé son adulation, on arriverait à des chiffres qui justifieraient peu un mot si dur.

Cela s'élève, sauf erreur, c'est un des droits de la statistique, à trente et quelques passages laudatifs qu'il faut distribuer entre trente années, depuis 716, époque présumée des premières relations d'Horace avec le prince, jusqu'en 746, époque de sa mort. La part annuelle ne semble pas bien forte, surtout si l'on considère que dans ces passages l'éloge est la plupart du temps accidentel, indirect, jeté en passant, mêlé à autre chose et qu'il n'y a guère que seize pièces qui lui soient spécialement consacrées. Ces seize pièces correspondent à un certain nombre d'époques où l'importance, la nature particulière des circonstances exigeaient du poëte qui avait accepté le patronage de Mécène et la faveur d'Auguste de semblables témoignages. Remarquons que la plus ancienne est une épode [1] composée, à la première nouvelle de la victoire d'Actium, en 723, c'est-à-dire sept ans environ après l'admission d'Horace dans la familiarité du ministre d'Octave et dans celle du prince lui-même. Il ne s'est pas pressé assurément de commencer son rôle de panégyriste. Une seconde pièce [2], qui est de 724, célèbre le même événement; d'autres ont trait aux triomphes d'Octave et à son élévation aux honneurs divins en 725, aux titres de Prince et d'Auguste, qui lui sont décernés en 727 [3]; aux expéditions qu'il projette en cette même année 727 contre les Bretons et contre les Arabes [4]; à la guerre qu'il fait aux Cantabres de 727 à 730 [5]; aux soumissions qu'il obtient des Bretons et des Parthes en 734 [6]; aux lois qu'il rend en 736 pour la correction des mœurs publiques [7]; aux jeux séculaires qu'il fait célébrer en 737 [8]; aux victoires remportées en son nom par ses beaux-fils Tibère et Drusus sur les Vindéliciens et les Rhétiens, en 739 [9]; à son retour à Rome en 741, après trois ans de voyages en Germanie, en Gaule, en Espagne [10]; enfin, dans des peintures générales, qu'on croit pouvoir dater de 744, aux grands actes, aux prospérités de son règne [11].

Sur ces seize pièces, trois seulement sont directement adressées à Auguste [12]. Dans d'autres il ne lui parle que par forme d'apostrophe imprévue. Le plus souvent il parle de lui à la troisième personne, le

1. *Epod.*, IX. — 2. *Carm.*, I, XXXVII. — 3. *Ibid.*, I, II; III, III, XXV. — 4. *Ibid.*, I, XXXV. — 5. *Ibid.*, III, XIV. — 6. *Ibid.*, IV, V. — 7. *Ibid.*, III, VI, XXIV. — 8. *Carm. seculare.* — 9. *Carm.*, IV, IV, XIV. — 10. *Ibid.*, IV, V. — 11. *Ibid.*, IV, XV; *Epist.*, II, I. — 12. *Carm.*, IV, V, XIV; *Epist.*, II, I.

désignant quelquefois, sans le nommer, par une simple allusion.

Une nuance assez légère distingue de ces seize pièces cinq ou six, je crois [1], dans lesquelles Horace renvoie à d'autres le soin de louer le prince, faisant toutefois sous forme de prétermission, empruntons encore ce terme à la rhétorique, ce dont il semblait vouloir s'abstenir, et, par ce détour, déguisant et parant ses louanges.

Elles ont partout ailleurs, dans le reste des passages que nous pourrions parcourir, quelque chose de fortuit, d'imprévu, d'involontaire, de propre tout ensemble et à sauver la délicatesse de celui qui les offre et à ménager la pudeur de celui qui les reçoit. Auguste était difficile à cet égard; regimbant, c'est l'énergique expression d'Horace [2], contre les louanges maladroites et brutales, s'inquiétant, dit Suétone [3], du zèle indiscret des poëtes, les contenant par sa présence à leurs lectures, ou par la surveillance des préteurs.

Concluons qu'Horace, rattaché par la nécessité des temps à un gouvernement absolu, a loué, autant par conviction que par reconnaissance personnelle, le représentant de ce gouvernement; qu'il l'a fait avec le sentiment de l'utilité politique de ses éloges, avec discrétion, avec mesure; que l'exagération à laquelle il s'est quelquefois laissé entraîner lui était imposée par des convenances impérieuses, et qu'il a mis à l'atténuer toute la délicatesse de son esprit, reflet charmant de la délicatesse de son caractère.

La mesure de la flatterie est dans l'ambition de celui qui flatte. Or, l'ambition d'Horace était uniquement le maintien de sa modeste aisance. Mécène l'avait assurée par une libéralité à laquelle, selon Suétone [4], s'ajouta dans la suite une autre encore, mais contre le vœu du poëte qui ne l'avait pas souhaitée, lui-même l'a dit, et il est de ceux à la parole desquels on peut croire.

« Je ne demande point à mon puissant ami plus qu'il ne m'a donné. La petite terre que je possède dans la Sabine suffit à ma richesse. »

« La fâcheuse pauvreté est loin de moi, et je voudrais davantage, que tu ne me refuserais pas [5]. »

Horace craignait, par-dessus toutes choses, de trop engager son indépendance [6]. C'est par le même souci que, se refusant à la richesse, il se refusait aussi aux emplois. Une grande occasion s'offrit à lui; il n'en profita pas. Auguste vieillissant, fatigué, ne suffisant plus à sa correspondance, voulut le faire son secrétaire; il déclina cet honneur,

1. *Carm.*, I, vi; II, ix, xii; IV, ii; *Epist.*, I, iv; cf. *Carm.*, I, xix; *Sat.*, II, 1. — 2. *Sat.*, II, i, 20.— 3. Suet., *Oct. Aug.*, 89. — 4. *Q. Horatii Flacci vita.* — 5. *Carm.*, II, xviii, 12 sqq.; III, xvi, 37 sq.— 6. *Epist.*, I, vii.

prenant pour prétexte sa santé, mais, bien évidemment, pour ne pas faire le sacrifice de sa chère liberté.

Auguste ne lui en sut pas mauvais gré, il le témoigna par des lettres qui honorent infiniment les rapports de l'empereur et du poëte :

« Usez des droits que vous avez sur moi, comme si vous étiez devenu mon commensal; et vous le seriez, je le voulais, si votre santé eût permis que nous vécussions ensemble de cette manière.

« Notre cher Septimius pourra vous dire, comme d'autres, quel souvenir je conserve de vous. L'occasion s'est offerte de m'exprimer devant lui sur votre compte. Si vous avez cru devoir mépriser mon amitié, je ne vous paye point du même mépris[1]. »

Étrange courtisan que celui à qui Auguste a pu écrire de telles lettres; j'ajouterai, celui que Mécène mourant a pu recommander à Auguste en ces termes : « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même[2]; » celui dont la tombe s'est élevée si vite auprès de celle de Mécène, et sur la pierre duquel on eût pu écrire, pour épitaphe, les vers où il avait pris l'engagement de ne pas survivre à son ami :

« Si le destin, hâtant ses coups, me ravissait, en toi, la moitié de mon être, qui retiendrait l'autre, désormais sans prix et mutilée?

« Le même jour verra notre double ruine. Ce n'est point là un vain et trompeur serment. Je suis prêt, oui, je suis prêt, quand le moment sera venu, à partir avec toi pour le dernier voyage[3]... »

V

Achevons d'étudier la vie d'Horace dans cette portion si considérable de ses ouvrages, qui en offrent, je l'ai déjà dit, comme les mémoires.

Son portrait même, j'entends son portrait physique, n'y manque point; il s'y est peint à des époques diverses. Une fois il dit à Mécène, se refusant à un commerce trop assidu dont il commence à sentir la fatigue :

« Si tu veux que je ne m'éloigne jamais de toi, alors rends-moi la vigueur

1. « Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris : quoniam id usus mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri potuisset.

« Tui qualem habeam memoriam poteris ex Septimio quoque nostro audire; nam incidit, ut illo coram fieret a me tui mentio. Neque enim si tu superbus amicitiam nostram sprevisti, ideo nos quoque ἀνθυπερφρονοῦμεν. » Suet., *Q. Horatii Flacci vita.*

2. « Horatii Flacci, ut mei, esto memor. » Suet., *ibid.*

3. *Carm.*, II, XVII, 5 sqq.

de la jeunesse, les cheveux noirs qui rétrécissaient mon front, ces grâces de la parole et du sourire[1]. »

Ailleurs il fait lui-même les honneurs de ses imperfections, plaisantant de l'exiguïté de sa taille et de l'embonpoint que l'âge y avait ajouté. Tantôt c'est Damasippe qui lui dit :

« D'abord, tu as la fureur de bâtir, et ce pour singer les grands, toi qui du haut en bas ne passes pas deux pieds. Tu ne laisses pas que de rire des grands airs de Turbon, quand ce petit corps marche fièrement au combat; mais es-tu moins ridicule[2] ? »

Tantôt il écrit à Tibulle :

« Si tu veux rire, viens me visiter; tu verras un homme gras, poli, fort occupé de sa peau, un pourceau d'Épicure[3]. »

Enfin, à quarante-quatre ans, assez près déjà de la vieillesse, il charge son livre de nous le représenter : « .... très-petit de corps, blanc avant l'âge, aimant le soleil[4]... »

Parmi les noms d'amitié qu'Auguste donnait à Horace et qu'on ne peut pas tous traduire, il y en a un qui achève ce portrait : « cher petit homme, » *homuncio*. Nous avons même de la main d'Auguste, crayonnée avec un enjouement aventureux que ne gênent ni la dignité du rang, ni les scrupules du goût, la charge, comme nous dirions, du poëte.

« Dionysius m'a apporté votre petit volume, et, tel qu'il est, sans me plaindre de sa brièveté, je l'ai reçu de bon cœur. Vous me paraissez craindre que vos livres ne soient plus grands que vous n'êtes vous-même. Mais si la taille vous manque, une certaine ampleur ne vous manque point. Pourquoi donc n'écririez-vous pas même sur un setier (allusion au cylindre autour duquel les anciens roulaient leurs manuscrits), pourvu que ce qui manquerait en hauteur à vos ouvrages ils le regagnassent, comme votre ventre, en grosseur[5]. »

1. *Epist.*, I, VII, 25 sqq. — 2. *Sat.*, II, III, 307 sqq. — 3. *Epist.*, I, IV, 15 sq. — 4. *Ibid.*, I, XX, 24.

5. « Pertulit ad me Dionysius libellum tuum, quem ego, ne accusem brevitatem, quantuluscumque est, bone consulo. Vereri autem mihi videris ne majores libelli tui sint, quam ipse es : sed, si tibi statura deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in sextariolo scribas, quum circuitus voluminis tui sit ὀγκωδέστατος, sicut est ventriculi tui. » Suet., *Q. Horatii Flacci vita.*

Cette lettre était elle-même à rappeler : elle montre par son côté familier un commerce dont d'autres lettres ont tout à l'heure fait connaître la gravité affectueuse. Dans quelle mesure Horace prenait-il part à de telles saillies de gaieté? On peut s'en former une idée d'après son épître[1] à Vinnius Asella, chargé par lui de porter à Rome et de remettre entre les mains du prince un nouveau recueil de ses vers. En réalité, c'est au prince lui-même qu'elle est adressée; c'est, sous une forme détournée, un envoi, une dédicace; or le poëte qui, tour à tour, explique délicatement à Vinnius Asella comment il pourra s'acquitter, en homme bien appris, de sa commission, et y plaisante en même temps, sans trop de façons, de son surnom paternel d'Asella, mêle par là à l'expression du respect pour l'empereur une dose discrète de familiarité.

On a reproché à Montaigne d'avoir poussé bien loin la préoccupation de sa personne en s'étendant, comme il a fait, non sans complaisance, sans vanité, sur ses incommodités[2]. Horace, non moins personnel dans ses écrits, y a fait, mais plus succinctement, plus bonnement, des confidences de ce genre. Quelques mots, jetés en passant, nous apprennent qu'il était sujet à des maux d'yeux[3]; que sa complexion délicate l'obligeait à de grands ménagements[4]; qu'il lui fallait, en certaines saisons, chercher un climat favorable[5]; recourir aux eaux chaudes, et même aussi aux eaux froides[6] sur l'ordonnance d'Antonius Musa, quand le célèbre médecin les eut mises à la mode par la guérison d'Auguste, avant de les décréditer par la mort de Marcellus. Nous sommes par là préparés à apprendre de son biographe latin qu'il mourut sous le consulat de C. Marius Censorinus et de C. Asinius Gallus, c'est-à-dire en 746, âgé seulement de cinquante-sept ans.

Ce que fait connaître surtout le recueil d'Horace, c'est son caractère, et d'abord, avec le charme le plus divers, cette vivacité d'affections qui s'est produite par tant de volages amours et de si constantes amitiés. Que de noms consacrés dans ses vers et ceux par lesquels il a déguisé et, je crois, multiplié les objets changeants de ses passions amoureuses, et ceux des nombreux amis que lui avaient faits, dans les premiers rangs de la société et de la littérature romaine, ses qualités aimables et son heureux génie !

Ces amis, il serait fatigant de les rappeler tous; qu'il suffise de choisir parmi eux les plus chéris d'Horace, ou les plus connus, à d'autres titres, du lecteur moderne. Ce sont des compagnons de sa jeunesse, avec lesquels il est en communauté de souvenirs ou agréables

1. *Epist.*, I, XIII. — 2. Voyez *Essais*, III, 13. — 3. *Sat.*, I, v. 30, 49, — 4. *Epod.*, I, 16; *Epist.*, III, VII, 3 sqq. — 5. *Ibid.* — 6. *Ibid.*, I, XV.

ou tristes, Pompéius Grosphus, Titius Septimius[1]; ce sont de grands poëtes, ses émules, comme lui épris du beau et du bon, qu'il aime non moins pour leur honnêteté que pour leur génie, Varius, Virgile[2], Tibulle[3]; ajoutons-y, dans un rang secondaire, Valgius[4], Fundanius[5]; ce sont des appréciateurs délicats du mérite littéraire, vers lesquels l'ont attiré, ou de qui l'ont fait rechercher les conformités du goût et des sentiments, Quintilius Varus[6], Plotius Tucca[7], Fuscus Aristius[8]; ce sont des hommes du monde que l'agrément et la sûreté de leur commerce lui a rendus précieux; ils sont en grand nombre; représentons-les tous par Torquatus[9], en qui l'imagination aimerait à voir, sinon le fils, mort de bonne heure, du moins le petit-fils du Manlius Torquatus dont Catulle a composé l'épithalame[10]; ce sont des jeunes gens auxquels s'est étendu son attachement pour leurs pères, et dont il se fait obligeamment, en morale, en savoir-vivre, en littérature, comme le précepteur, le jeune Scéva, les jeunes Lollius, les jeunes Pisons[11]; ce sont des personnages considérables, auxquels il paye le tribut d'une déférence affectueuse et souvent amicale, Agrippa, Pollion, Messala : je ne nomme point Mécène, qui a, dans les affections du poëte et dans ses vers, une place tout à fait à part.

Ces diverses classes d'amis nommés, célébrés par Horace, à chaque page de son recueil, il les confond agréablement, dans la pièce où il a dit de quels juges d'élite il ambitionnait le suffrage :

« Que Plotius et Varius, que Mécène et Virgile, que Valgius, que l'excellent Octavius, que Fuscus accordent à ce que j'écris leur estime; que j'aie aussi l'approbation des deux Viscus; voilà ce que je souhaite. Je puis, sans vouloir te flatter, te nommer avec eux, Pollion, toi aussi, Messala, ainsi que ton frère; vous, Bibulus, Servius, sincère Furnius, d'autres encore, hommes doctes et mes amis, que je m'abstiens de nommer, à qui je voudrais plaire, dont je regrètterais fort le suffrage, s'il trompait mes espérances[12]. »

Ailleurs Horace distingue et les nuances qu'il marque font honneur à son caractère. Parmi les grands de Rome auxquels certaines convenances, certaines relations ne lui permettent pas de refuser ses hommages poétiques, quel est celui qu'il exalte, à qui il consacre un véritable panégyrique? C'est Pollion, débris glorieux de la guerre civile,

1. *Carm.*, II, VI, VII. — 2. *Ibid.*, I, III; *Sat.*, I, V, 39 sqq.; VI, 52 sqq.; X, 40 sqq., etc. — 3. *Carm.*, I, XXXIII; *Epist.*, I, IV. — 4. *Carm.*, II, IX; *Sat.*, I, X, 82. — 5. *Ibid.*, I, X. 40. sqq.; II, VIII. — 6. *Carm.*, I, XXIV; *Ad Pison.*, 438. — 7. *Sat.*, I, V, 40; X, 81. — 8. *Carm.*, I, XXII; *Sat.*, I, IX, 61; *Epist.*, I, X. — 9. *Carm.*, IV, VII; *Epist.*, I, V. — 10, *Carm.*, LXI. — 11. *Epist.*, I, II; XVII; XVIII; *Ad Pison.* — 12. *Sat.*, I, X, 86 sqq.

resté debout en présence d'Auguste, Pollion qui affecte à l'égard du nouveau pouvoir une sorte de résignation froide, d'opposition modérée et polie, qui se permet d'avoir sa grandeur à part. A quelque époque qu'Horace ait composé son ode à Pollion[1], avant d'avoir adhéré au gouvernement triumviral, ou plus tard, on varie là-dessus, il lui est honorable d'avoir choisi avec cette indépendance l'objet de ses admirations publiques.

Il accorde bien moins à Agrippa, à Messala : Agrippa, il le loue, comme si souvent Auguste, par prétermission, renvoyant la tâche à un plus digne, à Varius, et alléguant pour s'en dispenser la vocation prétendue qui le restreint aux sujets badins et folâtres[2]; Messala, il se contente de le nommer dans une ode bachique, témoignage d'une intimité assez étroite, assez familière[3].

S'il s'agit de Plancus[4], de Dellius[5], de ces hommes aimables sans doute, puisqu'ils ont été aimés d'Horace, mais que les vicissitudes des révolutions, trop docilement suivies, ont laissés plus prospères qu'honorés, ce sont, à la place des éloges d'un courtisan, une pitié affectueuse pour de secrets ennuis, les consolations d'une douce et facile philosophie.

Une autre fois il n'offrira pas autre chose que des conseils de modération, de prudence, malheureusement trop peu suivis[6], à un homme qu'il ne pouvait certainement oublier dans ses vers, L. Licinius Varro Muréna, le beau-frère de Mécène. Il y a dans l'ode qu'il lui a adressée comme un pressentiment de ses téméraires entreprises et de sa fin tragique.

Disons-le en passant : Horace n'avait pas autant de cette clairvoyance, de cet esprit prophétique que les anciens attribuaient à leurs poëtes en leur donnant le nom de *vates*, il se laissait tromper avec tout le public romain par les fausses vertus d'un homme dont un historien[7] a dit : *inter summam vitiorum dissimulationem vitiosissimus*, lorsqu'il adressait au consul Lollius ces louanges magnifiques[8] qui devaient recevoir de sa cupidité, de ses rapines, de ses intrigues coupables, punies elles-mêmes par une fin tragique quelques années après la mort du poëte, un si éclatant démenti.

Horace s'avoue quelque part[9] prompt à la colère, ajoutant que d'ailleurs il se laisse facilement apaiser. C'est sans doute là un de ces médiocres défauts dont il espère que les libres conseils de ses amis, ses propres réflexions et le progrès des années pourront peu à peu le

1. *Carm.*, II, I. — 2. *Carm.*, I, VI. — 3. *Ibid.*, III, XXI. — 4. *Ibid.*, I, VII. — 5. *Ibid.*, II, III. — 6. *Carm.*, II, X. — 7. Vell., Paterc., II, 97. — 8. *Carm.*, IV, IX. — 9. *Epist.*, I, XX, 25.

corriger[1]. Et, en effet, un moment vient où ses cheveux qui blanchissent calment ses esprits emportés[2], où il écrit à un ami[3], non, je le crois, sans retour sur lui-même : « Deviens-tu meilleur et plus doux à l'approche de la vieillesse? »

Lenior et melior fis accedente senecta?

Ces passages nous font parcourir une partie de son histoire morale et du développement de son talent poétique : nous comprenons que la première chaleur de l'âge lui ait fait saisir comme des armes promptes à servir ses soudains ressentiments[4] l'ïambe d'Archiloque et l'hexamètre de Lucilius; qu'ensuite l'aigreur de la satire se soit tempérée chez lui de cet agrément qui a fait dire[5] qu'il se joue autour du cœur; que de plus en plus calmé, prenant chaque jour plus en patience le vice, le ridicule, la sottise, le mauvais goût, devenu plus enclin à conseiller qu'à reprendre, il ait, à la fin, fait retraite dans l'épître.

L'amour de la médiocrité forme un des traits les plus saillants du caractère d'Horace. Partout il la vante, la recommande et en des termes qui la font briller comme le métal précieux auquel il l'assimile par une épithète restée célèbre, et bien souvent répétée[6]. Ces éloges de l'*aurea mediocritas* ne sont pas chez lui, ce qu'ils sont quelquefois chez d'autres, la distraction de leur satiété, la consolation de leur impuissance. Chez Horace c'est conviction, système, plan de conduite. Il sait que par l'amour, la pratique de la médiocrité, il assure la paix de son âme : plus de place pour ces sentiments d'envie qu'il n'éprouve pas plus qu'il ne les inspire[7]; pour ce désir inquiet d'acquérir encore, ce soin laborieux de conserver, pour ces obligations, ces gênes de toutes sortes, inévitables accompagnements d'une grande fortune. Il deviendrait, ce qui ne lui serait pas impossible, avec des amis tels que les siens, plus riche, plus important, plus considérable, qu'il n'aurait fait que charger d'un fardeau incommode des épaules peu faites à le porter :

« Il me faudrait aussitôt ajouter à mon bien, multiplier mes visites, mener avec moi un ou deux compagnons, ne pouvant plus décemment aller seul aux champs ou en voyage, nourrir plus de valets et de chevaux, me faire suivre de fourgons[8]... »

A une époque où dans la société romaine, depuis longtemps

1. *Sat.*, I, IV, 130 sqq. — 2. *Carm.*, III, XIV, 25. — 3. *Epist.*, II, II, 211. — 4. *Carm.*, I, XVI, 20 sqq. — 5. Pers., *Sat.*, I. 117. — 6. *Carm.*, II, X, 5. — 7. *Ibid.*, 7 sq.; III, I, 45, — 8. *Sat.*, I, VI, 99 sqq.

décimée par la guerre et recrutée d'affranchis, la richesse, les emplois, les magistratures, les hautes dignités de l'État étaient en proie à des parvenus, sortis souvent de l'ordre servile, et dont le prince s'appliquait par ses règlements et ses lois à réprimer les prétentions, Horace, secondant cette politique, faisait, tout fils d'affranchi qu'il était, par ses vers [1] et par sa conduite, la satire de ces fils insolents de la fortune. Il donnait le salutaire exemple d'accepter sa médiocrité; il s'y attachait même, non-seulement par crainte d'un ridicule qui le choquait chez autrui, par modestie naturelle, mais par le besoin profondément senti de sauver des servitudes de l'ambition ce qui était à ses yeux le premier des biens, sa liberté [2], de s'appartenir, de se posséder, et, autant que la chose était possible, de vivre pour lui.

Qu'on ne l'accuse point trop sévèrement d'égoïsme. Il faut tenir compte et du temps et de l'homme. Horace n'était point d'une condition qui lui imposât des devoirs envers l'État, et de tels devoirs n'existaient même alors pour personne. C'est le caractère du pouvoir absolu d'en dispenser les citoyens; il leur procure le repos, mais au prix de leur activité, qui ne s'exerce que sous son bon plaisir; la nullité politique est au nombre des loisirs qu'il leur fait. Horace a pu se croire quitte envers son pays en servant en poëte, de son génie, un gouvernement devenu nécessaire à Rome, qui lui semblait assurer, avec son bien-être particulier, le repos et la grandeur de l'empire. Cette mission remplie, il est excusable de ne s'être occupé que d'être heureux, n'ayant nulle autre chose à faire.

Heureux! il l'était à peu de frais, comme l'atteste ce détail charmant de ses libres et simples journées :

« En quelque lieu que me mène ma fantaisie, j'y puis aller seul. Je m'arrête à demander le prix des légumes, du froment. J'erre jusqu'à la nuit close dans la foule du Cirque et du Forum, m'amusant de leurs charlatans, écoutant leurs devins. Je reviens ensuite à la maison trouver mon plat de légumes, de pois chiches, de petits gâteaux. Trois esclaves font le service. Un buffet de marbre blanc porte deux coupes et un cyathus; auprès est un hérisson de peu de valeur, un vase à libations avec sa patère, le tout en terre de Campanie. Enfin je m'en vais dormir, sans affaire dans la tête, qui m'oblige à me lever le lendemain de bonne heure, à me rendre avec le jour auprès de Marsyas, dont le geste témoigne qu'il ne peut souffrir la figure du plus jeune des Novius. Je reste au lit jusqu'à la quatrième heure. Ensuite je me promène, ou bien encore, après avoir occupé mon esprit de quelque lecture, m'être

1. *Epod.* IV; *Sat.*, I, V, 55, 65 sqq.; VI, 33 sqq.; II, V, 15 sqq., 101 sq., etc. — 2. *Epist.*, I, VII; X, 39 sq.

amusé à écrire, je me fais frotter d'huile, mais non comme le sale Natta, aux dépens de sa lampe. Quand la fatigue et l'ardeur du soleil m'avertissent qu'il est temps d'aller au bain, je quitte le Champ de Mars et ses jeux; puis je mange ce qu'il faut seulement pour ne pas rester jusqu'au soir l'estomac vide, et jouis à la maison, comme je l'entends, de mon loisir. Voilà comme vivent les hommes exempts des misères de l'ambition, qui ne portent point ses lourdes chaînes; ainsi je me console de ma médiocrité, plus heureux par elle que si j'avais eu, comme d'autres, un aïeul, un père, un oncle questeurs [1]. »

Diogène s'écriait, à la vue de quelques souris rongeant dans son tonneau les miettes de son pain : « Eh! j'ai aussi mes parasites. » Horace, si modeste que fût son ordinaire, avait les siens, peu contents de quitter la place, quand, l'heure du souper venue, une invitation imprévue de Mécène appelait leur patron au palais des Esquilies [2]. Quelquefois des convives d'un autre ordre, un Torquatus, par exemple, un Mécène [3] venaient prendre leur part de ses légumes et de son médiocre vin; mais cela était offert de si bonne grâce et relevé par tant de propreté et même d'élégance dans le service, la compagnie était si bien assortie, celui qui la recevait avait si bien l'art de l'animer de son esprit et de sa gaieté, que les illustres hôtes du poëte trouvaient à échanger contre cette simplicité leur table somptueuse le plaisir piquant qu'il leur avait promis.

« Les contrastes amusent quelquefois les riches; quelquefois une table propre, sous l'humble toit du pauvre, sans riches dais, sans lit de pourpre, réussit à éclaircir les soucis de leurs fronts [4]. »

N'admire-t-on pas cette médiocrité résignée, satisfaite, qui s'égale par le goût aux plus hautes fortunes, en même temps qu'elle les surpasse par la liberté? Horace sait tirer parti du peu qu'il possède; il sait le rendre présentable, acceptable aux autres; il sait en jouir lui-même; lorsque tant de gens sont gênés par la naissance, la richesse, l'ambition, il ne connaît aucune de ces gênes, et il y a quelque mérite, car il ne tenait qu'à lui d'en subir quelques-unes. Il se lève, il se couche, il sort, il rentre, il travaille, il se repose à ses heures, sans autre loi que sa fantaisie; il distribue son temps comme il lui plaît entre les plaisirs du monde, le commerce de ses amis, la lecture, la rêverie, la composition poétique, et, quoi qu'il fasse, il le fait pour se rendre heureux. Il est heureux à sa manière, non pas seulement par

1. *Sat.*, I, VI, 111 sqq. — 2. *Ibid.*, II, VII, 29 sqq. — 3. *Carm.*, I, XX; III, XXIX; IV, XII; *Epist.*, I, V, etc. — 4. *Carm.*, III, XXIX, 13 sqq.

tempérament, mais par art, et cet art consiste, il faut le redire, dans le maintien de sa médiocrité, et, par elle, de sa liberté.

Mais on ne peut être si libre qu'on le soit complétement. Horace habite une grande ville; comment ne se verrait-il pas entraîné, plus souvent qu'il ne voudrait, dans le tourbillon des affaires? Il occupe un rang élevé dans les lettres et de plus dans la faveur du prince et de son ministre; comment échapperait-il à l'importune obsession de toutes sortes de fâcheux : poëtes en quête d'un patron pour leurs vers, dont, sans pitié, ils l'assassinent; nouvellistes pensant tirer de lui, qui approche des dieux, les secrets de l'État; intrigants à qui son crédit pourrait, habilement mis en œuvre, frayer un chemin vers la fortune; tous gens indiscrets et obstinés, qui vous surprennent, vous saisissent au passage, qui jamais ne lâchent prise, dussiez-vous les traîner à votre suite, avec ennui et impatience, par toute la ville, dont vous ne pouvez être délivré que par quelque hasard heureux [1]? Enfin, la faveur elle-même a son esclavage, la vie élégante et raffinée sa lassitude, et il n'était guère possible que le poids ne s'en fît pas quelquefois sentir à Horace, même auprès de Mécène [2].

Mécène heureusement [3], et sans doute, par ses mains, Auguste, avait assuré au poëte, contre ces contrariétés auxquelles eux-mêmes, involontairement et à leur insu, ajoutaient quelque peu, de commodes et agréables refuges : une petite terre dans la Sabine, à laquelle Horace devait, avec sa modeste aisance et son loisir, le libre exercice de son génie poétique; et plus tard, on le pense, par une seconde libéralité [4], une maison à Tibur. Mais Tibur, où Mécène, où Plancus, où Varus [5], d'autres grands personnages possédaient de magnifiques villas, c'était Rome encore, et, malgré le charme si souvent célébré par Horace de ses eaux et de ses ombrages, il n'y trouvait encore qu'imparfaitement la solitude et l'indépendance qu'il cherchait hors de la ville. Pour respirer librement, pour s'appartenir, pour vivre et régner, pour se mettre à l'abri comme dans un fort, j'emploie ses propres expressions [6], il fallait que, s'enfonçant davantage dans les montagnes des vieux Sabins, il allât s'ensevelir au penchant du Lucrétile, non loin des bords de la Digence, du bourg de Mandèle, de la petite ville de Varia, du temple en ruine de la déesse Vacuna, dans son sauvage domaine d'Ustique.

Personne, pour emprunter un tour de Juvénal [7], ne connaît mieux

1. *Sat.*, I, IX; II, VI, 80 sqq.; *Epist.*, II, II, 63 sqq.; *Ad Pison.*, 453 sqq. — 2. *Epist.*, I, VII. — 3. *Carm.*, II, XVIII, 12 sqq.; III, XVI, 37; *Epod.* 1, 31; *Epist.*, I, VII, 14, 39. — 4. Suet., *Q. Horatii Flacci vita.* — 5. *Carm.*, I, VII, XVIII. — 6. *Sat.*, II, VI, 16; *Epist.*, I, X, 8. — 7. Juven., *Sat.*, I, 7.

sa propre maison que nous ne connaissons ce domaine dont l'heureux propriétaire a décrit complaisamment tout au long, *loquaciter,* comme il dit, et chez un écrivain si concis cette expression ne tire pas à conséquence, la situation, la contenance, les productions, l'aspect, les rustiques agréments [1]. La curiosité des modernes s'est même appliquée, avec une longue et heureuse persévérance, à retrouver, aux lieux indiqués par le poëte et reconnaissables sous leurs noms modernes, l'endroit précis [2] où étaient ces quelques champs, ce jardin, cette source, ce peu de bois qui avaient comblé les vœux du poëte [3].

C'est de là qu'on peut dater, d'après lui [4], tant d'éloges de la vie rustique, qu'il aimait comme Virgile, qu'il a célébrée comme lui, et sur tous les tons, dans ses odes, dans ses satires, dans ses épîtres, sans jamais s'en lasser [5]. Il la trouvait plus conforme que toute autre à la nature, plus saine et plus agréable, plus paisible, plus libre, plus morale, et ces motifs de préférence, il aimait à en renouveler l'expression dans des morceaux composés presque tous aux champs, nés de son loisir et du sentiment réfléchi de son bonheur. Aussi, avec quelle vérité d'accent il parle de ces champs bien-aimés, qu'il a de la peine à quitter, qu'il est impatient de revoir, où il peut faire de son temps ce qu'il veut, le partageant entre la lecture des bons vieux auteurs, le sommeil, et cet autre sommeil tout éveillé que rend si bien son délicieux *inertibus horis!* Tibulle aussi, en ce même temps, menant une vie pareille dans sa campagne de Pedum, l'appelait une vie paresseuse, *iners vita* [6]. Heureuse indolence, semblable à celle de notre La Fontaine, qui disait comme ses devanciers : *Ne rien faire!* Elle n'a été autre chose pour ces excellents poëtes que la rêverie féconde d'où sont sortis leurs admirables vers.

Horace n'est point indifférent aux plaisirs de la propriété. Il se trouve heureux d'avoir une maison qui lui appartienne, de jeunes esclaves nés chez lui et dont les privautés l'égayent; il aime à se faire honneur de sa petite aisance, à traiter de son mieux ses rustiques voisins. A ces repas des dieux, comme il les appelle, repas simples et abondants, affranchis de règles gênantes, la conversation est vive, enjouée, sans être futile; elle tourne souvent à la morale; on y traite

1. *Carm.*, I, XVII, XX; *Epist.*, I, XIV, XVI, etc.

2. Voyez dans la savante et agréable notice de M. Noël des Vergers, à laquelle j'ai déjà eu et j'aurais eu souvent l'occasion de renvoyer, le résumé de ces recherches qu'il lui a été donné de compléter.

3. *Carm.*, III, XVI, 29 sqq.; *Sat.*, II, VI, 1 sqq.— 4. *Ibid.*, 16 sq. — 5. *Epod.*, II; *Sat.*, II, II, VI, 60 sqq.; *Epist.*, I. X, XIV, etc.

6. « Me mea paupertas vitæ traducat inerti. » Tibull., *Eleg.*, I, I, 5.

familièrement des questions qui s'agitent entre les doctes dans les écoles; l'honnête Cervius, une forte tête du lieu, sage au grossier bon sens, philosophe sans philosophie, comme autrefois Ofellus, un autre paysan, vieille connaissance du poëte [1], y raconte dans l'occasion de vieilles histoires, de vieilles fables, dont Horace se souviendra quand il résumera tous ses parallèles des agitations, des ennuis qu'il veut fuir et de la paix qui les lui fait oublier, par son admirable apologue du Rat de ville et du Rat des champs [2].

Les confidences d'Horace, si agréables à recueillir, nous l'ont montré sous des aspects bien divers; tantôt commensal élégant de Mécène dans son palais des Esquilies, dans sa villa de Tibur; tantôt libre bourgeois de Rome, usant à sa guise de son loisir et au logis et dehors, s'oubliant volontiers, en moraliste qui observe, en poëte qui rêve à des vers, dans ses promenades de chaque jour, au milieu de la foule, par les rues, les places, les marchés; tantôt enfin campagnard de la Sabine, y vivant de la vraie vie des champs, en acceptant les plus simples, les plus vulgaires jouissances, en même temps qu'il s'enivre des franches beautés de la nature dont elle le rend plus voisin. Il reste à le suivre, ce qu'il nous rendra bien facile encore, dans ses voyages de plaisir en divers cantons de l'Italie, quartiers d'été, quartiers d'hiver de la belle société romaine. Sa manière de s'y rendre n'a rien d'aristocratique : de même qu'il peut à Rome, grâce à sa médiocrité, sortir sans se faire accompagner par honneur de quelque complaisant ami, il peut aussi, quand il sort de Rome, voyager seul et dans le plus chétif équipage. Rien ne l'empêcherait, s'il en avait la fantaisie, et peut-être l'a-t-il eue, « d'aller jusqu'à Tarente sur un méchant mulet aux reins écorchés par sa valise comme le sont les épaules du pauvre animal par le poids du cavalier [3]. » Il n'est pas de ces heureux voyageurs qui, parcourant l'Italie, ont pour étapes leurs propres maisons et les maisons de leurs amis. Il va, lui, d'auberge en auberge, résigné aux inconvénients, bien connus de lui [4], des mauvais gîtes, et les préférant sans doute, dans son amour de l'indépendance, aux gênes de l'hospitalité. Arrivé, il se loge et il vit, dans ces résidences favorites de l'opulence romaine, modestement, selon sa fortune. Il s'y relâche toutefois quelque peu de la frugalité des vieux Sabins, dont il s'arrangeait dans son domaine de la Sabine. Hors de chez lui, il prétend se mieux traiter. Qu'on se rappelle deux pièces du premier livre de ses épîtres qui n'ont peut-être pas été rapprochées sans dessein [5]. Dans l'une il vante à l'*intendant,* au *régisseur de*

1. *Sat.*, II, II, 3. — 2. *Ibid.* VI, 63 sqq. — 3. *Sat.*, I, VI, 104 sqq.; cf. *Epist.*, I, XV, 10 sq. — 4. *Sat.*, I, I, 29; V, 3 sq., 7, 71 sq.; *Epist.*, I, XI, 12; XVII, 7, etc. — 5. *Epist.*, I, XIV, XV.

sa terre, qui n'en veut rien croire, les délices de cet austère séjour; dans l'autre, il s'informe en grand détail des ressources que présentent Salerne et Vélie, où l'envoient les médecins, pour y faire bonne chère, car il veut, dit-il, en revenir gras comme un Phéacien.

Rome était, dès l'antiquité, malsaine en certaines saisons. L'été venu, s'en sauvait qui pouvait, pour aller chercher de la fraîcheur dans les montagnes. Horace, libre de ses démarches, sauf pourtant les instances tyranniquement amicales de Mécène pour le retenir, avait à choisir ou de son Ustique, ou de son Tibur. Ajoutons-y Préneste; nous savons, il nous l'a appris [1], qu'il y a séjourné assez pour avoir le temps d'y relire tout Homère.

Nouvel abandon de Rome quand revenaient avec l'automne ces fièvres qui y faisaient ouvrir tant de testaments; avec l'hiver, la froide influence des neiges du mont Albain [2]. On allait alors demander un air plus sain ou plus tempéré aux bords de la mer; « on allait, on descendait à la mer [3], » comme dit Horace, sans doute d'après l'usage ordinaire, notamment dans la charmante épître où il s'y prend si bien pour faire entendre à Mécène, comment son absence qui ne devait durer que cinq jours et qui a duré un grand mois, pourra bien se prolonger encore pendant tout l'automne, pendant tout l'hiver; comment les fraîches montagnes et les tièdes rivages de la mer ne le laisseront guère revenir auprès de son ami, lui qui n'est pas malade, il est vrai, mais qui craint de le devenir, qu'au printemps tout au plus, avec la première hirondelle. Les côtes du Latium et de la Campanie, si hantées, en ce temps, et si riantes, toutes bordées d'élégantes villas, offraient au poëte bien des retraites soit chez d'illustres amis, soit plutôt, auprès d'eux, dans quelque logis pris à loyer, où il se crût encore chez lui. Nommons Antium; il nous y autorise quand il le nomme lui-même dans l'ode à la déesse qu'on y adore, la Fortune [4]. Un lieu qui devait attirer plus loin notre poëte, non-seulement par la vertu de ses eaux chaudes, mais par l'éclat de son ciel, l'azur de sa mer, les gracieux contours de son golfe, les bois de myrtes de ses coteaux, l'affluence du monde le plus élégant et le plus distingué, les séductions même dont se sont indignés des moralistes plus sévères [5], c'était Baïes; c'était du moins, quand la place y manquait, qu'on ne pouvait s'y loger, Cumes [6], alors bien déchue, quoique moins déserte peut-être qu'au temps de Juvénal [7], Cumes, qui n'était déjà, comme on l'appelait, que la porte de Baïes.

1. *Epist.*, I, II, 1 sq. — 2. *Ibid.*, I, VII, 9 sq. — 3. *Ibid.*, 11; XV, 18. — 4. *Carm.*, I, XXXV. — 5. Senec., *Epist. ad Lucil.*, LI; cf. Propert., *Eleg.*, I, XI, 27; Ovid., *Ars amat.*, I, 255; Martial., *Epigr.*, I, 63; IV, 57; XI, 80. — 6. *Epist.*, I, XV, 11 sq. — 7. Juven., *Sat.*, III. 1 sqq.

Tous ces voyages, Horace ne nous les fait-il pas repasser poétiquement, quand il s'écrie :

« Je vous appartiens, ô Muses, soit que je m'élève sur les montagnes de la Sabine, soit que je me plaise davantage dans le frais Préneste, sur le coteau de Tibur, près des eaux de Baïes[1]. »

Poussons plus loin, encore avec lui, jusqu'à Salerne, jusqu'à Vélie où j'ai déjà dit que l'avait envoyé, par un grave changement de régime, une ordonnance d'Antonius Musa[2]. Ne le quittons qu'au bout de l'Italie, dans cette Tarente, célébrée par lui en vers délicieux, à l'égal de Tibur, et dont il eût fait volontiers, à défaut de Tibur, l'asile de sa vieillesse; il le disait bien jeune encore à son compagnon d'armes, de défaite, de découragement, Titius Septimius[3].

Ces courses, ces séjours divers, distraction de sa vie, n'étaient pas perdus pour son génie poétique. Il y recueillait des impressions traduites plus tard dans ses vers, en traits si justes et si vifs. On le sent, en le lisant; il a vu lui-même, et des yeux d'un poëte, ce qu'il fait si bien voir : ces ruisseaux tombant et courant parmi les vergers de Tibur[4]; les cimes neigeuses, les noires forêts de chênes, les pâturages et les troupeaux de l'Algide, au-dessus de Préneste[5]; le Liris aux eaux paresseuses, rongeant silencieusement leurs rives[6]; les constructions insensées de la trop étroite Baïes[7], qui font reculer, qui rétrécissent la mer; ce petit coin de terre, ancien royaume de Phalante, cette Tarente si ombragée, si abondante, « où le miel ne le cède point à celui du mont Hymette, où la verte olive le dispute à celle de Vénafre, où les printemps sont longs, les hivers attiédis par la faveur de Jupiter, où chéries de Bacchus et par lui rendues fertiles, les collines d'Aulon n'ont rien qu'elles envient aux raisins de Falerne[8]. » Je choisis parmi tant d'autres peintures celles qui peuvent nous ramener sur la trace du poëte dans ses promenades en Italie, aux lieux qui « lui rient plus que tous les autres. »

VI

Cette étude sur la vie d'Horace, sur sa personne même, son caractère, ses sentiments, ses habitudes, sur ce qui s'est exprimé naïvement dans ses vers et dont ils portent témoignage, resterait incom-

1. *Carm.*, III, IV, 21 sqq. — 2. *Epist.*, I, XV, 2 sqq. — 3. *Carm.*, II, VI. — 4. *Ibid.*, I, VII, 12 sq. — 5. *Ibid.*, III, XXIII, 9 sq.; IV, IV, 57 sqq. — 6. *Carm.*, I, XXXI, 7 sq.; III, XVII, 7 sq. — 7. *Ibid.*, II, XVIII, 20 sqq.; III, I, 33 sqq.; *Epist.*, I, I, 83; cf. Virg., *Æn.*, IX, 710 sqq. — 8. *Carm.*, II, VI, 10 sqq.; *Epist.*, I, XVI, 11.

plète, si je n'y faisais la part de ce qui a été, de son aveu, une de ses passions les plus vives, de ses occupations les plus constantes, de ses plus salutaires et plus fécondes inspirations : je veux dire de son goût pour la lecture.

Le blé ne lui semblait pas plus nécessaire à la vie que les livres; il comprenait les deux choses dans le même vœu : « Puissé-je, disait-il, être assuré pour mon année de ma provision de livres et de blé[1] ! » Il lisait à la ville[2], à la campagne[3], en voyage[4]; il lisait le jour et la nuit, prenant pour lui le conseil qu'il donne dans son *Art poétique*[5] aux disciples zélés des maîtres grecs. Dans la lecture, il cherchait quelque chose de plus qu'une récréation, et même qu'une préparation littéraire; il y cherchait un moyen d'amélioration morale; par elle il voulait se corriger, s'amender, amortir en lui les mauvais penchants, développer les bons. Point de passion à son avis que ce remède de l'âme ne dût guérir ou du moins soulager.

« Votre cœur est embrasé du feu de la cupidité, tourmenté de quelque autre passion : il est des charmes souverains, des paroles puissantes qui guériront votre mal, ou du moins l'affaibliront. Vous êtes tout gonflé de vaine gloire : il est encore pour vous des pratiques salutaires ; il est certain ouvrage utile, dont la lecture trois fois répétée purifiera votre âme. L'envie, la colère, la paresse, l'amour du vin et de la débauche, point de passion assez sauvage pour ne point s'adoucir, si l'on se montre docile à la culture[6] »

Je m'étonne que Montaigne, qui cite tant les anciens, n'ait pas cité Horace, quand il a dit des livres, comme Horace l'aurait pu dire :

« .... Le commerce des livres... est bien plus seur et plus à nous... il a pour sa part la constance et la facilité de son service. Cettuy-ci costoye tout mon cours et m'assiste partout; il me console en la vieillesse et en la solitude, il me descharge du poids d'une oisifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent; il esmousse les poinctures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres; ils me destournent facilement à eux et me la desrobbent[7]... »

Le mouvement, le travail d'esprit, qui amenaient Horace de ses lectures à des réflexions sur ce qui surtout le préoccupait, sur la nature humaine et la société, et de ces réflexions à des vers, nous sont encore comme représentés par cet autre passage de l'auteur des *Essais :*

1. *Epist.*, I, XVIII, 109. — 2. *Sat.* I, VI, 122. — 3. *Ibid.*, II, III, 11 sq.; VI, 60. — 4, *Epist.*, I, II, 2; VII, 12. — 5. *Ad Pison.*, 268 sq. — 6. *Epist.*, I, I. 33 sqq. — 7. Montaigne, *Essais*, III, 3.

« .... Chez moy, je me destourne un peu plus souvent à ma librairie... Là je feuillète à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pièces descousues. Tantost je resve; tantost j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy... »

Veut-on voir la chose en action? Horace vient de relire, à Préneste, je l'ai déjà dit, tout Homère; il repasse en lui-même les instructions qu'on peut tirer de ses deux poëmes, les images qu'ils retracent des passions de l'homme, de ses vices, de ses vertus, et il arrive ainsi, dans une charmante épître, à des préceptes moraux, à des règles de conduite pour son usage et celui du jeune ami auquel il écrit, le fils de Lollius[1].

Faisons, d'après les traces qu'en conservent ses vers, le compte de ses lectures; dressons, pour ainsi dire, le catalogue de sa bibliothèque. Elle est riche de ces vieux livres qui voyagent bien souvent avec lui de Rome à Ustique et d'Ustique à Rome, qui sont ses compagnons à la ville et à la campagne, dont il aime surtout, dans le loisir des champs, à charmer les moments que lui laissent le sommeil et les heures paresseuses[2]. Ces vieux livres, ce sont des exemplaires tout usés, à force d'avoir été déroulés et le jour et la nuit[3], des grands maîtres de la poésie grecque; d'Homère avant tous, et même aussi de quelques poëtes cycliques; d'Hésiode et des poëtes gnomiques; d'Archiloque, de Tyrtée, d'Alcée, de Sapho, de Stésichore, de Simonide, d'Anacréon, de Pindare, des modèles lyriques préférés par l'auteur des épodes et des odes; des grands tragiques, des grands comiques d'Athènes; des principaux représentants de la muse alexandrine. La connaissance intime que lui en a fait acquérir un commerce assidu, est attestée à tout instant dans ses œuvres par ce qu'il en tire, non-seulement des formes de composition, de versification et de style, mais des ornements épisodiques pour ses odes; des symboles, des emblèmes pour l'expression des vérités morales enseignées dans ses satires et dans ses épîtres; des exemples à l'appui des doctrines littéraires exposées dans son *Art poétique*. Il en use avec variété, tantôt sérieusement, tantôt d'une manière badine, aimant à détourner les choses les plus graves, les plus hautes au familier et comme à les compromettre gaiement ainsi que font les parodistes. Ce qui frappe dans ces emprunts sans nombre, produit de tant et de si bonnes lectures, c'est la liberté d'esprit avec laquelle il s'inspire de ce qui est le plus étranger au genre qu'il traite et à son génie; avec laquelle il fait servir toutes choses au besoin de sa propre pensée; ne paraissant jamais, comme tant d'autres qui l'irritent ou le font rire[4], imitateur servile, ni même imitateur.

1. *Epistr.*, I, II. — 2. *Sat.*, II, III, 12; VI, 61. — 3. *Ad Pison.*, 268 sqq. — 4. *Epist.*, I, XIX, 19 sq.

On peut croire qu'Horace, si instruit de l'antiquité grecque, n'était point resté plus étranger par ses lectures, par ses études, à l'antiquité latine. S'il en a médit[1] plus qu'il n'aurait dû, provoqué par des parallèles malveillants qui la lui opposaient, ce n'était certainement pas faute de s'en être fort occupé. Il savait tout ce qu'on pouvait savoir des cinq premiers siècles où s'essaya stérilement l'originalité barbare des poëtes romains. Il connaissait ce sixième siècle, siècle de renaissance où, sous la discipline des Grecs, Livius Andronicus, Névius, Ennius, créèrent la poésie latine, ouvrirent, particulièrement dans le genre dramatique, des voies heureuses que devaient frayer après eux, pour la tragédie, Pacuvius et Attius, pour la comédie Plaute, Cécilius, Térence; et, au siècle suivant, leurs successeurs, nouveaux représentants, et de la *fabula palliata* et de la *fabula togata*, de l'atellane versifiée, du mime, les Atta, les Afranius, les Labérius. Le septième siècle avait à juste titre attiré son attention par des œuvres nées de l'épuisement du théâtre et dans lesquelles s'est marquée davantage, grâce au progrès du temps, l'originalité latine, œuvres satiriques, didactiques et lyriques.

Et d'abord, il s'était pénétré en homme qui devait le continuer et le surpasser, de Lucilius. Térence et Lucilius, voilà, parmi les Latins, quels furent ses premiers maîtres, ceux qui éveillèrent les premiers son talent poétique et son goût littéraire. Dans l'un, il trouvait l'expression simple, délicate, pure, de la passion et des mœurs; dans l'autre, la censure âpre, rude, mordante, pleine de verve, mais de verve mal réglée, du ridicule et du vice. Ces deux peintres éminents se corrigeaient l'un par l'autre dans l'esprit de leur disciple, et faisant à la fois en lui l'éducation du poëte et du critique, préparaient cette mesure plus juste qu'il devait porter dans la satire, sa théorie, si conforme à sa pratique, sur le caractère du genre, sur le ton et le style qui lui conviennent[2].

Mais la haute poésie, celle qui, par la grandeur des sentiments, la sublimité des pensées, l'éloquence, l'éclat, l'harmonie des paroles, transporte l'âme, qui pouvait, dans cette ancienne littérature latine, objet de sa curiosité, lui en offrir l'image? Ennius, il nous l'a dit lui-même, définissant précisément par le nom de ce poëte et par une citation de ses vers cette haute poésie[3].

Et toutefois, chez Ennius, cette image était encore bien imparfaite, bien souvent défigurée par le prosaïsme d'un poëte grammairien, par la rudesse des vieux âges. Pour la complète initiation de son génie, de son goût, il en fallait une où rayonnât une inspiration plus soutenue,

1. *Sat.*, I, IV, 6 sqq.; X, 1 sqq.; *Epist.*, II, I, 18 sqq.; *Ad Pison.*, 258 sqq.; 270 sqq. — 2. *Sat.*, I, X, 7 sqq. — 3. *Sat.*, I, IV, 43 sq.; 60 sqq.

plus forte, une beauté plus éclatante, une plus grande richesse de sentiments, de figures, d'harmonie. Il la rencontra, avec Virgile, avec tous ses contemporains, dans une production récente, qui avait marqué la fin du septième siècle, le poëme *De la Nature* de Lucrèce. Il ne nous a pas dit, et on peut le regretter, de quelle admiration féconde le transporta la lecture de cette production extraordinaire par laquelle venait de s'ouvrir, pour la poésie latine, une ère toute nouvelle. Mais ce qu'il lui a, comme Virgile aussi et les autres, involontairement emprunté d'expressions et de tours, d'images et de mouvements, de sentiments et d'idées, les appels plus ou moins directs[1], plus ou moins marqués, mais si fréquents, qu'il a faits au souvenir de ses beaux passages, nous le disent assez.

Il ne nous a pas dit non plus, et c'est l'occasion d'un nouveau regret, comment l'avaient introduit dans les voies particulières de son talent, la précision élégante qui, chez Catulle, corrige la verve surabondante et abandonnée de Lucrèce, l'art savant par lequel ce poëte a le premier véritablement, il faut lui restituer cet honneur, adapté à la langue des Romains les mètres lyriques de la Grèce. Nous sommes encore réduits à le deviner d'après certains indices. Horace était, bien des emprunts, des imitations[2] en font foi, grand lecteur, grand admirateur de ce poëte, qu'il a reproché avec quelque dépit au musicien Démétrius de chanter trop exclusivement[3].

Est-il besoin d'ajouter que, par une curiosité naturelle chez un poëte, Horace s'est tenu au courant des productions contemporaines? Dans son livre, en effet, où est dispersée une sorte d'histoire des divers âges de la poésie latine, bien des détails nous rendent présent l'âge poétique d'Auguste. On y voit la métromanie universelle qui possédait alors la société romaine[4]; on y rencontre à tout instant des noms de poëtes alors plus ou moins célèbres[5], poëtes de profession, poëtes amateurs, qu'on peut distribuer en plusieurs classes d'après les degrés de l'estime que leur accorde Horace.

Quelques-uns sont choisis par lui entre tous comme des types achevés du mauvais et du ridicule. Tels sont Crispinus, Fannius[5], qui lui doivent l'immortalité, ainsi que Cotin à Boileau; tel est Mévius[6], qui la doit de plus à Virgile[7]. Si l'on peut soupçonner que l'inimitié a sa part autant que le goût dans ces exécutions, il n'est pas interdit d'attribuer en partie à une partialité amicale, à une officieuse défé-

1. *Sat.*, I, v, 101 sqq.; cf. Lucret., *De Nat. rer.*, v, 83; vi, 57; *Carm.*, IV, vii, 15; *Epist.*, I, vi, 27; cf. *ibid.*, III, 1038. — 2. Horat., *Carm.*, I, xxi; cf. Catull., *Carm.*, xxxiv; Horat., *Carm.*, II, vi; cf. Catull., *Carm.*, xi, etc. — 3. *Sat.*, I, x, 17 sqq.; Acr. — 4. *Epist.*, II, i, 103 sqq.; 117; *Ad Pison*, 382; 412 sqq. — 5. *Sat.*, I, iv, 13 sq., 21 sq., etc. — 6. *Epod.* x. — 7. *Bucol.*, III, 90.

rence, des éloges que n'expliquent aujourd'hui nul monument, nul débris poétique, ceux de Julius Florus, de Titius (Septimius?), de Celsus Albinovanus[1], de Jules Antoine[2], et même peut-être de Valgius, de Fundanius, de Pollion. Dans une classe à part se placent deux hommes qu'Horace fait régner sur la poésie de leur temps[3], et avec lesquels il a partagé cette royauté, Virgile et ce Varius, digne pour quelques vers admirables, pour des vers tout virgiliens heureusement sauvés du naufrage de ses œuvres[4], d'être maintenu par la postérité dans ce haut rang.

Avec quel charme Horace, juge délicat et ami tendre, a-t-il dû lire, le premier sans doute, les vers de ces grands poëtes auxquels il était si conforme par le goût et le génie, si étroitement lié par l'affection! quel sentiment de noble émulation a dû l'animer à cette lecture! Nous le comprenons par l'accent dont il les a loués, l'un comme l'aigle du poëme homérique[5], l'autre comme ayant reçu des muses rustiques le don des grâces touchantes, de l'exquise élégance[6]. On ne connaissait alors de Virgile que ses *Bucoliques*, que ses *Géorgiques*. Properce[7] n'avait pas encore annoncé la merveille de l'*Enéide*.

Horace a vu s'élever une nouvelle génération de poëtes dont les succès et les œuvres n'ont pu le laisser indifférent : génération brillante encore, puisqu'elle pouvait s'honorer de Tibulle, de Properce et d'Ovide; animée cependant d'une inspiration moins forte que son aînée, se ressentant davantage de l'excès des loisirs faits aux Romains par le pouvoir absolu d'Auguste. L'éloquence n'y avait point survécu; la poésie devait certainement y perdre de son élévation et de sa force, se retirer des grands sujets, se réduire à n'exprimer plus, dans l'élégie amoureuse, que des sentiments privés. Elle déclinait aussi quant au goût, devenu moins sévère, chez Properce du moins, sinon déjà chez Tibulle; et toutefois chez Tibulle lui-même, qui est de l'école de Virgile et d'Horace, n'aperçoit-on pas, avec les mêmes traditions de sentiment vrai, de pureté, d'élégance, une touche plus molle?

Tibulle devait plaire à Horace par certaines ressemblances : la vie militaire, où il s'était distingué sous Messala, ne l'avait point arrêté et ne lui laissait point de regrets; il se consolait aussi assez facilement de la modeste aisance à laquelle l'avaient réduit, on le croit, les spoliations du triumvirat; il aimait le repos des champs et l'indépendance d'une condition médiocre; il donnait son temps aux amours et aux vers, quelquefois même, on peut le conclure du langage que lui a tenu

1. *Epist.*, I, III; II, II. — 2. *Carm.*, IV, II. — 3. *Epist.*, II, I, 245 sqq.; *Ad Pison.*, 55, etc. — 4. Macrob., *Saturnal.*, VI, I, 2. — 5. *Carm.*, I, VI; *Sat.*, I, X, 43 sq. — 6. *Ibid.*, 44 sq. — 7. *Eleg.*, II, XXXIV, 60 sqq.

Horace, à des réflexions morales. Ajoutons qu'il s'était montré favorable aux satires d'abord critiquées d'Horace; que peut-être il leur avait concilié le suffrage important de Messala. On conjecture que ce fut là l'origine de l'amitié des deux poëtes, et on place après la publication des satires, en 728 ou 729, les deux ouvrages d'Horace, ouvrages charmants, qui sont les monuments de cette amitié[1]. C'est une ode pour consoler Tibulle de l'infidélité d'une maîtresse; c'est une épître qui peint Tibulle sous les traits les plus flatteurs : il est beau, il est riche, ou du moins possédant l'aisance qu'Horace appelait richesse; il sait jouir, il sait penser et s'exprimer; qu'a-t-il à faire que d'user de ces avantages, ce que lui recommande Horace en prêchant d'exemple. Dans l'une et dans l'autre pièce sont loués seulement en passant le talent poétique de Tibulle, ses touchantes élégies, ses aimables compositions, rivales des petits ouvrages de Cassius de Parme. Remarquons, puisque l'occasion s'en présente, qu'Horace, tant accusé de complaisance, ne cherche point à éviter ce nom de Cassius de Parme, qui sonnait mal alors : c'était celui d'un des meurtriers de César, d'un homme proscrit et peut-être déjà immolé par le gouvernement d'Auguste. Remarquons aussi avec quelle discrétion se louent entre eux, au sujet de leurs vers, ces grands poëtes; ils sont modestes même pour leurs amis, qu'ils ne traitent pas, à titre de revanche, de génies sublimes; ils se plaisent encore plus comme hommes que comme poëtes; ils savent, dans le commerce ordinaire, oublier un peu leurs travaux et leur gloire et vivre bonnement de la vie commune.

Comment Properce, ce panégyriste d'Auguste, ce protégé de Mécène, cet ami, cet admirateur de Virgile, ne paraît-il nulle part chez Horace, et d'autre part, comment élevant si haut[2] le poëte qui a renouvelé à Rome Théocrite, Hésiode, Homère, n'a-t-il pas un mot pour le rival d'Alcée, de Sapho, de Pindare, pour le nouveau créateur de la satire latine, pour celui de l'épître? On s'en est quelquefois étonné, et on l'a expliqué par un défaut de sympathie, une mésintelligence entre les deux poëtes. On a même supposé qu'ils sont les acteurs de la petite comédie dans laquelle Horace a si plaisamment mis en scène la vanité de certains poëtes de son temps[3].

« Il y avait à Rome deux frères, un avocat, un jurisconsulte, qui, dans leurs entretiens, ne s'épargnaient pas les compliments, se traitaient mutuellement de Gracchus et de Mucius. C'est la maladie, c'est la rage de nos poëtes à la voix sonore. Je fais des odes, et lui des élégies ; ouvrages vraiment merveilleux, travaillés de la main des neuf Muses. Vois un peu quels regards de con-

1. *Carm.*, I, XXXIII; *Epist.*, I, IV. — 2. *Eleg.*, II, XXXIV, 61 sqq. — 3. *Epist.*, II, II, 87 sqq.

fiance orgueilleuse nous jetons sur ce temple, qui attend les productions des poëtes romains. Ou bien, si tu es de loisir, suis-nous d'assez près pour entendre comment nous nous tressons des couronnes, ardents à la risposte, rendant exactement coup pour coup, sans nous fatiguer, comme les gladiateurs qui s'escriment dans un long assaut (pour égayer les convives) à l'heure où on allume. Je suis un Alcée, à son compte; je m'en reviens avec ce beau titre. Et lui, qu'est-il, selon moi? rien de moins qu'un Callimaque[1]. Paraît-il souhaiter davantage, il devient un mimnerme; lui-même a choisi ce surnom; je ne demande pas mieux que de l'en rehausser. »

Bien qu'Horace se donne ici un rôle et prenne sa part, selon sa coutume, du ridicule qu'il raille, ces complaisances mutuelles de la vanité, cet échange de compliments hyperboliques, nous jettent bien loin des termes de son commerce avec Varius, avec Virgile, avec Tibulle; Tibulle à qui il a attribué simplement, et dans des vers qu'il lui adressait, un sens droit, l'art d'exprimer ce que l'on pense :

Qui sapere et fari possit quæ sentiat[2]...

Ovide avait vingt-deux ans de moins qu'Horace; mais, de bonne heure poëte, il a dû, comme tel, en être connu et estimé. Horace a dû lire et applaudir, comme d'autres, ces vers amoureux, où le jeune émule de Tibulle et de Properce célébrait avec tant de succès et faisait chanter par toute la ville celle dont il déguisait le vrai nom sous celui de Corinne[3]. Il n'est pas possible que sa charmante élégie sur la mort de Tibulle[4], écrite bien évidemment l'année où on le perdit, aussi bien que Virgile[5], en 735, ait échappé à l'attention d'Horace, ami de Tibulle. Il était alors déjà, cette pièce et tout le recueil le prouvent, un excellent poëte, et lui-même ne se plaçait point parmi les poëtes en un médiocre rang[6]. Comment n'eût-il pas été distingué d'Horace? Il l'a été, il nous le dit, ou du moins nous le fait entendre dans la belle biographie qu'il a écrite de lui-même au quatrième livre de ses *Tristes*[7].

1. « Umbria Romani patria Callimachi. » Propert., *Eleg.*, IV, I, 65. — 2. *Epist.*, I, IV, 9. — 3. Ovid., *Trist.*, IV, X, 59. — 4. Id., *Amor.*, III, IX.

5. On le sait par cette épigramme de Domitius Marsus :

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit in Elysios,
Ne foret, aut elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

« Toi aussi, ô Tibulle, la mort trop rigoureuse t'a envoyé dans les Champs Elysées, sur les pas de Virgile. Il ne devait plus rester de poëte qui, dans la tendre élégie, pleurât les peines de l'amour, ou qui, d'un mètre héroïque, chantât les guerres des Rois. »

6. Ovid., *Amor.*, III, IX, 17. — 7. *Trist.*, IV, X.

Parmi ces poëtes d'une génération antérieure à la sienne, *majores*, qu'il a connus, il nomme Virgile et Horace, Virgile qu'il n'a fait que voir, Horace qu'il a entendu; l'harmonieux Horace, dont les vers élégants, mariés aux accords de la lyre ausonienne, ont tenu ses oreilles attentives et charmées :

> Et tenuit nostras numerosus Horatius aures,
> Dum ferit Ausonia carmina culta lyra.

On peut regretter que le nom d'Ovide manque, comme celui de Properce, à la galerie des poëtes contemporains célébrés par Horace. Mais, certainement, leurs vers n'ont pas manqué à ses lectures.

Remarquons-le, en finissant, la philosophie y avait elle-même sa part, et une part considérable. Le père d'Horace, ce bon précepteur de morale pratique, le renvoyait autrefois pour la connaissance des principes, aux philosophes [1]. Docile à ce conseil, Horace ne cessa d'être leur disciple, aux écoles d'Athènes d'abord, et depuis dans les ouvrages des maîtres. Cela du reste ne lui était point particulier; la curiosité philosophique datait de loin dans les classes distinguées, dans les classes lettrées de la société romaine. Prendre connaissance des divers systèmes, les opposer entre eux, et du conflit tirer quelque chose d'applicable à la conduite de la vie, était réellement la distraction préférée de ces illustres personnages que Cicéron a mis en scène dans ses dialogues. Horace, de plus, ne faisait que suivre la tradition des poëtes ses prédécesseurs, et des plus anciens; d'Ennius traducteur inspiré des doctrines de Pythagore, comme Lucrèce des doctrines d'Épicure; de Lucilius railleur des épicuriens et des stoïciens bien avant Varron dans ses *Ménippées*. Le ministère même de la satire auquel à son tour il se consacrait, l'aurait tout seul conduit à cette sorte de préoccupations et d'études. Point de satirique digne de ce nom, c'est-à-dire ne se proposant pas seulement la satisfaction de sa malignité, mais bien la censure et la correction des mœurs, s'il ne prend, pour point de départ, certains principes de morale; et, d'autre part, point de principes de morale un peu assurés qui ne s'appuient sur les saines et pures notions de la philosophie. Que de raisons pour qu'Horace fût, ce qu'en effet il a été, un lecteur curieux, et par suite, bien souvent, un interprète poétique des philosophes! J'ai déjà remarqué plus d'une fois que les conseils qu'il donne aux autres, il en fait le premier son profit. Or dans l'épître où il enseigne au jeune Lollius l'art difficile de gagner, de conserver l'amitié des grands, il finit par lui

1. *Sat.*, I, IV, 115 sqq.

conseiller d'aller demander le moyen de s'en passer aux doctes, à leurs ouvrages qui contiennent les règles de la vie raisonnable et honnête[1]. Ailleurs, dans des vers sans cesse répétés de son épître aux Pisons il leur dit que bien penser est le principe, la source de l'art d'écrire, et qu'on s'y peut former dans les écrits de l'école de Socrate[2]. Il cherche lui-même dans ces écrits et l'enseignement moral, et l'inspiration littéraire. Entendez Damasippe lui dire, lui reprochant le peu de fruit qu'il a tiré pour son travail de sa retraite à la campagne :

« Que t'a servi d'emporter Platon avec Ménandre, et Eupolis, et Archiloque, de t'en aller aux champs en telle compagnie[3] ? »

Il faut voir, je pense, dans la préférence pour Platon dont témoignent ces derniers passages, une préférence plutôt littéraire que philosophique. En philosophie Horace n'était particulièrement d'aucune école ; il était de toutes ; il prenait chez toutes, selon le besoin, songeant moins à la spéculation qu'à la pratique. C'est lui-même qui nous le dit et nous fait par là connaître quelle était en ce genre la variété de ses lectures.

« Je dis adieu pour toujours et aux vers, et aux autres frivolités. Qu'est-ce que le vrai, l'honnête ? Voilà ce qui m'inquiète, ce que je cherche, ce qui m'occupe tout entier. J'amasse désormais pour les besoins de l'avenir. Ne me demande pas sous quels drapeaux je marche, à quelle maison je m'attache : je n'ai point de maître à qui je me sois donné, à qui j'aie juré obéissance ; hôte passager, je m'arrête où me jette la tempête. Tantôt j'embrasse la vie active, je me hasarde sur la mer orageuse du monde ; je suis le partisan sévère, le sectateur rigide de la vertu véritable. Tantôt je me laisse doucement retomber dans la morale d'Aristippe, et je me soumets les choses du dehors au lieu de me soumettre à elles[4]. »

Horace ne nous l'aurait pas dit, que son livre nous en instruirait assez. C'est merveille d'y voir tout ce que cet épicurien, qui fait si bonne guerre aux exagérations du stoïcisme[5], lui doit cependant de belles maximes, qu'il a tournées à son usage[6] ; comment, dans son impartiale gaieté, il ne ménage pas davantage les exagérations de l'épicurisme, livrant ses grossiers adeptes avec lesquels il lui plaît quelquefois de se confondre[7] à la rude censure d'Ofellus[8] ; opposant à ses

1. *Epist.*, I, XVIII, 96 sqq. — 2. *Ad Pison.*, 309 sq. — 3. *Sat.*, II, III, 11 sq. — 4. *Epist.*, I, I, 10 sqq. — 5. *Sat.*, II, III, 80 sqq., VII; *Epist.*, I, I, 106 sqq., etc. — 6. *Carm.*, III, III, 1 sqq.; IV, IX, 41; *Epist.*, I, X, 12; XVI, 20, 52, 55 sq.; 63 sqq.; 78 sqq.; XVIII, 19, etc. — 7. *Ibid.*, I, II, 27 sqq., IV, 15 sqq.; cf. Varron., *Sat. Menipp.*, Eumenides, fragm., 22; Cic., *In Pison.*, c. 16. — 8. *Sat.*, II, II.

stoïciens ridicules, à Stertinius et à l'élève de Stertinius Damasippe, à Dave qui répète les leçons du portier de Crispinus[1], de non moins ridicules épicuriens, Catius, Nasidienus[2] pour qui des recettes de cuisine, des maximes de gastronomie sont la philosophie même de la vie heureuse. Ajoutons-y un représentant bien imprévu de ces hommes de plaisir qui se croient des disciples d'Épicure, le Rat de ville endoctrinant le Rat des champs[3] :

Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement
Dans un trou de campagne enterré tout vivant ?
Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile;
Venez voir de quel air nous vivons à la ville.
Hélas ! nous ne faisons que passer ici-bas;
Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas;
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
Doit être de jouir d'une si courte vie,
D'y chercher le plaisir; qui s'en passe est bien fou[4].

La liberté d'esprit d'Horace à l'égard de systémes philosophiques qui lui offrent tout ensemble matière à louer et à blâmer, est mise en relief d'une manière piquante par certaines pièces[5] où, sous couleur de se moquer des déclamations stoïciennes, il leur emprunte le texte de bonnes vérités qu'il nous dit et se dit à lui-même. Ce qui fait l'agrément de ces pièces, c'est précisément l'incertitude dans laquelle nous laisse le poëte sur son intention réelle, nous donnant constamment lieu de douter s'il faut ou non prendre ce qu'il dit au sérieux, et témoignant par là qu'il sait distinguer dans la doctrine qu'il met en œuvre, ce qu'elle a de vrai, et aussi de faux par son exagération.

On peut dire qu'il tient une sorte de juste milieu entre l'épicurisme et le stoïcisme, dont il adopte tout, moins les excès. Il est épicurien, c'est-à-dire que pour lui le but de la vie humaine c'est le bonheur, qu'il s'occupe avant tout du bien-être et des moyens d'y atteindre. Mais ces moyens, il ne les réduit pas, comme les faux disciples d'Épicure, aux brutales satisfactions des sens; il les place dans la résignation aux maux inévitables, dans la modération des désirs, dans la jouissance discrète des biens naturels, dans l'emploi de l'heure présente. Le premier de tous, à ses yeux, c'est la pratique modérée elle-même, il est vrai, d'une vertu qu'il peint, dans son éloignement des excès qui font les fous, dans sa liberté, la seule réelle, de traits pris des stoïciens; sans que cependant il mette le but aussi hors de portée qu'ils font,

1. *Sat.*, II, III, VII, etc. — 2. *Ibid.*, II, IV, VIII; cf, Cic., *ad Fam.*, XV, 18.— 3. *Sat.*, II, VI, 90 sqq. — 4. Andrieux, *Contes en vers.* — 5. *Sat.*, II, III, VII.

sans qu'il croie à l'absolue possibilité d'y atteindre, non plus qu'aux perfections chimériques de leur sage.

Horace mêle si bien les systèmes qu'on ne sait s'il est stoïcien ou épicurien, lorsqu'il dit à Quintius[1] :

« J'ai bien peur que tu ne places le bonheur ailleurs que dans la sagesse et la vertu. »

Neve putes alium sapiente bonoque beatum.

Le stoïcisme disait : Cherchez la sagesse, et vous trouverez le bonheur; l'épicurisme : Cherchez le bonheur, mais pour le trouver soyez sage. Chez l'un, la sagesse était en première ligne; chez l'autre, c'était le bonheur. Horace efface la différence au moyen d'une expression un peu vague qui le rattache aux deux écoles.

Voilà par quel éclectisme il a extrait de ses lectures, de ses études épicuriennes, stoïciennes, une morale mitoyenne peu héroïque, mais attrayante, accessible et suffisant à l'honnêteté. Cette morale fait le fond, constitue l'unité de son recueil; il en a rempli ses ouvrages de toutes formes; Ce *vin vieux qui rajeunit les sens*[2], il l'a versé indifféremment dans des vases de toutes sortes, dans l'or de ses odes, dans l'argile artistement façonnée de ses satires et de ses épîtres.

Je me suis appliqué à faire connaître, d'après Horace, cette vie, cet ensemble d'habitudes, ces sentiments, ces lectures, ces méditations, cette philosophie, d'où sont sorties ses œuvres, dont elles ont été l'expression. Par là, je les ai elles-mêmes expliquées comme *a priori*. Une explication plus directe demanderait tout un commentaire dont je dois m'abstenir faute de place, *spatiis exclusus iniquis*. Je laisse aux lecteurs d'Horace à apprécier en détail le poëte lyrique, le poëte satirique, le poëte didactique, le grand écrivain et le maître de l'art d'écrire, le législateur du bon goût, le traducteur ingénieux d'Aristote, le précurseur de Boileau. Ces divers sujets d'étude, content de les avoir indiqués, d'y avoir touché dans la mesure qui m'était permise, je les abondonne et les recommande à leurs réflexions.

Tout vieux qu'ils sont, ils n'ont rien perdu de leur intérêt et même de leur nouveauté. Cicéron a dit des merveilles de la nature qu'à force d'être regardées ou plutôt vues tous les jours, les yeux s'y accoutument, qu'on ne les admire plus, qu'on ne se met plus en peine d'en chercher la cause[3]. On peut dire la même chose des écrits de ces

1. *Epist.*, I, XVI, 20. — 2. Voltaire, *Épître à Horace.*

3. « ... Assiduitate quotidiana et consuetudine oculorum assuescunt animi : neque admirantur requirunt rationes earum rerum quas semper vident... » *De nat. Deor.*,.

poëtes anciens qu'on nous met dès l'enfance entre les mains, dont nous avons usé tant d'exemplaires, comme les élèves des grammairiens dont parle Juvénal, et comme ces grammairiens eux-mêmes :

Quum totus decolor esset
Flaccus, et hæreret nigro fuligo Maroni[1].

Nous les savons trop par cœur. Plus nous en répétons la lettre, plus il arrive que l'esprit nous en échappe. Nous nous surprenons à ne plus nous y plaire, à ne plus les goûter, les sentir, quelquefois, chose étrange, à ne plus les comprendre. Aussi nous paraissent-ils tout nouveaux quand, y revenant avec curiosité comme s'ils nous étaient inconnus, nous cherchons à nous rendre compte et de l'œuvre et de son auteur, qui s'y est exprimé avec son temps, des mérites par lesquels il a charmé ses contemporains, de ce qui lui a valu, dans la suite des siècles, cette admiration constante dont la tradition est venue jusqu'à nous.

Horace, à tous ces égards, offre un intéressant sujet d'étude. Il a traité des genres divers, moins nouveaux peut-être pour les Romains qu'il ne le disait, qu'il ne le pensait, mais à coup sûr renouvelés par lui avec originalité. Il les a empreints, marqués de son caractère personnel, caractère droit, naïf, aimable, où à l'enjouement s'alliait quelque gravité, où la raison n'était point sans un mélange de faiblesse qui la rendît plus accessible, plus traitable; caractère qui a fait de lui ce qu'on a dit d'un personnage de ce temps, l'homme de toutes les heures; qui a rendu son commerce si doux à ses amis; qui lui a donné pour amis tous ceux qui depuis l'ont lu, et les sages et les fous, les uns l'aimant pour sa sagesse, les autres pour sa folie, la plupart pour toutes deux; c'est par toutes deux qu'il répond à la pensée du grand nombre, qu'il est un des interprètes les plus avoués de l'humanité.

Ce n'est pas tout. Horace, considéré dans son rapport avec l'histoire des lettres latines, des lettres en général, représente cette justesse de pensée, cette pureté, cette précision de langage, cette perfection de goût auxquelles arrivent, après bien du temps et des efforts, les littératures dans ces rares et courtes époques qu'on appelle classiques. Si on l'envisage sous un point de vue historique, il représente les mœurs polies, le savoir-vivre, les principes de délicatesse, de dignité, qui font encore l'honnête homme, sinon l'homme vertueux,

II, 38; cf. D. Augustin, *Tract. in Joann.*, XXIV, 1 : « Miracula ejus... assiduitate viluerunt. »

1. Juven., *Sat.*, VII, 226 sq.

dans ces temps de la vieillesse, du déclin des sociétés, où l'invasion du luxe avec toutes ses recherches, le goût toujours croissant des jouissances sensuelles, les progrès du scepticisme en toutes choses, en religion, en morale, en politique, la lassitude, le découragement, le désespoir qui suivent les troubles civils et l'anarchie, leur font chercher leur repos dans le pouvoir absolu, demander leur consolation à l'étourdissement, à l'ivresse des plaisirs.

Horace peut être considéré sous tous ces aspects. Il ne serait qu'Horace, un des hommes les plus spirituels et les plus aimables qui aient existé, et de plus un fidèle exemplaire des traits de l'humanité, que par là il mériterait de nous attacher. Mais il est autre chose : il est encore l'expression du temps ou il a vécu, avec ses misères et aussi ce qui les rachetait, le génie littéraire, l'élégance sociale, et chez quelques hommes point héroïques, mais honnêtes et bons, un raisonnable éloignement des excès. Horace, c'est ce que nous appelons littérairement le siècle d'Auguste, historiquement l'empire à sa première époque. C'est par anticipation bien d'autres époques encore, analogues à celle-là. Il nous touche par cent côtés; nul ancien, comme on l'a dit quelquefois, n'est plus moderne.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XIX.

5 NOVEMBRE 1859.

I

Avant d'entrer dans la littérature, lançons-nous un moment dans les sciences occultes. Rassurez-vous pourtant, je n'évoquerai aucun esprit, je ne ferai tourner aucune table; en fait de mystères, nous ne sonderons que les *Mystères de la main*. Sous ce titre, M. Desbarolles vient de publier un ouvrage que l'on commentait l'autre soir avec beaucoup d'ardeur dans un cercle assez nombreux, car la chiromancie revient sur l'eau. Nous en tiendrons-nous là? J'espère bien que non; l'astrologie refleurira bientôt de plus belle, et nous n'entreprendrons rien d'important avant d'avoir consulté les astres. En attendant, contentons-nous d'étudier les mystères de la main.

Ce n'est pas précisément une science nouvelle que la chiromancie; Platon, Aristote, Galien, Albert le Grand, Ptolémée, Avicenne pratiquèrent, dit-on, l'art de la divination par les lignes de la main; mademoiselle Lenormand, de nos jours, s'y livra avec un succès dont témoigne encore la nombreuse clientèle qui afflue chez ses successeurs. Les préceptes de cette science populaire n'avaient pas été réduits jusqu'ici en corps de doctrine. M. Desbarolles s'est chargé de ce soin. Avant lui pourtant, M. d'Arpentigny avait publié un livre intitulé : LA CHIROGNOMONIE ou la *Science de la main*, ou l'*Art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main*. La chiromancie et la chirognomonie, qui ne sont au fond qu'une seule et même science, se distinguent cependant l'une de l'autre par des traits spéciaux : la première consulte volontiers les lignes intérieures de la main, elle lit la destinée humaine dans la *ligne de tête*, dans la *ligne de cœur*, dans la *ligne de vie*, dans la *ligne saturnienne*, elle admet l'influence des astres sur l'homme et leurs rapports avec les signes précédents; la seconde n'attache aucune importance à ces signes, et se défend de tout rapport avec les étoiles. La chiromancie s'adresse aux hommes d'imagination, la chirognomonie aux esprits philosophiques.

Étudions la chirognomonie.

Il y a différents types de mains; on peut les classer en sept familles :

La main élémentaire ou à grande paume; la main nécessaire ou en spatule; la main artistique ou conique; la main utile ou carrée; la main philosophique ou noueuse; la main psychique ou pointue; la main mixte.

La paume de la main est le siége des appétits physiques; les nœuds des doigts représentent les tendances de l'intelligence. Si le nœud qui lie la phalange de l'ongle à la seconde manque de saillie, vous aurez plus d'ordre dans l'arrangement des choses matérielles que dans celui des idées. Un nœud bien saillant entre la première et la seconde phalange fera de vous un savant, et vous mènera droit à l'Institut. Doigts sans nœuds, vous obéirez à l'inspiration, au sentiment, à la fantaisie, vous risquez fort d'être un poëte et de mourir à l'hôpital.

Les doigts se terminent de trois façons : en spatule, en carré, en cône. Au bout d'un doigt lisse ou noueux la spatule décèle un vif besoin d'agitation et de mouvement, le goût des arts mécaniques. Le lot des doigts carrés, avec ou sans nœuds, est l'amour des sciences morales, politiques, sociales, philosophiques. Doigts lisses à cônes, main d'artiste; cônes à doigts noueux, main de philosophe. Grande main, esprit de détail; main petite, esprit synthétique; main moyenne, esprit synoptique.

On a beau étudier la main d'un homme, on ne saura jamais rien de ses tendances morales et intellectuelles, s'il cache son pouce. Tout l'homme est dans ce doigt : montre-moi ton pouce, s'écrie la chirognomonie, et je te dirai qui tu es. Newton prétendait qu'à défaut d'autres preuves, le pouce le convaincrait de l'existence de Dieu. L'homme, ajoute la chirognomonie, est doué d'un pouce, les animaux n'en ont pas; le pouce du singe n'est qu'un talon mobile. Chez l'homme, le pouce est organisé de façon à pouvoir agir dans un sens opposé aux autres doigts; il est pour ainsi dire l'agent de la conscience, le représentant du sens moral qu'on invoque quand on veut réagir contre ses instincts. L'idiot naît sans pouce, l'enfant ne s'en sert qu'au moment où l'esprit commence à se développer chez lui. Voyez ce malheureux qui se roule dans les convulsions de l'épilepsie, la contraction du pouce a indiqué le début de la crise; la même contraction annoncera l'approche de cette autre crise qui s'appelle la mort.

La racine du pouce est le siége de la volonté et de l'amour. Aimer c'est vouloir. Dans la première phalange de ce doigt la logique a élu

domicile; dans la seconde se logent l'invention, la décision, l'initiative. La petitesse du pouce indique l'irrésolution de l'esprit dans les choses de raisonnement; sa grosseur au contraire est un signe de réflexion et de fermeté. La dimension et la qualité de la main sont des signes particuliers auxquels il faut prendre garde. Une main dure sent l'amour, et ignore la tendresse; une main molle est plus capable de tendresse que d'amour.

Maintenant, madame, donnez-moi votre main, et ne tremblez pas, car la chirognomonie sait dire les choses galamment; comptez sur son savoir-vivre : main spatulée à petit pouce; vous possédez un grand fonds de franchise affectueuse; vous aimez l'action, le mouvement; vous avez l'intelligence de la vie réelle. Vous auriez préféré probablement être rangée parmi ces femmes vaporeuses qui ne vivent que de poésie et d'idéal, mais cela n'appartient qu'aux mains coniques. La spatule me l'indique, vous ne dédaignez pas de compter avec votre cuisinière, et de donner des conseils à votre femme de chambre, vous êtes ce qu'on appelle une femme de ménage, ou, si vous aimez mieux, une bonne maîtresse de maison; n'en rougissez pas. Dans une société moins prosaïque, au temps de la chevalerie, par exemple, avec vos petits pouces, et vos gracieuses spatules, car la spatule a sa grâce, gardez-vous d'en douter, vous auriez pu être Clorinde ou Bradamante. Vous qui trompez le besoin d'action qui vous dévore en fabriquant des marmelades, des gelées, des confitures de tous les genres, comme vos spatules vous y obligent aujourd'hui, on vous eût vue aux âges héroïques de la Grèce lutter contre Thésée à la tête des amazones. Ne vous plaignez pas trop cependant de votre lot actuel. Werther s'est brûlé la cervelle pour des doigts en spatule. Qu'est-ce, en effet, que cette blonde Charlotte si sensée, si attentive aux soins de son intérieur, faisant de si belles tartines de confitures aux enfants, sinon la plus douce, la plus aimable des spatulées?

Peut-être Charlotte avait-elle le pouce gros. Un pouce gros sur une main spatulée dénote une tête pleine d'idées pratiques, en même temps qu'une âme tournée vers l'idéal, et un cœur comprenant la passion, mais préférant à la passion le sacrifice. Telle était la main de madame Roland, Charlotte républicaine, entourée de Werthers girondins.

Les mains féminines devaient être en majorité spatulées avec un petit pouce, à la fin du dix-huitième siècle. Un secret besoin d'action et de vie réelle domine toutes les femmes à cette époque. Marie-An-

toinette aimait à s'habiller en fermière, et à traire les vaches de sa ferme de Trianon; les mains de la reine battaient le beurre, tandis que les mains du roi battaient le fer sur l'enclume de Versailles.

La chirognomonie estime que sur cent mains de femme quarante appartiennent au type conique, trente au type carré, et trente au type à spatule. Les femmes artistes sont donc les plus nombreuses en France. Toutefois il convient d'avouer que le sentiment poétique ne va pas très-loin chez la Française. Cela tient chez elle à l'absence de nœuds. Or les mains noueuses sont les seules propres aux grandes conceptions dans les lettres, les arts et les sciences.

Si un homme prétend au cœur d'une femme à phalanges carrées, qu'il se pare surtout de bon sens et de solidité, qu'il ne confonde pas la singularité avec la distinction, qu'il songe que sa dame a moins d'imagination que d'esprit, et que son esprit est plus juste qu'original. Le type carré chez nous est parfaitement résumé par madame de Maintenon. Les Anglaises ont presque toutes la main carrée, c'est la chirognomonie qui l'assure, parce qu'elles sont plus intelligentes que sensibles : voyez plutôt les héroïnes de Richardson.

Les femmes ont de tout temps exercé une grande influence sur notre pays; mieux que les plus gros livres, les mains féminines racontent son histoire. La main pointue ou psychique d'Héloïse ouvre la porte du douzième siècle; la France sort de la vieille barbarie et la femme de l'état d'infériorité dans laquelle elle était tenue. La foi est dans les cloîtres, la passion dans le monde, la poésie partout. Pendant que Bernard prêche la croisade, qu'Abeilard ressuscite la philosophie, les mains psychiques des châtelaines du Midi signent les arrêts des cours d'amour. La chevalerie naît en même temps que le culte de la Vierge. Héloïse s'est montrée, Laure et Béatrix vont paraître.

Le seizième siècle est l'époque des mains coniques; les femmes aiment les arts et les lettres; elles mêlent la galanterie à la religion, le mysticisme à la réalité; les reines font des vers et des contes d'amour. On voit se fonder ce règne éclatant des favorites qui ne doit finir qu'avec la monarchie française. Les femmes sont soumises par leurs mains coniques à tous les entraînements de l'imagination. On croit à la magie, à la sorcellerie, à l'astrologie. Catherine de Médicis crée l'escadron volant de la reine, gracieux escadron de mains coniques dont elle se sert comme d'un moyen de gouvernement. C'est le siècle de Marie Stuart, de Marguerite de Navarre, d'Elisabeth et de madame de Coligny. Les extrêmes se touchent; on lit Rabelais et la

Bible; on apprend par cœur les vers de Ronsard et les psaumes.

Au siècle suivant les cônes commencent à s'aplatir légèrement et à s'étendre en spatule. Le caractère des femmes se modifie. Les femmes de la Fronde, si vantées de nos jours, n'ont ni idées, ni croyances; elles se dévouent à des intérêts. En voyant les spatules naissantes de la Fronde, on devine déjà l'avénement prochain des mains carrées. A part mademoiselle de La Vallière, main psychique perdue au milieu des mains carrées du grand siècle, toutes les maîtresses de Louis XIV n'aiment en lui que sa puissance et leur propre fortune. J'ai soutenu que mademoiselle de La Vallière faisait exception à la règle; j'ai bien envie d'en dire autant de madame de Maintenon. Par moments, je l'avoue, elle m'inspire une certaine sympathie. Cette femme qui, partie de si bas, monte sur le trône, tient tous les seigneurs prosternés à ses pieds, flatte mon instinct d'égalité. Ce fut le châtiment d'une royauté et d'une noblesse si superbes, de se courber devant la veuve Scarron. Malgré moi, madame de Maintenon m'intéresse et me touche quand je vois sa jeunesse et sa beauté livrées à l'abandon et à la pauvreté. Dans cette société si renommée par la noblesse de ses sentiments, il ne se trouve qu'un homme pour se charger de cette jeune femme abandonnée; cet homme n'est pas un gentilhomme, mais un pauvre poëte qui vit de ses dédicaces, un malade bouffon qui, souffrant des plus cruelles infirmités, cherche à en amuser les autres. Le cul-de-jatte mort, voilà sa femme plus seule, plus misérable que jamais. Madame de Maintenon a connu les douleurs de la misère, les ennuis de la domesticité, et son âme ne s'y est point abaissée. Elle est ambitieuse, mais tous les moyens pour réussir ne lui semblent pas bons; elle se met au-dessus de la coquetterie, plus haut que l'habileté; elle dépasse ses rivales de toute la hauteur de son but; elle vise au trône et elle y monte. Là elle trouve encore parfois des accents humains, elle *regrette sa bourbe*, elle se souvient de sa jeunesse exposée à tant de périls, et elle fonde Saint-Cyr. En faveur de ces regrets, et de ces souvenirs, accordons à madame de Maintenon la main conique ou spatulée tout au moins. Je n'aurais point hésité peut-être à demander pour elle la main psychique si elle n'avait pas persécuté ses anciens coreligionnaires, et si elle avait mieux défendu Racine.

Les femmes du dix-septième siècle ont dans le caractère comme dans le costume quelque chose d'uniforme, de monotone, de froid qui repousse la sympathie. A quoi songent-elles dans ces cabinets, dans ces fêtes, dans ces cercles de Versailles? à capter la faveur du

maître, à accroître la fortune de leur maison. La maison! devant ce mot la famille s'efface. La duchesse de Beauvilliers, qui pourtant était une sainte, nous dit Saint-Simon, avait cloîtré ses sept filles. Elle obéissait à l'inflexible instinct de prévoyance des mains carrées. On a beau vanter la société du dix-septième siècle, son atmosphère est lourde, on y étouffe sous la pression des doigts quadrangulaires. On respirerait en sortant de ce siècle, si les miasmes de la régence n'engorgeaient pas tout de suite les poumons. Des mains coniques mais flasques, sans chair, avec des ongles mous, des mains de courtisane, mènent la France. L'air pur de la révolution souffle : aussitôt les mains d'intelligence, de dévouement, de passion, les mains psychiques reparaissent. Hélas! les plus belles de ces mains, où les avons-nous-vues? dans un tombereau, serrées d'ignobles nœuds! Que de larmes la postérité versera sur vous, pauvres mains sanglantes et gonflées de Marie-Antoinette, d'Élisabeth, de madame Roland, de Lucile Desmoulins, de Charlotte Corday!

J'ai plaidé tout à l'heure en faveur de madame de Maintenon; je n'abandonnerai pas non plus les héroïnes de Richardson aux dédains de la chirognomonie, toi surtout, noble Clarisse, l'amour et le deuil de l'Angleterre. Dans la lutte où Lovelace t'entraîne, je te vois levant les yeux au ciel, et serrant contre ton sein la palme victorieuse. Tu étais la fille de toutes les mères. « Sauvez-la! sauvez notre Clarisse, écrivaient-elles à Richardson, que notre enfant ne soit pas souillée. » Appels touchants que le romancier entraîné par la logique de son œuvre ne pouvait pas entendre. Que de tes voiles blancs sorte un moment ta main pâlie; elle est conique et effilée comme celle des anges et des saintes. Protestez aussi contre la chirognomonie, Cordélia, Imogène, Desdémone, Jessica, Ophélie, toutes les Anglaises de Shakespeare. Conçoit-on Juliette avec des doigts carrés? L'instinct social très-développé, le respect pour le convenu, l'amour de l'influence et de la domination à cette jeune fille candide et naïve qui aime au premier regard : en vérité, la chirognomonie n'y songe pas. Je lui abandonnerais la main américaine, quoiqu'il ne soit pas juste de l'attaquer, puisqu'elle n'est pas encore finie; je lui livrerais la main allemande, si Mignon la pauvre artiste ne tendait vers moi ses cônes gracieux et amaigris; mais respect à la main anglaise, à la main de Juliette Capulet et de Clarisse Harlowe.

Ni la chiromancie ni la chirognomonie, ni M. Desbarolles ni M. d'Arpentigny n'étudient la main au point de vue des nationalités.

C'est une lacune dans leurs travaux; je n'ose la combler et chirognomoniser à mon tour, cela m'entraînerait trop loin; le lecteur est déjà las sans doute de cette longue dissertation. Qu'il me permette seulement, avant de finir, de redresser une erreur dans laquelle il est peut-être tombé, ainsi que bien des gens, au sujet des mains aristocratiques.

On les représente toujours effilées, étroites de la paume, petites. C'est un préjugé. Les compagnes des seigneurs mérovingiens, d'où notre noblesse prétend descendre, partageaient les périls et les dangers de leurs époux chevelus : elles combattaient les Romains, elles frappaient l'aurochs à la chasse. Il est absurde de se figurer Irmingarde ou Nantechild avec les mains semblables à celles des héroïnes de M. de Balzac. Que l'on passe à quelques-unes la main conique, mais à condition d'y joindre un gros pouce, type de tyrannie et de dureté. La main du noble, c'est-à-dire de l'homme d'épée, ne saurait être une main délicate. Cependant, dira-t-on, tous les peuples s'accordent dans une commune admiration pour les mains pointues; ils donnent la forme effilée aux doigts des êtres supérieurs auxquels ils consacrent un culte. Ne serait-ce pas que la marque de notre déchéance étant la nécessité du travail, l'homme éprouve le besoin de donner à ces êtres, objets de son adoration, des mains qui, par l'impuissance de tout travail, constatent la pureté d'une origine divine?

II

Le doigt se termine de trois façons : en spatule, en carré, en cône. Si les nœuds des phalanges sont visibles, il convient de s'y arrêter. Au bout d'un doigt lisse aussi bien que d'un doigt noueux, la spatule décèle un vif besoin d'agitation, de mouvement, de locomotion. La spatule aime la chasse, les voyages et les travaux mécaniques. Si vos doigts spatulés sont néanmoins dépourvus de nœuds, vous manquerez de synthèse et de philosophie, vous serez un homme de fantaisie et de caprice, vous risquerez fort de ne pas atteindre la fortune et de mourir à l'hôpital. Le lot des doigts carrés est meilleur. Le doigt carré a un penchant prononcé pour les sciences morales et politiques, pour la poésie didactique et les langues; il devient facilement académicien. Aristote est le plus illustre représentant des doigts carrés. Doigts coniques lisses, main d'artiste; doigts coniques à nœuds, main de philosophe. Quiconque, avec des doigts volumineux à leur dernière phalange et s'amincissant à l'extrémité, aura le pouce petit et la paume assez développée, s'attachera au côte pitto-

resque des idées et des choses; la forme chez lui n'aura pas une moins grande importance que le fond. Ces règles posées, je vois d'ici la main de l'auteur de la *Légende des Siècles :* doigts lisses avec des nœuds d'une dimension ordinaire, chair souple, paume d'un dessin gracieux, un peu épaisse en signe de force, cônes effilés, un des échantillons les plus beaux et les plus complets de la *main artistique ou conique.*

J'ai souvent entendu dire que l'exil avait été favorable à Victor Hugo, qu'il s'était retrempé dans l'isolement. Vivant hors de Paris, ajoutait-t-on, il n'a point respiré l'air fatal dans lequel nous nous énervons; il n'a point ressenti les effets de cette lassitude profonde qui nous accable ; il n'a pas connu le découragement où nous nous plongeons chaque jour davantage. Il ne faut pas faire tant d'honneur à l'exil et lui accorder de si beaux priviléges. L'exil ne fait pas le génie; il a tué plus de gens qu'il n'en a sauvé. Celui qui a pu résister aux tristesses, aux amertumes, aux douleurs de l'exil, aurait certainement trouvé en lui-même la force nécessaire pour lutter contre les ennuis dont nous souffrons dans la mère patrie et pour les vaincre. Le talent de Victor Hugo serait resté le même à Paris qu'à Jersey, et nous aurions eu les *Contemplations* et la *Légende des Siècles*, lors même que l'auteur n'eût point quitté sa maison de la rue de la Tour-d'Auvergne, où je suis fâché qu'il ne croie pas pouvoir revenir. A cet égard, je sais bien que bien des gens ne partagent pas mon opinion, mais je la crois bonne, et je vous dirais bien pourquoi si nous ne parlions pas tout simplement de littérature en ce moment; d'ailleurs, au lieu de mon plaidoyer, n'aimez-vous pas mieux entendre la *Chanson d'Éviradnus*, le bruit de l'orgie de *Ratbert*, ou voir passer les Suisses du *Régiment du baron Madruce?*

Je sais bien qu'il ne faut pas attacher une trop grande importance au titre d'un ouvrage et tenir outre mesure à ce que ce titre soit justifié. Cependant, quand un titre paraît choisi pour exprimer une idée spéciale, on est bien obligé de se demander s'il justifie réellement cette prétention; comment voulez-vous, par exemple, que je lise sur la couverture d'un livre : la *Légende des Siècles*, sans que je cherche si le livre me donne la raison de ce titre. Quand je voudrais éviter cette recherche, mon esprit s'y livrerait involontairement. Organiser, classer, régulariser, symétriser, telle est la mission des doigts carrés, à nœuds. C'est sans doute à la forme quelque peu carrée de mes doigts que je dois de ne pas bien com-

prendre le titre du nouveau recueil de Victor Hugo ; des doigts pointus ne se demanderaient certainement pas comment la *Rose de l'infante*, le *Régiment du baron Madruce*, le *Petit Roi de Galice*, les *Pauvres gens*, voire même les *Raisons du Momotombo* peuvent faire partie de la *Légende des Siècles*, et quel rapport la *Chanson des aventuriers de la mer* a-t-elle avec la philosophie de l'histoire ? Supprimez ces quelques pièces (et ce serait une grande perte assurément), je comprends parfaitement le lien qui rattache à travers les siècles les légendes racontées par le poëte. A la première apparition de l'homme sur la terre correspond le *Sacre de la femme;* Booz, Daniel, représentent la poésie biblique; le *Lion d'Androclès*, les hontes du bas Empire; voici l'islamisme qui sauve l'Orient en l'immobilisant. Après les bouleversements de l'invasion barbare, une ère de paix, de grandeur et de magnanimité s'ouvre pour l'humanité avec Charlemagne; nous en sentons le souffle ardent dans *Aymerillot*, dans le combat de Roland et d'Olivier. La chevalerie errante, fille des paladins, se montre dans *Éviradnus;* le moyen âge des empereurs meurtriers, traîtres, pillards est personnifié dans *Ratbert;* la renaissance se développe dans la harangue brûlante et inspirée du *Satyre;* un côté du seizième siècle, le côté sombre du double despotisme monarchique et religieux, peut encore à la rigueur se trouver dans la seconde partie de la *Rose de l'infante*. Quant aux autres pièces, elles me paraissent complétement en dehors des siècles et de l'histoire; aussi m'est-il impossible (n'oubliez pas mes doigts carrés), malgré la préface de Victor Hugo, d'envisager les morceaux qui remplissent ses deux derniers volumes autrement qu'isolés. Pris ainsi séparément, ils me paraissent gagner en vigueur et en clarté, comme ces tableaux dont on ne jouit bien qu'en les voyant seuls, loin de la galerie où on les laissait confondus avec vingt autres.

On a discuté et on discute encore quelquefois devant moi la question de savoir quelle est la pièce la plus belle et la plus complète de la *Légende des Siècles;* les uns citent *Ratbert*, les autres *Aymerillot;* ceux-ci le *Satyre*, ceux-là *Éviradnus*. Je serais fort embarrassé, je l'avoue, pour me prononcer. Il y a certes une vigueur de touche incroyable dans Ratbert; on n'est pas plus ignoble, plus cruel que cet empereur, plus lâche, plus bas que ses barons et ses conseillers. Quand le clergé se mettait à être mauvais au moyen âge, il ne l'était pas à demi. Afranus est le type de ces prélats plus nombreux qu'on veut bien le dire, qui, pour partager le pouvoir de la féodalité, pre-

naient aussi leur part de ses crimes. Du commencement jusqu'à la fin la légende ne faiblit pas. Ce n'est pas là pourtant une qualité particulière à ce morceau. Nulle part la vigueur ne fait défaut au poëte; son vers toujours inspiré soutient sans peine l'effort de la pensée; mais ce n'est pas un vers, c'est une période, une phrase poétique dans laquelle Victor Hugo a trouvé le moyen de plonger le vieil alexandrin et de l'en sortir, comme Éson, brillant et rajeuni.

Victor Hugo a maintenant cinquante-sept ans; voici quarante ans bientôt qu'il publie des vers sans lasser l'admiration générale et sans se lasser lui-même; toutes les grandes voix se sont tues, éteintes par la mort ou par la lassitude; la sienne se fait encore entendre plus sonore, plus vibrante, plus écoutée que jamais; on lui trouve même à chaque fois des tons nouveaux et des notes plus étendues. A mesure que l'artiste avance en âge, sa voix devient plus jeune, sa méthode plus parfaite et plus originale; phénomène rare! la perfection de la méthode, chez Victor Hugo, ne sert pas à dissimuler la faiblesse et la décadence de l'organe; avec la suavité de la voix de Rubini, il donne l'*ut dièse* de Tamberlick; il garde l'énergie avec le charme, et en se prodiguant à tous les morceaux, il reste toujours supérieur dans l'ensemble de son rôle : artiste incomparable, habitué à se jouer au milieu de toutes les difficultés de son art, à les défier, à les vaincre, sans qu'on sente le travail dans son inspiration, le tour de force dans sa force!

Quand on examine l'œuvre de Victor Hugo depuis les *Odes et Ballades* jusqu'à la *Légende des Siècles*, on est frappé comme à l'aspect d'un monument gigantesque, prodigieux, dont tous les étages sont d'un style différent, et dont l'architecture présente cependant un ensemble merveilleux; l'ode, l'épopée, la chanson, le drame, l'élégie, la satire, tous les genres de poésie y ont mis la main sans amener la confusion des langues. Le mythe de Babel a été réalisé par la poésie. L'architecte ajoute tous les jours quelque chose à son monument, la tour monte sans cesse, et nul ne peut prévoir quand le faîte sera terminé, quand le poëte la couronnera de créneaux. Jamais aucune littérature n'aura vu pareille construction. Le temps qui détruit tout n'en pourra abattre qu'une partie, ses fortes assises résisteront à tous les assauts, et ses débris épars sur le sol formeront une de ces inépuisables carrières où l'on découvre chaque jour quelque morceau précieux, et où les poëtes viendront chercher des pierres pour bâtir à leur tour.

III

« Une taille souple et élégante, des épaules, un cou de la plus admirable forme et proportion, une bouche petite et vermeille, des dents de perle, des bras charmants quoiqu'un peu minces, des cheveux châtains naturellement bouclés, le nez délicat et régulier, mais bien français, un éclat de teint incomparable qui éclipsait tout, une physionomie pleine de candeur et parfois de malice, et que l'expression de la bonté rendait irrésistiblement attrayante, quelque chose d'indolent et de fier, la tête la mieux attachée, c'était bien d'elle qu'on eût eu le droit de dire ce que Saint-Simon a dit de la duchesse de Bourgogne : « Que sa démarche était celle d'une déesse sur les nuées. » Telle était madame Récamier à dix-huit ans, d'après l'auteur des *Souvenirs et Correspondance* tirés des papiers de cette femme célèbre ; le portrait est complet : nez, lèvres, dents, cheveux, bras, rien n'y manque, si ce n'est les mains ; mais après avoir parcouru les articles précédents, il n'est pas un seul de nos lecteurs qui ne soit capable, au moyen de la chirognomonie, de reconstituer la main de madame Récamier. Doigts sans spatules, ni nœuds, main psychique, direz-vous hardiment en songeant aux traits du visage que l'on vient de dépeindre. J'étais d'abord de cet avis ; après avoir achevé la lecture des *Souvenirs et Correspondance*, je me demande pourtant s'il ne faudrait pas créer un type particulier de main pour une personne qui a joué un rôle assez semblable à celui de quelques femmes illustres du dix-huitième siècle, mesdames d'Épinay, du Deffant, Geoffrin, Dupin, et qui leur a si peu ressemblé. Plus on pénètre dans la vie de madame Récamier, plus on s'aperçoit qu'il est impossible de la classer dans les mains connues.

Elle se marie à quinze ans avec un homme intelligent, riche, d'une belle prestance, dans la force de l'âge ; car, sans recourir à la théorie de M. Flourens, il est permis de dire qu'on n'est pas vieux à quarante-cinq ans ; et le biographe de madame Récamier nous assure « que ce lien ne fut jamais qu'apparent ; madame Récamier ne reçut de son mari que son nom. Ceci peut étonner, mais je ne suis pas chargée d'expliquer le fait ; je me borne à l'attester comme auraient pu l'attester tous ceux qui, ayant connu M. et madame Récamier, pénétrèrent dans leur intimité. M. Récamier n'eut jamais que des rapports paternels avec sa femme ; il ne traita jamais la jeune et innocente enfant qui portait son nom que comme une fille dont la beauté

charmait ses yeux, et dont la célébrité flattait sa vanité. » Je n'aurais pas été fâché, je l'avoue, d'avoir quelques éclaircissements sur une conduite qui paraîtra étrange à tout le monde, mais qui peut encore à la rigueur s'expliquer par la chirognomonie; M. Récamier devait avoir des doigts longs, flasques, mous, dénués de nœuds aux phalanges, terminés par des spatules plates, le pouce légèrement en dedans, et sans le moindre renflement à la naissance, la main de Louis XIII, en un mot. J'admets donc, comme chirognomoniste, que « la sorte de lien qui avait uni la belle Juliette à M. Récamier était de ceux que la religion catholique elle-même proclame nuls; » mais comme simple observateur du cœur humain, je tombe dans un abîme d'incertitudes.

Cette femme qui a inspiré une passion profonde à presque tous ceux qui l'ont connue, que l'on a aimée dès l'âge de six ans, qui depuis sa dix-huitième année presque jusqu'à la dernière a vu à ses pieds les hommes les plus marquants de son temps, princes, grands seigneurs, poëtes, hommes d'État, généraux, publicistes, cette Ninon austère s'est endormie sans qu'aucune main ait effeuillé sa couronne d'oranger; n'hésitez pas, me dira-t-on, donnez-lui tout de suite la main archi-psychique des saintes et des anges que nous voyons agenouillés dans nos églises. Je ne demanderais pas mieux certainement, mais ce fragment d'une lettre de Chateaubriand m'arrête : « Allons! j'aime mieux savoir votre folie que de lire des billets mystérieux et fâchés. Je devine ou je crois deviner maintenant. C'est apparemment cette femme dont l'amie de la reine de Suède vous avait parlé? Mais, dites-moi, ai-je un moyen d'empêcher Vernet, mademoiselle Levert qui m'écrit des déclarations, et trente artistes, femmes et hommes, de venir en Angleterre pour chercher à gagner de l'argent? Et si j'avais été coupable, croyez-vous que de telles fantaisies vous fissent la moindre injure et vous ôtassent ce que je vous ai à jamais donné? On vous a fait mille mensonges; je reconnais là mes bons amis. Au reste, tranquillisez-vous, la dame part et ne reviendra jamais en Angleterre. » Si Chateaubriand se montre passablement fat dans cette lettre, elle n'en donne pas moins beaucoup à réfléchir. Madame Récamier était donc jalouse; dès lors un chirognomoniste consciencieux ne peut lui accorder que la main effilée, et encore avec une paume large, car, dans une autre lettre, Chateaubriand semble l'accuser d'inconstance : « Vous trouverez ce mot à votre réveil, vous verrez que rien ne changera *si vous ne changez pas.* » Ajoutons qu'elle avait un autre défaut non moins grave,

son biographe en convient : « En l'absence d'une réalité à laquelle ses principes, sa pureté, le rigide sentiment du devoir ne lui permettaient pas de s'abandonner, madame Récamier en poursuivait le fantôme dans les passions qu'elle inspirait. » N'est-ce pas nous dire que madame Récamier était un peu coquette. A cette jalousie, à cette inconstance, à cette coquetterie, joignez des principes, une pureté virginale, un rigide sentiment du devoir, et vous comprendrez aisément l'embarras du chirognomoniste chargé de donner une main à tous ces contrastes.

« Madame Récamier resta tout à fait étrangère au monde du Directoire, et n'eut de relation avec aucune des femmes qui en furent les héroïnes, madame Tallien et quelques autres. Plus jeune que ces dames de plusieurs années, et protégée par l'auréole de pureté qui l'a toujours environnée, pas une de ces femmes ne vint chez elle, et elle n'alla chez aucune d'elles. » Il est difficile de comprendre comment madame Récamier put rester tout à fait étrangère à la société du Directoire, lorsque l'auteur des *Souvenirs* nous la montre aux dîners et aux soirées de Barras, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Elle allait non-seulement au Luxembourg, mais encore au Raincy, et je crois bien l'avoir reconnue parmi les femmes célèbres de l'époque, assistant à une fête du financier Ouvrard, fête splendide, dont un homme, qui fut plus tard l'ami de madame Récamier, nous a donné la description dans *Fragoletta*. Un gentilhomme qui devait devenir sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet un des membres les plus fermes de l'opposition démocratique, le marquis de Thiars, alors émigré rentré, et devenu depuis le général de Thiars, se rappelait avec plaisir sa présentation à madame Récamier au Raincy. On lui a entendu souvent raconter l'histoire de la quête à Saint-Roch; c'était lui qui donnait le bras à la charmante quêteuse; le culte n'était point rétabli encore, l'auteur des *Souvenirs* se trompe à ce sujet, mais on prévoyait déjà le moment où les églises allaient s'ouvrir, et la quête avait lieu pour acheter les objets nécessaires à la célébration des offices. Fouché l'avait autorisée à condition que la grande porte de Saint-Roch resterait fermée, et qu'on entrerait dans l'église par une petite porte située dans un passage obscur à côté de la paroisse; malgré ces précautions, la quête de Saint-Roch devint l'objet des conversations de tout Paris; le ministre de la police furieux manda le lendemain le marquis de Thiars, et lui demanda, dans un langage dont je n'oserais reproduire le cynisme, à quoi il songeait, lui, dont

la présence à Paris était une violation flagrante de la loi, d'os mettre à la tête d'une manifestation organisée contre le gouve ment. Fort heureusement le concordat allait être signé ; le mar de Thiars ne se vit point dans la nécessité de reprendre le chemi l'Allemagne, et madame Récamier ne fut exilée qu'une dizaine d nées plus tard.

La beauté de la quêteuse fit plus certainement pour le succès quête de Saint-Roch que le désir de se livrer à un acte d'oppos au gouvernement. Quelques jours après, madame Récamier obt un triomphe non moins flatteur sur une scène plus profane, c à-dire à la promenade de Longchamp. « Dans la semaine saint 1801, par une belle matinée de printemps, madame Récamier se dit, avec d'autres femmes de sa famille, à Longchamp dans calèche découverte à deux chevaux. La voiture, forcée d'aller au permettait à la foule de voir et d'admirer sa figure, que la splen du jour et la vivacité de la lumière du plein midi ne faisaient mieux ressortir; son nom ne tarda pas à circuler dans cette n compacte, qui allait grossissant, et qui, d'une commune voix, la parant aux beautés contemporaines et présentes, la salua *la plus* *à l'unanimité.* »

On ne chirognomonisait point encore sous le Consulat, et par séquent les doigts de M. Récamier ne révélaient rien sur le rôle ment paternel qu'il jouait dans son ménage. J'ai entendu dire ce dant qu'il ne cherchait pas à le dissimuler. Jugez dans cette situ que d'adorateurs devaient se presser autour d'une femme qu plein dix-neuvième siècle, voyait se renouveler en son honneu triomphes plastiques de l'ancienne Grèce. Le premier en date d adorateurs est Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieu écrivit sous le pseudonyme de Roméo plusieurs lettres à ma Récamier, qui s'appelait Juliette. Roméo était un bien triste et emphatique écrivain, si l'on en juge par les épîtres citées dan *Souvenirs.* Non content d'écrire, Roméo parla ; il devint si pre que Juliette crut devoir avertir son mari de ses poursuites. So Terreur, M. Récamier ne manquait pas une seule exécution ; c' paraît-il, un homme aimant les spectacles, d'une grande facili caractère et passablement égoïste. Les intérêts de la maiso banque à la tête de laquelle il se trouvait placé auraient souffert être d'une trop grande rigueur de principes; le financier jugea fallait attendre avant d'en venir à une rupture ouverte avec R

et de se brouiller avec le gouvernement; ces observations faites à sa jeune femme, M. Récamier la remercia de la marque de confiance qu'elle venait de lui donner et en parlant de Lucien Bonaparte : « Il conclut qu'il fallait ne point le désespérer et ne lui rien accorder. » Ferme la bouche, ô morale sévère ! avec ton franc parler, tu serais capable de donner à cette conduite son véritable nom; mais nous sommes ici dans ce qu'on appelle le grand monde, où les mots et les choses ont souvent une autre signification que dans le monde ordinaire. Avec une main mixte d'ailleurs, dans le genre de la main de Célimène, on peut encore se tirer d'une situation comme celle de madame Récamier. Elle continua donc à recevoir les lettres de Lucien Bonaparte, à ne point le désespérer et à ne lui rien accorder. Combien ce manége dura-t-il ? je l'ignore; voici seulement ce qu'on lit à ce sujet dans les *Souvenirs* :

« Quelques mois après qu'il eut cessé de venir chez madame Récamier, Lucien lui fit redemander ses lettres. M. Sapey se chargea de cette mission, dont le but était de faire disparaître les témoignages d'un amour toujours rebuté et d'une rigueur humiliante pour l'amour-propre.

« N'ayant pu les obtenir une première fois, M. Sapey revint à la charge et n'épargna pas même les menaces. Madame Récamier persista à ne pas se dessaisir de ces lettres, et à mon tour je les garde comme l'irrécusable témoignage de sa vertu. »

Quel que fût le mobile qui poussât Roméo à redemander ses lettres, Juliette devait les lui rendre. On irait certainement plus loin que le blâme envers un homme qui, en rompant un attachement ancien, refuserait de restituer à celle qui en fut l'objet les témoignages d'une liaison qui a cessé d'exister; pourquoi serait-on plus indulgent pour une femme ? Entre l'homme et la femme, ici, d'ailleurs, la femme semble avoir tous les torts. Juliette a fait la coquette, elle a joué la comédie avec Roméo, elle l'a presque attiré dans un piége; à sa place, une main vraiment psychique aurait couru au-devant de la restitution demandée, et l'aurait acceptée comme la juste expiation d'une conduite trop légère; mais avec madame Récamier, je vois bien décidément qu'il faut que je m'en tienne à la main mixte; fasse même le ciel que je ne sois pas obligé de descendre plus bas. Quant à la dame à qui nous devons les *Souvenirs*, le soin jaloux avec lequel elle conserve les lettres de ce pauvre Lucien Bonaparte et le parti qu'elle en tire me forcent, à mon grand regret, à la

ranger dans la catégorie des *mains utiles* ou *carrées*, doigts noueux, phalange extérieure dont les deux côtés se prolongent parallèlement, paume creuse, pouce grand avec une racine développée.

Les *Souvenirs et Correspondance*, quel que soit l'intérêt qui s'attache à leur lecture, ont cependant un grand défaut; tous les amis de madame Récamier s'y trouvent, madame Récamier elle-même n'y est pas. Je lis certainement avec plaisir certaines lettres de La Harpe, de Bernadotte, de madame de Staël, de Mathieu de Montmorency, du duc de Laval, de Chateaubriand, de Benjamin Constant, de Ballanche, mais je demande en vain les réponses. On dit que madame Récamier, modeste en toutes choses, se défiait de son style; elle a écrit cependant : « J'ai tardé, aimable amie, à répondre à votre dernière lettre. Le sentiment profond de tristesse qui y régnait m'allait trop au cœur pour que mon silence pût être de l'indifférence. Mais je sentais trop l'insuffisance de ces vaines paroles d'une lettre pour porter quelque consolation, quelque nouvelle force dans un cœur tel que le vôtre. » C'est la cause de ce sentiment profond de tristesse dont parle Mathieu de Montmorency que l'on voudrait étudier dans la correspondance de madame Récamier, c'est son cœur que l'on voudrait y retrouver. Que sont devenues les lettres de madame Récamier à l'abbé Legris-Duval, aux Montmorency, à Chateaubriand, à Ballanche? Sans ces lettres, pour les gens qui n'ont point vécu de son temps, dans sa société ou à côté de cette société, madame Récamier reste un problème insoluble, une énigme impossible à déchiffrer. Pour moi, même avec toutes les ressources de la chirognomonie, je ne m'explique pas comment on peut faire la coquette avec Lucien Bonaparte et commenter les *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, avec Mathieu de Montmorency; écrire le matin au futur fondateur de la *Congrégation*, et le soir danser en public ce *pas du châle*, qui fournit à madame de Staël le modèle de la danse qu'elle prête à *Corinne*. Rappelez-vous cette danse : « Ce n'était point la danse française, si remarquable par l'élégance et la difficulté des pas ; c'était un talent qui tenait de plus près à l'imagination et au sentiment. Le caractère de la musique était exprimé tour à tour par la précision et la mollesse des mouvements. » Il fallait laisser ce *pas du châle* dans l'ombre, et surtout ne pas nous montrer la danseuse à quarante ans, dans une chambre d'hôtel, reprenant ses poses devant sa nièce, et lui montrant les grâces de la jeunesse à une époque de la vie où elles ne sont plus que des ridicules. Mais, représentez-vous la pure Juliette à

vingt ans, quittant son prie-Dieu, pour se livrer, en présence de tous les beaux et de toutes les belles décolletées du Directoire, à la mollesse de ses mouvements, et dites-moi si ce n'est pas là le plus surprenant de tous les contrastes.

C'est le lot des mains mixtes d'en présenter souvent de semblables. Jamais, il faut en convenir, main de ce genre n'en produisit autant que celle de madame Récamier. On n'en revient pas de la facilité avec laquelle son esprit se prête à tous les changements, comme elle se fait à toutes les situations, à tous les caractères, vivant dans le monde, dans la retraite, en voyage, en exil, à la ville, à la campagne, avec des dévots, avec des mondains, avec des bonapartistes, avec des légitimistes, avec des démocrates, aimée, adorée par tous. C'est sans doute là le triomple de la main mixte, et ce triomphe ne peut se comprendre qu'avec la bonté pour auxiliaire. Un chirognomoniste sévère pourra, il est vrai, me faire observer que de légères spatules, et le pouce petit sur la main mixte, indiquent chez le sujet une grande intelligence de la vie réelle, et un vif besoin d'influence et de domination. Je sais bien que quelques personnes ont attribué à la vanité et au désir de jouer un rôle le soin extrême que madame Récamier mit à retenir autour d'elle les hommes les plus marquants de son temps; je sais aussi que le seul homme auquel elle ait consenti un moment à sacrifier sa liberté était l'héritier d'une couronne royale; malgré tout cela, je ne puis prendre sur moi d'affirmer l'existenee de la spatule chez elle; parfois je crois au contraire que ses doigts lisses n'offraient aucun nœud aux phalanges; tous ses amis assurent qu'elle était dévouée jusqu'au sacrifice; de toutes ses qualités, ajoutent-ils, la bonté n'est-elle pas celle que l'on sent le mieux en lisant ces deux volumes de *Souvenirs?* Elle aimait réellement les gens pour eux-mêmes. Aucune infortune ne s'adressait vainement à elle; son cœur cherchait à répandre en bonté ce qu'il ne pouvait donner en amour.

Madame Récamier aurait été bien punie, si tout cela était faux. Que de peines, que de soins, quel esclavage de toutes les minutes pour conserver un empire sans cesse menacé par les rivalités, par les jalousies, pour empêcher les guerres civiles entre les sujets! Jamais reine n'aurait payé la royauté d'un tel prix, et conservé le pouvoir au moyen d'un tel esclavage. Qu'on se rappelle madame de Maintenon chargée d'amuser un roi inamusable et l'on aura une idée de l'existence de madame Récamier lorsque l'existence de Chateaubriand retomba sur elle de tout son poids, et qu'elle fut obligée d'a-

muser ce Louis XIV de la poésie désirant tout, dédaignant tout, ambitieux, vaniteux, puéril, donnant des fêtes, des dîners, des bals, aimant le faste, la représentation, et feignant de les mépriser, se livrant à toutes ses fantaisies, à tous ses caprices, à toutes ses distractions, expansif, gai avec les étrangers, cherchant à leur plaire, et laissant son sourire à la porte de ses amis pour ne leur offrir qu'un visage sombre et des cheveux couverts de cendres. Chateaubriand ne paraît guère à son avantage dans les lettres publiées par l'auteur des *Souvenirs*. Celles de Ballanche, au contraire, le font aimer et estimer. Ballanche était l'homme du mythe, il devait s'attacher à une femme inexplicable comme madame Récamier; de tous ses amis, c'est lui qui l'a aimée de la façon la plus désintéressée : « Vous savez bien que vous êtes mon étoile, et que ma destinée dépend de la vôtre. Si vous veniez à entrer dans votre tombeau de marbre blanc, il faudrait bien vite me creuser une fosse où je ne tarderais pas d'entrer à mon tour. Que ferais-je sur la terre?... » « Je voudrais avoir occasion de vous prouver à quel point je vous suis attaché, à quel point mon âme a connu la vôtre. Je ne sais nul être sur la terre qui vous égale : je n'en sais point, et je connais cependant quelques êtres bien éminents. On vous connaît mal, on ne vous connaît pas tout entière; ce qu'il y a de meilleur en vous se devine... » « Vous étiez primitivement une Antigone, dont on a voulu à toute force faire une Armide. On y a mal réussi. Nul ne peut mentir à sa propre nature...» Ces derniers passages et quelques autres du même genre en disent plus sur le caractère et sur l'esprit de M. Ballanche que sur ceux de sa correspondante. Personne ne parviendra-t-il donc à nous donner le mot de cette énigme en jupons? Peut-être qu'en cherchant bien, il ne serait pas impossible de le trouver dans les *Souvenirs et Correspondance*, et de tracer d'après les fragments des lettres de ce recueil un portrait véritable de celle qui en est l'héroïne; elle nous paraîtrait, il est vrai, sous les traits d'une femme, ce qui contrarierait bien des gens; le monde veut avoir sa sainte. Laissons donc faire la légende; elle racontera bientôt que pendant la dernière nuit de madame Récamier, dans les flammes ranimées du foyer on vit tout à coup se jouer une salamandre. C'était l'emblème de la mourante. La salamandre s'évanouit, et au même instant l'âme s'envola.

TAXILE DELORD.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

LA COUSINE JULIE[1]

PAR ARNOULD FREMY.

CINQUIÈME PARTIE.

I

Je reprends maintenant le fil de mon récit au moment où finit le journal que l'on vient de lire, et auquel j'ai peu de chose à ajouter pour ce qui est de la période de temps qu'il embrasse, en dehors des faits qui y sont contenus. Ce qui m'est arrivé à moi personnellement pendant les six semaines que j'ai passées seul à l'hôtel d'Hautemire est vraiment sans intérêt et ne vaut pas la peine d'être rapporté. Je me bornerai donc à dire en deux mots que pendant le séjour de la famille d'Hautemire à Boulogne, j'ai vécu dans l'intérieur de l'hôtel comme si j'eusse été le maître absolu de mes actions. J'étais alors occupé d'un grand travail que je tenais à poursuivre avec d'autant plus d'ardeur que mes fonctions m'apparaissaient comme plus provisoires que jamais et comme devant cesser d'un moment à l'autre, surtout d'après les événements auxquels j'avais assisté déjà et ceux que je prévoyais devoir bientôt se produire.

Le lendemain même du départ, et pour me conformer au désir de madame d'Hautemire, j'avais été rendre une visite à la comtesse de Rianne, qui m'avait déclaré qu'il fallait absolument que son petit-fils Hector eût quinze jours de vacances pour le moins; ce à quoi, bien entendu, je n'avais fait aucune opposition. Au bout de ces quinze jours, un des amis de la comtesse avait emmené le jeune d'Hautemire dans une de ses terres et l'avait gardé pendant tout un mois; c'était ainsi que ces six semaines étaient devenues pour moi un temps de loisir complet que j'avais pu employer à ma guise.

1. Voir les 22e, 23e, 24e et 25e livraisons.

Je n'ai fait pendant l'absence de la famille d'Hautemire que deux visites à Henri Sadenay. Je l'ai trouvé très-préoccupé de la santé de sa tante, qui lui donnait déjà, au moment où je l'ai vu, les plus grandes inquiétudes. Je n'ai pas même cherché à voir Julie, qui ne quittait pas d'un seul instant, m'a dit Henri; le chevet de sa tante. Il m'a parlé du zèle qu'elle déployait dans ses fonctions de garde-malade, en ajoutant qu'il n'avait jamais rencontré d'âme meilleure ni plus dévouée que la sienne. J'ai remarqué qu'il y avait en lui, d'après certains mots qui lui échappaient, un tout autre sentiment que celui de la simple reconnaissance. Je ne pouvais guère, d'après ce que je savais déjà, et en me reportant à la scène du bal où je m'étais trouvé mêlé accidentellement, me faire d'illusion sur le cours que ses sentiments avaient dû suivre depuis cette époque-là. J'ai cru devoir toutefois ne rien lui rappeler, feindre d'avoir tout oublié, laisser complétement dans l'ombre une situation qui ne m'inspirait déjà que trop d'inquiétudes quand je songeais aux suites qu'elle devait nécessairement amener.

Je n'ai été informé d'une façon précise de tout ce qui s'était passé dans la maison de Henri Sadenay que par Julie elle-même, qui m'a fait demander aussitôt son retour à l'hôtel. C'est par elle que j'ai su les détails si touchants de la fin de madame Dusornier; mais tout en conversant avec elle, je ne pus m'empêcher de lui avouer que je la trouvais bien changée : ses traits étaient altérés comme si elle eût fait elle-même une longue maladie. Elle m'assura que l'altération de son visage tenait surtout à la fatigue qu'elle avait éprouvée auprès de la tante de Henri; elle avait eu à passer plusieurs nuits de suite sans sommeil. Mais je m'aperçus qu'il y avait dans sa physionomie autre chose que les traces de la fatigue physique. Je lui dis que je ne croyais pas me tromper en affirmant qu'elle avait dû éprouver, pendant ces dernières six semaines, de grandes secousses morales.

Elle me répondit avec sa franchise ordinaire que j'avais deviné juste, et qu'après les nombreuses preuves d'amitié qu'elle avait reçues de moi, elle ne devait pas hésiter à me confier tout ce qui lui était arrivé pendant l'absence qu'elle venait de faire : elle m'avoua qu'elle avait eu l'idée de consigner, sous la forme d'un journal, ses impressions et les principaux événements relatifs à son séjour dans la maison de Henri. Elle m'a remis un cahier écrit de sa main, en m'engageant à en prendre connaissance si je voulais être mis au

courant de ce qu'elle avait eu à subir dans la période de crise qu'elle venait de traverser.

J'ai lu d'un bout à l'autre, le soir même, le journal que Julie m'avait confié et que j'ai rapporté précédemment, sans avoir eu la profanation d'y changer un seul détail, comme on peut bien le concevoir. Outre l'intérêt que j'y ai trouvé, j'ai pu aussi, grâce à ses révélations si éloquentes par leur simplicité même, réfléchir un peu à la ligne de conduite qu'il me faudrait tenir au retour de la famille d'Hautemire. Elle arrivait le lendemain, et il était à présumer que j'aurais à recevoir de sa part de nouvelles confidences qui rendraient ma situation très-embarrassante et même presque impossible, à présent que j'étais instruit de tout; je comprenais qu'il me serait fort difficile de rester dans la position neutre que j'avais pu adopter jusqu'à présent; il faudrait nécessairement que je fusse pour l'un ou pour l'autre des deux partis.

La lecture des pages écrites par Julie m'avait causé, outre l'émotion, une impression de surprise profonde. Je n'avais pas cru que les choses dussent jamais en venir là, même après l'incident du bal, tout significatif qu'il pût être. Je m'étais imaginé que Henri Sadenay, dont la nature m'avait toujours paru incliner fortement vers la raison et la gravité, ne poursuivrait pas sans doute ce qu'il m'avait plu d'appeler, dans un de ces moments d'illusion qu'on se crée parfois en face du danger, *une ébauche de sentiment*. Cette soi-disant ébauche de sentiment était devenue une passion des plus réelles et des plus profondes, comme l'indiquaient assez du reste toutes les pages du journal.

J'ai revu Julie ce matin, et en lui exprimant combien j'avais été attaché par son récit, je lui ai déclaré que je ne pouvais qu'approuver entièrement la conduite qu'elle avait tenue dans la maison de Henri, et surtout l'acte de résolution si méritoire qu'elle avait su accomplir en s'arrachant violemment de cette maison. C'était en effet le seul moyen d'éviter le péril qui la menaçait et aussi de se mettre à l'abri des accusations. Elle m'a répondu qu'elle s'applaudissait d'autant plus d'avoir agi comme elle avait fait, qu'elle avait la conviction que Henri, en ne la voyant plus, l'oublierait bien vite et ne persisterait pas dans un attachement qui n'avait été payé par elle, en définitive, que d'abandon et d'ingratitude.

J'ai bien vu qu'en me parlant ainsi elle ne disait pas précisément ce qu'elle pensait. J'ai compris que le mieux était d'avoir l'air de

prendre ses paroles au pied de la lettre. A quoi bon la ramener dans le centre des crises et des convulsions auxquelles elle vient d'échapper à peine? Du reste, en considérant les choses froidement, il n'était pas impossible, pour ce qui concernait Henri, que ce qui n'était actuellement dans la pensée de Julie qu'une supposition toute gratuite et qu'elle désavouait en elle-même, ne devînt tôt ou tard une réalité. Son départ avait bien pu être le signal d'une rupture complète.— En suivant la loi du devoir, me disais-je, elle a été peut-être à son insu habile et politique; elle a prévu le moment où Henri, malgré son affection, regretterait de s'être tant engagé avec elle. Quand il existe une si grande distance entre les positions, est-ce qu'il ne faut pas toujours être sur ses gardes, s'attendre à toutes les variations, à tous les revirements que les circonstances peuvent amener, ne croire enfin à ces unions disparates, si formellement désavouées par les conventions du monde, que lorsqu'elles sont définitivement accomplies?

Julie n'a pas oublié non plus que moi l'engagement que Henri semble avoir pris à l'égard de Diane. Cette demande en mariage qu'il a dû faire, et qui n'a été retardée que par une suite d'incidents tout à fait inattendus, subsiste toujours, on ne saurait le nier; et quand même il ne voudrait pas y donner suite, on doit croire que tant qu'il ne s'est pas expliqué formellement, ses intentions restent ce qu'elles étaient avant le départ. Je n'ai pas cru d'ailleurs devoir cacher à Julie que j'avais vu M. d'Hautemire pendant le court voyage qu'il avait fait à Paris pour retourner ensuite à Boulogne-sur-Mer, et que je n'avais remarqué dans son maintien ni son langage aucune trace des inquiétudes que Diane lui avait exprimées dans sa lettre. Il a même affecté d'appeler devant moi Henri Sadenay *son gendre futur*. Comment se ferait-il que ce dernier ne lui eût pas donné du moins une atteinte quelconque dans le cas d'un changement opéré dans ses projets? Serait-ce donc qu'il y aurait dans son esprit de l'hésitation, un désir de se ménager à tout événement un refuge près de la famille d'Hautemire, même au moment où il semblait prendre un engagement si positif d'un autre côté?

Bien que je n'eusse en réalité que peu de doute sur ce que devait être actuellement la situation morale de Henri (le journal m'en avait dit assez), j'ai voulu faire à Julie ces diverses objections, afin d'avoir d'abord la conscience nette et ensuite la faculté de l'observer, de

voir si elle était bien résolue à persévérer, quoi qu'il arrivât, dans la voie du sacrifice où elle était entrée avec tant d'énergie. Elle m'a paru, autant qu'on peut juger des dispositions d'une personne d'après ce qu'elle exprime, ne pas devoir faiblir un seul instant dans le parti qu'elle a pris. Elle m'a fait comprendre qu'elle se considérait actuellement comme séparée de Henri à tout jamais. Elle n'a pas cherché à s'envelopper d'une fausse pruderie, ni à me cacher l'impression que lui causait une idée semblable.

— On ne reçoit pas, a-t-elle ajouté, des témoignages d'attachement pareils à ceux que j'ai reçus sans en garder la trace pour toute la durée de sa vie... Mais j'ai franchi le pas le plus difficile, j'ai su m'arracher d'auprès de lui, et je n'irai certes pas compromettre par un acte de faiblesse, par quelque retour indigne, tout le bénéfice moral d'une détermination dont j'espère du moins que l'on me saura gré.

Je lui ai tendu la main en l'assurant que j'étais pour elle plus que jamais et serais toujours là pour rendre témoignage de sa conduite, que j'avais été mieux que personne à même de suivre dans les moindres circonstances. J'ai passé une partie de la journée à causer avec elle. J'éprouvais un véritable bonheur à la revoir, à reprendre nos épanchements d'autrefois, que j'avais si souvent regrettés depuis que je ne la voyais plus. Ces luttes nouvelles qu'elle venait d'avoir à supporter, la façon toute victorieuse dont elle avait su en sortir, me la rendaient plus chère et plus intéressante que jamais. J'avais la satisfaction de reconnaître que je ne m'étais pas trompé en lui attribuant dès les premiers temps de son arrivée un vrai cœur capable d'héroïsme, et qui se manifesterait de lui-même à l'occasion dans toute la noblesse de ses instincts.

II

Vers quatre heures, nous avons entendu dans la cour un bruit de voitures, puis une grande agitation de tous les domestiques de la maison. J'ai compris que cette rumeur extraordinaire devait annoncer le retour de la famille d'Hautemire.

Je ne crains pas de confesser que j'ai été heureux de revoir d'abord M. d'Hautemire, puis Diane, et même madame d'Hautemire. Il suffit souvent d'être séparé des personnes que l'on a vues pendant longtemps pour oublier leurs défauts et ne plus se souvenir

que de leurs qualités. M. d'Hautemire est monté le premier; il s'est avancé vers moi et m'a tendu la main avec beaucoup de cordialité, en me disant : « Je suis enchanté de me retrouver près de vous, cher ami! je vous avoue que je ne pouvais pas me passer plus longtemps de vous voir. » Il m'a annoncé que le voyage avait eu un résultat tout à fait satisfaisant; que sa fille Diane revenait avec une excellente santé, et sinon embellie, du moins engraissée, ce qui valait mieux. Il m'a ensuite parlé de moi avec un intérêt tout particulier. Il m'a demandé si je n'avais pas éprouvé trop d'ennui pendant le temps que j'avais passé seul à l'hôtel; si quelques invitations agréables m'étaient survenues... Il m'a rappelé aussi qu'à Boulogne il n'y avait pas eu un seul jour où l'on n'eût parlé de moi, et longuement... On dira tout ce qu'on voudra, ces choses-là, quand on les retrouve, vous causent toujours une sensation agréable. On a beau chercher à se gendarmer, à se dire qu'elles ne sont que de la pure convention, de l'eau bénite de bonne grâce et de courtoisie, on les savoure, malgré soi, on commence toujours par s'abandonner à leur séduction sans réflexion ni défiance. C'est à cause de cela, hélas! que l'aristocratie conservera encore bien plus longtemps qu'on ne croit sa prééminence dans les mœurs et les rapports de la vie. Elle sait plaire, la traîtresse, et ce mot-là dit tant de choses; ce don de la fascination a, sans qu'on s'en doute, tant d'influence dans les relations du monde! Elle a dans le sang, grâce aux traditions, aux coutumes héréditaires, ce je ne sais quoi de doux, de facile et de liant que nous n'aurons jamais, nous autres enfants âpres et rugueux des classes infimes, intimidées par une si longue compression. Singulier contraste pourtant quand on y songe. Elle sait gagner le prochain tout en le méprisant et en l'écrasant! On sent qu'elle vous domine, vous met le pied sur la gorge, et c'est à ce moment-là qu'elle vous ensorcelle, vous enlace, et il faut, bon gré mal gré, qu'elle prélève sur vous, même quand vous regimbez, un tribut de déférence et de sympathie.

Madame d'Hautemire a été aussi on ne peut mieux pour moi afin de signaler heureusement son retour. Elle a su que j'avais rendu plusieurs visites à sa mère, la comtesse de Rianne, et elle m'en a remercié dans les termes les plus obligeants. Elle a eu tort, en vérité, de me remercier avec tant d'effusion : ces visites ne m'ont pas été aussi désagréables qu'elle paraît le supposer. J'avais déjà reconnu précédemment que la vieille comtesse, une fois ses travers et ses préjugés

admis, ne me serait ni fastidieuse ni fatigante dans l'intimité. Les personnes de son âge me déplaisent rarement; je les compare à d'anciennes archives qu'il est toujours curieux de feuilleter de temps à autre, quitte à sauter certaines longueurs, certaines redites qui se reproduisent périodiquement et dont il est facile de se garer. Ainsi, chez la comtesse j'ai fini par m'habituer, comme à un amusant spectacle, à ses déchaînements à tout rompre contre les choses modernes, à ses doléances perpétuelles sur l'abaissement des anciennes races, à ses inclinations éternellement rétrospectives et méprisantes pour tout ce qui n'est pas directement elle ou sa caste. Du reste, dans les visites que je lui ai faites, je me suis bien gardé de la contredire en rien; je l'ai toujours laissée parler toute seule, de sorte qu'il n'est pas impossible qu'elle ait écrit à sa fille quelque bien de moi.

Diane, comme me l'avait annoncé son père, n'est pas précisément embellie; il semble que ses traits aient épaissi, sans doute à cause du hâle qui est le résultat de ses courses sans voile sur la plage de Boulogne. Une chose m'a frappé surtout dans sa physionomie, c'est un air sérieux et même recueilli qu'elle n'avait pas avant son départ. Il semble que le caractère de sa figure ait complétement changé; elle a perdu une partie de son enjouement; on voit qu'elle a eu à réfléchir, et plus gravement qu'elle n'avait jamais fait jusqu'alors, pendant la durée de ce voyage qui doit marquer une période toute nouvelle dans sa destinée.

Il y avait un certain temps déjà que la famille d'Hautemire était réunie dans le petit salon bleu, attendant que l'on eût monté les malles et les bagages et Julie ne paraissait pas encore. Je ne m'expliquais pas qu'elle restât enfermée si longtemps dans sa chambre. Je crus devoir annoncer à madame d'Hautemire, qui connaissait déjà en arrivant la nouvelle de la mort de madame Dusornier, que Julie avait eu beaucoup de fatigue à supporter en veillant jusqu'à ses derniers instants la tante de Henri avec un zèle au-dessus de tout éloge.

Madame d'Hautemire, en m'entendant parler ainsi de Julie, avait déjà froncé le sourcil et repris son ton de sécheresse ordinaire pour déclarer que le moins qu'elle pût faire était de déployer du dévouement dans cette circonstance... Mais, avertie par un certain coup d'œil que lui lança M. d'Hautemire, elle se reprit aussitôt en ajoutant qu'elle savait que Julie s'était en effet acquittée avec beaucoup de bonne volonté de la tâche qu'on lui avait donnée à remplir. Elle prononça

même une phrase à la louange de sa jeune parente, fort extraordinaire dans sa bouche, et qui me prouva que le mari et la femme, sans être au courant de ce qui s'était passé pendant leur absence, comprenaient par une sorte de vague instinct la nécessité de traiter Julie avec un peu plus de circonspection et de ménagements qu'ils n'avaient fait jusqu'alors.

Julie parut enfin; j'ai su depuis par elle-même que lorsqu'elle avait entendu les pas de la famille d'Hautemire dans l'escalier, elle avait été prise d'un tremblement convulsif et d'une suffocation telle qu'elle avait failli perdre entièrement connaissance. Il lui avait fallu un certain temps pour se remettre et être en état de se présenter aux yeux des personnes dont elle avait raison sans doute de redouter l'approche.

Aussitôt qu'elle eut ouvert la porte, Diane courut à elle et l'embrassa tendrement en lui annonçant qu'elle avait de grands reproches à lui faire, mais que les explications viendraient plus tard. Madame d'Hautemire fut obligée de faire sur elle-même un effort très visible pour se décider à lui sourire et à lui tendre la main. Quant à M. d'Hautemire, il a été pour sa jeune parente ce qu'il avait toujours été jusqu'à présent, à la fois amical et indifférent, sans affection réelle, mais aussi sans malveillance apparente.

— Eh bien, lui dit-il, vous avez donc laissé mourir cette pauvre madame Dusornier?... De G... nous a écrit que cette mort avait causé à Henri un chagrin qui a été poussé au delà de tout ce qu'on peut imaginer... C'est vraiment singulier que l'on s'attache ainsi à une personne qui n'a plus sa tête et ne peut comprendre les marques d'affection qu'on lui prodigue! Il me semble qu'il n'y a guère de raison pour pleurer longtemps les êtres que la perte de leurs facultés a comme retranchés du monde... La mort est en définitive un bienfait pour eux...

A ces paroles de M. d'Hautemire, je n'ai pu contenir un regard lancé vers Julie, afin qu'elle eût à reconnaître avec moi combien il tombait juste et se trouvait dans ses idées à l'unisson de celles de Henri. Elle a eu le bon esprit de ne pas répondre à ce regard, sans doute dans la crainte de laisser échapper un signe compromettant. Elle est restée immobile, la tête baissée, la physionomie complétement impénétrable, d'autant qu'en ce moment même madame d'Hautemire avait les yeux attachés sur elle avec une insistance particulière, comme pour lire ce qui se passait dans sa conscience. Cet examen n'a

dû produire aucun résultat. Tout me prouve que jusqu'à présent on ignore tout, et si, par hasard, on a des soupçons, rien absolument ne les justifie, du moins en apparence.

Toutefois, j'ai respiré lorsque j'ai entendu madame d'Hautemire déclarer à Julie que si elle se sentait fatiguée elle était libre de retourner dans sa chambre jusqu'à l'heure du dîner. Je voyais celle-ci très-violemment agitée malgré son calme étudié, et je craignais qu'elle n'eût bientôt plus le pouvoir de se contenir. Cette permission de se retirer qu'on lui accordait m'a paru être d'un bon augure. La première entrevue était sauvée, c'était déjà beaucoup : les crises de la vie privée sont un peu comme les guerres des États, il y a toujours un intérêt positif à les voir ajourner. Or, malgré les craintes que je ne cesse d'avoir, j'ai encore l'espoir que l'on parviendra à s'entendre, à s'expliquer ou plutôt à ne pas s'expliquer du tout, ce qui serait de beaucoup préférable dans une situation aussi critique, où il ne faudrait qu'un mot, un indice pour tout brouiller et causer un véritable cataclysme intérieur.

III

L'existence de la famille d'Hautemire eut bientôt repris son cours ordinaire; plusieurs jours s'écoulèrent sans aucun fait notable; je fis toutefois cette observation que la maison avait maintenant une physionomie plus calme et surtout plus monotone et plus abandonnée qu'elle n'avait jamais eu. On était alors seulement à la fin de l'automne; plusieurs des personnes que voyait d'habitude madame d'Hautemire étaient encore, il est vrai, dans leurs châteaux. Mais, même en tenant compte de cette circonstance, on ne pouvait s'empêcher de constater que son cercle s'était fort éclairci, et beaucoup plus qu'il ne l'était l'année précédente à pareille époque. Je le vois réduit pour l'instant à un très-petit nombre d'intimes qui se retirent généralement de bonne heure et ne font même le plus souvent que de simples apparitions à des intervalles passablement éloignés.

Madame d'Hautemire, qui ne laisse rien échapper de tout ce qui se rapporte aux petites glorioles de la vie, malgré ses airs profondément détachés, s'est montrée fort sensible au vide qui semble s'être fait autour d'elle. Je l'ai entendue dernièrement dire à son mari d'un ton d'amertume : — Si les choses continuent ainsi, nous finirons bientôt par habiter un désert, on ne saura même plus si nous existons.

M. d'Hautemire, fidèle à ses tendances habituelles, a commencé

par lui déclarer n'avoir pas remarqué qu'il y eût une si grande diminution dans le nombre des habitués du soir. Mais sa femme, intraitable en pareille matière, et incapable de se payer d'illusions, lui a nommé aussitôt un assez grand nombre de personnes qui venaient autrefois régulièrement et avaient entièrement disparu depuis son retour. M. d'Hautemire a repris d'un ton plus sérieux :

— Après tout, amie, il faut bien que nous nous décidions à reconnaître un fait, c'est que pour attirer les gens et les retenir auprès de soi, il n'est rien tel aujourd'hui que l'argent; c'est là, croyez-le, le seul et vrai mobile de ce qu'on est convenu d'appeler les amitiés et les relations de la vie. Demandez plutôt à M. Loüis qui a l'habitude d'étudier le cours des choses de ce monde en observateur.

J'ai été forcé de me ranger au sentiment de M. d'Hautemire, en ajoutant toutefois qu'il ne fallait rien exagérer, qu'il y avait toujours autour de certains noms, de certaines existences un prestige particulier supérieur à l'argent, et qui devait ramener tôt ou tard les relations dispersées :

— Vous êtes un flatteur, et mille fois bon de nous parler ainsi, a repris M. d'Hautemire en me frappant amicalement sur l'épaule; c'est une fiche de consolation que vous nous offrez, mais je ne puis malheureusement pas adopter entièrement ce que vous nous dites... Je n'ignore pas que lorsqu'on suppose maintenant qu'une maison n'est plus ce qu'elle a été, et est entrée dans sa période de décadence, on s'en éloigne d'instinct..... C'est une tendance générale..... Mais patience! les choses peuvent fort bien changer de face... Est-ce qu'il n'y a pas dans la vie tel événement inattendu qui vous reporte tout d'un coup au niveau où vous étiez antérieurement?... Cet événement est peut-être plus proche qu'on ne s'imagine... nous saurons bien alors faire la part des vrais et des faux amis... Quant à moi, je déclare que je serai implacable pour les oublieux et les ingrats... Ceux qui nous auront négligés dans notre disgrâce s'en ressentiront à notre retour de fortune!

Cette déclaration est chez lui de pure forme. Quoi qu'il arrive, il ne sera jamais implacable pour personne; sa nature s'y refuse.... Mais d'après ces idées-là et d'après d'autres choses encore, je vois qu'il tient ferme malgré tout dans ses espérances. Il a raison, tant qu'on espère on ne s'afflige pas, on ne s'inquiète pas; c'est autant de gagné sur les déceptions à venir.

Diane m'avait confié déjà que la première chose qu'elle avait demandée en arrivant à Boulogne, était qu'on lui fit venir un piano, afin qu'elle pût mêler la musique à ses autres études. Loin de se relâcher depuis son retour, elle n'a fait que jouer avec une persévérance nouvelle. Ce matin, elle nous a attirés dans le salon, Julie et moi, pour nous faire entendre un morceau d'une difficulté réelle qu'elle possède bien et qu'elle nous a joué avec correction, et même avec un goût qui m'a surpris. Qu'il y a loin de ce morceau-là à cette polka maudite que je lui avais entendue martyriser si indignement il y a quelques mois et qui m'avait donné tout d'abord une si mauvaise opinion d'elle, dont j'avais eu depuis tant de peine à revenir! Je ne prétends pas dire qu'elle soit actuellement une grande musicienne, oh! non certes, n'exagérons rien; mais la voici arrivée au niveau de la moyenne des exécutantes du monde; c'est quelque chose assurément, surtout si l'on se reporte au point de départ. Mieux vaut peut-être dans tous les cas qu'elle ne soit jamais ce qu'on peut appeler une savante virtuose; les assistants y gagneront, elle n'exécutera que des morceaux de médiocre étendue, proportionnés à la patience de son auditoire. Cette remarque lui appartient; elle lui est venue spontanément et de prime abord pour contre-balancer les éloges que je lui donnais. Ainsi, cette jeune fille, autrefois si vaine et si nulle, a maintenant positivement de l'esprit, il lui en est poussé, non pas de celui qui se répète et se colporte; non, du vrai, de celui qui est à soi, que l'on porte avec soi dans la fine sacoche de l'observation et du bon sens. Allez donc après cela désespérer dans ce monde d'aucune nature, même de celles qui paraissent les plus ingrates et les plus rebelles : elles percent tout d'un coup comme des fleurs qui sortent de terre et s'épanouissent au moment où vous vous y attendez le moins.

Toutefois, j'ai cru devoir aussi reporter sur Julie une partie de mes compliments; je l'ai félicitée, croyant lui être agréable, des progrès de *son écolière* qui commençait à lui faire grand honneur. Mais elle m'a répondu, d'un ton de roideur qui m'a surpris, que Diane aurait bien acquis sans elle tout ce qu'elle savait, qu'il ne fallait nullement exagérer les quelques conseils qu'elle lui avait donnés, que la nature ayant fait beaucoup pour sa cousine, elle n'avait eu besoin que d'un peu de volonté pour apprendre en peu de temps ce qui coûte généralement à d'autres des efforts de plusieurs années.

D'où lui vient ce langage? Moi qui l'ai toujours vue si douce, si

affectueuse surtout pour Diane! Ses dispositions seraient-elles changées depuis quelque temps? Aurait-elle passé brusquement de la tendresse à des idées d'aversion, de rivalité? Dans tous les cas, ceci ne s'expliquerait guère : si jamais la corde de la vanité féminine était en jeu chez elle, n'aurait-elle pas de quoi pleinement se satisfaire en invoquant des souvenirs encore bien récents, *le trophée* moral qu'elle a rapporté de cette absence?... Mais pourquoi lui prêter ces pensées-là? Elle souffre, elle est inquiète, accablée, voilà tout. Est-ce qu'il n'y a pas de ces moments d'épuisement où les caractères les mieux trempés se détendent en apparence et ont l'air de se démentir?

Diane, qui sait maintenant observer et sentir, reconnaît bien que sa cousine n'est plus pour elle ce qu'elle était autrefois. Je ne sais que lui répondre lorsqu'elle vient se plaindre à moi et me demande ce qu'elle a pu faire pour avoir perdu son amitié? Je tâche d'éluder ses questions; je lui dis que ce qu'elle prend pour du refroidissement n'est sans doute chez sa cousine qu'une suite de ses dispositions à la mélancolie, à la concentration qu'elle avait déjà remarquée en elle avant le voyage de Boulogne; mais ces raisons-là n'ont guère de prise sur elle... Dernièrement, pendant que je lui parlais, j'ai vu qu'elle agitait la tête d'une façon significative; elle a fini par me déclarer que Julie devait avoir dans l'âme un secret qui l'oppressait; qui sait? peut-être un attachement secret, une inclination pour quelqu'un qu'elle aimait et dont elle ne pouvait être aimée... J'ai tremblé lorsqu'elle a touché cette corde-là. En vain je me disais qu'elle n'était heureusement que sur la trace d'une partie de la vérité, je n'en étais pas moins très-vivement ému!—Si elle savait, me disais-je, que l'affection qu'elle prête à sa cousine se rapporte précisément à celui qu'elle-même a choisi, que cette affection est partagée, qu'en un mot Julie est devenue *sa rivale!...*

M. d'Hautemire a bien soin de montrer toujours sa même confiance toutes les fois qu'il prononce le nom de Henri Sadenay. Il ne s'étonne nullement, du moins il affecte de le dire très-haut, que celui-ci n'ait pas encore repris ses visites. Il a su, toujours par M. de G..., que Henri, à la suite de la mort de sa tante, était tombé dans un état d'abattement tel qu'il lui était impossible de supporter la présence de personne, même de ses plus intimes amis. M. de G... n'avait pu pénétrer auprès de lui qu'en employant un subterfuge. Dans cette courte entrevue Henri lui avait annoncé qu'il était dans l'intention de prétexter un

voyage de quelques jours, afin d'éviter toute espèce de visite qui lui serait insupportable dans la situation d'esprit où il se trouvait.

— C'est ce qui a fait, a ajouté M. d'Hautemire, que je n'ai pas voulu me présenter chez lui... Du reste, quand le chagrin prend un tel caractère de violence, le mieux est de le laisser s'apaiser de lui-même dans l'isolement... Pendant la période de l'irritation, les consolations n'ont absolument aucun effet.

J'ai eu l'air d'adopter entièrement ce qu'il disait : après tout, l'explication qu'il donne de l'éloignement de Henri en vaut bien une autre. Madame d'Hautemire se montre plus éclairée ou peut-être plus franche que son mari. Elle n'est pas sans comprendre qu'il doit y avoir un motif très-particulier et très-sérieux pour que Henri, surtout après la lettre qu'on a reçue de lui à Boulogne, n'ait pas même paru une seule fois à l'hôtel.

— Quand je songe, m'a-t-elle dit d'un ton d'irritation extrême, que nous ne l'avons pas revu depuis notre retour!... Après tout, un chagrin si violent qu'il soit n'empêche pas au moins une simple visite..... Quelque fait nouveau a dû se produire. Voyons, vous, monsieur, qui connaissez tous nos secrets, et que nous considérons comme un ami, vous avez vu Henri Sadenay pendant notre absence : est-ce que vous vous êtes aperçu que ses dispositions pour nous ne fussent plus les mêmes?... Si vous savez quelque chose, dites-nous-le franchement, au nom du ciel! Vous devez comprendre dans quelle perplexité insupportable nous vivons!...

Je n'ai jamais su mentir de ma vie; lorsque les circonstances m'en font une nécessité, j'éprouve toujours un grand malaise; il me semble que les paroles que j'emploie pour déguiser la vérité sont à jour et doivent laisser entrevoir précisément ce que j'ai l'intention de cacher. Il m'a donc fallu rassembler toutes mes ressources de contrainte et de dissimulation pour déclarer à madame d'Hautemire que je ne savais rien, que je n'avais rien remarqué. J'avais fait, il est vrai, pendant son voyage deux visites à Henri Sadenay; mais il n'avait été absolument question (ceci était exact) que de sa tante et des craintes qu'il m'avait exprimées au sujet de sa fin prochaine. Je reconnus avec elle que son éloignement avait en effet quelque chose de très-singulier, et que le moment était venu sans doute d'arriver, en ce qui le regardait, à des voies directes d'éclaircissement. Je crus lui en avoir dit assez pour lui faire comprendre qu'il n'y avait plus à tergiverser, et qu'il fallait à tout prix aller droit au fait.

Diane a seule conservé, au milieu de l'inquiétude qui plane sur la maison, un calme qui n'a rien de joué assurément. Elle a su en arrivant la mort de madame Dusornier, l'isolement auquel Henri s'était condamné pour un temps; cela lui a suffi pour ne pas donner suite aux craintes qu'elle avait conçues à Boulogne. Du reste, si elle éprouve parfois des inquiétudes, elle a trouvé le meilleur moyen de les tromper, c'est de travailler et de lire sans relâche. Il n'y a pas de jour où elle ne vienne me demander de lui indiquer de nouveaux ouvrages, qu'elle dévore avec avidité et toujours avec fruit. Elle a eu l'idée de rédiger une espèce de compte rendu de son séjour aux bains de mer, des excursions qu'elle a faites, des personnes qu'elle a vues. Elle m'a fait voir ce journal, qui forme un contraste complet et des plus frappants avec celui de Julie; l'un respirant d'un bout à l'autre la vivacité, l'enjouement, le bonheur; l'autre, au contraire, tout plein de tristesse et de larmes. J'ai fait à Diane mon compliment bien sincère sur les progrès de son style, qui m'ont paru plus surprenants encore que ceux qu'elle a faits en musique. Elle écrit maintenant tout à fait comme une personne de sa condition doit écrire, avec une grâce naturelle, comme le lui avait prédit Julie autrefois, sans apprêt, sans effort, et cependant avec une distinction réelle qui perce à travers l'abandon.

— Combien je suis enchantée, m'a-t-elle dit, que vous ne trouviez pas trop mal ces pages que je craignais tant de vous montrer!... Croiriez-vous que je fais par moments des vœux pour que Henri reste encore quelque temps sans venir! Il me semble que je pourrai achever d'acquérir tout ce qui me manque... Quand il reviendra, je veux absolument le surprendre et lui prouver qu'il n'a plus trop à craindre désormais que je lui fasse honte...

Ainsi, il est hors de doute qu'elle considère plus que jamais son mariage comme une prime offerte à ses efforts, le fruit des améliorations qu'elle continue à opérer en elle-même. A coup sûr, je ne suis pas de son parti, je puis même dire que j'appartiens entièrement au camp opposé; pourtant, comment ne pas la plaindre par moments, comment ne pas regretter qu'elle en soit réduite à travailler pour ainsi dire dans le vide et pour une cause que je considère comme désespérée? Quoi qu'on puisse penser d'elle ou des siens, on doit reconnaître que ses actes continus et si méritants de persévérance et d'ardeur étaient dignes d'un meilleur sort:

IV

Hier, madame d'Hautemire et sa fille sont sorties aussitôt après le déjeuner pour faire des visites. J'étais, suivant mon habitude, établi dans la bibliothèque, occupé à poursuivre mon travail, lorsque j'ai vu paraître Julie, qui est restée presque toujours enfermée dans sa chambre depuis le retour de la famille d'Hautemire. Elle m'a avoué déjà qu'elle avait entièrement perdu le goût de la lecture, autrefois sa passion dominante, et qu'elle semble avoir maintenant léguée à sa cousine.

Son apparition dans la bibliothèque m'a paru être d'un heureux présage; j'ai pensé que, plus tranquille et moins contristée, elle venait peut-être reprendre nos anciennes discussions familières, se remettre à lire, à méditer, à travailler, comme il y a quelques mois, à chercher dans l'étude une diversion à des tourments que je ne comprends que trop, et dont j'ai pu mesurer l'étendue. Mais je n'ai pas eu besoin de l'examiner longtemps pour me convaincre tout de suite qu'elle était bien loin de se trouver dans cet état de calme où je l'ai vue autrefois, et dans lequel j'espère toujours la voir rentrer. Sa démarche était inquiète et saccadée, ses yeux annonçaient une animation singulière, cette mobilité fiévreuse qui est le signe d'une agitation morale des plus violentes. J'ai bien vu qu'elle avait dû éprouver quelque nouveau choc : elle était venue dans l'intention de causer avec moi; mais, après s'être assise, elle parut se raviser; elle m'adressa quelques phrases insignifiantes et fit mine de se retirer. Je l'ai retenue, en lui déclarant que je ne la laisserais pas sortir sans qu'elle m'eût fait connaître la cause de l'excitation extraordinaire où je la voyais. Elle s'est écriée qu'elle ne voulait plus m'accabler de ses aveux, qu'elle craignait de fatiguer à la longue une amitié qu'elle avait déjà mise à l'épreuve dans tant d'occasions. Je lui ai répondu qu'elle avait tort de m'exprimer une défiance pareille, et qu'elle n'avait plus le droit de rien me taire; j'étais trop initié à tous ses secrets pour qu'elle pût songer à rien me cacher, à moins de faire injure à mon attachement.

— Eh bien, a-t-elle repris, puisque vous voulez bien vous intéresser encore à une malheureuse telle que moi, lisez cette lettre que je viens de recevoir, et voyez vous-même si je n'ai pas raison de dire que c'est vraiment la fatalité qui me poursuit!...

Elle m'a remis une lettre décachetée qui contenait ce qui suit :

HENRI SADENAY A JULIE FÉRANT.

« Vous êtes partie sans même m'avoir prévenu, sans m'avoir adressé une dernière parole d'adieu; plus tard, Julie, vous réfléchirez à la façon dont vous avez cru devoir agir envers moi dans une circonstance où vous aviez à décider de mon existence tout entière et de la vôtre aussi. Vous avez eu déjà sans doute plus d'un mouvement de repentir; que ne peut-il réparer tout le mal que vous m'avez fait? Je sais tout ce que vous pourrez alléguer pour votre justification. Vous direz, n'est-il pas vrai, que vous aviez à suivre la loi du devoir, à obéir à votre conscience? Sachez bien que la conscience a plusieurs voix; dans certaines situations; il faut savoir quelle est celle que l'on doit écouter la première. Lorsque l'on a un choix à faire entre le supplice de plusieurs âmes, on doit réfléchir longuement avant de désigner sa victime, celle qui a le mieux mérité qu'on l'atteignît, surtout quand on a la certitude de lui laisser après soi la consternation, la mort.

« Lorsqu'on m'a remis ce billet dans lequel vous m'annonciez votre départ, j'ai eu d'abord, je vous l'avoue, un moment d'incrédulité complète, puis d'égarement. Je souriais et me disais : — Non, c'est impossible, elle n'est pas partie; c'est un jeu de sa part, c'est une épreuve qu'elle a voulu me faire subir; elle va paraître, elle va descendre à l'instant, la voici...

« Mais quand j'ai compris que vous étiez bien réellement partie, que je n'avais plus rien à espérer, j'ai senti que ma raison m'abandonnait tout à fait. J'étais dans le jardin lorsqu'on m'a apporté votre lettre; je suis rentré aussitôt, je me suis précipité dans cette pièce du rez-de-chaussée dont vous devez bien vous souvenir, cette pièce que j'avais surnommée, à une époque si différente, *notre temple,* parce que c'était là que pour la première fois j'avais osé vous faire connaître ce culte que je vous ai voué pour toute la vie... J'ai commencé par regarder de tous les côtés pour voir si je ne vous apercevrais pas, si je ne vous entendrais pas, et puis tout d'un coup je me suis mis à tout embrasser comme un véritable insensé, meubles, livres, les moindres objets qui avaient été en rapport avec vous, des fleurs fanées que je retrouvais et que je me souvenais de vous avoir offertes. Il me passait par moments dans la tête des désirs farouches de tout anéantir, de tout brûler pour qu'il ne restât pas même trace de vous... Mais au

même instant, je me reprenais, je me traitais comme un coupable, et pour confesser mon repentir, je m'agenouillais devant ces objets, en me proposant de les réunir tous à la fois sur un même autel, afin de les contempler sans cesse, de les adorer comme des reliques sacrées jusqu'à ma dernière heure.

« Que vous avais-je fait, dites-le-moi, pour me traiter avec si peu de pitié? Et dans quel moment me quittiez-vous? Quand vous me voyiez sous l'oppression de cette mort dont vous avez été le témoin, quand vous saviez que sans vous, privé de vous, j'allais tout à coup tomber dans un désert d'affliction sans bornes, où je me trouverais seul, abandonné du monde entier, sans un ami, sans un être vivant autour de moi à qui je pusse me rattacher, demander une consolation!... Et c'est à ce moment-là que vous me quittiez!... Vous parlez de devoir, vous n'en aviez donc aucun à remplir envers moi, qui vous aimais de l'attachement le plus pur qui puisse exister dans un cœur! N'est-ce donc rien qu'une affection pareille? Quoi! ce ne serait qu'une obligation indifférente et fortuite que l'on pourrait briser comme on voudrait et sans se soucier de ce qui arrivera? Oh! non, vous ne pouvez pas voir les choses ainsi. Je m'en rapporte à votre cœur, je le connais; il vaut mieux que votre conduite, et comme il a dû déjà vous accuser, se révolter contre ce terrible coup de froideur et de raisonnement auquel vous vous êtes résignée!

« Et à qui m'avez-vous sacrifié? à des gens qui ne vous en sauront jamais de gré, je vous le prédis, qui, dans tous les cas, ne profiteront nullement du sacrifice que vous leur avez fait; c'est moi-même qui vous en donne l'assurance!

« Si vous saviez dans quel état je me trouve depuis que je ne vous vois plus! Je ne puis plus supporter la vue de personne; j'éprouve pour tous les êtres humains un éloignement farouche poussé jusqu'à la haine, jusqu'à la rage. Je passe mon temps à errer au hasard dans les allées de ce jardin où nous nous promenions ensemble, sous ces arbres qui ont reçu la confidence de notre amour, et qui ne font plus maintenant qu'écouter mes cris de douleur et voir couler mes larmes. Mon Dieu, quand j'y songe, lorsque je vous ai vue pour la première fois, comme je vous aimais déjà! Mais qui m'eût dit alors que vous me causeriez un jour tant de chagrin, qui m'eût dit aussi que vous prendriez sur moi un si grand empire? Il n'est que trop vrai, vous êtes devenue l'unique ressort de ma vie et de toutes mes pensées! Ce souffle pur et frais qui m'arrive parfois du ciel et m'apporte un peu

de calme au milieu de mes courses haletantes, savez-vous pourquoi je l'aspire avec tant de bonheur, savez-vous pourquoi j'en suis comme enivré? C'est qu'il me rappelle le vent que nous aspirions tous les deux un certain soir; il me semble que ce souffle vient de vous, qu'il a passé par votre poitrine avant de venir rafraîchir et soulager la mienne... Ah! dites vous-même, Julie, dites, est-ce assez de vertige et de folie comme cela!... Il faudra bien que j'en revienne pourtant, car si cet état de crise durait, je sens que je n'y résisterais pas; mieux vaudrait mourir bien vite que de continuer à exister de la sorte!

« Écoutez, mon sort est entre vos mains; je ne vous dis pas de me guérir, on ne guérit pas de blessures semblables; mais dites-moi la vérité; le temps des détours et des subterfuges doit être passé maintenant. J'en reviens toujours à mes craintes que vous avez dissipées un instant, mais qui reparaissent aujourd'hui plus fortes que jamais. Dites-moi donc ce que vous ne devez plus redouter de m'avouer à présent que tout est fini entre nous... Avouez que vous aimez quelqu'un et que tel a été le motif véritable et inexplicable sans cela de votre fuite. Quand j'aurai reçu de vous l'assurance de ce fait qui me poursuit et renouvelle sans cesse toutes mes angoisses, je sens que je pourrai commencer à recouvrer un peu de raison et prendre enfin un parti que votre aveu m'imposera. Je ne vous en voudrai pas de m'avoir éclairé, au contraire; je ferai des vœux pour que celui que vous m'aurez préféré trouve mieux que moi le secret de vous aimer. Ensuite, je pourrai sortir de l'état d'horrible incertitude où je vis depuis trop longtemps, employer tous mes efforts à vous oublier. Je pourrai me réfugier tout entier dans la dignité d'une âme méconnue qui n'aura plus à chercher qu'en elle-même le remède de ses souffrances.

« Julie, moi qui vous aime encore malgré tout jusqu'à l'idolâtrie, faites au nom du ciel que je ne cesse pas de vous estimer. Je ne vous demande que d'être sincère, de m'écrire seulement ceci : « *Oui, j'aime quelqu'un qui n'est pas vous, et c'est pour cela que je me suis arrachée d'auprès de vous...* » Du moment que j'aurai lu cette déclaration écrite de votre main, il me semble que j'éprouverai un premier soulagement, une trêve à mes peines. Vous ne pouvez me haïr après tout ni me vouloir du mal; quel mal vous ai-je fait, dites-le-moi?... Pousserez-vous donc la rigueur jusqu'à me refuser ce dernier service que j'invoque non pas de votre affection (vous n'en avez jamais eu pour moi), mais de votre pitié.

« Henri. »

Après avoir lu cette lettre, je suis resté absorbé en moi-même pendant quelques instants, ne sachant que penser ni que dire.

— Eh bien! s'est écriée Julie en me reprenant la lettre des mains et en me regardant d'un air de découragement profond, croyez-vous que lorsqu'on éprouve de telles secousses on soit en droit de ne plus avoir ni force ni courage?...

— En effet, lui ai-je répondu, ce sont là des coups bien cruels, mais je compte malgré tout sur votre caractère qui saura, j'en suis sûr, résister à la lutte sans faiblir.

J'ai réfléchi à ce que je venais de lire, et cherchant à prendre un ton calme et à dominer l'émotion qui m'oppressait :

— Est-ce que vous avez fait une réponse à la lettre de Henri Sadenay, lui ai-je dit?

— Non, a-t-elle ajouté, mais je sens trop bien ce qu'il me reste à faire si je veux persister jusqu'au bout dans la résolution que j'ai prise... Il faut que je me serve contre lui, contre moi-même de ce mensonge qu'il m'a suggéré sans se douter qu'il me fournissait ainsi une arme pour anéantir toute notre tendresse...

Elle a baissé la tête et est restée plongée dans le recueillement en poussant un soupir qui était comme le dernier effort d'un cœur épuisé... J'étais bouleversé jusqu'au fond des entrailles par la déclaration que cette courageuse fille venait de me faire sans que je l'eusse provoquée en rien, sans que j'eusse même osé la pressentir... Je lui ai pris la main en lui exprimant le sentiment d'admiration réelle que me causait ce qu'elle venait de me dire.

— Oh! je ne mérite pas que vous pensiez tant de bien de moi, a-t-elle repris, la résolution a été conçue en moi, mais elle n'est pas accomplie pour cela... Vingt fois j'ai pris la plume pour répondre à Henri, pour lui envoyer cette phrase qu'il me demandait, mais la plume me tombait des mains aussitôt que je voulais écrire... Il me semblait que j'allais tracer ma sentence de mort... Oui, c'est bien la mort que l'on ressent lorsqu'on se dit qu'on n'a jamais rencontré qu'un seul attachement dans ce monde et qu'il faut, de ses propres mains, le détruire, le briser!...

Elle ne put achever; un sanglot venait de lui briser la voix. Je la vis tout à coup se rapprocher de moi avec transport.

— Dites-moi, je vous en conjure, a-t-elle repris, dites-moi si j'agis bien, si je fais ce que je dois faire en rompant à jamais tous les liens qui m'attachent à lui?

J'étais sur le point de m'écrier : « Non, non, c'est trop, c'est plus que les forces humaines ne comportent... » Mais je me suis contenu; j'ai compris que plus que jamais je devais m'enfermer dans les limites de la plus extrême prudence. Sans rien lui prescrire, sans lui indiquer la ligne de conduite qu'elle devait garder, je l'ai engagée à ne rien précipiter et à différer encore la réponse que Henri lui demandait. Il serait toujours temps d'en venir à cette extrémité-là; mais dans ma pensée, au point où en étaient les choses, il était impossible que la famille d'Hautemire ne fût pas éclairée très-prochainement sur les véritables sentiments de Henri. Elle verrait alors et quand la situation se serait découverte d'elle-même le parti qu'elle aurait à prendre.

— Ah ! du moins, a-t-elle repris, qu'on sache bien que je n'ai été pour rien dans sa détermination, que je n'ai jamais songé à influer sur lui en quoi que ce soit... Il faut qu'il épouse ma cousine, il le doit, je le veux !

Elle a fait un mouvement de désespoir en appuyant avec énergie sa main sur sa poitrine.

— Dieu ! quelle torture, s'est-elle écriée avec un accent déchirant, je voudrais ne pas vous avoir dit ce que je vous ai dit; je voudrais pouvoir me rétracter... Je sens que j'entreprends une tâche au-dessus de mes forces, que je mourrai si je n'ai pas au moins la consolation de le revoir une dernière fois pour empêcher qu'il ne me maudisse...

Je laisse à comprendre l'impression qu'a dû me laisser toute cette scène si profondément navrante, où j'ai vu cette jeune âme si belle se débattre à la fois contre ses propres tortures, contre les atteintes du remords; ces retours d'amitié qui viennent la saisir par moments pour lui représenter l'image d'une autre douleur suspendue sur sa tête, celle d'une autre âme qui lui est chère et qui ne pourra faire autrement que de faire peser sur elle la cause de tout son malheur...

Je lui ai donné de nouveau l'assurance qu'elle me trouverait toujours, quoi qu'il pût arriver, et que je ne l'abandonnerais pas d'un seul instant. J'ai ajouté que j'étais loin de désespérer de l'avenir. Était-il donc sans exemple que des positions encore plus compliquées que la sienne se terminassent par un de ces dénoûments imprévus que la Providence amène parfois en dépit de toutes les prévisions humaines? A l'aide de ces paroles et de quelques autres encore que j'ai employées pour tâcher de la rassurer, je suis parvenu à lui rendre

un peu de calme, du moins apparent. J'ai vu passer sur sa figure un éclair d'espoir qui ne venait peut-être pas du vrai fond de son âme, mais qu'elle a réussi à amener sur ses traits comme un gage de remercîment, par reconnaissance et pour répondre aux efforts de consolation que je faisais en sa faveur.

V

Aujourd'hui, on est venu m'annoncer que M. d'Hautemire me demandait de me rendre dans son cabinet, parce qu'il avait à me communiquer une chose très-importante. J'eus aussitôt le pressentiment de ce qui allait se passer. Je me dis que l'orage qui couvait depuis longtemps devait être sur le point de se résoudre. A peine ai-je été près de M. d'Hautemire que j'ai reconnu que j'avais deviné juste. Son visage était bouleversé, d'une excessive pâleur; il marchait en gesticulant et en se parlant à lui-même.

— Ah! vous voilà, s'est-il écrié d'une voix altérée dès qu'il m'apperçut, je craignais que vous ne fussiez sorti... Asseyez-vous, je vous en prie... J'ai grand besoin de causer avec vous!.

J'ai pris un siége à côté de lui; il a commencé par incliner la tête en appuyant sa main sur ses yeux comme un homme qui cherche comment il doit entamer une confidence qui lui pèse fortement. Il s'est levé tout d'un coup comme par un mouvement d'éclat, puis s'est placé devant moi en croisant ses bras avec énergie :

— Savez-vous ce qui arrive? a-t-il continué. Savez-vous ce que je viens d'apprendre?

Il fit une pause d'un instant, afin de mieux mesurer l'effet de ce qu'il avait à m'annoncer.

— Eh bien! reprit-il, Henri Sadenay ne veut pas épouser Diane!...

J'ai fait un geste d'étonnement. S'il eût fait un peu plus d'attention à moi, il eût bien vu que ce mouvement de ma part n'était rien moins que sincère et que je n'étais pas au fond aussi étonné que je voulais bien le paraître. Mais il était beaucoup trop absorbé en ce moment pour rien observer de ce qui se passait en moi.

— J'ai pris ce matin un grand parti, a-t-il continué, je me suis décidé, d'après les instances de ma femme, à aller trouver de G.... et à tout mettre en œuvre pour arriver enfin à savoir au juste à quoi m'en tenir au sujet de ce mariage... Vous comprenez bien qu'au fond je ne suis pas un enfant; j'ai eu beau expliquer par des raisons

plus ou moins plausibles l'éloignement de Henri depuis notre retour, je n'étais pas sans avoir des craintes sérieuses et sans me dire que cet éloignement devait certainement cacher quelque chose d'inquiétant pour nous... J'ai donc été trouver ce matin de G... « C'est un véritable service d'ami que je viens vous demander, lui ai-je dit : vous ne pouvez pas nous abandonner dans les circonstances critiques où nous nous trouvons. Vous avez pénétré auprès de Henri Sadenay, je le sais; dites-moi donc au juste ce qu'il fait et où il en est?... Il doit s'être passé en lui quelque changement extraordinaire. Nous ne l'avons pas vu depuis que nous sommes revenus; il paraît entièrement refroidi à notre égard. Ce refroidissement a évidemment un motif; parlez-moi bien franchement, je vous en supplie! Est-ce qu'il nous en voudrait? Est-ce qu'il aurait renoncé à son projet d'union?... Vous devinez dans quel état de perplexité nous sommes depuis un certain temps et combien un éclaircissement nous est devenu nécessaire! »

De G.... a essayé d'abord de s'enfermer dans la réserve; il a évité de répondre directement à mes questions, prétendant qu'il ne savait rien, qu'il ne s'était aperçu de rien dans le sens que je lui indiquais. Enfin, vaincu par mon insistance, il s'est décidé à m'avouer qu'il fallait considérer Henri comme ayant absolument renoncé aux idées de mariage qu'on avait pu lui supposer à une autre époque, attendu qu'il était éperdument épris d'une personne qui n'est pas Diane et qui est... Oh! vous ne devineriez jamais, tant le fait est étrange, incroyable, monstrueux!.....

Il s'est arrêté de nouveau comme il avait fait tout à l'heure afin de produire une plus forte impression sur moi. J'ai continué à garder le silence.

— Julie, a-t-il repris avec un rire forcé, oui, monsieur, Julie, cette petite parente que nous avons recueillie sous notre toit par charité et qui sans nous aurait été réduite à devenir je ne sais quoi... gouvernante, demoiselle de comptoir, fille de service, peut-être... Tel serait le choix de Henri que j'ai toujours considéré, vous le savez, comme un homme d'un certain goût et même de distinction, bien qu'il ait constamment vécu, hélas! dans un milieu purement bourgeois... Il se serait amouraché de Julie, apparemment en la voyant chez lui apporter des tisanes à sa tante pendant sa maladie! Et moi qui ai ouvert le premier l'idée que Julie se transportât dans la maison de Henri, je me trouverais ainsi avoir commis une grave

imprudence, une grande faute; je serais le premier coupable! Oh! non, malgré ce que m'a annoncé de G... je ne puis me décider à croire que les choses en soient venues là; il doit y avoir dans tout cela un malentendu, un mystère qu'il faut absolument pénétrer au plus vite... C'est pourquoi je vous ai fait venir, pour que vous m'aidiez à découvrir la vérité... Vous connaissez Henri, je sais qu'il a de la confiance en vous; vous avez d'ailleurs sur lui la prépondérance de l'âge et de l'expérience; voyez-le, je vous prie, et tâchez de savoir au juste ce qu'il compte faire?... Je n'ai pas besoin de vous indiquer, dans le cas où ses pensées auraient effectivement tourné du côté de la petite personne en question, ce que vous auriez à lui dire... Comment! il irait renoncer à une fille qui porte le nom de d'Hautemire pour s'unir à une fille de rien! Mais ce serait à se faire montrer au doigt partout; ce serait se perdre entièrement lui-même!...

Le monde! et quel monde! *Le nôtre*, c'est assez dire, qui ne pardonne jamais lorsqu'on le blesse et que l'on commet une atteinte quelconque à la délicatesse, au point d'honneur intime, s'était disposé déjà à l'adopter à cause de nous et à lui ouvrir les bras... S'il recule, il se brouille infailliblement avec tout ce qu'il y a en France de vraiment noble et distingué... Sa demande en mariage devait être faite formellement par de G.... lui-même. Je n'ai pas voulu rappeler ce fait-là, ce matin, à de G..., de peur de lui laisser voir tout ce qu'il y avait en moi de dépit, je dirai même de confusion, non pas tant pour moi, je vous jure, que pour Henri, que je ne voudrais pas cesser d'estimer... S'il a envie de rompre avec nous, qu'il le dise franchement; qu'il ne reste pas plus longtemps sur un terrain équivoque... Mais je suis bien sûr qu'une fois qu'il sera devant vous, qu'il vous aura vu et entendu, les choses prendront bien vite une autre tournure... Plus j'y songe, et plus je me dis que ce projet qu'on lui prête ne peut être de sa part qu'une utopie, une vision absurde qui lui aura traversé l'esprit... Qui est-ce qui n'a pas dans la vie certains moments d'aberration?.. Allez donc le trouver... Revenez vite, pour m'annoncer que tout ce que m'a dit de G.... ne subsiste plus, et que les choses sont remises sur le pied où elles étaient avant notre voyage...

VI

J'ai répondu à M. d'Hautemire que j'étais disposé à faire ce qu'il me demandait, à la condition pourtant qu'il ne se ferait pas trop d'illusion sur l'influence que je pourrais exercer sur l'esprit de Henri Sadenay. J'ai même eu le soin d'ajouter que dans le cas où ses sentiments auraient pris réellement le cours qu'on lui avait indiqué, je n'aurais ni la faculté, ni même la volonté d'influer en rien sur lui.

— Allez, allez, je suis bien tranquille sur le résultat de l'entrevue, a-t-il ajouté en reprenant son ton de légèreté ordinaire, et sans vouloir écouter ma dernière observation que j'avais eu le soin pourtant de souligner d'une façon particulière pour lui donner l'éveil; je suis convaincu d'avance que vous n'aurez pas même de combat à livrer contre les intentions de Henri... Il n'osera jamais vous avouer qu'il ait eu le projet sérieux d'épouser qui?... Julie Férant!... Julie Férant devenir la femme de Henri Sadenay!... Ah! plus j'y songe et plus cette idée me paraît invraisemblable, saugrenue... Je ne puis m'empêcher d'en rire aux éclats!...

Il riait, en effet, mais toujours de ce même rire factice et saccadé qu'il avait eu déjà tout à l'heure et qui me paraissait être une pure grimace de circonstance destinée à masquer ses véritables impressions.

— Je vais vous attendre sans bouger, a-t-il ajouté en me reconduisant jusqu'à la porte; mais quelque chose me dit qu'avant une heure d'ici, vous allez nous rapporter les meilleures nouvelles!...

Je le quittai pour m'acquitter de ma mission, que j'étais fort loin de considérer d'un œil aussi favorable que lui. Je connaissais dans les détails tous ce qui s'était passé entre Julie et Henri; par conséquent, je pouvais me faire d'avance une idée de ce que celui-ci aurait à me répondre. Ce que je voulais, afin que ma démarche eût du moins un but déterminé, c'était que la réponse de Henri fût nette, formelle, de manière à couper court aux incertitudes et aux illusions de la famille d'Hautemire, qui constituaient, à mesure qu'elles se prolongeaient, une situation très-pénible pour tous et dont j'étais loin de me dissimuler la gravité.

J'avais eu le soin de préparer d'avance un billet que je comptais remettre moi-même chez Henri, et dans lequel je lui annonçais que

je me présenterais de nouveau chez lui au bout d'une heure. J'espérais qu'il voudrait bien me recevoir, attendu que j'avais à l'entretenir d'une chose qui l'intéressait très-particulièrement. Je revins, en effet, au moment que j'avais indiqué et je fus aussitôt introduit. J'aperçus en entrant Henri lui-même qui accourait à ma rencontre en me tendant la main et en me témoignant toute la satisfaction que ma visite lui causait.

— Votre billet, m'a-t-il dit, était une précaution tout à fait superflue; il est vrai que je me suis fait clore pendant quelque temps, après la mort de ma tante... Mais vous êtes de ceux que j'aurais toujours reçus et même dans mes plus grands accès de chagrin... Il vous eût suffi pour cela de me faire remettre votre nom... Je vous avoue même que j'espérais vous voir dans cette période si triste qui vient de s'écouler pour moi... Je me disais que vous auriez peut-être eu la bonne pensée de m'apporter un peu de consolation dont j'avais, je vous assure, un grand besoin...

Je me suis excusé en l'assurant que la crainte de le troubler dans sa douleur, dont j'avais su toute la violence, m'avait seule empêché de lui faire visite... J'attendais un signe de sa part, un appel quelconque pour me rendre auprès de lui et lui exprimer combien j'avais été sensible à la perte cruelle qu'il avait faite. Il m'a pris la main de nouveau avec effusion :

— Ah! mon ami, s'est-il écrié, la triste chose que la vie, et qui donc a jamais sondé tout ce qu'elle renferme de trouble et d'amertume?

— Vous devez me trouver bien changé, a-t-il repris après un moment de silence. J'ai tant souffert depuis que je ne vous ai vu et je souffre encore tant chaque jour!

Je n'ai pu lui cacher que j'avais été, en effet, frappé en entrant de l'altération de ses traits; son visage était encore très-pâle, son corps affaissé. Je lui ai demandé s'il ne jugerait pas à propos de remettre à un autre jour l'entretien que j'étais venu lui demander et qui lui occasionnerait peut-être une certaine fatigue d'esprit. Il m'a répondu qu'il n'eût sans doute pas été en état il y a quelques jours de causer avec moi; mais il commençait à se trouver un peu mieux et était tout prêt à entendre ce que j'avais à lui dire.

Je lui ai fait part de la conversation que je venais d'avoir avec M. d'Hautemire, des bruits qui lui étaient revenus au sujet d'un mariage qu'il s'était habitué depuis un temps assez long déjà à consi-

dérer comme un fait accompli, ou qui ne pouvait manquer de s'accomplir dans un avenir très-prochain.

— On lui a donné à entendre, ai-je ajouté, que vos idées se seraient tournées depuis un certain temps vers une autre personne que Diane... Vous comprenez vous-même que M. d'Hautemire se trouve aujourd'hui dans une situation très-fausse à votre égard... Il a cru jusqu'à présent que votre intention était de lui demander la main de sa fille, que ce projet-là était fixé dans votre esprit d'une façon irrévocable; et maintenant, on vient lui dire que vous hésitez, que vous avez même en tête d'autres projets!... Il veut savoir au juste à quoi s'en tenir. C'est pourquoi il m'a chargé de venir vous voir et de tâcher de m'éclairer auprès de vous. Il a pensé qu'en raison de la confiance que vous m'aviez témoignée quelquefois, de celle qu'il me témoigne lui-même, vous n'hésiteriez sans doute pas à me parler franchement, et à me faire connaître d'une façon nette la situation que vous comptez prendre auprès d'une famille avec qui vous avez eu de si nombreux et si intimes rapports.

Henri a réfléchi quelques instants, puis il m'a regardé attentivement et a repris, en appuyant sur ses paroles avec un mélange de gravité et d'ironie:

— Ainsi M. d'Hautemire vous envoie auprès de moi pour que vous sachiez d'une façon positive si j'ai l'intention de lui demander oui ou non la main de sa fille?

— Il est vrai, ai-je dit; j'ai mieux aimé vous dire positivement ce qui en était, plutôt que de recourir à des précautions, à des préambules que j'ai considérés comme inutiles avec un homme de votre caractère?

— Complétement inutiles, en effet, a-t-il ajouté, et la preuve, c'est que de mon côté je n'hésite pas à vous répondre sans détours :— vous pouvez annoncer à M. d'Hautemire que je n'ai nullement l'intention de lui demander la main de sa fille...

Bien que j'eusse d'avance prévu sa réponse et tout en étant bien décidé à me renfermer strictement dans mon rôle de mandataire, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver une commotion soudaine devant la déclaration que Henri venait de me faire d'un ton si bref et même avec une nuance d'irritation marquée. J'ai cru devoir, ne fût-ce que par convenance, lui exprimer la surprise que ses paroles me causaient. Je lui ai rappelé que M. d'Hautemire, d'après certains an-

técédents qu'il connaissait mieux que personne, avait pu se croire autorisé à le considérer déjà comme un des siens et à l'appeler *son gendre*.

— C'est en vérité beaucoup d'honneur qu'il m'a fait, a repris Henri toujours avec son même accent sardonique; mais je m'aperçois à mon grand regret que nous nous sommes mal compris.

— Ainsi, lui ai-je dit, vos assiduités dans la maison ne cachaient aucune arrière-pensée?...

— Aucune, a-t-il continué en redressant la tête avec vivacité. Après tout, a-t-il ajouté aussitôt, on fait tous les jours dans une maison des visites aussi assidues que les miennes sans avoir pour cela les idées que l'on m'a supposées... La famille d'Hautemire m'a paru très-gracieuse; j'ai été enchanté de ses prévenances et je lui en conserve une reconnaissance véritable; toutefois je n'ai jamais cru dépasser avec elle les relations ordinaires du monde. Je rends pleine justice à mademoiselle d'Hautemire, c'est à coup sûr une fort belle personne; j'ai même cru m'apercevoir qu'elle devenait véritablement aimable dans les derniers temps où je l'ai vue; mais tout cela ne fait pas que j'aie jamais eu l'intention de l'épouser.

— Pourtant, ai-je repris, je vous assure qu'on est venu dire à M. d'Hautemire que vous étiez déterminé à lui faire demander la main de Diane... une madame Dutilly...

— Oui, j'ai appris cela dernièrement, a dit Henri, et tout à fait par hasard; j'ai su que cette singulière femme s'était permis de répandre un bruit semblable qui n'a jamais eu aucun fondement... M. de G... est là, du reste, pour l'attester... Il paraît que madame Dutilly a eu recours à ce prétendu projet de demande en mariage pour se donner de l'importance auprès de la famille d'Hautemire et sauver son influence qui lui paraissait menacée... Je n'y puis rien quant à moi, et puisque M. d'Hautemire croit devoir admettre dans son intimité des femmes de cette nature-là, il faut qu'il en supporte les conséquences.

Henri s'animait à mesure qu'il me parlait; je m'expliquais cette roideur qu'il déployait avec moi en me disant qu'il me considérait apparemment comme étant l'émissaire officiel de la famille d'Hautemire et comme devant jeter à ce titre-là un blâme implicite sur sa conduite. Je n'ai pas cru devoir le dissuader, toujours afin de ne pas sortir du parti pris de réserve que je m'étais imposé. Je tenais d'autant plus à rester impartial en fait, que je ne sentais que trop bien

en moi-même de quel côté se portaient mes inclinations. J'ai pris congé de Henri avec froideur et sans chercher à entrer avec lui dans des explications plus étendues. Je lui ai déclaré que je le remerciais de sa franchise, et qu'il ne me restait plus qu'à faire part à la famille d'Hautemire des intentions qu'il avait bien voulu me manifester.

VII

Au moment où je me disposais à sortir et où j'avais même déjà entr'ouvert la porte de la pièce où nous nous trouvions, j'ai senti la main de Henri qui se glissait tout à coup sous mon bras. Il m'a ramené vers lui avec un geste intime et familier qui rappelait nos relations d'autrefois.

—Que vous ai-je donc fait, m'a-t-il dit, et pourquoi êtes-vous changé à mon égard au point de manquer entièrement de sincérité envers moi?... Vous feignez d'ignorer des choses que vous connaissez... N'avez-vous pas été le témoin de ce qui s'est passé à ce bal?... Et comment, vous qui savez quels sont mes penchants et mes principes, pouvez-vous croire qu'il me soit permis de songer à épouser mademoiselle d'Hautemire quand j'aime une autre personne, que tous mes sentiments se sont concentrés sur elle?...

Il m'a conjuré de ne pas rester plus longtemps sur le pied de réserve où je me tenais depuis le commencement de notre entretien et qui lui était on ne peut plus pénible. Il m'a rappelé l'amitié que je lui avais promise, et dont il n'hésitait pas à invoquer les droits dans la situation à la fois si délicate et si pénible où il se trouvait. Ce mouvement d'expansion de sa part avait suffi déjà pour me faire renoncer à tout mon système de dissimulation; j'étais sur le point de rompre la glace. Je lui avouai que je connaissais, en effet, l'attachement qu'il avait pour Julie; je savais même en détail tout ce qui avait eu lieu entre elle et lui, attendu que Julie elle-même m'avait fait lire un journal dans lequel elle avait cru devoir recueillir les principaux événements qui s'étaient succédé pendant le temps qu'elle avait passé sous ce toit où je me trouvais maintenant...

— Vous saviez tout cela, s'est écrié Henri, et vous me demandiez tout à l'heure si je pourrais former d'autres nœuds!... Mais vous ne la connaissez donc pas? a-t-il ajouté avec une énergie passionnée; vous ne savez donc pas ce que c'est que d'avoir toute son âme unie à

la sienne au point de ne plus pouvoir s'en séparer que par le coup de la mort.

— C'est précisément parce que je la connais, lui ai-je dit, et que je lui porte le plus profond intérêt, que je n'ai voulu rien pressentir ni rien demander pour elle... Il faut tout prévoir pour ceux que l'on affectionne sérieusement... Trop de circonspection n'est jamais un mal... Qui sait... Si cet attachement que vous lui avez témoigné s'était affaibli déjà, si vous n'étiez plus pour elle ce que vous étiez?...

— Quel blasphème! a-t-il repris avec une exaltation croissante! Eh quoi! je me suis montré à vous tout entier, je vous ai révélé tout ce qu'il y a en moi de plus intime et c'est ainsi que vous interprétez mes sentiments! Vous n'avez pas su comprendre encore comment j'avais le cœur fait! Une fois que je me suis donné, que je me suis attaché à quelqu'un, je voudrais revenir, essayer de me retourner vers un autre objet que je ne le pourrais pas; ce serait en moi un complet bouleversement, une révolte de toute mon organisation morale.

Il m'a pris sous le bras et m'a entraîné dans le jardin. Il parlait avec beaucoup d'animation, et m'a avoué qu'il avait la tête en feu et la poitrine violemment oppressée.

— « Je dois tout vous confesser, a-t-il continué après un silence assez long; les réticences ou les demi-confidences ne valent rien entre nous et ne feraient qu'ajouter encore aux difficultés si graves qui se mêlent à mes relations avec la famille d'Hautemire... Je ne vous cacherai donc pas que lorsque je suis entré dans cette famille, j'avais, non pas l'intention bien arrêtée, mais une idée vague de me mettre un jour sur les rangs pour obtenir la main de Diane que j'avais entrevue dans le monde. J'avais à reconnaître avant tout, bien entendu, si je ne lui déplaisais pas, et puis aussi à examiner en elle les sentiments, le caractère, la *question morale* enfin, qui domine pour moi, vous le savez, toute idée de mariage.

« Lorsque j'avais commencé à songer à Diane, je n'avais pas encore vu sa cousine Julie, qui devait exercer sur moi une influence à la fois si rapide et si étrange, me captiver à tel point qu'au bout de deux ou trois entrevues seulement, je pouvais me dire déjà que je ne m'appartenais plus, que j'avais rencontré celle qui devait être l'arbitre de toute ma destinée. Vous étonnerez-vous de cette préférence? Vous connaissez les deux cousines, dites vous-même si, pour ce qui est du caractère, des qualités du cœur, de tout ce qu'on

recherche chez une femme, de ce qui peut seul constituer le bonheu de l'existence, il m'était permis d'hésiter longtemps entre elles deu L'une m'avait paru être tout d'abord une de ces idoles banales d grand monde, faites pour être adulées perpétuellement, une de ces mer veilles que l'on épouse surtout par vanité et plutôt en quelque sorte pou la contemplation des yeux d'autrui que pour sa propre satisfaction m rale. Mais l'autre!... Vous pouvez si vous voulez me taxer d'exagératio mais je ne crains pas de le dire, elle m'a toujours paru être un ang du ciel envoyé sur terre. Je ne puis exprimer autrement l'impressio qu'elle m'a faite quand j'ai été une fois dans le secret de ses pen sées ! Ah ! malheur, cent fois malheur à ceux qui ne savent p reconnaître les grâces et les perfections infinies de ces natures d'éli faites pour donner à ceux qui s'y attachent la béatitude parfaite ic bas et l'éternel enchantement du cœur !

« Vous devinez les impressions successives que j'ai eu à sub avant de me livrer sans réserve à ce sentiment qui devait me dom ner tout entier. Vous comprendrez sans peine, d'après les confidenc que je vous ai faites, que j'avais dû toujours songer à m'unir, non p à une personne qui serait riche comme moi, mais, contrairement l'opinion reçue, à une qui ne le serait pas. — Pourquoi, me disais-j cette fortune que le sort a fait tomber en mes mains s'en irait-el chercher une autre fortune pour former sur deux seules têtes un ces monceaux d'or exorbitants qui excitent si souvent à bon droit l réclamations de la conscience publique?... Pourquoi le bien que possède ne servirait-il pas à ramener le bonheur et la sécurité da le sein d'une famille que l'adversité aurait frappée, qui serait tomb dans cet état de gêne succédant à une position brillante qui représen à mes yeux une des calamités les plus réelles de la vie mondaine?

« Sans connaître d'une façon absolument exacte la situation de famille d'Hautemire, je savais qu'elle n'était plus ce qu'elle avait é autrefois. C'est par cette raison-là surtout qu'elle m'avait intéressé d le principe. Je savais d'ailleurs par M. de G... que le père de M. d'Hau temire avait pris la défense du mien dans des circonstances où l'hon neur du nom que je porte était en jeu. Je ne trouve donc nu lement extraordinaire que pour peu que cette famille ait eu un pres sentiment de mes dispositions, elle ait eu de son côté certaines vu sur moi... Du reste, je n'ai pas besoin de vous dire que ses intentio sont devenues manifestes pour moi dès mes premières visites. J'ai bie vu où tendait cet accueil si empressé qu'on me faisait, cette amitié sou

daine et toute d'explosion que M. d'Hautemire affectait de me témoigner. J'ai eu le soin de ne m'apercevoir de rien, de prendre les avances dont on m'accablait pour moi-même et non pour l'argent que je traînais à ma suite. — S'il est vrai, me disais-je, qu'ils doivent être heureux par moi, mon Dieu, ne leur faisons pas acheter leur bonheur trop cher en dépistant leurs petites manœuvres, après tout bien excusables. Ils espèrent m'enlacer, tant mieux, laissons-les faire; c'est une manière de rétablir entre nous l'équilibre et d'empêcher que plus tard ils ne se croient pas trop mes obligés...

« J'étais donc dans ces idées-là lorsque j'ai commencé à fréquenter assidûment la maison de M. d'Hautemire. Mais, je vous le répète, à ce moment-là, je n'avais pas encore connu ni apprécié cette jeune parente qu'on avait à peine daigné me présenter lors de ma première visite. Savez-vous quand mon intérêt pour elle a commencé réellement à se déclarer? C'est lorsque j'ai compris qu'elle était malheureuse, que sa vie n'avait jamais été qu'une série de chagrins, de froissements de toute nature qu'on ne lui avait épargnés nulle part, pas même dans cette maison où on l'avait accueillie. Alors, il est vrai, mon cœur s'est détourné, ou plutôt il a découvert sa vraie voie. Je cherchais un modèle d'attachement absolu à réaliser; n'était-ce pas la Providence elle-même qui m'offrait cette existence qu'il me serait si doux de ranimer, de réparer tout entière à l'aide du penchant si tendre que la personne avait su m'inspirer?

« Ainsi, dans le changement qui s'est fait en moi, la famille d'Hautemire a été sans s'en douter pour une part réelle. Je voyais qu'on se plaisait souvent à humilier cette jeune fille à propos de rien et jusque sous mes yeux. Est-ce qu'ils se figuraient par hasard me la gâter en la rabaissant devant moi? Quel faux calcul! Plus ils la rabaissaient et plus je me plaisais, moi, à la rehausser, à la replacer au rang qui lui est dû. — C'est précisément celle-là qu'il me faut, me disais-je, celle que vous dédaignez, que vous accablez traîtreusement, non pas l'autre qui est fière et fêtée, et qui a son lot toujours assuré dans les hautes sphères du monde. Mais la mienne à moi, qui est-ce qui songe à elle? Quel sort lui est réservé? Elle n'a pour elle que la dot du cœur, le trésor des riches natures sur cette terre, le premier des biens, il est vrai, du moment qu'il rencontre une âme digne de l'apprécier. »

Henri cessa de parler un instant, l'émotion qu'il éprouvait l'obligeait à s'interrompre. Il reprit d'une voix tremblante : — « Et cepen-

dant songez qu'elle m'a quitté!... Elle a fait passer le soin de sa réputation avant la crainte de me plonger dans la peine... Il semble qu'elle ait eu peur de ce bonheur que je lui offrais!... »

Il a fait quelques pas en avant avec agitation. Puis, se rapprochant de moi avec vivacité : — « Voyons, m'a-t-il dit, vous êtes, vous, un cœur honnête, éclairé, mieux que personne vous savez ce qui est digne, dans l'ordre des choses morales, d'éloge ou de blâme... Dites vous-même : est-ce que je commets une mauvaise action en songeant à épouser une personne dans la situation de Julie?... Elle a beaucoup souffert depuis qu'elle existe, n'est-il pas vrai?... Quel mal y aurait-il donc à ce qu'elle eût aujourd'hui un peu de consolation et de bonheur?... Et moi, qu'est-ce qu'on pourrait me dire si je lui apportais ce bonheur-là?... Un tel mariage passera, je le sais, pour un acte insolite, romanesque, insensé même aux yeux des gens vulgaires. Eh! que m'importe leur opinion!... Il se fait tous les jours tant d'unions qui n'ont que le calcul et l'intérêt pour bases! quand par hasard il s'en ferait une en dehors de ces conditions-là, est-ce qu'il faudrait l'attaquer ou la maudire? Répondez-moi, mon ami, dites si j'ai raison, je m'en rapporte entièrement à vous? »

Je n'avais rien à lui répondre, et il ne le sentait que trop bien en me parlant comme il faisait. Il comprenait assez qu'il m'attaquait dans mes retranchements, c'est-à-dire dans les instincts mêmes de ma conscience. Je n'étais que trop disposé à m'abandonner à cette perspective séduisante qu'il me montrait pour celle que je n'avais pas impunément sans doute surnommée *ma protégée* et à qui j'avais si souvent souhaité un peu de ce bonheur dont il m'offrait la perspective. Je craignais de me laisser ébranler tout à fait et de me départir du rôle impartial que je m'étais imposé. J'ai compris que le mieux était de me séparer de lui, et cette fois définitivement, sans vouloir pénétrer plus avant dans ses projets ultérieurs. Notre entretien s'était prolongé au delà des limites que je lui avais d'avance assignées dans ma prudence; je n'ai pas hésité à le lui faire comprendre avec un sourire à la fois amical et suppliant, dont il a dû comprendre le sens.

— « Un dernier mot, m'a dit Henri au moment où je prenais congé de lui, rendez-moi le service de déclarer à M. d'Hautemire que mon mariage avec Julie est une chose tout à fait arrêtée dans mon esprit, à moins que ce ne soit *elle* de son côté qui y mette un obstacle invincible. Je n'ai pas besoin de vous recommander les précautions, les ménagements que vous aurez à prendre pour transmettre ce que je vous

dis là. Je vous assure que je suis toujours très-attaché à la famille d'Hautemire; d'ailleurs, celle que j'aime n'est-elle pas une des siennes, et puis-je me montrer ingrat envers ce foyer où j'ai vu naître mon affection pour elle?... Faites donc que nous puissions nous voir encore M. d'Hautemire et moi, et dites-lui bien que s'il me faut renoncer à l'idée de devenir son gendre, je ne renonce pas pour cela à l'espoir de rester son ami. »

J'ai quitté Henri en l'assurant que je ferais de mon mieux pour répondre à ses intentions. Je le voyais très-inquiet et très-troublé; j'ai cru devoir lui annoncer que j'espérais bien qu'une fois l'impression du premier moment dissipée, M. d'Hautemire saurait accepter la nouvelle que j'allais avoir à lui communiquer en galant homme, c'est-à-dire avec résignation et dignité, comme un événement fâcheux sans doute au point de vue de ses propres intérêts, mais qu'il n'avait après tout été donné à personne de prévoir ni d'empêcher.

(La suite à la prochaine Livraison.)

JULIEN L'APOSTAT[1]

PAR M. ÉMILE LAMÉ.

III

ANGES, DIEUX ET SAINTS.

Distinction à établir entre les mots païen et hellène ; entre les mots chrétien et galiléen. — Originalité du quatrième siècle : la croyance aux évocations est une conséquence rigoureuse de la science ; il faut être illogique pour conserver le sens commun. — Principaux traits de la mythologie juive, ou plutôt mazdéo-juive, au quatrième siècle ; principaux traits de la mythologie hellénique, de la mythologie galiléenne. — Force respective des galiléens et des hellènes au moment où Julien paraît sur la scène : infériorité numérique des galiléens, supériorité de leur esprit d'association. — C'est cet esprit d'association que Julien va tenter d'inspirer à ces coreligionnaires.

Ce monothéisme, cette trinité, cet idéalisme effréné, ce dédain pour la matière et pour la vie présente considérée comme une chute ou comme une épreuve, cette aspiration vers les régions éthérées, étaient communs aux différentes sectes païennes et chrétiennes, ce qui montre combien ce mot païen est mal choisi pour désigner les ennemis du christianisme. N'est pas païen qui veut. Le paganisme est cette religion qui trouve que le bonheur de vivre et de jouir de la lumière du soleil est le plus grand de tous les bonheurs, qui place ensuite la jeunesse, la force et l'habileté, qui regarde la mort comme terrible et surtout comme repoussante et hideuse. Au temps de Julien il y avait encore des gens du peuple, des paysans, qui avaient conservé l'imagination et l'esprit païens comme le peuple les conserve encore aujourd'hui dans certains pays de l'Europe, mais parmi les gens instruits, chrétiens ou non, surtout parmi les chefs de sectes opposées au christianisme, il n'y en avait pas un qui fût capable de comprendre ce qu'un tel point de vue peut avoir de grand, de moral, de poétique et de conforme aux vrais besoins de l'homme.

J'ose dire que le mot chrétien n'est pas mieux choisi pour désigner celui qui adhérait à l'ensemble de croyances et de cérémonies qui a fini par triompher sous le nom de christianisme. Du moins ne

1. Voir la 25e Livraison.

faut-il s'en servir qu'avec circonspection. On entendait par chrétiens, pendant les premiers siècles, non-seulement les sectateurs des évangiles, mais tous ceux qui attendaient comme événements prochains la fin du monde, la résurrection des morts, le renouvellement de toutes choses, l'apparition d'un Christ, d'un Dieu juge souverain et sauveur; or, il existait dans la province d'Asie, en Syrie, en Perse, en Arabie, en Égypte et à Rome même, une foule de sectes qui professaient ces croyances et qui pourtant n'avaient jamais lu ni les quatre évangiles actuellement canoniques, ni les épîtres de saint Paul, et qui racontaient sur leur Christ des légendes n'ayant point de rapport avec la vie de Jésus-Christ, ou qui ne croyaient pas que le Christ eût déjà paru sur la terre; « ces hommes détestés, dit Tacite, que le vulgaire appelle chrétiens. » Ce sont les païens et non les chrétiens qui ont inventé ce mot. Ils ont donc dû confondre sous ce nom une foule de sectes qui n'avaient d'autre analogie que de s'inspirer des religions de la Judée, de la Perse et de la Phénicie. Les premiers chrétiens *judaïsants*, c'est-à-dire ceux qui faisaient de Jésus-Christ le messie des juifs, venu seulement pour eux et pour les gentils qui suivaient la loi juive, s'appelaient eux-mêmes Nazaréens et Galiléens. Ceux qui regardaient Jésus-Christ comme venu pour tous et ayant délié les hommes de la loi juive, se donnaient une foule de noms parmi lesquels je distingue ceux d'Enfants de la promesse et de Gnostiques, mais point celui de chrétiens. — Enfin, et c'est là surtout la raison que nous voudrions faire valoir, on entend de nos jours par christianisme, quand surtout on oppose ce mot à celui de paganisme, non pas précisément l'ensemble de dogmes contenus dans le *Credo*, mais plutôt un régime auquel il faut soumettre notre âme pour lui faire dompter les appétits grossiers, une plus grande chasteté, une morale tendre et intime inconnue aux Lycurgue et aux Caton, le respect du vaincu, la sympathie pour les pauvres, les femmes, les esclaves, pour tous ceux que la civilisation héroïque des Grecs et militaire des Romains avait humiliés et avilis. Ceux qui donnent au mot christianisme ce sens libéral, doivent dire qu'au IVe siècle, la révolution chrétienne était accomplie. Tout le monde sans doute n'était pas chrétien de cœur parce que la chasteté et le respect pour la souffrance d'autrui ont toujours été, au moyen âge, comme au IVe siècle, comme de nos jours, le privilége du petit nombre, parce que de tout temps les dissentiments philosophiques et religieux, les nécessités de la politique ont imposé silence chez les meilleurs à la bonté habi-

tuelle, mais les vertus que nous appelons chrétiennes loin d'être cultivées et appréciées par ceux seulement qui confessaient les évangiles et invoquaient le fils de Marie étaient depuis longtemps l'idéal de tous ; idéal dont chacun s'approchait suivant ses forces. Il n'y a pas jusqu'à l'aspect de tendresse ineffable que présente le Christ, offrant en sacrifice pour le salut des hommes sa chair et son sang, qui n'eût son équivalent dans les sectes que nous nous sommes accoutumés à nommer païennes [1].

Il vaut donc mieux se servir des noms dont se sert Julien et dire que trois grands systèmes religieux se disputaient la suprématie dans l'empire romain : les juifs, les hellènes et les galiléens. Ni ce nom de juifs, ni ce nom d'hellènes ni ce nom de galiléens ne désignait les habitants de la Palestine, de la Grèce ou de la Galilée, mais les sectateurs de trois mythologies opposées. Ces mythologies nous allons essayer de les définir successivement, mais auparavant il faut bien caractériser ce qu'était dans les premiers siècles le sentiment religieux et dire comment les gens instruits et les esprits les plus distingués en étaient venus à attaquer ou à défendre avec acharnement des légendes populaires qui eussent semblé à Platon et à Aristote indignes d'un moment d'attention.

La philosophie s'était présentée, en Grèce surtout, comme ennemie de la religion populaire, mais les formes ou idées qu'elle avait substituées aux dieux antiques en différaient fort peu en définitive. Il n'y avait guère entre les dieux anciens et ces formes, créant des substances différentes, réglant le cours des astres et les affections de l'âme, que la différence qui existe entre des jeunes gens d'un beau naturel mais d'un caractère bouillant et capricieux, et des fonctionnaires sages et bien rangés, d'une ponctualité parfaite. A mesure que la philosophie se répandit hors de ses premiers cénacles, pour prêter matière à un enseignement classique dans tout l'empire, cette analogie frappa de plus en plus. On se persuada facilement que les législateurs, les prêtres et les poëtes des anciens jours avaient connu la théorie des formes substantielles et les vertus des nombres; que les livres qu'ils avaient écrits, les différentes légendes qu'ils avaient consacrées par des cultes spéciaux et des cérémonies commémoratives, les oracles qu'ils avaient rendus, n'étaient qu'une suite de figures où ils avaient voilé *volontairement* la vérité trop abstraite pour la foule.

1. Voyez, au chap. IX, les dernières paroles de Julien.

De cette opinion naquit la gnose. Le mot gnostique a changé plusieurs fois de sens ; on ne l'applique d'ordinaire qu'à certaines sectes chrétiennes, mais dans son sens le plus général, la gnose est l'art d'interpréter les vieilles légendes, les vieux poëtes, les vieux hymnes, les cérémonies des différents cultes, les oracles et les prophéties, et de retrouver sous le sens vulgaire un sens caché qui révèle la nature intime et les relations des différentes vertus célestes. La gnose s'enrichit immédiatement de nombreuses pratiques ; du moment que la philosophie devenait une religion, il lui fallait un culte. Or, dans toutes les religions, le culte consiste en des représentations imagées des différents actes et des différents attributs des personnages divins (dieux, génies, démons et saints). Les fidèles croient par ces représentations se rendre la divinité propice et la faire descendre du ciel. Les gnostiques crurent donc qu'en prononçant certaines phrases formées de nombres choisis[1], et savamment disposés, qu'en dessinant et combinant les courbes que décrivent les astres, qu'en construisant des polyèdres et des sphères enchâssés les uns dans les autres, qu'en faisant fondre des métaux à l'heure où les planètes correspondantes passaient au méridien ou se trouvaient dans certaines conjonctions ou oppositions, etc., etc., ils chassaient ou évoquaient les vertus et les formes, transmutaient les substances, guérissaient les malades, ressuscitaient les morts et gouvernaient les éléments. Ce qui rendait cette croyance inévitable, c'était l'habitude philosophique de considérer le monde matériel comme l'image sensible du monde idéal. En faisant la représentation matérielle des vertus, on employait à son profit la force de réalisation qui a créé le monde.

Ce qu'il faut bien comprendre, car c'est là l'originalité du IVe siècle, c'est que de même que la prédiction de l'avenir par l'étude des astres est une conséquence rigoureuse de la physique antique, le pouvoir qu'a l'homme d'évoquer les esprits et de gouverner les éléments est une conséquence rigoureuse de la gnose. De telle sorte que ceux qui croyaient à ce pouvoir étaient les hommes les plus intelligents et ceux qui raisonnaient le plus juste, tandis que ceux qui s'arrêtaient en chemin étaient les inconséquents, les illogiques et les gens médiocres qui n'avaient pas assez de force d'attention pour perdre le sens commun. Ceux des docteurs chrétiens qui ont combattu les évocations étaient trop instruits et trop logiques pour

1. Dans toutes les écritures anciennes les lettres ont un sens numérique.

les traiter de rêveries superstitieuses, ils les attaquaient comme œuvres du diable, et l'Église n'a jamais eu de doctrine fixe à ce sujet, car si le diable peut donner un pouvoir surnaturel à ses sectateurs, Dieu peut aussi faire faire des miracles à ses saints.

La philosophie devenue une théurgie, les idées de Platon et les formes d'Aristote transformées en esprits frappeurs, les légendes de la mythologie primitive considérées comme le dépôt de toute science par ceux même qui étaient à la tête de la société et qui faisaient les opinions et les lois; la question la plus importante qu'un homme épris du monde supérieur s'efforçât de résoudre, c'était de distinguer nettement la bonne mythologie de la mauvaise, de savoir si tel livre était écrit sous l'inspiration directe des esprits, s'il donnait de bons renseignements sur leur nature, ou s'il n'indiquait que la fantaisie d'un poëte ou la supercherie d'un charlatan. Qu'il prît parti pour les traditions juives, ou pour les helléniques, ou pour les galiléennes, en attaquant la mythologie qu'il avait choisie, qu'il considérait comme le meilleur symbole du monde idéal, on attaquait sa conviction la plus intime, son être lui-même, et il devait répondre avec un acharnement indomptable. Cette considération qui explique les colères et les invectives des différents sectaires, et pourquoi les luttes religieuses étaient bien plus âpres et violentes entre les gens instruits et de haute classe qu'entre les gens du peuple, doit nous rendre presque indifférents sur l'issue de ces luttes.

Sans doute il est heureux que la mythologie galiléenne ait réussi : il n'y avait rien hors d'elle d'égal à la touchante histoire de l'Homme-Dieu, de plus conforme surtout aux besoins du temps, et c'est pour cette raison que son succès était presque fatal; mais supposé que la mythologie hellénique eût prévalu, le moyen âge n'eût été sensiblement différent de ce qu'il fut ni par la morale, ni par la position des différentes classes, ni par les sciences occultes, ni par la théologie depuis Denys jusqu'à Thomas, ni par la scolastique, ni par l'architecture. Si l'on considère les livres qui ont été la nourriture spirituelle du peuple, on voit que les uns auraient conservé la majeure partie de ce qu'ils contiennent, et que d'autres auraient été tout ce qu'ils sont. Dans l'*Imitation*, par exemple, il serait resté tout ce qui s'adresse au Verbe incarné, tout ce qui présente le mépris du monde comme la vraie sagesse, et les entretiens avec le divin interlocuteur comme le bonheur parfait.

Caractérisons maintenant chacune de ces trois mythologies.

Depuis que les juifs, abandonnant leur ancien esprit exclusif, avaient fait de la propagande et avaient accepté comme frères tous ceux qui suivaient la loi, leur religion avait en Orient un succès merveilleux. La Bible et les écrits des docteurs juifs étaient devenus des livres sacrés ou du moins respectables pour plus de vingt millions d'hommes sans compter les galiléens. Mais ce succès, la religion juive n'avaient pu l'obtenir qu'en se transformant profondément, elle n'avait pu se substituer aux religions voisines qu'en leur empruntant ce qu'elles avaient de conforme aux besoins du temps. Le Jéhovah de l'Exode, dieu jaloux et solitaire, national et rude, n'aurait pu convenir à des peuples disposés, par les malheurs des temps, à la tendresse et aux prières continuelles, et par des habitudes invétérées à une mythologie compliquée. Il avait fallu adoucir cette grande figure, l'entourer d'autres figures plus sympathiques, et multiplier ou préciser les légendes merveilleuses. C'est presque exclusivement aux anciens Perses qu'Israël a fait les emprunts qui ont assuré son triomphe. — Ce qu'on appelait au IVe siècle la religion juive, doit s'appeler pour la critique moderne, la religion mazdéo-juive. L'auteur du livre dit de Daniel (160 environ avant J.-C.) n'est plus un juif, mais un mazdéo-juif. Ézéchiel, qui lui a servi de modèle, marque la transition. La religion mazdéo-juive apparaît sous son aspect pratique et populaire dans le livre de Tobie. Jéhovah fut d'abord entouré d'une foule de dieux intermédiaires ou génies qui lui furent subordonnés et se subordonnèrent les uns aux autres, comme les Amchapands, les Izeds et les Fervers sont subordonnés à Ormuzd et hiérarchisés entre eux. Tandis que dans l'Exode, il n'est pas question d'autres *El* ou puissances que de Jéhovah, du dieu archagique et familier d'Israël, tandis que dans la Genèse les *El* n'ont pas de noms spéciaux, qu'ils n'apparaissent que confondus dans une grande unité exprimée par la forme pluriel *Elohim*, ils reçurent, dans les premiers siècles avant Jésus-Christ, des noms et des cultes particuliers, et chacun fut considéré comme une manifestation spéciale de l'idée divine, comme chargé par Jéhovah d'un gouvernement spécial dans l'univers. Bientôt en opposition aux légions de bons génies apparurent les légions de mauvais génies. Satan, qui dans le livre de Job, est un génie soumis à Jéhovah, qui est l'ange de l'épreuve, fut placé à la tête de Djiins, et une foule de légendes furent créés sur les relations des principaux personnages de la Bible avec les bons et les mauvais génies. Cette modification est des plus



importantes, car elle entraîna un grand développement des idées d'enfer et de paradis, de vie future, idées qui étaient tellement reléguées au second plan dans la vraie religion juive, que les livres anciens n'en portent aucune trace. Une fois préoccupés de questions de vie future, les juifs n'eurent point de peine à admettre les deux dogmes principaux des Perses : le jugement dernier et la résurrection de la chair, qu'ils conçurent d'abord comme réservés aux seuls juifs de race, et ensuite, quand ils se furent mis à faire de la propagande, à tous ceux qui voulaient suivre la loi.

Dans la religion des Perses ce jugement dernier, par lequel les bons étaient séparés des méchants, devait être fait par un génie de l'ordre le plus élevé, par un fils de Mazda (Ormuzd) ou plutôt par Mazda, par le feu créateur lui-même, se réalisant dans une forme déterminée. A la tête des bons génies, ce personnage, après avoir vaincu dans un grand combat Arhiman et les Djiins, devait descendre en grand appareil sur la terre. Il était connu sous divers noms rappelant les idées de feu et de lumière, et par conséquent les idées de création, de purification, de science et de salut. De leur côté les juifs depuis qu'ils étaient traînés de nation en nation, loin de la chère patrie, avaient conçu un type d'abord tout positif et tout humain, mais qui était devenu de plus en plus subtil et de plus en plus mystique au milieu de souffrances et des hallucinations de la captivité. Le messie était d'abord dans l'imagination juive un roi élu de Dieu à la façon de David et de Salomon [1] pour régner sur Israël, pour assurer sa prospérité et sa domination sur les peuples voisins. Le triomphe d'Israël était intimement lié à la naissance de ce Christ et à son triomphe : le messie se présenta donc bientôt comme la personnification même d'Israël. Le Messie est le fils de Dieu, l'homme élu de Jéhovah pour dominer sur tous, comme Israël est le peuple fils de Dieu, le peuple élu de Jéhovah pour être le centre et le maître des nations. Ces deux idées finirent par s'identifier complétement et les écrivains patriotes que nous appelons prophètes racontèrent la lamentable histoire de ce Christ persécuté, humilié, flétri, dont les gentils s'étaient partagé la robe blanche, mais auquel une gloire certaine et incomparable était réservée dans l'avenir. Arrivés à ce point d'exaltation, pénétrés d'ailleurs de tous côtés par le mazdéisme, les juifs furent facilement conduits à identifier leur légende nationale avec

1. V. Renan, *Hist. du peuple d'Israël.*

celle du sauveur Perse. Le roi conquérant de la race de David devint pour le plus grand nombre le génie préposé à la garde d'Israël, la droite de Jéhovah et son fils aîné, qui devait bientôt frapper Rome de coups inévitables, la jeter à bas, la dépouiller de son empire cruel, et donner cet empire à Jérusalem rebâtie et apparaissant dans toute sa gloire pour régner sur le monde renouvelé. — Cette religion mazdéo-juive était répandue dans tout l'Orient avec des sectes infinies, dont les unes se rapprochaient plus de l'ancien esprit juif, et les autres de l'esprit mazdéen. Ces derniers sectaires, qui se préoccupaient plus particulièrement de la fin du monde et de l'apparition prochaine d'un Christ étaient appelés par les gentils *chrétiens*, au même titre que les galiléens.

C'était au milieu de cette religion mazdéo-juive qu'était apparu celui qu'on appelait encore au IVe siècle, le galiléen. C'était la religion de ceux auxquels s'étaient adressées ses prédications. C'est cette religion que l'Islamisme a encore trouvée toute vivante en Égypte et dans l'Asie, en deçà de l'Indus et dont il a finalement adopté toutes les légendes à peine modifiées, en attribuant à Mahomet le rôle de juge souverain au dernier jour.

Cette religion populaire, les savants de langues sémitiques s'efforçaient de la concilier avec les théories que nous avons exposées au chapitre précédent. Ils les transformaient chaque jour suivant les besoins de leur cause ; d'après l'habitude de tous les savants des premiers siècles, ils ne voyaient dans les livres sacrés des juifs qu'une suite d'énigmes où les sages des anciens temps avaient voilé la vérité que leur révélaient les génies. Ils croyaient que chaque phrase du Pentateuque et des prophètes avait, indépendamment du sens populaire, un sens cosmologique et un sens métaphysique. Ils croyaient que chaque mot avait été formé avec soin pour rappeler les combinaisons numériques et les propriétés qui en résultent. C'est cette gnose mazdéo-juive que nous connaissons plus particulièrement sous le nom de cabale, nom qui a été d'ailleurs appliqué comme celui de gnose à une foule de pratiques et de théories souvent opposées. Les philosophes juifs, c'est-à-dire tous ceux qui en Orient cherchaient dans la Bible et dans une foule d'ouvrages phéniciens, actuellement perdus, des preuves à l'appui de la théologie arithmétique, assimilaient l'Un à Jéhovah. L'Un considéré en lui-même, le Parfait, est Ayin; comme principe du monde idéal, comme Verbe, c'est Memra. L'Un réalisé, le cinquième corps, est l'En-soph, l'âme du monde est Adam-Kad-

mon. C'est cet Adam, principe créateur et Verbe réalisé, qui est assimilé le plus souvent au Messie. Il est le chef des dix grandes Unités ou Séraphins qui par deux degrés engendrent toutes les vertus et les êtres incorporels et par suite le monde polyédrique. Ils assimilaient ces unités et ces vertus aux génies et aux anges de la religion populaire, dont les légions hiérarchisées se trouvaient merveilleusement préparées à cette assimilation.

Il y avait parmi ces philosophes juifs, des adorateurs du troisième principe qui croyaient à la puissance de l'étude, de la géométrie, de l'arithmétique et de la raison pour pénétrer le divin; des adorateurs du second principe qui ne croyaient qu'à la méditation et vivaient dans des couvents; des adorateurs du premier principe qui cherchaient au fond des déserts l'anéantissement de la pensée.

Le culte juif du quatrième siècle se distinguait nettement de celui des hellènes et des galiléens, parce qu'il n'admettait pas l'adoration des statues et des peintures représentant les puissances célestes *sous une forme humaine.*

Disons maintenant ce qu'on entendait par les hellènes et la religion hellénique : — Dès que les Romains eurent conquis la Grèce, disciples des Grecs en tout ce qui touche aux arts et aux lettres, ils assimilèrent les vieux dieux italiques aux dieux des Grecs sortis d'ailleurs parallèlement d'une tradition commune. Cette assimilation produisit une religion hellénique, fort différente de celle d'Eschyle et de Sophocle qui apparaît dans tout son développement au siècle d'Auguste, et qui devint rapidement la religion prépondérante dans les Gaules et les Espagnes, dont les dieux nationaux furent assimilés aux dieux gréco-italiens ou complétement remplacés par eux à mesure que le latin devenait la langue de ces contrées. Mais pendant que la religion hellénique dominait l'Occident, elle était elle-même fortement modifiée par l'influence orientale. Cette influence orientale n'était pas la même que celle qu'avaient subie les juifs, c'était celle de l'Asie Mineure et de l'Égypte des Ptolémées. Les Grecs la subissaient d'autant plus volontiers qu'ils croyaient par elle remonter aux origines mêmes de leur religion nationale.

Les plus anciens dieux des Grecs étaient les principaux aspects de la nature adorés comme autant d'êtres animés et doués de volonté. A mesure que la vie héroïque et plus tard la vie politique s'était développée chez eux, leurs dieux avaient peu à peu changé de figures et étaient devenus les personnifications des vertus guerrières, politiques

et civiques. Lorsque la vie politique des Grecs eut cessé, leurs dieux se présentèrent de nouveau avec leurs attributs *naturalistes*. Ces attributs, relégués au second plan pendant la belle période, n'avaient jamais été oubliés entièrement, c'étaient eux que les mystères étaient plus particulièrement destinés à célébrer. La Grèce asservie, toute la partie sérieuse de la religion se réfugia dans les mystères. Or, ces mystères avaient précisément leurs analogues en Égypte, en Syrie, en Phrygie, en Cappadoce, et pour les mêmes raisons d'asservissement, ils étaient devenus la partie sérieuse des différentes religions locales. Il se fit entre tous ces mystères une grande fusion; tous furent acceptés comme étant bons et dignes de respect, il s'en créa une foule de nouveaux empruntant de ci et de là des cérémonies propres à attirer la foule des fidèles. Le mot mystère avait pour les anciens le même sens qu'il a aujourd'hui pour les chrétiens : une vérité de l'ordre divin qui dépasse notre raison. Il signifiait en même temps ce qu'on entend aujourd'hui par sacrement, c'est-à-dire la représentation figurée et, pour ainsi dire, dramatique du mystère, laquelle attire une grâce divine particulière sur ceux qui y prennent part. Ces mystères, qui au quatrième siècle étaient devenus la partie sérieuse de la religion hellénique, et se célébraient d'un bout à l'autre de l'empire, étaient sous des formes multiples toujours le même mystère. Ce mystère est aussi impénétrable aujourd'hui pour l'homme qu'il l'était pour les anciens. Comment, par quelles forces cachées, les différents êtres vivants, végétaux, animaux, hommes, s'engendrent-ils les uns les autres, chacun suivant son espèce? comment ces forces se combinent-elles ainsi pour produire une alternative continue de naissance et de développement, de mort et renaissance?

Tous les mystères représentaient donc l'histoire de la *Vie,* conçue comme un jeune dieu ou comme une jeune déesse, comme un être réel, ayant une grande analogie avec la lumière et le soleil et souvent confondu avec eux. Tantôt, comme à Pessinunte et à Samothrace, c'étaient les phases de la génération qui faisaient le sujet du drame, tantôt comme dans les mystères de Iacchus, Proserpine, Sabazius, Zagreus, Adonis, le drame représentait la naissance, la vie, la mort, la descente aux enfers et la résurrection d'une divinité. Et comme les notions de *vie* et *d'âme* ont toujours eu entre elles des rapports intimes, comme les mots qui les désignent sont synonymes dans toutes les langues anciennes, en même temps qu'on représentait le mystère du dieu de la vie, on représentait le mystère de la destinée humaine,

le mystère de notre âme naissant, vivant, mourant et ressuscitant dans une autre vie. — Les fidèles se préparaient à la célébration des différents mystères par un temps de purification et de jeûne fort analogue à notre carême.

A côté de son Panthéon officiel où les dieux de toutes les nations étaient admis pêle-mêle et côte à côte avec les empereurs déifiés, l'empire romain avait donc une religion très-vivace, très-sympathique à la foule et très-susceptible d'exercer sur elle une action morale. C'est dans cette religion populaire de l'empire, que la plupart des personnages distingués des premiers siècles croyaient retrouver la trace de leur propres doctrines métaphysiques; doctrines que les sages des anciens jours avaient transmises sous les représentations figurées des mystères et sous les légendes de la mythologie grecque, égyptienne et chaldéenne. Une foule de travaux furent faits pour analyser et expliquer ces légendes souvent contradictoires, pour les concilier, pour les dégager des impuretés que les poëtes y avaient mises, et pour montrer l'identité des dieux avec les unités et les nombres que découvraient directement la théorie des formes substantielles et la théologie arithmétique. L'Un est le Soleil-Roi, identifié à Sérapis et à Mithras. Le Soleil-Roi est un dieu unique en trois personnes. Considéré comme principe de la lumière visible, comme centre d'émanation du cinquième corps, il est la troisième personne de la trinité, l'âme du monde. Mais il est une autre lumière, la lumière intérieure, la lumière invisible qui éclaire notre intelligence. Le principe de cette lumière, le Verbe, est encore le dieu-soleil, c'est le soleil idéal dont le soleil réel n'est que l'image. Enfin le soleil idéal est engendré lui-même par le Parfait ou le Père, par le soleil primitif, auquel il est en tout semblable et duquel il tient la puissance dont il engendre la lumière idéale. Tel est le Soleil-Roi, tels sont les mystères qu'il faut avoir présents à la pensée quand on célèbre les cérémonies de son culte, et que les prêtres du dieu doivent rappeler aux fidèles sous des images sensibles dans les divers lieux où il possède des temples. On représentait dans les mystères son incarnation, sa mort et sa résurrection sous une foule de noms, et particulièrement sous les noms de Iacchus, Zagreus, Adonis et Attis.

Autour du Soleil-Roi se tiennent les unités, les dieux supérieurs qui possèdent éternellement le Parfait. Nés avec le Verbe, ils règnent, chacun, sur un ordre d'idées spécial, comme le Verbe règne sur l'ensemble. Ils ont tous des fonctions dans le monde sensible, images

de leurs fonctions dans le monde idéal. C'est d'abord Jupiter, le dieu qui gouverne avec son père Saturne toute la couche sphérique supérieure à l'orbe du soleil, laquelle s'étend jusqu'aux limites du monde. Il est le chef des quatre unités qui dirigent les sphères planétaires, Mercure, Vénus, Mars et Saturne. C'est lui qui conduit autour du soleil ce chœur dont les mouvements éternellement réguliers donnent naissance aux métaux et aux principales mixtures des éléments. Conçu d'une manière plus générale, c'est le ciel supérieur où sont fixées les étoiles, c'est le premier moteur, le principe du mouvement diurne autour de l'axe du monde, qui combiné avec le mouvement annuel du soleil dans l'écliptique engendre tout. Aussi son culte est-il associé à celui du soleil. Il est le père de Bacchus et d'Apollon qu'il engendre par l'opération du soleil. Dans le monde idéal, c'est le père de la justice et des prières, c'est le génie national des Grecs, le père de Pallas-Athénée. Comme roi du monde moral, il engendre un Verbe semblable à lui-même, il se dédouble et devient Pluton ou plutôt Jupiter-Pluton. C'est le grand juge de nos actes, c'est lui qui après la mort reçoit nos âmes amenées par Mercure, et nous admet, si nous en sommes dignes, aux félicités de l'empyrée. — Après les unités planétaires, viennent les unités du zodiaque, et les innombrables dieux qui gouvernent les différentes parties du ciel. Tous ces dieux correspondant à des nombres comme par exemple :

— 2. Isis, Cybèle, la nature, la mère des dieux et des nombres, la diversité, le principe féminin, le pair, la ligne droite, le plan, le principe des éléments polyédriques, du monde sublunaire.

— 3. Apollon, l'harmonie de l'Un et du divers, ou des trois mondes, il est le conducteur des neuf Muses qu'il engendre en se multipliant lui-même. Apollon est aussi nommé cent, parce que le monde est dans son ensemble composé de cent parties.

— 4. Bacchus, Hercule, le tétraèdre, le feu, le chaud, le principe vital, le père des quatres saisons.

— 6. Junon, l'Air, l'Octaèdre.

— 8. Encore la mère des dieux considérée dans son union avec Bacchus; plus spécialement le cube, la Terre, Cérès, Déo, Cybèle.

— 7. Minerve, la providence, la sagesse divine, l'harmonie des sept orbes de l'immuable, associée à Cybèle quand elle descend dans le huitième orbe, celui de la lune.

— 12. L'Océan, le chef des douze signes du zodiaque, l'écliptique, le froid, l'icosaèdre, l'humide. Il est dit le père de tous les êtres ou des trois autres éléments, parce que l'icosaèdre ou corpuscule aqueux se transforme, par l'opération du soleil, en trois corpuscules de feu, ou deux corpuscules d'air, ou un corpuscule de terre et un de feu.

Pour cet accord des dieux avec les nombres, il y avait des interprétations fort diverses parmi les hellènes, leur religion étant comme le christianisme d'alors en voie de formation. Les théologiens juifs et galiléens assimilaient, par des raisonnements analogues, les séraphins aux unités planétaires, les chérubins à celles du zodiaque, les trônes, les dominations et les puissances aux nombres révélés par l'ordre sensible. La seule remarque générale qu'il y ait à faire, c'est que des dieux tout différents pouvaient être représentés par le même nombre, parce qu'il y a plusieurs manières de concevoir comment un nombre s'est formé par l'addition ou la multiplication de plusieurs autres, et que réciproquement un même Dieu, suivant le point de vue où on le considérait, pouvait être représenté par des nombres différents...

Tels sont les principaux traits de ce qu'on pourrait appeler la gnose hellénique, c'est-à-dire l'art d'interpréter métaphysiquement la mythologie de l'Asie Mineure, de l'Égypte et de la Grèce. Il s'y joignait une manière d'entendre la vie future différente de celle des sectes chrétiennes (galiléennes ou juives).

Une des conséquences logiques de la théorie des formes substantielles, c'est que la personnalité humaine ne survit pas à la mort. Puisque toutes nos facultés nous viennent des formes d'après lesquelles sont groupés les atomes de notre corps, ce corps une fois décomposé, il ne reste plus rien de nous que ces formes. Mais en même temps que cette conclusion rigoureuse condamnait l'homme au néant, une aspiration irrésistible vers les sphères célestes l'obligeait à croire à une autre vie. Les galiléens et les juifs se tiraient du dilemme par la résurrection de la chair. Une intervention directe et spéciale du Christ nous rend notre personnalité au jour du jugement. Tant que le péripatétisme a régné dans les écoles du moyen âge, ce fut l'opinion des docteurs que, jusqu'au jugement dernier, notre âme reste dans le sein de Dieu à l'état latent, et n'a qu'une connaissance *commune et confuse*. Mais les doctes de religion hellénique ne croyaient ni à la fin du monde ni à la résurrection de la

chair, c'était surtout à cause de ces dogmes qu'ils méprisaient si profondément les chrétiens. Leurs dieux n'étaient que la personnification des forces du cosmos; les hellènes ne pouvaient admettre que ces dieux prissent à l'avance des décisions qu'ils devaient mettre à exécution à jour fixe et dans un lieu déterminé; la perfection même de leur nature s'y opposait. Les dieux ne pouvaient présider qu'à des phénomènes se succédant et se renouvelant dans un ordre éternellement le même; et l'harmonie actuelle de l'univers avait toujours été et devait toujours être, sans fin du monde, sans jugement et sans résurrection de la chair, faite en bloc et pour une fois seulement. Pour sauver la personnalité humaine, les hellènes admirent la croyance populaire des *ombres* en la développant et la poétisant. Ils croyaient que notre corps a deux enveloppes, l'une visible, composée de terre et d'eau et que la mort décompose, l'autre invisible, aérienne, inaltérable, qui constitue notre vraie personnalité. Car nos passions et nos fonctions nutritives sont liées à notre enveloppe pesante, mais notre intelligence est liée à l'enveloppe aérienne. L'homme dégagé par la mort de son enveloppe de chair s'appelle un démon. Désormais ce démon habite la région aérienne. Si pendant sa vie ici-bas il s'est bien dégagé des impuretés de la terre, il s'élève jusqu'à la limite inférieure de l'empyrée, il contemple de près les astres et les idées, loin des passions, il sent toutes les sublimes jouissances de la contemplation parfaite, il participe au gouvernement de l'univers et sert aux dieux d'ange et de messager, il protége sa famille à l'état de lare. Si, au contraire, il s'est alourdi par des vices et des passions, il erre à l'état de lave ou de génie malfaisant sur la surface de la terre, dans les forêts et les lieux déserts, hurlant, pleurant sa chair perdue et les futiles objets de ses anciennes passions. Le principal mystère de la religion hellénique étant l'alternative de la vie et de la mort, cette théorie devait se compléter par la croyance qu'à la période de vie aérienne succéderait une nouvelle période de vie terrestre; mais précisément parce que la succession de la vie à la mort et de la mort à la vie était pour les hellènes un mystère, et qu'ils avouaient ne pouvoir ni le comprendre ni le connaître, ces idées restèrent toujours accessoires dans leurs croyances. Ils disaient qu'en ce qui concerne l'autre vie, nous ne pouvons ici-bas que supposer, et qu'il faut se confier à la sagesse et à la perfection des dieux.

Ces croyances sur la vie future, qui indiquent chez les hellènes une imagination plus délicate que celle des juifs et des galiléens,

étaient la grande infériorité de l'hellénisme comme parti religieux. Sa propagande n'avait rien à opposer au positivisme de la Jérusalem céleste et de la chair ressuscitée.

Il y avait parmi les hellènes, comme parmi les juifs, des adorateurs du Père, des adorateurs du Verbe et des adorateurs de l'âme. Les questions théologiques qui divisaient leurs différentes sectes étaient les mêmes que celles qui divisaient les différentes sectes chrétiennes.

Il nous reste à parler de la mythologie galiléenne. Les galiléens étaient des chrétiens qui, non-seulement croyaient à la fin du monde, à la résurrection de la chair et à la venue prochaine d'un Christ (ce qui était dans les premiers siècles le sens le plus général du mot chrétien), mais qui disaient, en outre, que ce Christ était déjà venu en Judée, qu'il y avait vécu sous une forme humaine, dans une humble condition, et qu'il y était mort pour racheter l'homme du péché et de la mort. C'est la doctrine qui a triomphé finalement sous le nom de christianisme; à partir de Constantin les mots chrétien et galiléen sont confondus dans le langage officiel, les galiléens se disant les seuls chrétiens, et combattant sous les noms de juifs, gnostiques, manichéens, etc., tous les chrétiens qui n'admettent pas l'identité du Christ et du Verbe avec Jésus de Galilée; mais il n'en avait pas été toujours été ainsi. Pendant le premier siècle, le galiléisme est imperceptible dans le grand mouvement chrétien ou mazdéo-juif qui envahissait l'empire; le dogme de la fin du monde et de la résurrection de la chair s'est formé, ainsi que nous l'avons vu, indépendamment de Jésus de Galilée et avant sa naissance; il s'est propagé dans l'empire sous le nom de christianisme indépendamment des prédications de ses disciples.

Mais la supériorité immense que donnait au galiléisme l'histoire de l'Homme-Dieu, telle qu'elle est racontée dans les évangiles canoniques, fonds certain et inébranlable, réel, qui prêtait à toutes les idéalisations et en même temps maintenait le mysticisme dans les données humaines et pratiques, augmenta rapidement le nombre des galiléens. Le succès du galiléisme fut grand, surtout dans les villes de religion hellénique. L'apothéose, qui fait le fonds de la légende de l'Homme-Dieu, était odieux aux juifs restés fidèles à l'ancien esprit hébreu, et pour ceux qui penchaient vers le mazdéisme, il leur fallait des histoires bien autrement merveilleuses et pompeuses que celles que racontent les Évangiles. Le Christ, tel qu'ils le conce-

vaient, était un séraphin de trop haute volée pour se résigner à quitter ses ailes de feu, à prendre la figure humaine, à naître dans une crèche et à vivre trente-trois ans avec les humbles et les petits. C'était au contraire ce contraste entre la toute-puissance dans les cieux et la vie terrestre la plus humble, c'était ce juge souverain, redresseur de torts, rabotant sur l'établi du charpentier, ce Dieu à forme humaine, ce Jupiter-Pluton voilant sa majesté pour distinguer le juste, qui enchantait la foule émue et inquiète qui courait aux mystères d'Isis, de Zagreus et de Iacchus.

Cet enchantement fut si grand que le galiléisme faillit s'y perdre, et, après avoir été une secte juive, manqua de devenir un mystère hellénique : comme le dieu des mystères helléniques, Jésus-Christ mourait, descendait dans les lieux bas et faisait ascension au ciel. Ce que le peuple admit le plus difficilement, ce qu'il n'avait point encore admis entièrement au temps de Julien, c'est que ce dieu nouveau et si séduisant proscrivit les cultes anciens. Quelle raison l'empêchait, en sortant des mystères galiléens, d'aller adorer les autres dieux? Avait-il banni ses divinités nationales quand il avait accueilli les dieux de la Perse, de l'Égypte et de la Babylonie? — Sous le règne de Constance, dans les villes où le galiléisme avait triomphé, où l'évêque dirigeait la cité, les galiléens les plus zélés mêlaient à leurs nouvelles croyances l'adoration de certaines divinités locales de la façon la plus singulière et la plus variée. — Mais ce qui semblait devoir annuler le galiléisme fut ce qui rendit possible son succès. Au fond, il resta profondément intolérant, c'est-à-dire juif. Il n'admit comme écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit que les livres sacrés des juifs, et traita de fables puériles ou infâmes toutes les légendes helléniques. Il chassa du ciel tous les anciens dieux, il en fit des mauvais génies, les ministres de Satan, des démons; les galiléens les premiers ont pris ce mot en mauvaise part, et l'ont opposé à celui d'ange, qui pour les hellènes avait le même sens. Le galiléisme ne laissa dans le ciel que Jésus-Christ, servi par des légions d'anges; ces anges eux-mêmes, qui dans les sectes mazdéo-juives avaient pris une importance qui tendait à effacer l'ancien monothéisme, il les relégua au second plan, dans cette position vague et indécise où les place la Genèse. Après avoir pris aux Perses le jugement dernier et le diable, il rompit ainsi nettement avec eux, les renia, remonta jusqu'à Moïse et fut plus juif que les juifs.

De plus en plus juif par le fond, il devenait, par la forme, de plus

en plus hellénique. Il admit le culte des images, si odieux aux juifs. Il renonça à détruire aucune des anciennes fêtes, il chercha à se les approprier en en changeant l'esprit. Il prit aux hellènes ces sacrifices où le dieu est la victime offerte : tous les mystères qui représentaient dans la religion hellénique les alternatives de l'ordre naturel, il les employa à célébrer les miracles de la vie de Jésus. Le mystère de la création et de la génération des êtres devint le mystère de l'incarnation et de la naissance de Jésus. La mère des dieux, Isis, Cérès, la mère des douleurs, se fondirent en s'épurant dans le type de la sainte Vierge, qui se trouva, comme elle l'est encore aujourd'hui, la reine des fleurs et des moissons. Ainsi, tout fut conservé et rien ne le fut. Les habitudes des populations, les époques des marchés, les fêtes inaugurant les saisons, les pratiques des mystères, rien ne fut changé, et la révolution ne s'en accomplissait pas moins.

Toutefois le culte galiléen, tout calqué sur le culte hellénique, s'en détachait par la suppression des victimes animées; de même que le galiléisme avait tenu à être plus juif d'esprit que les juifs, il voulait être ainsi par la forme plus hellénique que les hellènes. Il rompait avec le culte officiel de l'empire, où de grands égorgements de bœufs et de moutons étaient faits à tout propos et hors de propos, jusqu'à affamer les villes, pour remercier les dieux et surtout pour apaiser leur colère, pour consacrer les événements publics et les actes de la vie politique et glorifier les empereurs. Au contraire, et malgré la tradition juive, qui semblait devoir lui indiquer l'agneau pour victime de la messe, il se rapprochait des mystères aimés du peuple, où le blé et le pain, la vigne et le vin, avaient toujours été les grands symboles de la vie.

Jusqu'ici le galiléisme n'apparaît que comme un compromis intelligent entre l'hellénisme et le judaïsme, il devient par le culte des tombeaux une religion tout originale, car ce culte lui vient de son dogme fondamental, de l'Homme-Dieu, qui n'a pas d'équivalent dans le monde romain. Grecs, Italiens, Égyptiens connaissaient depuis longtemps ce culte, lié à celui des dieux familiers, mais c'était pour eux le culte des ancêtres, destiné à moraliser les fils par le respect des vertus paternelles, à entretenir l'amour du sol natal et des institutions de la patrie et aussi la haine pour l'étranger. Ici rien de semblable, pas d'autre famille que la famille chrétienne, la fraternité en Jésus-Christ. Ceux qui l'ont aimé, qui se sont tournés toute leur

vie vers le divin modèle, qui sont morts pour son nom, sont en lui, près de lui, au ciel; leur volonté est sa volonté, ils sont devenus des Christs, c'est eux qu'on implore. Le culte des tombeaux commença par celui de Jésus, puis, par une extension naturelle pour les fidèles placés loin de Jérusalem, le culte s'étendit aux tombeaux des apôtres, des disciples aimés, des martyrs. Jusqu'au jour où le galiléisme fut officiellement reconnu, tous les mystères galiléens étaient célébrés près des tombeaux des saints, dans des cavernes ou des gorges. Le nombre de ces saints s'accrut à l'infini. Toutes les fois qu'un saint avait pour nom quelque épithète des anciennes divinités locales, on l'installait dans le temple, on lui continuait le culte. Chaque bourg eut ainsi ses dieux protecteurs et familiers, ses cultes particuliers, comme avant la révolution galiléenne. Mais combien la ferveur pour les nouveaux dieux dut être plus grande! Les anciens étaient des types inaltérables de beauté, de force et de jeunesse, qui n'avaient pas connu les souffrances de la vie vulgaire, l'humilité, la résignation et la patience; les nouveaux étaient des hommes comme tout le monde, d'anciens égaux devenus dieux, des modèles à suivre pour les petits comme pour les grands, et tous façonnés sur le même modèle suprême, Jésus.

C'est sur ce terrain que le galiléisme soutint, sous le règne de Constance et sous celui de Julien, la lutte la plus sérieuse contre l'hellénisme et le judaïsme; c'est sur ce terrain qu'il a triomphé. La lutte du galiléisme contre le judaïsme et l'hellénisme fut la lutte des saints contre les anges, des vertus réalisées par les hommes en ce monde sur les vertus conçues idéalement comme personnes célestes; le triomphe de l'hellénisme comme du judaïsme eût été le triomphe de l'angélolatrie. — Le galiléisme admit les neuf légions d'anges de la cabale juive, mais l'importance de la *hiérarchie* n'était grande au quatrième siècle que pour les mystiques galiléens, pour les adorateurs du Parfait. Pour les plus nombreux, le paradis se composait essentiellement d'un homme de chair et d'os, Jésus, entouré d'hommes et de femmes par lui sanctifiés, ses amis, ses épouses et ses fidèles. Les anges étaient conçus le plus souvent, ainsi que dans la Genèse, comme confondus dans l'unité divine; ils paraissent et disparaissent pour manifester la volonté de Dieu, ils se plaisent peu dans la familiarité des hommes, et n'ont pas de légendes populaires suivies qu'on puisse comparer à celles des dieux hellènes et des anges de l'islamisme et du judaïsme. Ils n'ont pas de fonctions

spéciales et continues dans le gouvernement de l'univers et de la société; ce ne sont pas les anges qu'on prie pour obtenir les faveurs célestes, mais les saints.

Cette distinction très-importante pour le quatrième siècle n'est plus à faire pour le moyen âge, au cas que l'hellénisme eût triomphé. S'il en eût été ainsi, malgré sa tendance aux types idéaux, l'hellénisme eût rapidement admis sur les philosophes et les poëtes de l'antiquité classique des légendes qui en eussent fait des saints. La manière dont l'imagination au moyen âge a travaillé sur Aristote et Virgile peut donner une idée du genre de transformation que les sages anciens auraient subi avant de devenir, comme saint Pierre et saint Paul, des barons féodaux sculptés en robes d'or sur les cathédrales. Réciproquement les saints furent entourés de tant de respect, d'adoration, leurs légendes devinrent de tels tissus de merveilles, et si peu humaines, on leur attribua une si prodigieuse puissance sur les éléments, qu'ils n'eurent rien à envier aux dieux intermédiaires des hellènes.

Le rôle secondaire et la personnalité vague accordée aux bons anges par le galiléisme avaient pour complément la personnalité très-nette et le rôle important qu'obtenaient chaque jour les mauvais. Comme les prêtres galiléens s'efforçaient pour dégoûter le peuple des anciens dieux de les assimiler aux démons, ces démons héritèrent de la puissance des dieux vaincus sur le gouvernement du monde. Le galiléen, pour obtenir les biens spirituels, n'invoquait que Jésus; mais pour obtenir les biens temporels, deux voies s'ouvraient devant lui : la voie permise, les hommages et les prières à ses patrons; la voie coupable, l'invocation des anciens dieux devenus esprits du mal, souvent considérés comme plus puissants en ce monde que les saints et que Jésus-Christ lui-même, qui avait dit que son royaume n'était pas de ce monde. — De là le rôle ambigu du Saint-Esprit, pierre d'achoppement de l'Église. En bonne métaphysique, pour les Pères grecs, pour un Basile et un Grégoire, pas moyen de s'en passer, de supprimer la grandeur de son rôle. Sans le souffle saint, sans le souffle d'harmonie, sans l'âme du monde, sans le principe de réalisation, point d'incarnation du Verbe, point de sagesse humaine, de prudence et de persuasion, point de succès pour l'Église, pas d'intermédiaire entre la matière et l'idée, pas de moyen que l'amour de Dieu pour l'homme soit efficace, puisqu'il ne peut arriver jusqu'à nous, êtres réels, de chair, fixés, déterminés dans l'espace et le temps. Mais l'âme

ou l'esprit est aussi le monde matériel lui-même dans sa réalisation la plus pure, c'est le cinquième corps, c'est la lumière, c'est le soleil, c'est Sérapis, Mithras et Belzébuth, c'est le chef des dieux helléniques devenus des démons, c'est le principe du mal.

Au temps dont nous allons nous occuper, ce n'était pas encore la personnalité du Saint-Esprit qui divisait les galiléens, c'était celle du Verbe. Les ariens étaient les adorateurs du Parfait, du Père, et les athanasiens ceux du Verbe ou du Fils, qui depuis sont devenus les orthodoxes. Entre les deux partis qui se persécutaient mutuellement se plaçait la masse flottante des évêques et des diacres galiléens, qui étaient le plus souvent injuriés par les deux partis à la fois et qui, surtout dans les pays de langue grecque, penchaient vers l'adoration du Saint-Esprit, qui pensaient qu'on ne peut aborder les sciences sacrées avec fruit qu'après avoir parcouru le cercle des sciences profanes, et qui tenaient à conserver l'héritage de l'antiquité et la rigueur de la métaphysique, tout en la subordonnant à la révélation directe de Jésus.

A l'époque où Julien arrivait à l'âge d'homme, le galiléisme, l'hellénisme et le judaïsme se partageaient également l'Égypte et la province d'Afrique. Dans toutes les provinces de l'Asie, les villes de premier et de second ordre étaient en majorité galiléennes et en minorité hellènes. En Syrie, dans le Pont, la Cappadoce, la Galatie, le peuple des bourgades et des campagnes était chrétien, mais non galiléen. Les légendes les plus populaires étaient des légendes monstrueuses, analogues à celles du Talmud. On racontait que le Christ, au jour du jugement, aurait trois mille pieds de haut et des cheveux qui feraient le tour du monde; des récits de combats entre les bons et les mauvais génies, des histoires d'enchantement et d'amulettes analogues à celles des *Mille et une Nuits* y remplaçaient les évangiles; le sol se préparait pour l'islamisme. A mesure qu'on se rapprochait de la Phrygie, de la Mysie et de l'Ionie, ce christianisme populaire se mêlait de plus en plus d'hellénisme. En Europe, l'hellénisme régnait seul chez le peuple des campagnes; les villes étaient plutôt galiléennes dans les pays de langue grecque, et plutôt hellènes dans les pays de langue latine, c'est-à-dire dans les seuls pays où le christianisme devait plus tard produire des fruits salutaires, et où les légendes du Christ devaient prendre la dignité et la gravité qui leur manquaient en Orient. Parmi les galiléens, un grand nombre n'aurait pas demandé mieux que de conserver l'ancien culte en adoptant

le nouveau. On a dit à tort que Constantin avait interdit le culte hellénique, quand même de nombreux témoignages et l'esprit politique de Constantin ne prouveraient pas le contraire ; une telle mesure était simplement impossible. Les derniers empereurs ne purent l'extirper qu'avec des persécutions qui égalèrent celles qu'avaient subies les chrétiens. Dans les grandes villes où le galiléisme avait triomphé, beaucoup de temples helléniques furent fermés, ou plutôt pillés et brûlés par le peuple et les eunuques sous Constantin, et surtout sous Constance ; mais ces faits eurent toujours le caractère de la violence et de l'exception, et non celui d'une mesure légale et universelle. Les principaux oracles fonctionnaient encore, les chrétiens venaient les consulter comme les hellènes [1]. Les fêtes en l'honneur du soleil, d'Adonis et de Bacchus attiraient partout le même concours de peuple que sous les Antonins, et les populations chrétiennes les célébraient avec autant d'ardeur que les helléniques. Les prêtres galiléens, comme nous l'avons dit, s'efforçaient d'en déshabituer le peuple en enrichissant le type du Christ de tous les attributs des anciens dieux, mais ils n'y étaient pas encore parvenus.

Les galiléens étaient donc encore au temps de Julien en très-faible minorité dans l'empire ; car je ne compte pas pour galiléens sérieux les soldats et les fonctionnaires civils, qui croyaient de leur devoir, de leur intérêt ou de leur sûreté d'être de la religion du maître. Ils s'étaient convertis en masse au galiléisme pour complaire aux fils de Constantin, et pendant les deux années du règne de Julien, ils retournèrent en masse à l'hellénisme. Mais si les galiléens étaient inférieurs en nombre, ils étaient bien supérieurs par l'esprit d'association, ou plutôt de franc-maçonnerie. Le galiléisme avait été d'abord une secte juive, il lui en était resté quelque chose. Or, la race sémitique, juifs ou Phéniciens, a toujours été la plus entendue dans le commerce et les opérations de banque et de bourse. Chez les juifs, dispersés dès le temps de Cyrus parmi les nations étrangères, le plus souvent en butte à la violence, cet esprit commerçant avait produit une vaste association de secours mutuels et de soutien des juifs entre eux, qui dure encore. Les galiléens des premiers siècles avaient hérité et de l'esprit de banque et de l'esprit de franc-maçonnerie des juifs. Sous Dioclé-

1. « Simplice, fils de Philippe, préfet et consul, comparut l'un des premiers ; on l'accusait d'avoir consulté l'oracle (d'Abydos), pour savoir s'il arriverait à l'empire. » *Am. Mar.* liv. XIX, § 12.

tien, les galiléens, qui étaient pour la plupart des familles de curiales, de la classe qui correspondait à notre bourgeoisie aisée, avaient déjà lié des intérêts d'un bout à l'autre de l'empire. Capables de réunir de gros capitaux sur un point, ils agissaient de concert sur les denrées et particulièrement sur les grains, dont ils parvenaient à élever et à baisser brusquement les prix. Tout galiléen en voyage allait loger chez ses coreligionnaires, où il était défrayé de tout; aussi une population toujours croissante de fainéants et d'esclaves échappés faisait métier de voyager de ville en ville, où sous couleur de galiléisme ils se faisaient accueillir et secourir. Dioclétien, effrayé de cet État dans l'État, voulut briser l'association galiléenne; mais il ne fit que la resserrer. Constantin, plus habile, la mit dans ses intérêts : ses fils la rendirent maîtresse de l'empire.

C'est cet esprit de franc-maçonnerie que Julien va tenter d'inspirer aux hellènes, afin d'opposer ligue contre ligue. Le moment était bien choisi. Depuis que les galiléens étaient soutenus par les empereurs, les liens de leur association s'étaient fort relâchés. Tous les habiles avaient voulu en être. Depuis qu'avec un peu de violence et d'énergie on pouvait mettre la main sur les biens de l'Église hellénique, aussi riche alors que devait l'être un jour l'Église catholique, être évêque ou membre de la fabrique devenait une excellente spéculation. Les galiléens de la veille avaient refusé de reconnaître ceux du lendemain; des querelles et des batailles entre les sectes galiléennes avaient succédé aux anciennes luttes entre galiléens et hellènes. De leur côté, les hellènes opprimés à leur tour, voyant leurs biens sacrés passer chaque jour à l'ennemi, avaient compris combien ils avaient besoin de se réunir autour d'un chef, et d'établir des liens entre leurs différentes églises.

IV

ÉVOCATIONS ET PRODIGES. — LA GENÈSE HELLÉNIQUE. — LE TAUROBOLE.

Julien se fait initier par Maxime aux secrets de la théurgie. — Préparation par le jeûne et les prières. — Maxime mène Julien dans les cryptes du temple de Diane Éphésienne : mer de feu, danse miraculeuse, hymne orphique, miroir magique où Julien se voit empereur. — Discours de Maxime sur les origines de la théurgie. — Julien devient aussi savant que ses maîtres. Il a horreur du christianisme. Il se purifie de la honte du baptême. — Le lion couvert de la peau de l'âne.

Pendant deux années, Julien suivit avec ardeur les leçons d'Écébole ; il complétait par lui-même ce que ces leçons pouvaient avoir

d'incomplet. Il travaillait du matin au soir, et on ne le voyait dans les rues que quand il se rendait à l'école, ou quand il en revenait. Il devint bientôt fort instruit dans toutes les sciences de son temps, sauf les sciences occultes. Celles-ci piquaient fortement sa curiosité. Était-il vrai qu'on pouvait arracher le secret de l'avenir à l'aspect des cieux et aux entrailles des victimes? Était-il vrai qu'il était donné à l'homme d'évoquer les esprits, d'entrer en communication avec eux, de les soumettre à sa volonté? Il sentait que si ces sciences existaient, elles demandaient une force d'attention, une puissance d'induction et une délicatesse de jugement qui ne permettaient pas à un seul homme de les inventer de toutes pièces, qu'elles étaient comme les autres sciences, qui s'accroissent avec le temps, et à la construction desquelles chaque savant apporte une pierre; qu'il devait donc y avoir, concernant ces sciences secrètes, une tradition remontant au berceau de l'humanité, et peut-être à la révélation directe que les génies avaient faite jadis à certaines races choisies. Il fallait donc chercher à se mettre en rapport avec ceux qui avaient reçu cette tradition; et comme on s'accordait généralement à reconnaître l'Asie pour mère des races primitives, ce fut vers elle que se tournèrent ses désirs. Il obtint d'autant plus facilement la permission de voyager que Constance ne voyait pas sans inquiétude son séjour à Constantinople. Ce jeune homme, pâli par l'étude, vêtu avec une simplicité qui touchait à l'affectation, faisant sa société des étudiants les plus pauvres et raillant l'ignorance des fils de patriciens, voulant être traité comme un simple particulier et non comme le frère de César et le neveu d'Auguste, n'usant de son nom que pour forcer les juges à la justice et pour faire rendre à chacun son dû, employant l'argent que ses pareils dépensaient en fêtes, et dont ils encourageaient la paresse de la plèbe, à tirer de misère des honnêtes gens, avait vivement frappé l'imagination des Byzantins et des Nicomédiens. L'administration romaine était d'ailleurs si lourde et surtout si vexatoire, que les sujets de Constance ne pensaient point qu'ils auraient pu être plus mal, et que la vue de ce jeune prince si singulier éveillait en eux mille illusions et mille vaines espérances.

Constance lui imposa donc un cortége pompeux, en tête duquel le jeune homme se mit à errer à travers l'Asie, à la recherche de la science. Il traversa la Propontide et resta quelque temps à Nicomédie auprès de l'évêque Eusèbe, au milieu des souvenirs de sa première enfance. Libanius y avait alors transporté son école; il eut le courage

de ne pas le visiter, pour ne pas contrevenir aux ordres de Constance. Il se rendit ensuite par terre directement à Pergame sans séjourner à Nicée. Sa réputation de vertu et de science l'avait précédé à Pergame; il y fut reçu à la porte, avec force compliments, par l'évêque et les curiales; il leur répondit avec affabilité par des improvisations longues et fleuries ainsi qu'il avait coutume de faire. Dès qu'il eut occupé, avec sa suite, la maison qu'on lui avait préparée, il fit mander Édésius, dont Libanius lui avait recommandé la science hiératique. Le disciple de Jamblique était alors accablé de vieillesse et d'infirmités; il voulait mourir tranquille; il fut frappé de terreur quand il entendit le jeune prince lui faire les questions les plus compromettantes. Bien que les galiléens se mêlassent eux-mêmes de théurgie et d'évocations, les édits des évêques et de l'empereur poursuivaient ces pratiques comme des crimes chez les hellènes. Édésius pensa que la conduite de Julien ne pouvait rester secrète; il voyait déjà la prison et les amendes; l'éducation arienne du jeune homme ne lui inspirait aucune confiance; il refusa obstinément de répondre à ses interrogations et jura que Jamblique ne lui avait appris de ces sciences redoutables que les principes généraux tels qu'on les enseignait dans les écoles, tels que Julien les savait lui-même, mais qu'il n'en connaissait ni les applications ni les détails. Julien revint longtemps à la charge inutilement, envoyant au vieillard des présents accompagnés de lettres flatteuses comme il les tournait si bien. Édésius refusait les présents et persistait dans ses dénégations; mais enfin l'ardeur, l'enthousiasme communicatif du jeune homme ne le laissèrent pas insensible : « Cher enfant, lui dit-il, tu connais par mes paroles ce que mon âme ressent pour toi, mais mon corps refuse de la servir. C'est, comme tu le vois, un vieil édifice qui menace ruine. Je te conseille donc d'aller chercher mes véritables fils; tu trouveras chez eux une source inépuisable de lumière et de science. Si tu avais le bonheur d'être initié à leurs mystères, tu rougirais d'être homme, tu ne pourrais plus souffrir ce nom. Que n'avons-nous ici Maxime? Malheureusement il est à Éphèse et Priscus est en Grèce. Il nous reste Eusèbe et Chrysanthe. En prenant leurs leçons, tu soulageras un faible vieillard qui n'est plus en état de t'en donner. »

Julien alla trouver Chrysanthe et Eusèbe, mais il comprit bientôt que Maxime seul serait assez hardi ou assez habile pour lui apprendre les secrets de la théurgie. Il se rendit à Éphèse où Chrysanthe vint bientôt le rejoindre.

Maxime exerçait une grande séduction sur tous ceux qui l'approchaient; il était admirablement beau et bien proportionné; quoique jeune encore, il avait la barbe blanche. Sa voix était pénétrante et douce, son regard clair et dominateur, et un air de majesté sacerdotale était répandu sur toute sa personne. Aussi hardi qu'Édésius et Chrysanthe étaient timides, il reçut Julien comme un roi reçoit un sujet, et un maître reçoit un disciple. Il accepta tout de suite de l'initier, mais auparavant il lui imposa les privations les plus dures de sommeil, de nourriture et de parole. C'était seulement s'il avait la force de supporter ces privations que Maxime devait le juger digne d'entrer dans le monde supérieur. Julien, pendant un mois, se priva de toute nourriture animée. Pendant les trois derniers jours il jeûna entièrement, ne prenant pour se soutenir et vaincre le sommeil qu'une infusion préparée par Maxime. Il avait appris par cœur des prières aux sept métaux dans une langue inconnue. Il les récitait plusieurs fois le jour, un genou en terre et un bras levé dans la position qu'on voit aux figures égyptiennes. Maxime priait à ses côtés ou prononçait des paroles mystérieuses, en faisant sur sa tête différents signes. Julien était dans un état de béatitude inconnu. Tout souvenir du monde extérieur, toute pensée même s'était éteinte en lui, et il était comme dans le sommeil; mais en même temps il sentait que jamais son esprit n'avait été plus pénétrant et plus vif. Il avait conscience qu'une intelligence nouvelle s'était développée en lui, une force de raisonnement et d'attention capable de découvrir et de concevoir la vérité sans voile.

Le soir du trentième jour, Maxime l'entraîna hors de la ville, au moment où la lune, alors dans son plein, venait de se lever. Ils s'arrêtèrent dans les ruines de l'ancien temple de Diane. Ce lieu était redouté des habitants d'Éphèse; ils disaient que la déesse y habitait toujours, et depuis qu'ils avaient abandonné son culte, ils avaient lieu de craindre sa colère. On avait remarqué que plusieurs officiers romains qui avaient bâti leurs maisons avec des débris du temple avaient péri misérablement. La nuit on voyait souvent des flammes sortir de terre. Le temple était conçu dans le goût gigantesque de l'Asie, si différent de la sobre harmonie des temples de l'Attique. Les lourdes bases des colonnes à moitié ensevelies sous le sable et les herbes, des murs intérieurs conservés par place laissaient deviner l'ancienne ordonnance et les vastes proportions du monument. Sur un tertre on voyait les restes de la statue colossale de la déesse; ses

jambes, serrées dans un fourreau et couvertes de têtes d'animaux, étaient encore debout. Son vaste front chargé de tours, sa gorge aux mille mamelles gisaient brisés en morceaux. Derrière le piédestal un étroit escalier menait dans le temple souterrain; Chrysanthe achevait de déblayer la terre qui l'obstruait. Maxime et Julien l'ayant descendu se trouvèrent dans l'obscurité. Maxime prit la main de Julien pour le conduire, et après qu'ils eurent marché quelque temps, Julien aperçut au milieu de l'obscurité comme une mer de feu qui lançait des étincelles. S'étant approché, il vit une vasque immense en pierre rouge, soutenue sur les croupes de taureau de quatre génies ailés, et toute pleine de métal fondu et frémissant. On ne voyait d'ailleurs aucun foyer qui eût pu produire cette chaleur. La vasque, de forme circulaire, occupait le centre d'une rotonde formée par des piliers couverts d'inscriptions.

Maxime indiqua d'un signe à Julien un escabeau placé en face de la mer de feu. Depuis huit jours Julien n'avait pas ouvert la bouche, et Maxime ne lui avait pas parlé. Quand Julien fut assis, Maxime, s'étant dépouillé de ses vêtements, tourna lentement autour du bassin en prononçant des incantations; puis, tout à coup, il sauta dessus avec une légèreté surhumaine, et se mit à danser sur le métal fondu d'après un rhythme lent et grave. Il avait la tête ceinte de bandelettes; il tenait en main sa lyre dont il tirait des murmures et des frémissements; son corps se mouvait avec une grâce majestueuse; éclairé d'en bas, il prenait des teintes métalliques; il paraissait comme la statue d'un dieu subitement animée. En même temps il chantait, en accélérant le rhythme de plus en plus, un hymne orphique dont voici la traduction :

— O Diane Éphésienne! tu n'es pas la sœur d'Apollon, la chasseresse aux grands chiens, tu es la reine du monde, l'épouse du Soleil-Roi, le principe fécondé.

— Si l'on appelle ton époux Osiris, tu es Isis; si on le nomme Mithras, tu es Mithra; si Bel, Mylitta; si Adonis, Astartée.

— Si l'on dit : c'est l'or, tu es l'argent. Si l'on dit : c'est le ciel, tu es la terre; s'il est le feu, tu es la flamme; s'il est l'orage, tu es la pluie; s'il est la lumière, tu es le miroir qui la reflète; s'il est l'esprit qui agite la matière, tu es l'harmonie de la matière agitée.

— O Diane Éphésienne! m'accuseras-tu de flatterie si je dis que je préfère l'argent à l'or; qu'il brille d'un éclat plus pur; qu'il

plaît plus à l'œil de l'homme, qu'il lui est plus utile? Si je dis que j'aime par-dessus tout les muses au pied d'argent et l'eau argentée?

— Mais quittons les fictions et les voiles. Plus haut! plus haut! Regardons ce que les yeux de l'âme seuls peuvent voir. On appelle ton époux du nom de Verbe, c'est l'unité qui engendre le nombre, c'est le principe des idées. Et toi, tu es l'œuf qui les contient toutes, tu es la science.

— C'est pourquoi je t'invoque, ô seule muse! C'est pourquoi je danse et je chante sur le rhythme qui te plaît. O vierge sans tache! celui-là est dieu qui jouit de tes embrassements. Tous les éléments de son corps se transforment en une pure lumière; il quitte la terre et, suspendu à tes lèvres, il monte vers le ciel.

Alors Maxime, comme s'il eût embrassé un être invisible, étendit les bras, pencha la tête en arrière, et s'élevant en l'air, il y resta suspendu, immobile, entouré d'une nuée lumineuse. Alors il s'écria: « Julien! Julien! tu désires connaître les mystères; imprudent! tu ne crains pas la face des dieux. Approche-toi donc, plonge-toi dans cette eau de feu, et si tu sors vainqueur de cette épreuve dernière, tu es l'élu de la divinité.

Julien avança sans hésiter, comme mû par une force supérieure. A mesure qu'il approchait, des figures de feu sortirent du bassin et se mirent à courir de tous côtés. La caverne devint plus claire que le jour; en même temps elle se remplit d'une odeur enivrante. Julien inclina la tête vers le bassin, et il vit sur la surface métallique, comme sur un miroir, le temple d'Éphèse reconstruit dans toute son ancienne splendeur, plein d'un peuple immense, et lui-même, le front ceint du diadème des Augustes et dans le costume de souverain pontife, offrant un sacrifice à la déesse. Il se plongea résolûment dans la fournaise.

Aussitôt Maxime le saisit par les cheveux, l'entraîna après lui, et ils se mirent à tourner autour de la caverne, à quelques pieds de terre, avec une rapidité croissante. Bientôt Julien perdit connaissance; quand il revint à lui, il sentit une douce chaleur le pénétrer tout entier, les rayons du soleil levant inondaient son visage et sa poitrine. Quand il eut surmonté le premier éblouissement, il regarda autour de lui. Il était dans le bois d'oliviers sauvages consacré à la déesse. Devant lui était une petite chapelle dont la forme était semblable à celle des marabouts. Par la porte ouverte, Julien aperçut

dans une demi-obscurité Maxime et Chrysanthe en prière. Il entra : la surface intérieure de la coupole était richement décorée par un zodiaque; sur les piliers qui soutenaient le dôme, des triangles astrologiques flottaient comme des étendards; en face de la porte était un petit autel surmonté d'une statuette d'Isis voilée. Sur l'autel, deux poules encore palpitantes indiquaient que les théurges avaient consulté le sort. Julien offrit un agneau à la déesse, et après qu'il eut réparé ses forces par ce repas, Maxime et Chrysanthe apportèrent un vaste coffre qu'ils ouvrirent devant lui. Il était rempli de volumes. Maxime prit aussitôt la parole.

« Tu as, dit-il, supporté les épreuves; nous allons maintenant t'initier, nous allons te dire le peu que nous savons sur les moyens de connaître l'avenir et sur les signes qui font apparaître les dieux. Mais apprends d'abord par quelle tradition nous ont été livrés quelques secrets de ces sciences admirables.

« Au commencement, quand Cybèle eut peuplé l'univers, Attis, son premier-né, continua de répandre partout sa semence féconde, et les espèces animales ni celles des végétaux n'avaient aucune fixité. Chaque jour voyait naître de nouvelles formes. Les animaux trop nombreux ne pouvaient trouver leur nourriture : ils se massacraient les uns les autres. En même temps, les arbres trop puissants les étouffaient, des vapeurs délétères obscurcissaient le ciel, le monde menaçait de périr par sa trop grande richesse. L'homme surtout, dont la raison était encore endormie, qui était nu, pauvre, ignorant, et qui menait la vie des renards sans en avoir la ruse, semblait devoir disparaître de la terre. Les animaux plus forts que lui le dévoraient, ceux qui étaient plus faibles lui échappaient par la rapidité de leur course, il ne pouvait s'en nourrir. Les poisons répandus dans l'air tuaient le reste des humains. Alors les dieux ordonnèrent qu'Attis fût mutilé, en même temps la mère des dieux forma les titans de la substance des astres qui sont à l'équateur. Ils naquirent dans la région des Éthiopiens et se répandirent sur toute la terre, en incendiant les forêts. Ils soumirent les hommes à leur joug, les divisèrent par tribus, leur enseignèrent à se fabriquer des armes et des vêtements, à tuer et à dompter les animaux et à semer le grain. Ils fécondèrent les filles des hommes, et il en naquit des géants qui dirigeaient les tribus et exerçaient un empire cruel. Ce fut le règne de la force et de l'intempérance. Les hommes adoraient le feu et les organes générateurs, mais ils ne connaissaient pas les autres dieux. Ils abusaient de

leur empire nouveau sur la terre et n'avaient point de respect pour elle ; ils tuaient et incendiaient sans nécessité pour être agréables à leurs dieux ; ils ignoraient les liens de famille ; ils mouraient dans les excès des sens ; ils se gorgeaient de viande et de boisson ; ils entraient alors en délire ; ils se promenaient la nuit dans les campagnes, hurlant comme des bêtes fauves et se livraient à la bestialité. Aussi les monstres apparurent-ils de nouveau sur la terre, et la vie menaça de nouveau de périr par sa trop grande énergie.

« Alors les dieux décidèrent : Il est bon que les hommes vivent comme nous, soumis aux lois éternelles, et qu'il s'établisse sur la terre des cités, images de la cité céleste. Jupiter féconda donc le sein de la terre, et il naquit au nord des races de héros. Ils descendirent des montagnes boisées et ils détruisirent les fils des titans ; ce que la Fable veut nous enseigner par le combat des titans et des dieux. Les héros purgèrent la terre des monstres ; ils furent les premiers rois des cités. Ils écrivirent les lois sur des tables d'airain, conformément au modèle de justice qui était écrit au fond de leur conscience. C'est d'eux que descendent les chefs des Grecs et des Romains.

« En même temps le Soleil décida : Il ne faut plus que le culte soit livré au hasard, il faut qu'il y ait des rites. Il est bon qu'il y ait des hommes qui ne s'arrêtent pas à la surface des choses, mais qui en connaissent la nature intime ; des hommes qui sachent les secrets de l'avenir et participent par leur science au gouvernement de l'univers, afin qu'ils soient craints et respectés. Il créa donc, près de l'Euphrate, une race puissante qui se livra à l'étude. Ce sont ces hommes qui ont su les premiers l'identité des dieux et des astres, et les ont adorés suivant leur hiérarchie. Ils ont connu les sublimes propriétés des nombres, et l'ordre de l'univers, et les rites agréables aux dieux. Ils se sont répandus à l'occident et à l'orient, des Gaules aux pays indiens ; ils ont porté partout l'écriture littérale, l'arithmétique et la géométrie ; ils ont institué les sacrés mystères. Les Syriens et les Phéniciens les appelèrent chaldéens ; les Mèdes, mages ; les Grecs et les Égyptiens, hiérarques, hiérophantes et mystagogues. Ils ont reçu mille noms dans les différents pays.

« Mais quand les hommes sacrés eurent établi partout les rites, les mystères et les oracles, ils mêlèrent leur sang à celui des autres hommes, ils se multiplièrent, et à mesure l'esprit saint qui les animait s'éteignit. Les dieux se plurent souvent à tromper leurs fils

dégénérés, parce qu'ils avaient révélé les doctrines cachées aux profanes. Des contradictions et des erreurs de toute sorte se glissèrent dans les pratiques de la divination et de l'évocation; avec elles vint l'incrédulité du vulgaire, incrédulité que des hommes distingués eux-mêmes ont partagée (surtout chez les Latins, moins logiques que les Grecs et moins détachés des apparences), puisque nous voyons Cicéron conclure de l'ignorance des aruspices et des devins de Rome, et de la fourberie de prétendus chaldéens, à l'inanité de ces sciences sublimes, et montrer par son argumentation qu'il en ignore les véritables principes. Moi-même, j'ai honte de le dire, je fus pris dans ma jeunesse de la même incrédulité. Ce qui me dégoûtait surtout de ces pratiques, c'est que je voyais des chrétiens, malgré l'absurdité évidente de leurs doctrines, faire les mêmes miracles que je voyais accomplir aux adorateurs des vrais dieux. Mais dès que j'eus connu mon divin Édésius, alors dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, il fondit ma sottise comme de la neige, m'illumina du Verbe dont il était plein. Il me montra que des miracles analogues à ceux que je viens d'accomplir devant toi ne sont bons qu'à amuser les enfants et à dominer les femmes, qu'on peut retenir les formules d'évocation et les rites de mémoire, sans rien connaître à la véritable science. Pour elle, ses arcanes sont infinis, et celui qui la connaîtrait tout entière aurait embrassé le Parfait ou serait lui-même le Parfait. Il serait l'œil du soleil idéal qui, d'un seul regard, embrasse tout, pour qui l'éternité est un instant et l'infini un point.

« Quoi donc! parce que la tradition s'en va mourant, nous nous moquerons d'elle! Disons avec Cicéron que la plupart des pontifes et des devins sont des ignorants et des menteurs; mais, au lieu d'en conclure que l'homme ne peut pas entrer en communion avec l'Un, entrer en possession de cette partie de lui-même qui a la forme parfaite, et par là dominer souverainement la nature inférieure et les éléments polyédriques, concluons que cette ignorance qui s'étend partout est un motif de plus de recueillir pour l'avenir l'héritage du passé. Préparons-nous par les abstinences à célébrer les saints mystères, examinons-en toutes les pratiques, fixons-les dans notre mémoire puisque chacune a un sens sublime, et confrontons-les ensuite avec ce que la raison nous révèle des nombres et des différentes unités. Introduisons-nous dans l'intimité des pontifes, sachons de chacun s'il a conservé quelques volumes précieux, mettons-nous à même de pouvoir juger de l'authenticité d'un écrit, s'il est tout ancien ou s'il con-

tient des parties anciennes, si le copiste a été maladroit, si un sot a changé les anciens caractères. C'est ce que nous faisons depuis vingt ans, et nous te dirons nos découvertes. Nous ne te demandons pas de croire sur parole les vérités surprenantes que te révéleront ces volumes. Les résultats de la science sont toujours vérifiables, et c'est en cela qu'elle se distingue des superstitions juives et galiléennes. Assiste, au contraire, à la célébration de tous les mystères, visite tous les sanctuaires et tous les pontifes, étudie tous les anciens, à ce prix seulement tu seras agréable aux dieux, et ils se révéleront à toi parce qu'ils aiment qu'on leur fasse violence. Puissions-nous seulement te servir pour quelques détails, et surtout pour t'affirmer que ta peine sera récompensée et que tu trouveras au delà de ce que tu imagines. »

Dès que Maxime eut cessé de parler, Chrysanthe et lui se mirent à expliquer à Julien le contenu des volumes qu'ils possédaient. C'était un immense recueil de rites et de pratiques théurgiques. Il y en avait de tous les pays : chaldéens, phéniciens, égyptiens, mèdes, indiens, grecs et latins. Malgré le mépris que les disciples de Jamblique professaient pour les juifs, les écrits des docteurs juifs étaient admis dans leur recueil comme ouvrages de seconde main. A partir de ce jour, Julien reçut sans interruption les leçons de ses maîtres et ne tarda pas à les égaler.

Alors, dit Libanius, il brisa comme un lion furieux tous les liens qui l'attachaient au christianisme. Ce baptême qu'on lui avait représenté comme lavant l'homme d'une souillure originelle et le délivrant du joug des démons, il en eut horreur. Il comprit que ces démons dont on voulait le délivrer, c'étaient les dieux trois fois saints, les dieux immortels. Il résolut d'effacer de son front ce stigmate. Maxime consacra à Mithra un taureau, symbole du taureau équinoxial que le dieu égorge au printemps et dont il répand sur la terre le sang fécondant. Il supplia l'âme du monde de rejeter sur l'innocente victime la peine que Julien avait encourue en faisant profession d'athéisme. Il creusa une fosse en chantant des hymnes au soleil et en accomplissant les cérémonies d'usage, puis Julien descendit dans la fosse sur laquelle Maxime égorgea le taureau. Julien en sortit couvert de sang, mais lavé par ce sang de toutes ses souillures et devenu un nouvel homme.

Toutefois Julien cacha soigneusement sa conversion à l'hellénisme, et son projet bien arrêté dès lors de détruire le christianisme

s'il arrivait jamais au pouvoir. Pour vivre, et dans l'intérêt même des dieux, il lui fallait dissimuler. Comme il sut que Constance avait eu vent de ses relations avec les disciples de Jamblique, il retourna brusquement à Nicomédie, se fit raser la tête, se remit à suivre toutes les pratiques ariennes, fréquenta les tombeaux des saints et exerça ses fonctions de lecteur.

C'était, dit Libanius, le contraire de la fable : c'était le lion qui prenait la peau de l'âne.

(La suite à la prochaine Livraison.)

LA TRÉMOUILLE. — BAYARD

PAR CH. CABOCHE

Le seizième siècle, comme s'il eût voulu donner un démenti à l'humeur toute politique de Commynes, est le siècle des guerres; c'est aussi le temps des mémoires qui ont la guerre pour objet, et souvent des soldats capitaines pour auteurs. Les militaires, dédaignant les autres états, gardent sans façon le ton du leur, et sont insupportables de bonne foi, dit Jean-Jacques Rousseau. Mais on ne saurait appliquer à nos mémoires militaires, surtout à ceux de la première moitié du siècle, un pareil reproche. La Trémouille, Bayard et d'autres, qui firent admirer au delà des monts les brillants éclats du courage français, étaient des hommes autant que de hardis et braves capitaines. La guerre, ses fatigues, ses alarmes, ses dangers leur offraient des exercices où se développaient en toute liberté les sentiments de leur âme; mais c'étaient aussi des hommes de chair et de sang, qui avaient leurs troubles, leurs joies et leurs douleurs. N'en déplaise à ce courant belliqueux de l'esprit public, ces mémoires ont le mérite de reproduire fidèlement, avec cette expression accidentelle des mœurs, tout ce qu'avaient alors d'original notre vie et notre caractère.

En 1527, paraissaient à la fois, à Poitiers et à Paris, deux livres imprimés en caractères gothiques, consacrés à la gloire de deux hommes que leurs historiens honorent l'un et l'autre du titre de chevaliers sans peur et sans reproche. Le premier était le panégyrique de Louis de La Trémouille, que Guichardin appelait le plus grand capitaine du monde. Sa vie était pleine de sentiments et d'aventures qui pouvaient donner de l'intérêt à un récit et exciter vivement la curiosité des lecteurs. L'amour et le courage se la disputaient : l'amour généreux, chevaleresque, ardent à la fois et maître de soi; le courage vif, fier, impatient du repos et ne se souciant que de l'honneur. Un jour de sa jeunesse, il se trouvait tout à

coup épris de la beauté d'une dame mariée à un de ses amis. D'abord cette passion le charmait et il y abandonnait son cœur; il était heureux de la voir partagée, mais ce bonheur même l'épouvantait bientôt, et il prenait la fuite pour ne plus avoir à combattre ces chers et redoutables dangers. Ses autres aventures n'étaient pas sans offrir quelque caractère particulier d'originalité. Il se faisait homme d'armes au mépris des avertissements de son père. Il tentait la fortune en dépit des ombrages que son nom pouvait exciter dans l'esprit du roi Louis XI. S'il remportait une victoire, il faisait prisonnier ce duc d'Orléans qui sera Louis XII et son maître. Il apprenait à connaître à Novare les angoisses d'une bataille malheureuse. S'il obtenait la fin qu'il avait souvent désirée, s'il mourait d'un coup d'arquebuse sur un champ de bataille, c'était un jour de défaite, à Pavie, où tout n'était pas perdu, mais où il n'y avait de sauvé que l'honneur. Ce mélange, ces alternatives de succès et d'épreuves, ces courses, ce bonheur passablement malheureux comme l'est si souvent celui des chevaliers, semblaient demander un récit simple, naïf, naturel, de l'esprit comme en avaient nos pères, une langue courante et familière telle que le siècle la possédait, un peu de gaieté et de bonne humeur pour les bons jours, un peu de résignation facile et d'émotion discrète pour les épreuves. Jean Bouchet, procureur à Poitiers, méconnut ou méprisa ces mérites de simplicité. Il est tout appesanti de rhétorique et de mythologie. Il ne paraît pas comprendre qu'un mot marche seul, sans être relevé de quelque ornement ou pointe d'antithèse. Il ne voit point le vrai; il ne sait pas s'en tenir au simple; tout entre ses mains devient matière à beau style; l'amour même, et le plus délicat, se charge de bizarres allures. Ces jeunes gens qui s'aiment commencent à se plaire à leur passion comme Chimène et Rodrigue, et finissent par y renoncer comme Pauline et Sévère, ou plutôt, comme les héros de madame de La Fayette, ils ont peur de ce qu'ils ont désiré; et pour se quitter, ils s'écrivent parce qu'ils craignent de se voir; mais ce sont des lettres en vers diffus, recherchés et plats. Comment imaginer qu'un seigneur de nom, qui a vu enlever à sa famille les meilleures pièces du bien de ses pères et attend la mort du roi pour les reprendre, ne trouve à la cour d'autres défauts que de misérables contradictions? Une humilité ambitieuse... une vie mourante, une mort vivante? Un de ces jeunes gens, dont Bossuet et madame de Sévigné ont si vivement peint le sang chaud et la force présente, veut chercher fortune à la pointe de son épée: quoi de plus

naturel? Mais non, c'est Mars qui lui en donne le conseil et c'est Minerve qui réglera son ardeur. Il a beau faire, multiplier les actions d'éclat, se battre en brave, monter à cheval, porter la lance, il ne peut si bien secouer toutes ces entraves de mauvais goût, qu'il reprenne la liberté de ses mouvements et de ses sentiments, et redevienne une personne naturelle; il est paralysé par les ornements comme il le serait par une lourde cuirasse.

Tel n'est pas l'autre ouvrage que publiait à Paris celui qui n'a jamais voulu être connu que sous le titre de bon et loyal serviteur. On ne saurait être moins auteur, car il a caché son nom; il a écrit sans autre conseil ou inspiration que son goût et son admiration pour un modèle de vrai courage. Il n'a eu d'autre prétention que de mettre en lumière sa loyauté; et ce qu'il y a de mieux encore, ce mérite naturel, simple, de bon aloi, il n'a voulu ni l'élever ni l'orner; il en a senti la force et la grâce tout à la fois; la force qui ne craint rien, qui enlève un danger, méprise une menace de mort et ne se soucie d'aucune fatigue pour le devoir ou l'honneur; la grâce, qui peut bien trouver place dans un tel sujet, parce que c'est toujours un charme de voir accomplir des actions qui étonnent avec une démarche de simplicité familière et de naïveté aimable. Assurément le loyal serviteur avait bien vu cet aventureux qui est devenu son héros par l'ascendant de son humeur généreuse; il l'avait admiré sans effort, et cette vue franche et pleine avait passé tout entière dans son livre. Il pouvait bien, comme Bouchet, avoir sa rhétorique; en parlant de la mort d'Anne de Bretagne, cette gentille reine qui n'avait pas trente-huit ans accomplis quand ce malheur fit si grand dommage à toute la noblesse, il ajoute : « Qui voudroit ses vertus et sa vie décrire comme elle a mérité, il faudroit que Dieu fit ressusciter Cicéro pour le latin et maître Jean de Meung pour le françois, car les modernes n'y sauroient atteindre. » Heureusement il ne s'est pas senti si pauvre pour parler de Bayard; et il en a parlé avec l'accent que demandait son histoire, avec cette naïveté qui est proprement un charme. Ce n'était pas pour lui œuvre d'amour-propre ni de littérature : c'était une dette d'affection; c'était un plaisir secret qui se satisfaisait d'autant plus qu'il se sentait plus fidèle et plus vrai. Les souvenirs comme les portraits ont je ne sais quoi de religieux. Ils aiment l'expression de la figure, l'attitude du corps et la franchise des sentiments, surtout quand il s'agit d'un homme de cœur, d'une vie active, d'une gloire utile et solide. Ici donc encore la sincérité de l'affection de concert

avec le mouvement naturel de la vie a sauvé l'écrivain de toutes les tentations de l'esprit. Il aurait cru outrager Bayard son ami, s'il avait chargé sa mémoire d'une autre parure que sa ferme et vive originalité. Grâce à ces heureuses circonstances, notre littérature rencontra l'image d'un héros simple et vrai que l'admiration publique adopta, une espèce de brave à la façon de Henri IV, avec son élan et sa belle humeur, sans avoir rien de ses gaietés malicieuses ni de ses royales préoccupations : homme de sens, homme d'esprit, un frère du Cid, moins ce rayonnement d'amour qui donne tant d'éclat à ce dernier.

Qu'est-ce, en effet, que ce héros si charmant avant les grandes luttes du devoir et de la passion qui nous transportent? Un fils ardent et passionné pour l'honneur de son père.

Rodrigue, as-tu du cœur?

demande simplement don Diègue; et ces paroles suffisent comme une étincelle pour allumer toute la vivacité de son indignation.

Venge-moi, venge-toi;
Va, cours, vole et nous venge.

Quel père ne saurait trouver dans le sentiment de sa dignité de pareilles paroles? Et dans quelle vie, si commune et si éloignée de la gloire qu'elle soit, ne se peut-il présenter des circonstances capables d'éveiller ces sentiments? une rencontre, un mot d'ironie, une vivacité d'humeur, une jalousie, un soufflet, où est le merveilleux? où est l'héroïque? et quels accidents plus vulgaires pourrait-on imaginer? Le théâtre commence donc par prendre les hommes du milieu de nous : le héros part de la vie et des sentiments dont se composent nos journées. C'est ainsi que notre livre nous montre sortant de la maison paternelle, et chargé de l'honneur de son nom, un jeune homme qui saura, Dieu merci, le porter plus noblement qu'aucun de ses pères, et en fera à jamais l'emblème de la hardiesse et de l'intrépidité. Pour relever la gloire de sa création, le poëte choisira un de ces accidents où l'honneur coûte plus d'efforts et de sacrifices. Le service du pays conduira simplement Bayard au milieu d'épreuves moins disputées, moins rigoureuses, et généreuses cependant. Il sera un d'entre ces braves Français dont la vie pénible et la mort cruelle ont immortalisé les plaines de l'Italie; il sera un des plus braves : gens simples

qui n'étaient pas tous des princes ni des chefs; bonnes gens, quoique ne rêvant que batailles. Ils disputaient l'Italie à l'Espagne sans colère et sans haine; ils se réjouissaient de confondre par une victoire ou un beau fait d'armes la politique de Venise et de Jules II, *ce pape français!* Pour un gentil duc de Nemours, pour La Trémouille ou Bayard, la guerre n'avait pas ces passions ni ces rigueurs cruelles qu'elle inspire trop souvent aux soldats, surtout quand il y a plus d'un bras payé et vendu. Le soldat meurt ou tue, et après le danger sa colère survit à la victoire; la mort, qu'il a vue de près et redoutée, l'endurcit, et comme s'il avait encore à se défendre ou à se venger, il assouvit sa fureur de quelque façon que ce soit. Pour les chefs, la guerre prend un autre aspect : c'est la victoire, c'est l'honneur, c'est la gloire qu'ils poursuivent : c'est le pays qui réclame ses droits et soutient son nom; c'est le roi qui suit les coups d'épée, et avec le roi, la patrie distribuant la louange et l'admiration. Il y a donc pour enthousiasmer ces âmes guerrières de nobles sentiments : ils vivent avec éclat, ils meurent avec gloire. Amis et ennemis, ils s'honorent, ils s'estiment, ils se pleurent même. Je ne parle point des traîtres, mais des généreux. Je ne sais quel sentiment d'honneur les porte : ils se battent avec l'ardeur qui fait les victorieux; ils se traitent avec la courtoisie qui fait les chevaliers. Pauvre Bayard! le marquis de Pescaire vint le voir mourant, et l'honora d'une larme et d'un regret. C'est qu'il était bon ennemi, capitaine intrépide et honnête homme. Et aujourd'hui dans le tableau où revit cette physionomie originale, on ressent quelque chose de cette ardeur guerrière qui dit avec une si noble confiance :

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.

Il connaît cette joie de surprendre des hommes qui marchaient en toute assurance; il connaît ces heures d'attente, où la nuit, sous l'obscure clarté qui tombe des étoiles, le ventre contre terre, on passe une bonne part d'une nuit qu'on trouve belle; et il dirait presque comme cet enfant du génie de Corneille : « Nous nous levons alors. »

De ce temps, les braves ne parlaient pas encore si bien; mais leur ardeur n'était ni moins vive ni moins simple; leur ardeur ne regardait jamais les autres pour en être troublée, ni eux-mêmes pour s'y

complaire avec trop de contentement. Ce qu'ils étaient, ils l'étaient d'instinct.

Ce n'est pas sans raison que j'attache tant de prix à ces mérites de naturel simple et familier. La très-joyeuse histoire de Bayard n'est pas pour satisfaire les historiens, ni ceux qui voudraient apprendre les secrets de la politique. Elle ne se soucie que des hommes et non des choses. Commynes, qui a tout vu dans le château de son roi et à Venise, nous dit aussi beaucoup de ce qu'il a vu. Le loyal serviteur ne regarde pas si loin; sa tâche est d'exprimer un sentiment. Son livre revient donc de droit à la critique littéraire. Ensuite pendant le seizième siècle, le goût en France a subi tant d'épreuves, il a couru de si grands dangers; déjà, à cette même date, il était si menacé d'une corruption hâtive, qu'il faut bien tenir compte des ouvrages où le bon sens de nos pères conservait toute son indépendance et son expression naturelle. Un trait d'émotion nationale dans les saillies de Villon, une épître élégante et badine de Marot, un tableau de famille, quelques pages d'un brave récit, détachées de mémoires oubliés, sont d'heureuses dates pour l'histoire de notre esprit. Le loyal serviteur méritait une place à plus d'un titre. Il relevait des vieux livres de notre langue. Dans les naïves illusions de son ignorance, il ne mettait pas Jean de Meung au-dessous de Cicéron, et la chanson de Roland serait son Iliade. Lui-même, il était, comme son héros, populaire et goûté parce qu'il exprimait avec la plus heureuse franchise le sentiment le plus général de son temps. Il était aussi un de ces agréables modèles du génie conteur de nos pères, appliqué à un sujet sérieux. Il était un des derniers écrivains qui voulaient peindre des mœurs nationales et conserver des sentiments français sans le secours des littératures anciennes. Assurément, quand après un siècle d'essais et de travaux Malherbe avec son énergique rudesse de critique et la sévère beauté de ses vers rendait notre esprit à ses voies naturelles, il trouvait pour rendre l'amour de son roi et de son pays un instrument plus ferme, un goût plus discret et plus sage, et ce je ne sais quoi de parfait que donne le commerce des belles littératures de l'antiquité; pourtant, avant ces secondes époques si admirables, les seules qui font la gloire intellectuelle d'un peuple, il y a plaisir à étudier, et c'est justice d'admirer encore ces premiers moments, qui, pour n'être que des essais au prix des chefs-d'œuvre véritables, ont cependant un attrait d'agrément comme tout ce qui tient à la jeunesse, que ce soit celle de la vie ou

du goût. Cette histoire, qui se donne pour très-récréative, l'est en effet, parce que, avant tout autre mérite, elle est vraie, de cette vérité qui conserve aux sentiments leur mesure et à la vie son expression; elle est vraie de manière à nous prendre sans que nous fassions effort et à ce que nous reconnaissions là de ces mouvements que l'imagination n'a pas inventés, mais la vie rencontrée dans son cours.

C'est cette vérité familière que reproduisait l'antiquité avec tant de bonheur, les poëtes comme Homère dans des vers immortels, les moralistes comme Xénophon dans les conversations complaisantes de leurs écrits philosophiques. Au début de la Cyropédie nous voyons le jeune prince, dont l'auteur compose Cyrus, prendre plaisir à sa belle robe et charmé d'apprendre à monter à cheval. Ses saillies font la joie de son grand-père, qui le voit avec plaisir grandir pour la gloire de la famille. Au pays de Dauphiné, dans le château de Bayard, c'est la même nature, sous les divers accidents de mœurs et de civilisation. « Que voulez-vous? » dit à ses quatre fils le bon seigneur, blessé autrefois à la journée de Guinegate, vieux aujourd'hui et incapable de chevaucher; Georges vient et dit qu'il ne sortira pas de la maison. « Eh bien, dit le père, puisque tu aimes la maison, tu demeureras ici à combattre les ours. » Les deux derniers choisissent l'Église. Mais Pierre, éveillé comme un émerillon, et d'un visage riant, répond bravement qu'il a souvent entendu son père parler de guerre, qu'il veut un cheval, une épée, qu'il portera les armes. « Dieu t'en fasse la grâce, mon enfant! tu ressembles de visage et de taille à ton grand-père, qui fut accompli chevalier. »

Sis memor, et te animo repetentem exempla tuorum
Et pater Æneas et avunculus excitet Hector!

dit Virgile en vers admirables. « Qu'il ressemble à mon feu seigneur de père, et il sera un grand homme de bien, » dit le père dans la chronique devant ses amis et parents assemblés.

Car, peu de jours après cet éclat d'humeur belliqueuse, le château se remplissait en quelque sorte d'un conseil de famille, sans autre convocation que l'amitié et le dévouement. Le père, *assis en une chaise auprès du feu comme les gens de son âge font volontiers*, recevait son beau-frère, l'évêque de Grenoble; et lui, *qui jamais de sa vie n'avait été las de faire plaisir à chacun,* arrivait sans se faire prier : arrivaient aussi plusieurs gentilshommes, qui venaient dire

leur mot en si grave délibération. L'hospitalité était honnête, et on faisait bonne chère, le jeune héros servant à table comme fait Patrocle pour ses hôtes dans l'Iliade. Après une nuit où *chacun repose à son aise*, l'évêque chanta la messe, et, sur la fin du dîner, on se demanda comment il convenait de satisfaire l'ardeur du jeune guerrier et l'honneur de la famille. Chacun avait son avis. Aux uns, le roi Charles semblait d'humeur entreprenante et à ne pas laisser chômer le courage ; aux yeux d'autres, le duc de Bourbon était un maître à suivre. Mais l'amitié de la famille avec le duc de Savoie l'emporta : il ira donc près du prince, il sera son page ; son oncle le conduira, lui donnera un cheval, et le jour même un tailleur de la ville voisine apportait velours et satin, et travaillait toute la nuit pour habiller ce cadet de famille, qui ne demandait qu'à partir, heureux comme Cyrus de son vêtement et de son cheval généreux.

Il partait, il franchissait le seuil de ses pères, quand sa pauvre dame de mère voulut tout naturellement avoir son tour et sa part dans ces derniers adieux. On avait décidé du sort de son fils, et elle s'était soumise. Mais ses conseils et ses recommandations ne pouvaient lui manquer. Elle l'attendait dans une tour du château et « tendrement pleurait : car quoiqu'elle fût joyeuse de ce qu'il fût en voie de parvenir, amour de mère l'admonestait de larmoyer. » Elle sortit donc et lui dit : « Pierre, mon ami, vous allez au service d'un gentil prince, » et elle lui faisait trois recommandations et deux présents. De ces recommandations de mère, la première, comme on le pense bien, était d'aimer Dieu ; la seconde, d'être doux et courtois à tout gentilhomme et de se garder de tout orgueil ; la troisième, d'être bon et charitable aux pauvres nécessiteux du bien que Dieu ne manquera pas de lui faire, *car donner pour l'amour de Dieu n'appauvrit jamais personne*. Les deux petits dons qu'elle lui apportait n'étaient pas moins simples, pas moins maternels ; ils s'adressaient à d'autres besoins. Dans le monde épique, quelle mère ne tisse de ses mains un vêtement pour son fils, et les princesses ne s'occupent-elles pas du linge de la famille? C'était donc d'abord une petite bourse qu'elle portait dans sa manche, contenant six écus d'or et un de monnaie ; c'était aussi une mallette de linge. Elle la confiait à un serviteur de son frère pour qu'il la voulût donner en garde à un serviteur du duc de Savoie, jusqu'à ce que l'enfant fût en âge ; elle lui baillait deux écus pour ce dernier.

Voilà donc le train de cet intérieur de maison : la jeunesse est

hardie, impatiente du repos, elle dévore l'avenir et la gloire; pour se trouver sur gentil cheval, avec vêtements neufs, regardée et entourée, elle pense être en véritable paradis. La vieillesse, affaiblie et impuissante, renaît dans cet autre âge qui lui rappelle ses beaux jours; elle a ses souvenirs et ses espérances. Le père aime à voir son fils courir la carrière où les siens ont trouvé l'honneur. La mère est pleine d'une tendresse prévoyante. Volontiers, elle se chargerait de donner à la gloire la douceur et la bonté; aussi elle s'est réservé les conseils, les prières et les petits soins, qui adoucissent l'humeur en ôtant à la vie ses souffrances. Mais la simplicité n'est pas un mérite dans un tableau de famille. A quoi bon l'art ou l'éloquence entre gens qui s'entendent sans peine, quand l'affection parle plus haut que les paroles et qu'il n'est besoin que d'un désir pour être obéi? « Quand seras-tu bon, dit Socrate dans les mémoires de Xénophon, si tu ne l'es avec ton père? » Et nous, nous pouvons bien dire : Quand seras-tu naturel, simple, si ce n'est avec ton père ou avec ton fils? Il n'y a donc rien de merveilleux à ce que les moindres détails de ce départ nous mettent sous les yeux un monde que nous croyons avoir connu, et que ne dédaignaient pas de peindre les plus grands poëtes : le beau, c'est de savoir garder ce même sentiment de la nature, ce même goût humain avec les hommes à qui nous commandons, avec ceux qui admirent nos qualités ou condamnent nos défauts, avec les amis que leur complaisance aveugle, avec les ennemis que leurs préjugés aigrissent. Tel est le Bayard qu'a vu et peint son digne historien. Il ignore son courage, et il semble qu'il ne lui était pas possible de n'être pas brave et bon. Il est heureux de ce qui se présente à faire, et dans toute belle et bonne action il est l'obligé. Un attrait irrésistible l'appelle; il marche : « Allons, » dit-il, et dans le danger il est calme et gai; dans le succès, il est modéré et sans orgueil, parce que ni le danger ni le succès n'ont rien qui l'étonne. Un mot peint à la fois l'auteur et le héros : « Le soir de la journée de Marignan, le roi voulut grandement l'honorer; il prit l'ordre de chevalerie de sa main : il avait bien raison, car de meilleur ne l'eût su prendre. »

A Dieu ne plaise que je veuille louer et remarquer son intrépidité. Il a l'épée au côté, la lance à la main; il se bat comme un lion; il est hardi comme un page; rien n'est plus naturel, et je n'irai pas exposer, au nom de principes littéraires, les divers emplois d'une qualité qui se pique le moins d'être de nature à plaire à la littérature.

Mais puisque je cherche l'expression de sentiments naturels, je me demande s'il n'y a pas pour l'homme de guerre, c'est-à-dire pour celui qui tient à honneur de risquer sa vie, de forcer la fortune, de mépriser les menaces ou de vaincre les dangers, je me demande s'il n'y a pas des luttes plus difficiles et des combats plus pénibles à soutenir. Certes, pour ces fières humeurs, la bonne fortune a plus d'orgueil, la maladie plus de découragement, la rivalité plus de haine ou de dépit, et la force plus d'emportement. Dans les maladies mêmes, il y a encore bien des différences; une blessure, si grave qu'elle soit, n'est qu'une de ces misères attachées à la condition : on frappe, on est frappé. Mais la fièvre est décidément la grande épreuve de ces sortes de caractères; elle vient sans bruit et en secret, comme une surprise et un guet-apens : on est arrêté sans gloire, il faut se mettre au lit. Bayard a su être blessé; il n'a jamais bien appris à être malade. Cette double épreuve a du reste manqué à l'Achille de l'Iliade, qui fut aussi un chevalier sans peur. Il était invulnérable, et je ne sache pas qu'Homère lui ait prêté quelque maladie. Mais le loyal serviteur n'a pu défendre son maître de ces cruelles rigueurs attachées aux enfants des hommes.

Bayard sera donc blessé, et sa blessure lui donnera un certain air de générosité et de courtoisie, qu'un champ de bataille ne permet pas toujours[1]. On l'avait porté au plus vite dans la maison la plus apparente qu'on avait trouvée, le pillage allant du reste son train, et amenant force *pitiés*. On sait quelle hospitalité l'y reçut : une femme, deux filles qui tremblaient de peur se virent bientôt rassurées par l'autorité de ses paroles et la bonté de ses sentiments; elles lui donnaient agréable passe-temps, parce qu'elles savaient fort bien chanter, jouer du luth et travailler à l'aiguille. Lui, *qui jamais ne pensa méchanceté*, protégeait le logis et veillait à ce qu'il ne fût fait déplaisir aux jeunes filles. Cinq semaines se passèrent de cette façon sans mélancolie; mais on recommença à parler de guerre, et il lui sembla qu'il était guéri; il se leva, marcha dans sa chambre, pour voir s'il pouvait se soutenir : « un peu se trouva faible; mais le grand cœur qu'il avait ne lui donnait pas le loisir d'y songer longuement. » Au partir, qui était l'obligé? et qui devait le plus de grâces? La dame croyait que c'était elle; et elle offrait une petite boîte contenant deux

1. Tite-Live dit en parlant de Scipion qui rend une captive à son fiancé : *Accuratiore eum sermone, quam parentes, alloquitur*. XXVI, L.

mille cinq cents ducats. Bayard, redevenu frais et dispos, pouvait monter à cheval; le temps lui avait passé aussi vite que pouvait passer temps de repos : il était trop heureux pour n'être pas reconnaissant. La dame était ferme et d'un hardi courage à offrir; le chevalier, n'ayant jamais fait cas d'argent, riait en remerciant. Enfin, il transigea avec son honneur et la courtoisie; il accepta, mais partagea avec les deux jeunes filles, se réservant la moindre part d'argent, et ne demandant que leurs prières : « Vous savez, leur disait-il, que gens de guerre ne sont pas volontiers chargés de belles besognes pour présenter aux dames; de ma part me déplaît fort que je n'en sois point garni, pour vous en faire présent comme je suis tenu. » Et quand il sortit de cette bonne maison pour aller se battre à Ravenne, il emportait deux souvenirs faits de la main de ses hôtesses; il avait promis de les porter pour l'amour d'elles. Scipion était un victorieux qui faisait quelque peu sentir son pouvoir; il y a quelque chose de plus humain dans la bonté de Bayard. Si je relève ces histoires qui amusaient notre enfance, c'est que les guerres de religion vont venir avec leurs récits impitoyables, Montluc avec ses massacres raisonnés. Ici la guerre n'a véritablement de colère que pendant les jours de bataille; le lendemain, le soir même, cette bonté que Bossuet demande à l'homme de guerre reprend ses droits; mais, cette fois, il n'était que blessé.

Après Ravenne, les Français sortirent de l'Italie; Bayard en sortit le dernier. Il revint à Grenoble, chez son oncle l'évêque, qui lui avait donné son premier habit de page; c'était revenir au gîte. Il était à l'évêché bien reçu, bien traité, *comme la pierre en l'or ;* les dames le venaient voir; *elles ne pouvaient se saoûler de le louer :* la fièvre vint aussi. On comprend bien qu'elle fut la mal venue [1]. Il se plaignait donc de mourir si tôt, plainte éternelle ! et de mourir dans son lit, *comme une pucelle*, après tant d'assauts et de rencontres, après la belle fin du gentil duc de Nemours. C'était comme Énée, qui ne voulait pas mourir pendant la tempête, puisqu'il avait survécu à la prise de Troie. Cette fois il connut la mélancolie, et fit les plus piteuses complaintes qu'on ouït jamais. Pourtant, il finit par penser à lui; il songea qu'il pourrait bien être un grand pécheur, qu'il avait offensé Dieu, et il témoignait l'espoir de bientôt amender sa mauvaise vie,

1. La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
La Fontaine, VI, II.

s'il vivait plus longuement. Mais la fièvre le brûlant toujours, après Dieu, il s'adressa à ses saints ; il choisit saint Antoine qu'il avait aimé toute sa vie, et chercha en quelque façon à le piquer de générosité. Je ne voudrais pas rire en si grave circonstance ; mais vraiment le bon chevalier parle à son patron de prédilection, comme à un frère d'armes qui oublierait quelque peu les lois de la chevalerie : « Toute ma vie je t'ai tant aimé, et tant eus confiance en toi, et tu me laisses ici brûler en si extrême chaleur. » Oui, il a dû prier ainsi : nous demandons au gré de nos désirs, et selon que nous nous croyons des mérites ou des titres ; la seconde partie de sa plainte n'est guère moins vraie, quoiqu'elle semble presque accuser saint Antoine d'ingratitude : « Hélas ! as-tu point souvenance que, durant la guerre contre le pape en Italie, moi étant logé à Rubiera, en une de tes maisons, je la gardai de brûler, et sans moi y eût été mis le feu. » Et il lui déduit tout au long les avantages et les dangers de ce service, le temps qu'il avait là perdu, les menaces des ennemis. Il concluait qu'il était bien juste que le saint fît requête à Dieu, ou de le tirer du monde, ou de lui donner santé.

Ainsi se poursuit et s'écoule d'un cours tranquille, avec cette fine pointe d'esprit qui n'a jamais manqué à nos écrivains originaux, le tableau de la vie du brave chevalier. L'imagination n'avait rien à y ajouter ; la variété seule des accidents, les hasards des rencontres, une victoire et sa joie, une défaite et ses désordres, un pillage à arrêter, un compagnon à récompenser mettent tour à tour à l'épreuve les sentiments de ce cœur honnête et droit qui se donne au devoir, au malheur, à la générosité avec toute l'impétuosité d'un premier élan. Assurément, ce n'est pas un saint, comme le dit naïvement le conteur, son historien. Il a l'humeur prompte, et le premier mouvement vif. Un de ses admirateurs avouait qu'il était haut à la main, et allait volontiers du sien. Sous ce rapport, il ferait bien comme Achille, il se mettrait en colère pour une captive. Pourtant, je ne crois pas qu'il eût pu fournir à une Iliade : il revenait au plus vite. Son corps comme son esprit avaient des saillies qui l'emportaient ; c'étaient surprises des sens et appétit de la chair. Il allait assez bestialement les satisfaire ; mais en route, s'il rencontre l'occasion d'une bonne action, il la saisit avec la même facilité. Adieu pour aujourd'hui ce plaisir mauvais du corps ; il a mieux à faire que de le contenter, et il accomplit ce mieux. C'est un honnête homme autant qu'un grand capitaine, comme le disait madame de Sévigné de Turenne, dans l'élan un peu

ambitieux de sa douleur. Brantôme dit qu'étant enfant, il a beaucoup entendu parler de Bayard, et souvent demander pourquoi, avec tant d'activité, un courage si prompt à voler aux dangers et la faveur royale, il n'avait jamais commandé en chef, ni gouverné une province. Mais la raison en est simple! le trait de caractère que la chronique semble avoir été le plus jalouse de mettre en lumière, c'est justement ce naturel qui en faisait un *soldat d'aventure*, toujours libre et dispos, toujours prêt à voler où il lui plairait et *s'enfoncer aux dangers*, sans souci d'un corps qui le suivrait, du pain et du couvert qu'il lui faudrait procurer. Je suis assuré qu'il mettait au nombre de ses meilleures nuits celles où le conseil délibérant, il prenait un petit nombre de compagnons, tantôt vingt, tantôt *cinq cents de ses amis*, et il allait arrêter le trésorier de l'armée d'Espagne pour distribuer aux siens son trésor, ou bien surprendre le pape; mais il n'eut pas cette joie. Ce n'est pas sans raison que Cervantes a donné un si grand désintéressement à son héros. L'humeur de ces hommes d'armes était surtout de ne pas s'épargner, de courir l'aventure, de vivre au hasard et à l'aise, et de se payer chaque jour de leurs propres mains par le plaisir d'avoir vaincu un obstacle, forcé un danger et fait des heureux aux dépens de leurs exploits. Ils sont magnifiques et pauvres, parce que tout intérêt qui les rappellerait à eux-mêmes serait une gêne et trop souvent une tentation de lâcheté.

Mais il faut bien oublier le héros pour songer un peu au livre où il revit et à son mérite. Comme c'est un récit qui prend l'homme au jour où il monte à cheval pour la première fois et le mène jusqu'à l'heure où il se fait de son épée une croix pour mourir dans la religion de sa mère, il semble que ce soit comme une vie de Plutarque, plus longue et je dirai même plus morale, puisqu'elle ne s'inquiète nulle part ni de l'état, qui réclame bon nombre des pensées et des affections des hommes de l'antiquité, ni d'aucune doctrine philosophique qui donne à l'âme un accent particulier; c'est plutôt, je le répète, une espèce de cyropédie qui moralise moins que celle de Xénophon et rappelle plus les épisodes des poëmes épiques, qui aime davantage l'action comme modèle de vertus, et qui ne se propose jamais d'en faire un commentaire ni une leçon. C'est le passe-temps d'un esprit heureux, qui n'avait d'autre souci que de conserver une image vivante d'un homme tenu par tous pour le modèle des braves. Plus heureux que Plutarque, le loyal serviteur n'avait rien à emprunter à l'étude ni à l'imagination pour refaire ou animer une

vie intéressante; il n'avait pas même, comme madame de Sévigné, à battre son sujet et son admiration, à faire parler les uns, à chercher des anecdotes, à rassembler des souvenirs. Il avait suivi la fortune, partagé les aventures, aimé l'homme dont il se faisait un devoir de conserver la mémoire. Ç'avait été son honneur de marcher à ses côtés et d'avoir sa part dans ses dangers; c'était son plaisir de redire ce qu'il avait vu. On a dit à l'éloge de Bayard qu'il était l'homme qui disait et qui rencontrait le mieux; que, toujours joyeux à la guerre, il causait avec ses compagnons de si bonne grâce qu'ils en oubliaient toute fatigue et tout danger. Il semble que toute cette belle humeur n'ait pas été perdue, et que, par une pieuse reconnaissance, la fidélité d'un de ses compagnons ait payé à sa mémoire les bonnes heures qu'il lui devait. On aime à se figurer que ce fut le serviteur qui ne l'abandonna jamais, occupé encore à lui donner ses soins sous cet arbre devant lequel défilaient, comme devant une relique, les plus galants hommes des ennemis en donnant la chasse à nos soldats. Oui, ce fut ce compagnon ami à qui il se confessa faute de prêtre, qui fondait en larmes de le voir blessé mortellement, et que Bayard ranimait par ces douces et tristes paroles : « Jacques, mon ami, laisse ton deuil : c'est le vouloir de Dieu de m'ôter de ce monde; j'y ai, grâce à lui, longuement demeuré et reçu des biens et des honneurs plus qu'à moi n'appartient; tout le regret que j'ai à mourir, c'est que je n'ai pas si bien fait mon devoir que je devais; et bien était mon espérance, si plus longuement eusse vécu, d'amender les fautes passées. Mais puisque ainsi est, je supplie mon Créateur avoir pitié par son infinie miséricorde de ma pauvre âme; et j'ai espérance qu'il le fera, et que par sa grande bonté il n'usera point envers moi de rigueur de justice. Je te prie, Jacques, mon ami, qu'on ne m'enlève point de ce lieu; car, quand je me remue, je sens toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, hors la mort, laquelle me prendra bientôt. »

Me pardonnera-t-on d'avoir ainsi travaillé à remettre en lumière un vieux monument de notre littérature, effacé depuis longtemps par la gloire des écrivains qui ont suivi? A la fin du siècle, Brantôme l'admirait, Brantôme, l'écho fidèle de tant de jugements. Il le trouvait un aussi beau livre qu'on pouvait voir; il croyait que qui y aurait mis les yeux ne pourrait se saoûler de le lire et de l'admirer; il y renvoyait surtout la noblesse et la jeunesse, comme conditions et saisons où l'enivrement monte volontiers à la tête et fait oublier la

nature. Et il ajoutait ce dernier éloge : « Tout vieux roman qu'il est, il ne parle point mal et en aussi bons mots et termes qu'il est possible. » Il y a mieux encore que la phrase ouverte et franche comme l'aventure qu'elle raconte et le sentiment qu'elle exprime : il y a ce sentiment même, vrai, naïf, souvent généreux qui jaillit d'une âme droite et honnête, sans effort et d'un mouvement naturel. Louis XI et Commynes ne l'avaient point gâté ; mais le siècle qui voyait mourir si bravement ce chevalier sans reproche, qui composait son histoire sans soin et en faisait, aux mauvais jours, une lecture agréable pour les beaux esprits, ce siècle allait avoir de rudes épreuves à traverser. La guerre à l'étranger était déjà malheureuse et dure : elle aigrissait notre humeur en humiliant notre fierté nationale ; au dedans, les pratiques de la politique italienne, le luxe et le raffinement des arts introduits tout à coup chez des barbares encore violents, une certaine élégance de mœurs couvrant sans l'adoucir l'emportement des passions ; la guerre civile, la guerre de religion troubleront l'allure de notre caractère et de notre génie, et c'est pour cela qu'au moment de parler de ces violents et de ces raffinés qui vont aussi nous parler de leur temps, j'ai cru devoir m'arrêter avec complaisance sur un aussi bon Français, et saluer déjà de loin le génie qui fera Malherbe et Corneille.

FIN DE LA TRÉMOUILLE ET BAYARD.

ASSASSINAT DU DUC D'ORLÉANS

PAR JEAN SANS PEUR

DUC DE BOURGOGNE

PAR M. VALLET DE VIRIVILLE

DE L'ÉCOLE DES CHARTES

I

LE MEURTRE.

Le 23 novembre 1407, la reine de France, Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, recevait son beau-frère le duc d'Orléans dans son hôtel de Barbette[1], où le 10 du même mois, elle avait mis au monde un fils, qui était mort quelques heures après sa naissance. Le duc d'Orléans se rendait chaque jour auprès de la reine qu'il cherchait à distraire par son enjouement, et il ne se retirait ordinairement qu'après souper.

Huit heures venaient à peine de sonner et toutes les boutiques étaient déjà fermées; il faisait nuit noire. Thomas de Courteheuse, écuyer du roi, se présente à l'hôtel Barbette, et annonce au duc que le roi, son frère, le mande sans délai à l'hôtel Saint-Paul; le prince, sans défiance, fait seller sa mule, et après avoir pris congé de la reine, se dirige vers Saint-Paul, par la rue Vieille-du-Temple[2]. Sa suite ne se composait que de sept gentilshommes, qui se tenaient à distance; deux écuyers le précédaient, montés sur un même che-

1. L'hôtel Barbette ou Montaigu était situé rue Vieille-du-Temple, vis-à-vis l'Imprimerie impériale actuelle.

2. Monstrelet, éd. d'Arcq, t. I, p. 154. — Relig. de Saint-Denis, éd. Bellaguet, t. I, p. 731 et suiv.— Berry, dans Godefroy, p. 416. — Cousinot, 1859, in-16. — *Gestes des nobles*, ch. xc, p. 113. — P. Cochon, *ibid*, ch. VIII, p. 379. — Perceval de Cagny, ch. XXVIII. — Ser Cambio, *Annales de Lucques*, dans Muratori, t. XVIII, colonne 881.

val; quatre ou cinq valets de pied l'éclairaient avec des torches[1].

A soixante toises environ des murs de l'hôtel Barbette, dans la rue Vieille-du-Temple, à la hauteur de la rue des Rosiers, il est assailli tout à coup par des hommes embusqués devant une maison, à l'enseigne de Notre-Dame, en face de l'hôtel du maréchal de Rieux[2]. Sans armes et sans défense, revêtu seulement d'une robe de damas noir, fourrée de martre, le duc fredonnait quelque air favori, en agitant l'un de ses gants. Il entend résonner les cris : *à mort! à mort!* et est frappé au même instant. « Qu'est cecy, » s'écrie-t-il, « je suis le duc d'Orléans. » — « C'est ce que nous demandons, » lui est-il répondu; et les coups se succèdent. Les meurtriers au nombre de seize, étaient armés de haches, d'épées, de becs de faucon et de massues hérissées de pointes de fer; le duc a le poing coupé, et bientôt il tombe de sa mule le crâne fracassé. Une fois à terre, il est « martelé » et reste sur la place, couvert de blessures. Deux larges plaies sillonnent sa figure, de l'œil gauche à l'oreille droite; son bras droit tranché par le milieu, est désarticulé au pliant du coude; sa cervelle tout entière se répand sur le pavé[3].

Les assassins étaient *embrunchés*[4]. Celui qui paraissait en être le chef, et qui avait donné le signal de l'attaque, avait porté à Louis d'Orléans les coups les plus terribles. Le crime consommé, il avait traîné le cadavre sanglant sur un tas de boue et s'était assuré, à la lueur d'une torche, que le prince était bien mort. Ce forcené se nommait Raoul d'Octonville ou d'Auquetonville; c'était un ancien général des finances, destitué par le duc d'Orléans. La plupart de ses

1. *Information du prévôt de Paris*, manuscrit de la Biblioth. de l'Institut, n° 340, déposition du témoin Jacquette, femme Griffart. — Pons Héviter, *Hist. de Bourgogne*, 1639, in-8, p. 173. — *Mémoire* de Bonami, académie des Inscript., t. XXI, p. 715 et suiv.

2. Voyez le plan qui accompagne le Mémoire de Bonami. L'emplacement de l'hôtel de Rieux est occupé aujourd'hui par l'ancien hôtel Amelot de Biseuil, du temps de Louis XIV (1660), qui porte le n° 47. On voit encore au coin des rues Vieille-du-Temple et des Francs-Bourgeois une tourelle taillée à pans, ouvragée de meneaux en relief. C'est un ancien débris des bâtiments qui attenaient jadis au palais ou hôtel de Barbette.

3. Sources citées.

4. Terme spécial usité dans une ordonnance rendue le 9 mars 1399 (ancien style) contre « plusieurs nobles et autres, qui, de nouvel ont prins à chevaucher, les visages *embrunchez* (masqués) de leurs chaperons, tellement qu'on ne les peult congnoistre, ne veoir leurs visages à descouvert, excepté les yeux seulement. » (*Ordonnances*, t. VIII, p. 364.)

compagnons étaient des hommes obscurs dont on a seulement conservé les noms.

Raoul d'Octonville avait formé une première brigade de trois hommes, qui devaient spécialement l'assister; c'étaient : Berthet de Montonnes dit Holinghet, Jean Idier et Huguenin Idier, frères. Une seconde brigade composée de cinq serviteurs ou compagnons : Jean Lormois, Jean Simonet, Jean Michel, Pierre Baillet et Guillaume de Montdidier, venait à la suite sous le commandement de Robin de Laictre.

Guillaume de Courteheuse et Thomas de Courteheuse, l'émissaire qui avait attiré le prince au dehors, tous deux natifs du comté de Guines, et Jean de la Motte, qui avait sous ses ordres Guillaume Séodane, Roillequin de Warl et Guillaume Berclou vinrent se joindre à Robin de Laictre [1].

Un écuyer de Louis duc d'Orléans partagea son sort; il s'appelait Jacques ou Jacob de Malkeren, du duché de Gueldre. Lorsqu'il vit son maître abattu, il s'efforça de lui faire un rempart de son corps et fut massacré comme le prince [2]. Deux valets de fruiterie, de la suite du duc, cherchèrent également à le défendre. Le premier, nommé Robinet Huppe, portait un des flambeaux qui éclairaient sa marche. Il cria au meurtre et se mit en devoir de secourir son maître. Mais blessé à la tête et au bras de deux coups de tranchant, il se réfugia dans une maison voisine, où Amelotte Lavelle, fleuriste ou *chapelière* [3] de la rue des Rosiers, le recueillit mourant. Le blessé néanmoins se rétablit, et le 29 janvier 1408, il reçut, des héritiers de Louis, une gratification de dix livres. Une somme de douze livres fut en même temps allouée à Guillaume Quidoit, compagnon de Robinet, « *qui fut semblablement mutilé avec mon dit seigneur* [4].

1. *Mémoires* de Bauyn ou Bouin, compilés d'après les archives de la Cour des comptes de Dijon; Mss de la Bibliothèque de l'Institut, n° 372. — Monstrelet et autres sources citées.

Quatre ans plus tard, les enfants d'Orléans adressèrent au roi une sorte de sommation dans laquelle ils désignaient comme ayant été « consentans et participans de la mort du duc : Charles de Savoisy, Antoine de Craon, le seigneur de Heilly, Renier Pot et autres chevaliers. » (*Gestes des nobles*, par le chancelier d'Orléans, ch. cx; K. 56, n° 18; XX 1479, f° 162.

2. *Information du prévôt*. — *Mémoire* de Bauyn. — Monstrelet.

3. Faiseuse de chapeaux de fleurs.

4. Bonami, p. 531. — A. Champollion, *Louis et Charles d'Orléans*, p. 266. — On lit dans le *Catalogue des archives Joursanvault*, t. I, p. 60, n° 429, l'in-

Le reste de l'escorte, assailli par les assassins, prit la fuite. Quand le meurtre fut consommé, un témoin vit, à la lueur des torches, un homme à chaperon rouge descendant sur les yeux [1], probablement Raoul d'Octonville, sortir de la maison à l'enseigne Notre-Dame. Il dit aux autres : « Éteignez tout ; allons-nous-en, il est bien mort [2]. »

Le cheval qui portait les deux écuyers précédait le prince d'assez loin, et il avait passé sans être arrêté ; effrayé sans doute par le cliquetis d'armes qui retentit tout à coup, au moment de l'attaque, il se mit à hennir et à courir, de telle sorte que les cavaliers ne purent d'abord le maîtriser. Lorsqu'ils eurent calmé l'animal et ralenti son allure, ils virent la mule du duc qui accourait toute seule vers eux. Pensant que le prince avait été simplement démonté, ils retournèrent sur leurs pas et atteignirent bientôt le théâtre du crime. Là, menacés de mort à leur tour par la troupe des meurtriers, ils n'eurent que le temps de fuir jusqu'à la porte Barbette, et de se jeter dans le corps de garde du palais de la reine, en criant : *au meurtre* [3] !

A peine s'étaient-ils éloignés qu'un des assassins fit entendre ces mots : *le feu ! le feu !* C'était un signal convenu, et la maison fut aussitôt toute en flammes. Après avoir assené un dernier coup à leur victime, les meurtriers opérèrent rapidement leur retraite. Les uns étaient à cheval, la plupart *embrunchés*, et munis de nouvelles armes, arcs, demi-lances ou archegayes et bâtons ferrés. Les autres à pied, suivaient, en courant. Tous prirent les rues des Blancs-Manteaux, Simon-le-Franc, Maubuée, Saint-Martin, aux Ours et Saint-Denis, puis Mauconseil. Quelques voisins, alarmés par ce tumulte inopiné, avaient ouvert leurs guichets ou fenêtres. Les archers leur lancèrent des flèches pour les effrayer, et les empêcher de prêter main-forte à ceux qui se seraient mis à leur poursuite. Pendant le trajet, ils rencontrèrent quelques boutiques encore éclairées, et en passant, ils criaient insolemment : « éteignez, ribauds, éteignez ! » Arrivés rue Saint-Martin, au coin de la rue aux Oues [4], ou aux Ours, devant l'hôtel de maître Jean Le Roy, barbier, qui expédiait des pratiques pour quelque fête du lendemain, ils renversèrent d'un coup d'archegaye

dication suivante : « Varlet chargé en 1407 de ramener à la duchesse Doulcet le chien du duc. »

1. Voyez, ci-dessus, p. 242, note 4, au mot *embrunché*.
2. *Information du prévôt.* — Mémoire de Bonami.
3. Monstrelet.
4. Primitivement rue aux *Oies*, alors appelées *Oues*.

deux chandelles placées dans un chandelier suspendu à des chaînettes de fer. Ils semaient en même temps sur leur route des chausse-trapes de fer, destinées à faire trébucher s'il y avait lieu, dans l'obscurité, les chevaux du guet royal et des gens de justice. Les seize assassins atteignirent ainsi sans encombre l'hôtel d'Artois, demeure de Jean, duc de Bourgogne. Cet hôtel était situé rue Mauconseil, derrière l'hôpital des pèlerins de Saint-Jacques. C'est de là que l'ordre du meurtre était parti; c'était là qu'un asile assuré devait s'ouvrir pour les meurtriers[1].

II

RIVALITÉ D'ORLÉANS ET DE BOURGOGNE. — ORIGINE DE LA HAINE DU DUC JEAN CONTRE LOUIS D'ORLÉANS.

Philippe le Hardi était mort le 27 avril 1404, et en ceignant la couronne ducale, Jean sans Peur avait conservé les sentiments hostiles que son père avait tant de fois témoignés au duc d'Orléans.

D'après le chancelier Cousinot, chroniqueur de la maison d'Orléans, cette ardente animosité avait pris naissance dès l'année 1403, à l'occasion des querelles survenues entre Benoît XIII et ses cardinaux. Charles VI ayant député plusieurs des princes, ses parents, à la cour d'Avignon, la garde des cardinaux fut remise au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, sexagénaire. Au jeune frère du roi, Louis, duc d'Orléans[2], échut l'honneur de veiller sur la personne du souverain pontife.

Dès ce moment, la prééminence et l'autorité du duc Louis auraient excité le dépit de Philippe[3] et cette haine profonde qu'il devait transmettre à son fils. Mais on peut affirmer que la rivalité des maisons de Bourgogne et d'Orléans remontait plus haut; que déjà l'oncle et le neveu s'étaient disputé le pouvoir pendant la maladie du roi, et que cette nouvelle cause de dissentiment n'avait qu'un caractère tout à fait secondaire. Quoi qu'il en soit, Louis, duc d'Orléans, s'étant constitué le champion de Benoît XIII, le duc de Bourgogne, fort de l'opinion des clercs français et de l'Université de Paris, se déclara l'adversaire du pontife. A la mort de Philippe le Hardi arri-

1. *Information*, Monstrelet, auteurs cités.
2. Le 24 janvier 1404, le duc d'Orléans était au pont Saint-Esprit, et le 27 à la cour d'Avignon. (Aimé Champollion, *Louis et Charles d'Orléans*, p. 252.)
3. *Gestes des nobles*, chap. LXXXI, dans Cousinot, 1859, in-16, p. 108.

vée peu de temps après, des messagers d'Avignon apportèrent en Flandre deux bulles ou rescrits de Benoît XIII adressées à ce prince et qui furent ouvertes par le nouveau duc de Bourgogne, Jean sans Peur, dont elles éveillèrent le ressentiment[1].

Dans la première, le pape, cédant à l'influence de Louis, invitait Philippe à ne plus s'immiscer désormais dans les affaires du royaume de France, et lui conseillait de réserver ce soin ou cette prérogative à son jeune neveu. La seconde, tenue secrète, devait être d'une nature plus provoquante encore, car nous savons par le témoignage d'un contemporain, Basin, évêque et chroniqueur normand, qu'à la lecture de cette dépêche, Jean fut saisi d'un véritable accès de fureur. Il convoqua aussitôt son conseil[2] et commença par déclarer[3] qu'il avait résolu de mettre à mort le duc d'Orléans, demandant quel serait le moyen le plus sûr d'atteindre ce but sans danger. Les conseillers épouvantés cherchèrent d'abord à détourner le prince de cette criminelle pensée. Le duc alors les somma, sous peine de la vie, de remplir envers lui leur devoir de serviteurs fidèles. Il insista sur ce point : qu'il ne les interrogeait pas sur la question principale, mais sur les voies qui leur sembleraient les plus favorables à la réussite de son dessein. Car ce dessein, disait-il, était arrêté, dans sa souveraine volonté, d'une manière irrévocable.

Ainsi forcés dans leurs derniers retranchements, les conseillers sollicitèrent un délai de trois jours pour donner leur avis, et, ce délai expiré, ils estimèrent que le duc devait s'attacher avant tout à se concilier l'opinion publique.

Conformément à cette décision, on ne cessa de répandre adroitement, par les bonnes villes et ailleurs, que le duc d'Orléans était seul coupable des énormes impôts qui écrasaient le pays, comme aussi de tous les abus du gouvernement. On insinuait en même temps que le duc de Bourgogne, au contraire, était le véritable ami du peuple et le fidèle gardien des libertés publiques[4].

Selon le même auteur, Basin, le duc Jean de Bourgogne avait déjà, depuis plusieurs années, juré la mort du duc Louis, son cousin. D'après cet évêque, qui tenait, dit-il, ses informations

1. Continuateur des *Chroniques* de Baudouin d'Avesne, dans Lettenhove ci-après.

2. Keroyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, t. IV, p. 123.

3. *Mémoires* de Thomas Basin, ch. III.

4. *Id., ibid.*

de hauts personnages, c'était pour venger une injure personnelle que le meurtre avait été résolu. Du vivant de Philippe le Hardi, dans une fête de nuit chez le roi, la belle Marguerite, épouse de Jean, alors duc de Nevers, avait été l'objet des poursuites du jeune duc d'Orléans et n'avait échappé qu'avec peine à ses trop vives instances. Dans son indignation, elle avait raconté cette scène à son époux, qui, dès lors, s'était engagé par serment à laver cet outrage dans le sang de son rival [1].

Le pape Pie II (Énée Piccolomini), dans ses piquants Mémoires, attribue à cette haine acharnée une cause analogue. Jean et Louis, suivant cet auteur, adressaient chacun de leur côté leurs vœux criminels à une femme mariée. Tous deux jeunes et emportés par une aveugle passion, ils se croyaient sûrs de la fidélité de leur maîtresse.

Jean de Bourgogne découvrit cependant que lui-même était la dupe de celle qui trompait déjà son mari, et qu'il avait Louis pour rival. Dès ce jour, il aurait résolu la mort de son cousin [2]. Le même Pie II assigne une seconde cause ou origine à cette violente inimitié. Philippe le Hardi et le duc d'Orléans, ajoute-t-il, prétendaient à l'envi à la direction des affaires. Cet antagonisme produisait de fréquentes altercations entre les deux princes.

Un jour, dans la chaleur de la dispute : « Eh quoi ! dit le vieux duc à son jeune parent, vous voulez gouverner le roi ; mais apprenez donc d'abord à vous gouverner vous-même ! »

A ces mots, le duc Louis, entraîné par la colère, frappa son oncle au visage. Philippe crut devoir dévorer cet affront ; mais après sa mort, le duc Jean, joignant ses propres griefs à ceux de son père, aurait prémédité de comprendre la punition de tant d'injures dans sa vengeance [3].

D'autres motifs encore ont été donnés à ce crime.

Une compilation de la fin du seizième siècle, fort suspecte, il faut le dire, et intitulée : *La grande Chronique hollandaise*, fait remonter l'antagonisme des deux maisons non pas seulement au père, mais au grand-père maternel du duc Jean, qui se nommait Louis de Male, comte de Flandre [4].

1. Basin, *ibid.*, ch. II.
2. *Mémoires de Pie II*, 1614, in-fol., p. 149-150.
3. *Ibidem.*
4. « Aucuns disent que les causes de ce meurtre fut pour ce que Louys,

On y trouve aussi l'anecdote suivante : Louis d'Orléans avait pour maîtresse la femme d'un de ses chevaliers. Il joua aux dés avec le mari et lui gagna tout ce qu'il possédait : son château, ses terres et ses meubles. Le chevalier, éperdu, se jeta aux pieds de Louis, implorant avec désespoir un moyen de se racheter de sa ruine. Le prince lui fit remise de sa dette, à la condition qu'il le débarrasserait de Jean de Bourgogne.

En effet, poursuit la même chronique, lorsque le duc de Bourgogne revint de Flandre [1], le chevalier, aposté, se mit en devoir d'accomplir sa promesse; mais le duc était si bien entouré des archers de sa garde que le meurtrier dut renoncer à l'exécution de son dessein. Pressé ensuite par le remords et par son propre ressentiment de la conduite de sa femme, il révéla au duc de Bourgogne la mission dont il avait été chargé. Jean répondit à cette confidence en proposant à son tour au chevalier d'assassiner le duc d'Orléans [2].

Ce nouveau pacte fut également accepté. Mais, depuis, Jean de Bourgogne y renonça et chargea une autre main du meurtre de son parent. Telle est l'une des versions reproduites par la *Grande chronique hollandaise*.

En voici une troisième :

duc d'Orléans, en l'an 1383 avoit tellement froissé Louis, comte de Flandres, le pressant entre une couche et une muraille, que trois jours après il en mourut. » (*La grande chronique... de Hollande...*, etc., par J.-F. Le Petit, 1601, in-folio, t. I, p. 342.) Cette première anecdote est évidemment apocryphe. En 1383, Louis de Male avait cinquante-trois ans et Louis, duc d'Orléans, né le 13 mars 1372, était un enfant.

1. Vers le mois d'août 1407.

2. La chronique de P. Cochon donne un corps plus précis et plus étendu à cette imputation. Ce chroniqueur affirme que Raoul d'Octonville proposa d'abord à Louis, duc d'Orléans, de mettre à mort Jean de Bourgogne; mais, lorsque déjà il avait reçu d'avance le prix du meurtre, Raoul se sentit des remords ou des scrupules. Il alla trouver le duc de Bourgogne et lui confia ce secret. Il lui déclara qu'il aimait mieux « se parjurer » vis-à-vis de Louis d'Orléans que d'assassiner, en la personne de Jean, le fils de son bienfaiteur. Le duc de Bourgogne alors aurait offert à Raoul « d'entreprendre l'opposite, » à savoir, de tuer Louis, duc d'Orléans, ce que Raoul accepta très-volontiers. C'est ainsi, dit-il, que Louis, duc d'Orléans, fut frappé par Raoul d'Octonville. (*Chronique* de P. Cochon, ch. VIII, p. 380.) Cette version était en quelque sorte la version officielle répandue dans les États de Bourgogne. — La chronique de Liége reproduit expressément cette même thèse. (Voy. Chapeauville, *Historiens de Liége*, t. III, p. 80.)

Louis d'Orléans aurait montré à son cousin de Bourgogne une suite de portraits qui décoraient une certaine pièce de son hôtel. Au nombre de ces portraits représentant les diverses femmes dont le duc Louis se vantait d'avoir obtenu les faveurs, Jean sans Peur aurait reconnu l'image de sa propre épouse, la duchesse de Bourgogne [1].

Enfin, d'après un dernier chroniqueur contemporain, Jean aurait subi lui-même, de la part du duc Louis, l'outrage d'un soufflet en présence de son père, Philippe le Hardi [2].

Parmi ces diverses assertions, il en est une qui nous semble devoir être tout d'abord écartée, c'est celle qui tend à représenter Louis duc d'Orléans comme ayant le premier donné l'ordre d'assassiner son cousin de Bourgogne. Une telle pensée ne saurait absolument s'accorder avec le caractère bouillant, téméraire, mais sans fiel et sans duplicité, du duc Louis d'Orléans. Il est facile de reconnaître qu'une pareille insinuation n'a pu être mise en avant que par les amis du duc Jean sans Peur.

Quant aux autres imputations qui viennent d'être énumérées, elles ont un fond de vérité incontestable. La vie tout entière du duc d'Orléans présente une telle succession de faits semblables, qu'on peut aisément admettre que le duc de Bourgogne se soit trouvé froissé par la rivalité de son cousin dans maintes circonstances; mais ces griefs ne sauraient atténuer l'horreur du crime ni l'excuser.

1. *Chronique hollandaise, loc. cit.*, et D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. III, pag. 251.

2. Continuateur de Baudouin d'Avesne, dans Lettenhove, t. IV, p. 123. — Si toutes ces hypothèses ne suffisaient pas pour épuiser sur cette matière la curiosité du lecteur, nous pourrions en indiquer une dernière, qui n'a point été émise jusqu'ici par les historiens modernes. En 1407, Jean de Bavière, évêque élu de Liége, était assiégé dans Maëstricht par ses sujets révoltés. Il vint à Paris solliciter des secours qui lui furent promis. Une date fut même assignée pour l'entrée des troupes françaises sur le territoire de Liége. Mais au jour indiqué, au lieu des secours promis, le prince-évêque, livré à un péril éminent, reçut l'avis qu'il ne devait plus compter sur les forces françaises. Tout semble démontrer que ce contre-ordre fut dicté par Louis, duc d'Orléans. Jean de Bourgogne prenait le plus ardent intérêt à la querelle de son parent et allié Jean de Bavière. Il ne serait point impossible que cette circonstance ait contribué à déterminer la catastrophe de la rue Vieille-du-Temple. Nous nous bornons à noter ici cette nouvelle conjecture.

III

PRÉMÉDITATION DU MEURTRE. — RÔLE DES SUBALTERNES.

Trois ans s'étaient écoulés depuis le jour où le duc Jean de Bourgogne avait froidement résolu le meurtre de Louis. Il avait habilement employé ce temps à diffamer son rival et à s'assurer de la faveur populaire; mais, pour arriver à son but, il avait eu à surmonter bien des difficultés.

En 1405, au mois d'août, Charles VI était malade[1]; Louis duc d'Orléans et la reine voulurent entraîner auprès d'eux à Melun le jeune Dauphin, qui représentait la puissance royale. Le duc de Bourgogne, averti, accourut sur-le-champ et ramena d'autorité le jeune prince, de Juvisy, où il était déjà arrivé, au sein de la capitale[2].

Une réconciliation qui suivit ce conflit fut ménagée entre les deux ducs par les princes du sang. Ils se jurèrent fraternité et *compagnie d'armes*, échangèrent leurs ordres et devises, prêtèrent serment entre les mains de Jean de Montaigu, évêque de Chartres, touchèrent les saints canons de la messe et la croix de l'autel, puis communièrent l'un et l'autre avec les deux fragments d'une même hostie consacrée. A partir de ce jour, ils burent, mangèrent et couchèrent ensemble; ils se prodiguèrent en un mot les témoignages les plus avérés, les plus solennels d'alliance ou d'intime amitié en usage parmi les gentilshommes[3].

L'ordre ou la devise que le duc d'Orléans avait récemment choisie s'appliquait, aux yeux de tous, à son compétiteur le duc de Bourgogne. Cette devise consistait en un bâton noueux, avec ces mots : *Je l'ennuie*. Celle que le duc Jean avait adoptée de son côté se composait d'un rabot[4], pour *planer,* disaient les Bourguignons, le bâton noueux. L'inscription était en flamand : Ich houd, *je le tiens.*

Au mois de mai 1406, les deux jeunes princes dînèrent ensemble. Jean offrit à son cousin un rabot d'or en bijouterie, assis sur un ais

1. Relig. de Saint-Denis, t. I, p. 290 et suiv.

2. Labbe, *Alliance chronologique,* t. II, p. 702.

3. *Mémoires* de Bauyn. — Cousinot, *Gestes des nobles*, ch. LXXXV, p. 110. — *Plaidoyer* de l'abbé de Cérisy, dans Monstrelet; édition d'Arcq, t. I, p. 304 et suiv.

4. D. Plancher, t. III, p. 233.

d'or et enrichi d'une émeraude. Le duc d'Orléans accepta ce présent avec courtoisie. La duchesse d'Orléans, Valentine, lorsqu'elle mourut, quelques années plus tard, possédait encore parmi ses joyaux de semblables rabots d'or à la devise du duc de Bourgogne[1].

Peu de temps après (juillet 1406) eut lieu le mariage de Charles, comte d'Angoulême, fils de Louis d'Orléans. Ces noces furent célébrées avec une grande pompe, en présence de la reine et de toute la cour, à Compiègne. Le premier jour des fêtes, les deux princes se montrèrent vêtus avec une très-grande somptuosité. La robe du duc Jean, lamée d'or et d'argent, était semée de rabots d'or. Le lendemain, il parut, aux divertissements qui suivirent, avec une robe de drap noir chargée de bâtons noueux, à la devise du duc d'Orléans[2].

Cependant, sous le masque de ces démonstrations amicales, la haine s'accroissait dans le cœur du vindicatif Jean sans Peur. Une taille exorbitante venait d'être levée, et au mois de septembre de la même année 1406, les deux princes se mettaient en campagne pour aller combattre les Anglais.

Jean se dirigea vers Calais et Saint-Omer, suivi de troupes nombreuses, armées et équipées à grands frais.

Louis d'Orléans commandait un corps d'expédition non moins considérable, et devait assiéger Bourg en Guyenne.

Cette double entreprise ne réussit pas. Dès le mois de novembre, Jean, contrarié par le mauvais temps et ne pouvant obtenir sa part de la taille imposée au royaume, fut obligé de renoncer au but proposé. Le 11 novembre, il licencia ses troupes, et revint dans la capitale sans avoir même vu l'ennemi[3].

Le duc d'Orléans continua de tenir la campagne jusqu'au 2 février 1407[4], mais aussi infructueusement. Battu près de Bordeaux, il ramena bientôt son armée, après s'être montré général inhabile et imprévoyant.

Jean de Bourgogne, qui avait manqué d'argent, attribua son insuccès à l'influence hostile que Louis d'Orléans (bien qu'absent de Paris lui-même) aurait exercée pendant le cours de la guerre sur le

1. A. Champollion, *Louis et Charles d'Orléans*, p. 283.

2. A. Champollion, les *Poésies* de Charles duc d'Orléans, 1842, in-8°; Introduction, p. iij. — D. Plancher, t. III, p. 235. — Abbé de Cérisy, cité, p. 304.

3. Monstrelet, édit. d'Arcq, t. I, p. 136.

4. *Chronique* de P. Cochon, ch. VII, p. 376.

gouvernement. Son ressentiment ne connut plus de bornes[1], et, « se croyant perdu d'honneur et de réputation par la jalousie et l'inimitié de son cousin, il se détermina à le faire assassiner[2]. »

Louis, au mois de novembre 1407, relevait de maladie. Il était resté souffrant pendant l'été à Montargis, puis à Beauté[3] près Vincennes, et revenait passer l'hiver dans la capitale. Le duc Jean était allé plusieurs fois lui rendre visite à Beauté; il le vit aussi à Paris, du 17 au 20 novembre, dans son hôtel de Bohême, lui témoignant toujours le plus affectueux intérêt, et cependant les meurtriers étaient déjà gagés et apostés[4].

Le 7 avril 1407, Jean de Bourgogne avait contracté un traité d'alliance offensive et défensive avec le duc de Lorraine[5], dans le but avoué de renverser le duc d'Orléans.

Le 24 juin suivant, un jeune homme en habit d'écolier, nommé Jean Cordelant, clerc de l'Uuiversité, se présenta rue Saint-Martin, au domicile d'un courtier de maisons, François d'Asignac, et le chargea de trouver en location un logis qui fût situé rue Saint-Antoine ou dans les environs de l'hôtel de Saint-Paul. Mais il n'y en avait pas de vacant. Le duc de Bourgogne revint de Flandre à Paris vers la fin d'août 1407[6]. Au mois de novembre, Jean Cordelant pria le courtier de recommencer ses recherches et de les étendre à la rue Vieille-du-Temple, dans le voisinage de la reine. François d'Asignac lui signala bientôt l'hôtel de Notre-Dame. Cette maison était vide et à louer depuis le terme de la Saint-Jean. Cordelant fit marché sur l'heure. Il dit qu'il se proposait d'y mettre vins, blés et autres « *garnisons.* » Il voulait en outre y loger lui-même avec un sien compagnon qu'il ne nomma point (Raoul d'Octonville).

L'écolier paya six mois d'avance, et, le 17 novembre, prit possession des lieux en y installant Raoul d'Octonville et sa bande[7].

Le dimanche 20 novembre, Jean, duc de Berry, réunit à Paris, en son hôtel de Nesle, ses deux neveux. Dans la matinée, les trois

1. Religieux, in-4°, t. III, p. 448 et suiv. — Monstrelet. — Cousinot. — P. Cochon.
2. *Mémoires* de Bauyn.
3. Il était à Beauté le 6 octobre. (K. 56. pièce 16.)
4. D. Plancher, t. III; preuves, p. cclxxviij.
5. *Mémoires* de Bauyn.
6. Keroyn de Lettenhove, *Hist. de Flandre*, t. IV, p. 145.
7. *Information, Mémoires* de Bonami, p. 522-3.

princes se rendirent de compagnie à l'église voisine, celle des Grands-Augustins. Là, Jean et Louis, au pied des autels, se jurèrent devant Dieu, avec l'oubli de leurs querelles, amitié et fraternité pour l'avenir. Puis ils entendirent la même messe et reçurent tous deux l'eucharistie. Les trois ducs, avant midi, revinrent ensuite dîner à l'hôtel de Nesle. A l'issue du repas, Louis d'Orléans offrit au duc de Bourgogne l'ordre du Porc-Épic, qu'il avait institué en 1393, lors de la naissance de son fils aîné Charles, depuis duc d'Orléans et poëte célèbre. Il en passa lui-même les insignes (c'était un collier d'or) autour du cou de son cousin. Les trois princes enfin couronnèrent cette journée de paix en s'embrassant *avec des larmes de joie* [1].

Le mardi 22 novembre, un conseil fut tenu par-devant le roi à Saint-Paul. Les ducs d'Orléans et de Bourgogne y siégèrent ensemble. Après la séance, suivant l'usage du temps, ils prirent des épices ou confitures de chambre et burent ensemble le vin de congé. Louis invita Jean sans Peur à dîner pour le dimanche suivant [2].

Le lendemain, mercredi 23 novembre, Louis, duc d'Orléans, périssait assassiné par les ordres de Jean, duc de Bourgogne, comme nous l'avons rapporté ci-dessus.

En présence de pareils faits, on aimerait à découvrir la preuve que dans la consommation de cet acte odieux, la volonté de Jean ne fut point présente ou active, et qu'elle ne s'exerça pas, du moins, en toute liberté; malheureusement, tout prouve le contraire. Néanmoins il est certain que des haines subalternes, plus puissantes que son ressentiment personnel s'étaient levées menaçantes autour du duc d'Orléans. Les bras que Jean avait armés n'auraient pas sans doute obéi à un contre-ordre dicté par le remords ou la pitié. Les assassins aux gages du duc de Bourgogne ne lui eussent point permis la moindre hésitation. Ces subalternes, ennemis de Louis, devenus les familiers du duc Jean, trouvaient trop bien leur compte au marché qu'ils avaient souscrit. En obtenant, d'un mot de sa bouche seulement, l'*autorisation* de commettre le crime, ils s'assuraient, du même coup, l'impunité, le salaire et la satisfaction de leur propre vengeance. Le premier de ces subalternes, Raoul d'Octonville, présidait à l'exécution.

1. *Mémorial* de Hanotin de Clériaux, hérault de Louis, duc d'Orléans, dans les *Gestes des nobles*, ch. xc, p. 115.
2. D. Plancher, t. III; preuves, p. cclxxviij.

C'était un noble normand de race ancienne et d'épée. D'abord écuyer du roi, en 1392, il avait, un peu plus tard, embrassé la carrière des finances[1], carrière pleine de périls à la cour de Charles VI. En 1397, il devint conseiller supérieur des finances, ayant juridiction générale, avec Jean Chanteprime et l'archevêque de Besançon[2], et trésorier de Guyenne. En 1399, la reine réclamait de lui une somme de sept mille livres qu'il niait avoir reçue, et pour laquelle il fut poursuivi judiciairement[3].

Il était, en 1401, à raison de cette créance, actionné pardevant le parlement de Paris, qui le citait à comparaître[4].

Le 3 août 1402, Philippe le Hardi convoqua dans son propre hôtel à Paris les gens des comptes, auxquels il enjoignit d'avoir, en sa présence, à reconnaître et accueillir en qualité de trésorier du roi, Raoul d'Octonville[5]. De leur côté Monstrelet et le Religieux de Saint-Denis nous apprennent que Raoul d'Octonville avait été, *pour cause de malversation*, destitué de cet office royal, par l'autorité du duc d'Orléans; ils ajoutent que Raoul, en perdant son emploi, fut également dépouillé de tous ses biens meubles.

Enfin un autre chroniqueur présente ce même fait sous un jour différent.

Raoul d'Octonville, au rapport de Wavrin de Forestel, était trésorier général de Normandie. Louis, duc d'Orléans, cependant, entretenait avec la femme de Raoul des relations criminelles. Le mari outragé murmura. Le duc répondit à ses plaintes en le faisant destituer de son office[6]. Tels furent les griefs qui armèrent la main de Raoul d'Octonville.

Un second agent, moins connu, de cet affreux attentat se nommait Jodino ou Dino Rapondi.

C'était un marchand italien ou lombard[7], natif de Lucques. Dès 1369, il avait un comptoir à Bruges et fut un des banquiers qui prê-

1. Mss. Gaignères, 772, I. Note communiquée par M. le baron Pichon.
2. Charles du Lys, *Traité des trésoriers;* 1618, in-4°, p. 10.
3. K. K. 41, f. 260.
4. *Matinées,* registre III, f. 134.
5. Gaignères, 772, I, p. 19.
6. *Chroniques* de Wavrin, t. I, page 191-2, publiées par mademoiselle Dupont.
7. On désignait sous cette commune dénomination les marchands venus des diverses contrées de l'Italie.

tèrent de l'argent à Philippe le Hardi, à l'époque de son mariage avec Marguerite de Male [1]. Il était déjà maître d'hôtel et conseiller du duc de Bourgogne [2]. En 1384 et années suivantes, nous le retrouvons fournisseur du roi, de la reine et de Louis d'Orléans, alors duc de Touraine [3]. A Paris, il possédait rue de la Vieille-Monnaie *l'Ostel de Digne Responde*, cité par Guillebert de Metz comme une des merveilles de la capitale [4].

Le vaste trafic qu'il exerçait embrassait toutes sortes de denrées et d'objets précieux, tels que fourrures, étoffes d'Italie et d'Orient, livres manuscrits, bijoux, métaux, etc [5].

Dino Rapondi, cependant, entretenait des relations et contractait des liens étroits avec la cour de Bourgogne.

En 1396, Jean, comte de Nevers, prisonnier des Turcs à Nicopolis, dut sa liberté, moyennant rançon [6], aux actives démarches et au crédit du marchand lombard.

Jean de Bourgogne, devenu duc, ne manqua pas de conserver à Dino Rapondi la faveur et les titres de conseiller maître d'hôtel [7], dont il avait joui sous le règne de Philippe son père.

En 1407, le vieux Dino Rapondi fut un des premiers confidents de la conjuration.

Pendant que le coup s'exécutait à Paris, il avait été envoyé à Bruges, pour y recruter une troupe de Flamands, destinée à prêter main-forte au duc, dans le cas où ce secours lui serait nécessaire [8].

Là se bornent les renseignements que nous avons pu recueillir sur le rôle joué par Dino Rapondi dans ce drame historique.

Cette lumière incomplète, ainsi que chacun peut le remarquer, est

1. K. de Lettenhove, *Histoire de Flandre*; t. III, p. 408, et t. IV, p. 107.

2. Labarre, *Mémoires de Bourgogne*; 1729, in-4°, t. II, p. 47.

3. Cabinet des titres, dossier *Rapondi*, k. k., registres 18, 19, 20, etc.

4. *Description de Paris*; voyez à la p. 66.

5. En 1389, Dino Rapondi accompagna Charles VI dans son voyage à Avignon, où par son ordre il fit exécuter une image en cire de grandeur naturelle et modelée à la ressemblance du roi. Cet *ex-voto* fut placé devant le tombeau du bienheureux Pierre de Luxembourg pour obtenir du ciel la guérison de ce prince, chez qui déjà s'étaient déclarés des symptômes de sa cruelle maladie. Voyez *Archiv. de l'art français*, 1858, p. 342 et suiv.

6. Froissart; édit. du *Panthéon*, t. III, p. 279 et suiv.

7. *Mémoires de Bourgogne*; t. II, p. 101.

8. *Ser* Cambio, dans Muratori; t. XVIII, colonne 881.

plus propre à exciter notre curiosité qu'à la satisfaire. Elle ne permet pas de distinguer clairement quels motifs suffisants d'intérêt ou de passion déterminèrent le marchand lombard à tremper dans une aussi criminelle entreprise.

Un de ses compatriotes et contemporains, l'annaliste de Lucques, Ser Cambio, nous instruit de sa participation au meurtre, et il ajoute que la mort du duc d'Orléans eut pour résultat l'anéantissement de l'industrie lucquoise [1]. Louis, duc d'Orléans, était en effet, non pas le débiteur le plus exact, mais un des princes les plus riches et les plus dépensiers de son époque [2]. Nouvel Érostrate, Dino Rapondi s'ensevelit lui-même, ou du moins son commerce et celui de sa patrie, sous les ruines causées par une catastrophe à laquelle il avait ouvertement prêté les mains [3].

IV

SUITES DU MEURTRE. — LE DUC JEAN SE RÉFUGIE DANS SON COMTÉ DE FLANDRE.

A l'heure où s'accomplit l'action que nous avons racontée en commençant ce récit, la nuit était arrivée et le couvre-feu sonné comme nous l'avons dit. Cependant la nouvelle de l'assassinat du duc d'Orléans se répandit immédiatement dans Paris. Une demi-heure après la fuite des meurtriers, les proches et les familiers du malheureux prince accouraient sur le théâtre de l'événement. Ils assistèrent au triste spectacle qu'offrait alors cette scène de meurtre. Louis d'Anjou, roi de Sicile, aussitôt averti, convoqua le grand conseil en son hôtel d'Anjou [4].

1. Ser Cambio, dans Muratori; t. XVIII, colonne 881.
2. Quicherat, *Inauguration de l'École des chartes*; 1847, in-8°, p. 32.
3. Dino Rapondi mourut à Bruges, en 1414, et fut inhumé dans l'église de Saint-Donat où il avait sa chapelle. On lisait dans son épitaphe : « Sapiens et « prudens vir Dynas de Rapondis, mercator, oriundus de Luca, illustrium « Philippi et Joannis Burgundiæ ducum et Flandriæ comitum consiliarius « et magister hospitii. » Kerv. de Lettenhove, *Histoire de Flandre*; t. IV, p. 407. Il était en outre représenté à genoux sur un pilier de la nef de la Sainte-Chapelle de Dijon, érigée par les ducs de Bourgogne. (*Mémoires pour servir à l'histoire de Bourgogne*; 1729, in-4°, t. II, p. 47.)
4. Rue de la Tisseranderie.

Tous les princes, y compris le duc de Bourgogne, le chancelier de France et le connétable, y assistèrent[1].

Le prévôt de Paris, de son côté, fut informé de ces événements à son domicile[2], par un écuyer du connétable. Il se rendit en toute hâte sur les lieux. Les chausse-trapes étaient encore répandues çà et là, et le prévôt dut mettre pied à terre afin de procéder aux premières informations. Il ne tarda pas à reconnaître les circonstances du crime, la direction que les coupables avaient prise dans leur fuite, et l'itinéraire qu'ils avaient suivi[3].

Le cadavre du prince avait été déposé provisoirement à l'hôtel de Rieux. Vers la fin de la soirée, il fut recouvert d'un linceul blanc surmonté d'un voile noir et porté en l'église voisine, dite des Guillemites ou religieux de Saint-Guillaume, appelés aussi les *Blancs-Manteaux*. Là, il fut visité par les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourbon. Jean s'y rendit de son côté, feignant la douleur et la surprise, mais accompagné d'une nombreuse escorte. Le corps, placé dans un cercueil de plomb, demeura cette nuit en l'église de Saint-Guillaume. Les religieux de ce riche couvent le veillèrent, assistés des serviteurs du prince, en chantant les psaumes et vigiles des morts[4].

Le lendemain, jeudi 24 novembre, un service solennel fut célébré en la même église. On y voyait tous les princes qui se trouvaient alors à Paris, excepté le roi et ses enfants. Les six cents chevaliers et écuyers, sans compter les officiers civils, que le duc Louis entretenait alors dans la capitale, étaient présents.

On y remarquait aussi les principaux fonctionnaires de l'État, les dignitaires de l'Église, et une grande affluence de peuple.

Après les cérémonies liturgiques, le cortége se mit en marche.

Il s'ouvrait par les écuyers du prince, tenant chacun une torche allumée. Les quatre coins du poêle ou drap mortuaire, qui recouvrait le corps, porté à bras, étaient tenus par le roi Louis, le duc de Berry, le duc de Bourbon et le duc de Bourgogne. Ce dernier se faisait remarquer par ses « pleurs et gémissements[5], » affectant « manière

1. Monstrelet, p. 159. — Cousinot, p. 114.

2. A la cave de Pontis, ancien hôtel des comtes de Ponthieu, rue de Béthisy.

3. Mss. 26 de la Bibliothèque de Lille, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*; 1857, p. 182. — *Mémoire* de Bonami, p. 533.

4. Monstrelet. — Religieux. — Cousinot. — Berry.

5. Monstrelet.

de haut deuil [1]. » « Jamais, disait-il, plus méchant et plus traître meurtre ne fut commis ni exécuté en ce royaume [2]. »

Pendant le trajet, le sang du duc assassiné se répandit, en vue de tous, à travers le cercueil comme pour dénoncer l'assassin, qui insultait encore par son hypocrisie à la mémoire de sa victime.

Ce fait très-simple en lui-même causa néanmoins une douloureuse impression sur les assistants, mais chacun garda le silence [3].

Le reste du cortége et le peuple suivaient. Louis, duc d'Orléans, fut conduit ainsi à l'église des Célestins [4], enrichie et dotée de ses libéralités. On l'inhuma dans la chapelle qu'il y avait fondée. Par son testament du 19 octobre 1403, le duc avait désigné ce lieu pour sa dernière demeure [5].

Il y eut ce même jour un conseil des seigneurs ou grand conseil en l'hôtel de Saint-Paul. Pierre L'Orfèvre, chancelier du duc Louis, et Robert de Tuillières, conseiller du roi, furent chargés d'informer à titre de commissaires spéciaux. Le prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville, avait suivi la piste des meurtriers jusqu'à l'hôtel d'Artois. De leur côté, les commissaires découvrirent que le meurtre avait eu pour complice et pour agent un porteur d'eau qui hantait journellement la maison Notre-Dame, et qui demeurait dans l'enceinte des bâtiments de l'hôtel d'Artois. Or, d'après les ordonnances en vigueur, la justice ou les gens du prévôt de Paris ne pouvaient y pénétrer sans l'autorisation du prince à qui appartenait cet hôtel [6].

Le vendredi 25, le conseil s'assembla de nouveau. Pendant la séance, à laquelle assistait Jean de Bourgogne, le lieutenant du prévôt vint faire son rapport. Il dit à l'assemblée que la justice était sur les traces des coupables, mais que, pour les saisir, il fallait que les hôtels des princes lui fussent ouverts; les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourbon accordèrent aussitôt l'autorisation demandée.

Tous les yeux se tournèrent alors vers Jean sans Peur, dont l'attitude et le silence décelaient assez l'embarras.

Le duc de Bourgogne changea de couleur, se troubla; tout ému il prit à part le roi de Sicile qu'il redoutait le moins parmi ses collègues,

1. Cousinot.
2. *Information*, dans Bonami.
3. *Mémoires* dits de Fénin; édit. Dupont, p. 3.
4. Monstrelet.
5. Godefroy, *Charles VI*, p. 631.
6. Monstrelet. — Berry. — Cousinot. — Religieux.

et, dans ce tête-à-tête, il avoua, les yeux pleins de larmes, que, par l'instigation du diable et par le conseil de Raoul d'Octonville, c'était lui qui avait fait mettre à mort son cousin le duc d'Orléans.

Le roi Louis, tout consterné, rentra dans la salle des délibérations. Il leva immédiatement la séance, en ajournant la réunion au lendemain dix heures du matin. Les princes du sang demeurèrent quelques instants seuls après le départ des autres conseillers. Alors le roi de Sicile fit répéter au duc de Bourgogne l'aveu qu'il en avait reçu personnellement. A cette déclaration solennelle, le vieux duc de Berry s'écria, dit-on, en pleurant à son tour : « Je perds aujourd'hui mes deux neveux! »

Quant au duc Jean, il partit sans ajouter un seul mot, et se rendit à son hôtel d'Artois [1].

Le jour suivant, samedi 26 novembre, les princes se réunirent chez le duc de Berry, à l'heure dite en l'hôtel de Nesle.

Jean sans Peur osa se présenter au conseil. Il y vint accompagné du comte Walerand de Saint-Paul, gentilhomme de la maison de Luxembourg et son allié; mais l'entrée lui fut refusée : « Beau cousin de Saint-Paul, dit Jean, que vous semble-t-il de ceci, et qu'avons-nous à faire ? — Monseigneur, répondit Walerand, vous retirer en votre hôtel. — Beau cousin, retournez avec nous. — Pardonnez-moi, répliqua le comte, j'irai devers nos seigneurs au conseil. »

Pendant ce colloque, le duc de Berry intervint en personne : « Beau neveu, dit-il à Jean sans Peur, déportez-vous [2] d'entrer pour cette fois; il ne plaît mie bien à chacun que vous soiez présent. — Monsieur, repartit le duc irrité, je m'en déporte bien; et afin qu'on ne mescroye [3] aucun [4], coupable de la mort du duc d'Orléans, je déclare que j'ai fait faire ce qui a été fait, et non autre. »

Là-dessus, le duc de Berry rentra dans l'hôtel et la séance eut lieu à huis clos.

Le duc de Bourgogne, remontant à cheval, s'éloigna seul, le cœur ulcéré, se promettant bien de reparaître avec la force en main, et de se maintenir en possession de l'autorité malgré la volonté des princes [5].

1. Monstrelet. — Berry. — Cousinot. — Religieux.
2. Abstenez-vous.
3. Qu'on ne soupçonne à tort.
4. Personne.
5. Les sources précédentes et Fénin.

Ainsi le meurtrier du duc d'Orléans jetait le masque ouvertement.

Dans l'assemblée des princes, l'indignation était générale. Mais la stupeur, l'irrésolution paralysaient les esprits. Le duc de Bourbon arriva au moment où Jean se retirait. Informé de ce qui s'était passé en son absence, il s'étonna qu'on n'eût pas immédiatement arrêté le duc de Bourgogne. Après la séance, le roi de Sicile, les ducs de Berry et de Bourbon se rendirent auprès du roi, afin de provoquer une éclatante répression du crime.

Tels sont les faits que les historiens ont connus et que révèlent pour ainsi dire la conduite extérieure du duc Jean. Des documents, puisés aux meilleures sources et restés ignorés jusqu'ici, nous permettent de pénétrer en quelque sorte dans la conscience du duc et de nous initier à sa vie intime. A la nouvelle du succès de l'attentat qu'il avait prémédité, il s'était senti d'abord frappé d'épouvante et de terreur, et sa première pensée avait été d'assurer sa retraite par une fuite précipitée. Le 23, dans la nuit, il fit partir le seigneur de La Viefville, son chambellan, pour éclairer la route jusqu'à Lille en Flandre, et lui garantir, dans cette ville, la soumission des habitants. La même nuit et dans ce dessein, il envoya un second messager à Lille, Guillaume de Bonnier, bailli de Hesdin[1].

Le lendemain, il avait changé de projet. Il assistait aux funérailles, vêtu de noir, et le 25, il faisait prendre le deuil à toute sa maison.

Le 26, après son aveu dans la salle du conseil, ses idées s'étaient encore une fois modifiées. Il ne s'agissait plus de soustraire le crime aux yeux de tous, mais de le légaliser. Ce jour-là même, il écrivit au seigneur de La Viefville et à Guillaume de Bonnier de revenir dans la capitale, et de ramener avec eux le chancelier de Bourgogne, «pour prendre garde à tout ce qui se passeroit à Paris touchant la mort du duc d'Orléans[2].»

C'est alors seulement qu'il se décida lui-même à partir. Sans perdre une minute, il sauta sur un cheval qu'on tenait tout prêt dans l'hôtel d'Artois, et, accompagné de Regnier Pot, un de ses chambellans, de Raoul Lemaire, un de ses conseillers ordinaires et de quatre autres familiers, il sortit par la porte Saint-Denis. Raoul d'Octonville

1. *Mémoires* de Bauyn.
2. *Id., ibid.*

et ses complices quittèrent Paris le même jour en suivant des directions opposées et sous divers déguisements; ils devaient se rallier au château de Lens, en Artois, qui appartenait au duc de Bourgogne [1].

Dès que ce départ fut connu à l'hôtel de Bohême ou d'Orléans, les chevaliers et écuyers du feu duc s'armèrent et montèrent à cheval, au nombre de cent vingt hommes. Clignet de Breban, amiral de France, prit le commandement de cette troupe, et tous s'élancèrent à la poursuite du duc de Bourgogne. Ils étaient déterminés à le tuer sur place, s'ils pouvaient l'atteindre. Mais ce projet de justice sommaire, désavoué par le roi de Sicile, ne reçut pas son exécution; le duc, en opérant sa retraite, avait fait couper les ponts derrière lui : les Orléanistes ne purent aller au delà de Saint-Maxence, et l'amiral regagna Paris après cette tentative infructueuse [2].

Jean continua sa route sans s'arrêter, si ce n'est pour changer de monture. Le soir, il soupait à Éclusier-sur-Vaux, près Péronne. Là, il relaya, « ne dormit guères » et repartit bientôt sur des chevaux frais. Le lendemain 27, il était au point du jour à Bapaume. Un courrier l'avait précédé dans cette ville. Par ses ordres, un cuisinier y préparait le repas du prince, tandis qu'un chapelain était prêt à dire l'office.

Le duc, à son arrivée, fut reçu par la noblesse du lieu et la compagnie des archers; puis il se rendit à son hôtel, où il entendit la messe avec dévotion. Il remercia Dieu de lui avoir permis d'échapper à la poursuite de ses ennemis, et d'avoir pu atteindre, sain et sauf, cette terre d'Artois, dont il était le maître et le seigneur. Ensuite, il se mit à table, et fit savoir par des messages sa venue aux bonnes villes de ses comtés d'Artois et de Flandre. Enfin, de là il se rendit à Arras, où il entra le même jour. Il avait fait quarante-deux lieues en vingt-quatre heures [3].

Dans sa ville d'Arras, le duc Jean commença la justification de son crime, en faisant appel aux sentiments et à l'opinion publics. Il exposa les motifs qui l'avaient porté à faire mourir le duc d'Orléans, et il récompensa ouvertement les assassins qui l'avaient enfin rejoint.

1. *Mémoires* de Bauyn. — Monstrelet, etc.

2. Monstrelet. — Cousinot. — Berry. — Fénin. — D. Plancher, tome III, p. 252.

3. Mss. de Lille. — Monstrelet. — Berry.

Raoul d'Octonville reçut huit cents francs d'or; Guillaume Courteheuse, quatre cents francs; Jean, son frère, Robin de Laictre, Guillaume Séodane, Roiltequin de Wail et Guillaume Berclou, chacun cent francs d'or.

Le duc fit donner à Jean Idier cent vingt francs; à Pierre Baillet, Guillaume de Montdidier, quarante francs d'or chacun. Cent francs d'or furent alloués à Jean Simonet, même somme à Jannequin Idier. Cinq cent soixante francs furent répartis, à ce qu'il paraît, entre les quatre autres conjurés. Le compte authentique du meurtre est demeuré inscrit dans les archives ducales, et s'élève à la somme totale de deux mille six cent soixante francs d'or [1].

Raoul d'Octonville et Guillaume de Courteheuse firent en outre partie de la maison ou livrée du duc Jean, avec le titre d'écuyers d'écurie [2].

D'Arras le prince se rendit à Lille, puis à Gand, et il se trouvait dans cette capitale de la Flandre orientale à la date du 2 décembre 1407 [3].

V

VALENTINE DE MILAN VIENT DEMANDER JUSTICE AU ROI.

Louis d'Orléans laissait pour veuve la belle Valentine de Milan, mère de jeunes enfants. La duchesse était à Château-Thierry lorsqu'elle reçut la nouvelle de la fin tragique de son époux. Plus que personne, Valentine avait beaucoup à pardonner au duc, si souvent infidèle! Elle fut admirable dans cette triste épreuve. Malgré les torts de son mari, elle ne se souvint que de l'amour qu'il lui avait inspiré et n'écouta que la voix du devoir. Sa conduite montra toute la vigueur et toute la noblesse de son âme.

Son premier soin fut de réunir ses enfants dans son château de Blois, qu'elle mit en état de défense; puis elle se dirigea vers la capitale. Le 10 décembre 1407, par le *grand hiver*, elle arriva aux portes de Paris.

Une suite nombreuse de dames, de conseillers, d'officiers civils et

1. Registres contenant les comptes originaux de la maison de Bourgogne. Dijon, archives du département; vol. in-folio, marqué B. 1556, feuillet 61.
2. *Mémoires* de Bauyn.
3. Mss. de la Bibliothèque impériale. Collection de Bourgogne, t. XXI, p. 36.

d'hommes d'armes l'accompagnaient; tout ce cortége était en grand deuil. La duchesse, portant la guimpe et le manteau des veuves, s'avançait dans une litière tendue de noir, traînée par quatre chevaux blancs. Les chariots de suite étaient aussi tendus de noir, et tous ses gens vêtus de cette livrée lugubre. Les princes présents à Paris et le connétable de France se portèrent à la rencontre de la duchesse hors de la ville, et la conduisirent en grande pompe à l'hôtel Saint-Paul, où se trouvait le roi.

La belle Valentine de Milan, avec un tact tout féminin, n'avait rien négligé pour assurer le succès de sa démarche, en excitant l'intérêt et la pitié du roi malade. Elle n'avait amené avec elle que le plus jeune de ses fils, Jean, comte d'Angoulême, né en 1404, et sa belle-fille, Isabelle de France, remariée à Charles, son fils aîné, et devenue, par la mort de Louis, la nouvelle duchesse d'Orléans. Isabelle, veuve en premières noces de Richard II, roi d'Angleterre, quoique âgée de dix-huit ans à peine, était la propre fille de Charles VI et d'Isabelle de Bavière.

Le roi, à peine rétabli d'une crise, se trouvait en convalescence. Il avait une tendre amitié pour Valentine. Autant la reine Isabeau lui inspirait alors d'éloignement, autant la compagne de son frère Louis exerçait sur son faible entendement un ascendant sympathique. Même en proie à ses terribles accès, que plus d'une fois calma la vue seule de Valentine, il la reconnaissait toujours, et habituellement il lui disait : « *chère sœur.* »

Valentine et ses deux enfants se jetèrent aux pieds de Charles VI en lui demandant *justice*. Elle plaida en quelques paroles, et au milieu des larmes, la cause de son époux. Le roi, attendri, pleura lui-même; il la releva, l'embrassa, et lui dit avec bienveillance : *qu'il en ferait selon l'opinion de son conseil.* Ainsi se termina cette première audience [1].

Par lettres du 12 décembre, Charles VI réunit à la couronne le comté de Dreux, Château-Thierry et les autres terres que le duc tenait seulement à titre viager [2].

1. Cousinot, ch. XCIV, p. 118. — Monstrelet, ch. XXXVII.— Religieux; in-4°, p. 748 et suiv.

2. Monstrelet; édition de la *Société de l'histoire de France*, t. I, p. 168. — Le comté de Dreux passa par lettres du 21 décembre suivant à Charles d'Albret, connétable (*Ibidem*, note de M. D. d'Arcq). — *Gestes des nobles*,

Valentine de Milan obtint, le 21 du même mois, une seconde audience du roi.

Introduite par le comte d'Alençon en présence de Charles VI et des princes, elle parut assistée d'un avocat au parlement[1] et de Pierre L'Orfèvre, son chancelier. L'avocat, dans un discours concerté avec la duchesse et son chancelier, adressa au roi une requête juridique et formelle. Il exposa les circonstances du meurtre, et rappela les considérations les plus propres à justifier une sévérité rigoureuse.

A la suite de ce discours, Valentine de Milan, la duchesse Isabelle, le jeune comte d'Angoulême s'agenouillèrent de nouveau aux pieds de Charles VI, en réclamant vengeance et justice. Le roi, comme la première fois, les releva, les embrassa et, par l'organe du chancelier de France, leur promit satisfaction. Il ajouta : « A tous soit notoire que le fait nous touche comme de notre seul frère et le réputons à nous être fait. » Il fixa même un jour pour statuer.

Mais le temps s'écoula sans amener aucune solution.

Un édit royal fut rendu en lit de justice, sous la date du 26 décembre. Cet édit se bornait à écarter de la régence le duc Jean sans Peur. Il portait qu'en cas de décès du roi de France, son fils aîné ou petit-fils lui succéderait, quel que fût l'âge de ce prince. En cas de minorité, le conseil de régence devait se composer de la reine, si elle survivait, des princes du sang, le duc de Bourgogne excepté, et de hauts fonctionnaires[2].

Le 4 janvier 1408, la duchesse douairière d'Orléans, constituée gardienne et baillistre de ses enfants, fit hommage au roi pour le comté de Vertus et les autres seigneuries qui formaient l'apanage héréditaire de son époux décédé.

Peu de jours après, elle quittait Paris sans avoir atteint le but de ses efforts, et, suivie de tous ses gens, retournait près de ses enfants, en son château de Blois, principale résidence des ducs et duchesses d'Orléans[3].

ch. xcv, p. 119. Une partie de ces apanages du duc avait été déjà révoquée par lettres du 23 au 27 novembre 1407. XX. 8591, f° 210.

1. Probablement G. Cousinot.

2. Besse, *Recueil de pièces;* 1660, in-4°, p. 32 et suiv.

3. Cousinot. — Monstrelet.

VI

LE DUC DE BOURGOGNE DANS SES ÉTATS DE FLANDRE.

Le duc de Bourgogne, une fois dans ses États de Flandre, déploya la plus grande activité. Il ne s'agissait plus d'obtenir miséricorde pour un crime avoué, mais de faire accepter cet *acte méritoire* à l'aide de toutes les ressources que donnent la puissance et la force. Après avoir un instant fléchi sous le poids de sa propre honte, il avait secoué, comme une faiblesse, les scrupules de sa conscience. Il rentrait dans la carrière de haine et d'ambition qu'il avait embrassée dès son avénement à la couronne ducale. A Lille (fin novembre 1407), rallié par le seigneur de La Viefville et par le chancelier de Bourgogne, il réunit les nobles et les clercs de son conseil pour avoir leur avis sur « la mort » du duc d'Orléans. Ceux-ci (instruits par l'expérience comme conseillers du duc), ne manquèrent pas d'approuver sans réserve la conduite de leur maître [1].

Le duc se rendit ensuite à Gand, séjour de la duchesse de Bourgogne, et alors capitale de son comté de Flandre. Les trois états du pays s'assemblèrent dans cette ville, et le chancelier, Jean de Saulx, exposa publiquement que le duc de Bourgogne avait commandé, pour le bien de l'État, le meurtre de Louis duc d'Orléans, et qu'il invoquait, en cette conjoncture, l'aide et l'assistance de tous ses sujets. Ce manifeste fut répandu avec profusion, et Jean sans Peur recueillit les fruits de l'avis que ses conseillers lui avaient donné en 1404 [2]. L'esprit public, spécialement dans les provinces soumises à l'autorité directe de ce prince, lui fut complétement favorable. Les Flamands de l'Est, ceux de Lille, de Douai, les Artésiens se rangèrent à son parti, et lui promirent aide et secours contre tous, la personne du roi et celle de ses enfants exceptées [3].

Cependant le gouvernement de France semblait indécis.

Dans la haute région du pouvoir, indépendamment de la justice et de l'humanité, la voix de l'intérêt plaidait énergiquement en faveur du duc d'Orléans. En dépit de ses défauts et de ses torts les brillantes

1. Monstrelet. — Cousinot. — *Mémoires* de Bauyn.
2. Voyez ci-dessus, p. 246.
3. Monstrelet. — Cousinot.

qualités du prince lui avaient acquis de vives affections. Les fonctions les plus élevées de l'État avaient pour titulaires des officiers qui lui devaient leur position et leur fortune, et l'assassinat de la rue Vieille-du-Temple mettait leur avenir en péril.

La reine, qui était fort bien avec le duc Louis, perdait en lui un ami dévoué. Entraînée par des mobiles moins louables sans doute que ceux de Valentine, elle avait uni son propre ressentiment à la noble protestation de sa belle-sœur, et dans cette circonstance, elle pouvait user de toute son autorité que la mort même de Louis et l'absence du duc de Bourgogne rendaient tout à fait prépondérante. Enfin, parmi les princes du sang, oncle et cousins de la victime, il n'en était pas un seul qui ne se trouvât dans la nécessité de poursuivre, au nom de l'honneur, la répression d'un pareil attentat. Et pourtant, à l'exception du duc de Bourbon, qui manifesta dans cette cause une loyauté chevaleresque, tous hésitaient à sévir avec énergie.

Duc de Bourgogne, comte de Flandre, comte d'Artois, doyen des pairs et deux fois pair de France, Jean était, en effet, sans égal parmi les grands vassaux de la couronne, et même parmi les barons de la chrétienté. Gouverneur de la Picardie, il avait, au nom du roi, un pied armé sur le sol du royaume. Ses vastes États enserraient toute la frontière du nord et de l'est. Le dauphin de France, Louis duc de Guyenne, héritier désigné d'un souverain qui déjà ne régnait plus, était devenu le fils de Jean par son mariage avec Marguerite de Bourgogne. De plus, le duc jouissait par toute la France d'une immense popularité. Au sein de la capitale et dans les provinces, depuis l'embouchure de la Seine jusqu'aux extrémités du Languedoc, son nom était répété avec faveur par des populations foulées, pressurées, frémissantes. Au milieu de l'agitation des esprits, prélude de la guerre civile, qui se répandait déjà d'un bout de la France à l'autre, le duc de Bourgogne avait su faire de sa cause personnelle la cause des mécontents et de la multitude. Aucun prince, aucune autorité n'était en état de lutter contre le drapeau du redoutable vassal, dès que l'épée aurait été tirée du fourreau. On devait même craindre qu'il ne se fît l'auxiliaire des Anglais, ces ennemis acharnés de la France?

Aussi les seigneurs chargés de la direction des affaires publiques, quel que fût leur désir de maintenir le cours de la justice, arrivèrent-ils insensiblement à cette conclusion qu'il fallait transiger avec le coupable.

Le jour même où Jean avait quitté Paris, il fut délibéré dans le conseil des princes que, puisqu'il s'était enfui, il était nécessaire que Jean, duc de Berry, son oncle et son parrain, allât par devers lui, « afin qu'il ne se fist anglois[1]. »

De son côté, le 14 décembre, le duc Jean envoya son chancelier, le vidame d'Amiens, le sire de La Viefville et Claude des Bordes, son secrétaire, à Paris, pour traiter de ses intérêts. « Ces ambassa- « deurs, dit Bauyn, eurent de grandes conférences avec le roi de « Sicile et le duc de Berry, pendant lesquelles le duc faisoit son pos- « sible pour couvrir son chagrin et la crainte que lui donnoit son « crime. » D'autres négociateurs, principalement Antoine de Craon, Élie de Chenat et Florimond de Brimeu s'entremirent également auprès de Jean, duc de Berry, de la part de son filleul et neveu de Bourgogne[2].

Bientôt la timidité, l'embarras visible des princes portèrent au plus haut point la morgue et les prétentions de Jean sans Peur. Lorsque le comte de Saint-Paul lui offrit une audience publique, avec l'impunité de sa personne, pourvu qu'il livrât les meurtriers et la cause à la justice, il repoussa cette proposition avec dédain[3].

Vers la fin de décembre, le duc de Berry envoya auprès du duc de Bourgogne le sire d'Alègre[4] et Chicard son écuyer d'écurie, pour négocier de nouveau, mais cette ambassade demeura également infructueuse[5].

On convint enfin que le duc de Bourgogne et les princes se réuniraient prochainement en la ville d'Amiens, afin d'y parlementer au sujet de la mort du duc d'Orléans[6].

Cette décision entrait parfaitement dans les vues de Jean de Bourgogne. C'était peu pour lui de s'être concilié, dans ses propres États, l'approbation publique et un point d'appui solide; ce qu'il poursuivait désormais, c'était une réhabilitation éclatante, dont lui-même entendait prendre l'initiative et dicterait les termes.

A défaut d'une absolution que lui refusait sa propre conscience, il

1. Berry le hérault.
2. Mss. 372 de l'Institut.
3. Religieux.
4. Aligre.
5. *Mémoires* de Bauyn.
6. Monstrelet. — Bauyn, etc.

voulait se créer une innocence factice et justifier son crime par la politique aux yeux de la multitude et de l'opinion.

L'université de Paris formait, au quinzième siècle, le principal foyer où s'élaborait la pensée publique. *Fille aînée des rois de France*, on faisait remonter son origine à Charlemagne. Elle était en réalité aussi ancienne que la monarchie alors régnante, c'est-à-dire que la dynastie capétienne. En 1407, elle brillait encore de toute sa splendeur. Ses docteurs avaient une autorité presque souveraine. Elle composait véritablement, au sein de l'État, un quatrième pouvoir : pouvoir spirituel, également respecté du clergé, de la noblesse, et du tiers état. Sa voix retentissait dans toute la chrétienté. Elle était écoutée par les papes rivaux qui se disputaient la tiare, et par les conciles assemblés pour représenter l'Église universelle. Dans l'intérieur du royaume, les trois ordres lui rendaient hommage en envoyant leurs enfants à ses écoles de la rue du Fouarre. Ses diplômes étaient nécessaires pour exercer l'enseignement, la médecine, la judicature civile et ecclésiastique. Ils l'étaient encore pour occuper les premiers postes de l'Église, régulière ou séculière. Les colléges, le cloître, le parlement, les diverses institutions publiques et privées, depuis la cure de village jusqu'au conseil étroit de la couronne, étaient peuplés de ses gradués et de ses élèves; son esprit, sa doctrine, comme la séve des grands arbres, circulaient dans toutes les branches du corps social.

Jean de Bourgogne, à l'exemple de son père, Philippe le Hardi, entretenait au sein de l'université de nombreuses intelligences. Sur les états de sa maison, figurait avec le titre d'*officiers de monseigneur le duc au parlement de Paris,* une classe spéciale de pensionnaires du prince. Parmi ses conseillers-avocats, le duc patronnait, en 1407, maîtres Jean Petit, Andrieu Cotin, Nicole de Savigny et Pierre de Marigny, tous gradués de l'université de Paris et avocats au parlement.

Le duc de Bourgogne obtint d'abord un subside de ses États de Flandre et d'Artois pour l'entrevue d'Amiens; puis il partit d'Arras et se rendit à Corbie.

Le premier de ses conseillers de l'université, maître Jean Petit, était déjà populaire. Il joignait à son titre d'avocat en cour laïque, celui de cordelier ou religieux franciscain et celui de docteur en théologie. L'austère et illustre Jean Gerson avait été le théologien conseiller de Philippe le Hardi; mais le duc Jean ne trouva pas

auprès de lui la complaisance qu'il désirait. Gerson fut destitué et remplacé par Jean Petit. Des lettres, données le 20 février 1406, nommèrent ce dernier conseiller extraordinaire de monseigneur le duc, à vingt livres de gages par année. Ce traitement fut élevé plus tard à cent livres, puis à cent cinquante livres.

Après le meurtre du duc d'Orléans, Jean Petit fut promu à la charge de maître des requêtes de l'hôtel de Bourgogne. Lui et les trois juristes consultants, Andrieu Cotin, Nicole de Savigny et Pierre de Marigny, reçurent chacun une gratification spéciale de cent écus d'or : cette somme leur fut allouée comme indemnité de voyage, pour se rendre à la conférence, dans laquelle un rôle important leur était réservé[1].

VII

CONFÉRENCE D'AMIENS.

Le 15 janvier 1408, les quatre docteurs en théologie, mandés par le duc, partirent de Paris pour aller le rejoindre à Corbie. Le 16, les gendarmes de Bourgogne étaient réunis à Arras pour accompagner leur souverain. Suivi de cette double escorte, Jean duc de Bourgogne arriva le 18 janvier 1408 en la ville d'Amiens[2].

Jean duc de Berri et Louis II duc d'Anjou, roi de Sicile, s'y rendirent de leur côté, à la tête de deux cents chevaux. Quant au duc de Bourbon il refusa expressément de les accompagner. Ces ménagements, ces transactions vis-à-vis d'un assassin, lui semblaient un opprobre et un scandale. Lui et son fils, le comte de Clermont, cessèrent dès ce moment de prendre part à la direction des affaires publiques et se retirèrent dans leur duché de Bourbon.

Les ducs d'Anjou et de Berry avaient amené avec eux le surintendant de Montaigu, le comte de Tancarville et tout le grand conseil du roi.

Au jour de leur arrivée, Jean de Bourgogne, suivi de ses deux frères, le duc de Brabant et le comte de Nevers, et d'un grand nombre de seigneurs, se porta, en signe de déférence, à la rencontre des envoyés royaux. La demeure du roi de Sicile avait été préparée au

1. Bauyn. — Labarre, *Mémoires de Bourgogne*, t. II, pages 102, 113, 155 et 156.

2. Bauyn. — Labarre, lieux cités.

palais de l'évêque d'Amiens. Ce fut l'abbaye de Saint-Martin-aux-Jumeaux qui servit de résidence au duc de Berry.

Quant à Jean sans Peur, fidèle en tout à son programme de *popularité,* il prit son logis près de Notre-Dame, chez un simple bourgeois d'Amiens, nommé Jacques de Hangart. Déjà muni d'un sauf-conduit au nom du roi de France, il avait, pour plus de précaution, distribué dans la ville trois mille combattants bien armés.

Au-dessus de la porte par laquelle on entrait en l'hôtel de Jacques de Hangart, Jean avait fait peindre ou pendre en forme d'X ou de croix de Saint-André, deux lances : la première, au fer de tournoi émoussé ou de plaisance, et la seconde, affilée pour la bataille; entre l'une et l'autre se voyait le rabot.

Ces insignes, empruntés à la symbolique des pas d'armes ou gages de bataille, signifiaient que les survenants devaient choisir entre la paix ou la guerre.

Pour des gentilshommes comme ceux auxquels il s'adressait, pour des sires de la fleur de lis, ce langage muet, mais expressif, n'offrait pas la moindre équivoque. Jean alla rendre visite, en leur demeure, aux deux princes, ses parents. Il les trouva l'un et l'autre pleins de prévenance et de courtoisie. Il fit alors enlever la lance de guerre ainsi que le rabot, et ne garda plus pour devise qu'une lance de plaisance[1].

Les conférences s'ouvrirent sous ces auspices, au palais de l'évêque. Les princes s'étaient décidés à faire les premières avances, dans l'espoir que le duc de Bourgogne y répondrait, de son côté, par quelques concessions. Le but de leurs efforts était de parvenir à un arrangement qui satisfît l'honneur du roi, frère de la victime, et la justice, tout en conservant la paix du royaume. Ils demandaient que Jean lui-même indiquât quelque mode de réparation, qu'on accepterait sans peine, pour rétablir, entre les maisons désunies d'Orléans et de Bourgogne une concorde durable.

A ces ouvertures, le duc de Bourgogne répondit que son intention n'était nullement, en cette circonstance, de demander de pardon ou de rémission à Charles VI; il lui semblait, au contraire, que le roi et son conseil devaient l'avoir spécialement pour *recommandé,* en raison de l'acte qu'il avait accompli.

1. Religieux. — Monstrelet. — Cousinot. — P. Cochon. — Mss. de Lille. — Pons Héviter.

Pour appuyer cette audacieuse prétention, maître Jean Petit, assisté des docteurs en théologie, ses confrères, remontra publiquement que la manière dont le duc de Bourgogne avait traité le duc d'Orléans était parfaitement licite. Ils dirent, en outre, que si monseigneur de Bourgogne avait agi autrement, il eût grandement péché. Ils finirent, en déclarant qu'ils étaient prêts à soutenir cette thèse contre toute espèce de contradicteurs[1].

Des propositions aussi éloignées l'une de l'autre étaient inconciliables; et le congrès se termina après quelques séances sans résultat.

Avant de se retirer, les envoyés de Charles VI signifièrent au duc de Bourgogne, de par le roi de France, qu'il eût à ne se présenter à Paris que dans le cas seulement où il y serait mandé. Sur ce point, le duc refusa de s'engager. Il désirait, dit-il, au contraire, se rendre auprès du roi le plus promptement possible, pour lui faire agréer humblement les motifs et l'explication de sa conduite. Il se plaignit ensuite des procédés qu'on employait à son égard, trouvant mauvais que les portes de Paris eussent été mises en garde depuis sa sortie de la ville. Le duc représenta enfin qu'il ne pourrait donner un libre cours à ses sentiments, tant qu'il aurait lieu de se défier, pour la sûreté de sa personne et des siens; « ne voulant pas être reçu au sein de la capitale comme un ennemi de la ville et du roi, mais comme un bon Français et comme un prince pacifique[2]. »

Dans les derniers jours de janvier, les princes et le grand conseil du roi retournèrent à Paris.

Le 3 février 1408, maître Jean Petit et ses quatre confrères, ayant accompli leur mission, se disposèrent à regagner la capitale. Le lendemain du jour où les princes avaient quitté Amiens, le duc de Bourgogne et sa suite se rendirent à Arras, et de là en Flandre.

L'entrevue d'Amiens avait tourné à la confusion des princes et procuré un véritable triomphe au duc de Bourgogne. Elle avait eu lieu sur la terre de France, dans la capitale de cette province de Picardie où Jean sans Peur représentait le roi à titre de lieutenant. C'était un pas en avant dans la voie entreprise par le duc de Bourgo-

1. Bauyn. — Monstrelet. — Religieux.
2. Monstrelet. — Religieux.

gne. Il lui fallait maintenant, pour recueillir les fruits de ce premier avantage, aller plaider sa cause à Paris [1].

VIII

APOLOGIE DU DUC DE BOURGOGNE PAR JEAN PETIT.

Jean sans Peur ne s'arrêta en Flandre que le temps nécessaire pour faire de nouvelles recrues. Lorsqu'il eut réuni quatre mille hommes, il prit hardiment le chemin de la capitale [2].

Au moment même où s'ouvraient les négociations d'Amiens, le gouvernement s'était mis en devoir de réunir des forces, afin de pouvoir lutter contre son redoutable adversaire.

La reine, agissant au nom du roi, se tourna vers le duc de Bretagne. Jean IV, qui tenait ce duché, avait épousé, en 1397, Jeanne de France, fille de Charles VI et d'Isabelle. La reine écrivit à son gendre et requit de lui le service militaire qu'il devait au roi son suzerain. Le duc de Bretagne se trouvait à Dinan le 17 janvier 1408. Aussitôt qu'il fut informé de la situation, il obéit au mandement royal et réunit ses gens d'armes pour les conduire en France. Le 4 février, il partit de Bretagne; le 20 du même mois, il arrivait à Saint-Denis, suivi de ses troupes et entouré de son conseil. Il se réunit dans cette ville aux ducs d'Anjou et de Berry, qu'il y trouva en compagnie d'autres ducs, comtes et barons [3].

Avant de pénétrer dans Paris, le duc de Bourgogne manda de nouveau ses conseillers et théologiens. Jean Petit avait été l'âme de la conférence d'Amiens et l'appui moral du duc Jean. Il se rendit auprès du prince dans le cours de février, à Senlis. Indépendamment de ses trois autres confrères ci-dessus mentionnés, maître Jean était assisté cette fois de frère Pierre-aux-Bœufs, également docteur en théologie et conseiller du duc, du prieur de Montiers, docteur en droit, conseiller, et de maître Guillaume Émeric, licencié ès arts. Là, ils dressèrent de concert un manifeste, qui contenait les arguments déjà exploités à Lille, Arras et Amiens. De nombreux exemplaires de ce factum furent répandus dans Paris. Jean Petit reçut à cette occasion une gra-

1. Les mêmes. — Labarre, t. II, p. 102.
2. Monstrelet. — Pons Héviter. — P. Cochon.
3. D. Morice, *Histoire de Bretagne*; 1744, in-fol., t. I, p. 441.

fication de cent écus d'or. Chacun des avocats eut en partage une béralité semblable. Frère Pierre-aux-Bœufs toucha cent écus, et uillaume Émeric vingt écus [1].

Le 25 février 1408, Jean, duc de Bourgogne, arriva de son côté à aint-Denis, escorté des forces qu'il avait recrutées en Flandre. Le i de Sicile, le duc de Berry, le duc de Bretagne lui rendirent visite t lui témoignèrent les plus grands égards. Ils l'adjurèrent, puisqu'il oulait revenir à Paris, de se borner du moins à une suite de deux ents hommes.

Trois jours après, le 28, à neuf heures du matin, le duc de Bourogne faisait son entrée dans la capitale.

Il était accompagné du comte de Nevers son frère, du duc Antoine e Limbourg, de son beau-fils Adolphe IV, duc de Clèves, du duc harles de Lorraine, et de huit cents gentilshommes, armés de pied n cap, et divisés en trois corps de bataille.

Le duc s'avançait entouré de douze hommes d'armes ou archers à ied. Ces archers, gens forts et hardis, vêtus de sa livrée et commanés par un capitaine, formaient sa garde personnelle. Partout, dans s rangs des Parisiens avides de spectacles, des marques de sympathie accueillirent sur son passage. Des enfants crièrent : *Noël*, comme 'il s'agissait du roi lui-même. Cette démonstration causa un vif éplaisir à la reine et aux princes.

Le duc de Bourgogne alla droit au Louvre, où résidait son gendre dauphin, qui lui fit un grand accueil. De là, il traversa la Seine et e rendit à l'hôtel de Nesle, chez le duc de Berry. Ce dernier, vers nidi, le reçut à dîner en compagnie des princes bourguignons et rançais. Jean s'installa le même jour en son hôtel d'Artois. Il y fit onstruire immédiatement une *forte-chambre* de pierre, taillée en nanière de tour. C'est là qu'il couchait la nuit. La plupart des troues qu'il avait amenées avec lui furent logées en cet hôtel ou dans le oisinage. Le duc ne sortait que le jour, escorté de sa garde ou protégé par un corps spécial d'arbalétriers [2].

Le 8 mars 1408 eut lieu l'audience publique à laquelle aspirait le duc de Bourgogne.

Cette séance se tint au palais même du roi, dans la grande salle de

1. *Mémoires* de Bauyn. — Labarre, t. II, p. 102.

2. Religieux. — Monstrelet. — J. des Ursins. — P. Cochon. — Labarre, *Mémoires de Bourg.*, t. II, p. 133. — Pons Héviter.

l'hôtel de Saint-Paul. Charles VI était hors d'état, ce jour-là, de présider l'assemblée. Il fut suppléé par son fils aîné, Louis, duc de Guyenne et dauphin de Viennois, alors âgé de onze ans.

Les rois de Sicile et de Navarre, le cardinal de Bar, les ducs de Berry, de Bretagne et de Lorraine, le comte de Clermont, les seigneurs du grand conseil, le chancelier de France, Jean de Montaigu, grand-maître de l'hôtel et surintendant des finances, la cour de parlement, le recteur de l'Université de Paris et ses suppôts, le prévôt de Paris, le prévôt des marchands et les échevins prirent successivement séance. Un grand nombre de bourgeois et même des gens du peuple y furent admis. L'affluence était telle, que les assistants, pendant cette audience qui dura quatre heures environ, pouvaient à peine se retourner.

Le duc de Bourgogne comparut, accompagné de ses frères et en armes. Il annonça que maître Jean Petit allait parler en son nom; que tout ce que maître Jean dirait serait dit de par lui, duc de Bourgogne, et que nul par conséquent n'eût à lui en savoir mauvais gré.

Maître Jean Petit, Normand de nation, avait déjà fait ses preuves en maints tournois de ce genre. Avocat habituel de l'Université, dans la question du schisme pontifical, il s'était acquis, par ses succès, une sorte de célébrité. Au dire de certains juges, il était alors le premier orateur de l'Université de Paris. Mais le docte religieux de Saint-Denis estime que sa réputation tenait plus à la hardiesse qu'aux qualités réelles de son talent. Le lecteur pourra, jusqu'à un certain point, décider lui-même cette question.

Maître Jean Petit prit donc la parole et prononça un long discours, dont nous allons essayer de faire l'analyse [1].

L'apologie du duc de Bourgogne, par Jean Petit, est un syllogisme [2] en trois parties : la majeure ou prémisse, la mineure et la conclusion. On appelait ordinairement ce genre de harangue *une proposition*. Celle de Jean Petit, dans sa forme particulière, était *une prédication* ou sermon. L'orateur débutait par un exorde.

« Monseigneur de Bourgogne, dit-il, en comparaissant dans cette enceinte par devant la très-haute majesté royale, accomplit un devoir

1. Monstrelet. — Religieux. — J. des Ursins. — Cousinot. — P. Cochon. — Mss. des Cordeliers, f° 331. — Pons Heviter.
2. Monstrelet; éd. de M. d'Arcq, t. I, p. 177-242.

que lui imposent quatre obligations : 1° comme bon catholique, ce qui l'oblige à aimer, en la personne du roi, son prochain, et à se garder de lui faire aucune offense; 2° comme son cousin germain; 3° comme son vassal et 4° comme son sujet. De ces quatre motifs résultent douze obligations qui contraignent monseigneur à servir ledit roi, à l'aimer, à lui obéir, à le respecter et non-seulement à le défendre, mais à le venger.

« Monseigneur le duc de Bourgogne m'a chargé, poursuivit Jean Petit, de plaider sa cause, et je dois le faire par deux raisons : la première, c'est que je me suis engagé par serment à le servir il y a trois ans; la seconde est que lui, considérant que j'avais peu de bénéfices, m'a donné chaque année bonne et grande pension, laquelle il me continuera encore, s'il plaît à sa grâce, dans l'avenir. »

Ici Jean Petit emploie, avec modestie, quelques précautions oratoires :

« Quand je considère, dit-il, la très-grande matière dont j'ai à parler, la grandeur des personnes dont il me faudra traiter, l'assistance si noble qui m'écoute; quand, d'autre part, je me regarde, et me trouve de petit sens, pauvre de mémoire, faible d'engin et très-mal orné de langage, une très-grande peur me frappe au cœur, voire si grande que mon engin et ma mémoire s'enfuient; et ce peu de sens que je croyais avoir m'a déjà tout à fait abandonné... Après cela, je proteste que je n'entends injurier personne, mort ou vif. »

Là-dessus, l'orateur reprend son thème emprunté à saint Paul, qui dit en parlant de la convoitise : « *Radix omnium malorum cupiditas.* Cette parole contient en soi trois choses : la première, que convoitise est la racine de tous les maux pour ceux qu'elle tient en ses lacs; la seconde, qu'elle a poussé des convoiteux à renier la foi catholique et à idolâtrer; la troisième, qu'elle en a incité d'autres à trahir leurs rois, princes et souverains seigneurs. Le développement de ces trois points formera ma première partie ou majeure.

« Je commence mon premier article en déclarant qu'il y a trois sortes de convoitises : 1° la convoitise d'un honneur vain, que saint Jean appelle *superbia vitæ;* 2° la convoitise de richesse que le même apôtre nomme *concupiscentia oculorum* et qui enclôt en soi usure, avarice et rapine; 3° la convoitise de délectation charnelle, ou *concupiscentia carnis.*

« Pour entrer dans la matière de mon second article, je pose

d'abord en principe qu'un des plus grands péchés est le crime de lèse-majesté. Or, il y en a deux sortes : le crime de lèse-majesté divine et celui de lèse-majesté humaine. Le crime de lèse-majesté divine a deux degrés : 1° lorsqu'on fait injure à Dieu, notre souverain roi; 2° lorsqu'on offense l'épouse de notre souverain roi, qui est la sainte Église. Ainsi les hérétiques sont du premier degré, tandis que les schismatiques appartiennent au second.

« *Item*, il est à savoir que le crime de lèse-majesté humaine comprend trois degrés : 1° contre le prince; 2° contre son épouse; 3° contre la chose publique.... Lors donc qu'un individu est convaincu, même après sa mort, du crime de lèse-majesté divine ou humaine, il doit être déterré, ses os mis en un sac et brûlés, tous ses biens confisqués et ses enfants déclarés inhabiles à toute succession.

« Ceci posé, je prends le second article de ma dite majeure, à savoir que convoitise a fait idolâtrer et apostasier certains convoiteux. Je vais le prouver par divers exemples.

« Le premier exemple est celui de Julien l'Apostat. Julien était chrétien et homme d'Église. Mais pour être empereur de Rome et venir à la seigneurie de l'empire, il renia la foi catholique ainsi que son baptême, et adora les idoles. Et sachez que ce Julien était très-grand clerc et de haute lignée. On dit qu'il serait devenu pape, s'il avait voulu travailler. Mais il ne s'en souciait guère, parce qu'alors la papauté n'était que pauvreté. Tandis que c'était la plus noble et riche chose qui fût au monde, que d'être empereur. Pour lors, il le désira merveilleusement.

« Le second exemple est celui du moine Serge, chrétien, homme d'Église et profès, qui, par convoitise, se mit en la compagnie de Mahomet. D'accord avec ce dernier, il fabriqua une loi religieuse nouvelle. Mahomet l'imposa par la force des armes. Et ainsi furent convertis à sa loi, par apostasie, tous les pays d'Arabie, etc., etc., qui étaient auparavant chrétiens, ou du moins pour la plupart. Ceci eut lieu six cents ans après l'incarnation de Notre-Seigneur.

« Le troisième exemple est celui d'un prince et duc de la tribu de Siméon, nommé *Lambry*. Il était épris d'amour pour une païenne. Celle-ci ne voulait lui accorder sa volonté, s'il n'adorait les idoles qu'elle-même adorait. Lambry, par convoitise de délectation charnelle, adora les idoles et les fit adorer par plusieurs de ses sujets.

« Au troisième article de ma majeure, je dois montrer par exemples et autorités de la Bible (laquelle nul n'oserait contredire), que

dame convoitise a fait de plusieurs pécheurs autant de traîtres envers leurs souverains seigneurs. Je me bornerai à trois exemples :

« Le premier est Lucifer, qui, par convoitise, excita une révolte et désobéissance parmi les anges. A la fin, saint Michel occit ce Lucifer d'une mort éternelle.

« Le second exemple est celui du très-bel Absalon [1], fils du roi David [2], roi de Jérusalem [3]. Absalon, considérant que son père, déjà vieux, avait perdu une partie de sa force et de son sens, s'en alla en Ebbon. Là il fit un couronnement au préjudice de son père, et se fit oindre comme roi [4]... Jour de bataille fut pris.... Le roi David y voulait venir en personne. Mais Joab [5], qui était son grand connétable, et les autres chevaliers, lui conseillèrent de rester à l'écart, attendu qu'il était âgé. David y consentit.... La partie du déloyal Absalon fut la plus faible. Les uns moururent, les autres s'enfuirent. Or, il advint qu'Absalon, en fuyant sur sa mule, après la déconfiture, passa par dessous un chêne dont le branchage était fort touffu. Absalon avait une longue chevelure qui s'embarrassa dans la ramure du chêne. Il fut ainsi suspendu par les cheveux, et sa mule passa outre. Finalement Absalon fut percé de trois glaives et tué par le bon chevalier Joab, malgré le commandement du roi, mais pour le bien de la chose publique.

« Enfin, le troisième exemple nous est offert par Athalie. Ce fut la convoitise qui poussa cette reine à vouloir tuer, jusqu'au dernier, les enfants de son fils Ochosias, afin de monter, à leur préjudice, sur le trône de Jérusalem. »

Le quatrième article de la majeure, contient huit *vérités* qui donnent lieu à huit corollaires, pour servir à la justification du duc de Bourgogne. Jean Petit énonce la troisième de ces vérités en ces termes :

« Il est licite à tout sujet, sans aucun mandat, en vertu des lois morales, naturelles et divines, de tuer ou faire tuer tout traître;

1. Louis, duc d'Orléans.
2. Frère de Charles VI.
3. Roi de France.— Cet exemple est évidemment une *allusion* perpétuelle au sort de Louis, duc d'Orléans. C'est ce que prouve la similitude entre les traits empruntés de l'exemple et les traits analogues que présentent la vie et la mort de Louis, duc d'Orléans ou qui lui furent imputés.
4. Louis, duc d'Orléans, était accusé d'une trahison semblable.
5. Jean, duc de Bourgogne.

déloyal, ou tyran. Non-seulement cela est licite, mais cela est honorable et méritoire, surtout lorsque ce tyran a tant de puissance que justice ne peut en être faite, suivant le cours ordinaire des choses, par le souverain. »

Là est tout le fond de l'argumentation de Jean Petit, et de l'apologie du duc de Bourgogne.

Après avoir énoncé cette *vérité*, l'orateur se met en devoir de la prouver par douze raisons en l'honneur des douze apôtres. Mais les détails qui précèdent font suffisamment connaître la forme de l'œuvre de Jean Petit et nous dispensent, de le suivre jusqu'au bout dans les défilés de sa dialectique. Nous terminerons donc ici l'analyse de sa majeure, et nous passerons à la seconde partie, c'est-à-dire à la mineure.

« Dans cette section de mon discours, continua Jean Petit, je montrerai que Louis duc d'Orléans, par convoitise, s'est rendu coupable de tous les crimes précédemment spécifiés.

« Louis, duc d'Orléans, a tenté de faire mourir le roi par sortilége. A cet effet, il eut recours, moyennant finance, à un moine apostat, maître passé en ce genre de maléfices. Il transmit à ce moine sa propre épée, sa dague et son anneau. Le moine, muni de ces trois objets, se rendit en la tour de Mont-Jay, près Lagny-sur-Marne. Un dimanche, entre Pâques et l'Ascension, avant le lever du soleil, il porta ces objets sur une montagne voisine. Là, il se mit en chemise et à genoux, puis il ficha en terre l'épée et la dague par la pointe, et plaça l'anneau tout auprès. Ensuite, le moine fit plusieurs déprécations pour invoquer les diables. Il en vint deux, paraissant habillés de brun-vert; l'un nommé Hérémas et l'autre Estramain. Le diable, qui était venu pour l'anneau, le prit et disparut. L'autre, ayant saisi l'épée et la dague, s'évanouit de même. Bientôt, l'un d'eux rapporta l'anneau rouge comme écarlate. Il dit au moine : c'est fait, mais à condition que tu le mettes où tu sais. Le moine retrouva l'épée et la dague couchées à plat.

« L'apostat se rendit alors à Montfaucon et, pendant la nuit, il décrocha un pendu qui était mort. Puis il mit l'anneau dans la bouche de ce mort. Ensuite, il lui enfonça la dague et l'épée par le fondement jusqu'à la poitrine. Au bout de quelques jours, l'épée, la dague et l'anneau, ainsi consacrés au diable, furent restitués à Louis, duc d'Orléans. Le moine lui remit en outre un petit sachet contenant de la poudre faite avec la cendre « des os du lieu déshonnête de ce mort

dépendu. » Le duc reprit la dague, l'épée et l'anneau, pour accomplir sur la personne du roi les maléfices qu'il méditait. Il porta le sachet pendant plusieurs jours suspendu entre sa chair et sa chemise, par une aiguillette, dans la manche de sa chemise. Mais un chevalier de grand honneur, parent du roi, mit fin à cette entreprise. Il découvrit le sachet, en dépouilla le duc par force et le porta au roi, en présence de plusieurs témoins.

« *Item* ce criminel duc d'Orléans fit faire par le même apostat un autre sortilége d'une verge du bois appelé cornouiller, avec le sang d'un petit cochon rouge et d'une poule blanche. Cette verge devait avoir la vertu de permettre à celui qui la porterait de faire sa volonté de toutes les femmes. Lui-même, protestait le moine, en avait éprouvé la puissance sur une femme qu'il désirait, et dont il ne pouvait venir à bout. Cette verge fut livrée au criminel duc d'Orléans, tout ensorcelée, en la semaine sainte. Les effets de ce charme funeste et diabolique ne tardèrent pas à se faire sentir sur la personne du roi. Peu après, le roi tomba malade à Beauvais : il en perdit les ongles et devint chauve. Tout le monde connaît le second accès, du Mans, qui fut terrible. « Pour Dieu, disait le Roy, ôtez-moi cette épée qui me transperce le cœur. Voilà ce que m'a fait beau-frère d'Orléans ! »

« Galéas Visconti savait bien que le roi était ensorcelé. Un jour, il dit à des messagers du roi de France : « Charles VI est le diable. »

« Ce Visconti était un haineux complice du duc d'Orléans. Il lui donna sa fille Valentine en mariage, et dans sa convoitise il souhaitait la mort du roi Charles, afin qu'elle devînt reine de France. Un autre complice était Philippe de Maisière, jadis chancelier du roi, qu'il trahit. Il fut ensuite à Barnabo de Milan, qu'il trahit de même. Revenu en France avec Valentine, il se retira aux Célestins : pure hypocrisie. Le duc d'Orléans allait tous les jours le trouver et y entendait cinq ou six messes. Mais sous de tels semblants de dévotion, il cachait leurs colloques diaboliques et quotidiennes conjurations, dont le but était de détruire le roi.

« Or, pendant que le duc d'Orléans se montrait si dévot le jour, presque toutes les nuits il s'enivrait, jouait aux dés et couchait avec des femmes dissolues. Finalement, il passa de la nuit au jour, et ses désordres devinrent continus et publics.

« En 1389 environ, le duc d'Orléans, encore bien jeune, poursuivit Jean Petit, tenta d'empoisonner le roi. C'était à Neaufle, chez feu la

reine Blanche[1]. Il jeta sur le plat du roi, au moment où le queux allait servir, une poudre blanche. Cette reine heureusement s'en aperçut. Elle fit enlever le plat, qu'elle passa à son aumônier. Celui-ci enleva le mets sans en manger, et le plaça dans la corbeille de l'aumône. C'en fut assez, l'aumônier tomba pâmé; il fallut l'emporter comme mort; il perdit ses cheveux, la barbe, les ongles; ses nerfs se retirèrent; il lui prit une langueur, et finalement il mourut. Ladite reine, ce même jour, fit venir le jeune duc qui dissimulait en jouant; mais elle ne s'y trompa point. « Eh! dit-elle, bon varlet, vous jouez bien votre rôle. Voilà un écuyer de cuisine qui *laisse brûler les pois!* Par saint Jean! il ne fera jamais rien de bon!... »

« Ce fut lui qui, en 1393, lors du ballet des hommes sauvages, fut la cause de tout le mal; ce fut lui qui voulut accoupler les danseurs, afin que le roi, enlacé avec un autre compagnon, brûlât sans pouvoir s'échapper. Pour lui, il eut grand soin de ne pas revêtir le maillot enduit de poix et couvert d'étoupes. Il prétexta que son costume était trop étroit; il se fit valet de torche, et prit un flambeau. C'était pour mettre le feu. Il avait ainsi machiné la mort du roi.

« Ledit criminel duc d'Orléans a fait alliance avec les ennemis du roi et du royaume. Charles VI, notre sire, et feu Richard d'Angleterre étaient unis d'amitié. Richard fit savoir au roi Charles que sa maladie provenait des sortiléges dirigés contre lui par les ducs d'Orléans et de Milan. De là la haine contre Richard du duc Louis, qui se fit allié de Henri de Lancastre. Cet Henri a fait mourir Richard et l'a supplanté. Ainsi voulait faire Louis en France; il a toujours tenu le parti de Henri d'Angleterre, bien que Henri fût l'ennemi de la France et en pleine hostilité. Au siége de Bordes, il a soutenu les Anglais contre les ordres du roi de France. Il a, en outre, empêché diverses entreprises militaires contre ce roi Henri.

« Le duc d'Orléans s'est rendu coupable du crime de lèse-majesté envers la reine; car en 1404 ou environ, il a voulu la séquestrer. Il pensait que s'il avait en son pouvoir la reine et ses enfants, il viendrait plus aisément au terme de ses entreprises. C'est pourquoi il séduisit la reine par des insinuations mensongères et s'efforça de l'emmener hors du royaume en son duché de Luxembourg.

« Le duc d'Orléans a tenté d'empoisonner le dauphin, mort

1. Blanche de Navarre, seconde femme de Philippe de Valois, morte en 1398.

en 1401. Un enfant fut chargé de porter à ce jeune prince une pomme empoisonnée. Mais en traversant les jardins de l'hôtel royal de Saint-Paul, cet enfant rencontra une nourrice qui tenait dans ses bras un des enfants du duc d'Orléans. La nourrice prit de force la pomme à cet enfant; elle la fit manger à son nourrisson qui mourut.

« Le duc d'Orléans a conspiré contre le roi avec le pape Benoît XIII. Il insinua au pape qu'il déclarât Charles VI incapable, lui et sa génération, de régner. Le roi, en conséquence, devait être déposé, et le duc couronné roi en sa place. Voilà pourquoi le duc d'Orléans a toujours soutenu ce pape.

« Enfin le duc d'Orléans a commis le crime de lèse-majesté contre le bien public en deux manières. La première, en ce qu'il a tenu les gens d'armes sur les champs dans ce royaume par l'espace de quatorze ou quinze ans. Ces gens d'armes n'ont fait autre chose que manger, tondre le pauvre peuple, piller, voler, rançonner, tuer et violer. Il préposait des commandants aux forteresses, ponts et passages du royaume, afin de parvenir à son damnable but, qui était l'usurpation de la couronne. La seconde manière consiste en ce qu'il a fait lever des tailles et exactions intolérables sur le peuple, sous prétexte de guerre contre les ennemis. Au contraire, il a donné cet argent aux ennemis et adversaires du roi et du royaume. Il en a fait ses alliés et ses partisans, pour affaiblir le roi, et finalement le dépouiller de sa couronne.

« Ainsi donc, ajoute Jean Petit par forme de conclusion, de la mineure qui précède jointe à la susdite majeure il résulte clairement que monseigneur de Bourgogne ne veut et ne doit en rien être blâmé ni repris à raison du cas advenu en la personne du criminel duc d'Orléans. Le roi notre sire ne doit pas seulement en être content. Il doit avoir mondit seigneur de Bourgogne et sa conduite pour agréables. Il doit le récompenser en amour, en honneurs et en richesses. Il doit plus qu'auparavant proclamer la loyauté; la bonne renommée de monseigneur le duc. Il doit enfin rendre public ce témoignage dans le royaume, ainsi que hors du royaume, par lettres patentes, missives et autrement. »

Telle fut la célèbre harangue de Jean Petit. Elle causa une impression profonde, mais diverse. L'attitude du *prévenu* ne permettait pas à tous les auditeurs d'exprimer librement les sentiments que suscita en eux cette étrange apologie. Bourguignons d'un côté, Orléanistes

de l'autre, persistèrent plus que jamais dans leur ardente rivali
mais ces derniers n'osèrent, en cette circonstance, manifester l
indignation, et se retirèrent en silence[1], conservant au fond de l
cœur le désir de la vengeance. Ce ne fut que douze ans plus t
(10 septembre 1519) que Jean sans Peur succomba sous les coups
Tanneguy Duchâtel.

1. Religieux. — Cousinot, etc.

FIN DE L'ASSASSINAT DU DUC D'ORLÉANS.

LE POËME DES JOURS NOUVEAUX

PAR M. CHARLES DE MOUY.

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.
(VIRGILE.)

I

Ami, lorsque votre âme inspirée et profonde
Considérait de haut le spectacle du monde,
Vous êtes demeuré souvent grave et surpris
Devant notre âge encore obscur et mal compris
Qui bouleverse tout, les trônes, les idées,
Qui vit dans un torrent aux ondes débordées,
Ne permet, exclusif dans l'œuvre qu'il poursuit,
A nul de s'isoler du travail et du bruit,
Oublie, en s'agitant sans règle et sans exemple,
Les rêves de l'esprit, les préceptes du temple,
En son rude labeur trop souvent aveuglé
Pour n'être pas tantôt distrait, tantôt troublé,
Pour ne point négliger la poésie austère
Et parfois Dieu, parmi les soucis de la terre.

Mais, malgré ces regrets vagues et douloureux,
N'avez-vous point parfois, vers nos temps sérieux,
Vers l'œuvre qui se fait et l'âge qui commence,
Tourné votre grand cœur, avide d'espérance?
N'avez-vous pas, au fond de ces jours dédaignés
Par ceux dont les regards sont obscurs et bornés,
Penseur qui pénétrez plus loin que la surface,
Saisi le sens profond de tout ce qui se passe,
Admiré la splendeur de ce siècle hardi
Qui va vers l'avenir, qui du nord au midi
Disperse à tous les vents la semence féconde
Et renouvellera la figure du monde?

Alors vous comprendrez, ami, ce que rêva
Un esprit adorant la Muse et Jéhova :
C'était peut-être un sage, et peut-être un poëte.
Parfois découragée, et souvent inquiète,
Sa pensée, écoutant la foule et ses rumeurs,
Se demandait où vont les âmes et les mœurs,
Si tout n'est pas éteint de nos splendeurs passées,
Si les religions ne sont pas éclipsées,
S'il ne faut point pleurer, désormais sans abri
Comme une feuille morte ou comme un lis flétri,
La poésie auguste, éclatante, immortelle,
Qui jadis sur le monde étendait sa grande aile,
Regardait le soleil, et dans l'azur sans fond
S'élevait, comme un ange, une auréole au front,
Et mêlait l'âme, Dieu, la nature infinie
Dans son rayonnement et dans son harmonie !

O problème du siècle ! avenir ténébreux !

Un soir, à l'heure où luit sur le sentier poudreux,
Dans les roses clartés du soleil qui s'incline,
Une poussière d'or que leur flamme illumine,
A l'heure harmonieuse où l'immense occident
Resplendit dans l'azur comme un miroir ardent,
Couvre de chauds reflets les collines boisées,
Et brise ses rayons dans les eaux embrasées,
Ce rêveur qui creusait, mais avec passion,
Au fond de l'avenir la grave question,
Cherchant le calme et l'air, monta pensif et sombre
Sur un de ces coteaux couverts de bois pleins d'ombre,
Qui dominent Paris, son fleuve lumineux
Et l'horizon perdu sous des voiles brumeux.

Il contempla longtemps de larges perspectives :
La Seine aux îlots verts, aux tortueuses rives,
Les petits bois épars, les villages cachés,
Les coteaux fraternels l'un vers l'autre penchés,
Les nuages tordus en monstrueuses formes,
Les routes qui croisaient leurs longues lignes d'ormes,
Les champs qui déployaient leurs épis et leurs fleurs,

Puis, tout au fond, voilé dans les blanches vapeurs
Qui pèsent vaguement sur cette urne béante,
Le sombre entassement de la ville géante !

C'était un océan de toits amoncelés
Et dans leur unité gigantesque mêlés
Comme un immense amas de flots et de décombres
Dont l'œil ne distinguait les formes ni les nombres !
Partout, du sein confus de ces vagues, dans l'air
S'élevaient, comme on voit les navires en mer,
Des monuments parmi les demeures des hommes :
Tantôt de sombres tours, plus loin, de vastes dômes,
Là des clochers aigus, ici des flèches d'or,
Des frontons, des palais et des palais encor,
Des façades sans fin, des temples, des arcades,
Les profils décroissants de longues colonnades,
Des arcs prodigieux, des spirales d'airain,
Et dans les profondeurs de ce vague lointain,
Bronze, marbre, granit, des abîmes, des mondes,
Bleus comme l'horizon, confus comme les ondes !

Au-dessus du rêveur dont le regard errait,
Les derniers feux du jour jouaient dans la forêt,
Et parfois oubliant leur lumineuse route,
De larges rayons d'or se glissaient sous la voûte.
Les grands massifs, puissants, immobiles, touffus,
En dôme arrondissaient leurs feuillages confus,
Et dressaient gravement avec un sourd murmure
Les imposants contours de leur architecture.
Au-dessous, fleurs, gazons, arbustes verdoyants,
Sentiers mystérieux, ombrages souriants,
Lits de mousse, buissons, branches entrelacées,
Feuilles, tiges au gré du moindre vent bercées,
Tout s'épanouissait dans l'air limpide et bleu,
Et la haute forêt vivait sous l'œil de Dieu !

II

Hélas ! hélas ! dit le poëte,
O forêt ! profonde retraite

Des grands arbres et des oiseaux!
A quoi sert ta beauté suprême,
Puisqu'il n'est plus d'homme qui t'aime
Et s'émeuve sous tes arceaux?

C'est en vain que ta voix est douce,
C'est en vain que ta verte mousse
Offre au passant un lit épais;
En vain que de ton ombre amie
Sur l'homme qui souffre et qui plie
Descendent la force et la paix!

C'est en vain que dans tes allées,
Pareilles à des fleurs voilées
Dans les épaisseurs des gazons,
Il naît dans l'âme des pensées
Mélodieuses et bercées,
O rossignols, par vos chansons!

C'est en vain que tes feuilles vertes
Comme des portes entr'ouvertes
Nous laissent voir l'espace bleu;
C'est en vain que l'esprit du sage
Entend le vent dire au feuillage :
Paix à la terre et gloire à Dieu!

Hélas! à quoi bon ces merveilles?
A l'aurore, en vain tu t'éveilles
Radieuse, et mouillée encor
Des vapeurs de la nuit sereine,
Comme au sortir de la fontaine
Une baigneuse aux cheveux d'or.

En vain lorsque la nuit arrive
Tu sembles écouter, pensive,
De vagues accords dans les cieux,
Grave dans ta mélancolie,
Comme une femme recueillie
Dans un rêve silencieux.

Hélas! pour qui tes voix sans nombre,

Pour qui tes parfums et ton ombre,
L'eau qui court, l'insecte qui fuit,
La feuille sombre, la fleur pâle ?
Pour qui ta grâce matinale ?
Pour qui ta beauté de la nuit ?

Va ! laisse mourir tes feuillages !
Laisse, ô forêt, tes noirs ombrages
Se sécher sous les mains du temps !
Flétrissez-vous, gazons et mousses !
Taisez-vous, ô lyres si douces
Qui chantez l'hymne du printemps !

Les temps sont durs, l'homme est débile,
Tout s'affaisse et devient stérile,
Les cœurs et même les esprits :
Et, lassé du siècle où nous sommes,
L'idéal a quitté les hommes
Des seules richesses épris.

Dieu n'est qu'un mot. L'amour s'oublie :
Il n'est plus rien qui purifie
L'âme que l'or tient sous sa loi ;
Et c'est pourquoi l'homme, ô nature !
Fuit tes splendeurs et ton murmure :
Il se sent petit devant toi.

III

Comme il parlait ainsi dans sa douleur profonde,
Il entendit, bruyant comme le vent qui gronde,
Comme de roc en roc un orageux torrent,
Comme un tonnerre vague au fond du ciel errant,
Comme l'écho plaintif de la mer qui se brise,
Venir jusques à lui, sur l'aile de la brise,
Un murmure lointain dans l'espace emporté :
C'était l'immense voix de la grande cité.

Et cette voix disait : « Sois plus calme et plus juste,
Car toute chose est grave en notre siècle auguste.

Si, comme un astre errant dans le ciel étoilé,
Le sens du dernier mot nous demeure voilé,
Si nous ne savons pas le voir et le comprendre,
La sagesse suprême est de croire et d'attendre.
Mais ne blasphème pas. C'est un large chemin
Que suivent aujourd'hui les pas du genre humain,
Et nulle poésie, en aucun jour du monde,
Ne fut plus magnifique, et ne fut plus féconde
Que celle de ce temps laborieux et fort,
Où, sans craindre la peine ou douter de l'effort,
L'homme contemple, cherche, essaye, invente, sème,
Et bâtit fièrement son immense poëme!

Non! va, rassure-toi : rien ne s'est épuisé.
Nul grand désir en nous, rêveur, n'est apaisé;
Rien ne s'est abaissé dans ce que cherche l'homme,
Et le siècle qui vit, l'œuvre qui se consomme,
N'étoufferont jamais ces flambeaux immortels,
Les hymnes du poëte et l'encens des autels!

O poëtes pensifs! esprits! ailes de flammes!
O prêtres inclinés sous le fardeau des âmes!
Puisque l'humanité marche, suivez ses pas;
Oh! ne regrettez rien! oh! ne suspendez pas,
Dans l'indignation d'un aveugle délire,
Aux saules de l'exil l'encensoir ou la lyre!
L'œuvre qui s'accomplit mène l'homme vers vous;
C'est un instinct divin qui se remue en nous :
Car l'inspiration qui guide nos pensées
Et qui fait s'avancer hors des routes tracées
Vers le bien, sans désordre et sans convulsions,
Le flot régulier des générations,
Tous les grands horizons que ce siècle voit naître
Te feront mieux aimer, c'est-à-dire connaître,
O Dieu! vie! idéal par toi-même béni!
De toute éternité conçu dans l'infini!
Guide! consolateur! âme sublime et tendre!
Que chaque pas nouveau fait mieux voir et comprendre!

Considérez de haut le grand labeur de Dieu!

Tout palpite, tout vit, tout s'élève; en tout lieu
La lumière se fait et passent les fantômes,
Et le doigt immortel montre aux océans d'hommes
Dans l'azur du matin l'astre mystérieux
Qui rajeunit la terre et sourit dans les cieux.

Oh ! ce siècle immense et splendide
Par les aveugles blasphémé,
Parmi ceux dont l'éclat nous guide
Est le plus grand qui soit germé !
Il est mêlé de mal sans doute,
Il n'avance pas dans sa route
Sans fatigue ni sans erreurs :
Il suit la destinée humaine :
Jamais de vérité sans peine,
Pas d'enfantement sans douleurs !

Mais il est celui qu'à l'aurore
Pour accomplir ce qu'il rêvait,
Pour tout semer ou faire éclore
A l'avenir Dieu réservait !
Jeune, il est sorti des décombres,
Il a vogué sur les flots sombres
Des tumultueux océans !
Parfois menacé de ruine,
Mais sauvé par la main divine
Sur le bord des gouffres béants !

Il est celui qui sur la terre,
Hélas ! pour la première fois
Fait la société prospère
Par le travail et par les lois !
C'est lui dont la raison commence
D'élever jusqu'à la science
Les plus petits, les plus obscurs,
Et veut unir dans la manœuvre
Aux grands esprits qu'il met en œuvre
Les grands esprits des jours futurs !

Vainqueur du temps et de l'espace

C'est lui dont le bras souverain,
Créa la fantastique race
Des coursiers de flamme et d'airain !
C'est lui, magicien austère,
Qui tord ainsi qu'une crinière
La vapeur qui sort de leur flanc,
Entend hennir leur voix sonore
Et la nuit, comme un météore,
Voit resplendir leur œil sanglant !

Il est l'archange à la grande aile,
Le forgeron mystérieux
Qui fait la pensée étincelle
Et la lance à travers les cieux !
Abîme des eaux ! flot qui grondes !
Mer qui dès l'aurore des mondes
Portais l'esprit de Jéhova,
Incline-toi, vague hautaine,
Tu portes la pensée humaine
A qui notre souffle a dit : Va !

C'est lui qui, perçant les rivages
Où se heurtaient vos flots en feu,
Réunit vos ondes sauvages
Océans divisés par Dieu !
O vagues sur les rocs brisées !
O tempêtes inapaisées !
Redoublez, les jours sont venus !
Vous verrez s'écrouler vos rives
Et vos ondes longtemps captives
Se joindre à des flots inconnus !

C'est lui qui prend pour adversaires
Et les étouffe ou les endort
Les filles du mal, les misères,
Et la douleur, sœur de la mort !
Lui, dont les philtres font sourire
Le blessé que le fer déchire;
Lui qui donne, en pensant à Dieu,
A l'homme le travail facile,

A l'enfant la crèche et l'asile,
Au vieillard le pain et le feu!

C'est lui qui, comme un astre immense,
Un rayon au ciel dérobé
A vu briller l'indépendance
Sur l'Italie au front courbé!
Lui qui, dominant la tempête,
Contempla debout sur le faîte,
Impassible comme la loi,
Le glaive en main, la France reine,
Et l'entendit, forte et sereine,
Dire à l'esclave : lève-toi!

C'est lui qui prépare les âges
Encor ténébreux et lointains,
Dernier sens de tous les présages,
Dernier mot de tous les destins!
Jour solennel! heure bénie!
Où dans la joie et l'harmonie,
Dans le village et la cité,
Partout vivra, fière et féconde,
Pour la virilité du monde,
L'imprescriptible liberté!

O siècle! ô splendeurs immortelles!
Prière! hymne! poëme! encens!
Oh! comme ces tentes sont belles!
Ces pavillons éblouissants!
Regardez : ô prêtre! ô poëte!
Que votre voix reste muette
Pour maudire et pour blasphémer!
Oh! bénissez ce qui s'élève,
Hommes de l'autel et du rêve,
Faits pour prier et pour aimer!

Oh! n'accusez jamais ce que le ciel dispose,
Car l'effet sera saint, puisque sainte est la cause.
Non, rien ne se détruit, rien n'est dégénéré;

Tout mène vers le jour et vers un but sacré !
Le grand travail humain fonde une poésie
Allumée au flambeau du moderne génie,
Inspirée à jamais par la fécondité
De l'œuvre dont elle est la vie et la beauté,
Et qui resplendira, vaste, libre et hardie
Dans l'esprit plus puissant et dans l'âme agrandie.
Le progrès calme et pur — tout autre serait vain,
Tout autre changerait l'ordre immense et divin
Et ferait se dresser de sinistres harpies
Aux sanglantes lueurs de folles utopies —
Le progrès nous fera plus heureux et plus doux,
Car le crime souvent vient du malheur en nous,
Et pour l'homme ici-bas Dieu paraissant plus juste,
N'en sera que plus grand, plus aimé, plus auguste!
Ah! s'il semble aujourd'hui que nos sociétés,
Dans l'ardeur du travail qui trouble les cités,
Sont distraites parfois du poëte et du prêtre,
Elles leur reviendront dans les jours qui vont naître.
Déjà l'on reconnaît à des signes certains
Que s'approchent les temps marqués par les destins :
Bien des cœurs vers la terre abaissés se relèvent ;
Bien des esprits, glacés hier, aujourd'hui rêvent.
L'erreur s'évanouit. Jésus seul ne meurt pas.
Vers lui l'humanité remonte pas à pas.
Le progrès qui fait l'homme et plus fort et plus sage
En dissipant la nuit fait mieux voir cette image,
Ce front qui seul paraît plus noble et plus sacré,
Plus est vaste l'azur dont l'homme est éclairé!

IV

L'hymne se tut. Longtemps encore
Le poëte entendit son bruit lointain frémir ;
Puis, comme un vague luth que les vents font gémir,
Une voix s'éleva dans la forêt sonore :

« Nous ne nous plaignons pas, ô poëtes sacrés!
Et nos retraites sombres

Versent, comme jadis, sur les fronts inspirés
Leurs bienfaisantes ombres!

Nous avons nos abris toujours profonds et frais
Où l'âme qui s'oublie
Reçoit tout ce que Dieu dit aux grandes forêts
De verser d'harmonie!

Sur nous planent, toujours comme un vaste rayon
Avec un doux murmure,
Les plus calmes regards, la bénédiction
De la grande nature!

Nous sommes le cantique, et l'orchestre divin,
La mélodie ailée,
Où nul si faible accent ne fait entendre en vain
Sa parole voilée!

Concert où s'est mêlée, ô végétation,
Ta voix douce et profonde,
Et que conduit en chœur la respiration
De la terre féconde!

Nous ne nous plaignons pas, car nous avons encor
Le regard prophétique!
Entre l'homme et le ciel nous formerons l'accord
Dans l'œuvre pacifique!

C'est nous qui mêlerons au bruit des durs travaux
De l'édifice immense
Les inspirations douces, les chants nouveaux
De l'âge qui commence!

Nous serons le repos, le sourire, la voix
Que le cœur sait entendre,
L'ombre après le soleil, le conseil à la fois
Religieux et tendre!

Car Dieu veut, unissant les splendeurs que sa main
Déduit des mêmes causes,

Mêler dans l'harmonie au grand labeur humain
La nature des choses!

Afin que tout soit saint sous le ciel étoilé
Sur la terre sereine,
Et qu'à l'homme à la fin le temps ait révélé
Chaque anneau de la chaîne!

Chaîne immatérielle et superbes degrés
Que Jacob vit en rêve,
Et qui mènent en haut des portiques sacrés
Le monde qui s'élève!

Alors l'homme agrandi, la nature en tout lieu
Et plus riche et plus belle,
Uniront à jamais sous l'œil du même Dieu
Leur âme fraternelle! »

V

Le silence se fit. La nuit vint. Lentement
S'assombrissait l'azur du pâle firmament ;
Un voile noir semblait s'étendre sur la plaine ;
Les contours se fondaient dans la brume incertaine.
Une première étoile apparut. Un doux vent
S'éleva dans les airs, et tandis qu'en rêvant
Un rossignol chantait sur un peuplier sombre,
La forêt agita ses grandes masses d'ombre.

Le poëte songeait encor, le front penché,
Aux voix qui lui parlaient de l'avenir caché ;
Il restait immobile et son âme pensive
Croyait considérer sur le bord d'une rive,
Satisfaites déjà de voir des cieux plus beaux,
Les générations passer comme les eaux,
Tandis qu'au loin naissait le jour obscur encore
Dont nous considérons la magnifique aurore!

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XX.

20 NOVEMBRE 1859.

I

La nouvelle comédie de M. Léon Laya, le *Duc Job*, est un grand succès pour l'auteur et pour le Théâtre-Français. Quoiqu'on se trompe souvent dans de pareilles appréciations, je crois qu'en voilà pour tout l'hiver, ou du moins pour une bonne partie. On a vu, il est vrai, des pièces, que l'on croyait destinées à plus de cent représentations s'arrêter tout à coup à la moitié de cette course; mais dans le *Duc Job*, l'acteur donne un bon coup d'épaule au poëte, et l'un poussant l'autre, M. Got et M. Laya atteindront et dépasseront probablement les cent représentations. Ce grand succès est-il justifié? les uns disent oui, les autres non; quelques-uns, ni oui, ni non. C'est toujours comme cela. Pour moi, je vais me faire une opinion au courant de cet article.

Si on laisse de côté les personnages du demi-monde, le théâtre ne sort pas d'un seul type, le *Jeune Homme pauvre*. Presque toutes les comédies, depuis l'*Honneur et l'Argent*, ont pour héros un jeune homme aux prises d'une façon ou d'une autre avec la pauvreté et sortant victorieux de cette lutte. La dernière comédie en cinq actes du Théâtre-Français, les *Doigts de Fée,* aurait pu s'intituler également une *Jeune Fille pauvre*. Laferrière nous a montré un jeune homme pauvre selon le cœur des étudiants du parterre de l'Odéon; Lafontaine un jeune homme pauvre à l'usage des lectrices sensibles de la collection Lévy; avec Got, nous avons un jeune homme pauvre, réaliste de l'école Dupuy, du Gymnase. Je crains bien que ce dernier jeune homme pauvre ne fasse oublier tous les autres.

Le jeune homme pauvre de M. Octave Feuillet n'était que comte

ou marquis; celui de M. Léon Laya est duc. Le public se contente encore d'un duc pour le moment; dans quelque temps, il lui faudra un prince, et bientôt il ne voudra plus voir en scène que des fils de roi, comme dans les contes de fées, auxquels nous revenons à grands pas, sans que cela paraisse. Au Vaudeville, le jeune homme pauvre devient riche par suite du testament que fait en sa faveur une vieille dame de ses amies : c'est le coup de baguette de la fée; au Théâtre-Français, le jeune homme pauvre reçoit les millions obligés, au dénoûment, des mains d'un bon génie qui, sous la forme d'un ami de collége, l'institue son légataire universel. Les seules différences qui existent entre les deux jeunes hommes pauvres, c'est que le jeune homme Feuillet est un bourgeois, et le jeune homme Laya un militaire; que l'un est amoureux d'une tête folle et romanesque, et que l'autre adore le bon sens, le calcul, la prévoyance, l'arithmétique, sous les traits d'une petite cousine qui devait certainement habiller sa poupée en cuisinière, et jouer avec elle au petit marché.

Unique rejeton d'une grande famille ruinée, se voyant à sa majorité à la tête d'un patrimoine de quatre ou cinq mille francs de rente pour soutenir son titre, ne voulant pas redorer son blason par une mésalliance, ni s'enfouir dans quelque gentilhommière de province et passer son temps à boire et à chasser avec les hobereaux à lièvre des environs, le duc de Rieux a pris le parti de s'engager dans la cavalerie légère. La carrière militaire est en effet celle qui convient le mieux à un homme dont les aïeux, depuis le premier jusqu'au dernier, ont porté l'épée. Si M. de Rieux s'était fait par hasard de robe, son succès était compromis. Quoiqu'il soit mille fois plus difficile de devenir avocat ou médecin que d'obtenir le grade d'officier dans l'armée, surtout quand on est duc, le public, tant nos préjugés sont encore vivaces, se serait beaucoup moins intéressé au jeune homme pauvre de M. Laya, s'il avait suivi une autre carrière que celle des armes. Officier, il ne l'eût pas déjà même autant goûté. C'est presque un trait de génie que d'avoir donné au duc de Rieux le grade de maréchal des logis; brigadier, ce n'était pas assez; sous-lieutenant, c'était trop.

Le public, me direz-vous, n'est cependant point tellement infatué de la gloire militaire qu'il n'accorde une attention très-suivie et très-sympathique à des gens qui ne sauraient y prétendre. Le jeune homme pauvre du Vaudeville, par exemple, exerce la profession d'intendant, ce qui ne l'empêche point d'exciter un intérêt qui s'est manifesté par

une centaine de représentations au théâtre, et par dix ou douze éditions en librairie. Remarquez que le jeune homme pauvre est un faux intendant, de même que Dorante est un faux domestique, et qu'il y a déguisement; par conséquent l'intérêt du public pour lui se trouve parfaitement justifié. Un faux intendant, à la bonne heure! mais un véritable avocat ou un vrai médecin, qu'on ne nous parle pas de ces gens-là.

Comme il convient à tout jeune homme pauvre, M. de Rieux est fier, et quoique très-amoureux de sa cousine, il se garderait bien de se poser en prétendant; en quoi je le trouve vraiment trop modeste : un duc est toujours un parti fort sortable, même pour la fille d'un banquier millionnaire; il est vrai que la petite cousine est positive en diable et met l'argent fort au-dessus des titres. Être duchesse est pourtant bien tentant, surtout quand on reçoit l'hermine des mains de celui qu'on aime. Autrefois une jeune fille n'aurait pas résisté à la double tentation de faire le bonheur d'un jeune homme pauvre et de mettre une couronne fleuronnée sur ses cartes de visite; aujourd'hui nous n'en sommes plus là; la jeunesse ne se paye plus de beaux sentiments et de beaux titres; il lui faut de bonnes rentes inscrites sur le grand-livre, des maisons de cinq étages sur le pavé de Paris, des terres au soleil; le mariage est une question de revenu. On a fort goûté dans la pièce de M. Laya la scène dans laquelle, avant de se décider à devenir la femme de son cousin, mademoiselle Emma fait ses comptes, et calcule s'il est possible de vivre avec une vingtaine de mille francs de revenu. Cette scène m'a paru triste. Quoi! pour un cheval de plus ou de moins vous auriez renoncé au bonheur d'être la femme d'un homme que vous aimez; vous auriez consenti sans remords à passer dans les bras d'un autre, parce que cet autre aurait mis deux domestiques au lieu d'un dans votre antichambre; vous emprisonnez votre cœur dans les limites d'un budget; en vérité, cela frise l'odieux, surtout quand ces calculs passent pour des gentillesses aux yeux du public, qui les encourage de son approbation et de ses applaudissements. Au lieu d'épouser son aimable et loyal cousin, mademoiselle Emma mériterait bien de devenir la femme d'un de ces riches financiers amis de son père, qui lui aurait accordé d'abord chevaux, voitures, laquais en aussi grand nombre que sa vanité eût pu le souhaiter, pour les lui reprendre ensuite tantôt sur un prétexte, tantôt sur un autre, et les donner à quelque lorette; mais au lieu de la punir, M. Laya la récompense en envoyant

à son cousin un héritage de quatre millions. J'aurais désiré, au contraire, que de Rieux perdît jusqu'aux quatre ou cinq mille livres de rente qui lui restent, et que même alors sa cousine voulût devenir sa femme. A ce prix-là, je lui aurais pardonné ses déplorables opérations d'arithmétique.

Il n'y a pas de leçon dans l'œuvre de M. Laya, partant point de comédie. Le public, du reste, n'y tient pas. Ne lui parlez plus de caractères à développer, de mœurs à dépeindre, de ridicules à fronder, cela ne l'amuse plus; ce qu'il lui faut, ce sont des coups de théâtre, des situations pittoresques, des combinaisons de scènes et de mots. Griser, par exemple, un homme, et le présenter dans cet état d'une façon intéressante au spectateur, voilà un des tours de force de la comédie moderne, et un des endroits les plus applaudis de la pièce nouvelle du Théâtre-Français. Le goût du public est un mélange de réalisme et d'imagination, de vulgarité prosaïque et de sensiblerie qui autorise les plus choquants contre-sens, les plus singuliers contrastes. Qu'un personnage change subitement de caractère, comme Emma dans le *Duc Job,* cela paraît tout naturel au public; c'est qu'il ne juge plus l'ensemble d'une composition littéraire, qu'il n'en suit plus que les détails, c'est-à-dire la partie amusante, le spectacle, en un mot; il se plaît même aux longueurs quand elles servent à reproduire certains effets matériels. Il y a, par exemple, dans le *Duc Job* un interminable déjeuner entre de Rieux et son oncle auquel le public ne peut trouver d'autre agrément que celui de voir manger Got avec beaucoup de naturel et de vérité, et de l'entendre parler la bouche à demi pleine. L'art du comédien perd beaucoup de sa valeur s'il ne consiste plus qu'en de pareils tours de force. Je ne dis point cela pour diminuer le talent que Got déploie dans le rôle du duc de Rieux. Il ne faut point demander à cet acteur d'idéaliser un personnage et de le poétiser; mais s'il ne s'agit que de le traduire avec exactitude et naturel, Got est, sans contredit, en ce moment, un des comédiens les plus remarquables de Paris; il a inventé le réalisme au théâtre, en prenant ce mot dans une acception convenable.

Comédie ou drame, l'histoire d'un jeune homme pauvre est encore à faire, même après MM. Octave Feuillet et Léon Laya. La jeunesse luttant contre la pauvreté ou la supportant avec courage, ce sera toujours là un sujet digne d'un vrai poëte; s'il veut réussir aujourd'hui, nous ne lui conseillerons pas de l'aborder de front; le public, épris d'un vain réalisme, redoute la réalité. De toute chose, il faut se con-

tenter, pour lui plaire, de ne lui montrer que la surface; l'observation vivace et profonde le fait reculer : il a peur de ce qui pourrait l'émouvoir et le faire réfléchir. Passer à côté d'une idée, l'effleurer tout au plus, voilà la recette pour réussir. Le public est un vieil enfant qui n'aime plus que les aventures. Nous en étions l'année dernière au roman sentimental; l'année prochaine nous tomberons dans le roman à caverne; les brigands ne tarderont pas à reparaître, et comme le théâtre suit ordinairement la marche du roman, attendons-nous à voir de jour en jour l'observation des mœurs et des caractères abandonner la scène pour faire place au drame et à la fantaisie.



II

Les Horizons prochains et *les Horizons célestes* sont deux livres sortis de la même plume, empreints du même cachet religieux : le premier restant attaché à la terre, le second s'élevant jusqu'au ciel, et lui demandant le secret de la mort et de la vie. C'est une femme qui a écrit ces deux livres; on s'en aperçoit aisément, moins encore au style qu'à la nature des sentiments qu'il exprime. L'auteur appartient à la religion protestante, le rôle que joue l'Évangile dans la plupart de ses récits l'indique d'une façon suffisante, il est d'une croyance fervente, et je vais probablement le scandaliser en parlant de ses *horizons* purement et simplement au point de vue littéraire. C'est bien la peine, dira-t-il, d'écrire deux volumes destinés à rappeler les hommes à leurs plus importants devoirs envers Dieu et envers eux-mêmes, pour que la critique se contente de vanter votre talent de description et n'ait gardé de nos pages les plus sérieuses que le souvenir des oiseaux qui y chantent, des ruisseaux qui y murmurent, et des fleurs qui s'y épanouissent !

Les gens du monde peuvent s'isoler, ils attendent l'inspiration, ils travaillent à leurs heures, ils quittent et reprennent le livre commencé, selon que leur cœur garde le silence ou qu'il a besoin de s'épancher. Il n'en est pas de même de nous autres pauvres journalistes; notre pensée ne nous appartient pas pour ainsi dire, nous devons mettre à chaque instant notre esprit à l'unisson de celui des autres, nous sommes obligés de nous faire tour à tour gais, tristes, graves, légers, sceptiques, croyants. C'est ce dernier changement surtout qui est difficile. Dans quelques jours peut-être vous aimeriez à porter vos regards au fond des horizons célestes, aujourd'hui votre

vue ne sait s'attacher qu'aux objets purement terrestres. On n'est pas toujours disposé à méditer sur la résurrection de Jésus, sur le sommeil de l'âme, sur l'identité personnelle après la mort, sur l'éternité des affections, sur la résurrection des corps, sur tous les grands sujets qu'effleure la plume éloquente de madame de Gasparin; que faire pourtant si l'on a hâte de signaler au lecteur sérieux deux excellents livres de morale religieuse? On se rejette sur la littérature, on parle du talent de l'écrivain, des qualités de son style qui expriment parfaitement la sincérité de ses croyances et de ses émotions.

« Il n'y a rien ici pour les utilitaires, dit l'auteur dans sa préface, rien pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amants du drame, rien pour les fins connaisseurs, rien je crois en vérité que pour moi et mes pareils, toujours vivant de peu, qu'un gros poëme épouvante et qu'une corolle entr'ouverte, qu'un bourdon en fête, qu'une agreste silhouette jettent en des rêves infinis. » C'est précisément là ce qui fait le charme des *Horizons prochains* aux yeux des fins connaisseurs. Quel art vaudra jamais l'absence d'art? Quelquefois, je ne dirai pas toujours, l'art est absent des compositions de ce recueil, qui ne sont ni des tableaux, ni des romans, et dont, pas plus que l'auteur, je ne trouve le nom véritable; mais je ne songe guère à le chercher, content de suivre le peintre et de regarder sa toile sans savoir comment il l'appelle :

« Ce fut justement par ce pré que je pris, et le long de l'eau, un beau matin de mai. L'herbe était drue, déjà haute; les primevères étoilées avaient passé, les scyllas aux grappes bleues étaient depuis longtemps défleuries, les dernières corolles des arbres fruitiers tombaient noyées dans le fourré, l'été gagnait sa bataille sur le printemps. »

C'est aussi par ce pré qu'il faut prendre avec l'auteur, et le suivre à travers champs jusqu'à la prochaine chaumière; il ne nous conduira que chez de braves gens, et partout où il mettra les pieds, soyez sûr qu'il y aura quelque infortune à soulager, quelque chose de touchant à apprendre. Je sais bien tout ce que l'on peut reprocher à ces histoires; qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, d'un enfant ou d'un vieillard, le dénoûment est toujours le même à peu près : presque tous les héros de ces récits meurent et sont heureux de mourir; la foi chrétienne qui les a soutenus dans les épreuves de la vie, ou qui les illumine au dernier moment, leur fait trouver doux le passage de cette vie à la mort. Il est permis de trouver ce dénoûment un peu monotone, mais l'auteur ne redoute point ce reproche, il n'écrit point

pour les lecteurs frivoles, il ne cherche pas à plaire à l'imagination, il veut toucher les cœurs, et il y a des moments où son émotion vous gagne.

J'ai sous les yeux un livre intitulé *la Science de bien mourir mise en pratique*, ou *Recueil tout nouveau des dernières heures édifiantes*. Le pasteur de La Roque, ministre du saint Évangile à Clèves, nous fait assister aux derniers moments de madame Duplessis-Mornay, de mesdemoiselles de Montbrun, de La Trémouille, de Céré, du duc Ernest de Saxe, du comte de Rochester et de quelques autres personnages; ils m'émeuvent moins que les paysans et les paysannes de madame de Gasparin : la mort calme et résignée chez les pauvres gens a quelque chose de particulièrement touchant; la ferveur du pauvre attendrit; celle du riche et du puissant semble moins désintéressée, moins simple. Dans tous les rangs de la société, les femmes savent mieux mourir que les hommes. Quoi de plus simple et de plus religieux que les derniers moments de madame Duplessis-Mornay : « L'heure de son délogement s'approchant de plus en plus, elle pria M. Bouchereau (le ministre qui l'assistait) de la faire souvenir, lorsqu'elle serait sur le point d'expirer, des saintes paroles que Jésus-Christ prononça sur la croix, afin de mourir en les prononçant, et d'imiter ainsi en cela son Sauveur, et de pouvoir dire après lui : *Père, je remets mon esprit entre tes mains*. Mais elle n'eut pas besoin qu'il lui donnât cet avertissement, car elle s'en ressouvint de soi-même et les prononça d'un ton ferme, y ajoutant celles qui suivent, au psaume XXXI : *Car tu m'as racheté, ô Éternel, Dieu de vérité*. Après quoi, elle pria le sieur Bouchereau de réciter l'Oraison dominicale en sa présence; ce qui fut exécuté. Ensuite elle, qui tendait à sa délivrance prochaine, continua toujours à dire de bonnes choses tant qu'elle put, et finit sa vie en disant : *O Jésus!* Elle rendit son âme à Dieu ayant ce doux nom à la bouche et en prononçant la moitié. »

Aujourd'hui on meurt encore aussi bien, mais peut-être avec un peu plus d'emphase. Lisez plutôt dans les *Horizons prochains* les derniers moments de Rose. « Mais elle, un ravissement ineffable emplissait son cœur. Le ciel s'ouvrait, la terre, qui la laissait partir, lui prodiguait ses trésors. En un instant, comme une faneuse qui se hâte, ses mains embrassaient les plus belles gerbes. Une seconde est comme mille ans pour qui émerge au soleil de l'éternité; elle avait tout franchi, elle ne regrettait rien. L'amour de son père, l'amour

de sa mère, rien désormais ne pouvait les lui ravir; l'amour de son Dieu, il rayonnait autour d'elle. Ce fut dans cette splendeur qu'elle partit. »

Le livre de madame de Gasparin pourrait s'intituler aussi la *Science de bien mourir;* la mort, ainsi que nous l'avons dit, y tient plus de place que la vie, et c'est précisément ce qui en fait le charme austère; on ne peut point prendre ce volume et le quitter indifféremment; il faut se sentir attiré vers lui par certaines dispositions; l'impression que laisse ensuite sa lecture ne s'efface pas facilement. Derrière l'écrivain religieux, derrière le croyant il y a un artiste d'un talent original, saisissant, et parfois pathétique; les *Horizons prochains* ont chance par là de plaire à tout le monde, même aux gens frivoles, et, oserai-je le dire, aux lecteurs de nouvelles et de romans, car l'auteur se trompe quand il croit qu'il n'y a rien dans son livre pour les amants du drame; cette portion du public, qui n'est pas la moins nombreuse, y trouvera sa pâture, et je pourrais citer divers passages qui arrêteront les fins connaisseurs.

III

J'avoue mon faible pour la monographie. C'est un genre autorisé maintenant par les meilleurs exemples; M. Cousin s'y adonne avec acharnement; M. de Rémusat en fait ses plus chères délices; M. Mignet paraît vouloir s'y absorber tout entier, et M. Villemain ne le dédaigne pas. La monographie n'en a pas moins des ennemis terribles, qui lui reprochent de détourner les esprits de la grande histoire, d'habituer les écrivains à ne tenter et les lecteurs à n'aimer que des tableaux de chevalet. Ces reproches me semblent exagérés; la vente au détail n'empêche pas la vente en gros. Nous ne manquons point d'histoires, Dieu merci, et si nous n'en avions pas, je crois qu'on aurait tort de s'en prendre aux monographies; elles rendent à l'histoire des services de plus d'un genre, et on ne leur contestera pas du moins l'honneur de lui fournir des matériaux.

La monographie peut se tromper quelquefois dans le choix de son héros; mais si le choix est bon, s'il s'agit d'un homme comme d'Aguesseau, par exemple, dont M. Francis Monnier vient de nous retracer la vie, personne n'a rien à dire. D'Aguesseau joue un rôle important dans les dernières années du règne de Louis XIV et sous le gouvernement du duc d'Orléans, et sa conduite a été l'objet de juge-

ments bien divers; aujourd'hui, nous pouvons l'apprécier en toute connaissance de cause; tous les éléments du procès sont sous nos yeux réunis par la main d'un ami; les plaidoyers, les réquisitoires, les diverses œuvres morales, politiques, législatives, métaphysiques de d'Aguesseau sont soumises à une analyse patiente et sympathique. Nous laisserons les plaidoyers de côté pour entrer tout de suite dans les réquisitoires. On appelait ainsi à cette époque un discours prononcé de droit par l'avocat général pour obtenir du parlement une mesure d'ordre et de police, ou pour enregistrer un bref du pape. Les réquisitoires sont autre chose aujourd'hui. Dans deux circonstances importantes, d'Aguesseau eut à requérir sur des questions religieuses, les seules qui eussent alors quelque importance au sein du parlement et qui agitassent la cour et la ville. Un neveu de l'illustre Saint-Cyran, M. de Barcos, avait publié, sous le pseudonyme de Gerberon, une *Exposition de la foi catholique*, œuvre essentiellement janséniste. Cette publication mit de nouveau le feu aux cervelles des théologiens qui commençaient à se calmer. Plaidoyers pour et contre Gerberon; attaques, défenses, ripostes, contre-ripostes, on ferraille de tous côtés, si bien que, pour mettre un terme à tous ces duels, le parlement se croit obligé d'intervenir et de sévir contre le plus incorrigible de ces bretteurs, un certain dom Thierry, bénédictin de Sainte-Vanne. On saisit une brochure dans laquelle le fougueux bénédictin tançait assez vertement l'archevêque de Paris, M. de Noailles, et on la fit lacérer et brûler par la main du bourreau sur le parvis de Notre-Dame. D'Aguesseau prononça un réquisitoire à ce sujet, et quelques personnes essayèrent de prouver que, tout en paraissant défendre le cardinal en apparence, il s'était au fond même moqué de lui. Il faudrait avoir le dossier de cette affaire sur son bureau pour savoir si l'on peut s'en rapporter sur ce point aux jansénistes; mais que l'on ait pu ainsi essayer de faire prendre le change, cela prouve que le jeune avocat général ne s'expliqua pas bien explicitement dans son réquisitoire, et qu'il resta toujours indécis entre les jansénistes et les molinistes, ne voulant, par charité chrétienne sans doute, se brouiller avec personne.

Quelque temps après, d'Aguesseau eut un réquisitoire à prononcer dans une affaire beaucoup plus importante. Innocent XII venait de condamner les *Maximes des saints;* il fallait donc requérir du parlement l'enregistrement de la bulle. M. Francis Monnier nous assure qu'il composa si habilement son discours qu'il satisfit à la fois

le roi son maître, et Fénelon son ami, tout en conservant sa liberté d'action sur l'un et sur l'autre. Cependant d'Aguesseau ne paraît pas si rassuré, car la cour, ayant voté l'impression du réquisitoire en même temps que celle de l'arrêt, le jeune avocat général trouva plus prudent de soumettre son discours au roi, qui lui en fit changer quelques expressions. On conviendra que cette conduite de d'Aguesseau n'est point exempte d'habileté; on pourrait même dire, s'il ne s'agissait pas d'un si grave personnage, qu'il ménageait un peu la chèvre et le chou; lui-même, du reste, en convient. « Je ne dissimulerai pas, dit-il dans son mémoire sur les affaires de l'Église, que, prévoyant combien les révolutions sont fréquentes à la cour, et prévoyant que celui qu'on venait de flétrir par une censure si rigoureuse pourrait y revenir un jour pour y jouer le premier rôle, j'avais cru qu'il était de la prudence de faire sentir à l'archevêque de Cambrai que, ne pouvant approuver le pieux excès de son zèle, je n'avais jamais cessé d'admirer ses talents et de respecter sa vertu. »

Malgré ces belles phrases, d'Aguesseau ne comprenait pas très-bien le talent de Fénelon; voici son jugement sur l'auteur de *Télémaque* : « Il voulut toujours paraître philosophe ou théologien, et ne fut jamais qu'un orateur; caractère qu'il a conservé dans tous les ouvrages qui sont sortis de sa plume, jusqu'à la fin de sa vie. » Il semble donc qu'aux yeux de d'Aguesseau, Fénelon ne fut pas autre chose qu'un rhéteur. C'était mal le juger.

Je ne déteste pas les détails de famille dans une biographie: les ascendants, les descendants, les parentés, les alliances, on peut me raconter tout cela sans m'ennuyer; il est rare qu'on ne trouve pas dans ces détails quelques faits de mœurs intéressants et qui éclairent l'histoire. D'Aguesseau épousa une d'Ormesson; à ce propos M. Francis Monnier remonte jusqu'aux d'Ormesson d'avant François Ier. Les d'Aguesseau ne viennent pas de si loin. Il faut nous contenter d'un d'Aguesseau du temps de Charles VIII, gentilhomme de la reine Anne de Bretagne, et ayant combattu aux côtés du roi de France à Fornoue. M. Francis Monnier ne nous dit pas comment cette famille d'épée était tombée dans la robe; au commencement du dix-septième siècle elle eut un lieutenant criminel au Châtelet de Paris parmi ses membres, et elle figure dans les intendances. Le père du chancelier était intendant de Limoges. Les d'Ormesson, qui avaient eu un contrôleur sous Henri IV, furent bons princes de consentir à s'allier aux d'Aguesseau. Mademoiselle d'Ormesson aurait pu viser

plus haut, mais elle était fort douce, fort modeste, et la réputation naissante du jeune avocat général compensait ce qui lui manquait du côté de la naissance. Le mariage eut lieu le 4 octobre 1694 à la paroisse de Saint-André des Arts; on aime à être fixé sur les dates et sur les lieux : « Je n'ai jamais vu, dit madame de Sévigné, d'union mieux assortie et plus désirable; — c'est pour la première foi, ajoute Coulanges, qu'on a vu les grâces et les vertus s'unir ensemble. » Enfin M. de Harlay ajoute : « C'est l'alliance du mérite et de la vertu. »

L'auteur ne nous dit pas si la noce se fit chez les d'Aguesseau ou chez les d'Ormesson; nous savons, par exemple, que les mariés ne restèrent pas à Paris et qu'ils se rendirent dans leurs terres. « La terre patrimoniale des d'Ormesson était située dans un petit village fort ancien nommé Ambale dans les anciennes chartes, mais auquel ils avaient ensuite donné leur nom patronymique, Ormesson. Ambale est un petit château qu'on aperçoit au fond d'une immense avenue d'ormes, presque à l'extrémité de ce plateau formé par les collines qui bordent la Marne, et qu'on gravit en quittant Champigny, à quatre lieues de Paris. Ce château, dont plusieurs historiens ont dit qu'il tombait en ruine, est en fort bon état, et se compose d'un petit corps de bâtiment à deux étages et à ornements, flanqué de deux pavillons avec des toits en ardoise et à angles aigus. Une vaste pièce d'eau, etc... Dans cette vallée paisible, fermée de toute part, et où seuls ils étaient maîtres; au milieu de ces fleurs, de ces eaux et de ces forêts, en présence de ce ciel qui semblait recouvrir comme un dôme d'azur cette libre et brillante solitude, on pouvait encore mieux goûter le bonheur d'un sentiment partagé et se croire dans un autre monde. » Voilà bien de la poésie, me direz-vous. Aujourd'hui nous en mettons partout. C'est la mode. Rien ne va sans un grain de poésie et sans quelques coups de pinceau. M. Francis Monnier s'est conformé à la règle, et quittant la lyre il a pris sa palette pour nous faire le portrait de la mariée : « Mademoiselle d'Ormesson était d'une taille ordinaire, avec un air réservé et un mélange de simplicité et de dignité dans ses manières. Elle avait les traits fins, la figure ovale, le front élevé, les sourcils bien arrondis, un nez romain finement dessiné, les lèvres arquées et roses, les dents petites et blanches, le teint clair, peu de cheveux, mais d'un brun foncé, qui ondulaient sur son front, et laissaient retomber quelques boucles échappées sur son cou, les yeux assez petits, mais noirs, intelligents, expressifs, et

qui, joints à l'ombre de ses cheveux, formaient un contraste agréable avec la blancheur rose de son teint. Ses épaules effacées et larges faisaient ressortir la légèreté d'une taille svelte, souple, longue, étroitement emprisonnée. Le vêtement qui la saisissait ainsi dans ses jours de toilette était un corsage de soie bleue moirée, terminé en pointe par devant, et continué par une petite jupe qui descendait à mi-jambe, et tranchait sur une ample robe de soie à ramages d'or. Plus tard elle jetait autour d'elle une queue gris-perle, qui...... » Voilà, j'espère, des détails; les dames à la mode d'aujourd'hui ne se seraient guère attendues à trouver des détails sur le costume de leurs mères dans une vie du chancelier d'Aguesseau, rédigée par un grave professeur de l'Université. Tout est dans tout, disait Jacotot; il faut bien le croire.

Ces détails, nous devons le dire aux personnes qui seraient tentées de les trouver peut-être un peu longs, ont pour eux l'autorité de M. Cousin, qui ne dédaigne pas d'assister à la toilette de ses héroïnes, et de nous en donner des nouvelles; tel jour madame de Longueville était coiffée en perles; tel autre jour elle n'avait rien dans les cheveux; ici elle se montra très-décolletée; là elle couvrit ses épaules et sa gorge d'une robe couleur feuille morte. La couleur locale aide merveilleusement à la vérité de l'histoire : il ne faut pas cependant en abuser. Je m'empresse de rendre cette justice à M. Francis Monnier, qu'il sort bien vite du boudoir (le mot n'est pas de l'époque) de madame d'Aguesseau où il s'était enfermé un instant pour plaire à M. Cousin, et qu'il se hâte de rentrer dans son sujet. On a rarement dépeint avec plus d'exactitude les premières années du gouvernement de la régence, les embarras de la bulle *Unigenitus,* et les luttes relatives à l'établissement du système de Law. D'Aguesseau était un sage plutôt qu'un homme d'État, un magistrat du parlement plutôt qu'un chancelier de France. Il eût peut-être brillé dans ce poste dans des temps plus calmes; le hasard le jeta au milieu des affaires dans une époque de trouble et d'agitation, où il n'eut pas le loisir de se recueillir et de donner l'essor à ses facultés. Le pouvoir n'était pas fait pour lui; il le reçut avec modestie, et le perdit avec dignité, c'est ce qu'on peut dire de mieux en son honneur, car il l'exerça sans fermeté, et parfois contre sa conscience; il eut le tort de l'accepter, et le tort encore plus grand de le reprendre. D'Aguesseau devait rester à Fresnes où l'exil le grandissait; il n'eut pas le courage de la retraite, il revint à l'hôtel de la chancellerie, où,

selon Saint-Simon, il acheva de se déshonorer. Ces paroles un peu sévères n'ôtent pas toute sa vérité au portrait que Saint-Simon nous a laissé du chancelier. C'était un homme honnête, faible, beau parleur, plutôt qu'éloquent, capable de vues libérales et étendues sur la justice, comprenant la nécessité de certaines réformes, et manquant de la force nécessaire pour les accomplir; aimant la vérité, mais craignant un peu trop de se brouiller avec les puissances. Un Dupin mêlé de Sauzet comme homme politique et comme orateur, tel m'apparaît encore le chancelier d'Aguesseau après la lecture de l'intéressant ouvrage de M. Francis Monnier.

IV

Quand j'arrivai à Paris en 1837, on s'occupait beaucoup, je me le rappelle, d'une série d'articles qui venaient de paraître dans un journal belge sur la vie, les mœurs, et les habitudes des hommes de lettres du moment. Ces articles ont été, je crois, réunis en volume; si on les relisait aujourd'hui, on verrait qu'ils ne méritent guère le bruit qu'ils firent alors. Depuis ce temps-là, il ne s'écoule guère un lustre sans que quelqu'un se présente pour recommencer l'œuvre du journaliste belge. Le public aime beaucoup, à ce qu'il paraît, qu'on lui parle des écrivains, car toutes ces publications biographiques et anecdotiques sont sûres d'avance d'un bon accueil. Aux yeux de certaines personnes, cela passe pour la preuve de l'importance nouvelle que l'homme de lettres a prise en France aux yeux de la nation. Je ne partage pas cette opinion. On disait autrefois : le comédien appartient au public, et on se croyait en conséquence le droit de mettre ses traits à l'étalage des marchands d'estampes, de décrire son intérieur, de raconter sa vie; la fierté de l'homme de lettres se serait effarouchée d'être assimilé au comédien, et de servir de pâture à la curiosité du public : *Odi profanum vulgus et arceo :* telle était la devise de nos confrères de l'empire et de la restauration, pour ne pas remonter plus haut. Aujourd'hui les choses ont bien changé : il est convenu que l'écrivain appartient au public au même titre que l'acteur, et que c'est pour lui un signe de gloire et de popularité que sa figure et sa vie privée servent de distraction aux badauds. Déjà le portrait ne suffit plus, il faut exciter la curiosité un peu blasée du public au moyen de la charge et de la caricature. Qui n'a pas

figuré dans un de ces panthéons plus ou moins grotesques que les journaux donnent en prime à leurs abonnés?

Si les gens de lettres se croyaient à l'abri autrefois de toute indiscrétion dans leur intérieur, à plus forte raison les avocats, les médecins, les banquiers. La robe et la finance de nos jours ont subi le sort de la plume, elles sont serves de la publicité. Les illustrations de la Faculté, du barreau, de la finance sont obligées de s'incliner, comme l'acteur et comme l'écrivain, devant le crayon du journaliste. Il n'y aurait pas grand mal à cela, si l'espèce d'orgie biographique à laquelle nous assistons n'était l'indice d'une déplorable situation. Comme il n'y a plus d'idées à discuter dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, on se rejette sur les hommes; le lecteur d'aujourd'hui, cela est triste à dire, ne s'intéresse plus à rien, le bon et le mauvais ont cessé d'exister pour lui. Il ne juge pas. S'il lit encore un peu, c'est par un reste d'habitude auquel il renoncera bientôt. C'est une machine, le télégraphe électrique, qui fait les grands journaux; c'est une machine aussi, la boîte aux cancans, qui fait les petits. Il faut les plaindre d'en être réduits là, ils ne demanderaient pas mieux que de se livrer à la polémique littéraire et politique, et de voir renaître l'époque du romantisme, des lycanthropes, des bousingots, etc.; mais adieu paniers, ces vendanges-là sont depuis longtemps faites, et les vignerons de la petite presse se plaignent de l'oïdium obstiné qui ravage leurs vignes; tous les soufrages du monde n'y peuvent rien.

Comme on désespérait dans ces derniers temps de pouvoir faire du vin, on s'était mis à fabriquer toutes sortes de boissons fantastiques, cidres, bières, poirés, vins de ceci, vins de cela, pour remplacer le jus de la treille. Les journaux en sont réduits là, ils font du vin sans raisin. C'est un tour de force auquel il faut s'être livré pour savoir ce qu'il en coûte.

On aimait aussi beaucoup les chroniques, les biographies, les petits scandales au dix-huitième siècle; on en a fait d'innombrables recueils, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. Le métier de chroniqueur était dur dans ce temps-là. On ramassait le matin un homme percé de coups de poignard dans la rue. Qu'est-ce que ce cadavre? Celui d'un individu soupçonné d'avoir écrit quelques lignes mal sonnantes aux oreilles de la police; chacun passait outre, et le sang du pavé lavé, il n'était plus question de rien. Le journal de Barbier est rempli de ces exécutions à la façon vénitienne. Je ne parle ni de la Bastille, ni des coups de bâton. Il y avait encore moins de liberté

dans les lois au dix-huitième siècle qu'en 1859; mais la liberté était dans les esprits, ou pour mieux dire, on aimait la liberté; politique, philosophie, littérature, religion, tout fournissait prétexte à la lutte; les partis se trouvaient constamment en présence; si l'on était curieux de bruits, de nouvelles, de médisances, de cancans, c'est qu'à tout cela étaient mêlées des opinions et des idées; n'en cherchez pas seulement l'ombre dans nos chroniques du moment; ce n'est point la faute des malheureux chroniqueurs si on ne croit plus à rien, si on ne se passionne pour rien. Tels d'entre eux qui s'essoufflent à remplir trois ou quatre colonnes de la description des écuries d'un grand seigneur, du mobilier d'une courtisane, ou des facéties d'un pauvre diable que personne ne connaît, seraient peut-être des polémistes pleins d'entrain, de verve, et de gaîté, s'il y avait encore une polémique.

Cette liberté que le journal a usurpée d'afficher tout le monde à ses colonnes, ne peut s'exercer qu'à la condition de ne blesser personne; elle perd ainsi peu à peu tout son prix, qui est dans le piquant des attaques, grâce aux procès, aux duels, aux réclamations de tous les genres qui en sont la conséquence. Elle n'est plus bientôt que la liberté de la réclame. Je n'en veux pour preuve qu'un volume de portraits, par Jacques Raynaud, que je viens de lire. Ces portraits, qui représentent des gens de toutes les classes de la société, ont paru dans *Figaro;* ils se ressemblent tous par un fond de bienveillance universelle. C'est là le mérite et l'écueil de ces compositions légères; aussi les avait-on attribuées à une femme, madame la comtesse Dash. On sait aujourd'hui qu'ils sont de M. Henri Blaze de Bury, l'un des principaux rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes*.

V

Le troisième volume qui vient de paraître de l'*Histoire politique et littéraire de la presse en France*, par M. Eugène Hatin, nous fournit des renseignements assez curieux sur la situation des chroniqueurs du dix-huitième siècle. Déjà, par les *Mémoires* de d'Argenson, on avait pu se convaincre qu'elle n'offrait rien de bien rassurant. « Chaque nuit, nous dit-il, se font de nouvelles captures de beaux esprits, d'abbés savants, de professeurs de l'Université, de docteurs de Sorbonne, soupçonnés de faire des livres, des chansons, des vers; de répandre de mauvaises nouvelles aux cafés et aux promenades, de fronder contre le ministère, d'écrire et imprimer pour le déisme et

contre les mœurs ; à quoi l'on voudrait donner des bornes, la licence étant devenue trop grande. On n'appelle plus ça que l'*inquisition française.* » Le nom, en effet, n'était pas trop mal choisi, et représentait exactement la chose, si ce n'est qu'au lieu de brûler les gens, la nouvelle inquisition les pendait ; « tous ceux qui seront convaincus d'avoir composé, fait composer et imprimer des écrits tendant à attaquer la religion, à émouvoir les esprits, à porter atteinte à l'autorité royale et à troubler la tranquillité de l'État, *seront punis de mort*, ainsi que les imprimeurs, colporteurs et autres qui les auraient répandus dans le public. » Ce dernier passage concernait tout le monde ; on pouvait vous surprendre répétant à un ami une nouvelle à la main quelconque, vous appréhender au corps et vous livrer à l'exécuteur des hautes œuvres de la cour, ville et prévôté de Paris. C'était bien là une véritable loi d'inquisition. « Si on tient la main à cette loi rigoureuse, dit l'impassible avocat Barbier dans son Journal, il n'y aura plus tant de brochures dans le public, et les *gazettes ecclésiastiques* seront rares et chères. »

Barbier veut parler sans doute de ces fameuses *Nouvelles ecclésiastiques*, dont l'impression, la publication, et la distribution font tant d'honneur à l'habileté, à la persévérance, au dévouement et à l'union du parti janséniste. Imprimées tantôt dans des châteaux, tantôt au fond des bois dans la hutte d'un sabotier, un numéro en Picardie, un autre en Provence, changeant à chaque instant de demeure et de pays, les *Nouvelles ecclésiastiques* faisaient le désespoir de l'autorité et de ses agents. Un jour, revenant d'une expédition infructueuse contre le journal janséniste, le lieutenant de police, en remontant dans sa voiture, trouva sur les coussins les exemplaires encore humides de la feuille proscrite. Je renvoie au journal de Barbier[1], mine féconde où ont puisé et où puiseront longtemps encore tous ceux qui s'occupent du dix-huitième siècle, le lecteur curieux de savoir comment les *Nouvelles ecclésiastiques* étaient répandues.

Les *Nouvelles ecclésiastiques* ne cessèrent de paraître qu'en 1803. Cette date semblerait marquer la fin du parti janséniste, mais on assure qu'il subsiste encore. Cela se pourrait bien. Je crois pourtant que c'en est fait du jansénisme militant. La *Boîte à Perrette* est épuisée. A propos des *Nouvelles ecclésiastiques*, M. Hatin aurait dû

1. *Journal de l'avocat Barbier*; 8 vol. de la Bibliothèque-Charpentier.

nous dire quelques mots du singulier procès dont le testament de M. Rouillé des Filletières fut l'occasion en 1778. Ce procès révéla l'existence d'une caisse secrète dans laquelle puisaient les jansénistes pour publier et pour répandre leurs gazettes, brochures et pamphlets. On présume que le célèbre Nicole légua à sa gouvernante les premiers fonds de cette caisse, ce qui lui fit donner le nom de *Boîte à Perrette;* on parle aussi d'un triple *fidéi-commis* confié par le célèbre solitaire de Port-Royal au père Fouquet, de l'Oratoire, à l'abbé Couet, et à Du Charmel. Nicole leur expliqua, assure-t-on, ses intentions dans deux mémoires joints à son testament : il y disait que le revenu de ces fonds devait être dépensé en œuvres de piété, et recommandait instamment à ses amis d'empêcher que le capital passât par voie de succession à des parents ou à des héritiers, et de le transmettre successivement et à perpétuité à des personnes sûres et désintéressées. Les héritiers de Nicole attaquèrent en nullité ce testament, mais une transaction termina le procès, et une notable portion du legs resta entre les mains du père Fouquet. En 1778, à la mort de M. Rouillé des Filletières, l'une de ces personnes sûres et désintéressées dont parle Nicole, la boîte à Perrette, par l'accumulation des intérêts, contenait onze cent mille francs, somme ronde. Rouillé institua l'abbé de Majainville son légataire universel. Les héritiers directs plaidèrent contre l'abbé de Majainville et perdirent leur procès. La boîte à Perrette resta entre les mains de l'abbé; nous ne savons pas à qui il l'a transmise, ni qui en est le dépositaire en ce moment; tout ce que l'on peut dire, c'est que le parti janséniste ne doit point manquer d'argent pour publier des brochures contre la bulle *Unigenitus*.

Après les jansénistes, les plus infatigables distributeurs de gazettes secrètes furent les gens du monde; les salons devinrent de véritables bureaux de journaux clandestins. Grimm dans sa *Correspondance*, qui est elle-même une sorte de journal occulte, parle du salon de madame Doublet comme d'un des plus grands centres de fabrication de nouvelles de Paris. « La société de madame Doublet fut longtemps célèbre. On y était janséniste, ou du moins parlementaire; mais on y était peu chrétien; jamais croyant ni dévot n'y fut admis. Au reste, on n'y affichait pas cette liberté de penser philosophique, on s'en servait, sans jamais en parler. On donnait la principale attention aux nouvelles. Madame Doublet en tenait registre. Chacun, en arrivant, lisait la feuille du jour, et l'augmentait de ce qu'il savait de sûr. Les

valets copiaient ensuite les bulletins, et s'en faisaient un revenu en les distribuant au public. » Cette madame Doublet occupait dans le couvent des Filles-Saint-Thomas un appartement où elle passa quarante années consécutives sans sortir; elle recevait là le meilleur monde de Paris. Que de nouvelles durent se débiter dans ce salon pendant ces quarante ans! On les inscrivait sur deux grands registres contenant, l'un les nouvelles qu'on donnait sous toutes réserves, l'autre les nouvelles qu'on croyait pouvoir affirmer. C'est dans ces registres que Bachaumont, un des plus fidèles *paroissiens* de madame Doublet, a puisé les éléments de ses *Mémoires*, ces modèles de toutes les correspondances du dix-huitième siècle. Voilà des chroniques vives, amusantes, pleines de faits et de jolis traits, ne se contentant pas de servir aux distractions du public, mais lui apprenant encore quelque chose.

L'existence d'un salon où se réunissent pendant quarante ans des hommes d'esprit dont l'unique occupation consiste à recueillir des nouvelles politiques, littéraires, biographiques, des bruits concernant les hommes publics, les simples particuliers, les laïques, les prêtres, et à les répandre ensuite sous une forme attrayante, fait comprendre l'importance des nouvellistes au dix-huitième siècle, et l'espèce de terreur que les salons inspirèrent plus tard à Napoléon Ier. Parmi les gens qui l'entouraient, plusieurs avaient vu la fin du dix-huitième siècle, ils se rappelaient le salon de madame Doublet, et, anciens nobles ralliés, ils n'étaient pas sans inquiétude de voir renaître dans les salons de la rue du Bac une opposition dont ils devaient être les premières victimes. L'influence des salons, adroitement exagérée par eux et dans leur propre intérêt, devint à l'intérieur une des plus vives préoccupations du gouvernement, et on vit renaître le temps où le marquis d'Argenson écrivait au lieutenant de police : « Le roi est informé, monsieur, que madame Doublet reçoit dans le nombre de ceux qui vont chez elle plusieurs personnes qui y débitent des nouvelles fort hasardées, et qui ne peuvent faire qu'un mauvais effet lorsqu'elles viennent à se répandre dans le public; que souvent ces mêmes personnes y tiennent des discours peu mesurés, et que madame Doublet, au lieu de réprimer une licence aussi condamnable, leur permet en quelque façon d'en tenir un registre qui sert à composer des feuilles qui se distribuent dans Paris et s'envoient même dans les provinces. Une pareille conduite de sa part ne pouvant que déplaire au roi, Sa Majesté, avant d'employer des moyens plus

sévères, m'a chargé de vous mander que vous eussiez à voir incessamment madame Doublet pour lui représenter qu'elle ait à faire cesser au plus tôt un pareil abus en éloignant de chez elle les personnes qui contribuent à l'entretenir... »

Le duc de Choiseul, qui était pourtant le neveu de la bonne dame, s'exprime beaucoup plus vertement à son égard. « Madame Doublet a fait dire hier à l'abbé de Breteuil, monsieur, que l'escadre de M. de Blenac avait été prise en entier par les ennemis. La nouvelle de madame Doublet, qui est fausse et dont je n'ai nulle connaissance, ne fait pas de tort à l'escadre du roi, mais elle fait tort aux papiers publics qui varient. D'après les malheurs qui sortent de la boutique de madame Doublet, je n'ai pas pu m'empêcher de rendre compte au Roi de ce fait et de l'imprudence intolérable des nouvelles qui sortent de chez cette femme, ma très-chère tante; en conséquence, Sa Majesté m'a ordonné de vous mander de vous rendre chez madame Doublet, et de lui signifier que, s'il sort derechef une nouvelle de sa maison, le roi la renfermera dans un couvent d'où elle ne distribuera plus des nouvelles aussi impertinentes que contraires au service du Roi. »

Rien n'est plus propre à rabattre les fumées de l'orgueil contemporain que la lecture de l'*Histoire de la presse*, de M. Eugène Hatin. Dès le dix-huitième siècle, il n'y a plus rien à inventer en matière de journalisme. Il y a quelques années, en déchirant un beau matin la bande d'une feuille intitulée *le Croque-Mort*, je crus saluer une idée originale; le dix-huitième siècle l'avait déjà mise en pratique; les contemporains de Voltaire pouvaient recevoir à domicile, moyennant une pistole par an, par l'intermédiaire de la *Gazette des deuils*, la liste des morts, des convois, services funèbres, enterrements, bouts de l'an et autres cérémonies du même genre célébrées la semaine à Paris; journal maritime, journaux militaires, journaux d'éducation, journaux de science, journaux religieux, journaux encyclopédiques, journaux de charité, de modes, de spectacles, toutes les spécialités étaient représentées dans la presse du dix-huitième siècle; elle avait même son livret-Chaix dans une feuille contenant les heures de départ et d'arrivée de toutes les voitures de Paris. Journaux de romans, journaux voleurs, journaux étrangers, revue britannique, revue germanique, tout cela a ses équivalents, tout cela existe avant la révolution. Nous avons vu quelque temps après 1830 une idée de l'abbé Prevost, *le Pour et le Contre*, revenir sur l'eau;

en cherchant bien, n'en déplaise à notre éditeur, on trouverait peut-être le germe du *Magasin de Librairie* dans quelque publication contemporaine de l'*Encyclopédie* et de *Candide*. La presse littéraire du dix-huitième siècle est d'une fécondité et d'une variété merveilleuses; M. Eugène Hatin ne me semble pas lui accorder toute l'importance qu'elle mérite; il se contente de citer les journaux, de donner d'excellents renseignements sur l'époque de leur fondation, sur leurs divers rédacteurs en chef, sans pénétrer dans le fond même des questions qu'ils traitent. Une histoire de la presse en France ne peut être cependant complète qu'à ce prix. J'éveille sur ce point l'attention de M. Hatin. Avec une patience et un soin extrêmes il rassemble des matériaux excellents pour une histoire de la presse plutôt qu'il ne l'écrit lui-même. Je le crois pourtant fort capable de faire les deux choses à la fois. Je me permettrai également de lui faire observer qu'il cite un peu trop souvent M. Sainte-Beuve. Invoquons les autorités avec modération, leur poids n'en sera que plus considérable.

VI

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyages,
Terre sans oliviers, sans vignes, sans moissons!
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons!
Mais ils t'aiment ainsi — sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.
Noble terre, salut! terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi, tu n'es pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour;
On ne fait sous ton ciel que la guerre ou l'amour.

Alfred de Musset oublie la chasse, une des gloires de ce Tyrol, qu'il a chanté en si beaux vers. M. Alfred Michiels répare cet oubli du poëte. Coiffons-nous du feutre conique orné d'une plume d'aigle ou de faucon, endossons la grosse tunique de drap gris, passons la culotte de peau nouée au-dessus du genou, et de gros bas de laine verte; ne nous laissons pas effrayer par l'épaisse semelle de ces souliers, par la triple rangée de clous qui la hérisse; munissons-nous de crampons, d'une hachette et d'un marteau. On nous a

présenté à notre départ des armes de nouvelle invention, entr'autres un fusil à un seul canon avec deux batteries du même côté, l'une derrière l'autre. On met la première balle toute nue sur la première charge de poudre; elle sert ainsi de culasse à la seconde charge qu'allume la cheminée de la batterie antérieure. Les deux coups se trouvent ainsi étagés dans le même conduit, en rapport tous deux avec une lumière. Le vrai chasseur repousse cette arme qui ne porte ni assez loin ni assez juste; il dédaigne également la balle conique, elle ne cause une mort prompte que si elle atteint le gibier à la tête ou au cœur, autrement le chamois va mourir à deux ou trois lieues loin de vous. Contentons-nous donc de la carabine ordinaire, il n'y a pas de mal qu'elle soit rayée, et qu'elle ait le fût très-mince et la crosse légère; il ne nous reste plus maintenant qu'à voir si notre lunette d'approche est en bon état, et à suivre M. Alfred Michiels dans la montagne.

Ceci est une simple façon de parler, car je soupçonne fort l'auteur des *Chasseurs de chamois* de préférer la plaine à la montagne, et de chasser dans les livres plus que sur les Alpes. Un vrai chasseur s'en aperçoit, rien qu'à son langage. Un vrai chasseur ne donnera jamais à un de ses confrères le nom de *veneur* comme le fait M. Alfred Michiels; pour lui la chasse est la chasse, et il laissera le terme de *vénerie* aux gens de lettres et aux savants; il n'est venu à la pensée d'aucun chasseur de dire que Nemrod était un grand *veneur* devant Dieu, ni de donner à Saint-Hubert le titre de patron des *veneurs*. J'invoque à ce sujet MM. d'Houdetot, Toussenel, de Dax, tous les gens qui ont quelque autorité dans la matière. Laissez là ces chicanes de mots, me dira le lecteur, peu m'importe que M. Alfred Michiels me raconte ses chasses ou celles des autres, pourvu que ses récits soient amusants; je ne m'inquiète guère de savoir si ses héros sont chasseurs ou veneurs, si leurs exploits m'intéressent. Le lecteur a raison, en définitive, et je ne vois pas pourquoi je vais chercher noise à mon camarade Michiels de ce qu'il ne me semble pas avoir lui-même poursuivi de pic en pic le chamois, l'isard, le bouquetin sur les Alpes et les Pyrénées. C'est absolument comme si je m'évertuais à prouver à Alexandre Dumas qu'il n'a point visité les pays d'où il nous a rapporté autrefois de si agréables impressions de voyage.

Un chamois vaut en Suisse de trois à six thalers, c'est-à-dire de onze à vingt-deux francs de notre monnaie. Le produit de cette chasse est donc fort loin d'en compenser les fatigues et les périls. Braver les

avalanches, les brouillards, les glaciers pour vingt-deux francs, le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle; mais la chasse est une passion, le chasseur est désintéressé, il n'y a que le braconnier qui songe aux bénéfices de la chasse; plus une profession est dangereuse, plus l'homme s'y attache. M. Alfred Michiels parle d'un *veneur* auquel on avait coupé la jambe à Zurich, et qui, deux ans après, envoya au chirurgien, en signe de reconnaissance, la moitié d'un chamois tué par lui-même. Le montagnard affrontait avec une jambe de bois les rochers des Alpes. Il avait soixante et onze ans quand il subit l'amputation. Je serais bien curieux de savoir comment ce brave homme a fini.

C'est une chose triste à dire que le besoin fait accomplir à l'homme les mêmes prodiges que la passion. Qui est-ce qui s'élève aussi haut sur les monts que le chasseur des Alpes? L'humble ramasseur de gentiane. « Muni d'une petite pioche pour fouiller la terre, et d'un sac pour mettre son butin, il s'élève jusqu'à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, limite que ne dépasse point la fleur vagabonde. Il s'aventure en des lieux tout à fait inabordables; le chamois lui-même le regarde avec surprise dans ces effrayants parages où lui seul devrait chercher sa nourriture. Mais le dénûment, frère de la mort, pousse l'homme devant lui sans miséricorde, et le malheureux voyage entre les deux spectres, courant vers l'un, pour éviter l'autre. »

Le chasseur de chamois a beau être adroit, vigoureux, hardi, téméraire, il trouve encore son maître en fait de vigueur, d'adresse, de témérité dans le chasseur de bouquetin. Connaissez-vous le bouquetin? C'est un simple ruminant comme le chamois; une peau souple et ferme recouvre ses membres, garnie pendant l'hiver d'une double fourrure; un poil extérieur assez rude, un poil intérieur plus fin et plus serré; il a, comme le chamois, sur le dos, une raie noire, et une queue de la même longueur. Il monte encore plus haut que le chamois, il est encore plus fort et plus souple. En trois bonds, sans élan, il escalade un rocher presque perpendiculaire, et d'un bond à l'autre il trouve moyen de se tenir sur la paroi. Il reste en équilibre sur une porte ouverte, et se maintient sur la tête d'un homme où il saute sans le moindre élan. C'est dire assez que le bouquetin s'apprivoise. Vous vous demandez comment on peut poursuivre un pareil animal dans les régions qu'il habite. On l'y poursuit si bien, que la race en est presque éteinte; il est vrai que le bouquetin est plein de bravoure, qu'il attend volontiers le chasseur, et que ses cornes de deux pieds

de long permettent de le voir et de l'atteindre plus facilement; donnez au bouquetin la timidité et les petites cornes du chamois, sa race remplira encore de ses troupeaux vagabonds les Alpes d'où l'homme l'a presque entièrement expulsée. Pour chasser le bouquetin, il faut aller dans les Pyrénées, dans les montagnes de l'Andalousie et de la Crète; là, les chasseurs moins nombreux permettent au bouquetin de croître et de multiplier. S'il en reste encore quelques-uns dans les Alpes, c'est dans les chaînes presque inabordables qui séparent le Valais du Piémont, et où, pourtant, il n'y en aurait bientôt plus, si le gouvernement n'avait interdit par des lois sévères de les poursuivre. On assure pourtant que le bouquetin a reparu sur les crêtes qui furent sa patrie : on a vu, dit-on, il n'y a pas très-longtemps des troupeaux de ces animaux brouter la sélagine et l'athamante sur les pentes méridionales du mont Rosa et sur ses embranchements. Si la loi ne s'en mêle, ils ne tarderont pas à être exterminés.

Ne comptons pas trop sur la loi. Rien n'arrête le chasseur. Qu'importe une condamnation plus ou moins sévère en police correctionnelle à qui brave des dangers dans le genre de ceux dont nous avons dit quelques mots, et dont on ne se rend bien compte qu'après avoir lu le livre de M. Alfred Michiels, où sont narrées avec tant d'intérêt et d'émotion les plus terribles histoires du monde, et les plus vraies: en un pareil sujet l'exagération n'est pas nécessaire; la réalité suffit pour faire dresser les cheveux sur la tête du lecteur. La vie des chasseurs avec ses périls, ses superstitions, ses légendes, ses grandes illustrations n'a jamais été mieux racontée que dans cet ouvrage auquel, pour ma part, je ne trouve qu'un défaut, celui de faire prendre en pitié nos misérables chasses à nous gens de la plaine. Depuis que j'ai lu les *Chasseurs de chamois* je rougis toutes les fois qu'il m'arrive de tirer un coup de fusil à un lièvre ou à une perdrix, et il me prend parfois une furieuse envie d'aller chasser les bouquetins du mont Rosa.

VII

Les poëtes se plaignent beaucoup de l'indifférence des journaux à leur égard.

La presse a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier :
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Les poëtes anacréontiques, élégiaques, et fantaisistes sont les plus furieux. Certes, disent-ils, l'ode et l'épopée ont bien leur mérite, mais le sonnet doit-il être dédaigné pour cela? Voyez l'état d'abandon dans lequel vous le laissez. Quelle indécente négligence n'affichez-vous pas pour la ballade! Faut-il donc pour attirer votre attention emboucher à toute force la trompette épique; le rustique pipeau ne dit-il rien à votre oreille? Décernez le laurier olympique à Pindare, gardez une couronne de fleurs pour Melibée et pour Tityre, applaudissez à ceux qui chantent la colère d'Achille, mais ne dédaignez point ceux qui célèbrent les grâces d'Amarillys.

Je repousse formellement ces reproches; j'ai toujours donné à la poésie légère et fugitive ce qui lui était légitimement dû. On ne m'a jamais vu, dédaignant le sonnet, la ballade, l'églogue, l'idylle, la bucolique, voire même le rondeau et le virelai, réserver mon encens aux interprètes seuls de la muse épique. Voyez plutôt le titre de ce volume de poésies que je vous annonce, les *Étapes du cœur*.

> Chères étapes jalonnées
> Par les douleurs de mes amours,
> Oh! répondez, abandonnées,
> Est-ce jamais, est-ce toujours?

Est-ce de l'ironie, est-ce du sentiment que la poésie de M. Depret? C'est un peu de l'une et un peu de l'autre. Ce mélange de gaieté et de tristesse, de raillerie et de sensibilité qui caractérise les œuvres de la plupart de nos jeunes poëtes, s'appelle aujourd'hui fantaisie. *Gretchen*, de M. Louis Depret, est un assez agréable échantillon de ce genre-là. Je souhaite pourtant, malgré son succès, qu'il y renonce. Ce n'est pas une voie qui puisse conduire un poëte à un but sérieux.

Je rangerai parmi les poëtes moins fantaisistes M. André Lemoyne, qui vient de faire paraître un petit volume de vers, cent pages en tout; on ne saurait débuter avec plus de modestie, et c'est là précisément ce qui rend ce début plus intéressant. Chaque pièce de vers de ce recueil a sa douceur et son charme printanier qui présagent un vrai poëte; celle que j'aime le mieux est intitulée : *le Poëte et l'Hirondelle,* en voici la fin :

L'HIRONDELLE.

> Poëte, pour t'aimer n'est-il pas une femme?

LE POËTE.

> Souvenir d'autrefois... la femme que j'aimais

Dort sous les gazons verts qu'ombragent les cyprès.

L'HIRONDELLE.

Jamais un autre amour n'éclôra dans ton âme?
Aux branches des rosiers quand une rose meurt,
Parfois j'ai vu renaître une rose nouvelle
Qui sur la même branche épanouit sa fleur.

LE POÈTE.

Bénies soient tes amours, bienheureuse hirondelle!
Moi, j'ai connu dans l'ombre et la fraîcheur des bois
Des plantes qui jamais n'ont fleuri qu'une fois.

L'auteur des *Roses de Noël, dernières fleurs*, J.-T. de Saint-Germain, ne veut pas prendre les gens en traître. Ceci est un livre *d'amour*, dit-il au public; si les poëtes élégiaques étaient capables de tels artifices, je me demanderais si M. de Saint-Germain n'a pas vu dans cet avertissement un moyen d'attirer les lecteurs et surtout des lectrices. Ouvrez, mesdames, ce livre, il vous parlera d'amour, il est vrai, mais la plus prude et la plus rigoureuse n'en sera pas effarouchée, c'est l'idéal dans l'amour que cherche le poëte, le réalisme n'est pour rien dans ses vers.

Vois comme il traverse l'espace
Le beau couple de Rimini!
Comme il monte prendre sa place
Dans l'infini! — dans l'infini!

De tes ailes fais-moi des voiles,
Donne-moi tes lèvres de miel,
Voguons au delà des étoiles,
Au fond du ciel! — au fond du ciel!

Vous voyez qu'on peut suivre le poëte sans se compromettre, et que si on s'égare avec lui ce ne sera que dans ces pures régions où l'on s'élève sur les ailes de l'amour immatériel. M. de Saint-Germain ne dédaigne cependant pas toujours la terre, il en connaît les joies, les plaisirs, les illusions, et il sait les exprimer avec grâce. Le second titre de son livre, *Dernières fleurs*, et les quelques strophes qui le terminent, semblent faire supposer que le poëte a brisé sa lyre, pour nous servir de l'expression consacrée, et ne chantera plus désormais. Ce serait dommage.

M. V. Martin, auteur d'un poëme intitulé *le Presbytère*, est-il un

poëte réellement fugitif? on serait tenté d'en douter en lisant l'épigraphe qu'il a placée sur la couverture de son volume :

« *Le Presbytère*, véritable chef-d'œuvre de poésie moyenne et de style tempéré. »
(Cuvillier-Fleury, *Journal des Débats*.)

M. V. Martin travaille à un poëme épique ou à une tragédie, cela est certain. Il n'y a qu'une main épique qui soit capable de se donner un tel coup d'encensoir. On ne se décerne pas de tels éloges à soi-même quand on se livre seulement à la poésie légère. Cette remarque ne m'empêchera pas de rendre justice au mérite de ce poëme, qui est déjà parvenu à sa troisième édition. La dernière est augmentée de trois chants.

Dans ces libres vers, j'ai laissé mon cœur
Parler tour à tour sensible et moqueur.
Il se peut que l'art ait plus de réserve.

Rassurons l'auteur sur ses craintes, l'art s'accommode fort bien de l'allure libre et dégagée, de la verve et de la gaieté mêlées de sensibilité qui font l'agrément des vers de M. V. Martin.

TAXILE DELORD.

Erratum. — On lit dans la dernière livraison du *Magasin*, page 81, ligne 6 : *son prénom de Marcus;* il faut lire : *son prénom de Quintus.*

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

LA COUSINE JULIE[1]

PAR ARNOULD FREMY.

SIXIÈME PARTIE.

I

Dès que je fus rentré à l'hôtel, je me dirigeai aussitôt vers le cabinet de M. d'Hautemire pour lui rendre compte de ma mission. Au moment où je traversais le salon, j'aperçus Julie qui sortait elle-même du cabinet et marchait vers sa chambre à pas précipités, dans un tel état de bouleversement qu'elle m'aperçut à peine en passant et ne répondit pas même aux questions que je lui adressais. Effrayé de l'agitation extrême où elle se trouvait et voulant absolument en connaître la cause avant de voir M. d'Hautemire, je l'ai suivie jusque dans sa chambre. Elle s'est laissée tomber, en arrivant, sur un siége; son visage était inondé de larmes, ses cheveux en désordre, sa respiration brève et saccadée. Je l'interrogeai de nouveau, mais elle fut pendant assez longtemps encore dans l'impossibilité de me parler. Elle s'écria enfin, en levant avec désespoir ses mains au ciel :

— Dieu! comme ils m'ont traitée!... Qu'ai-je donc fait pour avoir à supporter de pareilles choses?...

— Que vous est-il arrivé? lui ai-je dit, tremblant de deviner la cause de son chagrin.

Ses larmes ont cessé de couler, elle a souri avec amertume; puis, redressant la tête avec un mouvement d'indignation et de fierté :

— Après tout, a-t-elle repris, je suis bien sûre de n'avoir pas mérité tout ce qu'ils m'ont dit... L'iniquité est de leur côté et non du mien... J'ai ma conscience qui est là pour me dire si j'ai marché dans la voie du bien ou du mal!

1. Voir les 22e, 23e, 24e, 25e et 26e livraisons.

Je l'ai engagée de nouveau à s'expliquer, à me dire ce qui s'était passé dans le cabinet de M. d'Hautemire. Elle m'a avoué qu'elle venait d'avoir à comparaître devant un véritable tribunal de famille, composé de M. d'Hautemire, de sa femme et de la comtesse de Rianne. Madame d'Hautemire avait pris la parole la première pour lui annoncer qu'on savait tout ce qui s'était passé entre elle et Henri Sadenay, qu'elle avait eu l'art de l'attirer à elle par les plus détestables manœuvres, quand elle savait bien que Henri était considéré, déjà depuis longtemps, comme le prétendu de sa cousine. C'était ainsi qu'elle avait jugé à propos de reconnaître les anciennes obligations contractées par sa mère, l'hospitalité qui lui avait été accordée à elle dans son délaissement; en joignant une indigne duplicité à la plus noire des ingratitudes...

— Je vous épargne, a ajouté Julie, tous les termes injurieux dont madame d'Hautemire s'est servie envers moi... Je la regardais; je vous assure qu'elle me faisait pitié par moments; j'étais anéantie; je me demandais comment d'aussi affreuses expressions pouvaient sortir d'une bouche que je m'étais toujours habituée à considérer comme si noble et si distinguée.

— Mais n'espérez pas arriver à vos fins, s'est-elle écriée dans un nouvel accès de colère; nous verrons Henri, nous vous démasquerons à ses yeux, il saura au juste ce que vous êtes, et il faudra bien qu'il revienne d'un moment d'égarement auquel il a pu se laisser entraîner!...

M. d'Hautemire n'a guère été moins violent que sa femme: croiriez-vous qu'il a poussé l'emportement et l'oubli de toutes les convenances jusqu'à me reprocher les dons qu'il m'avait prodigués, jusqu'à la robe que j'avais sur moi en ce moment, et qui aurait dû au moins, suivant lui, me rappeler à la pudeur de la reconnaissance?... Que pouvais-je répondre à tout cela?... Je demeurais silencieuse, impassible, n'opposant que le sourire du dédain à ce torrent d'invectives... Il est venu un moment cependant où la patience a fini par m'échapper et où j'ai éclaté malgré moi; c'est lorsqu'ils ont osé faire remonter leurs accusations jusqu'à la mémoire de mon père. La vieille comtesse de Rianne a eu l'initiative de cette odieuse attaque. Elle ne cessait de se démener, de gesticuler dans son fauteuil comme une furieuse pendant que sa fille me parlait. Enfin, elle a pris la parole à son tour pour se déchaîner contre mon père; elle a rappelé qu'il avait été toute sa vie un

libéral enragé, c'est-à-dire un être sans foi ni loi, sans religion, sans conscience, et qu'il n'était pas étonnant qu'il eût mis au monde une fille telle que moi!...

— Ah! respectez mon père, me suis-je écriée, accablez-moi, faites de moi tout ce que vous voudrez, je ne dirai rien, je subirai tout; mais sachez que je vous défends de toucher à la mémoire de mon père!...

— *Vous nous défendez,* a repris M. d'Hautemire au comble de l'exaspération et en s'avançant vers moi avec un geste de menace que je n'ose pas même vous traduire. Vous oubliez donc à qui vous parlez!... Sortez, sortez bien vite de notre présence, car je ne réponds plus de moi!...

Je suis sortie comme il me le disait : je suis sûre que si cette affreuse scène se fût prolongée davantage, ils auraient fini par me maltraiter!... Je ne vous rapporte pas une foule d'autres injures et menaces du même genre dont ils m'ont accablée, mais que vous pouvez vous figurer sans peine...

— Oh! oui, je me les figure, me suis-je écrié en éclatant, je sais tout ce dont ils sont capables, du moment que la passion de leur intérêt les entraîne et qu'ils ont à supporter quelques-unes de ces atteintes du sort qui ne sont jamais faites pour eux comme ils se l'imaginent et comme le prouvent assez du reste toutes leurs idées, les principes qu'ils professent quand ils s'abandonnent à leurs véritables instincts. Enfin, ne pouviez-vous pas leur parler des luttes que vous avez soutenues, leur faire remarquer que vous n'étiez pas après tout l'arbitre des sentiments d'autrui, que vous n'aviez nullement eu à les diriger à votre profit comme ils le supposent?

— Il eût fallu pour cela me justifier, a répliqué Julie, et c'était ce que je ne voulais faire à aucun prix... D'ailleurs, animés comme ils l'étaient contre moi, croyez qu'ils n'auraient pas même voulu m'entendre; ils n'auraient jamais pu admettre que je n'étais pas coupable, que j'avais agi de façon à mettre avant tout ma conscience à l'abri et à pouvoir affronter sans crainte le jugement de toutes les âmes équitables.

Julie s'est levée brusquement et a été ouvrir le tiroir d'une table dans lequel se trouvait le brouillon d'une lettre qu'elle m'a dit avoir envoyée à Henri Sadenay au moment même où M. d'Hautemire l'avait fait demander. Elle écrivait à Henri qu'elle renonçait entièrement à l'idée de s'unir à lui, qu'elle n'était plus la maîtresse de son

cœur, qui appartenait, comme il l'avait lui-même pressenti, à une autre personne. Elle l'engageait donc à porter de son côté ses vues sur une autre, attendu qu'elle sentait ne pouvoir pas lui assurer ce bonheur auquel il avait droit en retour de son affection.

— Voilà, a-t-elle ajouté, ce que j'ai eu le courage de faire pour eux et au nom de la reconnaissance qu'ils m'accusent d'avoir trahie!... J'ai supposé en moi une inclination qui n'existait pas... J'ai fait un mensonge qui me tuera, je le sens bien!... Et voilà ce qu'ils ont fait, eux, pour me récompenser : ils m'ont calomniée, avilie!... Ils ont outragé tout ce que j'ai de plus cher!... Ah! qu'est-ce donc que l'existence? où sont ses règles? où sont les lois de la justice humaine?... Est-ce là le prix que l'on doit attendre du plus grand sacrifice auquel un être vivant se soit jamais résigné?...

— Calmez-vous, mon enfant, lui ai-je dit, et soyez sûre qu'il n'y a pas d'iniquités qui n'aient un terme et ne portent avec elles leur expiation... Je vous ai dit que je serais toujours là pour rendre témoignage de vos sentiments et de votre conduite... C'est un devoir auquel je ne faillirai pas, croyez-le et à présent moins que jamais... Du reste, les faits parlent heureusement assez d'eux-mêmes en votre faveur... Vous serez vengée bientôt, je vous le promets!... Ne vous laissez pas abattre surtout; il n'y a que les injures que l'on mérite qui ont le droit de nous atteindre... Avant peu tout aura changé de face, et je saurai bien les forcer à reconnaître et à regretter leurs imputations odieuses, qui tourneront entièrement à leur confusion!...

Je l'ai quittée et me suis rendu sur-le-champ auprès de M. d'Hautemire, que j'ai trouvé encore très-ému de la scène qui venait d'avoir lieu. Je fus frappé en entrant de l'altération de sa physionomie, que j'avais vue jusqu'alors si habituellement placide et constamment épanouie. J'étais moi-même dans un état très-violent d'agitation que j'avais beaucoup de peine à cacher... Je n'éprouvais, du reste, je dois le dire, aucune espèce de scrupule ni de regret d'avoir à lui transmettre une nouvelle qui devait, sans aucun doute, lui porter un coup des plus sensibles... Quel ménagement avais-je à garder avec un homme qui s'était montré tout à l'heure si impitoyable à l'égard d'un être sans défense, livré entièrement à sa discrétion? Ce que j'allais lui annoncer me semblait être un premier châtiment du ciel dont je me trouvais être l'instrument.

II

— Eh bien, m'a dit M. d'Hautemire en cherchant à se composer un maintien calme aussitôt qu'il m'a vu entrer, vous venez de causer avec Henri Sadenay; mes prévisions étaient justes, n'est-il pas vrai? Vous avez reconnu que ses dispositions sont toujours les mêmes... De G... s'était trompé?

— Non, monsieur, lui ai-je répondu d'un ton grave, M. de G... vous a fait connaître l'exacte vérité; il ne s'était nullement trompé sur les intentions de M. Sadenay.

— Comment! reprit-il, Henri n'épouse pas Diane?

— Il ne l'épouse pas, ai-je continué; il m'a déclaré formellement tout à l'heure que ce projet de demande en mariage qu'on lui avait attribué n'avait jamais été qu'une invention de madame Dutilly... Non-seulement il n'est pas dans l'intention d'épouser mademoiselle d'Hautemire, mais il est même fermement décidé à épouser une autre personne...

— Qui?... Julie?

— Oui, monsieur, Julie qu'il aime et dont il a résolu de faire sa femme.

M. d'Hautemire m'a regardé d'un air consterné et en fixant les yeux sur moi comme pour lire ce qui se passait dans le fond de ma conscience.

— Mais vous ne lui avez donc pas fait, a-t-il continué, les observations dont nous étions convenus ensemble?... Vous ne lui avez pas déclaré que ce mariage était impossible, qu'il devait lui attirer les plus fâcheuses conséquences, qu'il ne pouvait à aucun prix préférer à notre Diane une fille de rien?...

— Arrêtez, monsieur, me suis-je écrié, sachez que je ne souffrirai pas que l'on attaque Julie devant moi.

— Je ne souffrirai pas! a dit M. d'Hautemire en se redressant devant moi de toute sa hauteur; à qui donc croyez-vous avoir affaire, et que signifie ce langage?

— Ce langage, monsieur, est celui d'un honnête homme que le hasard de sa position a rendu le témoin d'une grande injustice et qui ne saurait admettre dans aucun cas qu'un homme, placé comme vous l'êtes, puisse abuser de sa prépondérance pour accabler l'innocence et la faiblesse... Vous ne connaissez pas celle que vous accusez, vous ne

savez pas même apprécier ce qu'elle a su faire... Mais il ne s'agit pas de cela quant à présent... Vous m'avez donné une mission à remplir, je vous en rends compte en deux mots..... J'ai vu M. Henri Sadenay; il épouse Julie et non votre fille... A présent, je n'ai plus rien à vous dire.

M. Hautemire est resté quelques instants sans pouvoir parler; ses yeux brillaient et semblaient lancer des flammes; il était aisé de voir que la rage le suffoquait.

— C'est fort bien, a-t-il repris, j'y vois clair maintenant; les idées qui m'étaient venues depuis longtemps déjà se réalisent donc enfin... C'est un complot, n'est-il pas vrai, et un complot ourdi de longue main entre vous tous!... Ah! monsieur, vous à qui j'ai tout confié, vous que j'ai traité comme un ami, soyez donc franc du moins, et dites-moi ce que Henri Sadenay vous donne pour remplir le rôle que vous jouez dans tout ceci.

J'ai eu un mouvement involontaire de révolte et de menace, mais je me suis contenu en me disant aussitôt que ce malheureux homme, dans sa fureur, m'adressait une injure qui n'avait pas même le mérite de la nouveauté... Il se servait, à son insu sans doute, d'une réminiscence historique qu'il appliquait tant bien que mal à la situation du moment... Je me suis contenté de lui répondre avec un grand calme que j'étais, Dieu merci, au-dessus de ses imputations, que j'avais pour moi mon propre témoignage et que je ne m'abaisserais certes pas jusqu'à relever ses paroles.

L'entretien en était venu de part et d'autre à un tel degré d'irritation qu'il ne pouvait plus être continué. Je lui déclarai qu'après ce qui venait de se passer entre nous il ne me restait plus qu'à quitter sa maison, en l'engageant à trouver le plus tôt possible quelqu'un qui pût me remplacer...

— Soit, me dit-il, puisque vous le prenez ainsi, j'accepte avec empressement ce que vous me proposez... Séparons-nous donc... Toutefois, je n'oublie pas que je suis votre débiteur... Depuis que vous êtes ici, vous n'avez pas encore reçu d'argent de moi... Le moment est venu de m'acquitter...

Il ouvrit précipitamment le tiroir de son bureau, et j'avoue que, malgré le ressentiment dont j'étais animé contre lui, je n'ai pu me défendre d'éprouver un serrement de cœur quand je l'ai vu rassembler avec un geste de détresse quelques pièces d'or éparses dans le tiroir et qui composaient évidemment tout le fonds actuel de sa caisse.

Il referma brusquement le tiroir et me dit avec un accent de dépit concentré :

— Je n'ai pas assez d'argent pour vous payer aujourd'hui; mais je vais me rendre tout à l'heure chez mon notaire, et demain je vous remettrai ce qui vous est dû...

— Arrêtez, monsieur, ai-je repris, ne parlons pas d'argent, je vous en conjure. Vous devez comprendre que lorsque je suis entré dans votre maison et que j'ai vu la nature des fonctions que j'aurais à remplir, je n'ai pu croire un seul instant qu'un salaire dût y être attaché... Grâce au loisir presque absolu dont j'ai joui chez vous, j'ai pu achever des travaux dont je compte tirer parti lorsque je serai dehors... C'est assez vous dire que vous ne me devez rien et que nous sommes entièrement quittes.

— Je vous déclare, moi, que je ne prends pas les choses ainsi, a repris M. d'Hautemire d'un ton radouci et comme un homme heureux au fond d'échapper à une situation difficile; des conditions ont été faites entre nous, il faut qu'elles soient remplies... Je tiens à m'acquitter envers vous le plus tôt possible, et je regrette vivement de ne pouvoir le faire à l'instant même...

III

Ce matin, au moment où je venais de me lever, j'ai été très-étonné de voir M. d'Hautemire paraître dans ma chambre. Ce n'était plus le même homme que la veille : il paraissait abattu, presque contrit, l'œil terne, l'air morne et pensif. J'ai compris en le voyant que la période d'irritation devait être déjà passée, et qu'il était rentré dans les conditions ordinaires de son caractère, qui ne peut guère se tenir longtemps au niveau des situations tendues.

— Je viens vous trouver, m'a-t-il dit, pour vous déclarer que je me suis laissé aller hier à un emportement regrettable... J'ai eu le tort de vous exprimer des choses qu'au fond je ne pensais pas. Je vous prie de les oublier et de ne pas m'en vouloir. Vous savez que dans les moments de chagrin et de grandes déceptions on n'est pas toujours maître de ses premiers mouvements.

Je lui ai répondu que j'avais bien compris qu'il était aveuglé par la colère, mais je le connaissais assez pour être convaincu que lorsqu'il serait de sang-froid il rétracterait de lui-même certaines accusations injustes qu'il avait portées contre moi; qu'elles étaient

du reste entièrement effacées de mon esprit, du moment qu'il m'assurait qu'elles n'avaient été chez lui que l'effet d'un entraînement involontaire.

— Je sais que vous êtes bon, me dit-il d'un ton de douceur familière et repentante, par conséquent vous ne pouvez pas songer à me garder rancune... J'ai fait beaucoup de réflexions depuis hier soir! J'ai commencé à envisager avec un peu plus de calme une situation qui m'avait d'abord mis hors de moi... Je ne prétends pas que j'aie eu raison de sortir des bornes. On devrait toujours savoir se contenir... Mais si je vous disais!... Il y a dans la vie des positions!... Ah! monsieur, je vous assure que je suis vraiment à plaindre!...

Il était assis la tête penchée en me parlant; il se releva bientôt, et je vis des larmes qui brillaient dans ses yeux. Que ceux qui me lisent et ne comprennent pas les revirements qui peuvent s'opérer parfois dans nos idées et nos sentiments sous l'empire de certaines émotions inattendues m'accusent tant qu'ils voudront de faiblesse, de versatilité; je brave leurs reproches. J'avouerai donc en toute franchise qu'en voyant cet homme, autrefois si heureux et si fier, réduit aujourd'hui à pleurer devant moi, je me suis senti saisi d'une compassion profonde qui dominait toutes mes autres impressions. J'oubliais ses défauts, ses torts; je ne voyais en lui que la douleur, qui porte toujours avec elle son émotion et son respect. Je lui exprimai l'intérêt que je prenais à son affliction. J'eus soin de lui rappeler les preuves de confiance si nombreuses qu'il m'avait prodiguées, et dont j'avais été touché si vivement. Je fus amené ainsi à lui parler de ce chagrin violent et vraiment excessif qu'il paraissait ressentir. Je comprenais que l'idée de ce mariage manqué eût pu lui causer un sensible déplaisir, mais non pas cependant jusqu'à le pousser au désespoir...

— Faut-il tout vous dire, a-t-il repris d'une voix brisée et en laissant de nouveau tomber sa tête sur sa poitrine avec accablement; eh bien, je suis ruiné, totalement ruiné!... Depuis que vous êtes ici, vous m'avez entendu plusieurs fois vous parler de la diminution de mes revenus, de l'état de gêne réelle où je me trouvais, mais qui du moins ne m'empêchait pas de tenir mon rang... A présent, les choses n'en sont plus là... J'ai vu mon notaire hier en vous quittant, et il m'a prouvé que j'en étais réduit tout à fait à mes dernières ressources... Cet hôtel est hypothéqué à tel point que si on le mettait en vente, on n'en retirerait pour ainsi dire rien. Tout ce que je

possédais dans les colonies, et qui me venait du bien de ma femme, se trouve anéanti... Si je vous disais que sans cette somme d'argent, qui m'est arrivée comme par un bienfait de la Providence, par suite de l'acquisition de mon terrain que Henri Sadenay a bien voulu faire, il y a plusieurs mois déjà que j'aurais été forcé de tout vendre, meubles, chevaux, voitures, de congédier mes domestiques faute de pouvoir les payer..... Voilà où j'en suis; voyez vous-même si je suis en droit d'être abattu!

Il m'a regardé d'un air navré, puis il s'est levé pour faire comme autrefois dans la chambre une de ses courtes promenades qui sont chez lui l'indice des fortes préoccupations morales; mais il est bientôt retombé sur le siége qu'il occupait.

— N'est-il pas vrai, a-t-il continué, que c'est une chose bien triste d'en être réduit là, à mon âge, avec un passé comme le mien, avec le nom que je porte!... Être forcé de se dire que l'on n'a plus pour soi et les siens que la misère en perspective!...

Il s'est interrompu de nouveau, a passé sa main sur ses yeux pour essuyer de nouvelles larmes qui lui venaient, puis croisant avec vivacité ses bras sur sa poitrine :

— Que me reste-t-il à faire? a-t-il repris comme en se parlant à lui-même. Faut-il que je mette le comble à mon malheur en me déshonorant? Dois-je faire ce qu'ont fait beaucoup d'autres depuis quelques années, dois-je *me rallier*, comme on dit, c'est-à-dire faire acte d'adhésion à un gouvernement nouveau, hostile à toutes mes idées, qui ne demandera pas mieux, je le sais, que d'assurer un large prix à ma défection? Ainsi, j'irais trahir mes opinions, mentir à tous mes principes, renier ma cause, en un mot, afin que dorénavant les hommes de mon parti qui me rencontreront soient en droit de me considérer avec mépris ou de détourner la tête sans me saluer!... Oh! non, tout plutôt que d'en venir là; j'aimerais mieux, je crois, prendre la besace du mendiant et m'en aller par les rues tendre la main et implorer la charité publique!

J'étais trop troublé, trop ému par ce qu'il me disait pour pouvoir rien lui répliquer. Je me disais que j'étais en face d'une situation des plus pénibles et qui ne me paraissait guère malheureusement comporter de remède.

—Mais savez-vous, a-t-il repris, ce qui me désespère surtout dans ce qui m'arrive avec Henri, c'est que ce mariage, il faut bien que j'en convienne à ma honte, était avant tout pour moi une question d'inté-

rêt!... La fortune de celui que je comptais avoir pour gendre devait servir à me sauver... Je m'étais créé un plan d'existence en commun auquel j'espérais le faire souscrire. Et maintenant que cette espérance m'échappe, j'éprouve ce sentiment de confusion et de remords qui vous saisit lorsqu'on n'a pas pu consommer une mauvaise action!... Une mauvaise action, j'ai tort de dire cela... Henri était bien, après tout, le mari que je souhaitais pour notre Diane... Sa fortune n'était pas tout pour moi, j'avais su apprécier aussi ses qualités morales... Mais, hélas! pourquoi chercher à me dissimuler que ses qualités morales n'étaient pour moi qu'en sous-ordre; sans elles, je l'eusse également recherché... Suis-je assez puni maintenant!... Ah! monsieur, je vous assure bien qu'il y a quelques années, je n'aurais pas été guidé par de pareils motifs. Tant il est vrai que les sentiments changent avec les positions, et que les idées de la prospérité ne sont assurément pas celles de l'infortune!...

— Oui, disais-je en moi-même tout en l'écoutant, surtout chez les natures gâtées par le bien-être et les privilèges de la naissance, chez ceux qui n'ont jamais compris qu'il y eût réellement des souffrances sur cette terre, des luttes et des angoisses pour leurs semblables que du jour où elles ont commencé à les atteindre eux-mêmes.

Mais ce n'était à coup sûr pas le moment de céder à des impressions de cette nature-là, en présence d'un homme consterné et qui n'hésitait pas à étaler devant moi, avec l'aveu de ses fautes, le spectacle de ses souffrances. M. d'Hautemire m'annonça qu'il était venu non pas seulement pour me confier ses plaintes, mais aussi pour s'acquitter envers moi, comme il s'y était engagé la veille. Il ouvrit son portefeuille; mais au moment où il s'apprêtait à y prendre des billets qui s'y trouvaient, je m'élançai vers lui et lui déclarai que j'allais jeter au feu les billets qu'il voulait me remettre s'il prétendait me forcer à les accepter; j'ajoutai que je m'en tenais à ce que je lui avais déjà dit qu'il ne me devait rien, et qu'il ne pourrait jamais y avoir de questions d'argent entre nous.

— Je vous comprends, a-t-il repris avec amertume, vous avez pitié de ma pauvreté!

Il m'a avoué que lorsqu'il avait voulu avoir un précepteur attaché à sa maison, il savait fort bien qu'il aurait pu s'en passer à la rigueur, à cause de l'état de santé de son fils Hector; mais il avait appris que plusieurs familles de ses relations avaient chez elles des précepteurs;

il était donc essentiel qu'il en eût un aussi. On voyait l'homme tout entier dans ce simple détail et la pente toute de gloriole et de puérilité vaniteuse qu'il avait suivie pendant sa période de décadence pour aboutir directement à une ruine complète.

— Quoi qu'il en soit, a-t-il continué, je trouverai toujours bien un moyen quelconque de vous payer ma dette... Il ne sera pas dit que je vous aurai pris votre temps, et que vous m'aurez sacrifié pour rien votre indépendance pendant plus d'une année.

— Je ne regrette nullement ce temps-là, je vous assure, lui ai-je répondu. J'ai été dédommagé suffisamment par la bienveillance dont vous m'avez toujours honoré... Ne parlons pas de moi, je vous en prie, mais de vous, monsieur, qui vous plaignez à juste titre, hélas! du malheur qui vous frappe... Permettez-moi de vous demander pourtant si vous croyez que ce malheur soit irréparable... Vous m'avez autorisé à vous parler toujours avec sincérité. Eh bien, il me semble que pour ce qui est de votre situation présente, sans vous abandonner à une défection de parti contre laquelle je comprends que vous vous révoltiez, vous pourriez trouver un moyen de salut en avouant franchement où vous en êtes aux amis puissants que vous avez, et qui disposent de certaines positions importantes et indépendantes de la politique. Vous n'êtes pas de ceux que l'on abandonne dans la vie, et du moment que vous aurez dévoilé le fond réel de votre position, il faudra bien que l'on y apporte un remède quelconque.

— Ah! que le ciel vous entende, s'écria M. d'Hautemire, car il y a vraiment des instants où ma tête se perd au milieu des idées qui m'assiégent... Si je n'avais à songer qu'à moi? Mais ma femme, ma pauvre fille!

— Mademoiselle d'Hautemire se mariera, n'en doutez pas, ai-je repris, surtout lorsqu'elle sera sortie du cadre de fausse splendeur où vous avez cru devoir la maintenir jusqu'ici... Mais il est une autre personne à laquelle vous devez aussi vous intéresser, souffrez que je vous le dise, malgré le ressentiment que vous pouvez avoir contre elle... Vous avez été bien cruel pour cette pauvre Julie, et c'est à elle surtout que vous devez, ce me semble, une réparation... Cette jeune fille est ici en votre sauvegarde; elle n'a rien fait, du moins volontairement, pour mériter votre animosité... Il faut distinguer ce qui a été de son fait à elle ou de celui des événements; vous en viendrez, j'en suis convaincu, à vous ranger intérieurement à mon opi-

nion sur son compte lorsque vous connaîtrez dans tous ses détails la conduite qu'elle a tenue dans la maison de Henri Sadenay...

M. d'Hautemire, qui était déjà rentré dans le domaine des faits par une tendance de son caractère au fond essentiellement pratique, comme tous les caractères dont la base est la légèreté, s'écria en m'interrompant :

— Ah! oui, la maison de Henri Sadenay! C'est là ce qui a tout perdu!... Quand je pense que Julie ne voulait absolument pas y aller, et que c'est ma femme et moi qui lui avons forcé la main pour qu'elle s'y rendît! La faute doit retomber sur nous au moins autant que sur elle!

Je lui ai fait remarquer, pour tâcher d'adoucir un peu la vivacité de ses regrets, que cette circonstance de l'envoi de Julie chez Henri n'avait fait que constater, mais non pas créer une situation qui subsistait déjà antérieurement. Mais il n'écoutait déjà plus ce que je lui disais, et, tout entier à l'idée qui venait de se présenter à son esprit, il répétait en se parlant en lui-même : — Oui, il est certain qu'elle résistait, et même avec beaucoup d'énergie... C'est nous qui l'avons forcée... Sans cela, les choses eussent tourné tout différemment.

La porte de la chambre s'ouvrit tandis qu'il parlait; un domestique parut et vint annoncer à M. d'Hautemire que quelqu'un se trouvait dans le salon déjà depuis assez longtemps et l'attendait, après avoir bien recommandé toutefois qu'on ne le dérangeât pas. Le domestique avait pris sur lui de venir le prévenir...

— Connaissez-vous cette personne? dit M. d'Hautemire.

— C'est M. Henri Sadenay, répondit le domestique.

IV

La première idée qui me vint à l'esprit, lorsqu'on annonça Henri Sadenay, fut qu'il était venu surtout pour se rapprocher de Julie, sinon pour la revoir, elle, du moins pour en entendre parler, pour se retrouver encore une fois dans cette maison que sa pensée n'avait jamais cessé d'habiter un seul instant; je n'en avais eu que trop bien la preuve dans notre dernière entrevue. J'ai su depuis que j'avais deviné juste; mais je dois déclarer ici que, de toutes les choses que j'avais vues se succéder dans cet intérieur rempli de tant de traits

curieux, de contrastes et d'anomalies de toute espèce, rien ne m'a paru plus étrange et en même temps plus caractéristique, que de voir M. d'Hautemire conserver encore des illusions après la nouvelle entrevue qu'il venait d'avoir avec Henri.

— Eh bien, je l'ai revu, m'a-t-il dit d'un air presque satisfait, et je puis vous protester que nous nous étions beaucoup exagéré les choses... Il s'est opéré dans les idées de Henri une révolution qui n'a, du reste, rien d'extraordinaire chez les natures impressionnables et sensibles comme la sienne... Je lui ai parlé de Julie et me suis bien gardé, comme vous devez croire, de lui en rien dire de défavorable; au contraire, j'ai fait son éloge; je lui ai avoué que nous n'avions jamais eu qu'à nous louer d'elle, qu'elle avait même rendu à notre fille des services réels que nous ne pouvions méconnaître... J'ai bien observé le visage de Henri pendant que je lui parlais ainsi; je vous certifie qu'il est resté constamment froid et indifférent... Il a même mêlé aux louanges que je donnais à Julie certaines restrictions. Il a ajouté qu'elle avait le grave défaut de ne ressembler nullement à toutes les jeunes filles de son âge, dont elle n'avait ni les idées, ni le caractère, et qu'il était surtout extraordinaire, pour ne citer qu'un seul détail, qu'elle eût pour le mariage une aversion aussi prononcée.

— C'est une aversion dont il n'est peut-être pas impossible de triompher? ai-je ajouté en le regardant avec une pénétration particulière.

— Pourquoi donc essayerait-on d'en triompher? a-t-il ajouté d'un ton de détachement absolu; quant à elle, elle aurait le plus grand tort d'accepter une position qui ne serait pas d'accord avec ses penchants; ce serait le vrai moyen de créer une destinée malheureuse à elle d'abord, et ensuite à celui à qui elle s'unirait.

— Du reste, a continué M. d'Hautemire, vous comprenez bien qu'après une si longue absence et tout ce qui s'est passé depuis son éloignement, nous ne pouvions que rester dans les généralités et devions éviter surtout des explications qui n'auraient servi qu'à nous mettre dans une position embarrassante vis-à-vis l'un de l'autre... S'il faut vous dire tout ce que je pense, je me figure que Henri a eu pendant un temps un certain goût pour notre jeune parente, mais que ce goût-là lui a maintenant presque entièrement passé; du moins, c'est ce que j'ai cru comprendre d'après son attitude et même d'après son langage... Mon cher ami, dites, si vous voulez, que je suis un

être crédule et confiant à l'excès, mais je vous assure qu'en résumant toutes les impressions que cette dernière conversation m'a laissées, je ne désespère pas encore....

Certes c'est bien le cas ou jamais, ai-je pensé, de s'écrier : *Il n'y a que la foi qui sauve!...* Du reste, le caractère de M. d'Hautemire étant donné, il n'était nullement surprenant qu'il persistât malgré tout dans ses idées, et moi qui le connaissais et l'étudiais depuis longtemps, j'aurais tort de m'étonner chez lui de cette opiniâtreté d'illusions.

Madame d'Hautemire n'a pas su ou a fait semblant de ne pas savoir que je fusse informé de l'effroyable scène que l'on avait fait subir à Julie. Elle a compris sans doute qu'il y avait eu là une grave faute commise, et que, pour la réparer, autant que possible, il fallait absolument faire ce qu'on appelle *des concessions*. C'est ainsi que je m'explique qu'elle ait renoncé subitement aux manières froides et guindées qu'elle avait adoptées avec moi depuis son retour. Elle a même été parfois jusqu'à certaines démonstrations flatteuses à mon égard, et qui rappelaient la première période de mon entrée, l'époque où on avait jugé à propos de me captiver et de tâcher de s'emparer entièrement de moi. — Peine perdue, hélas! aujourd'hui, étais-je tenté de m'écrier devant elle. Je ne puis rien dans tout cela, et dans tous les cas je pourrais, que je n'irais certes pas changer le cours des choses ni faire que vos espérances n'aient pas été se briser contre l'écueil expiatoire qui les a toujours menacées.

Julie a été obligée de garder constamment la chambre depuis le jour où elle a eu à subir cet interrogatoire si terrible devant la famille d'Hautemire réunie. On conçoit que ce nouvel ébranlement n'ait pas dû contribuer beaucoup à la remettre. Elle a déclaré qu'elle était seulement indisposée, mais non malade, et qu'un peu de repos la remettrait bien vite. Elle a demandé que ses repas lui fussent servis dans sa chambre, ce qu'on s'est empressé de lui accorder. Toutefois, j'ai fait aussi la remarque que madame d'Hautemire avait modifié graduellement son langage au sujet de Julie. A une époque encore récente, elle ne me parlait jamais d'elle que sur un ton d'aigreur et avec une répulsion qu'elle ne songeait pas même à dissimuler; mais à présent, elle a l'air de s'intéresser à elle; elle a même trouvé déjà plus d'une fois l'occasion de lui accorder devant moi certains éloges détournés qui m'ont paru fort singuliers dans sa bouche d'après les dispositions que je lui connais.

Leur tactique est, du reste, facile à saisir : à présent qu'ils sont dans leur sang-froid, ils ne veulent à aucun prix avoir l'air d'être avec Julie sur un pied d'inimitié déclarée. Ils comprennent qu'en la circonvenant, l'amadouant, elle, et aussi ceux qu'ils supposent être de son parti, ils auront plus facilement raison des obstacles. Ils croient plus que jamais, et rien, je le vois, ne peut leur ôter cette idée, que Henri ne saurait être jamais un parti possible pour Julie Férant. Ils n'ont pas manqué de noter l'aversion que leur jeune parente témoigne pour le mariage. Dans tous les cas, quand même cette aversion serait chez elle ou passagère ou simulée, est-ce qu'il ne pourrait pas se présenter par la suite un parti moins brillant, mais encore très-sortable pour une fille de sa condition ? Tout se trouverait concilié ainsi : il n'y aurait plus ni conflit ni dissentiment d'aucun côté. Diane se verrait rétablie tout naturellement dans des droits qui n'auraient jamais dû lui être contestés un seul instant. Telles sont les pensées, et d'autres du même genre, qu'ils se plaisent encore à caresser devant moi et comme pour me demander mon acquiescement. Je me garde bien de les réfuter ni de les appuyer; j'ai compris qu'il n'y avait plus rien à faire, avec ces natures incorrigibles, qu'à les abandonner complétement à leurs chimères et à laisser aux événements eux-mêmes le soin de les désabuser.

Ah ! si je ne les voyais pas malheureux et si le malheur n'était pas l'excuse de bien des égarements, comme j'écarterais sans pitié ce bandeau qu'ils se plaisent sans cesse à épaissir sur leurs yeux ! Comme je leur dirais sans ménagement aucun et quitte à me séparer d'eux brusquement après cette sortie en faveur de la vérité :

— Cœurs égoïstes ! comme toujours, vous ne voyez que vous, rien que vous dans tout cela ! Vous trouveriez tout naturel, n'est-ce pas, qu'un autre être s'annihilât complétement devant vous, fît abnégation de ses propres sentiments pour vous ouvrir cette voie d'argent où il vous faut absolument entrer pour arriver à relever ce qu'il vous plaît d'appeler *l'honneur de votre nom ?*... Singulier honneur, en vérité, que celui qui spécule sur le malheur d'autrui pour recouvrer son prestige !.. Mais elle, vous êtes-vous demandé seulement ce qu'elle deviendrait quand vous seriez parvenus à la dépouiller de l'unique bien qu'elle possède ? Vous lui dites : — Sacrifie-toi, meurs s'il le faut, que nous importe? pourvu que nous prospérions, nous, et que nous atteignions notre but !... Et puis, pour arriver à vos fins, entourez-la, choyez-la insidieusement, la pauvre créature, sans défense devant

vos caresses bien plus encore que devant vos attaques, puisqu'elle se trouve enchaînée quand même à la reconnaissance; prouvez-lui que c'est pour son bien qu'elle doit renoncer à un bonheur trop beau pour elle et que les préjugés de votre monde ne lui pardonneraient jamais. Dites-lui (ce qui couperait court à tout) qu'elle a cent fois raison d'avoir l'air d'abhorrer le mariage; que c'est là un sentiment qu'il faut absolument qu'elle crée en elle-même et manifeste tout haut, conformément au rôle qui lui est assigné près de vous. Poursuivez-la des plus monstrueux sophismes que puisse enfanter dans le cœur de l'homme le démon de l'inégalité, cette idolâtrie de soi-même et du privilége dont on se sent investi. Ah! puissiez-vous recevoir le châtiment que de tels sentiments méritent! Puissiez-vous boire jusqu'à la lie ce calice de l'orgueil déçu que vous vous êtes préparé à vous-mêmes! Allez, je ne vous plains pas, car je vois bien que le malheur ne peut rien sur vous, et ne vous donne pas même ce degré de prévoyance et de lucidité des jugements vulgaires.

Telles étaient les idées qui me traversaient l'esprit pendant que je les entendais raisonner entre eux sur ce qu'ils appellent *l'avenir* de leur fille; tantôt se cabrant contre les faits eux-mêmes avec une fureur tout enfantine, tantôt s'affaissant brusquement, déroulant des tableaux d'abandon et de détresse absolue pour leurs vieux jours dont on ne peut se défendre d'être vivement impressionné, tout en maudissant leurs faiblesses et aussi en faisant la part des excès de leurs imaginations aux abois.

La seule personne qui m'ait inspiré dans tout cela un intérêt véritable et constant a été Diane, d'abord à cause de sa situation personnelle, et puis aussi à cause de l'attitude digne qu'elle a su conserver dans les circonstances si délicates où elle se trouve directement engagée. L'attachement qu'elle a toujours eu pour sa cousine semble avoir redoublé depuis que celle-ci ne quitte plus sa chambre. Elle est sans cesse auprès d'elle; il n'est sorte d'attentions et de soins qu'elle ne lui prodigue. Tous ces détails, que je suis à même de suivre de près, sont bien faits pour me la rendre intéressante. Le cœur est d'ailleurs maintenant si bien développé chez elle, on y voit tant de bon vouloir, tant d'élans vers le bien, qu'on ne peut guère la considérer avec indifférence. Ensuite, n'est-elle pas malheureuse aussi, et d'autant plus qu'elle ne se doute de rien jusqu'à présent, ni de la ruine de son père ni de la chute complète de la maison?

— Ah! surtout que ma fille ignore tout, me disait encore hier M. d'Hautemire; je veux lui laisser les illusions du bonheur jusqu'au dernier moment.

Singulier bonheur, en vérité, que celui qui n'est plus rien qu'une convention, un songe prolongé artificiellement, et qui ne peut manquer de s'évaporer de lui-même d'un moment à l'autre!

V

Diane devait se charger elle-même de déchirer le voile : comme elle n'est, après tout, ni aveugle ni sotte, elle s'est aperçue depuis longtemps déjà du changement qni s'est fait dans la maison depuis le voyage de Boulogne. Elle s'est adressée à moi pour obtenir un éclaircissement que son père et sa mère s'obstinent à lui refuser. Hier elle est venue me trouver dans la bibliothèque :

— Qu'y a-t-il donc ici de nouveau? m'a-t-elle dit, tout le monde a l'air d'être accablé; je ne vois plus autour de moi que des figures inquiètes; vous savez vous-même comment se passent nos repas... On cause à voix basse, on échange des regards mystérieux dont je cherche vainement à deviner le sens... Et Julie, ma bonne chère cousine, si vous saviez dans quel état elle est maintenant!... Quelle froideur! quel malaise avec moi!... Elle répond à peine aux questions que je lui adresse... Et quel trouble!... Il y a des moments où il semble que sa raison soit égarée... Je ne sais que penser de tout cela... On se cache de moi... Me prend-on donc pour une enfant que l'on craint d'initier aux secrets de la famille?...

Elle a vu que j'hésitais à lui répondre ou que je cherchais à lui répondre d'une manière évasive; elle a ajouté aussitôt avec énergie :

— Je vous en conjure, dites-moi tout, ou sinon je serai obligée de m'adresser de nouveau à mon père, et dans des termes tels qu'il faudra bien qu'il m'éclaire enfin... Vous savez qu'il est faible de caractère, ennemi de toutes les émotions violentes. L'idée d'avoir à me faire quelque révélation pénible ne peut qu'ajouter encore aux tourments qu'il éprouve, que je vois s'augmenter de jour en jour sans pouvoir en deviner la cause.

J'ai compris que je ne pouvais guère me refuser à faire ce qu'elle me demandait. Elle ne saurait ignorer éternellement des faits qui la touchent de si près, et il vaut mieux après tout qu'elle les apprenne

de moi, qui ne suis qu'un étranger pour elle, que des personnes de sa famille.

— Y a-t-il longtemps, ai-je repris en la regardant avec une intention marquée, que vous n'avez vu Henri Sadenay?...

— Je ne l'ai pas vu depuis notre retour, m'a-t-elle répondu; je sais qu'il a fait à mon père une seule visite très-courte; j'ai même été fort surprise qu'il en soit resté là...

— Il est venu ici, ai-je ajouté, et il n'a pas demandé à vous voir? N'avez-vous pas compris que pour agir ainsi il devait avoir un motif particulier?...

— Un motif particulier! s'est-elle écriée avec un redressement du front qui m'a rappelé tout d'un coup l'impétueuse Diane d'autrefois; ah! dites-moi bien vite tout ce que vous savez!... Ne me laissez pas plus longtemps dans un état de perplexité qui m'accable... Voyons, est-ce que Henri ne veut plus de ce mariage dont on avait parlé?...

Je l'ai regardée sans lui rien dire, mais en lui faisant comprendre par un signe de tête qu'elle avait deviné juste.

— Il ne veut plus se marier avec moi, a-t-elle ajouté d'une voix altérée, et on ne me le dit pas, et on me laisse m'endormir dans une fausse sécurité; on ne prend pas même le soin de m'avertir!... Ah! qu'ai-je donc fait pour qu'on me traite ainsi?...

Elle a laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et est restée quelques instants plongée dans l'abattement.

— Il ne veut pas de moi, n'est-il pas vrai, a-t-elle continué, parce qu'il s'est aperçu de tous mes défauts, parce que je l'aurai choqué sans le vouloir, parce qu'il me croit légère, vaniteuse, incapable de raison!... Ah! il y a décidément un mauvais sort jeté sur moi, je le sens bien... Je n'ai plus rien à faire, rien qu'à m'abandonner à ma malheureuse destinée!...

— Non, lui ai-je dit, détrompez-vous, ce ne sont heureusement pas les raisons que vous supposez qui font que Henri a renoncé à ce mariage dont on a parlé... La vérité est qu'il aime une autre personne...

— Une autre personne! Et qui donc?... Est-ce que je la connais?...

— Oui, vous la connaissez, vous la voyez même tous les jours... Mais quand vous saurez son nom, vous allez être prise sans doute d'une haine violente contre elle?...

— Est-ce que ce serait... ma cousine Julie? s'est-elle écriée d'une voix tremblante.

— C'est elle, en effet.

J'eus bien soin de l'observer à ce moment-là : j'ai compris que je me trouvais en face d'une de ces situations capitales dans la vie où l'on juge tout un caractère, où l'on est à même d'apprécier complétement sa valeur morale. Je vis d'abord les veines de ses tempes se gonfler, ses lèvres pâlir, une contraction violente se manifester sur ses traits. Ensuite, sa physionomie se détendit graduellement, les battements de sa poitrine commencèrent à s'apaiser. Elle fit sur elle-même un grand effort pour me dire d'un ton à peine articulé :

— Tout ce que je puis vous déclarer, quant à présent, c'est que j'aime mieux que ce soit Julie que toute autre...

Elle resta silencieuse pendant quelques instants; puis elle essuya des larmes qui lui tombaient des yeux et cherchant à raffermir son accent :

— Vous me croirez facilement, a-t-elle continué, si je vous dis que depuis un temps assez long déjà je n'étais pas sans me douter de quelque chose... Il y a en pareil cas des indices qui ne vous trompent jamais. J'ai enfermé en moi-même toutes les idées qui me sont venues... je me suis même efforcée parfois de les considérer comme des chimères que je me créais... J'ai songé avant tout à Julie; je me suis dit qu'au premier soupçon que je laisserais échapper, elle serait perdue ici... Mais dites-moi tout, au nom du ciel! Il s'agit, n'est-ce pas, d'une grande affection et qui date de loin?

J'ai pensé que puisque j'avais commencé à lui faire connaître la vérité, je la lui devais tout entière. Je lui ai rapporté comment l'attachement de Henri avait pris naissance dès les premiers temps où il s'était trouvé auprès de Julie; les luttes qu'il avait essayé de soutenir contre lui-même avant de céder à un penchant qu'il craignait de ne pas voir partager; la scène du bal qui s'était passée sous mes yeux; la contrainte qu'on avait exercée sur Julie pour la déterminer à se rendre dans la maison de Henri; les liens qui s'étaient alors formés entre eux. J'ai cru devoir aussi l'informer de l'indiscrétion commise par madame Dutilly, de cette prétendue demande en mariage dont elle avait apporté la nouvelle. De là, des espérances qui avaient pu être conçues d'abord, mais qu'on aurait dû abandonner complétement du jour où on avait su que Henri, n'étant plus le maître de son affection, ne pouvait plus avoir près de la famille d'Hautemire que le titre d'ami, le seul qu'il lui fût permis de revendiquer désormais.

Diane m'a remercié d'un ton plein d'émotion, mais en même

temps avec une grande dignité, des renseignements que je lui avais donnés.

— Je vous jure, a-t-elle ajouté, que dans tout ce que vous m'avez dit, je n'ai été froissée que d'une seule chose, c'est que vous ayez pu croire un seul instant que j'aurais un sentiment de haine pour ma cousine... Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que si je sentais s'élever en moi un mouvement quelconque de jalousie ou de rancune contre elle, je m'empresserais de l'étouffer... Julie a obtenu l'affection de Henri, c'est qu'apparemment elle la méritait mieux que moi... Et n'allez pas croire que je m'exprime ainsi dans une pensée de dépit ou de fausse humilité; non, je dis ce que je pense... Je connais la nature de Julie; mieux que personne j'ai été en rapport direct avec toutes ses qualités morales; je les ai éprouvées, j'en ai tiré du reste un assez grand profit... Je ne suis donc nullement étonnée qu'elle ait su se concilier les sympathies d'un cœur élevé et qui n'a pu manquer, de son côté, de l'apprécier pour ce qu'elle vaut...

— Mais ce qu'il ne faut pas que vous ignoriez non plus, ai-je reparti, c'est que Julie a fui de son propre mouvement la maison de Henri Sadenay, qui a vainement essayé de la retenir auprès de lui, c'est qu'elle lui a écrit qu'elle renonçait à toute idée de mariage, c'est qu'elle est bien résolue à se sacrifier...

— Et pourquoi donc se sacrifierait-elle? s'est écriée Diane en se redressant de nouveau, est-ce qu'elle croit par hasard que je le souffrirais?... Je ne veux pas, moi, qu'elle se sacrifie, je m'y oppose, je le lui dirai à elle-même, afin qu'elle le comprenne bien!... Comment! elle n'a pas eu confiance en moi qui lui ai toujours témoigné tant d'abandon!... Elle n'a donc pas d'estime ni d'attachement pour moi; elle me suppose injuste, ingrate, ennemie de son bonheur!... Ah! monsieur, quand je vous disais que j'étais bien malheureuse, avais-je tort?... Ainsi, on me cachait tout et on prétendait me marier... à qui? à un homme qui ne m'aime pas et qui en aime une autre; et parce qu'il est riche, on a pensé que pour de l'argent je passerais par-dessus tout, que je souscrirais au malheur d'autrui et au mien par conséquent. Se peut-il que de pareilles idées soient venues à des personnes qui me sont si chères? Elles n'ont pas compris que du moment que j'aurais les yeux ouverts, je n'aurais rien de plus pressé que de rejeter bien loin l'idée de ce mariage, qui eût été la honte éternelle de ma conscience!... Ma pauvre Julie, moi j'irais te haïr après tout ce que tu as fait pour moi, pour me corriger, m'instruire, pour

me céder une partie de tes perfections, et cela au moment où tu avais déjà l'âme prise, j'en suis bien sûre!... C'était le prélude de ce sacrifice auquel tu voudrais te résigner à présent... Tu me croyais capable de m'établir dans une félicité qui t'appartenait, à toi que j'ai toujours vue si délaissée, si vraiment malheureuse!... Tu ne sais donc pas que je n'ai pas laissé passer un seul jour sans adresser à Dieu une prière pour qu'il t'envoyât un peu de ce bonheur que je te souhaitais si ardemment?... Et quand ma prière est exaucée, j'irais moi-même en détruire le fruit!... Je veux la voir... Mais quels reproches je vais lui faire et comme je saurai lui prouver que sans la valoir sans doute, je vaux cependant un peu mieux qu'elle n'a supposé!

J'écoutais Diane avec un sentiment de surprise et de sympathie profonde; je l'avoue, je ne l'aurais jamais crue si noble ni si belle!... Toutefois, j'ai cru devoir lui rappeler les motifs pour lesquels Julie s'était renfermée constamment dans la réserve. Avec la situation qu'elle occupait dans la maison, l'idée d'ingratitude n'avait pas manqué de se présenter à elle à tout instant. Je lui ai retracé aussi dans tous ses détails la scène qui avait eu lieu récemment, et tout ce que Julie avait eu à subir lorsqu'elle s'était trouvée en face de la famille d'Hautemire. Je lui ai même reproduit les expressions outrageantes dont on s'était servi à son égard, les menaces qu'on lui avait fait entendre.

— Et c'est à cause de cela sans doute, a repris Diane, que ma pauvre amie est maintenant souffrante et qu'elle ne veut plus voir personne! Je ne m'explique que trop bien son état d'anéantissement, son silence obstiné, son air sombre et craintif quand elle me voit paraître!... Juste ciel, quelle idée doit-elle donc avoir de nous, et des conditions que nous mettons à nos bienfaits qui coûtent si cher à ceux qui les reçoivent!... Ah! monsieur, vous vous êtes montré toujours bon et dévoué pour nous, je le sais... Je vous en prie, que cette dernière scène que vous venez de me raconter ne soit jamais connue de personne!... C'est une fille qui vous implore pour ses parents qui ont eu un moment d'erreur... Mon père et ma mère sont quelquefois un peu vifs, mais le fond chez eux est, je vous assure, digne, élevé; ils ne sauraient persister longtemps dans une si grande injustice... Ils répareront ce qu'ils ont fait à notre pauvre Julie; j'en prends ici l'engagement pour eux... Quant à moi, je sais ce qu'il me reste à faire.

Diane se leva et se dirigea vers une porte latérale qui conduit à la

chambre de sa cousine. La porte de la bibliothèque s'ouvrit au même instant; nous vîmes paraître Henri Sadenay.

VI

Diane était restée sur le seuil de la porte, placée de telle façon que Henri ne pouvait l'apercevoir en entrant. Il s'avança vers moi, me tendit la main et me dit :

— Je viens vous trouver. Vous seul pouvez comprendre ce que me cause ce nouveau tourment qui s'ajoute pour moi à tant d'autres... Il faut absolument que j'éclaircisse un fait qui m'accable, me rend fou... Ce billet que j'ai reçu d'elle, ce ne peut être qu'un mensonge... Aidez-moi donc à découvrir la vérité.

J'ai fait malgré moi un mouvement de tête du côté où se trouvait Diane; Henri l'aperçut alors; il recula d'abord de quelques pas, ensuite il s'inclina profondément devant elle, et voulut se retirer; mais Diane s'avança vers lui et dit, en lui tendant la main, d'un air amical et confiant :

— Est-ce que je vous fais peur, monsieur Henri? (elle s'était accoutumée à l'appeler ainsi à l'époque où il fréquentait assidûment la maison.) Je tenais beaucoup à vous voir et à causer avec vous; mais d'abord, je commence par vous annoncer que je sais tout ce qui s'est passé entre vous et Julie... Je sais que vous l'aimez et que vous êtes dans l'intention de la choisir pour femme... Monsieur Louis, notre ami à tous les deux, m'a fait connaître tout ce qui concernait ma cousine et vous... Il vous dira comment j'ai reçu les détails qu'il m'a communiqués, et si, après avoir surmonté la première émotion du moment, j'ai su m'armer ensuite de résignation et de courage... Je n'ai qu'un regret, monsieur, c'est qu'on n'ait pas eu plus de confiance en moi... Si j'avais pu voir clair plus tôt dans notre situation à tous, je vous assure que j'aurais su épargner à ceux qui m'intéressent bien des inquiétudes et des chagrins... Je n'aurais pas eu surtout la douleur de voir ma pauvre cousine languissante, abattue comme elle l'est depuis notre retour...

— Comment est-elle? s'est écrié Henri; elle souffre, j'en étais bien sûr?...

— Elle sera bientôt mieux, je l'espère, a répliqué Diane, grâce aux bonnes nouvelles que nous allons lui apporter... Mais ne restons pas

éloignés d'elle plus longtemps; allons bien vite lui rendre un peu de calme et de bonheur dont elle a un si grand besoin.

Avec la vivacité ordinaire de sa nature, accrue encore par la surexcitation du moment, Diane nous a pris par la main, Henri et moi, et nous a entraînés dans la chambre de Julie. Quand nous avons été devant la porte, elle nous a fait signe avec la main pour nous avertir de nous arrêter : — Elle dort peut-être, nous a-t-elle dit, laissez-moi entrer la première.

Julie ne dormait pas; elle était étendue dans un fauteuil placé du côté opposé à la porte d'entrée, devant une glace qui me permit de l'observer de loin sans qu'elle m'aperçût. Je fus effrayé de l'altération de sa figure; ses traits s'étaient comme allongés depuis que je ne l'avais vue, ses lèvres étaient entièrement décolorées, son œil avait quelque chose de vague et d'indécis, tout son corps annonçait un alanguissement général.

Diane s'approcha d'elle doucement, lui prit la main, l'embrassa sur le front, et lui dit d'un ton de voix caressant et mystérieux : — Mon bon ange, il y a là quelqu'un qui désire te voir...

En même temps, elle fit signe à Henri d'approcher; lorsqu'il fut arrivé devant le fauteuil de Julie, je vis celle-ci faire un geste de désespoir en s'écriant :

— Éloignez-vous, au nom du ciel; pourquoi êtes-vous ici?... Vous savez bien que nous ne devons plus nous revoir!...

Sa tête s'inclina sur un des côtés du fauteuil; ses yeux se fermèrent à demi, ses deux mains s'en allèrent à l'abandon comme celles d'une personne qui est sur le point de perdre connaissance... Diane se précipita sur elle en la serrant dans ses bras avec transport :

— Voyons, ma bonne chérie, lui dit-elle, calme-toi!... C'est lui, c'est Henri... C'est moi qui ai voulu qu'il vînt auprès de toi... Je sais qu'il t'aime, qu'il doit t'épouser!... Mais as-tu bien pu penser jamais que j'accepterais ce sacrifice de ton affection que tu voulais me faire? Ah! cruelle, tu m'as bien mal jugée... Ma Julie, ma sœur, rouvre tes yeux, je t'en conjure, que je puisse me dire enfin que j'y ai vu reluire un peu de bonheur...

Julie, rappelée à elle par la voix de Diane, releva la tête et resta quelques instants dans cet état de stupeur qui suit un évanouissement. Bientôt ses yeux éteints se tournèrent vers Henri; ce fut alors seulement qu'elle parut revenir à elle tout à fait. Son teint reprit un peu d'animation; un sourire non plus de défaillance, mais de contente-

ment erra sur ses lèvres; Henri se précipita aussitôt à ses genoux, prit ses deux mains qu'il pressa contre ses lèvres. J'examinai au même instant le visage de Diane; elle me parut éclairée d'une beauté céleste et toute radieuse, empreinte de cet éclat suprême que donne à certaines physionomies l'exaltation d'une âme satisfaite. Je crus voir une de ces merveilleuses têtes d'anges que les peintres italiens placent parfois dans un coin de leurs tableaux de sainte famille; têtes épisodiques et secondaires en apparence, mais non moins attrayantes et sublimes que les figures principales, belles de tout ce que la contemplation du bonheur d'autrui ajoute encore à leur beauté particulière.

J'ai fait à Diane un signe des yeux pour lui faire comprendre que, dans l'état de faiblesse où Julie se trouvait, il n'était pas bon que cette entrevue, si pleine pour elle d'émotion et de trouble, se prolongeât davantage. Diane m'a compris, et a déclaré à Henri qu'elle désirait avoir, le plus tôt possible, avec sa mère une explication à laquelle il était nécessaire qu'il assistât. Henri lui répondit qu'il était tout disposé à l'accompagner auprès de madame d'Hautemire. Il tendit la main à Julie en lui disant : — Au revoir... Le regard dont il accompagna cet adieu voulait dire : — Bientôt, nous serons heureux, rapprochés l'un de l'autre pour ne plus jamais nous désunir...

Je suis resté seul avec Julie, et comme j'ai cru voir qu'elle était plus calme et semblait remise de l'ébranlement qu'elle avait éprouvé tout à l'heure, je lui ai rendu compte de la conversation que je venais d'avoir avec Diane. Je lui ai dit combien sa cousine avait paru indignée en apprenant qu'on eût pu songer un seul instant à lui faire contracter un mariage avec Henri, même lorsqu'on avait connu ses sentiments véritables. J'ai ajouté que non-seulement Diane ne voulait à aucun prix de ce mariage, mais qu'elle était bien résolue à faire qu'il eût lieu au gré de Henri et de celle qu'il aimait. Enfin, elle s'était révélée à moi sous l'aspect d'une âme vraiment supérieure, tout à fait à la hauteur d'une situation grave, où plus d'une nature vulgaire eût sans doute échoué.

Julie m'a répondu que ce que je lui apprenais des sentiments et des procédes de sa cousine ne la surprenait nullement, qu'elle n'avait jamais douté que Diane ne dût agir pour le mieux, du moment qu'elle serait livrée à ses seules inspirations et ne serait plus l'instrument d'autres volontés que la sienne : — J'ai toujours bien su ce qu'elle valait, a-t-elle ajouté d'un ton d'ingénuité charmante; sans cela,

'oyez-vous donc que je me serais attachée à elle comme j'ai fait?... e savais bien que je la trouverais du jour où j'aurais à faire appel à on cœur, que c'était d'elle que me viendrait mon salut!

VII

J'ai su par Henri les principaux détails de la scène d'explication ui avait eu lieu entre Diane et sa mère. Il m'a déclaré qu'il avait été ouché jusqu'aux larmes de ce mélange si intéressant d'énergie, de ensibilité, d'entraînement naturel que Diane avait su montrer dans ette circonstance. Que ne peuvent, du reste, les mouvements d'une me passionnée lorsqu'elle a une bonne cause à défendre! —J'ai vu, 'a-t-il dit, madame d'Hautemire passer, sous l'influence des paroles e sa fille, par toutes les gradations du dépit, de la colère concentrée, uand elle a vu qu'il fallait renoncer définitivement à tout espoir de ariage, puis s'adoucir, se calmer, finir même par céder à un mouvement de sensibilité réelle, lorsque Diane entreprit de lui dépeindre s luttes que sa cousine avait eu à soutenir contre une situation qui i avait occasionné tant de chagrins, cette volonté d'abnégation poussée jusqu'à supposer en elle une affection pour un autre que celui 'elle aimait... « Heureusement, s'est écriée Diane, je suis arrivée emps pour l'arrêter, pour empêcher qu'elle n'accomplît ce sacrifice, qui eût été ma désolation éternelle! » Enfin, a ajouté Henri, il t venu un moment où j'ai eu devant les yeux un spectacle bien achant et que je n'oublierai de ma vie : c'est lorsque j'ai vu cette mme, ordinairement si froide et si altière, s'émouvoir tout d'un up, ouvrir ses bras à sa fille en lui disant : — Viens, mon enfant, ens m'embrasser; tu as fait tout ce que tu devais faire, tu as su parer par ta conduite une partie de nos égarements et de nos fautes; ne nous reste plus qu'à te bénir!

Madame d'Hautemire s'est en même temps tournée vers moi, et 'a dit d'un air de confusion :

— Quant à vous, monsieur Henri, vous devez être bien irrité ntre nous?...

— Non, madame, non, me suis-je écrié, je ne saurais vous en vouloir, surtout après ce que j'ai devant les yeux! Que ne répare-t-on us dans ce monde avec un élan de regret sincère!... Du moment ue la mésintelligence cesse entre des cœurs désunis jusqu'alors, omment se souvenir des griefs passés? L'âme n'est-elle pas faite pour

oublier et pardonner d'elle-même sous l'impression du véritable bonheur?

Quant à moi, qui étais resté auprès de Julie, j'ai éprouvé aussi une émotion bien vive lorsque j'ai vu madame d'Hautemire entrer dans sa chambre, accompagnée de Henri et de Diane, se pencher vers le fauteuil de Julie, la serrer dans ses bras avec tendresse, sans lui parler d'abord et comme pour imprimer avant tout sur ses lèvres le sceau de la réconciliation :

— Hélas! ma pauvre chère enfant, a-t-elle dit, nous vous avons fait bien souffrir, nous avons eu des torts graves envers vous; oubliez-les en faveur de notre Diane, votre sœur et votre amie, qui m'a promis tout à l'heure que vous ne nous garderiez pas trop rancune... Cet engagement qu'elle a pris pour vous, j'espère que vous ne le désavouerez pas!...

Madame d'Hautemire a ajouté, en se tournant vers Henri et en l'indiquant à sa jeune parente :

— Voilà celui avec qui vous passerez désormais votre existence... Nous n'avons pas de vœux à former pour votre bonheur, il est, Dieu merci, bien assuré... Croyez que l'idée de vous savoir heureuse sera toujours notre préoccupation la plus chère, et pourra seule calmer le souvenir de nos injustices envers vous.

Julie était retombée dans l'affaissement, tandis que madame d'Hautemire lui parlait. Elle prit sur elle cependant pour lui exprimer combien elle était touchée de tout ce qu'elle lui disait, ajoutant qu'elle n'oublierait jamais de son côté ce qu'elle avait fait pour elle, et que le sentiment de la reconnaissance avait toujours rempli son âme tout entière. Mais sa voix était si faible, que plusieurs de ses paroles n'arrivèrent pas jusqu'à moi; elle fut obligée de s'interrompre plusieurs fois, et finit même par appuyer sa main sur sa poitrine comme pour indiquer qu'il lui était impossible de continuer.

Je vis bien, d'après l'ensemble de ses traits, son air d'abattement, la fatigue extrême qu'elle éprouvait toutes les fois qu'elle faisait un effort pour parler, que son état, que l'on avait d'abord considéré comme une simple indisposition, était beaucoup plus grave qu'on ne le supposait. Le médecin, qui est venu faire sa visite au moment où nous étions réunis autour d'elle, m'a confirmé dans mes craintes. J'ai vu que sa figure s'était contractée et avait pris un air d'inquiétude très-marquée au moment où il lui avait pris le bras pour lui tâter le pouls. J'ai su ensuite qu'il avait déclaré à madame d'Hautemire, qui

l'avait accompagné jusqu'à la porte de sortie, que l'état de la jeune malade avait empiré beaucoup depuis quelques jours : les plus grands soins étaient devenus nécessaires; il fallait surtout lui éviter les ébranlements, tout ce qui pouvait agir sur son moral. Grâce au ciel, le temps des chagrins est maintenant passé pour elle; l'âme est en pleine félicité, et sans doute le corps ne tardera guère à s'en ressentir.

Le médecin a ordonné qu'on la transportât dans une pièce plus vaste que celle qu'elle occupait, et où l'air fût moins concentré. Diane offrit sa chambre, et il fut décidé qu'elle coucherait dans celle de sa mère. On s'occupa aussitôt d'opérer ce changement; Julie eut beaucoup de peine à se traîner jusqu'à son nouvel appartement; elle fut obligée de s'appuyer sur le bras de Diane et sur celui de Henri, qui la soutenait. Elle s'arrêta plusieurs fois pendant le trajet, et il fallut lui faire respirer des sels, pour éviter qu'elle ne perdît tout à fait connaissance. J'ai compris, mieux encore en la voyant debout, qu'il se passerait sans doute encore bien du temps avant qu'elle recouvrât tout à fait la santé.

C'est par moi que M. d'Hautemire a connu tout ce qui avait eu lieu dans la journée, mon premier entretien avec Diane, ceux qu'elle avait eus successivement avec Julie, avec Henri et avec sa mère; enfin, la visite du médecin et les impressions inquiétantes qu'elle nous avait laissées. Le caractère de M. d'Hautemire ne s'est pas démenti dans cette circonstance non plus que dans une foule d'autres où il avait eu occasion de se révéler. Il m'a laissé aller jusqu'au bout, et après m'avoir écouté avec attention, il m'a déclaré que toute réflexion faite, il ne regrettait nullement que les choses eussent pris cette tournure-là, ne fût-ce que pour mettre un terme à cette série de luttes et de tourments où il vivait depuis beaucoup trop longtemps, et qui avait fini par lui devenir insupportable.

— Un riche mariage à ce prix-là, a-t-il ajouté, c'était décidément l'acheter beaucoup trop cher! Je vous assure que devant les obstacles que je voyais se multiplier à chaque instant, j'étais bien décidé à renoncer à tout !.... Diane s'est on ne peut mieux conduite dans toute cette affaire, et sa mère a eu raison de l'approuver... Je n'en veux pas à Henri, qui aurait dû seulement être un peu plus franc avec nous; je n'en veux réellement qu'à cette madame Dutilly, qui a joué le rôle d'une véritable intrigante. Quand je verrai de G..., je lui dirai qu'il faut absolument qu'il lui ferme sa porte, et interrompe toutes relations avec elle.

C'est ainsi qu'il a pris la chose, sans plus de trouble ni d'émoi. Il n'a vu d'abord dans tout cela que ce qu'on appelle *un mariage manqué*. Le reste n'était à ses yeux qu'une succession d'épisodes secondaires.

Cependant, il devait venir un moment où la partie sensible, qui n'est jamais entièrement atrophiée chez aucun être humain, se réveillerait d'elle-même en lui : c'était lorsqu'il aurait à se transporter près de Julie, qu'il avait crue atteinte seulement d'un malaise passager. J'ai pu reconnaître alors ce que je savais déjà, que cette nature, si futile en apparence, était loin cependant d'être incapable de bonté. Il eut un mouvement d'attendrissement profond lorsqu'en s'approchant de Julie il put reconnaître les ravages terribles que la maladie avait faits sur ses traits en si peu de temps. Elle était assoupie depuis quelques instants lorsqu'il est entré dans sa chambre avec moi; Diane, qui se tenait auprès du lit de sa cousine, nous a fait signe de nous éloigner :

— Dieu! comme elle est changée! m'a dit M. d'Hautemire avec l'accent de l'affliction, en quittant la chambre de Julie; pauvre petite! en si peu de temps dire qu'elle est devenue presque méconnaissable! Oh! mais n'importe, à force d'attentions et de bons soins, il faudra bien que nous la sauvions!

VIII

Je me suis permis en commençant d'engager une certaine classe de lecteurs, amis des coups de théâtre et des émotions violentes, à ne pas s'aventurer dans mon histoire, de peur d'éprouver un mécompte. Il en est une autre encore que j'engagerai également à laisser là le récit et à le dénouer au gré de son imagination et de ses instincts particuliers, sans aller jusqu'au bout : j'entends par là les personnes qui n'admettent pas qu'un roman puisse se terminer autrement qu'un vaudeville honnête et normal, c'est-à-dire par une scène finale de satisfaction universelle, avec fête, explosion de chœurs, de flonflons joyeux, conclusion, séance tenante, d'un ou de plusieurs mariages. Je ne puis malheureusement pas leur promettre un dénoûment de cette nature-là, je suis avant tout esclave des faits; j'ai tenu jusqu'ici à les rapporter avec une fidélité scrupuleuse, je n'irai certes pas les dénaturer en finissant.

J'ai donc à dire que Julie, après avoir éprouvé d'abord un peu de

mieux à la suite du rapprochement qui s'était opéré entre elle et la famille d'Hautemire, retomba bientôt plus bas qu'elle n'avait jamais été. Ses forces déclinèrent pour ainsi dire d'heure en heure. Le médecin qui la soignait avoua qu'il n'était plus le maître d'arrêter les progrès de la maladie. Il y eut une consultation sur la demande de Henri : on fit venir plusieurs hommes de l'art les plus renommés, qui furent unanimes pour déclarer que l'état de la malade tenait à un affaiblissement général sur lequel les secours de la médecine ne pouvaient rien ; que la seule chance de salut était dans une crise, une de ces révulsions de la nature qui s'opèrent parfois dans les jeunes tempéraments.

Il n'est que trop vrai, hélas! que nous tous, pauvres habitants de ce monde essentiellement transitoire, nous ne savons guère nous apprécier les uns les autres qu'au moment de la mort, lorsque son appel terrible impose silence aux passions et aux intérêts de la vie pour ne plus laisser parler en nous que la voix des sentiments et l'instinct suprême de la conscience. Ainsi, la famille d'Hautemire a laissé voir autour du lit de mort de Julie des impressions d'affection et d'intérêt que l'on n'aurait certes jamais soupçonnées en elle d'après tout ce qui s'était passé antérieurement. Comment, il est vrai, résister à ce spectacle si douloureux d'une jeune fille de vingt ans que l'on voit s'éteindre par degrés, qui reste à sa dernière heure ce qu'elle a été pendant toute sa vie, un ange de résignation, consacrant le peu de souffle qui lui reste à remercier ceux qui l'entourent des soins qu'ils lui prodiguent, cherchant parfois à exprimer sur son rétablissement des espérances que l'on sent bien n'être pas dans son cœur, mais qu'elle emploie pour tâcher d'adoucir les idées sombres qu'elle voit gravées sur tous les visages qui l'approchent?

Madame d'Hautemire a été pour sa parente, pendant tout le temps de sa maladie, ce qu'eût été la mère la plus tendre et la plus dévouée. Elle n'a cessé de la veiller constamment avec sa fille. M. d'Hautemire, quand il a su qu'il n'y avait plus aucun espoir de sauver Julie, est tombé dans un état de consternation qu'il n'a plus songé à dissimuler. Il m'a déjà répété plusieurs fois que la perte de cette jeune fille serait sans contredit le plus grand chagrin de sa vie. Diane, qui ne veut pas quitter d'un seul instant le chevet de sa cousine, paraît désespérée. Lorsque j'entre dans sa chambre, elle se contente de m'indiquer le visage pâle et défait de Julie, qui souvent ne la reconnaît plus. Il n'est pas jusqu'à la vieille comtesse de Rianne

qui ne se soit montrée, dans cette circonstance, tout autre qu'elle n'avait été par le passé. Elle a éprouvé depuis assez longtemps déjà des atteintes de paralysie qui ne lui permettent guère de quitter sa chambre. Chaque jour, cependant, je la vois sortir de chez elle, appuyée sur une longue canne et se traîner jusqu'au lit de la jeune malade pour voir s'il n'y a pas un peu de mieux. Elle ne songe plus maintenant sans doute à l'accabler ni à lui reprocher les opinions de son père; le préjugé est vaincu ou du moins refoulé en elle, l'humanité a repris ses droits, le regret seul l'emporte; cette idée si grave et si imposante après toutes les préventions passées, de voir mourir à la fleur de l'âge et à la veille d'un bonheur à peine entrevu celle que, dans ses déchaînements insensés, elle considérait comme une ennemie.

Ainsi s'est transformée entièrement la famille d'Hautemire aux derniers instants de cette jeune cousine, maudite autrefois et aujourd'hui tant pleurée; ce qui m'a prouvé une fois de plus qu'il n'y a guère, dans la réalité des choses humaines, d'êtres complétement bons ni complétement mauvais. Les penchants primitifs sont pour beaucoup sans doute dans nos vices et nos égarements, mais comment ne pas tenir compte aussi des conditions et des événements qui souvent ont tant d'influence sur nos directions morales? J'ai compris en observant toute cette famille sous son nouvel aspect qu'une fois cette triste vie passée, ses misères et ses déplorables inégalités évanouies, il pouvait y avoir un jour un rapprochement unanime entre tous les êtres qui l'ont traversée, un accord entre les âmes dépouillées de leurs dissentiments terrestres et confondues dans une réconciliation éternelle.

Henri Sadenay n'a plus quitté la maison de M. d'Hautemire du jour où il a su que Julie se trouvait dans une position désespérée. J'ai craint souvent que sa raison ne se dérangeât complétement par suite de l'excès de la douleur. Je l'ai vu plus d'une fois éclater en sanglots, se déchaîner avec amertume en quittant le lit de Julie, qui ne pouvait plus même répondre à ses questions. Il s'est écrié un jour en se jetant dans mes bras avec désespoir : « Ils me l'ont tuée, ce sont eux qui lui ont déchiré l'âme à plaisir pour empêcher qu'elle ne fût à moi ! » Heureusement ces paroles n'ont été entendues que de moi seul ; j'ai pu les lui faire rétracter en lui disant qu'il ne servait de rien dans un pareil moment d'accuser ni de maudire, surtout devant cette agonie si calme et si miséricordieuse; qu'il était bien forcé de suivre l'exemple de celle qu'il avait tant aimée, et qui n'avait

jamais eu que des accents de paix et de douceur pour tous ceux qui se trouvaient à son lit de mort.

Cependant, nous touchions au moment fatal où les yeux de Julie allaient se fermer à tout jamais. Pendant la nuit qui précéda sa mort, elle eut le délire ; elle parla tout haut de madame Dusornier, la suppliant de veiller sur elle. Elle rappela une foule de circonstances relatives à son séjour dans la maison de Henri, avec des réminiscences de bonheur et de tendresse bien faites pour porter les derniers coups à celui qui se trouvait près d'elle sans cesse, observant tous ses mouvements, recueillant ses moindres paroles.

Le matin, le délire parut se calmer, mais bientôt sa tête s'inclina de côté, son cœur cessa de battre, et on put croire qu'elle n'existait plus. A force d'instances, j'avais obtenu de Henri qu'il allât se jeter un moment sur un lit de repos qu'on lui avait dressé dans une pièce voisine. Il était exténué, à tel point qu'il ne pouvait même plus se tenir debout. M. d'Hautemire sortit précipitamment de la chambre de Julie et me dit de tâcher d'emmener Henri hors de la maison pour lui épargner un dernier déchirement. Mais il était déjà près de nous en s'écriant : — Non, non, vous ne m'empêcherez pas de la voir une dernière fois !

Il s'échappa de nos bras et se précipita dans la chambre où se trouvaient madame d'Hautemire et sa fille. Diane, abattue, éplorée, tenait dans sa main une des mains de Julie. Henri s'empara de son autre main, se précipita à genoux, et dit en la couvrant de baisers :

— Julie, entends-moi, c'est moi, celui qui avait voulu se donner à toi tout entier... Ma bien-aimée, ne t'en va pas sans m'avoir dit adieu...

Les yeux de Julie se rouvrirent pour un moment : je la vis faire un dernier effort pour reprendre la main que Diane venait de détacher de la sienne ; elle fixa d'abord pendant quelques instants sur elle ses yeux incertains, puis elle regarda Henri ; j'entendis qu'elle lui murmurait à l'oreille en indiquant Diane : « Épousez-la... »

Ce fut le dernier mot qu'elle prononça ; sa tête s'inclina de nouveau et cette fois pour ne plus se relever.

La comtesse de Rianne, M. et madame d'Hautemire n'existent plus déjà depuis longtemps. Je suis resté l'ami intime de Diane

et de Henri. Je vais les voir une fois ou deux toutes les semaine
quand nous nous trouvons réunis le soir au coin du feu, c'est touj
pour nous entretenir de notre pauvre Julie, bien que nous
soyons promis déjà bien des fois de n'en plus jamais parler. Il est
que la soirée se termine sans que nous nous apercevions en
regardant tous les trois que nous avons des larmes dans les yeux.
que nous nous verrons, nous parlerons d'elle et nous la pleurer
Les gens positifs et sensés diront sans doute que nous somm
grands enfants; ils ont raison, mais comment changer nos natu
Je commence à croire que tous les trois nous serons toujours
ce point-là complétement incorrigibles.

FIN DE LA COUSINE JULIE.

JULIEN L'APOSTAT[1]

PAR M. ÉMILE LAMÉ.

V

EUSÉBIE ET JULIEN. — SAINT JULIEN ET SAINT BASILE ; IACCHUS ET CHRIST.

L'empereur attire Gallus en Europe et lui fait trancher la tête. — Indignation et douleur de Julien ; il est arrêté ; sa position critique. — Il est aimé de l'impératrice qui lui sauve la vie ; elle le fait envoyer à Athènes. — Ce qu'était Athènes au quatrième siècle. — Longue intimité de Julien et de saint Basile ; extrême analogie de leur style, de leur caractère, de leurs croyances religieuses. — Julien assiste au grand mystère d'Éleusis ; ce que ce mystère était devenu au quatrième siècle. — Iacchus est, comme le Christ, le Verbe incarné. — Eusébie obtient pour Julien le commandement des Gaules et le titre de César. — Résistance de Julien : sa gaucherie sous l'habit militaire. — Mariage de Julien avec Hélène : jalousie et cruautés de l'impératrice.

Pendant ce temps, Gallus gouvernait l'Asie comme un enfant brutal. Il tenait toutes les promesses de son adolescence. Les courses et les pantomimes étaient devenues pour lui des plaisirs fades. Les combats du ceste, que la délicatesse de mœurs du Bas-Empire avait fait supprimer comme dégoûtants, furent rétablis par lui. Quand il voyait six boxeurs se briser les dents de leurs gants de plomb et se couvrir le corps d'épouvantables meurtrissures, « il éprouvait plus de joie que s'il eût gagné une bataille. » Quand des circonstances fortuites amenaient la famine dans une ville, il excitait le peuple à massacrer les gouverneurs, trouvant là un moyen facile de se rendre populaire, ou même partageant les préjugés de la foule.

C'étaient décidément les femmes qui régnaient avec Constantine à la cour d'Antioche. Un certain Clémace, noble Alexandrin, ayant résisté aux désirs incestueux de sa belle-mère, celle-ci se rendit auprès de la reine, et obtint d'elle un ordre immédiat de saisir et d'exécuter Clémace, qui fut mis à mort avant d'avoir pu ouvrir la bouche, et sans qu'on prît la peine de l'accuser d'aucun crime. Une autre fois, une femme de basse condition révéla à Constantine un

1. Voyez les 25e et 26e livraisons.

prétendu complot contre les jours de César. Celle-ci combla de présents la délatrice, et, la plaçant dans son carrosse, la fit sortir du palais par la porte d'honneur. L'accusation d'aspirer à l'empire était pour Constantine le prétexte de meurtres continuels, soit qu'elle fût simplement avide des confiscations qui suivaient les condamnations pour crime de lèse-majesté, soit qu'elle crût à la réalité des complots, et qu'elle voulût se débarrasser de rivaux en réservant pour son époux seul ce genre de crime. Les jugements étaient de sinistres comédies, les rôles des juges et des accusateurs étaient réglés d'avance, et pour qu'ils ne s'en écartassent point, la reine, cachée derrière une tapisserie, prêtant l'oreille, intervenait sans cesse dans les débats par des messages.

Les plaintes de la noblesse d'Orient arrivaient jusqu'à Constance, et bien que son gouvernement ne le cédât en rien pour l'arbitraire et la cruauté à celui de Gallus, il ne trouvait pas bon d'être imité à ce point. Il avait d'ailleurs des sujets d'inimitié plus graves contre son beau-frère; il n'ignorait pas que la force seule manquait à César pour s'élever contre lui, et cette force pouvait lui venir subitement. L'armée d'Orient venait de remporter l'avantage sur les Perses; le soupçonneux Constance tremblait qu'elle ne s'éprît de la beauté et de la jeunesse de Gallus. Il essayait donc de retirer à César son armée; employant dans ses lettres le ton le plus doux et le plus amical, il feignait de craindre que le soldat « devenu turbulent par l'inaction » n'en vînt à conspirer la perte de Gallus. Il engageait celui-ci à « se contenter des palatins, des protecteurs, des scutaires et des gentils. » En même temps, il le priait de venir le trouver à Milan. Ils devaient prendre ensemble des mesures pour lesquelles les correspondances et les messages étaient insuffisants. Ces entrevues devaient faire cesser les malentendus qui avaient paru les séparer.

Gallus, ou plutôt Constantine, vit bien qu'il ne fallait ni refuser ni obéir. Entrer en révolte ouverte, il n'y fallait pas songer. L'armée d'Orient demandait autre chose qu'un Gallus, une autre gloire et une autre fermeté, pour oublier que Constance était l'héritier légitime du grand Constantin, et qu'elle avait elle-même égorgé les Flaviens pour lui assurer l'empire. Constantine résolut donc d'envoyer lentement et une à une les cohortes en Europe ; en même temps, elle faisait répondre que César se rendrait auprès d'Auguste dès que sa présence en Orient ne serait plus rendue indispensable par les complots qui se tramaient chaque jour contre les souverains. — C'était

ajourner à jamais le voyage, car on trouvait toujours à souhait des crimes de lèse-majesté.

A cette réponse, Constance se livra en présence de ses eunuques aux plus violentes imprécations; mais, comme il avait peur, il n'en laissa rien paraître en public et se contenta d'envoyer à Antioche le préfet Domitien. La mission dont il le chargeait était des plus délicates ; il devait intimider Gallus, lui montrer qu'il se perdait en n'obéissant pas à l'ordre d'Auguste, et en même temps le traiter avec un respect et une cordialité tels que César se décidât sans soupçon au voyage d'Italie. Domitien, voulant dès l'abord frapper un grand coup et se placer vis-à-vis de César comme représentant de l'autorité supérieure, ne trouva rien de plus habile en arrivant à Antioche que de passer devant le palais en grande pompe, et, sans y entrer, de se rendre droit au prétoire. Le fier Gallus, indigné de ce manque de convenance, le somme vainement pendant plusieurs jours de se présenter au consistoire. Enfin Domitien se décide à y paraître, et dès l'entrée il s'écrie brusquement : « César, il faut partir, comme on te l'ordonne; si tu tardes, je fais immédiatement cesser les envois de bouche pour ta table et ta maison. » Après ces paroles insolentes, il se retire et refuse dès lors de reparaître à la cour malgré les injonctions réitérées de César. Celui-ci, ignorant les colères prudentes de Constance, s'assura de la personne du préfet et le fit garder par les protecteurs. Montius, questeur, ayant excité les palatins à délivrer Domitien, Gallus le fit massacrer par les soldats qui, une fois excités au meurtre, allèrent chercher le préfet dans sa prison, le garrottèrent et le traînèrent par les rues de toute la vitesse de leurs jambes. Domitien mort, son gendre et plusieurs autres fonctionnaires d'Asie furent saisis et accusés d'un complot contre les jours de César.

Les rapports entre les deux princes allaient toujours s'empirant. Les nouveaux meurtres accomplis juridiquement, Constantine se décida à se rendre auprès d'Auguste, comme précédant l'arrivée de son mari. Elle espérait beaucoup en son influence sur son frère; et peut-être en effet aurait-elle réussi à l'intimider, à le tromper et à lui arracher des concessions; mais, à peine arrivée en Bithynie, elle mourut d'un accès de fièvre. — Cette mort était celle de Gallus. Avec sa femme, il perdait son âme et sa résolution; il ne sut plus qu'obéir aux ordres de Constance, et se dirigea vers l'Italie. Le tribun des scutaires Scudélon, émissaire de Constance, esprit fin et rusé sous l'enveloppe de la bonhomie militaire, finit par le convaincre de la

sincérité de son beau-frère et de la tendre impatience qu'il avait de le revoir. Gallus était si rassuré qu'en arrivant à Constantinople, il y donna des courses de char et voulut couronner le cocher vainqueur. Pendant ce temps, Constance, craignant toujours une arrière-pensée de sa victime, retirait les garnisons des villes où il devait passer; puis il envoyait à César, sous prétexte de pourvoir aux grands offices de sa maison, divers personnages qui n'étaient en réalité que des gardiens. Gallus eut bientôt lieu de le connaître; quand il arriva à Andrinople, il apprit que des détachements de la légion thébaine envoyaient vers lui une députation; ses gardiens l'empêchèrent de s'aboucher avec les légionnaires, qui voulaient lui offrir l'appui de leurs corps et l'engager à ne pas aller plus loin. A mesure qu'il avançait, les respects et les soins diminuaient; il n'eut bientôt d'autre ressource que les plaintes, les prières et les malédictions. Enfin, quand on fut arrivé à Pétobion, ville de Norique, un cordon de sentinelles fut mis autour de sa maison, et le comte Barbation, autrefois capitaine de ses gardes, entra chez lui, lui ôta les habits royaux, le revêtit d'une tunique et d'un manteau communs, et, tout en protestant que les ordres du prince n'allaient pas au delà, il le fit monter dans une charrette et le conduisit à Polla d'Istrie. C'était dans cette ville que le fils de Constantin avait été exécuté par ordre de son père. Là on fit subir au pauvre Gallus, « devenu plus pâle que Némésis, » un interrogatoire sur les meurtres ordonnés par lui à Antioche. Il trouva à peine assez de voix pour les rejeter sur sa femme Constantine. On lui lia les mains et on lui trancha la tête.

Dès que Gallus fut exécuté, l'empereur fit saisir Julien à Nicomédie. On le conduisit à Milan et on le garda à vue. Cette mesure n'était pas une précaution inutile : Julien, aveuglé par son amitié pour son frère, ne crut jamais à sa culpabilité. Tout au plus avoue-t-il qu'il était un peu brutal, encore rejette-t-il ce défaut sur Constance, qui lui avait fait donner une mauvaise éducation. L'indignation de Julien fut donc aussi grande que sa douleur en apprenant la mort ignominieuse de Gallus. Il voyait dans Constance le meurtrier de son père, de son frère et de tous les siens; il ne pouvait douter, et il avait raison, que Constance ne voulût aussi le condamner à mort; s'il avait été en position de s'aboucher avec la légion thébaine, il eût sans doute accepté sans hésitation la révolte. L'empereur vit donc juste en le faisant saisir et en ordonnant qu'on l'impliquât dans le procès de son frère. Mais Constance avait affaire à trop forte partie, à un jeune

homme qui, en danger de mort violente depuis son enfance, avait appris à dissimuler et à manœuvrer avec un sang-froid et une habileté supérieurs. Constance ne devait pas persister longtemps dans ses résolutions excessives.

Le premier soin de Julien fut de faire agir en sa faveur les évêques ariens qui, dupes de ses démonstrations pieuses, le croyaient un des plus fidèles appuis de leur secte, et décidé, s'il régnait jamais, à achever leur triomphe sur les athanasiens. Ayant ensuite connu les mauvaises dispositions des eunuques, dont la police était mieux faite que celle des évêques, qui savaient à quoi s'en tenir sur son compte, et qui étaient d'ailleurs les ennemis nés de tout caractère viril, il se tourna vers l'impératrice. — Le mépris qu'il avait pour les femmes en général tombait devant celle-ci, et, si son intérêt ne l'avait exigé, la sympathie seule l'aurait engagé à se lier avec elle. Cette sympathie était réciproque; depuis longtemps Eusébie désirait le connaître; la réputation de science et surtout d'austérité de ce tout jeune homme avait éveillé sa curiosité. Dès qu'elle l'eut vu, elle fut entièrement sous le charme et dominée par lui; elle devint plutôt son élève et son admiratrice que sa protectrice.

Julien était loin d'être beau ou élégant; petit, la tête enfoncée dans les épaules, son air n'avait rien de militaire ni de majestueux [1]. Quand il n'avait pas de raison pour se surveiller, qu'il se laissait aller à sa nature, et qu'il s'animait en parlant, il avait une abondance de gestes qui tournait à l'agitation. Sa conversation était aussi abondante que son geste et son style, il allait de côté et d'autre, abordant tous les sujets, jetant sur tous la lumière et les images saisissantes, mais sans méthode ni plan. Il y montrait la vivacité de son imagination et la profondeur

1. Je vois dans plusieurs écrivains modernes qu'il était malpropre. Rien n'autorise à le penser. Il est même certain que, par système religieux, il se livrait à des ablutions journalières, et qu'il regardait la propreté du corps comme l'image et la préparation nécessaire de celle de l'âme. Cette accusation n'a d'autre fondement que cette phrase du *Misopogon* où Julien parle des animaux que les Antiochiens croyaient voir dans sa barbe. Les bourgeois d'Antioche, ennemis de Julien à plus d'un titre, et regardant la barbe comme de mauvaise compagnie, ne doivent pas inspirer plus de confiance qu'un élégant du temps passé accusant de malpropreté un jeune homme d'aujourd'hui parce qu'il porte barbe entière, ou une coquette accusant une honnête femme de négligence parce qu'elle ne met ni rouge ni blanc. En tout cas, à l'époque où Julien connut Eusébie, il se rasait, et ne portait pas encore cette terrible barbe philosophique.

de son esprit, mais il éveillait la pensée sans instruire. C'était ce qu'il fallait pour séduire une femme telle qu'Eusébie. Il dut se l'attacher bien plutôt par le feu avec lequel il traitait les sujets généraux et lui racontait ses visions célestes que par la peinture de ses infortunes. Quelque peu habitué qu'il fût à flatter les femmes, son érudition lui fournit, avec aisance et naturel, les comparaisons les plus agréables pour Eusébie entre elle et les prêtresses et femmes poëtes qu'avait célébrées l'antiquité. Elle dut facilement se persuader qu'elle était aimée. Si en effet une femme a jamais tenu une place importante dans la pensée et l'imagination de Julien, ce qui est douteux, c'est la seule Eusébie. Marié depuis à une autre femme, Julien paraît s'en être peu occupé et être devenu veuf sans grand regret.

L'amour qu'Eusébie crut inspirer ne flattait pas seulement ses goûts, mais ses intérêts. Beaucoup plus jeune que Constance, n'ayant pas su lui donner d'enfants, elle devait envisager avec effroi la perspective d'un veuvage prochain, qui la livrerait sans protection à la vengeance des eunuques. Du moment qu'elle se décidait à faire vivre le plus proche héritier du trône, il fallait se l'attacher, et se l'attacher, s'il était possible, par un sentiment plus vif que celui de la reconnaissance. Elle dut souvent caresser l'espoir de devenir une seconde fois impératrice, non plus avec un valet d'eunuque, mais avec un homme intelligent et actif qui, à vingt-quatre ans, passait pour le premier parmi les sages, et dont bientôt elle allait faire, malgré lui, le premier homme de guerre de son temps. Ils commencèrent donc à se voir autant qu'ils le pouvaient sans exciter les soupçons, s'écrivant lorsque la prudence les forçait à ajourner leurs entrevues, et profitant de la politesse excessive qui était alors de mode dans les lettres pour se dire tout le bien qu'ils pensaient l'un de l'autre.

L'autorité d'Eusébie sur Constance eut pour effet immédiat d'ajourner le procès de Julien, et par conséquent lui sauva la vie. Elle sollicita ensuite pour son protégé une entrevue de l'empereur, en présentant à celui-ci son panégyrique que Julien venait de terminer Auguste résista six mois. Comme tous les gens faibles, il ne connaissait qu'un moyen d'échapper à l'influence d'une personne, c'était de ne pas la voir. Envoyer à la mort Julien qu'il connaissait à peine c'était pour ce prince timide une décision facile; mais l'avoir devant soi, l'entendre discuter sa vie, se voir forcé peut-être de changer de décision, c'était pour Constance un sujet de terreur. Cette terreur éta

légitime, car Julien sortit de cette entrevue justifié et presque en faveur. On l'accusait d'avoir, pendant ses voyages en Asie, mené une existence mystérieuse et lié commerce avec les émissaires de Gallus; en second lieu, d'être allé à Constantinople sur le passage de Gallus. Quand il avait su que son frère arrivait à Constantinople, il s'était en effet départi de sa prudence habituelle et de cette loi qu'il s'était faite de ne jamais voir son frère, de ne jamais lui écrire; il avait espéré pouvoir le dissuader d'aller plus avant. Mais il était trop tard; Gallus était cerné, et une surveillance active avait empêché les deux frères de s'entretenir un seul instant en particulier.

Julien se défendit avec une froideur respectueuse, parlant de son frère comme d'un inconnu, sans prendre son parti ni accuser sa mémoire. Il répondit d'abord la même chose sur les deux chefs d'accusation. Toutes les fois qu'il s'était déplacé, ne fût-ce que pour aller de Nicomédie à Constantinople, il avait toujours préalablement demandé et obtenu l'autorisation de l'empereur et de ses préfets. Il parla ensuite de son existence depuis sa sortie de Macelle; il dit que ses seules préoccupations dans ses voyages, dans ses séjours à Constantinople, à Éphèse et à Nicomédie, avaient été les lettres, les sciences et la théologie; que tout rôle politique lui serait insupportable. Il en fournit des preuves et démontra par des détails caractéristiques qu'il avait mis là, en effet, sa vie et son bonheur. Il sut flatter par le récit de ses recherches et de ses découvertes la manie littéraire de Constance. Il mit aux pieds de l'empereur toute la science qu'il avait acquise, lui disant qu'il l'avait eu pour premier instituteur, et que c'était en composant les discours dont Auguste daignait autrefois lui fournir les sujets qu'il avait acquis le goût de l'étude.

Le succès de Julien fut tel que lès eunuques eurent peur. Ils empêchèrent une seconde entrevue qui devait avoir lieu entre les deux cousins, et firent intimer à Julien l'ordre de retourner en Orient. Eusébie, sur la demande expresse de Julien, fit modifier cet ordre et obtint pour lui la permission d'aller à Athènes.

Julien se rendit à Athènes, non plus suivi du pompeux cortége convenable au frère de César, mais dans le simple appareil philosophique qu'il préférait à tout. Sa renommée ne l'en précéda pas moins. Il était connu pour une *fontaine de science*, et les étudiants, occupant la route où il devait passer, le conduisirent à grand bruit jusqu'au bain, suivant la coutume. Athènes était alors plus riche et plus peuplée qu'au temps de son importance politique; les fils de

famille y venaient étudier et dépenser leur patrimoine de toutes les parties de l'empire. Pas d'*honnête homme* qui n'y eût passé quelques années. Bien que tout y fût construit dans de petites proportions, que les chambres fussent de vraies cellules d'ascètes et de rhéteurs, les situations pittoresques, les distances bien prises des bains, des temples et des portiques lui donnaient un aspect plus grand que celui d'Antioche ou de Césarée. Dans les cours intérieures entourées de colonnes, dans les *lesché*, sur les places, en plein air, on y menait la vie de libre discussion. C'était la ville des phrases bien tournées et des spéculations subtiles ; tout y parlait et y argumentait. Des portefaix et des marchands de poisson, devenus par le contact beaux diseurs et théologiens, y fondaient des écoles, comme jadis Ammonius à Alexandrie. Les utopies de la république de Platon y étaient réalisées. Dès que Julien fut arrivé, il fut admiré et admira ; il se sentit chez lui, il fut pénétré de ce parfum unique, il aima Athènes d'un grand amour, il souhaita d'y vivre et d'y mourir. Il ne devait la quitter, pour reprendre le combat de la vie, qu'avec des larmes. Cet effet produit par Athènes, tous les jeunes gens distingués du quatrième siècle le ressentaient comme Julien. Basile et Grégoire de Nazianze, qui s'y trouvaient alors, expriment les mêmes sentiments. Ils nous parlent d'Athènes comme d'une ville sainte, qu'on ne quitte qu'avec une profonde douleur. Bien que la vue des délicats y fût souvent choquée par les débauches des étudiants vulgaires, l'esprit trouvait dans le commerce des sages des compensations qui restaient seules dans le souvenir une fois qu'on avait quitté la Grèce. Là, la justice et la sagesse apparaissaient aux jeunes gens dans toute la rigueur de leurs lois, dans toute la beauté de leurs proportions, comme objet de recherches scientifiques, intéressantes par elles-mêmes, indépendantes et absolues, dégagées de tous les compromis et de toutes les conséquences de la pratique. Plus tard, Basile, mêlé à la vie active, devait se courber humblement devant l'autorité ecclésiastique, puis se roidir contre la tyrannie des empereurs, faire des concessions sur ses doctrines, ou ne les dire qu'à moitié pour éviter le scandale dans l'Église et ne pas avoir toutes les hérésies à combattre à la fois ; Julien, devenu l'ennemi de Basile, devait succomber sous une tâche au-dessus de ses forces; mais à Athènes, tous deux amants de la même sagesse, du même idéal, rapprochés par Libanius, leur maître et leur ami commun, devaient vivre dans la plus agréable intimité. Il ne faut donc pas croire Grégoire de Nazianze lorsqu'il nous dit qu'en examinant

Julien pendant son séjour à Athènes, il avait remarqué en lui je ne sais quoi d'égaré et d'hypocrite, et qu'il avait deviné dès lors toute sa perversité. C'est là un de ces mensonges de bonne foi comme en font toujours les hommes mûrs lorsqu'ils racontent les opinions de leur jeunesse. Il faut se souvenir qu'au moment où Grégoire parlait ainsi, Julien venait de faire subir à l'Église une persécution d'un genre unique, bien autrement sensible à un poëte, à un orateur, à un grand seigneur érudit comme Grégoire de Nazianze, que n'aurait pu l'être une persécution brutale qui n'en aurait voulu qu'à ses biens et à sa vie. Persécuteur hautain et délicat, comme peuvent seuls l'être les apostats qui n'ignorent aucun secret du sanctuaire, Julien venait de convaincre les chrétiens d'ignorance et d'inconséquence théologique, de grossièreté d'esprit, et, leur défendant la lecture d'Homère et de Démosthène, il les avait réduits au grec barbare de saint Luc et des traducteurs de la Bible[1]: Les souvenirs de cette tyrannie et de cette honte, qui blessaient Grégoire dans ses goûts les plus chers et ses prétentions les plus justifiées, doivent rendre son témoignage suspect. En tout cas, si, pendant son séjour à Athènes, il prit Julien en antipathie, ce sentiment avait une tout autre cause qu'un dissentiment religieux. Basile et Grégoire habitaient la même maison; ils étaient liés d'une étroite amitié. Quand Julien vint se mettre de la partie, il put exciter la jalousie de Grégoire. L'instruction de celui-ci était plutôt littéraire que scientifique, et Basile s'occupait alors avec ardeur d'astronomie et de géométrie, sciences dans lesquelles Julien était un des hommes les plus versés de son temps. Basile, averti par Libanius, dut donc saisir l'occasion de s'instruire et négliger le poëte pour le savant.

Quand on lit l'*Hexameron* à côté du discours sur le Soleil-Roi, on trouve une telle analogie entre les deux cosmologies qui y sont exposées, qu'elle semble n'être pas suffisamment expliquée par l'analogie d'éducation, et qu'elle paraît être le résultat de la longue intimité de Julien et de Basile. A quelques noms près, il y a identité. Ceux que Julien appelle indifféremment des dieux ou des anges, Basile les appelle seulement des anges, réservant le nom de Dieu pour le seul

1. Les Pères grecs avouent cette barbarie, et d'ailleurs n'en rougissent point : « Pour nous, nous n'avons de commerce qu'avec Moïse, Élie et d'autres, qui nous présentent leurs doctrines dans un langage barbare. Nous prêchons leurs maximes, dont le sens est aussi sublime que l'expression en est grossière. » (*Lettre de saint Basile à Libanius.*)

démiurge. Ce démiurge, Julien l'appelle le Dieu-soleil, le soleil idéal et invisible; Basile le nomme la Lumière idéale et invisible : c'est toujours le même Dieu, le second principe, le Verbe. Quand Basile parle des réservoirs d'eau que le Dieu de la Bible établit dans le ciel pour fournir du feu jusqu'à la consommation des siècles, n'est-ce pas le Dieu-océan du discours au soleil-roi, la forme icosaédrique, divisible en tétraèdres? Quand Basile, pour prouver que la Genèse a été véritablement dictée par Dieu, vante la sublimité de cette expression : *que le sec paraisse*, et qu'il s'écrie : « Pourquoi Dieu n'a-t-il pas dit *la terre?* parce que *terre* est le nom de la matière, du sujet, mais que le *sec* en caractérise la nature intime ; » ne croit-on pas entendre Julien admirant quand même la sublimité d'un rite ou d'une pratique hellénique? Pour Basile comme pour Julien, le monde invisible précède le monde visible; ce dernier n'est que la détermination dans l'espace et le temps des idées ou formes contenues dans le premier et que l'énergie du Verbe a fait sortir du sein du Père. Mais pour Julien, le monde invisible précède le monde visible dans l'ordre des causes et non dans celui des temps. Julien, qui ne croit pas à la fin du monde, ne croit pas non plus à son commencement; tandis que Basile croit qu'un certain point dans le temps, comme dans l'espace, a été choisi librement par le démiurge pour créer l'univers. Grande différence entre leurs doctrines, qui devait faire de Basile un saint et qui avait déjà fait de Julien un apostat.

Mais, à l'époque de son séjour à Athènes, cet unique dissentiment ne devait pas être aussi sensible à Basile qu'il le fut depuis. Il n'était alors chrétien que par tradition de famille, et il cherchait plutôt la sagesse dans la Bible qu'il ne l'avait trouvée. Il ne s'était pas encore éveillé, comme il nous le dit, du profond sommeil de la vaine science; il n'était qu'un jeune homme désireux de s'instruire, et il n'avait pas encore regardé la vraie lumière de l'Évangile. D'ailleurs, si Basile différa d'opinion avec Julien sur la création du monde et sur sa fin par la venue du Christ, il resta toujours d'accord avec lui sur un point plus important : il crut toujours, avec Origène et Julien, que les hommes étaient des anges déchus, enfermés dans le corps comme dans une prison. Il se plaisait à croire qu'il s'envolerait après sa mort dans la région de l'inaltérable, et le dogme de la résurrection de la chair blessait malgré lui sa délicatesse patricienne.

Aussi saint Basile respecta-t-il toujours le souvenir de son ancien compagnon d'études. Il resta lié intimement et entretint un com-

merce de lettres jusque dans sa vieillesse avec Libanius, le panégyriste et l'admirateur déclaré de Julien et de sa religion. Il détesta les desseins de Julien, mais non sa personne. La parenté de ces deux esprits était trop étroite : même style recherché, même amour pour les comparaisons hasardées et les fleurs de rhétorique [1], même amour pour les nombres, la physique, même manque de mesure, même mépris pour la chair, même besoin de courir au-devant de la souffrance physique et de s'imposer des privations et des labeurs. Saint Grégoire de Nazianze (Ép. VIII) plaisante agréablement saint Basile, qui l'avait engagé à venir vivre dans sa solitude. Il s'en sauva bien vite. Le pain, dit-il, était si dur que les dents glissaient dessus; il y serait mort de faim, de soif et de froid, « emportant plutôt la compassion des hommes que leurs louanges, » sans le secours de la mère de Basile. Julien qui, à Paris, défendait qu'on allumât du feu dans sa chambre au plus fort de l'hiver, Julien, qui aimait le célibat comme plus élevé que l'état de mariage, Julien, rigoureux observateur des jeûnes imposés par la religion hellénique, aurait été heureux de vivre ainsi en compagnie d'un homme tel que Basile. Comme Basile, il ne haïssait point les véritables ermites, mais ceux qui, comme il le dit, *vendaient des biens insignifiants pour prendre ce titre d'ermite*, et qui, au lieu de vivre dans de pieuses colonies, pourvoyant eux-mêmes à leurs besoins, abusaient de leur prétendu désintéressement pour vivre d'aumônes, envahir les palais des grands et des princes, leur en imposer par de prétentieux bavardages et des airs de sainteté, et se livrer, sous couleur de mysticisme, à toutes leurs passions, surtout à leur paresse incurable. Cette engeance n'était point une plaie particulière au christianisme; c'était le grand malheur du

1. Comparez la lettre suivante, de saint Basile à Libanius, à celle de Julien au même Libanius que nous avons citée au chap. II :

« Ceux qui aiment les roses, comme font tous ceux qui aiment ce qui est beau, ne se fâchent pas contre les épines dont la rose est accompagnée. Il me souvient d'avoir entendu quelqu'un (parlait-il sérieusement ou pour se divertir ?) qui disait que, comme les peines légères ne font que réveiller l'amitié, les épines dont la nature a environné les roses sont autant d'aiguillons qui ne font que redoubler l'ardeur qu'on a de les cueillir. Il n'est pas nécessaire que je fasse l'application de ces épines à ta lettre, qui, par sa douceur, a été pour moi la fleur de la rose, m'a fait goûter le charme du printemps, et dont les plaintes et les reproches sont autant d'épines. Mais ces épines me font plaisir; elles ne font qu'enflammer davantage mon amitié pour toi. »

temps. L'hellénisme avait aussi ses faux ermites, et Julien confond les deux espèces dans le même mépris. Il avoue même que si les galiléens avaient pris l'intolérance aux Juifs, c'était aux hellènes qu'ils avaient pris la paresse érigée en système « comme un nouveau et véritable culte de la Divinité. »

Julien passait donc sa vie à Athènes à fréquenter les écoles, à discuter sur l'essence des choses avec chacun, et surtout à lire et commenter la Genèse avec Basile; essayant de lui prouver que Moïse ne connaissait pas aussi bien que Platon la nature des anges et la manière dont le monde visible était sorti du sein du démiurge [1]. Il profita en outre de son séjour à Athènes pour assister aux mystères d'Éleusis.

Il y avait dans les mystères d'Éleusis une telle majesté, ils étaient défendus par une antiquité si haute, par de tels souvenirs, par une si grande sympathie de la foule, qu'ils continuaient à être célébrés sous les empereurs chrétiens avec la même pompe et le même concours que dans les siècles précédents. Sauf quelques modifications dans les pratiques préparatoires, les galiléens en suivaient les cérémonies avec la même ardeur que les hellènes. Les fêtes de Noël et de Pâques, telles que nous les célébrons aujourd'hui, n'étaient pas encore régulièrement instituées; elles ne purent l'être qu'après le triomphe définitif du christianisme. Depuis longtemps Iacchus avait pris le principal rôle dans les Éleusinies; il avait presque entièrement remplacé Proserpine : les chrétiens pouvaient voir dans le nom de ce dieu une épithète donnée au Messie, ou du moins associer la naissance, la mort et la résurrection de cette divinité à celles du Sauveur. Julien put donc suivre ces mystères sans exciter les soupçons, et ce fut avec délices qu'il se vit pour la première fois en position de faire publiquement acte d'hellène. L'idée qu'il pourrait donner carrière à son ardente piété n'avait pas été étrangère à la joie qu'il avait ressentie en partant pour Athènes. D'après les conseils de Maxime, il s'était lié dès son arrivée avec l'hiérophante. Bien que ces fonctions exigeassent le célibat, elles se conservaient dans les mêmes familles, et il dut trouver dans ce pontife un homme savant dans les choses sacrées et capable d'éclairer sa foi.

Quand Julien arriva à Athènes, le temps des petites Éleusinies, où

1. Voy. *Défense de l'hellénisme*. Ce sont les deux grands reproches qu' fait à Moïse.

l'on fête la naissance du dieu, était passé; il résolut de suivre les grandes Éleusinies comme myste, c'est-à-dire non en simple curieux, mais en accomplissant tous les rites, en recevant tous les sacrements, en étant à la fois acteur et spectateur. Pendant le mois qui précède l'équinoxe d'automne, il s'abstint de grains, de raves et de poisson [1], et se disposa par des sacrifices et des prières à se rendre digne des faveurs célestes. Dix jours avant l'équinoxe, la foule des fidèles venus de tous les pays grecs se rassembla tumultueusement devant le Pœcile. L'hiérophante parut et lut les conditions exigées pour assister au mystère. Cette lecture n'était plus alors qu'une formalité, et tout le monde pouvait voir les Éleusinies; toutefois, la partie du programme qui recommandait aux mystes l'ordre, la décence et le silence ne fut pas sans effet. Le lendemain, le bord de la mer était plein de fidèles se livrant aux ablutions et aux purifications prescrites. Ensuite vint le sacrifice solennel dans le temple de Cérès à Athènes, puis le jour des Épidauries, où l'on demande à Esculape la santé de l'esprit et du corps. Enfin, le lendemain, la longue procession se mit en marche. Les mystagogues portaient l'image du dieu; les mystes, des rameaux à la main, les suivaient en chantant des hymnes et en exécutant les danses sacrées. La foule les accueillait par des cris de joie tout le long de la voie Sacrée, et jetait des manteaux devant la statue. On arriva à Éleusis aux flambeaux; on se livra encore à la joie pendant la nuit et pendant la journée du lendemain; mais, dès que la première veillée fut venue, les récits et les cérémonies funèbres commencèrent.

Le temple de Cérès-Éleusine datait du plus beau temps de l'art grec, c'est-à-dire qu'il était plus petit que la moindre de nos églises. Il était aussi le temple le plus riche de la Grèce, car les eunuques n'avaient osé le piller. Il servait dans les Éleusinies aux sacrifices et autres cérémonies officielles du culte hellénique. Au pied de la colline, où se dessinaient nettes et harmonieuses ses colonnes doriques, s'étendait une immense basilique, destinée spécialement à la célébration du mystère. C'était là que se passaient les veillées, c'était dans le chœur que les mystagogues faisaient la représentation. C'est de ces basiliques, qui servaient à la représentation des mystères helléniques, que furent imitées les basiliques chrétiennes. Autour de la

1. Voy. le disc. de Julien sur la *Mère des dieux*, qu'il associe à la grande déesse (Cybèle à Cérès).

basilique étaient tendues sur des piquets les toiles bigarrées sous lesquelles, pendant la semaine sainte, le peuple dormait le jour et prenait ses repas. La célébration du mystère était l'occasion d'une foire, et la basilique était entourée de nombreuses boutiques. Tant que durait le jour, les cris des marchands, les bruits de toute sorte, l'agitation de la foule donnaient à Éleusis l'aspect le plus animé; mais dès que le soleil était couché, un religieux silence s'établissait, et on n'entendait plus que le chant des prêtres et les lamentations des mystes.

La première veillée commença par un chant pour une seule voix. Un des prêtres rappela le sujet des petites Éleusinies : Cora [1] ayant cueilli la fleur du narcisse, avait été plongée dans les ténèbres d'Hadès. Alors la terre avait été plongée, comme Cora, dans les ténèbres et la désolation. Cérès avait demandé sa fille à l'univers, mais en vain. Enfin Jupiter, touché de ses larmes, avait visité la déesse, et il lui était né un fils, Iacchus, auquel étaient réservées les plus hautes destinées, et qui devait réparer le mal causé par l'imprudence de Cora. Ce fils avait grandi, il allait combler l'homme de biens et entrer en lutte avec ses ennemis.

C'était l'histoire de ces luttes qui faisait le sujet des grandes Éleusinies. Quand le prêtre eut chanté, la représentation commença. Dans les temps primitifs, elle avait la forme d'un véritable drame; mais, à mesure que l'ancienne naïveté s'était éteinte, les coups de théâtre, les chars ailés et les trappes avaient paru moins propres à exalter le sentiment religieux; les représentations se réduisaient alors à certaines pratiques figurées, à des distributions de pain et de vin, à des allées et venues dans le chœur, accompagnées de récits chantés et de prières auxquelles les fidèles prenaient part : comme nos messes et nos offices solennels, qui représentent tous un drame pour celui qui sait les comprendre, mais qui n'ont pas cet aspect à première vue.

Ce fut d'abord la représentation du séjour du dieu sur la terre et de ses conquêtes pacifiques. Iacchus rendait aux hommes le pain et le vin. Il conviait ses compagnons à de grands repas, il leur attestait qu'il était né pour délivrer Cora, pour la faire paraître de nouveau devant les dieux, et que ce jour serait pour tous les humains le signal et le gage de la félicité que les dieux leur réservaient.

Puis commençait la lutte du dieu avec les agents des ténèbres. Un

1. Nom de Proserpine dans les mystères.

jour que Iacchus se promenait sur le bord de la mer, des pirates voulaient l'enlever; mais le dieu se changeait en lion et réduisait ses ennemis à la fuite. Une autre fois, le serpent l'enserrait de ses plis, mais le dieu l'étouffait entre ses bras robustes. La lutte prenait beaucoup d'autres formes; enfin Iacchus succombait : il était tué par le sanglier [1]. Alors tous les flambeaux furent éteints dans la basilique, et la foule se dispersa.

A la veillée du lendemain, le tombeau du dieu avait été dressé dans le chœur. A la lueur vacillante des cierges, sous un tissu de soie transparente, on entrevoyait Iacchus moissonné dans sa fleur et sa beauté, la tête penchée et les bras étendus. La nuit fut remplie par les lamentations des mystes. On couvrait le lit funèbre d'oranges et de fleurs. Les femmes coupaient leurs cheveux et baisaient la plaie du jeune dieu.

Le lendemain fut consacré à l'ensevelissement de Iacchus et aux douleurs de Cérès. Elle arrachait les bandelettes de sa chevelure, et couvrait son visage d'un voile. Elle n'avait donc enfanté une seconde fois que pour connaître de nouvelles douleurs. Celui qui devait lui ramener sa fille avait été vaincu par Hadès. Il ne lui restait plus aucune espérance; elle devait aussi souhaiter la mort, et les promesses de Jupiter étaient vaines. Alors, penchée sur le tombeau de son fils, elle appelait les dieux; mais rien ne répondait à sa voix que les lamentations de la foule.

Le lendemain, cette grande douleur recevait peu à peu des soulagements. Hermès paraissait, et annonçait à la mère affligée que Jupiter n'avait rien oublié, que lui-même avait conduit son fils aux enfers. On ouvrait le tombeau, et Iacchus n'y était plus. Alors les compagnes de Cérès reprenaient courage; elles rappelaient les bienfaits continus dont la divinité a toujours comblé les hommes : « Ceux-ci savent tous les matins que le soleil va reparaître, et cependant ils n'ont d'autre motif de le croire que leur confiance dans les dieux. Le fils de Jupiter ne pouvait pas mourir; sans doute il avait reparu dans le ciel; plus heureux qu'Orphée, il avait ramené celle qu'il était venu chercher. » Alors la déesse, le cœur plein d'espérance et de crainte

1. A l'origine Iacchus n'était, comme Zagreus, qu'une forme de Bacchus; mais à mesure que son importance s'était accrue, sa légende s'était enrichie d'une foule de traits empruntés à des dieux étrangers, et particulièrement à Osiris et à Adonis.

à la fois, s'enveloppait d'un manteau d'azur et allait trouver les dieux supérieurs.

Le lendemain, grand et dernier jour des Éleusinies, était entièrement consacré à la joie. La scène était transportée au ciel. Cérès y voyait son fils s'avançant dans sa gloire, accompagné par les dieux qui le reconnaissaient pour maître; il tenait Cora par la main et la conduisait aux pieds de Jupiter. Cérès la tenait longtemps embrassée, se livrant aux transports de sa tendresse. Les dieux félicitaient la jeune fille; ils lui donnaient mille témoignages de leur affection; il était décidé qu'elle resterait neuf mois dans les régions supérieures, et trois mois seulement dans les ténèbres.

Julien n'avait pas manqué un seul détail des cérémonies; il avait vu dans chaque figure et chaque symbole une excitation à la sainteté, à la reconnaissance envers les dieux, car aucun n'avait été pour lui vide de sens. Son exaltation croissait à mesure que le mystère marchait vers sa fin. Il voyait dans Iacchus le génie qui conserve et propage les espèces végétales et animales par l'accouplement des sexes; il savait que Iacchus était par un autre côté le ciel intermédiaire, le démiurge, le créateur même des espèces vivantes. Mais ce n'était pas par son côté sensible que le mystère le touchait le plus; c'était par le côté spirituel, dont le côté sensible n'est que l'image. Il sentait que Cora était son âme éternelle, jadis habitante du ciel, puis entraînée dans les régions terrestres par son imprudence, et plongée dans la caverne du corps et les ténèbres de la chair. Dans ces ténèbres, le Verbe ne l'avait pas abandonnée; il avait daigné, lui aussi, s'incarner, éclairer de sa lumière idéale cette prison de chair. Il avait dit à son âme de se tourner vers *le haut*, de rentrer en possession de sa partie immortelle et d'entrer en combat avec la périssable; ou plutôt il avait combattu en elle et pour elle, et bientôt il devait la conduire de nouveau aux pieds de Jupiter. Aussi, quand Julien entendit les dieux décider qu'après un long séjour dans la cité immuable, Cora devait retourner dans la cité terrestre, oubliant un instant que la sagesse des dieux est plus grande que celle de l'homme, il s'écria : « O dieux! jamais, jamais! Comme la peau est attachée à la chair et y reste fixée tant que le corps vit, que je reste éternellement attaché à la chair céleste, au corps qui ne périt point. »

Tandis que Julien voyait le Christ hellénique dans toute sa splendeur, et que son âme, quittant la terre, s'envolait avec Cora vers l'assemblée des dieux et désapprenait la vie active, Eusébie poursui-

vait ses menées auprès de Constance. Décidée à faire de son ami un héros guerrier, elle obtenait pour lui le commandement des Gaules et le titre de César. Athènes vit donc arriver un jour les eunuques de l'impératrice, qui, allant à la cellule de Julien, le traitèrent de maître et de roi, et bientôt l'emmenèrent en grand cortége par la route d'Italie. Julien fut d'abord fort touché des attentions d'Eusébie; mais quand il vit qu'on le destinait à la pourpre, il sentit combien pouvaient être lourdes les prévenances de la plus aimable des femmes. Il comprit tout aussitôt qu'il n'était pour Constance qu'une poupée chargée de promener en Gaule les insignes impériaux, qu'il n'aurait aucune puissance réelle, que tous les revers, toutes les fausses mesures lui seraient attribués, et que tous ses succès administratifs et guerriers ne serviraient qu'à pousser les créatures des chambellans, dont on allait l'entourer. Le soir même du jour où il arriva à Milan, il écrivait à l'impératrice une lettre où il la suppliait de lui obtenir la permission de retourner à Athènes, d'éloigner de lui ces dignités qui lui étaient odieuses. Mais il avait beau s'ingénier, il ne trouvait pas de termes convenables; il craignait toujours qu'ils fussent mal interprétés. En même temps, dans la solitude et le silence de cette nuit, il se rappela le métal brillant où il s'était vu officiant dans le temple de Diane éphésienne, en costume de grand pontife. Il ne pouvait croire cette promesse vaine : l'ambition s'éveilla en lui. Il pensa que les dieux, qui voulaient par lui rétablir leur culte, avaient choisi la main de ses ennemis pour préparer leurs voies; il les consulta par opération théurgique, et il sut en effet que les dieux lui ordonnaient d'accepter le titre de César.

Décidé à obéir, Julien n'en gardait pas moins un air triste et mécontent; le sort de Gallus était malgré lui devant ses yeux. Il avait conservé l'habit des philosophes athéniens et laissé croître sa barbe. Des courtisans, ayant trouvé sa tenue inconvenante à la cour, l'entraînèrent dans la boutique d'un barbier, le rasèrent et le revêtirent de l'habit militaire. Il faisait, dit-il, un plaisant soldat, marchant les yeux à terre comme un écolier. Pendant qu'il improvisait son éducation militaire, et qu'il s'exerçait à marquer le pas sur l'air de la pyrrhique, on l'entendit s'appliquer un proverbe alors populaire : *Mettre une selle à un bœuf! est-ce le harnais qui lui convient?* puis soupirer : O Platon!

Le 6 novembre (355), l'empereur le présenta aux soldats avec les cérémonies d'investiture et les discours d'usage. Les soldats saluèrent

le nouveau César avec enthousiasme, en frappant leurs boucliers sur leurs genoux, « ce qui est chez eux le signe de la plus grande satisfaction. » Julien ne fut pas sensible à ces démonstrations; l'armée avait accueilli son frère avec ce même enthousiasme, Constance avait dit à Gallus ces mêmes paroles flatteuses qu'il lui adressait aujourd'hui. Pour que rien ne manquât de rappeler à Julien le souvenir sinistre du dernier César, Constance lui fit épouser Hélène, la plus jeune de ses sœurs. Eusébie essaya en vain de dissuader l'empereur de ce mariage, Julien l'accepta comme une conséquence fatale des honneurs qu'il subissait, et il fit les préparatifs de son départ pour le mois suivant.

La surveillance et la défiance de Constance dépassaient tout ce que Julien avait pu imaginer. Il ne lui laissa emmener en Gaule que deux hommes de sa connaissance, le médecin Oribaze, et Évémère qui, comme Julien, professait alors en secret la religion hellénique; tout le reste de ses officiers domestiques était autant d'étrangers et d'espions, tous les chefs militaires qu'il allait trouver en Gaule devaient recevoir les ordres de l'empereur par le préfet. La sollicitude d'Auguste allait jusqu'à régler l'ordre et le nombre des plats qui devaient paraître à la table de César. La seule consolation de Julien, en acceptant cette royauté esclave, fut une bibliothèque considérable dont Eusébie lui fit présent au moment de son départ. Elle contenait, outre les poëtes et les philosophes grecs, un grand nombre d'ouvrages sur l'art militaire dont il allait avoir grand besoin, ne s'étant jamais occupé de guerre. Il devait prouver bientôt qu'il était de ces esprits qui savent tirer de leurs lectures des données pratiques. Il réunit à la bibliothèque d'Eusébie les livres de théurgie dont il ne se séparait plus, et chargea Évémère d'en prendre soin. Il fut très-sensible à cette attention de l'impératrice qui, a-t-il écrit plus tard, lui fit ainsi retrouver la Grèce au milieu des Gaules.

Pour en finir avec Eusébie, que Julien ne devait plus revoir, disons dès maintenant ce que devinrent leurs relations. Eusébie lia un commerce de lettres avec sa belle-sœur Hélène, par laquelle elle put suivre son protégé dans ses expéditions et son administration. L'année qui suivit le départ de Julien, quand déjà la renommée de ses succès s'était répandue dans tout l'empire, Hélène étant devenue grosse, son amie Eusébie lui envoya une sage-femme qui opéra trop près la section de l'ombilic, et fit ainsi à dessein périr l'enfant. L'année suivante, Eusébie invita Hélène à venir la voir à Milan, et lui fit

prendre par surprise un breuvage « destiné à la faire avorter toutes les fois qu'elle deviendrait grosse. » Eusébie ne devait pas recueillir le fruit de ses intrigues. Elle mourut en 360, quand Julien était encore en Gaule, et avant Constance, qui se remaria.

Julien la regretta vivement; au milieu de ses occupations, il trouva le temps d'écrire le panégyrique de son amie. Pour lui, il ne devait pas se remarier : depuis la mort de sa femme, arrivée peu de temps après celle d'Eusébie, « il resta étranger à tout commerce des sens.... Cette continence était grandement favorisée par les privations de nourriture et de sommeil qu'il s'imposait, et qu'il observait dans son palais avec la même rigueur que dans les camps[1]. » Il paraît cependant que ce n'est pas sans de dures souffrances qu'il parvint à vaincre sa chair au fort de sa virilité, car plus tard il aimait à rappeler le mot de Sophocle se félicitant d'avoir échappé au plus enragé et au plus cruel des maîtres.

VI

PARIS. — LES THERMES. — VISION.

Entrée de Julien à Vienne : prédiction de la vieille aveugle. — Éclatantes campagnes de Julien dans les Gaules, rapidité de son éducation militaire; facultés pratiques tout à fait inattendues chez un mystique et un rêveur de vingt-quatre ans. — Constance décide la mort de Julien ; il veut lui retirer ses soldats. — L'armée proclame Julien empereur. Sa résistance et ses scrupules. — Julien évoque les dieux supérieurs; il est transporté dans le ciel hellénique; Jupiter lui ordonne d'accepter l'empire. — Un ange annonce à Julien la mort de Constance.

En arrivant à Turin, Julien apprit que la colonie Agrippine (Cologne) venait de tomber au pouvoir des barbares; c'était pour lui un coup terrible, qui semblait rendre son intervention inutile. Agrippine était un poste capital, la clef de la Germanie inférieure, et rien ne devait plus arrêter l'invasion dévastatrice. Julien se rendit en droite ligne de Turin à Vienne. C'était la première grande cité gauloise où il entrait; on se porta en foule à sa rencontre. Il fut l'objet d'un triomphe populaire : il se présentait aux Gaulois comme une dernière espérance. La conduite de Constance avec les Gaulois avait été infâme, et telle qu'elle ne peut se supporter dans un souverain. Pour combattre le tyran Magnence, qui s'était proclamé empereur dans les

1. Am. Mar.

Gaules, il s'était allié aux barbares et leur avait donné le pays à ravager. Grâce à leur appui, il avait en effet triomphé de son rival, mais au prix de la ruine de tout le territoire de l'ouest. Une fois réinstallé, l'empereur n'avait rien fait pour arrêter les barbares; il n'avait envoyé en Gaule d'autre armée que celle du fisc, qui exigeait des habitants, pillés ou frappés d'inaction par la crainte de l'être, non-seulement les impôts ordinaires, mais tout l'arriéré depuis l'usurpation de Magnence. Et cependant les Gaulois eurent foi en ce défenseur tardif que l'empereur leur envoyait. Ils oublièrent quelle indigne main le leur présentait pour se souvenir que Julien était le petit-fils de Constance-Chlore, pour remarquer que la même bonté et la même fermeté brillaient sur son visage.

Au milieu des vœux et des acclamations populaires, une vieille femme aveugle s'écria : « Voilà celui qui rétablira les temples des dieux. » Ce cri fut entendu par Julien au-dessus de tous les autres; il se crut aux temps homériques. Minerve, sans doute, avait pris la figure de cette vieille! Ce salut que les dieux lui jetaient, le jour où il mettait le pied sur le sol gaulois, lui remit en mémoire toutes leurs anciennes promesses, lui donna la patience de supporter tous les dégoûts dont il allait être abreuvé et la certitude de réussir dans une entreprise qu'il avait jugée jusqu'alors au-dessus de ses forces.

Heureusement pour lui, il n'eut d'abord besoin que de bon sens et non d'expérience. Il fit cependant quelques fautes, mais il s'instruisit bientôt, grâce à son activité surhumaine et à son respect pour le détail; en dix-huit mois, il sut faire son éducation de général et de gouverneur d'un grand pays. Il passa l'hiver à s'occuper des arrivages, à recruter et à exercer le corps d'armée qui était directement sous ses ordres, à s'exercer lui-même. Le 24 juin, il commença sa première expédition. Sur toute la ligne, depuis Lyon jusqu'à Agrippine, les grandes villes étaient au pouvoir des barbares, ou cernées par eux. Il résolut pour cette année de rétablir les communications. Le gros de l'armée impériale était commandé par Marcel, créature des eunuques, et destiné plutôt à observer Julien qu'à le seconder. Julien lui donna rendez-vous devant Reims, et s'y rendit en toute hâte par Autun, Auxerre et Troyes, harcelé sans cesse par les bandes allemandes, se tenant le plus souvent sur la défensive, et les repoussant toutes les fois que le terrain s'y prêtait. Il eut grand'peine à se faire ouvrir les portes de Troyes; les habitants, ne comptant plus sur aucun secours du pouvoir central, ne se fiaient plus qu'à la hauteur de leurs

murailles pour se préserver des brigands qui ravageaient leur territoire. Il trouva Reims encore ferme; ayant été rejoint dans cette ville par Marcel, il prit alors l'offensive, enleva aux Allemands Brumath, devant laquelle il livra sa première bataille rangée, Saverne, Strasbourg, Dieuze (Decem pagi), Mayence, et enfin cette colonie Agrippine, dont le désastre avait marqué son entrée en Gaule. Il la remit sur un bon pied de défense, et, cette solide barrière rétablie, il alla hiverner à Sens. Il y resta avec un petit corps de troupes, et, pour diviser la charge des subsistances, il envoya dans divers municipes de l'est son armée déjà affaiblie par les garnisons laissées à la frontière. A peine l'armée avait-elle pris ses quartiers, qu'un parti de barbares osa venir jusqu'à Sens, espérant enlever la ville d'un coup de main. Julien y soutint un siége de trente jours, trop faible pour risquer une sortie, ne recevant aucun secours de Marcel, qui était cantonné près de là, et qui eût pu facilement réunir des forces pour venir à son secours. Pendant que l'énergie de Julien forçait les barbares à s'éloigner, Marcel alla à Milan tramer la perte de César, se plaignit de son ineptie militaire, de ses prétentions à commander souverainement l'armée et les finances, et à se dégager des sages entraves imposées par Auguste à sa jeunesse et à son ambition. « Il se fabriquait des ailes pour prendre son vol plus haut. » Julien, qui s'occupait à soulager les Gaulois et s'était déjà rendu populaire parmi eux, eût peut-être succombé à cette première méfiance inspirée à l'empereur sans l'eunuque Euthère. C'était le chambellan qui avait été chargé par Constance d'accompagner César en Gaule, de diriger et de surveiller sa maison. Il se trouva par hasard être un honnête homme, taillé non sur le modèle d'Eusèbe, mais sur celui de Mardonius. Il prit Julien en affection et le servit avec le même dévouement qu'il avait montré au service de Constance. Dès qu'il apprit les menées de Marcel, il se rendit à Milan, et en une seule entrevue il justifia pleinement Julien, dont il répondit sur sa tête. Marcel fut confiné à Serdique et remplacé par Sévère, officier d'expérience, sur lequel Julien put compter.

César se livra alors tout entier aux questions d'administration. Il fallait d'abord recruter une armée suffisante pour la prochaine campagne, dans laquelle il voulait obtenir des avantages décisifs, en finir avec l'invasion et prendre pour toujours l'offensive; il fallait aussi faire vivre cette armée nombreuse dans un pays appauvri. Il parvint à ce double but en prenant chez les Gaulois ses nouvelles recrues,

qu'il s'engagea à ne faire servir que dans les Gaules et sur la frontière du Rhin [1]. Il les fit exercer dans leurs pays respectifs, résolu à ne les réunir qu'au moment d'entrer en campagne. Dans toutes les cités où ils devaient passer, il n'exigea des curiales que des impôts en nature, et les exempta des impôts ordinaires en proportion des sacrifices qu'ils feraient pour l'armée. Là ne s'arrêta pas sa sollicitude; il avait toujours devant les yeux le modèle de Constance-Chlore; il ne voulait pas seulement se tirer de la guerre à sa gloire, il voulait aussi rendre aux Gaules la richesse et la prospérité dont elles avaient joui sous le gouvernement de son aïeul. Le grand obstacle à la prospérité des Gaules était le fisc, armée aussi nuisible au peuple que celle des Allemands; Julien résolut d'entrer en lutte avec les agents du fisc. Les combattre, c'était combattre contre l'empereur; chaque victoire que Julien remportait contre eux, chaque malheureux qu'il leur arrachait et qu'il faisait rentrer dans ses biens, après débat régulier devant son prétoire, augmentait sa popularité et les légitimes défiances de Constance, qui finit par décider secrètement la perte du frère de Gallus. Mais Julien n'en réussit pas moins dans son projet : quand il entra en Gaule, l'impôt était en moyenne de 25 pièces d'or par tête ; quand il en sortit, cinq ans après, on n'en payait plus que sept.

La campagne suivante s'ouvrit sous les meilleurs auspices. Julien avait soumis à Constance un plan que celui-ci avait accepté. Pendant que César se dirigerait du nord au midi, un corps de vingt-cinq mille hommes de l'armée d'Italie devait partir de Rauraque (Bâle) et prendre ainsi les barbares entre deux armées romaines. Malheureusement Barbation, le chef de cette armée auxiliaire, ce même comte qui avait trahi Gallus et s'était chargé de l'arrêter, se plut à traverser tous les projets de Julien. Il alla jusqu'à lui refuser sept barques dont celui-ci avait besoin pour chasser les barbares des îles du Rhin, et préféra les brûler. Il finit par se laisser surprendre par les barbares, qui le menèrent battant jusqu'à Rauraque et ruinèrent son armée. Les barbares furent si enflés de leur victoire sur Barbation qu'ils envoyèrent des députés vers Julien, occupé à réparer le fort de Saverne, pour le sommer de sortir du pays qui leur avait été donné par Constance en récompense de la défaite de Magnence.

1. Il recruta plus tard un grand nombre de barbares avec lesquels il prit les mêmes engagements.

Julien fit retenir les députés, leur disant qu'il les gardait jusqu'à l'achèvement de ses travaux, et marcha rapidement contre les Allemands campés près de Strasbourg. La journée fut chaude; le combat dura huit heures sans que les barbares pliassent. Un moment les cataphractes, cavalerie bardée de fer dont l'importance commençait dès lors à primer celle de l'infanterie, lâchèrent pied. Julien les rallia à grand'peine et, se mettant à leur tête, enfonça la droite ennemie. Les barbares furent menés jusqu'au Rhin, où ils se jetèrent à la nage. Les Romains, malgré leurs lourdes armes, enivrés par le succès, voulaient les y suivre; Julien vit le danger et se contenta de faire agir les traits. La plupart des barbares périt par la violence des eaux. Chnodomaire, principal chef des Allemands, fut fait prisonnier et envoyé à Constance, qui le promena derrière son char dans les provinces danubiennes, triomphant de la victoire que Julien avait remportée. « Dans les deux années qui suivirent, dit Julien dans son épître aux Athéniens, les Gaules furent entièrement purgées de barbares, la plupart des villes rebâties. Je tirai de la Bretagne une flotte de six cents vaisseaux (dont quatre cents avaient été construits en moins de dix mois), et j'entrai victorieux dans les eaux du Rhin : opération que le voisinage et les attaques continuelles des barbares rendaient très-difficile. Florent [1] croyait la chose impossible ; il venait de promettre aux barbares deux mille livres d'argent pour obtenir le passage. Constance avait écrit qu'il consentait à ce marché, à moins que je ne le trouvasse déshonorant. Il fallait qu'il fût en effet bien déshonorant pour être soupçonné tel par un prince habitué à céder à tous les caprices des barbares. Aussi, loin de le leur accorder, je marchai contre eux, et, avec l'aide de Dieu, je soumis le territoire occupé par les Saliens, j'expulsai les Chamaves, je leur pris leurs immenses troupeaux de bœufs, avec une multitude de femmes et d'enfants. En un mot, j'inspirai à tous ces peuples une telle terreur qu'ils m'envoyèrent des otages et se chargèrent de la subsistance de mes troupes. Je veux vous épargner le récit de mes quatre années de campagne; en voici le résumé : J'ai passé trois fois le Rhin, et, dans trois expéditions faites au delà de ce fleuve, j'ai délivré vingt mille prisonniers romains; par un siége et deux batailles, j'ai eu entre mes mains assez de prisonniers barbares dans la fleur de l'âge pour en incorporer mille dans mon armée, et pour envoyer à Constance six

1. Préfet des Gaules, opposé à Julien.

compagnies d'élite, trois de pied et trois de cheval, et deux belles cohortes. J'ai réduit plus de quarante villes, et, en ce moment, je suis maître de tout le pays. »

« Et, dit Ammien Marcellin, dont la pompe fait contraste avec la simplicité de Julien parlant de ses campagnes, ce dompteur de la Germanie, ce pacificateur des bords glacés du Rhin, ce héros dont le bras a terrassé les rois barbares ou les a chargés de chaînes, est-ce quelque guerrier éprouvé que le signal des combats a fait sortir de dessous la tente? Non, c'est un élève des Muses, à peine adolescent, nourri comme Erechthée dans le giron de Minerve, sous les pacifiques ombrages de l'Académie. » C'est en effet par là que Julien a séduit une foule d'hommes distingués de son temps et de temps plus récents. Pour ceux surtout qui, comme Ammien Marcellin, étaient restés, après le triomphe du christianisme, fidèles à la religion hellénique, ces exploits du dernier des grands pontifes avaient un caractère miraculeux et sacré; c'étaient les vrais dieux qui avaient dirigé ce jeune écolier au milieu des camps, et qui sauraient bientôt susciter un nouveau défenseur de leurs autels. Les exploits militaires de Julien se présentent à nous sous un autre aspect, et, si nous étions comme Ammien Marcellin un hellène fervent, nous maudirions à jamais la femme qui a fait malgré lui de Julien un capitaine. Car les campagnes de Julien, si remarquables qu'elles soient, ne dépassent pas, comme A. Marcellin le fait observer, celles d'un Trajan, d'un Marc-Aurèle, d'un Titus; il reste perdu dans la foule des hommes de guerre qu'a produits la Rome impériale, et ce commandement militaire eut sur son caractère une influence qui le rendit moins prêtre, moins propre à exécuter une réforme religieuse. Il puisa dans les camps une confiance dans la force brutale et les décisions du souverain qui lui avait été jusqu'alors étrangère; il ne sut pas résister à l'enivrement du jeu des batailles, et il en chercha les émotions. Au lieu d'être tout aux dieux, il fut aux dieux et à l'empire. C'est au service de celui-ci, et non de ceux-là, qu'il devait trouver la mort.

Quoi qu'il en soit, le séjour de Julien dans les Gaules resta pour les hellènes la page la plus glorieuse de sa vie. Il ne négligeait rien pour atteindre leur idéal; il avait réduit sa maison au strict nécessaire, menant la vie d'un particulier; il se promenait de ville en ville en redresseur de torts, ne laissant échapper aucune occasion de rendre justice et de prononcer de belles sentences et de nobles paroles. Il faisait montre de sa grandeur d'âme devant les barbares qu'il s'effor-

sait de subjuguer par la supériorité morale autant que par les armes. Il s'était lié avec un jeune Gaulois de grande maison, nommé Salluste; c'était entre eux une amitié brillante et dont on parlait, une amitié antique, une entière communauté de fatigues et de desseins, une parfaite réciprocité de conseils et de reproches, pour s'exciter mutuellement au bien.

Constance, par méfiance ou peut-être par simple taquinerie, ayant rappelé Salluste auprès de lui, ce fut pour Julien l'occasion d'écrire à son ami une épître moitié intime, moitié apprêtée, où il appelait au secours de leur douleur, avec la philosophie et l'idée du devoir, les illustres exemples de Scipion et de Lélius, de Périclès et d'Anaxagore. — Plus tard, devenu maître de l'empire, Julien conserva la même austérité, la même économie, la même abondance de sentences philosophiqnes, de discours vertueux et d'arrêts brillants, et cela fut trouvé fort mauvais par le peuple des grandes villes d'Orient. Mais pour les Gaulois, bien qu'ils fussent loin d'être barbares, ils n'étaient pas assez civilisés pour tourner en ridicule sa simplicité et sa barbe pointue, pour saisir le coin d'affectation qui entrait dans ses vertus.

C'était la quatrième année de son séjour en Gaule; il perdait son ami, un autre lui-même, son soutien le plus actif dans le gouvernement, il se trouvait de plus en plus seul et sans consolation du dehors pour supporter les vexations de Constance. Il se retira aux Thermes [1], situés près de la cité des Parisiens, et s'y livra avec ardeur à l'étude. Il nous a laissé du Paris d'alors une description unique, qui a été mille fois citée, mais qu'on ne saurait trop citer :

« J'étais en quartier d'hiver dans ma chère Lutèce, c'est ainsi que les Gaulois appellent la petite cité des Parisiens, située sur le fleuve qui l'environne de toutes parts, en sorte qu'on n'y peut aborder que de deux côtés, par deux ponts de bois. Il est rare que la rivière se ressente beaucoup des pluies de l'hiver et de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue et excellentes à boire. Les habitants auraient de la peine à en avoir d'autres, étant, comme ils le sont, dans une île; l'hiver n'y est pas rude, ce qu'ils attribuent à l'Océan, dont ils ne sont qu'à neuf cents stades, et qui peut envoyer jusque-là des exhalaisons propres à tempérer le climat. Il semble en effet que l'eau de la mer est moins froide que l'eau douce. Quoi qu'il en soit, ils ont de bonnes vignes et des figuiers même, depuis qu'on

1. Le mot *thermes* était alors synonyme de maison de plaisance.

prend soin de les revêtir de paille. » On voit que les figuiers d'Argenteuil datent de loin, et que c'était alors le beau temps du vin de Suresnes.

Pendant que Julien séjournait à Lutèce, fier du succès complet de ses armes et de son administration, renvoyant, aux applaudissements des naïfs Gaulois du nord, des histrions venus d'Italie, pendant qu'il reprenait ses études théurgiques et sa correspondance avec Maxime et le pontife d'Éleusis, Constance décidait sa perte. La suite a prouvé que Constance avait raison de le croire dangereux, et que César, malgré la ferme intention où il était d'obéir jusqu'au bout, était, avec son armée victorieuse, la mieux exercée de l'empire, avec l'amour des Gaulois, avec l'ironie des impôts diminués, le rival d'Auguste, dont il n'avait été d'abord que l'effigie. Constance commença donc à employer vis-à-vis de Julien exactement la même tactique qu'il avait employée vis-à-vis de Gallus, s'efforçant de lui retirer ses troupes par la douceur et sous de spécieux prétextes. Il envoya en Gaule le tribun des notaires, Décence, avec mission de tirer de l'armée de Julien tous les auxiliaires, Hérules, Bataves, Pétulants et Celtes, et trois cents hommes d'élite choisis dans toutes les légions, et de les diriger vers l'Orient en diligence, afin qu'ils pussent au printemps entrer en ligne contre les Perses. Julien se soumit d'abord, mais il ne put ni dissimuler ni se taire quand il sut qu'on voulait employer la contrainte envers les soldats d'outre-Rhin, qui avaient stipulé dans leur engagement qu'on ne les ferait jamais servir au delà des Alpes. Il disait que manquer à sa promesse, c'était se fermer le recrutement parmi les barbares. Décence le laissa dire et se mit à exécuter strictement les ordres d'Auguste. Julien, craignant une révolte des soldats, manda près de lui le préfet Florent, son ennemi et le principal instigateur de cette mesure imprudente; mais celui-ci avait peur, et ne se fiant pas à la majesté de son rang, il resta caché à Vienne. Julien, livré à ses propres forces, se décida à presser officiellement le départ, et fit mettre en marche les troupes déjà sorties de leurs quartiers. Comme on hésitait sur la route qu'on leur ferait prendre, le notaire Décence se décida à les faire passer par le pays des Parisiens que Julien n'avait pas quitté. A l'entrée des troupes dans les faubourgs, le prince alla au-devant, suivant la coutume. Il adressa la parole à tous ceux qui lui étaient connus, les loua individuellement de leurs bons services, et les engagea à se féliciter de rejoindre Auguste : « Là, disait-il, la générosité ainsi que la puissance étaient illimitées; là, les

attendaient enfin des récompenses dignes d'eux.» Pour leur faire honneur, il réunit les chefs dans un dîner d'adieu, les invitant à lui adresser en toute liberté leurs demandes. La bienveillance de son accueil augmentait l'amertume de leurs regrets, et l'on rentra dans les quartiers ne sachant ce qu'on devait déplorer le plus, de la nécessité de quitter un tel chef, ou de celle de s'expatrier. Vers le milieu de la nuit, les esprits s'échauffèrent, le chagrin se tourna en désespoir et bientôt en révolte. On courut aux armes, on se porta en grande rumeur vers les Thermes, et d'effroyables clameurs proclamèrent Julien Auguste; mille cris réclamaient sa présence. Julien, profitant de l'obscurité pour échapper aux mains de ses officiers, errait sur les bords de la Seine, dans la plus grande incertitude. D'un côté, l'imprudence de Constance qui amenait la révolte des soldats lui semblait l'œuvre des dieux qui frappent leurs ennemis d'aveuglement; Constantin et Constance, en renonçant aux fonctions de souverain pontife [1] pour se faire les protecteurs des sectes galiléennes, avaient ôté toute légitimité à leur pouvoir et ne méritaient pas plus qu'on leur restât fidèle qu'ils n'étaient restés fidèles aux dieux. Mais, d'un autre côté, Julien n'avait plus l'ardeur généreuse de sa première jeunesse, qui lui avait fait souhaiter jadis la révolte de son frère. L'expérience qu'il venait d'acquérir dans le gouvernement des Gaules lui montrait combien il était imprudent d'entrer en lutte avec le souverain, dans l'intérêt même de la souveraineté qu'il comptait exercer un jour, et à laquelle il ôtait ainsi une partie de son prestige : héritier naturel du trône après la mort de Constance, il n'était plus qu'un tyran en luttant contre lui. En admettant même qu'il dût l'emporter sur son rival, si heureux jusqu'alors dans les guerres intestines, il compromettait dans l'avenir le pouvoir impérial.

Tandis qu'il méditait ainsi, marchant à grands pas et entendant au loin les clameurs des soldats, il vit se lever au milieu des brouillards du matin la figure merveilleuse d'un homme ailé, qui lui dit : « Depuis longtemps, Julien, je reste invisible sur ton seuil, m'efforçant de te mener à la dignité suprême; déjà plusieurs fois je me suis éloigné, frappé de ton indifférence; mais cette fois, si tu n'obéis pas à cette foule qui t'appelle, je ne reviendrai plus.» — Julien, frappé de crainte, retourna vers les soldats, mais l'apparition n'avait pas vaincu ses scrupules, et il ne parut au milieu des troupes que pour les dis-

1. Ils en avaient conservé le titre.

suader de leur projet. Il les adjurait, tantôt avec l'accent de l'indignation, tantôt en étendant vers eux des mains suppliantes, de ne pas ternir par un acte odieux l'éclat de tant de victoires, de ne pas provoquer la guerre civile par une démarche inconsidérée. Puis, profitant d'un moment de calme, il ajouta du ton le plus conciliant : « Point d'emportement, je vous en supplie; ce que vous désirez tous peut être obtenu sans révolution ni guerre. Puisque le sol de la patrie a tant de charmes pour vous, puisque vous craignez tant le voyage, retournez dans vos cantonnements; nul de vous, contre son gré, ne verra le revers des Alpes. Je me charge de vous justifier. La haute sagesse et la prudence d'Auguste sauront comprendre mes raisons. » De toutes parts, à ces mots, des clameurs éclatent avec une force nouvelle; les reproches et les injures commencent à s'y mêler. César se vit enfin forcé de souscrire à leur exigence. Élevé sur le bouclier d'un fantassin, il fut salué Auguste tout d'une voix. On voulut ensuite qu'il ceignît le diadème, et, comme il déclarait n'en avoir jamais possédé, on proposa un collier ou un diadème de femme. Julien s'y refusa, disant qu'une parure féminine inaugurerait un règne sous de mauvais auspices. On se rabattit sur une aigrette de cheval, mais Julien s'en défendit encore. Alors un hastaire des Pétulants, nommé Maurus, détacha le collier qui le distinguait comme porte-dragon, et le mit sur la tête de Julien, malgré sa résistance.

Toute cette scène s'était prolongée jusqu'au soir; Julien rentra aux Thermes au coucher du soleil, fatigué, ému, plus hésitant que jamais entre son respect pour le pouvoir impérial et son respect pour les dieux. Il jeta au loin son diadème improvisé, et fit sortir ses gens. Dès qu'il fut seul, il monta par un escalier dérobé dans la cellule où il avait l'habitude de méditer. Cette cellule était située au haut du palais, le plus près possible des astres; quatre fenêtres cintrées ouvraient sur les quatre côtés de l'horizon. Il n'y laissait monter personne. Il y avait placé des alidades, des cercles gradués et autres instruments d'astrologie. Des volumes de théurgie, des statues symboliques exécutées par des Grecs d'Égypte, des cornues, des vases contenant des herbes sacrées et des poudres métalliques étaient placés contre les murailles. Julien était résolu à évoquer les Esprits supérieurs.

Le soleil était entièrement descendu au-dessous de l'horizon, et les dernières lueurs du jour avaient disparu. Le ciel était pur, d'un bleu sombre, les astres avaient un éclat continu favorable aux observations. C'était le temps de la nouvelle lune, et l'astre de

Jupiter montait vers le méridien. Il fit chauffer à blanc un disque de fer, puis mesura les distances angulaires. Il dessina sur une vaste table l'aspect du ciel tel qu'il allait être au moment du passage, n'oubliant aucune courbe d'intersection. Il écrivit tous les nombres qu'elles lui donnaient, et en dressa la liste en vieux caractères phéniciens. Alors, comme l'instant du passage approchait, il jeta sur la plaque chauffée à blanc une poudre de plomb et d'étain qui ne tarda pas à se fondre et se mit à courir sur le disque en globules parfaitement sphériques. Il jeta ensuite des poudres d'or et de cuivre, puis de l'argile humide. En même temps, il chantait lentement, sur un rhythme formé des trois notes de l'accord parfait, la suite des syllabes données par les signes phéniciens, puis il s'écria :

— O vieux Saturne! toi qui présides à la période millénaire, sois-moi propice!

— O Cybèle, mère des dieux, cube parfait, reine de la diversité, sois-moi propice!

— Et toi aussi, Vénus, fille d'Océan, toi qui règles la beauté!

— C'est toi surtout que j'appelle, père de la justice, dieu suprême, ciel étoilé, premier moteur, roi de la tempête, sphère parfaite, ô Jupiter! parais à ma voix.

Aussitôt Julien fut ravi en esprit, et son âme s'éleva dans les régions supérieures[1]. Il fut d'abord entraîné vers l'est avec une rapidité terrible, puis, quand il approcha de la limite inférieure de l'empyrée, il s'arrêta tout à coup. L'aspect du ciel était entièrement changé; les rapports des distances n'étaient plus les mêmes, il ne les reconnaissait plus. L'astre de Jupiter était au zénith; des astres innombrables, dont la plupart sont inconnus à l'homme, l'entouraient groupés en zones parallèles. Ils apparaissaient comme des globes de cristal au centre desquels brillaient des diamants. De chacun de ces centres rayonnait une lumière pure, froide, diffuse, et Julien, tout à l'heure inquiet et la tête brûlante, sentit une fraîcheur délicieuse et comme une sérénité éternelle s'emparer de tout son être. Il était bercé sur la mer aérienne, dont les flots miroitaient sous les astres et reflétaient les nuances de l'arc-en-ciel. De ces flots s'échappait un concert de jeunes voix; doux murmure arrivant par bouffées

1. « A peine eut-il achevé cette prière, qu'il fut ravi en extase, et Jupiter lui fit voir le soleil, etc... » Julien, *Discours contre Héraclius.* — Voyez sur les différentes visions de Julien : Am. Mar. xx, 5; xxv, 2; xxi, 1.

inégales, comme celui qui sort d'un temple dont la porte est fermée. Il resta ainsi une heure au milieu de la nuit céleste, bercé par les flots, dans un état voisin du sommeil. Alors l'aspect du ciel changea; une lumière blanche, semblable à celle de la pleine lune, mais d'un éclat plus pénétrant, parut à l'orient.

La belle Lucifer, étendue sur le dos d'un dragon ailé, montait d'un vol égal vers le zénith. Ses prunelles de diamant, son front superbe étaient penchés vers la terre; un de ses bras de cuivre poli était replié sous le cou gonflé du monstre; de ses joues et de sa gorge, de son sourire joyeux émanait la lumière, avant-coureuse du jour. L'aurore, écharpe brillante, était nouée autour de ses reins. Bientôt le jour lui-même parut; précédant au loin le Soleil-Roi; Apollon lança de tous côtés ses flèches d'or sur la céleste voûte.

L'approche du verbe visible, du grand intermédiaire, transforma tout, donna à chaque être sa forme et sa couleur. En même temps les bruits confus se changèrent en une puissante harmonie; le ciel et la nature se mirent à vibrer. Julien vit autour de lui, dans l'océan aérien, les âmes bienheureuses qui se baignaient en riant, comme les nymphes de Diane. Sur une sphère de feu tournante, Jupiter apparut au haut du ciel, immobile, géant, tenant en main le sceptre. Le sourire de la bonté infinie errait sur ses lèvres. La Vierge sainte, celle qui n'a point eu de mère, était à ses côtés, tout armée pour les luttes de la justice. A l'équateur, la mère des dieux étendait sa forme immense. Le front chargé de montagnes et de forêts, le corps couvert de mamelles, elle dirigeait de tout côté ses mille bras et enserrait le monde. Les étoiles innombrables, devenues des dieux mâles et femelles, allaient et venaient d'une course rapide, portant des amphores. Ils puisaient la vie à ces fontaines de lait; leurs pieds lançaient des étincelles.

Tout à coup le soleil lui-même apparut, et, en un instant, Julien le sentit sur lui, en lui; il fut pris d'une terreur indicible, il croyait tourner de tous les côtés à la fois, et occuper en même temps tous les points de l'espace. Il se sentait réduit en poussière comme par la foudre. Chaque parcelle de son être tourbillonnait et craquait comme prise de vertige. De quelque côté qu'il se tournât, il le voyait devant lui.

Le soleil occupait l'espace infini; tout devenait nul devant lui. Il était comme une masse énorme d'or en fusion, affectant à la fois toutes les formes. Il s'appuyait sur mille croupes de taureaux féconds.

Il présentait au centre, toujours de face, sa tête d'aigle environnée d'ailes innombrables qui battaient l'espace en tout sens. Ces ailes et ces croupes étaient couvertes d'yeux; de chacun de ces yeux, la semence divine s'échappait à flots comme le sang s'échappe d'une artère rompue. Elle allait porter la vie aux extrémités du monde, et en revenait en même temps par des courants opposés. D'autres canaux circulaires naissaient au centre, tournaient autour et s'étendaient indéfiniment; d'autres enfin s'en détachaient, roulaient comme des chars, se multipliaient ou se divisaient en d'autres figures et formaient des lignes brisées et des angles.

Mercure, qui quitte rarement le soleil et qui se plaît au centre de la lumière, toucha Julien de son caducée; aussitôt la douleur que celui-ci ressentait s'apaisa, comme si une trombe eût cessé de l'envelopper. Mercure lui avait fait prendre place parmi les âmes bienheureuses dont il conduit les troupeaux sacrés. Elles sont entraînées par le courant solaire; elles partagent le mouvement circulaire éternel; quand elles ne regardent point en bas, il leur semble que le ciel est immobile. Elles aperçoivent continuellement l'assemblée des dieux sur leurs siéges éblouissants.

Julien cacha son visage, ne pouvant soutenir l'éclat de ce spectacle, mais Minerve l'appela par trois fois de son nom : Julien, Julien, Julien! Il releva la tête, et il vit que ses yeux s'étaient habitués à l'éclat surhumain. Il regardait avec assurance les yeux du soleil, qui était venu se placer aux pieds de Jupiter, et tous les dieux, dont le visage était bienveillant. Une volupté infinie l'enveloppait; avec la lumière visible, la lumière invisible pénétrait et traversait son âme. Il se sentait un autre homme; le Verbe, qui se mouvait en lui, l'élevait au-dessus des apparences et des misères. Il sortait vivement du songe de la vie terrestre; son âme encore troublée, encore préoccupée des intérêts vulgaires, courait d'un irrésistible élan vers la paix, vers la sérénité divine; il la voyait devant lui, il souffrait de ne la pouvoir atteindre. Mais cette souffrance était pleine de charme et supérieure à toutes les joies d'ici-bas. Saisi d'un saint enthousiasme, il s'écria, comme un nouveau Scipion :

— O dieux! puissé-je ainsi rester devant vous, toujours! car la vie terrestre serait insupportable à celui qui a contemplé un seul instant votre visage, et il s'en délivrerait avec l'épée.

La Vierge sainte, fixant sur lui ses prunelles claires, lui dit :

— Il faudra, Julien, que tu retournes au poste où nous t'avons

placé. Sache qu'il n'y a pas dans le ciel, dans l'assemblée des dieux supérieurs, un être aussi grand que l'homme qui agit sur la terre, qui y lutte les yeux fixés sur le Parfait, que celui qui sacrifie tout à la justice, même ce qu'un grand cœur a de plus cher, la gloire et l'estime des temps futurs. Tu es dans un lieu d'où l'erreur est bannie; tu as devant toi le centre d'où émane la lumière, la fontaine d'où jaillit la vérité; abreuve-toi et parle.

Julien leva fièrement la tête, il regarda le soleil en face, et aussitôt une force irrésistible fit sortir de ses lèvres les paroles qu'il n'avait pu jusqu'alors que balbutier :

— O homme! connais ta grandeur; le démon qui est en toi est d'essence divine. Comme Jupiter, ton être est éternel; il est aussi nécessaire à l'ordre immuable que le grand Jupiter; si des cinq espèces d'être différentes on en supprime une seule, la perfection n'a plus lieu. Dis donc qu'elles sont égales, puisque toutes les cinq sont également nécessaires à la perfection de l'Un. Il faut des dieux immuables, contemplant et possédant le Parfait, au-dessus de la souffrance et des passions, afin d'affirmer que l'Un est immuable et toujours identique à lui-même. Il faut des hommes qui cherchent la vérité au milieu des erreurs et le bonheur au milieu des souffrances, pour affirmer que le bonheur et la vérité sont dans l'Un, dans son Verbe, qu'ils l'y ont cherché et qu'ils l'ont trouvé. Il faut des animaux doués de mouvement et des plantes attachées au sol, pour manifester les vertus innombrables de l'Un, pour affirmer qu'il est l'Ame qui agite la matière, que la vie est en lui, que du sein de l'Un sortent les formes multiples et inépuisables de la vie. Il faut des minéraux et des métaux, pareils aux dieux, pour affirmer que l'Un est le grand organisateur; que non-seulement il entretient la vie, mais qu'il la donne; pour affirmer que c'est sa lumière qui combine et mêle les éléments, et façonne les êtres vivants; pour attester, par le passage continu de l'insensibilité à la vie, la puissance continue de sa force créatrice. O homme! intermédiaire entre la pensée et la vie, ne te plains pas de ton rôle, tu n'as dans le monde que des égaux; pour ne plus souffrir, il te suffit de mépriser la souffrance; pour être l'égal de Jupiter, il te suffit d'exécuter ses ordres.

Alors Jupiter parla à son tour. Sa voix était forte; car c'est la voix qu'entendent ceux qui prêtent l'oreille d'un bout à l'autre de l'univers. Mais sa voix était douce, car elle est l'harmonie même et l'accord des notes célestes, et elle se confondait avec le chœur des dieux :

— Julien! souviens-toi que tu portes le nom d'Aurèle, un nom cher aux dieux; qu'il signifie courage indomptable, vertu rigide, mépris de la vaine gloire, piété et soumission. Les dieux t'ont choisi pour relever leurs autels; que tardes-tu à accepter la mission que nous t'avons confiée? L'empire est sous ta main, pourquoi ne le prends-tu pas? que tardes-tu? les imposteurs et les athées couvrent l'empire; ils versent partout le poison de l'impiété. Ils excitent les peuples; les nations brisent nos images et souillent les sanctuaires vénérés où, depuis l'origine des temps, nous inspirons les hommes. Si tu peux empêcher ces infamies, pourquoi les souffres-tu? Si tu peux tirer les peuples de leur aveuglement, si tu peux guérir leurs ulcères, pourquoi ne les ramènes-tu pas à la lumière et à la santé? Tu as l'épée; que cette épée soit l'épée de justice, espoir des bons, inexorable au méchant et à l'impie. Tu as la parole; qu'elle soit la parole de persuasion, et que les villes fassent silence pour écouter les dieux qui t'inspirent. Tu sais la morale; que tes mœurs soient données en exemple à tes ennemis. Voilà ce qui plaît aux dieux, voilà ce qu'ils espèrent de toi. — Mais sache que nous t'avons choisi parce que nous t'avons cru fort; sache qu'une fois la lutte entamée, tu la continueras sans r epos, ni trêve, haletant, jusqu'à ta mort. Sache que les galiléens fainéants et les hommes de mauvaise vie tourneront en dérision ta piété, ta vie laborieuse, ton éloignement pour les plaisirs. Ils noirciront ta chasteté par leurs propres crimes, ils seront enhardis chaque jour par ta modération et ta justice. Il sera beau, jeune Aurèle, de marcher dans ta voie d'un pas égal, sans que la colère et la vengeance le hâtent, sans que le découragement le ralentisse. Cette tâche est belle, qu'importe le reste? Abandonne-toi à la volonté des dieux. Le sage meurt le sourire sur les lèvres, et Jupiter le reçoit dans son sein.

A peine le dieu avait cessé de parler, que la vision céleste disparut. Julien fut rejeté violemment dans les espaces sublunaires. La voûte du ciel lui sembla la voûte d'un tombeau, éclairée par des lampes fumeuses. Une aurore sanglante se levait à l'horizon. Il sentit une aile de feu lui fouetter le visage; il reconnut le génie qui lui était apparu la veille. Sa forme était immense et son visage désolé.

— O dieux! s'écria le génie, vous parlez de la destinée du juste, et moi, et moi? et le destin de l'empire?

Aucune voix ne répondit; le génie répéta : « Et le destin de l'empire? » Sa voix n'eut pas d'écho; il s'éloigna à tire-d'aile en gémissant.

Julien se retrouva dans sa cellule; le jour venait en effet de paraître. Le palais tremblait sur ses fondements; il entendit des vociférations effroyables, mêlées à des coups de béliers et de hache. Ses serviteurs tremblants, qui le cherchaient de tout côté, l'appelaient d'une voix plaintive; les soldats enfonçaient les portes extérieures. Pendant la nuit, un décurion du palais s'était mis à parcourir les quartiers des Celtes et des Pétulants, en criant à tue-tête qu'un horrible forfait venait d'être commis. A l'entendre, le nouvel Auguste venait d'être assassiné par ses domestiques. Telle était la cause du tumulte. Julien se revêtit immédiatement du grand costume des Augustes; il ordonna à ses officiers de se tenir autour de lui, revêtus de leurs insignes, puis il fit ouvrir la porte principale au moment où elle allait céder sous les efforts des mutins. Dès que les soldats l'aperçurent, ils se jetèrent à ses pieds : ils baisaient ses mains et sa robe avec mille démonstrations d'enthousiasme et de dévouement. Autant il avait paru, la veille, hésitant et embarrassé, autant il paraissait maintenant ferme et décidé; il calma en peu de mots leur fureur et les rappela impérieusement à la discipline. Il avait conservé dans toute sa personne comme un reflet de la céleste lumière; il se présentait aux troupes avec l'autorité et la majesté d'un dieu. Il venait en un instant de faire les réflexions qui guidèrent dès lors toute sa vie publique :

— Il allait combattre pour le triomphe de l'hellénisme et le salut de la patrie; deux questions qui pour lui n'en formaient qu'une seule, car il ne concevait pas comment les galiléens, qui rangeaient parmi les esprits du mal les dieux qui avaient assuré les conquêtes des Romains, pouvaient s'intéresser à l'unité de l'empire et à la civilisation que les Romains avaient fondée. Le succès couronnerait-il son œuvre? Les dieux avaient refusé de le dire; mais il savait que ce n'était pas toujours à ceux qu'ils aimaient le plus qu'ils dévoilaient l'avenir. Il devait exécuter leurs ordres en acceptant leur silence; quand il s'embarquerait dans quelque entreprise, il ne consulterait point les astres, ni les sorts, ni les entrailles, ou du moins il ne tiendrait point compte des mauvais présages, continuant malgré tout à faire ce qui serait convenable. Sans doute il n'était destiné qu'à donner au monde un grand exemple qui assurerait dans l'avenir le succès de la bonne cause. Alors, mêlé aux astres immortels, vivant dans les sphères de l'inaltérable, il jouirait du bonheur d'entendre le sage invoquer son nom, de voir ses prévisions se justifier et ses réformes porter leurs fruits.

Il se considéra dès lors comme Auguste et comme souverain pontife de par les dieux immortels. Constance ayant refusé de le reconnaître, il ne garda plus aucun ménagement. Depuis l'enfance, c'était pour la première fois qu'il se trouvait délivré du danger immédiat d'une mort honteuse, qu'il était sûr de ne pas être traîné le lendemain en charrette de ville en ville; fier de l'amour de ses soldats, il défiait l'assassinat; le passé lui revint en mémoire, il l'embrassa d'un coup d'œil. Il se souvint des longues flatteries et des soumissions humiliantes auxquelles Constance l'avait forcé, il ne vit plus en lui que l'empereur imbécile, le valet des eunuques, qui avait livré l'empire aux barbares, le petit homme gonflé de vanité qui avait triomphé à sa place des victoires des Gaules; le cruel meurtrier de son père et de son frère, le chef des ermites et des athées, le digne fils de Constantin l'apostat. Il écrivit, tout fiévreux, des manifestes aux sénats des grandes villes, à sa chère Athènes, à Constantinople, à Rome. Son épître aux Romains était si injurieuse pour Constance, que le sénat, qui sans doute ne croyait pas au succès futur de Julien, crut devoir protester et s'écria tout d'une voix : « Respectez celui dont vous tenez le pouvoir. »

C'étaient là des indignations prévues par Julien et qui avaient cessé de le troubler; il se sentait poussé par les dieux. Un ange lui était apparu et lui avait prédit la mort de Constance pour le jour où Saturne dépasserait le vingt-cinquième degré de la Vierge.

Constance mourut en effet ce jour-là (3 novembre 361); tout l'empire se soumit aussitôt, le sénat mit un terme à ses indignations; Julien se dirigea vers Constantinople au milieu des pompes, des cortéges, des acclamations joyeuses, et il déclara hautement ce que tout le monde avait déjà deviné, qu'il comptait reprendre la tradition des grands empereurs, rétablir officiellement le culte de la patrie, et être, comme ses prédécesseurs, le chef spirituel des Romains.

VII

JULIEN PAPE. — OPPORTUNITÉ ET SUCCÈS POSSIBLE DE SA TENTATIVE. — ANALOGIE DE SON ÉGLISE AVEC CELLE DU MOYEN AGE.

Réformes tentées par Julien dans la religion, le clergé et le culte helléniques : s'il paraît souvent avoir imité les chrétiens, c'est que ceux-ci ont imité les hellènes. Différents moyens qu'il emploie pour détruire le christianisme : écrits, défense d'enseigner les auteurs classiques, charité, disputes entre les sectes, reconstruction du temple de Jérusalem. — Enthousiasme de l'empire pour Julien.

En arrivant à l'empire, Julien se proposait deux buts, presque confondus dans son esprit, mais que la connaissance que nous avons

des événements postérieurs nous permet de concevoir comme bien distincts : l'unité temporelle et l'unité spirituelle de l'empire. Au temporel, il voulait en finir avec les Perses comme il croyait en avoir fini avec les Germains, moitié par les victoires remportées sur eux, moitié par leur incorporation dans les troupes romaines; il espérait ainsi assurer à l'empire une paix éternelle, et, tournant alors ses soins vers l'intérieur, centre d'une administration à la fois militaire, judiciaire, financière et même commerciale, il devait établir des impôts proportionnels, supprimer toutes les exemptions dont jouissaient les familles nobles, régler le prix des grains et des subsistances au profit du peuple, établir une loi et une procédure égale et uniforme pour tous, sans distinction de rang, de langue ni de climat, depuis l'Océan jusqu'à l'Euphrate. Au spirituel, il voulait, centre et souverain pontife d'un clergé hiérarchisé, achever l'assimilation déjà presque accomplie des dieux gréco-italiens avec ceux de tous les autres pays de l'empire; bientôt après, commencer leur assimilation avec ceux de la Germanie, de la Perse et de tous les pays du monde, et, fondant une église vraiment catholique, faire de tous les dieux des nations les anges et les ministres du Soleil-Roi, dieu suprême en trois personnes, principe des autres dieux et de tous les êtres, maître et gouverneur du monde idéal et du monde sensible.

En poursuivant le premier de ces deux buts, Julien continuait à peu de chose près les idées de Trajan, de Marc-Aurèle et des plus célèbres empereurs romains; ce rêve de monarchie universelle et d'unité politique et administrative a été aussi le rêve de plusieurs souverains, des plus grands parmi les modernes. Aussi convient-on généralement que ce projet, bien qu'il n'ait jamais pu s'exécuter, ne manque pas de grandeur; plusieurs, encore aujourd'hui, pensent même que c'est le plus sublime qui puisse entrer dans la tête d'un homme, celui dont l'exécution serait le plus désirable. Ce côté de la vie de Julien est celui qui lui attire des éloges. Au contraire, on est convenu de trouver ridicule, ou au moins chimérique et bizarre, la tentative de Julien de fonder une église catholique et monothéiste, en continuant à vénérer les innombrables dieux des nations, en les transformant en anges et en bons génies, au lieu d'en faire des diables et de méchants démons, comme l'ont voulu les chrétiens.

Je crois que le temps n'est pas loin où l'on changera entièrement d'avis sur son compte : en projetant d'établir au profit des empereurs

et des dieux helléniques l'unité spirituelle qui s'est établie plus tard au profit des papes et des dieux mazdéo-juifs, il s'est élevé à une conception unique, qui fait de lui une figure unique dans l'histoire. Il nous conservait ainsi, cachées sous les broussailles de la théologie, la sagesse et la beauté antiques dont il a fallu, après tant de siècles, recueillir à grand'peine les restes à moitié défigurés par les chrétiens. Mais il était trop tard, la tradition était perdue; ces restes précieux, les modernes n'ont su jusqu'à ce jour que les adorer sans les comprendre, ou les imiter platement, substituant une fausse inspiration antique à celle que le cours des âges nous aurait naturellement amenée si nous n'avions pas renié les dieux primitifs de notre race.

Mais cette conception si haute et si opportune, Julien l'a rendue vaine en associant la cause de son église à la cause perdue de l'unité de l'empire. L'infériorité de Julien sur les coryphées du christianisme ne touche ni à la morale, ni à la théologie, identiques chez lui et chez eux; c'est une infériorité de position : général victorieux des barbares, il ne pouvait voir autrement qu'il a vu, tandis que les chrétiens ont toujours su séparer la cause de leurs dieux de celle de l'empire, prêts à se servir de la protection des rois barbares comme de celle des empereurs.

Si le grand Hermès, qu'il évoquait dans ses nuits fiévreuses, au lieu de lui dévoiler les secrets des nombres, au lieu de le ravir au ciel et de lui montrer que le mal n'est pas un principe réel incarné dans le diable, mais une dissonance qui concourt à l'harmonie générale avait daigné le conduire comme un autre Énée dans les limbes de l'avenir; s'il lui avait montré les barbares occupant l'empire malgré tant d'héroïques efforts et le coupant en morceaux, installant leurs grafions pillards et leur justice arbitraire là où il avait tenu son prétoire; puis bientôt adorant ce qu'ils avaient brisé, à genoux devant la civilisation et le clergé des vaincus, prenant les Romains pour ministres et pour précepteurs, faisant apprendre à leurs enfants Horace et Virgile, regardant la pourpre consulaire, envoyée par le prince de Constantinople, comme la récompense suprême d'une vie de lutte; enfin essayant vainement de sauver le monde de la barbarie qu'ils avaient faite; sans doute Julien, comprenant que l'épée de Rome était brisée, subordonnant son titre d'imperator à celui de souverain pontife, se contentant de régner directement sur Constantinople et sur la Grèce, sa terre sainte à lui, aurait fait de son plein gré, avec dignité, ordre, profit, et sur une grande échelle, ce que ses

successeurs furent forcés de faire sans dignité, mesquinement et trop tard. Il aurait établi par traité les barbares sur les terres incultes, et aurait fait de leurs rois ses préfets et ses ducs; il les aurait placés non-seulement en Gaule, en Italie, en Espagne, pour raviver le sang des vieux peuples, comme cela a eu lieu sans lui, mais aussi en Asie, pour l'empêcher de mourir de consomption, dans ce Pont et cette Cappadoce, où les ermites seuls ont su fonder des colonies, en Mésopotamie, où ils auraient été un rempart indestructible contre les Perses et les Sarrasins. Délivrant ainsi l'Asie de l'islamisme, l'Europe de la nuit mérovingienne, il aurait d'emblée constitué le moyen âge et établi une unité spirituelle bien plus étendue que celle des papes, un arbitrage bien autrement puissant et bien autrement utile que le leur. Nul doute alors que le christianisme n'eût disparu de la terre.

Quelques jours après son entrée à Constantinople, Julien ayant demandé un homme qui lui coupât les cheveux, on introduisit dans sa chambre un personnage en habit brodé. Julien le regarda avec étonnement. — « Ce n'est pas un financier, dit-il, que j'ai demandé, mais un barbier. » Puis il lui demanda ce que valait sa charge. Le coiffeur répondit qu'il avait vingt rations de table et vingt rations de fourrage, plus un bon traitement annuel, sans compter les gratifications. Julien, par ce seul exemple, jugea les dépenses de la maison impériale; en regardant de plus près, il vit que tout était au pillage. Il congédia donc tous les maîtres coiffeurs, tailleurs, cuisiniers, dont il n'avait que faire; un tondeur et un cuisinier de régiment, c'était tout ce qu'il lui fallait; il pria les autres d'aller chercher fortune ailleurs. Pour les eunuques, il n'en voulut point un seul dans son palais. Il ne devait pas se remarier, disait-il, et il préférait des hommes complets, tels que Salluste et Oribase, pour lui servir de conseillers. Il ferma les yeux sur la vénalité des chambellans et sur les pots-de-vin qui les avaient enrichis, mais il fut inflexible pour le pillage des temples et fit rendre aux vils favoris d'Eusèbe les trésors sacrés avec les intérêts.

Une fois la maison nette, Julien la repeupla à sa manière, et rendit l'aspect du palais plus somptueux et plus bruyant que jamais, mais d'une autre façon et pour d'autres motifs que Constance. Le palais était plein de colonnes précieuses, de statues d'or et d'ivoire enlevées à l'univers; toutes ces dépouilles servaient à l'ornement des bains et des salles d'apparat. Julien transforma tout en chapelles; il en bâtit

partout dans ses vastes jardins étagés. Il rendit aux statues des dieux leur signification et leur importance en les plaçant sur des autels. Il remplaça les coûteux et délicats festins de Constance par des repas moins délicats, mais plus coûteux encore, où figuraient les vases et les tapis précieux, par d'immenses sacrifices où les bœufs, les oiseaux rares amenés à grands frais, étaient égorgés par centaines. Il ordonna des sacrifices extraordinaires dans tout l'empire : il était juste d'apaiser les dieux irrités par deux règnes d'athéisme. Il fallait conjurer leur colère prête à fondre sur les Romains. Pour lui, renonçant à la simplicité qui lui était chère pour faire honneur aux dieux, on le voyait couvert de soie et de perles, la tiare en tête, allant prier d'un temple à l'autre, égorgeant les victimes, interrogeant les entrailles, donnant au peuple et à l'armée la communion de ses immenses sacrifices. Les cuisiniers, les coiffeurs, les eunuques étaient remplacés par des prêtres et des prêtresses hellènes non moins richement vêtus. C'était son cortége habituel. Il marchait au milieu des danses sacrées et des hymnes. Il manda auprès de lui ses anciens camarades d'Athènes, tout ce qu'il y avait de rhéteurs et de théurges distingués, pour en faire les évêques de son église : Libanius, Écébole, Arsace, Théodore, Salluste, Priscus, Évémère, et surtout les deux hommes qui l'avaient initié, Maxime et Chrysanthe.

Julien envoya une escorte magnifique pour amener Maxime et Chrysanthe de Sardes, où ils se trouvaient alors. Les deux théurges consultèrent immédiatement les dieux sur l'issue de ce voyage. Les signes qu'ils obtinrent étaient si effrayants que Chrysanthe s'écria : « Je n'irai pas, il faut plutôt m'aller cacher dans les entrailles de la terre. » Mais Maxime, souriant de pitié, lui dit qu'il fallait faire violence aux dieux. C'est en effet la règle de la théurgie qu'on peut, en recommençant les opérations plusieurs fois, imposer sa volonté à l'avenir. Maxime, après plusieurs signes défavorables, en obtint de conformes à ses désirs, et partit plein de joie sans avoir pu décider Chrysanthe à le suivre. Son voyage de Sardes à Constantinople fut celui d'un prince ou d'un grand pontife ; les villes sortaient à sa rencontre ; on lui faisait habiter les édifices sacrés, où il était assiégé par les solliciteurs. Sa femme, aussi distinguée que lui, aussi experte dans les sciences divines, avait une cour de femmes et de prêtresses. Julien, qui avait repris vis-à-vis des curies l'attitude modeste des Antonins, était occupé à discuter dans le sénat de Constantinople, quand il apprit l'arrivée de Maxime. Il se mit à sauter de la façon la moins majes-

tueuse, puis il sortit de la salle en courant. Il embrassa Maxime dans le vestibule à plusieurs reprises, puis il l'introduisit dans l'assemblée et le présenta officiellement aux sénateurs comme l'envoyé des dieux, sollicitant pour lui des respects qu'il n'avait jamais exigés pour lui-même.

Maxime et Julien se mirent alors à exécuter le plan de réforme religieuse qu'ils méditaient depuis si longtemps, et à fonder l'Église qui devait être éternelle. Julien ne pouvait choisir un aide qui le complétât mieux. Maxime représentait l'hellénisme par son côté extérieur. Beau, séduisant, aimant le luxe, la parure, peu austère dans ses mœurs, il devait exceller à diriger des prêtres et des femmes, à rendre pompeuses et dignes les cérémonies du culte; il devait frapper le peuple d'admiration ou de crainte par l'à-propos de ses miracles, il devait plaire surtout aux pays orientaux. Julien représentait l'hellénisme par son côté intérieur et nouveau. Théologien profond, interprète ingénieux et infatigable des anciennes légendes, moraliste austère, homme actif et chaste, toujours tourné vers la cité céleste, il devait plaire surtout à l'Occident et frapper de respect les Gaulois, les Espagnols et les Germains. Je vais m'étendre sur cette partie de la vie de Julien qui me paraît de beaucoup la plus intéressante et la plus remarquable. Si les documents directs nous manquent souvent pour savoir au juste quel fut sous son règne l'état du clergé et du culte hellénique, trois genres de renseignements indirects nous permettent néanmoins d'arriver à la certitude.

1° Nous connaissons très-clairement par le discours sur le Soleil-Roi et par celui sur la Mère des dieux, comment Julien concevait le dogme hellénique.

2° Nous possédons des renseignements nombreux sur l'ancien culte des Grecs.

3° Nous savons que Julien tenta d'établir au profit de l'hellénisme une hiérarchie ecclésiastique analogue à celle des chrétiens, et même de resserrer davantage les liens du clergé, en en soumettant les différents degrés à un véritable pape.

La question se réduit donc à savoir comment, étant donné l'ancien culte hellénique, il put le transformer de façon à le lier à une théologie et à une église identiques à celles du moyen âge.

Julien semble dans sa hiérarchie ecclésiastique avoir imité les galiléens, cela est certainement vrai pour quelques détails, mais dans la plupart des cas il n'a eu qu'à suivre les précédents de la religion

hellénique. C'est parce que le clergé chrétien a puisé à la même source, et a presque pris pour modèle unique l'organisation des prêtres hellènes, précisée et systématisée, que l'église de Julien montre de si grandes analogies avec l'église chrétienne. Sa tentative est parallèle à celle des chrétiens et n'en procède pas.

Les Grecs du beau temps n'avaient point à proprement parler de clergé. Comme tout citoyen était soldat, tout citoyen pouvait être prêtre. L'assemblée du peuple nommait les pontifes généralement pour un an, quelquefois pour un jour, pour une seule solennité. Ces hommes libres n'avaient pas besoin qu'une caste spéciale leur expliquât les mythes, car ils s'en souciaient peu, et préféraient à leur sens véritable les admirables broderies poétiques dont ils les avaient défigurés. Ils n'avaient pas besoin, comme les Égyptiens, de nourrir des prêtres qui s'occupassent exclusivement d'astronomie et de philosophie, car il y avait parmi eux assez d'hommes qui trouvaient le temps de s'en occuper, sans négliger pour cela la défense de la patrie, leurs devoirs de citoyen et de père de famille. Toutefois, si c'est là le caractère dominant de la civilisation grecque au temps de Périclès, que tout citoyen se croyait propre à tout, et était propre à tout, ce n'est pas le seul. En regardant d'un peu près, on ne tarde pas à remarquer un clergé que ses intérêts et sa vie propre séparent des autres citoyens, un véritable pouvoir spirituel avec lequel les magistrats doivent compter partout où se tiennent des oracles et des mystères célèbres. Or, ce qui était l'exception au temps de Périclès devint la règle générale dans tous les pays conquis par les Grecs, à partir des successeurs d'Alexandre. Toutes les villes importantes de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure comme de la Grèce, ont des oracles, célèbrent des mystères. En même temps s'établit partout une hiérarchie ecclésiastique à peu près uniforme, et que les chrétiens ont imitée. A la tête de l'église d'une ville, d'une province, est le hiérarque ou hiérophante, nommé à vie par la cité ou par le roi, quelquefois voué au célibat comme l'hiérophante d'Athènes; véritable évêque [1] dont le pouvoir est moitié temporel, moitié spirituel, trait d'union entre le clergé et les principaux citoyens avec lesquels il dirige les biens ecclésiastiques; c'est lui qui fait les sacrifices, qui invoque et remercie les dieux dans les cérémonies officielles. Quand le temps d'un mystère est venu, c'est lui qui en lit solennellement le règlement; c'est lui

1. Les écrivains chrétiens appellent souvent les évêques *hiérarques*.

qui y mène le peuple et qui en dirige souverainement la célébration.

Au-dessous de l'évêque sont les prêtres, nommés également à vie; chacun est attaché à un temple spécial, en habite l'enceinte, y remplit les cérémonies journalières. Sauf quelques privilé-ges réservés au hiérarque, ces prêtres ont le droit de faire tout ce qu'il fait : ils offrent les sacrifices, communiquent les réponses des oracles, dirigent les fidèles dans l'accomplissement des diverses purifications, célèbrent les naissances, les mariages, les retours, les obsèques, soit dans le temple, soit dans les chapelles domestiques des simples particuliers. C'est parmi les principaux d'entre eux que l'hiérophante choisit ceux qui célébreront avec lui les mystères et représenteront les différents personnages divins qui y paraissent.

Au troisième degré de cette hiérarchie sont des personnages sacrés désignés sous divers noms (liturges, diacres, curotrophes, hydranes), attachés spécialement aux basiliques où se célèbrent les mystères. Ils remplissent exactement les mêmes fonctions que les diacres dans la primitive Église, où ces personnages avaient une importance beaucoup plus grande que dans l'Église actuelle, et souvent plus grande que celle des prêtres, bien qu'ils n'eussent pas le droit d'accomplir toutes les cérémonies du culte. Ces diacres hellènes sont chargés de l'éducation préparatoire de tous ceux qui veulent se faire initier, nous dirions aujourd'hui qui veulent recevoir les sacrements. Ils les mettent en état de comprendre les faveurs célestes qu'ils vont être appelés à recevoir par l'entremise des prêtres.

Les hellènes, sinon dans tous les pays, du moins certainement en Égypte, depuis le temps des Ptolémées, connaissaient une quatrième sorte de personnages sacrés : les moines. Parmi ces moines hellènes, les uns formaient des couvents annexés à un temple; entièrement reclus, vivant sans travail manuel des biens ecclésiastiques, comme nos chanoines, ils passaient leur vie dans les exercices de piété, la méditation et l'étude des diverses sciences sacrées. D'autres, aussi bien que les moines de Saint-Antoine, avaient peuplé les déserts et formé des colonies où ils subvenaient eux-mêmes à leurs besoins.

Enfin, une institution qui se répandit dans tous les pays de l'Orient depuis les successeurs d'Alexandre, et plus tard dans tout le monde romain, fut celle des synodes ou églises. Les hellènes appelaient ainsi des associations de fidèles des deux sexes réunis sous l'invocation d'une divinité particulière. Ils célébraient en l'honneur de leur patron des fêtes à frais communs, ils essayaient de propager son culte; outre

les cérémonies publiques, ils se livraient à des pratiques secrètes où les membres de l'église étaient seuls admis. Les différentes églises dont il est parlé dans les épîtres sont des associations de cette sorte en l'honneur du Christ.

Julien, trouvant le clergé hellénique ainsi établi de temps immémorial, n'eut pas à le créer, mais à le réformer et à le régulariser. Il mit les hiérarques sous l'autorité des hiérarques provinciaux, dont il se réserva la nomination [1]. Il généralisa l'institution des moines et en annexa à tous les temples; voulant en faire des docteurs ès-sciences sacrées, il leur fit dépouiller les archives des temples, et exigea d'eux des manuels de divination, de théurgie et d'astrologie qui pussent servir de règle aux prêtres. Enfin il encouragea par des dons et des priviléges la fondation de nouvelles *églises* : encourager les hellènes dans des cultes spéciaux et secrets, c'était neutraliser l'action des prêtres chrétiens sur les femmes.

S'il s'éloignait de l'esprit des galiléens par le rôle qu'il donnait aux moines, il s'en éloignait encore plus par celui qu'il donnait aux femmes. A mesure que l'influence de la femme sur les sens de l'homme, et par conséquent son influence réelle dans la société, s'était accrue dans le monde grec, elle avait été moins estimée et on l'avait jugée moins digne de remplir des fonctions religieuses. Les prêtres galiléens de toute secte avaient obéi à l'esprit nouveau. Quoiqu'ils s'appuyassent partout sur les femmes, qu'ils commençaient par convertir afin qu'elles obtinssent au moins la neutralité de leurs maris et qu'elles élevassent chrétiennement leurs enfants; quoiqu'ils se servissent d'elles plus particulièrement pour accomplir les miracles sur les tombeaux des martyrs, qu'ils les montrassent au peuple agitées de saintes convulsions où la présence de la divinité était visible, racontant des songes merveilleux, rendant des oracles qui annonçaient le triomphe du Christ et la chute prochaine de ses ennemis, ils les avaient jugées indignes, par la faute d'Ève, de recevoir les saints ordres et ne leur donnaient pas de rôles dans la célébration des mystères. Julien, malgré son peu d'estime pour la femme en général, fut forcé par la tradition hellénique de maintenir la prêtresse à côté du prêtre. Il choisit des femmes instruites et d'un caractère ferme, qui sous Constance avaient résisté aux sollicitations et aux flatteries, puis plus tard aux menaces de

1. Chrysanthe fut celui de Lydie.

mort des prêtres chrétiens. Il leur recommande le célibat sans le leur ordonner. Pénélope, leur dit-il, est devenue immortelle pour sa fidélité à son époux : qui oserait mettre cette fidélité en parallèle avec la fidélité à un époux divin ? Toutefois, il ne semble pas avoir élevé la femme jusqu'à la dignité de hiérarque, prenant un moyen terme entre les chrétiens qui, ayant chassé les femmes du chœur, furent bientôt forcés de les remplacer par des eunuques, et l'ancienne organisation grecque qui leur donnait un rôle aussi important que celui des hommes.

Julien dut facilement trouver dans la société romaine, pour occuper les différents degrés de son clergé, des hommes d'une valeur égale à celle des prêtres galiléens, des hommes dont l'état philosophique et moral est assez bien représenté par celui d'Ammien Marcellin, l'historien à la fois enthousiaste et impartial de Julien, en qui plusieurs critiques modernes ont vu un chrétien parce qu'il professe les vertus et les maximes que nous avons pris l'habitude d'appeler chrétiennes. Il ne faut pas juger les prêtres hellènes par les reproches que Julien leur adresse. Voyez les exhortations des Pères : ils blâment sans cesse la tiédeur de leurs adhérents, au moment même où la ferveur des chrétiens a été la plus grande et où leur nombre augmentait chaque jour. Quelque zèle qu'on montrât pour les dieux, le souverain pontife trouvait qu'on n'en faisait jamais assez. Julien recommande à son clergé de pratiquer et de prêcher l'aumône, comme le plus sûr moyen d'attirer sur soi les faveurs célestes.

« Qu'on me montre, dit-il, un homme qui se soit appauvri par ses aumônes. Les miennes m'ont toujours enrichi malgré mon peu d'économie... J'en ai souvent fait l'épreuve lorsque j'étais particulier. En partageant avec les pauvres le peu que j'avais, je retirai des mains des usurpateurs la succession de mon aïeul. Donnons donc à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien, mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi : car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons. »

Cette charité de Julien était sincère, sa conduite de particulier l'avait prouvé ; il la devait non à son éducation arienne, comme on l'a dit, mais à l'esprit général du temps ; il avait en outre pour encourager l'aumône chez les hellènes des motifs de rivalité dont nous parlerons tout à l'heure.

Quant au culte, Julien adopta les nouveautés introduites par les chrétiens, tout en conservant côte à côte et intégralement l'ancien

culte. L'originalité des chrétiens avait été de confondre la basilique et le temple; l'originalité de Julien consistait à les maintenir distincts tout en donnant à chacune de ces deux formes du culte le plus de développement possible. Tout en se préoccupant de l'avenir, il ne voulait pas rompre avec le passé; dans les formes extérieures de la religion comme dans son dogme, il ne voulait pas briser avec la tradition hellénique.

Ce que les anciens Grecs appelaient un temple, ou plutôt une demeure sacrée, une demeure divine, n'était pas un seul bâtiment, comme les églises actuelles de nos villes, mais un tout fort complexe, le plus souvent situé hors de la ville, ou formant à lui seul avec ses annexes une petite ville. Outre le temple proprement dit, qui était toujours très-petit comparativement aux nôtres, ne renfermant essentiellement que la statue du dieu qui lui donnait son nom et un autel, divers bâtiments dispersés s'étendaient à l'entour. C'étaient des autels couverts ou en plein air, consacrés à d'autres divinités dont le culte était associé à celui du dieu principal, soit par nature, soit par des circonstances purement locales[1]; c'étaient des chapelles de famille, des chapelles où étaient conservées les reliques des héros, celle où siégeait l'oracle, les habitations de plusieurs prêtres et des suppliants, enfin les lieux où étaient placés les objets du culte, les oiseaux, les richesses sacrées, les dépôts que les fidèles mettaient sous la garde des dieux. Le tout était enfermé dans une vaste enceinte, le plus souvent fortifiée; sur la partie extérieure se trouvaient encore des autels banals pour les étrangers et pour tous ceux qu'une impureté quelconque exilait de l'enceinte sacrée. Tous ces bâtiments étaient généralement étagés sur une colline dont le temple occupait le sommet afin que de loin il frappât seul la vue. A mesure que les cités grecques devenaient plus florissantes, les temples s'enrichirent et s'agrandirent, on se mit à resserrer les annexes dans l'intérieur; des *ex-voto* et des statues de toute sorte furent rangés autour de la statue principale, d'autres autels à côté du maître-autel; mais le temple resta toujours un sanctuaire réservé aux prêtres, aux magistrats, aux citoyens qui y venaient sacrifier. Les jours de fête, la foule entrait seulement dans la première enceinte et restait en plein air. Quand le temple était hors de la cité, comme celui de Daphné, près d'Antioche, et celui d'Éleusis, cette enceinte sacrée présentait l'as-

1. Souvent ces autels prenaient eux-mêmes l'importance de temples.

pect d'un vaste jardin, qui avait souvent près d'une lieue de tour. Des escaliers de marbre, des simulacres de toute sorte, rappelant les idées et les cultes les plus variés, des bosquets en fleur la décoraient avec un grand luxe ; c'était là que se célébraient les danses sacrées et les repas en l'honneur des dieux.

En dehors de l'enceinte, le temple avait encore des dépendances considérables. C'étaient des bois sacrés d'oliviers, d'orangers et de figuiers qui servaient d'avenues pour arriver au temple, des eaux merveilleuses, renommées pour la guérison des maladies ou pour les qualités qu'elles donnaient à l'intelligence, de vastes pâturages où erraient en liberté les troupeaux du dieu. Là encore se dressaient des statues et des autels. Enfin, pour quelques temples privilégiés, la principale de ces annexes était l'endroit où se célébrait le mystère. On le choisissait d'ordinaire, non sur une hauteur comme le temple, mais dans un lieu bas, quelquefois dans une caverne, pour se dérober aux profanes. Plus tard, à mesure que le nombre des initiés s'accrut, on en fit des espèces de théâtres pouvant contenir un grand nombre de personnes ; bientôt on voulut les couvrir, on en fit des vastes hangars, puis on donna peu à peu à ces hangars un aspect monumental et on les transforma en basiliques.

Nous l'avons dit : à mesure que l'importance politique des Grecs avait diminué, l'importance et le nombre des mystères avait augmenté, mais jamais au point que la basilique fît disparaître le temple. Ce que les hellènes n'avaient pas fait, les galiléens voulurent le faire ; pénétrés de la sublimité de l'Incarnation et de la Rédemption, la représentation théâtrale de la mort et de la résurrection du Christ devint le fond de leur culte ; ils ne voulurent point d'autres solennités, et ils n'offraient plus d'autre sacrifice à la divinité que celui du Sauveur. Tant que les galiléens formèrent des sociétés secrètes, des *églises* dans le sens païen du mot, la basilique leur suffit ; outre la représentation des mystères, ils y pouvaient tenir leurs conseils et y instruire leurs cathécumènes ; mais, dès qu'ils s'accrurent en nombre et en puissance, depuis surtout qu'ils étaient devenus religion officielle, et que le culte, outre les cérémonies purement religieuses, dut présider à tous les actes importants de la vie civile, la basilique ne leur suffit plus.

Les basiliques d'alors avaient la même disposition intérieure que la Bourse de Paris ; non-seulement on n'y pouvait célébrer qu'une messe à la fois, dans le chœur, mais encore les basses messes n'exis-

taient point. Les messes, ou plutôt les mystères du Messie, avaient la même forme que le mystère d'Éleusis, que nous avons décrit au chapitre V; c'était un ensemble de cérémonies qui duraient plusieurs jours, et toujours une solennité extraordinaire. Les prêtres galiléens eurent beau multiplier ces sortes de représentations, en s'emparant de tous les sujets que pouvait fournir la vie de Jésus et de sa mère, ils purent à peine en trouver une trentaine; le reste du temps, c'est-à-dire plus de deux cents jours dans l'année, le culte dans la basilique chrétienne se réduisait à des chants de psaumes, à des sermons et des lectures en commun. Il n'était pas possible de lutter avec cette nudité contre la multiplicité et la majesté des cérémonies qui se célébraient dans les temples helléniques, et pour lesquelles les peuples du Midi ont conservé un goût traditionnel. D'ailleurs, dans la basilique primitive, rien ne correspondait à des cérémonies de baptême, de mariage, d'enterrement, et généralement à toutes les fêtes tristes ou gaies de la famille. Il fallut donc que les galiléens, qui avaient méprisé le temple, le refissent ou du moins inventassent quelque chose d'analogue. Ils y arrivèrent naturellement et sans dessein prémédité par le culte des saints tombeaux. Nous avons dit au chapitre III que l'importance de ce culte chez les galiléens était une conséquence naturelle de leur légende de l'Homme-Dieu, et que tant qu'ils furent persécutés, ce fut autour des tombeaux, dans des gorges et des souterrains qu'ils célébraient leurs mystères. De même que les basiliques étaient apparues dans le culte hellénique comme annexes des temples, elles étaient apparues dans le culte galiléen comme annexes des saints tombeaux. L'assimilation entre les tombeaux et les temples s'établit d'autant mieux, que très-souvent les tombeaux étaient d'anciens temples qu'au jour de leur triomphe les galiléens avaient envahis, et dont ils avaient chassé violemment le dieu pour mettre, au-dessus et derrière l'autel, la statue et les reliques du saint, nouveau patron de la cité. Plus ces patrons étaient d'ancienne date, plus le récit de leur vie terrestre devenait un tissu de miracles, auxquels s'ajoutait la longue liste de ceux qu'ils avaient faits depuis leur mort au profit de leurs anciens compatriotes et de tous ceux qui venaient visiter leurs tombeaux et les orner de riches offrandes. Dans ces tombeaux transformés en chapelles, on déposait sur l'autel des viandes et diverses provisions de bouche[1] qu'on mangeait ensuite en

1. Voy. *Saint Augustin contre Fauste*, XX, 21; il essaye de prouver que



commun, c'est-à-dire qu'on offrait au saint des sacrifices qui ne différaient point des sacrifices païens.

Dans l'enceinte qui entourait la chapelle, analogue à l'enceinte du temple que nous avons décrite, on plaçait les tombeaux des personnages dont la piété avait enrichi l'Église, et ceux de martyrs et de saints d'une dignité moindre. Cette enceinte était le théâtre de toute la partie superstitieuse et merveilleuse du galiléisme; les fidèles, agités par quelque violent désir qu'ils n'eussent pu accomplir par leurs propres forces, ou dévorés par une vague inquiétude, venaient en foule y dormir, après une longue privation de nourriture. Le saint leur apparaissait en songe, leur dévoilait l'avenir, leur dictait une règle de conduite, ou leur faisait quelque don qui leur permettait d'échapper à leurs ennemis ou de s'en débarrasser. Au réveil, beaucoup prophétisaient ou entraient en convulsions, surtout les femmes. Ces spectacles, où la foule encore païenne était admise, étaient la cause de nombreuses conversions. La plupart des mariages, des baptêmes, des cérémonies funèbres se faisaient aux saints tombeaux; là était aussi le théâtre de fêtes tout à fait païennes et de danses : dans le Midi, les tombeaux s'entourent rapidement d'une végétation si charmante, qu'ils sont des rendez-vous de promenades et de repas.

On voit que Julien, en conservant le temple distinct de la basilique, s'éloignait beaucoup moins qu'il ne semble au premier abord du culte chrétien de son temps. Si au moyen âge le culte des saints tombeaux se confond avec celui de la basilique, devenue cathédrale et entourée de nombreuses chapelles latérales dédiées aux saints, il faut attribuer cette transformation insensible, non à quelque influence propre à l'esprit chrétien, mais à diverses causes, parmi lesquelles se place la nécessité de mettre les fidèles à couvert dans les pays où l'hiver est long et rigoureux. Supposé que l'hellénisme eût triomphé en France, en Allemagne, en Angleterre, nous n'en aurions pas moins eu l'architecture romane, puis la gothique. Car il ne faut pas se figurer les temples que Julien voulait élever, et dont un règne de deux ans ne lui laissa pas jeter les fondements, comme des imitations du Parthénon; depuis longtemps la mode était changée, et les Romains avaient construit des temples à dômes. Les dômes plaisaient alors non-seulement dans l'empire, mais aux Indes et dans toute l'Asie supé-

c'est à Dieu et non aux saints que les chrétiens offraient ces sacrifices, et veut qu'on les réduise au pain et au vin.

rieure. Comme les saints tombeaux des chrétiens, les temples de l'hellénisme auraient rappelé les temples bariolés des bouddhistes. Au goût, à l'harmonieuse simplicité de la Grèce antique aurait succédé le monstrueux et le symbolique. Les frises extérieures auraient représenté, au lieu de calmes processions, des figures grimaçantes, des légendes bizarres, comme les bas-reliefs de nos cathédrales. Il faut en dire autant des statues en ronde-bosse placées sur les autels : sans doute les hellènes n'eussent pas brisé systématiquement, comme l'ont fait les chrétiens par fanatisme, les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, et un plus grand nombre d'entre eux seraient parvenus jusqu'à nous; mais les hellènes n'y auraient attaché aucun prix, ils les auraient peu à peu fait disparaître des temples, parce que depuis longtemps les belles nudités leur paraissaient indécentes et peu propres à exciter le sentiment religieux. Un grand nombre aurait péri par négligence; celles dont la matière était précieuse n'en auraient pas moins été volées et brisées. En moins de deux siècles, malgré le triomphe de l'hellénisme, les temples à deux frontons et à colonnes construits sur l'ancien modèle, les statues de beau style et de proportion non gigantesque auraient été remplacés par des édifices de style byzantin, par des statues habillées et peintes. Ainsi dans les arts, comme en philosophie et en poésie, le goût du moyen âge n'eût pas été sensiblement modifié par le triomphe de Julien. Mais Julien, au lieu de détruire et de maudire l'antique, l'eût enterré et scellé avec pompe et piété; et l'humanité, au sortir de sa longue hallucination, aurait pu le faire sortir moins défiguré de son tombeau.

Julien conserva dans les temples les oracles, bien qu'il avoue que de son temps les dieux en étaient avares. C'était du reste un mode de divination qu'il n'aimait pas. En haine des chrétiens, qui en abusaient près des sépulcres, et à cause de sa foi toute scientifique, il n'aimait pas ces convulsions, ces réponses à moitié inintelligibles, et surtout cette inspiration toute de hasard et de chance sur laquelle on ne pouvait régulièrement compter. Il préférait la divination obtenue d'après des règles qu'il croyait certaines, par le vol des oiseaux, les sorts, les tables astrologiques, les entrailles des victimes. Les prêtres hellènes, en consultant les livres que Julien avait fait faire par ses moines, pouvaient toujours rendre une réponse aux fidèles, et surtout, ce qui pour l'élève de Maxime était le point capital, ils pouvaient violenter les dieux en recommençant plusieurs fois les opérations et imposer leur volonté à l'avenir. Par ce seul fait que l'exercice de cette

divination demandait un profond savoir, l'hellénisme ne pouvait en user qu'avec modération, et Julien ne permettait les prédictions qu'aux hiérarques, ou à quelques prêtres célèbres par leur science hiératique.

Cette superstition établie systématiquement dans le sanctuaire, et qui au premier abord semble n'avoir pas d'analogue dans le christianisme, jette aujourd'hui beaucoup de défaveur sur la réforme religieuse de Julien. On ne réfléchit point que les réformateurs religieux vraiment intéressants et importants en histoire ne sont pas ceux qui ont, comme on dit, *devancé* leurs contemporains, mais ceux qui ont su donner aux croyances de leur époque la satisfaction la plus complète en même temps que la tendance la plus morale. Il ne s'agit pas, en cette question, de discuter si l'homme peut ou non, par certaines pratiques et certains agencements de syllabes, découvrir l'avenir, se mettre en communication avec les esprits, et les forcer d'obéir à ses ordres, mais si, au temps de Julien, la foi dans les opérations théurgiques était assez générale pour qu'il fût nécessaire de compter avec elle. Il n'y a point à hésiter sur la réponse : non-seulement une telle croyance était alors générale, mais universelle. Il n'y avait pas un homme distingué dans tout l'empire qui en fût exempt. Celle des galiléens ne se distinguait de celle des juifs, des gnostiques, des hellènes, qu'en ce qu'elle était moins scientifique, et que les plus ignorants parmi eux se mêlaient de prédire et de conjurer. Les ariens donnaient surtout dans les *songes*, et ils condamnaient la divination par le *vol* et les *sorts*. Athanase, au contraire, croyait que Dieu lui faisait connaître sa volonté par le *vol* et les *sorts* [1]. Julien se trouvait donc agir, sans s'en douter, avec une habileté supérieure en réglementant la théurgie et la divination ; il la maintenait dans des bornes étroites, en faisait une puissance entre les mains des sages et les empêchait de devenir nuisibles, tandis que les chrétiens, en ne les réglementant pas, en les abandonnant à la fantaisie ou à la supercherie du premier venu, en les considérant tantôt comme des dons de Dieu, tantôt comme des dons du diable, en ont fait la plus laide des plaies sociales et un prétexte constant de persécutions qui, jusqu'au milieu du dix-septième siècle, a frappé des victimes de plus en plus nombreuses.

1. Ce fut une des causes que le synode arien fit valoir quand il le déposa. — Voy. A. Marcellin, XV, 7, et Sozomène, IV, 10.

Julien voulait établir dans toutes les villes des basiliques pour les mystères helléniques, et en augmenter le nombre dans les cités qui en possédaient déjà. Ces mystères, tous différents les uns des autres par les détails et les noms divins qui y étaient prononcés, peuvent se classer cependant en trois espèces, correspondant aux cérémonies et aux légendes de Noël, de Pâques et de l'Assomption. La première espèce célébrait l'incarnation du Verbe dans le sein de la nature, la naissance du Sauveur et les bienfaits de son séjour sur la terre. Julien prit pour type le mystère de Pessinunte [1]. La deuxième espèce célébrait la mort, la descente aux enfers, puis la résurrection du Sauveur et les lamentations de la Mère des douleurs. Julien prit pour type les grandes Éleusinies. La troisième espèce, qui roulait d'ailleurs sur le même fonds de légendes et d'idées, célébrait plus particulièrement la nature, la vierge mère, le principe fécondé, la gloire de la déesse qui disait dans les mystères égyptiens : « Le fruit que je porte est le soleil [2]. » Elle célébrait la déesse des moissons, de l'agriculture, de l'enfantement, et aussi de la science. Julien prit pour type les mystères d'Isis et de Diane Éphésienne.

Outre ces mystères destinés à glorifier les trois principaux types divers de l'hellénisme, il y en avait une foule de petits en l'honneur des génies et des dieux intermédiaires, patrons des cités. A mesure que la fête d'une de ces divinités arrivait, on donnait la représentation théâtrale des légendes locales ou générales dont elle était l'objet, comme les galiléens le faisaient en l'honneur des saints. Les dieux intermédiaires de l'hellénisme sont analogues à nos saints, et Julien opposait les miracles qu'ils faisaient et les oracles qu'ils rendaient en certains lieux consacrés aux miracles des saints tombeaux.

Telle est, dans l'ensemble de son culte et de son clergé, la religion que Julien voulait opposer au galiléisme et que le temps lui permit à peine d'esquisser. Nous avons assez parlé, au chapitre III, de la théologie hellénique, identique d'ailleurs à la théologie chrétienne, pour qu'il ne soit plus besoin d'y revenir. Il nous reste à parler des moyens directs que Julien employa pour extirper le galiléisme et du genre de persécution qu'il fit subir aux galiléens.

1. Voy. au chap. IX les détails sur la légende de Pessinunte, et la manière dont Julien l'interprétait.

2. « Une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. »—Épître pour le jour de l'Assomption.

Ce fut d'abord par des écrits, où il essaya de les convaincre d'ignorance, de superstition et de mauvaise foi. Nous ne connaissons que des fragments de l'ouvrage qu'on appelle vulgairement la *Défense du paganisme*, et qui serait beaucoup mieux nommé : *Réfutation du judaïsme et du galiléisme;* mais comme Cyrille avait recueilli ces fragments dans tout l'ouvrage pour le réfuter, ils peuvent nous donner une idée juste de l'ensemble. Les arguments de Julien seraient peu capables d'ébranler un chrétien de nos jours, ils nous paraissent souvent bizarres, mais ils étaient merveilleusement propres à frapper les contemporains, dont l'état philosophique n'était point du tout celui des chrétiens actuels; ils ramenèrent à la religion paternelle beaucoup de chrétiens hésitants qui, sous Constance, s'étaient convertis autant par complaisance que par intérêt, et ils blessèrent profondément les Pères chrétiens. Il commence par attaquer le Pentateuque, qu'il attribue sans hésitation à Moïse, ce qui prouve que dès lors cette opinion était admise sans conteste. Selon Julien, l'infériorité du législateur des Juifs sur les législateurs des Grecs et des Romains lui vient de ce qu'il a mal connu la nature des anges ou dieux intermédiaires. Cette ignorance l'a mené à des impiétés et à des immoralités de toute sorte; le peuple façonné par lui a donc ignoré le droit, la morale privée, la douceur envers l'étranger, et, comme la connaissance des dieux intermédiaires est nécessaire pour s'élever à la conception de l'ordre dans l'univers, le peuple juif, qui n'a jamais connu le Cosmos, n'a pu avoir aucune idée de la proportion, de l'harmonie et de la beauté.

L'ignorance de Moïse en ce qui concerne les anges ou dieux intermédiaires éclate dès les premières pages de la Genèse; on voit qu'il sait leur existence, mais il ne possède sur eux aucun détail précis et n'en parle qu'en masse. Son récit de la création peut se réduire à ceci : « Le démiurge dit : que les choses soient; et les choses furent. » — Voilà qui était bien difficile à énoncer! Qui doute qu'en effet tout ce qui existe n'ait été engendré par un premier principe? Mais ce qui était difficile à dire, et ce que Moïse ignorait, c'est *comment* ce principe a agi pour créer l'univers, et comment, étant parfait et un, il a pu engendrer un monde imparfait et plein de diversité. Il fallait nous donner non la création en gros, mais tout le détail, comme le font les Grecs, et appuyer chaque fait de preuves tirées de la nature des choses; car, si l'on ne prend cette peine, on n'écrit que pour des enfants. Si Moïse l'avait prise; si, au lieu de maudire les étrangers,

il avait été chercher chez eux la science qui lui manquait, il n'aurait pas ignoré que la création du monde matériel présuppose dans l'ordre des causes la création d'un monde immatériel, des dieux et des génies. Il aurait raconté à son peuple comment le démiurge a fait sortir de son sein d'abord le Verbe, et ensuite tous les esprits, auxquels il a donné le gouvernement des diverses parties de la terre et du ciel. Il eût ainsi préservé son peuple de l'erreur qui l'a rendu l'opprobre des nations. Car Moïse, n'ayant point connu la distinction parfaitement nette qu'il importe d'établir entre le démiurge et les génies, a bientôt confondu le génie d'Israël avec le démiurge, et le génie d'Israël, flatté de cette erreur, a tout fait pour y entretenir le peuple préposé à sa garde. Un génie est sans doute un être supérieur à l'homme, mais il est encore plus éloigné du démiurge. Celui-ci est parfait, toujours identique à lui-même; il ne connaît aucune passion; un génie, au contraire, est jaloux des hommages qu'on lui rend, irrité de ceux qu'on rend à ses collègues, mal disposé pour l'étranger. Il y a d'ailleurs des génies de différents degrés, et celui d'Israël est un des plus infimes, à en juger par le peu de puissance qu'il a su donner à son peuple.

Moïse, convaincu que le génie d'Israël n'est autre que le démiurge, prête à ce dernier les sentiments les plus contraires à sa nature; il parle de son courroux, de sa vengeance, des massacres qu'il ordonne, et enfin du choix spécial qu'il a fait du peuple juif pour le diriger à travers les nations, comme si la Providence n'avait pas la même justice et la même affection pour tous les peuples. Moïse, inspiré par le génie d'Israël, ordonne à son peuple de ne point adorer les dieux des nations; et plus tard, les prophètes juifs, sans se laisser désabuser par tous les malheurs qui frappent Israël, déclarent que les dieux n'existent pas, hors le Dieu d'Israël.

— Voilà l'erreur infâme, l'idée d'exclusion et d'intolérance que les galiléens ont prise aux Juifs. Si elle vient à dominer dans l'empire, qui doute que les génies des diverses nations, que nous allions aujourd'hui dans nos prières, ne se tournent contre nous quand ils verront que nous n'avons d'hommages que pour un d'entre eux? Qui doute même que les dieux incapables d'envie, mais susceptibles de punir les offenses, qui contemplent sans cesse le Parfait, ces génies supérieurs que le démiurge n'a pas préposés à la garde spéciale d'une nation, mais qu'il a chargés de gouverner les célestes sphères et les affections de l'âme, ne cessent de nous envoyer leurs dons

quand nous ne les demanderons plus? Mars ne nous apprendra plus l'art militaire, et nous serons, comme les Juifs, vaincus et traînés en captivité; Minerve et Jupiter ne nous apprendront plus la justice et la politique, Apollon la musique, Cybèle et Vénus les secrets de la génération; Mercure ne nous introduira plus dans le monde des idées et des formes; vil troupeau sans lois, sans arts, sans sciences, sans espérance dans la vie future qu'une grossière résurrection de notre chair, nous n'aurons pour tout enseignement que le Décalogue dicté à Moïse par le génie d'Israël : *tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu ne commettras point d'adultère;* banalités de morale que nos pères, dès le temps de Romulus, avaient déjà écrites et commentées et qu'on trouve partout.

— Encore si ces galiléens, qui nous ont abandonnés pour exalter Moïse, suivaient sa loi; mais ils en retranchent et y ajoutent suivant leur fantaisie, de sorte qu'on ne peut avoir aucune foi en eux. Le culte des Juifs, tout pitoyable qu'il est, ne manque pas de grandeur dans ce qu'il a de commun avec celui de tous les autres peuples de la terre. Les Juifs ont toujours honoré les dieux par des sacrifices d'animaux, ainsi que de tout temps les hommes ont honoré les dieux; il est même dit expressément dans la Genèse qu'Abel est préféré à Caïn parce que celui-ci n'offrait à la divinité que des végétaux, tandis qu'Abel offrait des animaux. Néanmoins les galiléens ont cru devoir condamner ces sacrifices, et n'offrent à leurs dieux que du vin et des gâteaux. Moïse dit que Dieu faisait connaître sa volonté à Abraham soit par les entrailles des victimes, soit par l'état des astres [1], soit par le vol des oiseaux, et les galiléens condamnent ces pratiques chez les hellènes, bien qu'eux-mêmes s'y adonnent en secret.

— Enfin plusieurs usages des Juifs, tels que l'abstinence de certaines viandes, la circoncision, ils ne les suivent pas; bien que Moïse, qu'ils disent inspiré de Dieu, les ait pourtant ordonnés. C'est qu'ils s'inquiètent peu d'être conséquents pourvu qu'ils trompent et flattent le vulgaire. Pour réussir, ils modifient la loi à leur volonté. C'est, par exemple, ce qu'ils ont fait quand ils ont pris aux hellènes le dogme du Verbe et de la lumière incréée, quoique contraire à l'opinion de Moïse, qui dit constamment qu'il n'y a qu'un seul Dieu,

1. C'est ainsi que Julien interprète le passage où Dieu ordonne à Abraham de sortir de sa demeure et de regarder les étoiles.

et qui, lorsqu'il parle du Christ, loin de dire qu'il sera un dieu, dit que le Christ sera un prophète comme lui.

. . . .

Julien attaque encore les chrétiens par des arguments que beaucoup d'autres ont employés après lui et que je me dispenserai de répéter. Il essaye de montrer qu'ils ont rapporté au Christ une foule de passages qui ont trait, non pas au Christ, mais seulement à des circonstances particulières à l'histoire et aux mœurs des Juifs, et ensuite de prouver que les paroles des apôtres sont le plus souvent contradictoires entre elles et avec celles de Jésus, et que depuis les apôtres les galiléens ont encore ajouté à cette confusion; puis il s'écrie :

— Enfin, ces galiléens superbes qui refusent d'adorer les dieux, de se servir des différents moyens qu'ils nous ont donnés de prédire l'avenir et de le modifier, à quelle abjection ne sont-ils pas descendus ! Ce pouvoir qu'ils refusent aux dieux, ils l'accordent à des hommes ou plutôt à des cadavres. On les voit en foule aller dormir près des tombeaux, afin d'avoir des songes merveilleux dont ils prennent ensuite pour guides les prétendus enseignements, et c'est pour la plupart des galiléens tout le sérieux de la nouvelle religion.

Quelque sensibles qu'aient été les galiléens à ces attaques qu'ils ont essayé de réfuter pied à pied, et dont ils ont plus tard fait disparaître le texte, un autre coup que leur porta Julien les blessa davantage, et contribua plus que tout autre à faire de lui un monstre à leurs yeux. C'est la défense qu'il fit à tout galiléen d'ouvrir école et d'enseigner les auteurs classiques. Selon Julien, les hellènes seuls avaient besoin de parler purement la langue grecque, afin de pouvoir comprendre les anciens et trouver dans le passé des preuves à l'appui de leurs croyances; mais c'était une duplicité honteuse, un trafic contraire à l'honnêteté, de faire métier d'expliquer Homère, Hésiode, Démosthène, Platon, Aristote, quand on désapprouvait leur religion. Car, ou l'on présentait les mythes helléniques aux écoliers comme des fables puériles et des contes de nourrices, et alors le souverain pontife de l'hellénisme devait sévir contre de tels sacriléges; ou l'on en parlait d'un ton convenable, et alors on mentait publiquement. Il faut mesurer l'habileté de cette interdiction à la douleur et aux colères de saint Grégoire; tous les lettrés et tous les savants galiléens comprirent que c'en était fait du galiléisme si cette loi restait en vigueur pendant quinze ans, pendant le temps de former une nouvelle génération. Les seuls galiléens sérieux étaient ceux de la classe moyenne; le menu

peuple des grandes villes était tout prêt à retourner à l'hellénisme si l'ancienne religion venait à leur offrir les secours et les spectacles de la nouvelle. Or, les parents nobles ou de classe moyenne, mis en demeure de laisser leurs enfants ignorants ou de les envoyer aux rhéteurs hellènes, n'auraient pas plus hésité que par le passé, et Julien s'était arrangé de manière à confondre entièrement l'éducation et l'enseignement; ce qui n'avait pas lieu avant lui et ce que fit le clergé chrétien au moyen âge. Basile, instruit par un rhéteur hellène, n'en fut pas moins chrétien, et Julien, au contraire, instruit par un rhéteur galiléen, n'en fut pas moins hellène; mais Julien venait de changer entièrement la situation : il venait de transformer en prêtres hellènes tous les rhéteurs distingués; il leur ordonnait pontificalement de faire prendre en mépris à leurs élèves le christianisme, de leur montrer combien étaient illogiques la création et la fin du monde, impie le culte des saints et barbares les Écritures saintes.

Les galiléens ainsi convaincus d'ignorance et condamnés à l'ignorance, il leur restait une supériorité, comme parti religieux, que les hellènes n'avaient pas encore songé à leur enlever : l'organisation de leur charité, imitée de celle des Juifs. Jusqu'à Julien, les vivres à distribuer aux indigents, les hôpitaux et les asiles où ils étaient soignés dans les grandes villes ressortissaient au pouvoir civil, aidé par les particuliers riches; c'est ce système auquel sont revenues aujourd'hui toutes les nations civilisées. Sauf les jours de grandes fêtes où les indigents prenaient leur part des sacrifices, les temples n'étaient pas les lieux de distribution des secours, et les pontifes n'intervenaient pas spécialement dans la charité publique et dans la direction des hospices. Les pontifes galiléens, au contraire, avaient cherché, dès l'origine, à concentrer entre leurs mains les aumônes des fidèles, et, depuis que les empereurs protégeaient leurs sectes, les munificences impériales et les secours votés par les assemblées municipales. En outre, c'était chez les galiléens la coutume, fort louée et encouragée par les prêtres, que les fidèles et surtout les femmes de condition se rendissent chaque matin aux saints tombeaux avec des paniers chargés de vivres dont ils sacrifiaient une partie sur l'autel, et qu'ils distribuaient ensuite sous la direction des prêtres à tous les mendiants qui se présentaient. Cette charité avait l'inconvénient d'encourager les pauvres de profession et la fainéantise incurable des prétendus ermites, que Julien attaque si violemment

en d'autres circonstances; elle était en outre l'occasion de désordres[1], car les repas se faisaient en commun dans le saint lieu, contrairement à l'usage des Grecs, qui emportaient d'ordinaire dans leur demeure leur part des sacrifices; mais elle livrait aux galiléens et à leurs prélats tout le menu peuple des grandes villes, qu'ils soulevaient à leur gré contre les hellènes; c'était assez pour que Julien la fît adopter par son clergé. Il ordonna à ses hiérarques de suivre l'usage « des Juifs et de la secte impie des galiléens qui, dit-il, non-seulement nourrit ses pauvres, mais souvent les nôtres. » Il leur ordonne, en outre, d'établir dans chaque cité des hospices, « pour que, dit-il, les gens sans asile et sans moyens d'existence y jouissent de nos bienfaits, quelle que soit la religion qu'ils professent. »

Enfin Julien n'oublia pas le moyen le plus simple d'abaisser le galiléisme, c'était de mettre aux prises les uns avec les autres, par une tolérance affectée et sous prétexte de finir les différends, les innombrables sectes qui déchiraient l'Église, et le galiléisme avec le judaïsme, son ancêtre détesté. Mettre les chrétiens aux prises ne lui coûta que quelques frais de poste et la peine de les convoquer. Une fois les évêques réunis dans son palais, il les y enferma et leur signifia qu'il fallait que les persécutions que les diverses sectes s'infligeaient les unes aux autres cessassent tout à fait, et que chaque chrétien suivît sa conscience. Il savait bien ce qu'il faisait, dit A. Marcellin, « et que les chrétiens entre eux sont les pires des bêtes féroces. » En effet, tous ces prêtres qui se détestaient, forcés de passer plusieurs heures par jour côte à côte, pendant que Julien les interrogeait malignement sur leurs différends, oubliaient qu'on se moquait d'eux, et s'injuriaient avec ardeur. Julien frappait sur son tribunal, et s'écriait au milieu du bruit : Écoutez-moi, écoutez-moi, les Allemands et les Francs m'ont bien écouté.

Son projet d'opposer le judaïsme au galiléisme lui coûta plus cher et ne réussit pas aussi bien. Il résolut de reconstruire, dans toute son ancienne splendeur, le temple de Jérusalem :

« Il avait confié, dit A. Marcellin, l'exécution de cette entreprise à Alypius d'Antioche, qui avait jadis exercé dans les Bretagnes le pouvoir des préfets. Pendant qu'Alypius, secondé par le recteur de la

1. Le rigoureux saint Ambroise réduisit dans son diocèse cette pratique à des distributions de pain, parce que les dames de Milan s'enivraient. (Saint Augustin, *Confessions*, VI, 2.)

province, pressait activement les travaux, d'épouvantables globes de flamme, qui s'élevèrent de terre près des fondements, rendirent la place inaccessible aux travailleurs après avoir été fatals à plusieurs d'entre eux. Le terrible élément s'opposant toujours à la reprise des travaux, il fallut abandonner l'entreprise. »

Ce récit d'un des miracles fondamentaux du christianisme est évidemment le récit d'un hellène. A. Marcellin, qui lisait publiquement son histoire à Rome, sous le règne d'un prince chrétien, n'a pu passer sous silence un miracle de la religion officielle, mais il en dit peu de mots et passe sans réflexion à un autre sujet. Les chrétiens en parlaient avec plus de détails. Saint Grégoire de Nazianze affirmait que des Juifs, poursuivis dans les rues par les flammes, avaient voulu entrer dans une église chrétienne, mais que les portes, se refermant subitement, leur avaient opposé une résistance invincible. Il ajoutait qu'une grande croix lumineuse avait apparu au ciel; de plus, « tout homme chrétien ou hellène, qui racontait ou entendait raconter cette merveille, en découvrait aussitôt les traces, soit sur lui-même, soit sur son voisin, et voyait les habits de celui-ci ou les siens parsemés de signes qui surpassaient en beauté les plus belles broderies, et en variété les peintures les plus parfaites. » D'autres chrétiens avaient vu des feux tombés du ciel venir se joindre à celui qui sortait de terre; d'autres avaient vu briller pendant toute la nuit les broderies imprimées sur les habits. Beaucoup de Juifs terrifiés avouaient que le génie des galiléens était bien puissant et qu'il avait vaincu en cette occasion celui d'Israël. Julien était sur le point de commencer son expédition contre les Perses, quand il apprit avec mille variantes les miracles que le dieu des galiléens venait de faire en faveur de sa secte. Il s'emporta d'abord contre la pusillanimité et l'ignorance des juifs qui n'avaient su opposer aucun miracle à ceux des galiléens; il leur fit honte de leur décadence, en leur rappelant que Moïse était jadis sorti vainqueur de sa lutte contre les théurges égyptiens; puis il promit qu'à son retour de Perse il irait avec Maxime à Jérusalem exécuter des prodiges et des évocations qui feraient rentrer sous terre tous les génies protecteurs du galiléisme.

Le succès rapide des réformes de Julien, l'accueil que lui firent les différents peuples de l'empire dépassèrent ce que Julien lui-même avait espéré [1]. Toute la haute classe, qui s'était convertie au chris-

1. Lettre de Julien à Arsace, hiérarque de Galatie.

tianisme avec Constantin, retourna à l'hellénisme avec Julien. Le peuple des grandes villes, le seul qui eût eu à souffrir des empiétements des prêtres galiléens, soutenus par les empereurs et les eunuques, montrait partout sa joie. Les Égyptiens, auxquels Julien venait de rendre leur bœuf Apis, poussaient leur piété jusqu'au meurtre. Ceux d'Alexandrie tuèrent Georges de Cappadoce [1], pontife chrétien de cette métropole, qui, sous Constance, n'avait négligé aucune occasion d'augmenter les biens ecclésiastiques aux dépens des biens municipaux et de ceux des dieux. Il avait eu l'imprudence de dire en passant devant le temple de Sérapis : « Quand verrai-je à bas ce sépulcre ? » On le traîna par les rues et on le brûla. Julien écrivit aux Alexandrins une lettre sévère, mais qui se terminait par un pardon en faveur de Sérapis, occasion du désordre. Bien que Julien se fût interdit par habileté de verser le sang des chrétiens, sa piété était trop ardente pour ne pas être, comme celle de ses ennemis, empreinte de fanatisme, et cette émeute dut lui faire plaisir. Ceux qui l'ont peint comme un prince plein d'impartialité et de sang-froid l'ont bien mal connu. S'il pratiquait d'ordinaire le pardon des injures et l'aumône même envers les chrétiens, s'il a fait le plus souvent respecter leurs droits et leur a rendu justice exacte, s'il les a traités avec douceur, c'est que Jupiter le lui avait ordonné ; mais quand il avait le droit pour lui, comme dans l'affaire de Saint-Marc d'Aréthuse, où il s'agissait de faire rendre à cet évêque arien des terres appartenant aux dieux qu'il avait vendues, il appliquait avec joie la loi romaine dans toute sa rigueur. S'il fût revenu vainqueur de son expédition contre les Perses, il eût été amené fatalement à une persécution générale. Du jour où son clergé eût fonctionné régulièrement, pris de l'autorité et enlevé aux galiléens par ses largesses le menu peuple des villes, Julien eût été sommé par ses coreligionnaires d'accomplir son devoir de souverain pontife, de punir les chrétiens comme sacriléges et athées, et de les faire périr en cas de récidive. Mais cette persécution n'aurait point sans doute échoué comme les précédentes. Si les persécutions des autres empereurs n'avaient point empêché le nombre des chrétiens de s'accroître, c'est qu'ils frappaient les corps sans pourvoir aux besoins des esprits ; Julien avait pris l'ordre inverse ; sa religion donnait sur tous les points l'équivalent

1. Saint Georges. Il était arien, et ennemi personnel de saint Athanase qu'il avait fait chasser du siége d'Alexandrie.

du christianisme, excepté en ce qui touche au dogme de la fin du monde, dogme incompatible avec tout ordre social, du moment qu'on le prend à la lettre et qu'on attend la fin du monde du jour au lendemain, dogme que les chrétiens, désireux de fonder quelque chose de durable, commençaient à éluder en reculant la terrible échéance dans un avenir indéfini. Une persécution dirigée par Julien se fût donc accomplie dans les meilleures conditions pour le succès; l'extinction du paganisme par l'épée des empereurs chrétiens prouve qu'il est possible de supprimer une religion par la violence, pourvu qu'on ait su la remplacer en lui prenant tout ce qu'elle avait de bon.

Les habitants d'Antioche firent éclater le même zèle que ceux d'Alexandrie; cette métropole, qui la veille semblait toute galiléenne, parut le lendemain tout hellène. Quand Julien arriva pour la première fois dans leur ville pendant les fêtes d'Adonis, ils vinrent en masse à sa rencontre, comme autrefois ceux de Vienne : il était aussi pour eux un sauveur. Il fut obligé d'interdire par édit les applaudissements qui accueillaient son entrée dans les temples. L'enthousiasme des Antiochiens ne devait pas être de longue durée, car s'ils exaltaient en Julien le souverain pontife restaurateur de l'hellénisme ils ne devaient pas tarder à prendre en haine l'empereur aux mœurs rigides et aux décisions arbitraires.

(La suite à la prochaine Livraison.)

DES MÉMOIRES

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

AU TEMPS DES VALOIS

PAR CH. CABOCHE.

Soit que la renaissance rendît les hommes d'action plus sensibles aux plaisirs de l'esprit et répandît le goût des écritures, soit que les scènes, à la fois plus agitées et plus sérieuses, offrissent plus à voir, à réfléchir et à dire au milieu de contrastes plus saillants, soit enfin que dans les déchirements de la politique et de la religion l'homme se souciât davantage de l'avenir de son nom, les mémoires se multiplièrent au seizième siècle. Aucun ne se place au premier rang et n'efface les autres à titre de chef-d'œuvre; mais les mérites sont très-divers comme les intérêts mêmes qui les inspirent. Peut-être n'y a-t-il pas une cause, pas un accident de mœurs qui n'ait trouvé son écho. Aussi, pour essayer de donner une idée de cette variété infinie, j'imagine qu'en regard de la très-plaisante et joyeuse histoire de Bayard s'ouvre comme une galerie qui rassemblerait des crayons de ces livres. Là, le ligueur et le réformé, plus ou moins ardent selon les dangers ou les succès de sa cause; le royaliste du Valois et le royaliste du Bourbon, l'homme d'armes devenu par les souffrances et les passions du temps une espèce d'exécuteur impitoyable; le curieux attiré par l'intérêt du spectacle où se joue la destinée de sa foi politique et religieuse, et même l'indifférent entraîné dans la mêlée par le mouvement de son récit; je voudrais que chacun reprît son attitude et son action. Nous quittons sur le seuil du siècle l'image rayonnante de ce chevalier capitaine, de cette vie simple, franche, hardie et bonne. A l'autre extrémité, nous pouvons déjà voir briller par la grandeur de sa naissance, l'élégance de son esprit, les disparates étranges de sa fortune, la reine Marguerite qui se piquait, elle aussi, d'écrire ses mémoires *sans ornement aucun*.

I

MARGUERITE DE VALOIS.

Le livre qui se dit échappé à la plume de l'adroite princesse n'est qu'un caprice. Il commence, il est vrai, comme ses pareils, à l'heure où toute petite fille de quatre ou cinq ans, assise sur les genoux de son père, elle choisissait pour serviteur le marquis de Beaupréau, parce qu'il était plus sage, de préférence à celui qu'elle a appelé depuis le grand et infortuné duc de Guise, *qui voulait toujours être le maître;* mais il s'arrête tout à coup, sans raison, quand le lecteur, voyant enfin Marguerite à sa place dans la petite cour de Nérac, femme près de son mari, espère qu'elle va partager les espérances et la fortune de ce prince, qui furent bientôt celles de la France. Ce qu'elle a voulu nous dire est l'œuvre d'une après-dînée; ce qui lui restait à dire demandait cinq ou six journées : il paraît qu'elle n'a pas cru devoir les trouver dans les longues années de cette oisiveté voluptueuse et littéraire où son mari lui reprochait de consommer tant de vin dans son château d'Usson. C'est donc un caprice plein de réserves et de réticences, comme il convenait que fût un livre destiné à peindre une cour tout à la fois frivole, cruelle et politique. Dans de pareilles conditions, la réserve qui s'arrête, la discrétion qui parle et se tait à propos, les scrupules qui hésitent et se retiennent sont des traits aussi expressifs que l'impétuosité irréfléchie de la colère, ou la piaffe [1] présomptueuse des matamores. Voici une de ces trahisons involontaires dont je parle : en 1578, elle songeait à faire évader son frère, le duc d'Alençon, du Louvre où le retenait la jalousie de Henri III. Déjà elle s'était procuré une corde qu'elle avait fait introduire dans une malle de luth; tout était prêt et convenu, et la nuit avançait. Elle avait soupé seule avec sa mère, et allait se retirer pour mettre la main à l'œuvre, quand elle entendit M. de Matignon, un fin et dangereux Normand, qui prévenait Catherine : elle *entrouit*, dit-elle. Il est vrai aussi qu'elle y prenait garde et observait tout soigneusement. « Savez-vous ce que Matignon m'a dit? lui demanda la reine. — Je ne l'ai pas entendu, répondit-elle sans hésiter; » et comme sa mère lui témoignait qu'elle était instruite de leurs projets, elle se trouva en grande perplexité ou de

1. L'Estoile disait : le jeu, l'amour et la piaffe déshonorent et ruinent le meilleures maisons de Paris.

manquer de fidélité à son frère, ou de jurer contre la vérité. Elle fait donc cette singulière réflexion : « Comme Dieu assiste les bonnes intentions et que sa divine bonté opérait en cette œuvre, je composai tellement mon visage et mes paroles qu'elle ne put rien connaître que ce que je voulais, et que je n'offensai mon âme ni ma conscience par un faux serment; je lui dis donc[1]... » Elle ne fait pas un faux serment, elle fait seulement un mensonge.

Brantôme, qu'elle appelle bravement le maître de son esprit, et l'ami des plus galantes femmes et même des plus honnêtes, avait écrit sa vie pour son livre des dames illustres. Mais Brantôme avait commis quelques erreurs; il avait eu surtout un grand tort : il la louait avec trop de complaisance. Elle ne se reconnaît pas dans son portrait; elle reprend la tâche : qui peut mieux savoir la vérité, et qui y a plus d'intérêt? « Je louerais votre œuvre davantage, si elle me louait moins... C'est un vice commun aux femmes de se plaire aux louanges, je blâme mon sexe en cela, et n'en voudrais tenir cette condition. » A l'aide de ce badinage ingénieux qui se plaint d'être trop flattée, qui veut plus de liberté pour parler d'elle-même, qui réclame et retire en quelque sorte sa vie des mains de ses amis, au nom de la franchise et dit : ce sujet est à moi, je reprends mon bien; elle recommence le tableau, conduisant son esprit avec un art toujours maître de lui, quoiqu'il fasse l'ingénu et le naïf surtout dans ses étonnements et ses peurs. Elle dit si bien les choses qu'elle veut dire, avec tant d'apparence et d'agrément, que le lecteur séduit oublierait presque ce qu'elle veut cacher.

Je veux respecter cette continuelle profession de franchise qui semble prendre ses sûretés contre les indiscrétions; je veux oublier toutes les inconséquences et fautes graves qu'on peut lui reprocher, tout ce qu'on peut dire de sa vie véritable, le scandale et cet acte solennel où retrouvant la dignité que n'avait jamais eu la reine Margot, Marguerite céda à une autre de sa pleine autorité le titre de femme de Henri IV; je n'envisage que la princesse légère et politique, qui porte tout à coup un flambeau intelligent dans les conseils de Catherine de Médicis, et la cour très-fermée de ses fils et qui l'éteint tout à coup. La singulière condition de sa vie est déjà par elle-même une marque expressive de ce temps. Il est impossible à une femme, même à une princesse, d'avoir les sentiments plus enchaî-

1. *Mémoires*, p. 151; édit. de M. Guessard.

nés et les mouvements plus liés. On dirait que la politique a pris plaisir à charger d'entraves toutes ses affections, en lui imposant la dure condition de vivre dans une contradiction perpétuelle. Née catholique, et très-catholique comme elle le témoigne en plus d'un endroit, on la marie, *quoiqu'il lui fâchât fort*, à un prince chef des protestants. A Paris, elle assiste sans s'en douter à la Saint-Barthélemi, effrayée et peut-être menacée dans la vie de son mari de huit jours; à Pau, où elle passe quelques mois, il lui est permis d'entendre la messe dans une petite chapelle étroite, qui était pleine quand il y avait sept ou huit assistants; et encore y a-t-il souvent tumulte par l'empressement des gens du pays, et parce que le secrétaire de son mari s'y prête de mauvaise grâce. Sœur des derniers Valois, qui sentaient peu à peu s'éteindre leurs droits avec chacun d'eux, elle était devenue la femme du premier Bourbon qui en héritait; elle se voyait à la fois chargée des regrets et des espérances de deux familles qui se faisaient la guerre pour une couronne. A la cour de Paris, elle semble un ôtage contre les projets de la cour de Béarn, et à Pau, on l'accuse de trahir la cause du roi son mari pour servir ses frères. C'est ce qu'elle a très-bien exprimé au commencement de la guerre dite *des amoureux*, 1580 : « Voyant que l'honneur que me faisait le roi mon mari de m'aimer me commandait de ne l'abandonner, je me résolus de courre sa fortune, non sans extrême regret de voir que le motif de cette guerre fût tel, que je ne pouvais souhaiter l'avantage de l'un ou de l'autre que je ne souhaitasse mon dommage : car si les huguenots avaient l'avantage, c'était à la ruine de la religion catholique, de quoi j'affectionnais la conservation plus que ma propre vie. Si aussi les catholiques avaient l'avantage sur les huguenots, je voyais la ruine du roi mon mari! » Quelle fermeté d'âme, quelle dignité et quelle souplesse habile ne lui eût-il pas fallu pour marcher entre tant d'écueils! Y avait-il moyen d'être à la fois fille sous l'impérieuse Catherine, sœur avec ces petits princes jaloux qui conspirent tant qu'ils ne sont pas rois, et femme avec ce mari qui lui demandait de si honteuses complaisances? Dans ces *altères*, et elle s'en plaint souvent, elle demandait que Nérac fût tenue en neutralité, et qu'à trois lieues de là il ne se fît point de guerre.

Il semblait du reste qu'elle eût déjà pris les devants; car elle laissa toujours aller à leur gré les épreuves qui pouvaient demander de la

1. *Mémoires*, p. 161. Voir les mêmes idées exprimées page 87.

dignité et de la grandeur; et comme si elle se fût estimée heureuse d'échapper aux dangers et aux sacrifices de ses devoirs, contente d'un rôle secondaire, elle consentit à renfermer sa jeunesse et l'activité inquiète de son esprit dans les petites intrigues que permettait la situation de la cour, cherchant à satisfaire ses caprices et ses affections, toujours attentive aux intérêts qu'elle avait choisis, de toutes les fêtes, de tous les voyages et de toutes les conspirations. A voir avec quel plaisir elle décrit les bals, les courses, les litières qui la portent, le bateau où elle monte avec don Juan, le vainqueur des Turcs, l'éclat des entrées, le *triomphe des réceptions*, les anecdotes, les aventures frivoles et quelquefois touchantes, on dit tout d'abord : voilà une femme bien amusée des bagatelles qui éblouissent les yeux. Mais quand on regarde de plus près sous cette apparence légère et indifférente, il y a une pensée sérieuse; voyez plutôt l'observation qu'elle fait en passant, et la réflexion qui lui vient à l'esprit. Témoin ce voyage qu'elle fit seule, en son nom, aux eaux de Spa, sous prétexte de guérir l'érésipèle qu'elle avait au bras, n'ayant souvent, dit-elle, *de passe-port que l'espérance qu'elle avait en Dieu*, mais en vérité soutenue, portée, enhardie par l'ambition de faire un petit royaume à son frère qui s'impatientait de ne pas régner.

Elle décrit Liége, Huy, Spa, comme ferait un touriste de profession; mais elle pratique aussi les gens du pays, peuples et gouvernements, Flamands espagnolisés ou Flamands affectionnés à la France. Elle voit don Juan et son monde tout espagnol. Elle a même le bonheur de se trouver à Dinant un jour d'élection des bourgmestres, de haranguer de sa litière les électeurs quelque peu ivres et de leur faire entendre raison. Mais rien n'égale ce qu'elle trouve d'heureux, d'encourageant chez M. le comte de Lalain, grand bailli de Hainaut. Ce fut une semaine excellente qu'elle passa près de la comtesse qui, étant, comme les Flamandes, privée, familière et joyeuse, se lia d'étroite amitié en un seul jour : aussi agissait-on et parlait-on sans façon. A côté de ce petit tableau tout flamand où elle représente la comtesse donnant le sein à son enfant au milieu d'un grand repas, elle, dans un coin de la salle de bal, elle a de longs entretiens tout politiques. On parle du temps où ces provinces étaient à la France, on se dit qu'elles pourraient y revenir encore, qu'on y aime les Français, surtout depuis la mort des comtes de Horn et d'Egmont. « Plût à Dieu

1. *Mémoires*, p. 99.

qu'il prît envie au roi de France votre frère de racquérir ce pays qui est sien d'ancienneté : nous lui tendrions tous les bras. » La comtesse ne disait point ceci à l'improviste. Le roi, répondait Marguerite, heureuse de se voir ouvrir le chemin à ce qu'elle désirait, le roi ne peut rien, voyant son royaume divisé; mais le duc d'Alençon est brave, prudent, bon, reconnaissant surtout; *il honore, il chérit les gens d'honneur*... Que si mon frère s'établissait par votre moyen, vous pourriez croire que vous m'y reverriez souvent, étant notre amitié telle qu'il n'y en eut jamais, de frère à sœur, si parfaite[1]. Le passage est à lire; jamais l'ambition n'a parlé un langage plus simple, plus ingénu et plus vrai. Ce n'est pas l'ambition du politique qui est triste et sévère; c'est une ambition d'affection et de dévouement, ou plutôt c'est l'affection et le dévouement comme les pratique cette famille. Marguerite n'a jamais aimé autrement ses frères, pas même ce duc d'Alençon qui lui est si cher, qui lui parle avec une certaine exaltation bizarre, qui lui dit dans une de ses extases : « O ma reine, qu'il fait bon avec vous! Mon Dieu! cette compagnie est un paradis comblé de toutes sortes de délices; faisons ici nos tabernacles. » A la Fère, où il était venu en poste chercher les nouvelles de ce voyage ambitieux, la sœur est moins lyrique, et elle dit quelque part avec sang-froid : « Me voyant conviée par tant de soumissions, je me résolus de l'aimer et d'embrasser tout ce qui le concernait. » Elle le fit du reste avec une grande fidélité, partageant ses désirs et ses injures, le couvrant de sa parole, promettant et mentant pour lui, s'affligeant de le voir toujours tenu en captivité à la cour, tantôt lui prêtant des vêtements de femme et son coche pour sortir, tantôt accommodant de ses mains une corde avec un bâton à une des fenêtres du Louvre pour faciliter encore son évasion; et quand elle le voit en bas, se troublant jusqu'à se pâmer, en femme, en sœur qui aime véritablement.

Puisque nous voici en si bon train d'indiscrétion, il faut bien voir ce qu'étaient les différents membres de la famille de Catherine de Médicis. Aussi bien il y a un autre frère dont la princesse parle beaucoup, et ce frère est roi. Par là, ses Mémoires tout particuliers touchent à l'histoire. La première scène où nous les trouvons tous les deux se passe au château du Plessis-lez-Tours; c'était à réjouir l'ombre de Louis XI, si elle se souciait encore de ses anciennes préoccupations. A la veille des batailles de Jarnac et de Moncontour,

1. *Mémoires*, p. 12.

la reine mère s'était avancée jusque-là avec le roi Charles IX; et le duc d'Anjou, le héros du moment, avait voulu faire hommage à son frère de sa victoire. Il ne faisait rien, il ne disait rien qu'il ne fût prévenu par l'admiration. Ce premier éclat de la victoire, de la jeunesse et de la beauté qui florissait en lui a vivement frappé l'imagination de Marguerite : elle ne fut pas la seule ravie. « Ce qu'en ressentait ma mère, qui l'aimait uniquement, ne se peut représenter par paroles... et à toute autre qu'à elle, de l'âme de laquelle la prudence ne désempara jamais, l'on eût aisément connu le transport qu'une si excessive joie lui causait. Mais elle, modérant ses actions comme elle voulait, montrait apertement que le discret ne fait rien qu'il ne veuille faire, sans s'amuser à publier sa joie... » prit seulement ce qui concernait les faits de la guerre pour en faire délibérer. A quelques jours de là, on se promenait dans le parc. Le duc d'Anjou prit sa sœur à part dans une allée, et lui parla de l'amitié et de la bonne volonté que la nourriture leur avait données l'un pour l'autre. « Nous avons été jusqu'ici naturellement guidés à cela sans aucun dessein, et sans que telle union nous apportât aucune utilité que le seul plaisir que nous avions de converser ensemble. Cela a été bon pour notre enfance; mais à cette heure, il n'est plus temps de vivre en enfants, » il a de belles et grandes charges qu'il tient de Dieu et de la reine; mais il craint que l'absence ne lui nuise. Le roi son frère est toujours près d'elle : il la flatte, il lui complaît en tout; s'il devenait ambitieux, s'il ne s'amusait plus à la chasse, s'il prenait goût à la guerre, mieux vaudrait mourir. « En cette appréhension, je trouve qu'il m'est nécessaire d'avoir quelque personne très-fidèle qui tienne mon parti auprès de la reine ma mère. Je n'en connais pas de si propre comme vous, que je tiens comme un second moi-même. Vous avez toutes les parties qui s'y peuvent désirer : l'esprit, le jugement, la fidélité. Pourvu que vous me vouliez tant obliger que d'y apporter de la subjection, vous forçant d'être toujours à son lever, à son cabinet, et à son coucher, et bref tout le jour... Perdez cette timidité... vous ferez beaucoup pour vous et pour moi... »

Ce langage me fut fort nouveau, dit-elle. D'ordinaire ce qui est nouveau surprend le naturel, excite une première surprise, vive, franche, irréfléchie. Pour Marguerite, la surprise n'est pas naïve. Elle se souvient donc, dans son étonnement, de Moïse, et peu s'en faut qu'elle ne s'écrie : « Que suis-je, moi ? » Mais elle se remet aussitôt, « trouvant en moi ce que je ne pensois qui y fût, des puissances

qui auparavant m'étaient inconnues... Ces paroles me plurent, et me semblait à l'instant que j'étais transformée et que j'étais devenue quelque chose de plus que je n'avais été jusqu'alors; » et peu à peu son âme s'ouvrant à la vie, dédaignant ce qu'avait aimé son enfance, la danse, la chasse, les compagnies de son âge, comme choses frivoles et vaines, elle promit tout à ce cher frère, ses yeux, ses oreilles, son silence et sa soumission. Catherine aussi l'adopta, charmée sans doute d'avoir entre l'ambition ombrageuse de son fils et ses propres desseins un instrument qu'elle pût former et manier à son aise. « Rendez-vous sujette auprès de moi, lui dit-elle, et ne craignez point de me parler librement, car je le veux ainsi[1]. »

Cependant Marguerite n'aima jamais, même avec ambition, Henri III. Il lui avait été aux premiers jours de leur enfance un mauvais frère, qui la menaçait toujours de la faire fouetter par sa mère, qui lui jetait ses Heures dans le feu, et lui donnait à la place des prières huguenotes, n'étant pas lui-même éloigné de l'hérésie. Il lui semblait que sa vue même lui était pénible et de mauvais présage : c'était de la superstition; mais enfin, à le voir quand il revint de Pologne, le frisson la prit même au milieu d'une grande foule et par une grande chaleur; et, en effet, elle trouva toujours en lui une espèce d'ennemi disposé à l'outrager, à écouter de méchantes langues et à l'accabler d'injures; un prince possédé par de jeunes seigneurs, hardis et effrontés sous son nom qui composaient autour de lui un conseil de Jéroboam, un tyran qui faisait garder le Louvre avec tant de défiance qu'on regardait au visage tous ceux qui franchissaient le seuil. Il perdait beaucoup quand elle le comparait avec le duc d'Alençon, espèce de persécuté triste et mélancolique avec des élans d'extase. Peut-être a-t-elle vraiment aimé ce dernier; peut-être n'aimait-elle que Bussy d'Amboise, qu'elle voyait avec tant de complaisance auprès de lui; peut-être dans Henri III haïssait-elle surtout son favori du Guast qu'elle accuse sans cesse de la poursuivre de ses calomnies.

Au-dessus de ces ambitions secondaires, il faut placer Catherine de Médicis. Il y aurait plus d'un trait à recueillir pour peindre ce génie toujours maître de lui, et qui n'a jamais eu d'abandon ni d'oubli qu'un jour dans un violent accent de fièvre; mais en rassemblant dans un même portrait tous les mots profonds que laisse échapper sa fille selon qu'elle s'en vit caressée, abandonnée et presque maltraitée,

1. *Mémoires*, p. 12-16.

on gâterait ce qu'elle a voulu faire. Dans ces Mémoires, et je crois, dans la cour des princes ses fils, Catherine était partout; elle ne faisait sentir sa présence nulle part; un portrait lui donnerait plus de place qu'elle n'en voulait avoir. Il lui suffisait, en somme, de faire prévaloir sa volonté; d'être là, selon le besoin du moment; de jouir des victoires du duc d'Anjou en bonne mère *qui ne vit que pour ses enfants*, surtout quand ses enfants ne vivent que pour elle; de voir venir à elle, se conformer à sa volonté, se réfugier en quelque sorte sous son génie Charles IX, pour *garantir sa personne des huguenots par les catholiques*, et d'emporter comme par surprise l'ordre de l'exécution sur les hésitations du roi, qui aurait voulu pouvoir sauver Téligny, La Noue et La Rochefoucauld; de chercher à pacifier, ou du moins à adoucir les rivalités de ses enfants; d'apaiser Marguerite captive et aigrie; de surveiller les emportements de Henri III, quand la nuit il allait, comme un vrai chevalier du guet, avec mille menaces à la bouche, fouiller le lit de son frère, et là, à demi vêtue d'un manteau de nuit, qu'elle avait jeté à la hâte sur ses épaules, d'empêcher qu'il ne fît quelque tort à sa vie; de *rhabiller* toutes les rivalités, toutes les haines sans cesse renaissantes avec plus d'inquiétude et plus d'affliction qu'on ne croit; enfin d'avoir des heures de compassion, sinon de tendresse et de naturel, pour cette fille qu'elle savait au besoin abandonner si froidement aux plus cruels hasards, et lui dire à propos, comme pour la consoler de la méchanceté des brouillons : « Ma fille, vous êtes née dans un temps misérable. » Les caractères, les événements n'ont rien perdu de leur vérité parce qu'ils semblent moins grands dans ces Mémoires que dans l'éloignement où notre imagination les replace. La Saint-Barthélemi se résout et s'exécute en une même nuit; mais dans ce qui précède et ce qui suit ce conseil étranglé, où un malheureux roi, très-soumis à sa mère, croit sauver sa vie, quelle sombre politique, quel mélange de sang-froid et d'emportement? Et bientôt dans cette chambre de Catherine, dans celle de Marguerite, quelles alarmes et quelles scènes! La ligue naissante ne tient que peu de place, une page à peine; mais tout d'abord Henri III en conçoit un dépit jaloux : il dit à son frère avec vivacité qu'il y va du hasard de sa couronne et de la religion catholique; qu'il faut se hâter de mettre son nom avant tous les noms, et s'emparer de cette arme redoutable, afin de ne pas se voir bientôt effacé; et de ce jour, ce prince faible et violent, qui se faisait jadis un jeu de tourmenter sa sœur au nom des idées nouvelles, ne parle plus que

d'*exterminer cette misérable religion qui a fait tant de mal.* Enfin, ces princes toujours jaloux, qui se trompent les uns les autres; ce Henri de Navarre, frivole et aventurier, qui change et rechange de religion, et ne semble pas encore se douter de sa destinée et de lui-même; ces mignons insolents et leurs railleries amères; ces bals où on danse par ordre, où on se montre avec des vêtements de fête, et avec des cœurs et des visages irrités, parce qu'il est plus facile de changer d'habits que de sentiments; ces embrassades à la pantalonne, comme on disait, et ces réconciliations italiennes, qui paraissaient plaire à la reine mère, mais qui affligeaient les sages perdus parmi cette bande de fous, tout cela, c'est la vraie vie de cette cour. Les rois sont passés, chantait le peuple dans la rue avec un certain dédain; les rois passaient en vérité avec leur misérable cortége de favoris voluptueux, de femmes élégantes, hypocrites et corrompues.

Ainsi commence et ainsi s'achève le siècle : d'abord la chevalerie ardente et généreuse va bravement s'ensevelir à Ravenne et à Pavie avec honneur; à la fin, les mœurs italiennes, plus pernicieuses encore que nos défaites, ont changé notre caractère; l'impétuosité naturelle à notre humeur, étouffée dans un étroit théâtre, enchaînée par le luxe corrupteur d'une civilisation hâtive, s'agite en elle-même et se consume dans de stériles ou sanglantes intrigues. Bussy, un duelliste, un piaffeur, qui sait un peu plus qu'un autre mépriser sa vie et celle des favoris ses rivaux, tient la place de La Trémouille et de Bayard; il brille au Louvre, dans un bal, dans une aventure de nuit, dans une rencontre ou une surprise. Il est rayonnant encore dans les souvenirs trop complaisants de Marguerite. Entre ces deux extrêmes et ces tableaux si différents, que de livres à placer! combien d'indiscrets et de passionnés ont mis leur plume au service de leur humeur et de leur cause! On a dit : « C'est dans Montluc, Brantôme, d'Aubigné, Tavannes, La Noue, etc., que l'on se fait une idée des Français au seizième siècle. Le style de ces auteurs contemporains en apprend autant que leurs récits [1]. » Nous n'oserions répéter avec l'illustre académicien qu'on pourrait donner sans scrupule Thucydide pour des Mémoires authentiques d'Aspasie ou d'une esclave de Périclès; mais à part la hardiesse paradoxale de cette vivacité, nous le remercions d'avoir si bien pensé d'ouvrages dont nous aimons à faire valoir le mérite. Encouragés par son suffrage, nous continue-

1. M. Prosper Mérimée, Préface de 1572.

rons à rechercher combien ces écrivains de leurs propres souvenirs trouvaient alors dans leur vie de ressources, dans leurs passions d'intelligence, dans leurs dangers d'éloquence pour saisir et peindre ces images fugitives des mœurs que le temps emporte avec lui et que la science et l'imagination retrouvent si rarement. Voici d'abord les plus fiers, ceux qui ne relèvent que de Dieu et de leur épée. Ils éblouissent par le mouvement et le bruit : il faut d'abord se mettre en règle avec de tels esprits.

II

TAVANNES.

Il y a eu deux Tavannes célèbres et auteurs de Mémoires : l'un mort en 1573, homme d'action, a pris part à tous les grands événements et à toutes les passions qui ont agité son temps. Il a été tour à tour au nombre des captifs de Pavie, des vainqueurs de Cérisoles, des héros de Jarnac et de Moncontour, et, devenu maréchal de France, il a assisté au conseil où se résolut le massacre des protestants. Après tant d'épreuves, il avait laissé le récit incomplet de quelques parties de sa vie; l'autre, mort après le siége de La Rochelle, ligueur malheureux, mais ardent et docte, a repris dans l'impatience de la solitude les notes écrites par son père, et les a chargées à son tour de ses ardeurs et de son érudition. Ne cherchons pas à les reconnaître ni à les distinguer : une même passion les confond. Quel homme, du reste, que ce catholique intrépide, tel que le fils le représente avec respect, qui, se confessant à haute voix en présence de sa famille, ne s'accuse pas d'avoir approuvé la Saint-Barthélemi dans le conseil où elle fut résolue! Ce n'est pas oubli, ce n'est pas dissimulation : il se trouve prêt à mourir l'esprit parfaitement tranquille. Que voulez-vous? il a été d'avis du massacre, il n'a point changé depuis : « Malheur à ceux qui changent, » dit-il quelque part. Il n'avait pas demandé les tristes excès qui se commirent, au contraire, il avait fait ses réserves pour l'innocence des uns et la vieillesse des autres. Son avis n'était pas l'effet d'une passion qui n'eût pas ses raisons et même ses précautions; mais *l'arc était tendu à la ruine ou à l'établissement des huguenots*. Si ces adversaires ne périssaient, ils devenaient les maîtres. Ils ont péri; et le conseiller a dormi d'un paisible sommeil. *Ce coup lui a toujours paru franc de blâme devant Dieu comme devant les hommes.*

Tel est l'intérêt singulier qui s'attache aux souvenirs de ces violents : ils irritent, ils étonnent, ils prennent notre curiosité, comme font certains personnages de la tragédie. Ils ont traversé de mauvais jours, pris part à de sanglantes résolutions; et ils viennent en réclamer la responsabilité avec une confiance qui n'a d'égal que leur rigueur même. De tels caractères, si énergiques et si raisonneurs tout à la fois, ne faisaient pas toujours des conseillers sages, ni des serviteurs commodes : et quand ils se mêlent d'écrire, ils ne sont pas gens à faire volontiers le sacrifice de leur humeur. Tavannes a la parole vive et le jugement hardi, j'allais dire passionné. Il a mis son bras au service de quatre rois, il les a défendus au péril de ses jours. Il leur est encore dévoué dans ses Mémoires; mais il prétend bien garder aussi le droit d'en parler avec son indépendance ordinaire. Montaigne disait que les mémoires ne jugeaient pas. Ces présomptueux sembleraient presque donner un démenti à cette opinion. Mais après tout, ils ne parlent qu'en leur nom. S'ils sont hardis, tranchants, s'ils distribuent des louanges et des critiques, s'ils assignent des rangs, c'est à leurs risques et périls. Voici quelques traits échappés à l'humeur des Tavannes sur les rois que, père et fils, ils avaient si impitoyablement servis. Trois actes honorables donnèrent à François Ier le nom de Grand : la bataille de Marignan, la restauration des lettres, la résistance qu'il fit à toute l'Europe... Mais il élevait les gens sans sujet, s'en servait sans considération, leur laissait mener la guerre et la paix pour se décharger. Les femmes faisaient tout, même les généraux et capitaines; d'où vint la variété des événements de sa vie, mêlée de générosité, qui le poussait à de grandes entreprises, d'où les voluptés le retiraient au milieu d'icelles... Pourtant le vainqueur d'Allemagne, d'Asie, d'Afrique, de Gueldres, des Turcs a fait naufrage en France avec deux armées[1]... Henri II a été plus heureux que son père, *pour avoir de bons généraux :* mais il a fait la paix, et la paix avec l'Espagne; et surtout en donnant et en ôtant imprudemment sa faveur aux Guises et aux Montmorency, il a créé les partis et les divisions; il a vécu esclave de la duchesse de Valentinois, et il a fini d'une mort brutale, qui a couronné *sa vertu plus corporelle que spirituelle.* Cette grande plaie du siècle, le règne des femmes et des favoris, la division de la cour, la lutte des grandes familles, personne n'a mieux vu ce mal, ni plus accusé, ni plus poursuivi de ses plaintes

1. *Mémoires de Tavannes,* t. XXIII, p. 407, collection Petitot.

et de ses railleries. *Heureux*, disait-il, *qui vit sous un état certain.* Heureux qui n'a à flatter ni la femme en crédit, ni le favori dominant, qui ne se voit obligé pour obtenir le prix de sa fidélité ni à courir les heureux, ni à précipiter ceux qui tombent, ni à trahir ceux que la fortune abandonne. Pour lui, homme tout d'une pièce, il ne sait ni deviner, ni suivre les caprices de la faveur. Il a laissé sous ce rapport un petit tableau qui étincelle de colère, de dédain et de sens : c'est une ébauche, négligée et écrite en courant, mais ce n'en est que la plus franche expression de ses sentiments. Il veut montrer comment à l'avénement de François II on se disputa ce règne d'un moment[1].

« Le nouveau roi met en crédit ces messieurs de Guise, oncles de sa femme : la reine mère, ambitieuse et craintive, se joint à eux, sous promesse que tout se ferait par son avis. Toute la cour change à la disgrâce de M. le connétable de Montmorency : la reine mère lui reproche qu'il avait soutenu madame de Valentinois, et que si Dieu ne lui eût donné des enfants, ils l'eussent renvoyée à Florence. L'alliance d'Aumale maintient la duchesse de Valentinois, qui, prudente, s'était alliée aux deux grandes faveurs contre tous événements, et principalement appuyée du connétable, non sans soupçon d'amour illicite : elle rend les pierreries de la couronne, conserve son bien et se retire de la cour. Messieurs de Guise mènent le roi au Louvre, prennent l'occasion, laissent le corps du mort à ceux qui en avaient possédé l'esprit... Le connétable sent son mal : vieux courtisan réduit, il plie au vent... Tout suit, tout crie : Vive Guise! »

Ces divisions ambitieuses qui ôtent toute pudeur, qui prennent l'occasion, qui s'emparent de la personne du roi vivant, et laissent à qui voudra le corps du roi mort, ces révolutions de cour, soudaines, capricieuses, intéressées, où Catherine triomphe de sa rivale, et Guise de Montmorency, arrachaient à L'Hôpital et aux sages de vertueuses paroles. Tavannes s'irrite, il voit le mal avec intelligence et en parle avec colère et dédain. C'est que rien ne blessait plus son naturel entier que ces marchés de la politique et de la faveur, à ce moment surtout où il revenait d'Italie, fier d'avoir échappé à la protection des deux maisons rivales. Le gouvernement qui caresse les partis, les met aux prises, et les tient en respect l'un par l'autre n'est pas son gouvernement. Et il ne hait rien tant que la maxime : diviser pour régner. « Autant vaudrait vouloir faire du blanc avec du noir. »

1. *Mémoires de Tavannes,* t. XXIII, p. 256.

Certes, c'est là une étrange disposition pour un homme qui met son cœur et son bras au service des fils de Catherine de Médicis et de leur mère. Aussi cette condition lui donne-t-elle plus d'un mouvement d'impatience, qui pique son humeur. Il voudrait chasser les femmes du pouvoir, et, pour abattre leur autorité, il imagine des moyens qui paraîtraient étranges à de moins passionnés. Au commencement de sa fortune, un jour que la reine Catherine se plaignait à lui de se voir éloignée des affaires et de son mari par la duchesse de Valentinois, que propose-t-il? Pour lui, dût-il être puni de mort, il couperait le nez de la rivale. Sans doute, il espérait que du moment qu'elle serait laide, elle ne serait plus puissante; comme Pascal qui disait avec son ironie ordinaire : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Mais le nez de la duchesse demeura ce qu'il était, et son empire aussi; la reine sut attendre et pourvoir à sa propre fortune[1].

Ce qu'était cette femme aux yeux de Tavannes, il l'a dit en deux mots : il la trouve ambitieuse et timide; ambitieuse avec ses fils qu'elle presse et accable de son autorité, de ses services; qu'elle poursuit de ses regards et de ses reproches. « Vous vous cachez de moi qui suis votre mère, dit-elle à Charles IX, comme ferait Agrippine; » timide avec les résolutions terribles que voudrait lui suggérer le serviteur cruel. On le comprend bien : ces conseillers de violence trouvent toujours lâches et hésitants ceux qui doivent porter le poids et l'horreur d'une rigueur qu'ils désirent. Mathan accuse Athalie de faiblesse. Tavannes fait le même reproche à Catherine : « Elle flotte entre paix et guerre, et comme femme, elle veut et ne veut pas, hange d'avis et rechange en un instant. » Était-ce bien de la timidité, quand il s'agissait de la Saint-Barthélemi? Cela pouvait paraître ainsi à un homme qui avait pris si bravement son parti.

Mais, grâce à Dieu, il n'était pas toujours monté à ce ton d'homme tragique : et voici deux paroles qui montreront qu'il avait aussi ses intermittences. L'une est d'une délicatesse malicieuse, l'autre est d'une beauté sévère et tendre; l'une et l'autre s'adressent à des femmes et ont des femmes pour objets. Si l'une paraît d'un malveillant, l'autre la fera pardonner. La reine mère lui demandait un jour comment elle pourrait *savoir le cœur* de la reine de Navarre, qui devenait la belle-mère de sa fille; il se rit et répondit : « Entre fem-

1. Collection Petitot, t. XXIV, 184.

mes, commencez par la mettre en colère, et ne vous y mettez point. Vous apprendrez d'elle, et non elle de vous[1]. » Enfin, quand il se vit sur son lit de mort, et qu'il eut tout disposé pour ses funérailles, il fit appeler sa femme et lui adressa ces derniers mots, comme aurait pu faire Brutus à Porcie : « Que te dirai-je? sinon que tu es des plus femmes de bien du monde; ce n'est pour t'admonester, mais pour te dire adieu que je t'appelle[2]! »

Gaspard était donc dévoué et raisonneur; Jean son fils continua sa vie et son caractère, mais les choses avaient changé. Attaché à la Ligue, et tenu à l'écart par Henri IV sur le conseil de Biron, qui depuis... il fut condamné à voir les succès et la gloire d'une cause qu'il avait combattue. Et enfin, après avoir été quatre fois prisonnier, trouvant un gîte dans le château de Sully, il compose avec les souvenirs de son père et ses propres colères cet étrange livre, permettant à sa plume tous les caprices et toutes les courses qu'elle peut vouloir. Ancien et moderne, sacré et profane, religieux, politique ou moral, tout lui est bon. Il est docte comme l'avaient été les gens de la renaissance, et il reproche à la renaissance d'avoir fait des ambitieux et des Brutus. Entre deux événements, qu'il se hâte de raconter d'un style heurté et vif, il moralise sur le suicide que se permettait l'antiquité, ou sur le droit qu'a tout prisonnier de ressaisir par tout moyen sa liberté : privilége dont il usait. Il est plus mécontent que triste, et se dédommage comme par dépit de n'être pas en faveur : heureux qui ne connaît pas les rois! plus heureux ceux qu'ils ne connaissent pas! Et cependant tout n'est pas à dédaigner dans cet amas de réflexions, fruit de sa colère et de ses lectures. Son humeur déclamatoire n'a pas étouffé une certaine originalité de boutades. Comme son temps où tout est confusion, il est vrai et faux par caprice et par imitation, et dans les écrits confus de son imagination et de sa science, il a des saillies de raison et de jugement comme les plus sages et les plus habiles. Ainsi les exécutions des conjurés d'Amboise avaient causé la douleur et la mort du chancelier même qui les avait ordonnées : le sens bouffon de Rabelais, l'humeur indulgente de Montaigne avaient devancé la pratique du temps, et demandé moins de rigueur et plus de netteté dans les allures de la justice. Tavannes à son tour parle ainsi de la torture : « Les gehennes

1. Collection Petitot, t. XXV, 194.
2. *Id.*, t. XXV, 428.

sont cruelles et incertaines; la seule crainte fait avouer des crimes non commis[1]. » Plus sérieux que le juge Bridoie, il voudrait voir brûler les gloses et chicanneries romaines, pour ne plus laisser que cinquante feuillets de papier, où serait contenu tout le droit : sur les collecteurs d'impôts, receveurs généraux et particuliers, trésoriers de l'ordinaire et de l'extraordinaire, trésoriers de l'épargne, président, intendant, superintendant, contrôleurs et chefs de finances, cour des aides, chambres des comptes, bureaux des trésoriers, élus de pays, sur ce qu'il s'est déjà égaré de la fortune publique avant que tous n'aient signé[2], il trouve des paroles de mauvaise humeur qui charmeraient Sully et Colbert : « La diversité des levées, dit-il, fait la multitude des financiers et des larcins... Les financiers, plus que les autres états, obscurcissent le métier pour faire croire qu'il faut être dans le maniement des finances pour les savoir exercer. » Étrange contradiction de notre raison et de nos passions, ce même homme s'irrite contre la gloire si populaire de Henri IV, qui le confond et le blesse. Il voudrait la condamner et il la fait admirer. Tel est le sens de quelques pages qu'il met sous la forme de prophétie dans la bouche des médisants. Il accuse d'avance Henri IV d'avoir abaissé les princes et les grands; fait ses conseillers de gens de basse condition et non apparentés, afin que quand Sa Majesté les défera, nul ne s'en ressente. C'est l'éternelle plainte de Saint-Simon contre Louis XIV. Il l'accuse encore d'entretenir les deux religions; il voudrait même faire honneur à sa politique de ce qui est facilement une vertu de son cœur, comme lorsqu'il dit : « Le roi trouve utilité en la douceur. » Mais le lecteur sent à l'effort même de la critique que la gloire de Henri IV est la plus forte. Tavannes est vaincu, il ne se défend plus d'admirer de si étonnants bienfaits, et convient que de tels bonheurs ne viennent pas sans de grands mérites.

III

MONTLUC.

Montluc est encore une autre espèce de violent qui a pris à tâche d'écrire des commentaires de sa vie, et a jeté dans ce tableau beaucoup de vivacité et d'éloquence. L'action l'emporte; mais chemin

1. Petitot, t. XXIV, 266.
2. *Id.*, t. XXV, 32.

faisant, il s'arrrête çà et là, et s'adresse aux lecteurs de son métier, les admonestant : « Capitaines mes amis, » comme s'il les menait à l'assaut ou les tenait à l'école pour leur faire la leçon, « soyons fermes, fidèles, inébranlables. Telle est la morale du soldat capitaine ; sa vie et ses biens sont à son roi, son âme à Dieu, son honneur à lui seul. Sur mon honneur mon roi ne peut rien. » Dans sa vie et ses actions, il y a des exécutions de sang qui le font condamner et maudire ; dans ses conseils, il y a de la raison et de la prudence ; il peut même se trouver quelques paroles de douceur. « Il ne faut pas venir à la violence, lorsqu'on peut procéder par un autre moyen, » dit-il un jour qu'il pouvait lâcher sur Bordeaux une troupe qui descendait des montagnes avec une grande ardeur de pillage. Et il ajouterait volontiers : « Croyez-moi, car mon naturel tendrait plus à remuer les mains qu'à pacifier les affaires. » En vérité, c'est un homme de fer. Il ne comprend pas qu'on vive sans avoir l'épée à la main, un uniforme militaire sur le dos, des plumes au chapeau, et qu'on ne dise pas comme le cheval de Job : « Allons. » Ce n'est pas être jeune, ni avoir du sang dans les veines, ni porter un nom, que de se résigner à être avocat, à plaider dans une salle de palais, et cela, quand il y a des coups à donner. Même vivre à la cour, sous la protection d'un prince, jouir de son amitié, ce n'est pas vivre, puisqu'il y faut toujours flatter quelque faveur du moment, ménager son humeur, asservir ses saillies et ne pas donner libre carrière à ses mouvements. Non, mieux vaut la société d'une compagnie de gens d'armes, en marche ou campée, tantôt en Italie, tantôt en Guyenne, avec quelques intervalles de séjour dans un château de Gascogne, pour s'y remettre de ses blessures et y satisfaire des instincts de famille. Montaigne à Rome voit ses ruines, songe à ses philosophes, à sa gloire ; il se souvient aussi que c'est la ville métropolitaine de toutes les nations chrétiennes. Montluc, au cœur de la renaissance, parle de Rome comme un Gaulois batailleur : « Il me semblait, lorsque je me faisais lire Tite-Live, que je voyais en vie ces braves Scipions, Catons et Césars... Et voyant le Capitole, me ressouvenant de ce que j'avais ouï dire (car de moi j'étais un mauvais lecteur), il me semblait que je devais trouver là ces anciens Romains. » A la lettre, il ne rêve que combats, il a des songes qui ne peuvent venir qu'à lui, il ne se donne repos ni jour ni nuit. Cette ardeur militaire, c'est sa vertu ; il n'en connaît pas d'autre. Car, comme il le dit gaiement à Henri II à son retour du siége de Sienne, quand la gloire commande,

il prend un sac, une corde et un fagot. Dans ce sac, il met tout ce qu'il se sent d'ambition, d'avarice, de haine, d'amour déréglé, de paresse, de partialité, enfin d'humeur gasconne; il lie le sac avec force et le place sur le fagot qu'il a allumé[1]. A ce compte, il se trouve net de tout ce qui le pouvait empêcher dans le service du roi. S'il se traite lui-même avec cette sévérité, on comprend bien qu'il frappera sans regarder quelles victimes ses coups peuvent atteindre. Il s'éloigne de la cour pour ne pas s'y sentir tout à coup embarrassé parmi les uns ou les autres, et dit à la reine en partant qu'elle le trouvera toujours à cheval au premier signe qu'elle lui fera. Dieu sait s'il a tenu parole.

Tel était l'homme, tel était l'écrivain. Il se plaint quelque part de son *naturel âpre et colère*, et de son humeur dont rien n'est capable de tempérer la franchise. Mais c'est là son originalité. Il ne s'arrête devant aucun aveu. Il ne s'étonne d'aucune violence. Il devient ainsi l'expression la plus énergique de ces caractères que son temps supportait, parce qu'il en partageait les sentiments avec la plus franche impétuosité, et j'ajouterai avec la logique la plus convaincue. Car s'il est homme *haut à la main,* ce n'est pas seulement par instinct; il tient à son service toute une théorie de la rigueur et même de la cruauté. Il s'était dit qu'un ennemi était un homme qui en voulait à sa vie, qui lui ferait du pis qu'il pourrait, et il le prévenait : le coup qu'il portait, il l'aurait reçu lui-même s'il l'avait attendu; et dans cette dure alternative, qui lui disait : Meurs ou tue, il choisissait la seconde part, pour éviter la première : « Quant à moi, dit-il, si je pouvais appeler tous les esprits des enfers pour rompre la tête à qui me veut rompre la mienne, je le ferais de bon cœur, Dieu me le pardonne[2] ! » Il ne rougit donc pas de marcher précédé de terreur; il est la force, et bien mal avisés sont les consuls ou avocats de Lectoure qui veulent arrêter un de ses hommes en lui disant : « Nous sommes les rois ici. » De tels mots lui donnent une irrésistible démangeaison de jouer de cette corde, sa bonne alliée. Il fait pendre, il fait *brancher* ces prétendus officiers du roi et les autres mécontents à tour de rôle. A Gironde, les piliers des halles, chargés des corps de soixante-dix huguenots, donnent à penser. Une pareille exécution fait peur à la ronde, et ce n'est pas à recommencer. La corde a cet avantage

1. Collection Petitot, t. XXI, 321.
2. *Id.*, t. XX, 417.

qu'un pendu étonne plus que cent tués. Une cruauté placée à propos et bien visible a de grandes excuses : elle intimide, elle économise le sang. Le même principe lui fait tuer le plus brave de préférence, parce qu'il est le plus redoutable, et épargner les femmes, parce que leur mort est inutile et leur vie sans danger. Déplorable logique que certains temps font prévaloir! La guerre rend cruel; les souffrances qu'elle impose, ses tristes nécessités légitiment toutes les rigueurs. « Et encore, dit-il, *aux guerres étrangères, on combat pour des avantages éloignés*, pour un certain point d'honneur et d'amour; en vue de l'éclat, on relâche de ses droits. Aux guerres civiles, il faut être maître ou valet, vu que souvent on demeure dans une même ville, sous un même toit. C'est le propre de notre humeur de nous donner raison en toutes choses et de ne point pardonner à ceux qui suivent et embrassent une autre opinion que la nôtre. Nous nous irritons davantage de ce qu'étant du même pays et du même sang, nés dans une même condition, ils lèvent tout à coup un drapeau ennemi et condamnent tout ce que notre naissance et nos mœurs nous ont fait une habitude d'aimer et de respecter. » Ainsi se justifie à ses yeux la guerre impitoyable, *cette licence* du fer dont parle un poëte. Sa conscience ne lui fait aucun reproche; il suit une espèce de consigne. Il défend ses rois, les enfants de ses rois, princes jeunes et partant menacés; il les couvre de son corps et les protége de son épée. Tant pis pour les ennemis qu'il faut combattre. Pourquoi sont-ils révoltés contre la loi civile? Pourquoi des troupes à eux, des alliances à l'étranger? Pourquoi veulent-ils mettre la main sur la couronne et la conscience du roi[1]?

Pourtant, au milieu de ce froid emportement, la nature lui revient par quelques accents qui s'échappent et parlent plus haut que sa mauvaise logique. En remarquant qu'il n'y avait plus rien en Guyenne qui bougeât, et quand il entend dire que les huguenots, à son aspect, croyaient avoir le bourreau à la gorge, il fait ce retour sur lui-même: *Dieu doit être bien miséricordieux à notre endroit, qui faisons tant de maux*. Il s'est affligé de voir signer la paix; il s'est indigné que la France posât les armes, quand l'Espagne, son ennemie, n'était pas encore réduite à l'impuissance. Turenne a ressenti le même

1. Peut-être à toutes ces raisons se mêlait-il aussi une secrète ambition d'être une espèce de Guise, protecteur des princes. Montluc n'est pas incapable de rivalité.

dépit ; mais il s'est autant affligé parce que cette paix, en nous laissant tranquilles au dehors, nous donnait au dedans le loisir et les moyens de nous déchirer les entrailles. « *Je suis Français*, dit-il avec un sentiment de légitime douleur, *et je regrette la mort de ces braves princes qui pouvaient servir ailleurs.* » Ce n'est point que je veuille relever sa mémoire des accusations qui la poursuivent, mais j'aime à honorer notre nature dans une si violente existence ; j'aime à voir dans ce catholique cruel de bons sentiments et une façon de remords. Jarnac fut une victoire de sa cause, et Condé un de ses ennemis. Pourtant il regrette et Jarnac et Condé. « Ce pauvre prince aimait sa patrie, et avait pitié du peuple ; je l'ai fort pratiqué ; je l'ai toujours connu fort débonnaire. Cependant, il est mort au combat, soutenant une mauvaise querelle devant Dieu et les hommes. C'était dommage, il pouvait servir la France. » Enfin, quand, la vieillesse arrivant, il voulut compter les hommes de son âge et qu'il se sentit presque seul survivre à tant de frères d'armes moissonnés avant le temps, il trouve naturellement ce regret : *Combien de capitaines seraient encore en vie, s'ils ne se fussent entre-mangés dans les guerres civiles !*

IV

BRANTÔME.

Brantôme n'a point cette humeur mêlée d'emportement et de trouble ; mais aussi Brantôme n'écrit pas les souvenirs d'une vie active, catholique ou protestante, ou royaliste ; il n'a rien été qu'un abbé sans vocation, un homme d'armes qui ne s'est jamais battu, malgré *un accident d'arquebusade au visage*, un gentilhomme nomade qui a hanté tous les salons. De 1558 à 1584 il demande successivement du service au duc de Brissac, en Italie, au duc de Guise ou au duc d'Orléans (Henri III) en France, ou encore au duc d'Albe en Flandre. Tour à tour très-attaché au protestant La Noue, et très-assidu auprès de la catholique Catherine de Médicis, il était décidé à passer au service de Philippe II, comme avait fait jadis le duc[1]

1. Dans un premier voyage qu'il fit à Naples, il vit à Gaëte le tombeau du connétable ; il en parle longuement, et dit : « C'est assez pour ce coup parlé de ce grand prince lequel plusieurs ont excusé de ce qu'il fit ; car on lui

de Bourbon, dont il parle avec un grand calme, quand une chute de cheval lui épargna cette trahison en le mettant dans son lit pour quatre ans, et le confinant désormais dans son abbaye, ou du moins dans la solitude, jusqu'en 1614, qu'il mourut complétement oublié. « Hélas ! dit-il, en parlant de la bataille de Lépante, je n'y étais pas; mais sans M. de Strozze j'y allais, tant pour un mécontentement que j'avais eu à la cour d'un grand, que pour faire ce beau voyage, et voir cette belle armée; et résolûment j'y eusse été comme fust ce brave M. de Crillon, car j'ai toujours aimé à voyager [1]. » Et en vérité on retrouve sans cesse les mêmes regrets. Il courait à une affaire, il avait bien envie de voir, et sans doute de se battre, comme un autre, mais il arrivait trop tard.

Du moins a-t-il ainsi visité toute l'Europe, toujours avide de spectacles. Un passage de troupes le met en mouvement; il va voir les uniformes et les hommes; les mousquetaires du duc d'Albe traversent la Lorraine : « Je les y allai voir exprès en poste, tant pour leur renom qui résonnait et retentissait partout, que pour y voir aucuns capitaines que j'avais vus et connus à Malte. » Catherine de Médicis donne un grand festin aux Polonais; Marguerite de Valois y brille. Brantôme y court et trouve Ronsard : « Dites le vrai, monsieur : ne vous semble-t-il pas voir cette belle reine en tel appareil paraître comme la belle aurore quand elle vient à naître avant le jour; sa belle face et son accoutrement ont beaucoup de sympathie et de ressemblance. » Ils avaient souvent disputé sur la toilette qui lui convenait le mieux : c'était décidément celle de ce jour, robe et toque de velours. Brantôme n'en décrira point d'autres, et Ronsard en fit sur l'heure un sonnet.

Il a beaucoup lu aussi les anciens chers à la renaissance, et tous les écrits qui nous venaient d'Espagne ou d'Italie ; il faisait beaucoup parler; c'était un vrai Plutarque, qui, dans son abbaye, comme le Grec à Chéronée, voulait tout savoir de son temps, et du temps où pouvaient atteindre les plus vieilles mémoires. « Madame la sénéchale, ma grand'mère, ou madame de Dampierre, ma tante, un vrai registre de la cour, et aussi habile, sage et vertueuse dame qui entra en la cour depuis cent ans, savait aussi bien discourir de toutes choses ;

voulait ôter l'honneur, la vie, le bien ; oui, il n'y a rien de si misérable qu'un pauvre prince déshérité. » Éd. de M. Mérimée, 1858, t. I, p. 332.

1. T. II, p. 123.

aussi dès l'âge de huit ans y avait été nourrie et n'avait rien oublié; et la faisait bon ouïr parler, ainsi que j'ai vu nos rois et nos reines y prendre un singulier plaisir, car elle savait tout, et de son temps et du passé, si bien qu'on prenait langue d'elle comme d'un oracle. »

On voit déjà que c'est surtout un curieux, et cette absence d'intérêts sérieux a d'abord le grave inconvénient de laisser toute la liberté de ses caprices à son humeur et à son imagination ; il prend au hasard la vie des gens illustres, Espagnols, Italiens, Français, empereurs, rois, princes, capitaines, dames galantes, dames illustres; il fait collection de biographies, rassemblées au gré de sa fantaisie, selon qu'il lui a été possible d'en entendre parler. *C'est donc Charles-Quint, dit Charles d'Autriche, dont je parle*, et il commence ainsi, rappelant que les Picards grands causeurs l'appelaient *Charles qui triche*. L'amiral de Coligny lui a appris ce qu'il en sait. Entre le père et son fils Philippe II, cinquante sept illustres capitaines ou autres viennent se montrer; son sujet est donc coupé, haché en petites parties capricieuses à l'infini, et dans chacune de ses divisions, rien ne l'entraînant avec un véritable intérêt, il s'arrête et jase. Un jour, à propos de Ferdinand d'Aragon, il rencontre un acte de déloyauté, il se met en train de raconter l'histoire de ce vice à la mode, depuis Louis XI *qui jouait de sa conscience et de sa foi comme d'une pelote*[1], jusqu'à Henri IV : « Nous avons, dit-il, notre grand roi à qui cette méchante graine de parjure et d'infidélité n'est point encore enracinée ni grainée dans le noble champ de son cœur généreux; les ligués le peuvent bien testifier, qui le voulaient mettre à blanc s'ils eussent pu. Or Dieu le maintienne en cette belle vertu de loyauté. » Il est honnête cette fois, et bon Français; il veut qu'on soit homme d'honneur. Mais enfin il n'est pas homme de goût, et il place mal une digression, excellente d'ailleurs.

Autre inconvénient : la biographie aime l'anecdote; et dans le détail de ces petits accidents agréables à conter, le vrai intérêt historique disparaît pour céder la place à des curiosités. Si je voulais prendre un exemple, je justifierais facilement ces remarques par la vie qu'il a écrite de Catherine de Médicis. D'abord c'est une apologie qui serait plus habile si elle défendait moins la politique de cette

1. Ceci est tiré d'une digression qu'avaient retranchée les autres éditeurs : M. Mérimée vient de la rétablir à l'honneur de Brantôme. T. I, p. 179.

princesse par les moyens mêmes qu'elle employait et les raisons qu'elle invoquait. A qui persuadera-t-il qu'elle mettait toutes ses peines et labeurs à éteindre nos guerres? S'il le croit, il n'a rien compris à son temps. Ensuite vient ce singulier mélange du vrai, qui a son prix, et du réel qui est inutile et petit. Quand Plutarque apprenait de la bouche de son grand-père quelle était la vie à la cour de Cléopâtre, ou le temps avait déjà fait un choix, ou bien il le faisait lui-même : Brantôme dit tout ce qu'il sait. Catherine demande à François Ier de ne bouger jamais d'avec lui. Déjà fine et habile, elle le fut d'autant pour voir les actions du roi, en tirer les secrets, écouter, savoir toutes choses, et *ce autant pour cela que pour la chasse ou plus.* Voilà la femme qui n'attendra pas sans jalousie l'heure du pouvoir et qui bénira le jour où Dieu lui mettra aux mains la charge du roi et du royaume. Mais quand il ajoute qu'elle se tenait à cheval de fort bonne grâce et qu'il appuie son dire sur ce petit détail, qu'elle fut la première qui mit la jambe sur l'arçon, d'autant que *la grâce y est plus belle et plus apparaissante que sur la planchette,* j'avoue qu'il est difficile de trouver là le même intérêt. J'aime à savoir qu'elle disait toujours : mon ami, à l'homme en qui elle voyait un ennemi ou un sot; qu'elle *entretint son grade impérieusement;* que nul n'osa y contredire, *tout grand et remueur qu'il fût;* qu'à l'exemple de Sémiramis et d'Athalie, elle sauva et préserva ses enfants d'entreprises qui leur étaient préparées, *avec telle prudence et industrie, que tout le monde la trouva admirable.* Je me dis bien qu'Athalie ne sauva guère de rois. Mais enfin, si on admirait cette prudence et cette industrie, je vois ce que le siècle de Brantôme pensait de la politique et de la morale. N'y a-t-il pourtant pas une complaisance excessive à énumérer toutes les moindres qualités de sa beauté : *sa charnure belle, son cuir net, son embonpoint très-riche, sa jambe très-belle.* Il lui fait honneur de savoir se bien chausser et d'avoir toujours les chausses bien tirées et tendues. Quand elle se levait la nuit, jetait sur ses épaules une robe de chambre, allait écouter à la porte du roi son fils, épier sa fille, elle se souciait bien d'avoir des chausses tendues; se donnait-elle le temps de prendre ses chausses?

Pourtant, tout froid, tout indifférent qu'il est, de cette indifférence morale de son siècle, il n'est pas sans voir et ressentir quelques-unes des passions contemporaines, et alors il devient un grand peintre. D'Aubigné fait de lui un porteur de sonnettes dans le tableau qu'il

imagine d'une procession de la Ligue. Il était donc de cette France qui voulait conserver la foi de ses pères. En parlant des croisades et de l'expédition d'Italie, qui fit trembler Constantinople, il dit : « Grande honte, certes, à nous autres de ce temps-là et d'aujourd'hui. » Un fils des croisés ne parlerait pas mieux. Il regrette qu'on n'ait pas fait entrer le héros de Lépante en triomphe à Rome, suivi du général des Vénitiens et d'André Doria. Il voudrait un pape qui canonisât Marie Stuart pour le martyre qu'elle a souffert en l'honneur de Dieu et de sa foi. Il souffre avec impatience que l'Angleterre ait osé impunément faire mourir une reine qui s'était assise sur le trône de France; que les Guises soient morts; que le roi soit jaloux des Guises et ne venge pas leur cousine. Pour lui, il ne se tait pas de son admiration; il a lu le *Martyre de la reine d'Écosse,* il a fait causer deux demoiselles qui, pour avoir vu jusqu'à la fin ce drame sanglant, *auraient fait pleurer les plus barbares à les ouïr faire si piteux conte;* et il devient éloquent à leur exemple, par ce même goût des détails que je lui reprochais plus haut. Son imagination a tout vu ; on dirait qu'il était là; oui, on a dû fermer avec rigueur la pièce où a été déposé le corps de la malheureuse reine; on a dû brûler et laver les bois arrosés, les dalles teintes de son sang, de peur que ces objets ne servissent à superstition à quelques catholiques. C'est un calcul naturel de la politique qui a voulu cette exécution; il n'est pas moins naturel non plus qu'au milieu de tous les préparatifs nécessaires, la prudence ingénieuse et cruelle des exécuteurs ait oublié un voile pour couvrir le corps. On a pu, on a dû le cacher à moitié sous un drap de serge arraché à la hâte au billard qui avait servi de passetemps à la malheureuse. Ce mélange de précautions et d'oublis, la misère et la brutalité de ce dernier égard, toutes ces menues circonstances nous touchent. Brantôme a ressenti, comme Montaigne, le contre-coup de cette grande infortune.

Il s'est encore ému de pieux regrets aux souvenirs des victimes qu'avait perdues notre patrie dans les plaines meurtrières de l'Italie, et il en a parlé avec une imagination plus touchée que n'était souvent son cœur. « Hélas! j'ai vu ces lieux-là et c'était sur le tard, à soleil couchant, que les ombres et les mânes commencent à se paraître comme fantômes plutôt qu'aux autres heures du jour, où il me semblait que ces âmes généreuses de nos braves Français là morts s'élevaient sur la terre et me parlaient et quasi me répondaient sur mes plaintes que je leur faisais de leur combat et de leur mort, eux accu-

sant et maugréant par millions de fois les endroits de là couverts de marais mal avantageux pour la cavalerie et gendarmerie française, qui ne peut là si bien combattre comme elle eût fait ailleurs, ainsi que j'ai ouï dire à feu mon père qui y fut blessé à mort combattant avec M. de Bayard[1]. »

1. Édition de M. Mérimée, t. I, p. 190.

FIN DES MÉMOIRES DE LA MAISON DE VALOIS.

POÉSIES

PAR ALFRED DE MUSSET.

A LA POLOGNE.

Jusqu'au jour, ô Pologne, où tu nous montreras
Quelque désastre affreux, comme ceux de la Grèce,
Quelque Missolonghi d'une nouvelle espèce,
Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, on ne te croira pas.
Battez-vous et mourez, braves gens. — L'heure arrive !
Battez-vous; la pitié de l'Europe est tardive;
Il lui faut des levains qui ne soient point usés.
Battez-vous et mourez, car nous sommes blasés !

1831.

LE TROIS MAI 1814.

I

Ce fut un triste jour : les soldats de l'Empire
Comme des peupliers se penchaient sans rien dire.
Le vieux roi regardait comme en ordre ils marchaient.
Tel un pâtre, héritier de la harpe d'un barde,
Et la voyant d'ivoire, et la pèse, et la garde...
Les pleurs dans leurs yeux se séchaient.

II

Oh ! la froide Russie aux éternelles neiges !
C'était d'un autre pas que marchaient ces cortéges

Où l'homme au manteau gris leur servait de drapeau,
Et du grand horizon sortait sa large tête;
Et tous ne demandaient, pour courir à la fête,
Qu'à voir le coin de son chapeau.

III

A ses âpres pensers leur vie était trempée;
Son sceptre était de fer; mais c'était une épée!
La Seine est trop paisible à qui passa le Rhin.
Si du temple de gloire hérite Magdeleine,
Amis, les aigles noirs de la colonne reine
Vont fermer leurs ailes d'airain.

IV

Oh! c'est qu'à ce grand peuple il fallait sa grande âme.
C'est que d'un dur caillou pour que sorte la flamme,
Il faut l'éperon d'or ou l'ongle du coursier.
Maintenant dans leur cœur tout est désert et vide:
C'est que tout grand vaisseau veut l'aquilon pour guide;
Toute main ferme un gant d'acier.

1831.

AUX ARTISTES DU GYMNASE DRAMATIQUE.

Le soir de la première représentation de *Bettine*.

Ma pièce est jeune, et je suis vieux;
Enfants, je n'en suis pas la cause.
Vous nous jouerez bien autre chose,
Et tout aussi bien, mais pas mieux.
Ne prenez pas, je vous en prie,
Ces mots pour de la flatterie,
Et mes regrets pour des adieux.

A MADAME ***.

IMPROMPTU.

Ne me parlez jamais d'une vieille amitié,
Dans vos cheveux dorés quand le printemps se joue,
Lui, qui vous a laissé, — lui, si vite oublié! —
Sa fraîcheur dans l'esprit, et sa fleur sur la joue!

DANS LA PRISON DE LA GARDE NATIONALE.

Vers écrits au-dessous d'une tête de femme dessinée sur le mur.

Qui que tu sois, je t'en conjure,
Mets ton lit de l'autre côté.
Ne traîne pas ta couverture
Sur le sein déjà maltraité
De cette douce créature.
Un crayon plein d'habileté
Créa son aimable figure
Qui respire la volupté.
Elle est belle, laisse-la pure.

IMPROMPTU.

Dieu l'a voulu, nous cherchons le plaisir.
Tout vrai regard est un désir;
Mais le désir n'est rien si l'on n'espère;
Et d'espérer c'est une affaire.
C'est pourquoi nous devons aimer l'illusion.
Béni soit le premier qui sut trouver un nom
A la demi-folie,
A ce rêve enchanté
Qui ne prend de la vérité
Que ce qu'il faut pour faire aimer la vie!

A MADAME A. T.[1].

Qu'un jeune amour plein de mystère
Pardonne à la vieille amitié
D'avoir troublé son sanctuaire.
D'une belle âme qui m'est chère,
Si j'ai jamais eu la moitié,
Je vous la lègue tout entière.

PROMENADE.

Dans ces bois qu'un nuage dore,
Que l'ombre est lente à s'endormir
Ce n'est pas le soir, c'est l'aurore,
Qui gaîment nous semble s'enfuir;
Car nous savons qu'elle va revenir. —
Ainsi, laissant l'espoir éclore,
Meurt doucement le souvenir.

Ville-d'Avray, 1856.

DERNIERS VERS D'ALFRED DE MUSSET.

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.

Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur;
Et dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

Ma force à lutter s'use et se prodigue.
Jusqu'à mon repos, tout est un combat;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

1857.

1. Le jour de sa première visite à madame A. T., Alfred de Musset, ne ayant pas trouvée chez elle, écrivit ces vers sur sa carte.

BIBLIOGRAPHIE

ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE,

PAR ÉDOUARD GOUMY,
Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université.

Il n'est guère d'écrivain dont le nom soit plus connu que celui de l'abbé de Saint-Pierre; il n'en est pas dont les ouvrages soient plus ignorés. Comment expliquer cette contradiction? L'abbé de Saint-Pierre a été célèbre parce qu'il a eu une idée, idée naïve, chimérique, impossible, ridicule même, si vous voulez, mais enfin une idée qu'il a embrassée avec amour, défendue avec opiniâtreté, et à laquelle il a fait une place dans l'imagination des hommes. Mais en même temps l'abbé de Saint-Pierre a été oublié parce qu'il est un mauvais écrivain; et, comme le fait justement observer M. Goumy dans l'ouvrage qu'il lui consacre et que nous annonçons, l'arrêt prononcé par Buffon s'exécute sur ce pauvre homme dans toute sa rigueur : « Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. »

Un écrivain à la fois célèbre et ignoré devait être, à ce qu'il semble, une tentation pour la critique. Il n'en a rien été : si vous exceptez le travail d'un savant économiste belge, M. de Molinari, qui a étudié surtout dans l'abbé de Saint-Pierre les idées économiques, rien ou presque rien n'a été fait sur le naïf inventeur de la paix perpétuelle, et de tant d'autres beaux projets. D'ailleurs ses livres sont très-rares, très-dispersés. Voulût-on se rendre compte par soi-même de leur valeur et de leur contenu, on saurait à peine où se les procurer. On doit donc se féliciter qu'un jeune écrivain de talent, nouveau venu dans la république des lettres, M. Ed. Goumy, se soit donné la peine de réunir et de lire tous ces documents, de nous en faire l'analyse, de nous apprendre ce qui mérite d'en être su, et enfin ait résumé tant de livres ennuyeux, diffus et incorrects dans un livre agréable, spirituel, facile à lire et bien écrit.

Grâce à ce courageux critique, on n'ignorera plus rien de tout ce qu'a rêvé l'abbé de Saint-Pierre, et que n'a-t-il pas rêvé? « Statistique, administration, instruction publique, ponts et chaussées, guerre,

marine, finances, diplomatie, morale, sermons, théâtre, il pensait à tout, écrivait sur tout, perfectionnait tout. Il avait fait, disaient les mauvais plaisants, un projet pour rendre utiles les prédicateurs et les médecins, les traitants et les moines, les journaux et les marrons d'Inde, les ducs et pairs et les toiles d'araignée [1]. » Telles sont les paroles un peu ironiques par lesquelles M. Goumy résume les travaux de son héros. Il a pour lui beaucoup d'amour et de respect, mais il se permet quelquefois de le railler doucement; ainsi faisaient, sans doute, ces belles dames du dix-huitième siècle, dont l'abbé était, dit Rousseau, l'enfant gâté, mais qui, selon toute apparence, ne se refusaient pas à l'occasion le plaisir de se moquer de lui.

On se tromperait, d'ailleurs, si l'on ne voyait dans l'abbé de Saint-Pierre qu'un rêveur naïf, un politique de cabinet dont les idées n'ont eu aucune influence sur son temps, enfin un citoyen de la république de Platon perdu dans la lie de la cité de Romulus. Sans le vouloir, sans le savoir, il a, lui aussi cet homme excellent, porté des coups redoutables à cet édifice de la vieille société, que la fin du siècle devait voir succomber d'une manière si lamentable.

Nous ne suivrons pas M. Goumy dans son ingénieuse et piquante analyse de tous les travaux de l'abbé de Saint-Pierre. Nous voulons seulement esquisser quelques-uns des traits principaux de son système politique. On verra par là comment il a été, nous l'avons dit ailleurs, un intermédiaire entre Fénelon et Montesquieu. Ce n'est pas que je veuille le comparer à ces grands hommes. Je le mentionne comme une date, et voilà tout.

Les projets politiques de l'abbé de Saint-Pierre se ramènent à quatre principaux : 1° l'établissement d'une académie politique; 2° la méthode de scrutin ou de l'élection appliquée aux choix des fonctionnaires; 3° la polysynodie, ou la multiplicité des conseils; 4° enfin, le plus célèbre de tous, la paix perpétuelle.

L'abbé de Saint-Pierre part d'un principe qui eût paru sans doute fort contestable à Richelieu et à Louis XIV et ne serait encore admis qu'avec réserve par quelques politiques de notre temps : c'est que les peuples sont d'autant plus heureux et mieux gouvernés, que la science politique y est plus répandue, c'est-à-dire qu'un plus grand nombre de personnes participent à cette science [2]. Pour faciliter ce progrès, il propose l'établissement d'une académie politique qui serait chargée de recevoir, de juger et de récompenser tous les bons mémoires écrits sur la politique et l'administration. Comment cette académie

1. Page 52.

2. *Œuvres de polit.*, t. III. — *Projet pour perfectionner le gouvernement des États*, p. 11. Rotterdam, 1733.

serait-elle nommée? Nous le verrons tout à l'heure. Ce qu'il faut remarquer surtout, c'est qu'elle n'est pas seulement, dans la pensée de l'abbé de Saint-Pierre, un corps scientifique, destiné à éclairer et à instruire : c'est un véritable corps politique, qui a mission de fournir des sujets pour toutes les fonctions, et de préparer des règlements pour l'administration. C'est un corps qui cumulerait à la fois les fonctions de notre Académie des sciences morales et politiques et de notre conseil d'État. Cette académie serait juge de tous les projets d'améliorations proposés par les individus, sauf vérification du conseil du roi. Quant aux récompenses méritées par les auteurs de ces projets, l'abbé de Saint-Pierre est d'une extrême munificence. Il distribue les rentes avec profusion. Il en donne aux inventeurs, il en donne aux académiciens chargés de lire et de juger les inventeurs, il en donne aux conseillers chargés de reviser le jugement des académiciens, il va jusqu'à en donner aux ministres et à leurs enfants, que ces projets peuvent déposséder de leurs priviléges, et qui ont droit par conséquent à quelque dédommagement pécuniaire.

Il est facile de voir comment, dans l'esprit de l'abbé de Saint-Pierre, une idée juste devient rapidement une idée chimérique. Il avait entrevu l'utilité d'une académie qui répandrait peu à peu dans le pays de justes idées politiques, et qui éclairerait les esprits. Mais il ne comprit pas qu'une telle académie, pour être vraiment utile, doit demeurer dans la pure spéculation; que récompenser les inventeurs politiques et les faiseurs de projets, c'était donner une prime à l'esprit de chimère; qu'un corps ne peut préparer des règlements utiles qu'à la condition d'être au courant des faits et des affaires; mais qu'une telle connaissance ne laisse plus de temps pour l'étude spéculative des principes; enfin qu'il faut absolument séparer ces deux choses, la science et l'administration; non que l'une ne doive influer sur l'autre, mais cette influence ne peut être que lente et indirecte, et elle vaut d'autant mieux qu'elle est moins indiscrète et moins impérieuse.

Le bon abbé de Saint-Pierre fut sur le point de voir se réaliser son rêve d'une académie politique; mais il apprit bientôt combien il se faisait d'illusion en croyant que le gouvernement verrait avec plaisir se répandre les éléments de sa science favorite, et s'y former des hommes instruits. En 1724, l'abbé Alari avait fondé place Vendôme, dans un appartement en entre-sol, une espèce de club politique, qui avait pris le nom de l'*Entresol* [1]. On y traitait de toutes sortes de matières très-librement; on y discutait les affaires de l'Eu-

1. *Mémoires du marquis d'Argenson.*

; et l'on raconte même qu'un ambassadeur anglais, Walpole ou erfield, se croyant à Londres, et n'ayant pu obtenir du cardinal y de se prononcer entre les Anglais et les Espagnols, vint plaider ıse à l'Entresol, comme s'il eût été en présence de la nation. On rait plusieurs personnages distingués, entre autres le marquis ;enson, un des hommes les plus remarquables du dix-huitième ;, et qui fut depuis ministre des affaires étrangères, auteur d'un ntéressant *Essai sur l'ancien gouvernement de la France*; l'Écos- Ramsay, l'ami de Fénelon, et qui a rédigé d'après ses idées un *sur le gouvernement civil*; enfin l'abbé de Saint-Pierre, qui, d'Argenson [1], fournissait à lui seul à la société plus que tous utres réunis : « Il se trouvait là comme dans un pays qu'on a uité longtemps et inutilement de voir, et où on se trouve enfin. ystèmes, qui sont connus du public, ne respirent que bureaux de ıvertes, que conférences politiques. » Le cardinal Fleury con- ıit cette académie et s'en applaudissait. Il lui paraissait glorieux ınder une académie politique, comme Richelieu avait fondé Académie française. Malheureusement, ce goût lui dura peu. resol devint suspect. On se plaignait de discours tenus sur les es du temps. Le naïf abbé de Saint-Pierre crut tout concilier en ısant au cardinal de permettre que l'on ne traitât que de projets ques et de démonstrations générales, sans aucune allusion aux es. C'était demander au cardinal une autorisation expresse, au 'une simple tolérance. Le cardinal répondit : « Je vois, monsieur, ans vos assemblées vous proposeriez de traiter des ouvrages de que. Comme ces sortes de matières conduisent ordinairement loin qu'on ne voudrait, il ne convient pas qu'elles en fassent le » C'était une défense ; l'Entresol se dispersa, et l'abbé de Saint- e put apprendre qu'il n'était pas beaucoup plus facile alors d'é- une académie politique que la paix perpétuelle.

seconde innovation proposée par l'abbé de Saint-Pierre, inno- ı beaucoup plus grave que la précédente, c'est la méthode de n, c'est-à-dire l'élection appliquée aux fonctionnaires de tout . Voici, à peu près, comment il faudrait procéder, selon l'abbé

)'Argenson était ami de l'abbé de Saint-Pierre, et, comme il était plus , il fut en quelque sorte son disciple politique. M. Goumy a démontré nt avec beaucoup de force dans son ouvrage. Or, c'est là un fait qui e ce que nous disions plus haut, à savoir, qu'il n'a pas été sans influence ın temps; car il en a eu sur d'Argenson, et d'Argenson, à son tour, bien supérieur, en a eu sur les écrivains les plus puissants du siècle. eau le cite à plusieurs reprises dans le *Contrat social* avec beaucoup de ération et de respect.

de Saint-Pierre[1]. On formerait au scrutin trois compagnies de trente membres chacune, l'une composée de gens de robe, l'autre de noblesse, la troisième de gens d'Église. Chacune de ces compagnies nommerait au scrutin trois membres, entre lesquels le roi en choisirait un pour former l'académie politique jusqu'à concurrence de quarante membres. Les académiciens, à leur tour, proposeraient au roi des candidats tirés de leur sein pour les places de maîtres des requêtes ou rapporteurs du conseil; ceux-ci choisiraient les intendants de province, qui choisiraient les conseillers d'État, parmi lesquels le roi prendrait ses ministres. Grâce à ce système de hiérarchie élective, le roi sera sûr d'avoir toujours les meilleurs sujets, d'échapper aux inconvénients de la faveur, aux ennuis des sollicitations; reste à savoir s'il serait bien aise d'échapper à ces inconvénients et à ces ennuis.

Une autre réforme qui, dans la pensée de l'abbé de Saint-Pierre, s'alliait intimement avec la méthode du scrutin, c'est la pluralité des conseils, ou la polysynodie. Ce système, appliqué sous le régent, consistait à substituer des comités aux ministères. Selon l'abbé de Saint-Pierre, on n'a guère connu encore que deux formes d'administration, l'une et l'autre très-imparfaites : c'est le *vizirat* et le *demi-vizirat*. Le vizirat est le système qui confie à un premier ministre et à lui seul tout le pouvoir politique : c'est le système des Turcs, c'est celui des rois de la première race, c'est enfin celui qui mit pendant vingt ans la royauté à la merci du cardinal de Richelieu. Le demi-vizirat est une atténuation du système précédent : c'est le partage de la puissance entre plusieurs ministres, sans la prépondérance d'aucun d'eux en particulier. A ces deux systèmes le régent avait substitué un certain nombre de conseils correspondant à chaque ministère. C'est ce que l'abbé de Saint-Pierre appelle la *polysynodie*, système excellent selon lui, mais qu'il faut perfectionner, affermir, transformer en institution de l'État : « Une partie de ces vues, ajoute l'abbé de Saint-Pierre, m'étaient venues neuf ou dix ans avant la mort du feu roi; mais le lecteur sait assez qu'il eût été alors très-inutile pour l'État et très-dangereux pour moi de les communiquer. »

Voici maintenant les avantages de la polysynodie, c'est-à-dire de la pluralité des conseils sur le vizirat et le demi-vizirat. 1° Les faits seront mieux connus, et par conséquent les résolutions mieux prises; car, la plupart du temps, les fautes viennent de l'ignorance, et l'utilité des résolutions dépend de la connaissance des faits. Or, s'il n'y a qu'un seul conseiller, il peut, ou ne pas connaître tous les faits, ou les

1. *Ibid.*, p. 13-17.

altérer sciemment; s'il y en a plusieurs, le témoignage de l'un contre-balance le témoignage de l'autre. 2° La pluralité des conseils fournit plus de lumières sur les expédients. Dans une affaire difficile, dix personnes trouveront pour éviter un mal ou pour procurer un bien plus de moyens et de systèmes de conduite, les discuteront avec plus d'exactitude, les choisiront avec plus de sûreté. 3° L'intérêt particulier s'opposera moins à l'intérêt public. En effet, cet intérêt paraîtra plus au grand jour; il se rencontrera et devra compter avec d'autres intérêts rivaux et clairvoyants. 4° Les charges publiques seront moins pesantes, et leur emploi mieux surveillé, car le roi évitera d'inutiles dépenses, et ne donnera pas des pensions avec la même prodigalité, lorsqu'il connaîtra l'excès de misère où ces dépenses et ces pensions jettent ses sujets. De plus, les conseillers eux-mêmes sont personnellement intéressés à diminuer le poids des subsides qui pèsent sur eux aussi bien que sur le reste du peuple. 5° Il se fera plus de règlements et d'établissements utiles, car il y aura plus d'hommes pour examiner les propositions nouvelles, pour les traduire en projets applicables, pour en discuter les avantages. 6° Il y aura moins d'injustices et de vexations de la part des plus forts. En effet, les plaintes arriveront plus aisément jusqu'au trône, puisqu'en augmentant le nombre des ministres, on multipliera par là même les canaux qui les transmettront. 7° Enfin, la noblesse aura plus de part au gouvernement. En effet, dans le système du vizirat, les ministres ont intérêt à écarter les gens de qualité qui pourraient les supplanter. Or, on sait que c'est dans la noblesse que l'on trouve plus d'honneur, plus de fidélité pour le roi, plus d'amour de la patrie, plus de grands génies, plus d'éducation, plus de grands sentiments, plus d'inclination pour la vertu.

Je m'arrête à ce dernier avantage de la polysynodie sur le vizirat. Il nous fait voir que les projets de l'abbé de Saint-Pierre avaient certaines affinités avec les projets de monarchie aristocratique rêvée par Fénelon, le duc de Beauvillier et toute la petite société du duc de Bourgogne. L'abbé de Saint-Pierre avait aperçu avec une certaine finesse les inconvénients de la monarchie absolue, et entrevu les avantages de la discussion libre des affaires dans des corps nombreux. Mais son esprit, toujours chimérique et inexpérimenté, lui faisait confondre encore ici deux choses très-distinctes, la délibération et l'exécution. Tous les avantages qu'il relève étaient vrais, si les conseils n'étaient que des corps délibératifs. Mais, comme agents de la puissance exécutive, ils étaient condamnés à l'inaction et à l'anarchie. C'est ce que prouve, du reste, l'expérience. Lorsque le régent, en effet, eut remplacé les ministères par les conseils, les affaires tombèrent dans un tel

désordre et un tel abandon, qu'il fallut revenir au système précédent [1].

Au fond, le projet rêvé par l'abbé de Saint-Pierre, sans qu'il s'en rendît bien compte lui-même, était une sorte de monarchie parlementaire, divisée en un certain nombre de corps différents, qui devaient à la longue faire passer l'autorité du roi aux conseils, et par conséquent déplacer la souveraineté. Si vous ajoutez le principe de l'élection, qui fait monter le pouvoir d'en bas au lieu de le faire descendre du roi, et le principe d'une académie politique, qui appelait tout le monde à traiter des matières d'État, il est certain que ces trois projets combinés formaient une véritable révolution. C'est ce que Rousseau, d'ailleurs, a supérieurement aperçu.

Mais de tous les projets de l'abbé de Saint-Pierre, le plus célèbre, celui auquel il a attaché son nom, est son projet de paix perpétuelle. On sait quelle est l'origine de ce projet. Sully nous app renddans ses Mémoires que le roi Henri IV, au moment où il a été assassiné, partait pour l'Allemagne afin d'accabler une dernière fois la maison d'Autriche, et d'établir une sorte de confédération européenne qui rendrait la guerre impossible. C'est sur cette donnée que l'abbé de Saint-Pierre a travaillé. C'est cette idée qu'il a embrassée, cultivée, défendue toute sa vie avec une passion intéressante et généreuse. Sans doute, cette pensée était un rêve. Mais peut-être n'est-elle déjà plus si chimérique qu'elle l'était alors : ayant vu tant et de si grands changements dans le monde, nous ne sommes plus si étonnés de rêver, dans un avenir plus ou moins lointain, l'union fraternelle de tous les peuples.

Quoi qu'il en soit, l'abbé de Saint-Pierre s'attacha à cette chimère avec obstination. Son projet consistait à faire signer à tous les souverains de l'Europe ou au plus grand nombre les cinq articles suivants : I. Il y aura désormais entre les souverains qui auront signé les cinq articles suivants une alliance perpétuelle. II. Chaque allié contribuera, à proportion des revenus actuels et des charges de son État, à la sûreté et aux défenses communes de la grande alliance. III. Les grands alliés, pour terminer entre eux leurs différends présents et à venir, ont renoncé et renonceront pour jamais, pour eux et leurs successeurs, à la voie des armes, et sont convenus de prendre toujours dorénavant la voie de conciliation par la médiation des grands alliés. IV. Si quelqu'un d'entre les grands alliés refusait d'exécuter les jugements et les règlements de la grande alliance, négociait des traités

1. Il est à remarquer que ce système fut encore appliqué pendant la Révolution, en 1794 : il ne réussit pas mieux que sous la régence.

contraires, faisait des préparatifs de guerre, la grande alliance armera et agira contre lui offensivement jusqu'à ce qu'il ait exécuté lesdits jugements ou règlements. V. Les alliés sont convenus que les plénipotentiaires, à la pluralité des voix, pour la définitive, règleront dans leur assemblée perpétuelle tous les articles qui seront jugés nécessaires ou importants.

Ainsi, une grande confédération fondée sur la base des traités d'Utrecht, une assemblée perpétuelle, sorte de diète ou de congrès permanent, décidant des affaires de la confédération; en cas de dissentiment, médiation et arbitrage des grands alliés; et, en cas de résistance, contrainte armée de la grande alliance. Tels sont les articles de cette paix perpétuelle, qui, comme on le voit, contient le germe de guerres toujours renaissantes, ce qui est et sera toujours le vice radical des projets de ce genre.

Quant aux avantages d'une telle combinaison, l'abbé de Saint-Pierre n'a pas de peine à les établir : 1° garantie contre les malheurs des guerres étrangères; 2° garantie contre les malheurs des guerres civiles; 3° garantie pour les souverains de la possession de leurs États; 4° diminution considérable des dépenses militaires; 5° augmentation de revenus par le développement de la sécurité; 6° amélioration des États par le perfectionnement des lois, etc. Tels sont les avantages certains, et beaucoup d'autres encore qu'aurait l'établissement d'une grande alliance, protectrice des droits de chaque État, et les enchaînant les uns aux autres par le lien de la solidarité. La plupart de ces avantages sont incontestables. Mais la question est de savoir si une telle alliance est possible, et, fût-elle possible, si elle serait durable.

Il y a plus. En supposant que le projet de l'abbé de Saint-Pierre, tel qu'il le présente, fût applicable, était-il à désirer qu'il fût appliqué? M. Goumy ne le pense pas, et il donne de son opinion d'excellentes raisons. Oui, sans doute, dit-il, la paix perpétuelle est une chose très-désirable, et il faut espérer qu'elle ne sera pas toujours chimérique. Mais le projet de l'abbé n'en était pas moins détestable. En proposant pour base d'alliance les traités d'Utrecht, en donnant aux souverains une garantie réciproque contre les révoltes de leurs sujets, le projet violait deux principes essentiels du droit politique moderne : 1° le principe des nationalités; 2° le droit des peuples à améliorer leurs gouvernemens, sans avoir à craindre l'intervention étrangère. Au fond, le projet de l'abbé n'était qu'une sorte de sainte alliance rêvée un siècle trop tôt.

Sans insister plus longtemps sur la valeur pratique d'un projet qui n'a jamais existé que sur le papier, cherchons à déterminer le principe philosophique dont il est l'application. C'est le principe de

l'arbitrage. C'est l'arbitrage naturel du père de famille, qui maintient l'ordre dans la famille, et qui règle les différends entre les enfants, au lieu d'en abandonner la solution à la force. C'est l'arbitrage conventionnel, démocratique ou monarchique, qui règle les différends entre les hommes dans une société, soit pour les biens à partager, soit pour les promesses à exécuter, soit pour les offenses à réparer : c'est cet arbitrage qui empêche que les querelles des hommes ne dégénèrent en hostilités perpétuelles où le genre humain périrait, et qui, sans détruire la colère et les passions, ce qui est impossible, en atténuent ou en empêchent les effets : c'est lui enfin qui permet à huit cent mille hommes de vivre ensemble dans un espace grand comme Paris sans qu'on puisse compter beaucoup d'attentats contre les personnes ou contre les biens. Pourquoi donc n'appliquerait-on pas aux nations le même système d'arbitrage qu'aux familles? Pourquoi maintenir l'état de nature qui n'existe plus entre les particuliers? Pourquoi ne pas faire de la société humaine une véritable société? A ces pourquoi de l'abbé de Saint-Pierre on peut répondre ce que répondit un jour je ne sais quel ministre à je ne sais quel solliciteur, qui demandait à savoir comment il pourrait ne pas mourir de faim : vous êtes bien curieux !

La plus ingénieuse critique que l'on ait faite du système de l'abbé de Saint-Pierre est celle de cet aubergiste hollandais, qui avait fait peindre au-dessus de sa porte un cimetière avec cette inscription : *A la paix perpétuelle!* C'est là en effet jusqu'à présent la seule paix véritable que les hommes aient pu trouver !

Quelque charme que puissent avoir les rêves et les rêveurs, ils n'amusent pas longtemps. Laissons donc cet excellent homme que M. Goumy a si bien fait revivre dans son spirituel ouvrage. Ne lisons pas les livres de l'abbé de Saint-Pierre; mais n'oublions pas son nom, ni ses bonnes pensées.

PAUL JANET.

ŒUVRES INÉDITES DE MAINE DE BIRAN,

Publiées par ERNEST NAVILLE, avec la collaboration de MARC DEBRIT[1].

Le nom de Maine de Biran a mis beaucoup de temps à devenir célèbre. Ce philosophe, qui a tant écrit, n'avait que très-peu publié; et rien n'est plus compliqué que l'histoire de ses éditions successives.

1. Paris, 1859, chez Dezobry et Magdelaine, rue des Écoles, 78.

De son vivant, il n'y eut d'imprimé que son *Mémoire sur l'habitude*, son examen des leçons de Laromiguière, et un article sur Leibnitz dans la *Biographie universelle*. Le reste de ses écrits se composait de mémoires couronnés par diverses académies, et d'un ouvrage capital reproduit sous diverses formes, et refondu à plusieurs reprises, comme devant être l'expression définitive de sa philosophie.

En 1834, dix ans après la mort de l'auteur, M. Cousin, son ami, et qui se faisait honneur d'avoir été son disciple, publia pour la première fois, avec une admirable introduction, l'ouvrage qu'il considère avec raison comme l'œuvre la meilleure et la plus achevée qu'ait laissée Maine de Biran, les *Rapports du physique et du moral*. Plus tard, en 1841, le même philosophe donna trois nouveaux volumes, dont le premier comprenait le *Mémoire sur l'habitude* déjà publié, et les deux autres des morceaux plus ou moins importants, mais tous d'une certaine étendue et qui pouvaient servir à éclaircir les points obscurs de cette philosophie peu connue. On eut alors, ou l'on crut avoir une édition complète de M. de Biran.

Les choses en étaient là, lorsqu'on apprit qu'il existait des manuscrits considérables, différents de tous ceux qui avaient été publiés par M. Cousin. Ces manuscrits, après avoir passé par des vicissitudes qu'il serait trop long d'énumérer, étaient arrivés entre les mains de M. Naville, savant et respectable pasteur de Genève, qui avait eu jadis quelques rapports avec Maine de Biran. M. Naville s'appliqua avec ardeur à l'œuvre ingrate et difficile de visiter et de classer ces papiers. Il mourut, sans avoir pu achever ce travail; mais heureusement, il laissait un fils, digne héritier de sa science et de son zèle, M. Ernest Naville, qui se dévoua à l'œuvre commencée, et vient de la terminer à son grand honneur, et à la satisfaction de tous les amis de la philosophie.

Déjà, en 1857, M. Ernest Naville avait donné au public une œuvre inédite du plus grand intérêt, le *Journal intime* de Maine de Biran, histoire sincère et curieuse de toutes les révolutions de son âme et de sa pensée, sorte de confession discrète et mélancolique, que l'on n'attendait pas de cet austère penseur. Maintenant, M. Ernest Naville achève la tâche paternelle et la sienne par la publication de trois volumes in-8° d'œuvres inédites, qui, en s'ajoutant aux quatre volumes de M. Cousin, constituent cette fois les œuvres définitivement complètes de Maine de Biran.

Quelle est l'importance de cette nouvelle publication? Pour répondre à cette question, il faut, à ce qu'il semble, en résoudre d'abord une autre : quelle est l'importance philosophique de l'auteur que l'on publie? En effet, si Maine de Biran est, comme quelques-uns le pen-

sent, un grand philosophe, quoi de plus précieux que les moindres fragments sortis de sa plume, qui peuvent servir à nous faire comprendre sa pensée? N'est-il au contraire qu'un philosophe médiocre et trop vanté, qu'avons-nous besoin de l'exhumation de ces écrits, que l'indifférence avait oubliés dans un grenier?

Il est vrai que l'on peut faire valoir en faveur de Maine de Biran deux grandes autorités, celle de M. Cousin et celle de M. Royer-Collard, l'un qui le nomme quelque part, « le premier métaphysicien du dix-neuvième siècle, » l'autre qui disait de lui : « Voici notre maître à tous. » Mais ces deux paroles sacramentelles ne paraîtraient peut-être pas un témoignage suffisant à un adversaire mal disposé. Sans doute, Maine de Biran a été en général peu attaqué. Mais ce privilége, assez rare, à la vérité, au lieu de déposer en sa faveur, pourrait bien tourner contre lui : car il faut bien reconnaître que, s'il n'a pas été attaqué, ce n'est pas précisément qu'il ait été considéré comme inattaquable; mais c'est tout simplement qu'il a été très-peu lu, et quoique cette indifférence ne fasse pas beaucoup d'honneur au public éclairé, il faut, pour être juste, reconnaître que celui-ci n'est pas le seul coupable. La faute en est aussi à l'auteur lui-même, dont le style confus, pénible, obscur, est parfois insupportable.

Je me trompe en disant que M. de Biran n'a pas été attaqué : il l'a été récemment, et par une plume très-perçante, qui blesse quand elle pique, celle de M. Taine. M. Taine, qui aime le style alchimique de M. de Balzac, est très-dur pour le style de Maine de Biran. Il le critique avec esprit, et l'appelle « un fagot d'abstractions germaniques. » Puis il cherche ce qu'il peut y avoir sous ce fagot; il y découvre enfin une idée, mais une seule; et encore cette idée est fausse. Voilà le jugement de M. Taine sur celui que M. Royer-Collard appelait son maître, et dont M. Ampère, M. Cuvier, M. Guizot, M. de Gérando, M. Cousin, écoutaient et discutaient respectueusement les travaux.

Quant à nous, nous passons volontiers condamnation sur les défauts de la forme dans Maine de Biran, quoiqu'il ne soit pas juste de dire que le talent d'écrire ait manqué complétement à l'auteur de ce *Journal intime*, qui contient des pages si élevées et si touchantes; même dans ses livres philosophiques, et en particulier dans les *Rapports du physique et du moral*, il y a des morceaux pleins d'énergie et de forte lumière, qui ne sont pas, il s'en faut, d'un écriviain vulgaire. Mais, après tout, la forme n'est pas le fond. Un écrivain incorrect peut être un grand penseur. Voyons si notre auteur a marqué sa trace dans l'histoire de la pensée. Toute la question est là.

Il y a une philosophie dont les représentants les plus illustres dans les temps modernes sont Hobbes, Gassendi, Locke, Condillac, Helvé-

tius et Cabanis. Cette philosophie réduit toute réalité à des faits, et à des faits extérieurs et sensibles, dont l'homme est averti par les impressions de ses organes, et qui demeurent dans le souvenir sous la forme d'images; pour cette philosophie, la pensée n'est qu'une association d'images, et, à son plus haut degré, une combinaison de moitié d'images ou d'abstractions, fixées par des signes, c'est-à-dire encore par des images. Il y a, dis-je, une telle philosophie; et elle n'est pas près de finir. Si cette philosophie est la vraie, Maine de Biran, qui l'a partout combattue, est certainement un philosophe chimérique; mais il l'est avec Platon, je dirai plus, avec Aristote; il l'est avec Descartes, avec Leibnitz, avec Malebranche, et enfin avec Fichte, avec Schelling, avec Hégel, non moins opposés que ces grands maîtres à la philosophie dont nous venons d'esquisser les traits.

Il y a une autre philosophie, qui ne voit pas toute la réalité, ni même la plus solide réalité dans les choses du dehors, perçues par les sens, figurées par l'imagination; pour qui l'être véritable est précisément ce qui ne se sent, ne se touche, ni ne s'imagine, et c'est ce qu'elle appelle l'*esprit*, qui prouve enfin l'existence de cette réalité invisible et intelligible par le témoignage le moins récusable, la pensée. C'est cette philosophie que Maine de Biran a défendue dans ses écrits. Si elle est la vraie, il faut savoir si ce philosophe a seulement recueilli après tant d'autres la pensée commune, ou s'il l'a fait avancer d'un pas. Dans ce cas, n'eût-il eu qu'une idée, il aurait encore sa place au nombre des hommes de génie qui ont fondé et développé la philosophie spiritualiste. Car avoir une idée, et une idée durable en philosophie, est presque aussi rare et aussi difficile que de fonder un empire dans l'histoire des peuples.

Or, je crois pouvoir dire que Maine de Biran a eu une de ces idées qui suffisent à la gloire d'un philosophe. Cette idée est très-simple sans doute; mais quoi de plus simple que la vérité, et cependant quoi de plus difficile à reconnaître et à découvrir? Voici quelle a été la pensée fondamentale de Maine de Biran : l'âme est une force qui a conscience d'elle-même, et peut se saisir et se reconnaître dans un acte unique et sans analogue, l'acte de l'effort volontaire. C'est là, dira-t-on, un principe emprunté à Leibnitz. Oui, sans doute. Mais Leibnitz s'était surtout placé au point de vue métaphysique; il avait surtout prouvé sa thèse par des considérations rationnelles; il opposait l'idée de la force à l'idée de la substance, et sa théorie des monades n'était encore qu'une hypothèse. Sans doute, Leibnitz avait l'esprit trop étendu et trop ouvert pour avoir complétement négligé l'appui que l'expérience intime pouvait donner à sa théorie [1], et plusieurs passages men-

1. Voyez, sur ce point, l'admirable chapitre de M. Émile Saisset sur Leib-

tionnent expressément comme un fait la puissance active de l'âme, fait reconnu d'ailleurs par Locke lui-même. Il n'en est pas moins vrai que c'est Maine de Biran qui, en s'attachant avec opiniâtreté à l'analyse de l'effort musculaire, a démontré d'une manière irréfragable que l'âme est une force capable d'action : principe de la plus haute importance et par lui-même et par ses conséquences.

C'est surtout par l'application heureuse et fine de ce principe à la plupart des grandes questions philosophiques, que Maine de Biran me paraît avoir prouvé la sagacité et l'originalité de son génie. Ainsi, l'on sait que, depuis David Hume, tous les métaphysiciens étaient à la recherche de l'idée de cause. Cet esprit pénétrant et supérieur avait bien vu que, pour établir le scepticisme, il suffit d'ébranler dans l'esprit humain le principe de causalité. Il l'avait fait dans une polémique immortelle, chef-d'œuvre d'analyse et de dialectique. Maine de Biran reprend cette polémique; et, employant avec une rare vigueur l'observation et le raisonnement, il démontre d'une manière décisive, à notre avis, que l'âme, dans l'effort volontaire, se reconnaît elle-même et immédiatement comme cause, et ainsi trouve en soi, dans une expérience directe, la cause en action, prise sur le fait.

Kant, auquel la lecture de Hume avait révélé son propre génie, avait essayé, à son tour, une genèse de l'idée de cause; et sa théorie est une des belles hypothèses que présente l'histoire de la philosophie. Suivant lui, il y a une idée de cause dans l'esprit; mais elle est antérieure à l'expérience, et n'a aucun fondement dans l'expérience : c'est une loi de notre constitution intellectuelle, loi sans laquelle nous ne pouvons penser, mais qui peut ne correspondre à aucune réalité véritable. C'était combattre le scepticisme en lui faisant sa part; ce que M. Royer-Collard déclarait avec raison impossible. Kant appliquait la même théorie à l'idée de substance, à l'idée d'unité, enfin à ces douze idées fondamentales, qu'il appelle des *catégories*. Toutes ces idées ne sont que des *formes*, des moules où viennent s'ordonner tous les phénomènes de l'expérience; ce sont enfin les conditions qui seules rendent l'expérience possible, mais qui ne tombant pas sous l'expérience, ne nous donnent aucune garantie de l'existence de leurs objets. Or, Maine de Biran, l'un des premiers en France qui aient compris Kant, quoiqu'il ne le connaisse qu'imparfaitement, lui oppose que, dans le sentiment de sa propre action, le moi, se saisissant comme cause, et comme cause une et permanente, trouve ainsi en lui-même le type effectif de l'unité, de l'être, de la substance, de la cause enfin;

nitz, dans son *Essai de philosophie religieuse,* que le *Magasin de librairie* a publié.

d'où il suit que ces notions ne sont pas, comme le veut Kant, des formes à priori, ni des idées, comme l'entendait Descartes, mais des notions d'expérience, correspondant par conséquent à de véritables réalités.

Nous dépasserions de beaucoup les bornes de cet article, si nous voulions rappeler ici comment Maine de Biran se sert de son principe pour refuter l'idéalisme de Berkeley, le sensualisme de Condillac, le panthéisme de Spinosa. Sans sortir de ce fait primitif, le sentiment de l'effort musculaire, il établit contre le premier la réalité extérieure; contre le second, la substantialité du moi; contre le troisième, l'individualité et la personnalité du sujet pensant. Berkeley ne voyait dans les corps que les projections de notre esprit. Condillac confondait le moi avec ses sensations. Enfin, Spinosa réduisait l'âme à un mode de l'existence universelle. Maine de Biran pénètre avec une justesse supérieure le point faible de ces trois théories, et montre qu'elles dérivent toutes d'un même vice, l'oubli de l'activité personnelle du moi.

En un mot, c'est bien le signe d'un esprit philosophique de pouvoir, à l'aide d'une seule idée, et en quelque sorte d'une formule unique, résoudre et expliquer les problèmes les plus divers. C'est en cela que consiste le génie dans les sciences. N'y a-t-il donc pas aussi une sorte de génie à avoir démêlé dans l'âme humaine un fait peu remarqué, mais assez important pour pouvoir s'en servir avec avantage contre Hume et contre Kant, contre Spinosa et contre Berkeley, contre Descartes et contre Condillac, et enfin contre Stahl et Cabanis? Et c'est encore ici un point à signaler, que Maine de Biran, sans aucune érudition, a cependant le sens le plus juste et le plus fin de toutes les grandes philosophies modernes. Il en saisit, sans se tromper, la pensée essentielle, et son interprétation des systèmes, quoiqu'elle soit souvent neuve et originale, est très-rarement inexacte.

Mais l'habileté à se servir d'une idée contre les autres philosophes ne serait encore qu'un mérite d'un ordre secondaire, si cette idée n'avait par elle-même une valeur sérieuse et éprouvée. Quelle est la valeur de l'idée de Maine de Biran?

Sans prétendre à donner ici une définition de la philosophie, je crois pouvoir dire que la philosophie est la science de l'intelligible. Or, il y a deux sortes de réalités intelligibles : l'âme et Dieu; et il est évident de soi que le premier degré pour s'élever à Dieu est d'abord d'atteindre l'âme. Ainsi, celui qui, en philosophie, aura fait avancer d'un pas la science de l'âme, aura par là même perfectionné la science de Dieu. Eh bien, ce qui fait, à mon avis, la supériorité de Maine de Biran, c'est qu'il a jeté une lumière nouvelle sur le mystère de l'homme intérieur; c'est qu'il a donné quelques raisons de plus

de croire que nous ne sommes point tout entiers chair et sang

En général, la philosophie n'avait essayé de pénétrer jusqu'à l'être intelligible que par deux moyens : le sentiment et le raisonnement. Ce sont là, sans doute, deux moyens excellents. Pour ma part, je ne puis lire les mystiques sans y recueillir la persuasion la plus intime et la plus profonde de la réalité de l'esprit. Et d'une autre part, les arguments d'Aristote et de Descartes sont des démonstrations très-solides. Mais si à ces deux moyens on pouvait en ajouter un troisième, à savoir, l'expérience de fait, n'est-il pas certain qu'on aurait obtenu tous les genres d'évidence, et épuisé la certitude que l'esprit humain peut se flatter d'obtenir en de pareils sujets?

Descartes s'était approché aussi près que possible de ce point de vue. Cependant il employait encore le raisonnement. Pour Maine de Biran, au contraire, l'âme prend possession d'elle-même par le sentiment immédiat de son énergie, et, dans l'acte de l'effort volontaire, acte essentiellement un et indivisible, elle se distingue de l'obstacle étendu et résistant qui lui est opposé. Or, si l'être constitutif du moi est précisément cette activité même, est-il nécessaire de démontrer par le raisonnement la distinction d'un être inconnu appelé esprit, et d'un autre être non moins inconnu appelé matière, et l'esprit est-il autre chose que cet être actif, vivant, doué d'énergie, dont l'effort est le signe essentiel, et qui, se possédant et se connaissant, s'appelle lui-même : *Je* ou *Moi?* Il est vrai que Maine de Biran, rouvrant la porte aux préjugés de l'ancienne métaphysique, distingue en beaucoup d'endroits l'âme et le moi. En quoi il a raison en un certain sens : car il est vrai que lorsque l'homme perd la conscience de lui-même, comme dans l'évanouissement, et peut-être dans le sommeil, l'âme ne périt pas parce que le moi s'éclipse un instant. Mais lorsque l'homme se connaît et se possède, et dit *moi* en toute connaissance, je demande si, au-dessous de ce moi, il y a quelque autre substance, quelque *substratum* hypothétique, dont le moi ne serait que l'attribut. Une pareille pensée est ce qu'il y a de plus contraire à l'esprit de la philosophie de Maine de Biran. Elle serait le renversement de ce que nous considérons comme le résultat le plus précieux de cette philosophie : la démonstration par l'expérience de la réalité de l'esprit.

Tels sont les principes généraux de la philosophie de Maine de Biran, principes qu'il était nécessaire de rappeler pour apprécier ce qu'il peut y avoir d'intéressant et de nouveau dans l'édition nouvelle que nous annonçons, et dont il est temps de parler.

Disons d'abord quelques mots de l'Introduction, œuvre importante d'un excellent esprit, M. Ernest Naville, l'éditeur patient et dévoué qui a attaché son nom à cette restauration. Ce travail est l'exposé le

plus complet et le plus exact que nous ayons des théories philosophiques de Maine de Biran. Personne n'était mieux préparé que M. Naville à un pareil travail. Versé dans la philosophie, où le porte naturellement son goût particulier, son éducation religieuse, et une véritable vocation, il a en outre vécu pendant de longues années dans le commerce intime de Maine de Biran. D'abord sous la direction de son père, puis, livré à lui-même, il a déchiffré, lu à cent reprises différentes, rapproché, recomposé les feuilles éparses que leur avait transmises la famille de Maine de Biran; et ayant été forcé par les difficultés matérielles de l'entreprise à l'examen le plus minutieux, il n'est pas une des pensées de notre auteur qu'il n'ait méditée, et dont il ne puisse déterminer le sens et la valeur. Ajoutez que la possession des papiers intimes de Maine de Biran devait le mettre dans le secret de toutes les phases de cette pensée laborieuse, qui présente à la fois ce double caractère : la ténacité et la mobilité. Il est inutile d'exposer après M. Naville le singulier phénomène dont la vie philosophique de Maine de Biran présente le spectacle, cette trilogie dont le premier acte est le sensualisme, le second le stoïcisme, et le troisième le mysticisme. Disciple de Condillac, mais disciple indépendant et original, Maine de Biran débute en philosophie par le traité sur l'habitude. Dans ce livre, l'influence de M. de Tracy et de l'idéologie sensualiste est encore toute-puissante. Mais bientôt il s'affranchit de ce premier joug, se rend maître de sa propre originalité, et découvre la théorie de la volonté, qui devient le fond de tous ses grands ouvrages, et restera son titre de gloire en philosophie. Enfin, une dernière révolution s'opère dans son esprit. Le *moi* ne lui suffit plus; il entre avec Fénelon et l'*Imitation* dans une voie mystique et chrétienne; et c'est alors que, reprenant encore une fois son entreprise philosophique, il essaie dans son *Anthropologie*, ouvrage inachevé, de faire l'histoire de l'homme à l'aide de sa propre histoire, distinguant dans l'âme humaine, non plus trois âmes, mais trois vies, la vie animale, la vie humaine et la vie de l'esprit.

M. Naville ne s'est pas contenté, dans sa remarquable Introduction, d'exposer et de faire comprendre les idées de Maine de Biran. Il parle aussi en son propre nom, et la dernière phase philosophique de Maine de Biran lui est une occasion naturelle d'exprimer ses propres pensées sur la philosophie religieuse dans quelques pages nobles, élevées, profondément chrétiennes. L'auteur y combat, avec grande raison, selon nous, la doctrine trop commode de la séparation absolue de la religion et de la philosophie : « Nous pensons, dit-il, que la séparation absolue établie entre la religion et la philosophie, entre la raison et la foi, est une séparation factice, momentanée, née

de circonstances passagères, destinée à disparaître dans les âmes éclairées et sérieuses. Il faut à l'homme une seule vérité : s'il ne croit pas à l'Évangile, une philosophie qui le remplace ; s'il y croit, une philosophie chrétienne. » Rien de plus juste, ni de mieux dit. Quant au choix de M. Naville, il n'est pas douteux : à ses yeux, il n'y a qu'une vraie philosophie, la philosophie chrétienne ; et il défend cette philosophie avec beaucoup d'autorité. Ce n'est pas ici le lieu de le suivre sur ce terrain délicat, où sa foi éclairée et tranquille lui permet de s'avancer avec une témérité courageuse. Mais il faut rendre hommage à cette hauteur et à cette fermeté de conviction, unie à l'amour de la science, et à l'esprit le plus libéral.

L'Introduction est suivie d'un ouvrage considérable, qui est la découverte la plus importante de M. Naville : c'est l'*Essai sur les fondements de la psychologie*. Cet ouvrage, qui occupe presque un volume et demi, était, dans la pensée de Maine de Biran, l'œuvre définitive de sa philosophie. C'est là qu'il avait voulu rassembler et coordonner toutes les idées éparses dans les livres que nous connaissons déjà. C'est en quelque sorte sa synthèse ; et, quoique inachevée, c'est incontestablement un monument d'une certaine grandeur.

Cet ouvrage se divise en deux parties : dans la première, l'auteur établit son principe ; il le dégage du fait primitif où il est enveloppé, à savoir, la conscience de l'effort volontaire. Il discute toutes les doctrines de la philosophie moderne à ce point de vue, et il explique toutes les notions de cause, de substance, d'unité et d'identité, dont les métaphysiciens sont en peine depuis si longtemps. Dans la seconde partie, l'auteur fait l'analyse et l'histoire des facultés humaines. Il nous montre les progrès de la personnalité et de la réflexion, depuis le plus humble degré de l'existence jusqu'à la possession éclairée de soi-même par la volonté et par la pensée. De ces deux parties, la plus nouvelle est la seconde. C'est là que Maine de Biran essaye d'organiser sa psychologie, et d'en lier les éléments épars. Nous ne pouvons en indiquer ici que le cadre général et les grandes lignes.

Suivant Maine de Biran, il y a dans la vie humaine quatre moments, ou, comme il dit, quatre systèmes, à chacun desquels correspond un degré particulier de la personnalité ; ce qui les distingue, c'est en quelque sorte le plus ou moins de présence du moi dans chacun d'eux. 1° Au plus bas degré, il n'y a que des impressions passives et des mouvements instinctifs, des modes de plaisir et de douleur sans *moi* : c'est ce que l'auteur appelle des *affections*, et ce premier système est le *système affectif*. Les *affections*, dans ce système, correspondent à peu près à ce que Leibnitz appelait les perceptions obscures. 2° Le moi commence à s'unir aux affections, mais sans s'identifier avec elles ; il

les rapporte à des siéges organiques particuliers, et il n'en est que spectateur. C'est ainsi, par exemple, que nous avons conscience d'un mal de tête, sans y concourir cependant par notre action; il est, pour le moi, comme quelque chose d'étranger, qui le touche cependant : c'est la *sensation*. Au *système affectif* succède le *système sensitif*. 3° Le moi commence à prendre une part directe aux phénomènes de la sensibilité. Au lieu de subir simplement la sensation, il la provoque, il la prolonge, il la fixe, il la précise, il en fait une connaissance. Il passe enfin de la sensation à la perception. Troisième système : *système perceptif*. Dans ce troisième état, l'action du moi est encore subordonnée à l'action des objets extérieurs, et le sentiment qu'il a de lui-même est enveloppé et comme confondu dans la perception. 4° Enfin la volonté, par son effort propre, peut déterminer des modes dans lesquels l'impression n'est jamais que consécutive à l'effort voulu. Le moi, dès lors, ne peut plus ignorer sa propre causalité et sa part dans le fait de la connaissance. Il s'aperçoit lui-même, et, pour la première fois, le *sujet* s'oppose nettement à l'*objet*. C'est le système *réflexif*.

Telle est la doctrine psychologique de Maine de Biran, et, quoiqu'elle puisse donner lieu à bien des observations critiques, on ne peut nier qu'elle ne soit un vigoureux effort pour expliquer dans l'homme l'union de deux éléments bien distincts, le passif et l'actif, le spontané et le réfléchi. On a souvent dit que Maine de Biran n'avait jamais étudié que la volonté; mais on pourrait dire, au contraire, qu'il s'est au moins occupé autant des phénomènes obscurs, des sensations indistinctes, et, en général, des modes instinctifs de l'âme que de l'effort et de la volonté. Nul philosophe de notre temps n'a autant accordé à ce qu'un philosophe allemand appelle l'*inconscient ;* et ce même philosophe, qui, dans son *Histoire de l'âme*, cherche précisément à faire la part de l'inconscient et du conscient, pourrait retrouver son idée dans l'*Essai sur les fondements de la psychologie*.

Ce n'est pas dans ces courtes pages que nous pouvons examiner de telles questions. Il nous reste à indiquer le dernier ouvrage de Maine de Biran, ouvrage qui devait être encore une fois la refonte de tous les autres, mais qui a été interrompu par la mort. Ce nouvel ouvrage, *Nouveaux essais d'anthropologie*, a cela de remarquable, qu'il est le seul où Maine de Biran ait essayé d'introduire le nouveau point de vue auquel il s'était élevé dans les dernières années de sa vie, le point de vue mystique et religieux. Cette fois, il divise encore l'âme humaine; mais il la divise en trois : il y découvre trois vies distinctes, la *vie animale*, la *vie humaine* et la *vie de l'esprit*. On voit immédiatement que cette division est la même que celle de l'ouvrage précédent, mais, d'une

part, simplifiée, et, de l'autre, augmentée d'un terme nouveau. En effet, la vie animale comprend évidemment ce qu'il appelait tout à l'heure le système affectif et le système sensitif, et la vie humaine comprend les systèmes perceptif et réflexif. Mais, au-dessus de ces deux vies, il y a une vie supérieure, dont Maine de Biran n'avait pas parlé jusque-là, la vie divine ou religieuse, la vie de l'esprit.

Puisque nous voici conduits par cette analyse à cette troisième phase de la pensée de Maine de Biran, expliquons-nous en finissant sur cette dernière crise philosophique, fort intéressante sans aucun doute, mais à laquelle le judicieux éditeur nous paraît accorder peut être un peu trop d'importance. Que Maine de Biran se soit élevé du sensualisme du dix-huitième siècle à un stoïcisme assez semblable à celui de Fichte, puis, qu'à une époque plus avancée de la vie, il n'ait pas trouvé un aliment suffisant dans ce stoïcisme aride, et qu'il ait appelé à son aide le sentiment religieux, c'est là certainement une double révolution, qui fait le plus grand honneur à la noblesse et à l'élévation de son âme; et dans l'histoire morale du dix-neuvième siècle, c'est là un fait original et digne d'attention. Mais si nous changeons de point de vue, et si nous considérons surtout l'intérêt de la science, je crois pouvoir dire que la troisième phase de Maine de Biran n'a presque aucune valeur, et qu'il reste tel que nous l'avons connu. En effet, ce que Maine de Biran a écrit au point de vue mystique n'a aucune originalité : c'est une vague réminiscence de Fénelon et des quiétistes; et soit que l'auteur n'ait pas eu le temps d'exposer toute sa pensée, soit qu'il fût trop tard pour qu'il lui fût permis de faire des découvertes dans ce monde mystérieux où le théoricien de la volonté devait se trouver singulièrement dépaysé, il me semble que les dernières pages laissées par Maine de Biran font plus d'honneur à son âme qu'à sa sagacité philosophique. On voit qu'il n'est pas loin de tomber dans l'abîme où les mystiques de tous les temps ont été toujours entraînés comme par un attrait magique; et l'on se demande s'il valait la peine d'avoir tant médité et tant écrit sur la personnalité humaine, pour finir par écrire les lignes suivantes : « Le dernier degré d'abaissement comme le plus haut point d'élévation peuvent se lier à deux états de l'âme où elle *perd également sa personnalité;* mais, dans l'un, c'est pour *se perdre en Dieu;* dans l'autre, c'est pour s'anéantir dans la créature. » A la vérité, j'incline à penser avec M. Naville que le temps a manqué à Maine de Biran pour s'expliquer à loisir, et pour bien s'entendre avec lui-même; et il faut reconnaître, je l'avoue, que *des notes jetées en passant, des indications rapides déposées sur des feuilles volantes* ne permettent pas toute la sévérité de la critique. Mais j'en conclus précisément que la troisième philosophie de Maine de Biran n'est qu'une ébauche, où se trahis-

sent à la fois et les hésitations d'une pensée qui se cherche et les faiblesses d'une pensée qui s'oublie.

Quoi qu'il en soit, tout ce que Maine de Biran a pensé est digne d'intérêt, et il faut féliciter le savant éditeur du zèle désintéressé qu'il apporte à la gloire d'un philosophe dont il n'est pas même le compatriote : chrétien fidèle et convaincu, il ne dédaigne aucune des formes de la vérité, il ne considère pas la philosophie comme une ennemie, et n'a pas craint de consacrer plusieurs années de soins et de peines à publier les écrits d'un penseur qui n'a touché au christianisme que dans les dernières années de sa vie, et encore qui y était entré beaucoup plus par le cœur que par la foi. Ce bel amour de la science libre, uni chez M. Ernest Naville à la foi la plus libre aussi et la plus éclairée, mérite au plus haut degré notre estime et notre respect. Remercions Genève de ce culte envers une gloire française, de ce service rendu à la philosophie : ce n'est pas le seul que lui doivent la science et la liberté.

PAUL JANET.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXI.

5 DÉCEMBRE 1859.

I

Parlons d'abord du *Père prodigue*, comédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas fils, que le théâtre du Gymnase vient de représenter.

La Rivonnière père et fils, l'un comte et l'autre vicomte, sont arrivés à cet âge où, par des motifs différents, on éprouve quelquefois le besoin de changer de vie. Le comte a cinquante ans, et le vicomte vint-cinq. Le père et le fils ont tous les deux mené largement l'existence : hôtel à la ville, château à la campagne, écuries renommées, meute célèbre à vingt lieues à la ronde, fêtes brillantes à Paris, large hospitalité à la campagne, valets, piqueurs, gardes-chasse, grooms, rien ne leur manque de ce qui faisait le brillant de l'ancienne vie seigneuriale, sans parler des maîtresses ni des parasites. Quant au solide, ils ne l'ont plus, le comte du moins, qui a mangé deux cent bonnes mille livres de rente à prolonger le dix-huitième siècle jusque dans le dix-neuvième, et à continuer les grands seigneurs du temps de Louis XV. Au vicomte il reste encore quatre-vingt mille francs de rente. C'est encore joli, mais il faut renoncer à l'hôtel, mettre les terres en vente, n'avoir que deux chevaux dans son écurie, en un mot se résigner à vivre bourgeoisement, peut-être même à se marier. Ces sacrifices, le vicomte est tout décidé à les faire; mais le comte va jeter les hauts cris. Son fils ne peut lui dire à brûle-pourpoint : vous êtes complétement ruiné, vous n'avez plus ni sou ni maille, ce serait lui donner le coup de la mort, et André aime trop tendrement son père pour en venir à cette extrémité; il biaise donc. Des quatre-vingt mille francs qui lui restent, il fait deux parts : la moitié pour lui, la moitié pour son père. Comme ce dernier, s'il connaissait la vérité, serait fort capable de refuser ce cadeau, il faut nécessairement recourir à un subterfuge.

Un beau matin donc, que le comte et le vicomte mangent ensemble

des œufs à la coque, la conversation suivante s'engage entre eux : — Par la sambleu, monsieur mon père, savez-vous une chose? — Quoi donc, monsieur mon fils? — Vous êtes ruiné. — Bah! — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; il ne vous reste plus que quarante mille livres de rente, et comme entre vos mains elles ne dureraient guère, je m'empare du capital, et vous en servirai la rente. Je me charge de liquider vos affaires, comme on dit en style de notaire; signez-moi ces papiers.

Il est bon de vous dire, lecteur, afin que cette conversation ne vous étonne pas trop, que le père et le fils ont toujours vécu jusqu'ici comme deux bons camarades ou plutôt comme deux frères, n'ayant rien de caché l'un pour l'autre, le comte mettant dans la confidence de ses bonnes fortunes le vicomte, celui-ci racontant volontiers ses petites fredaines à celui-là. Ce système d'éducation n'était pas très-usité au siècle dont le comte représente les traditions; même dans les familles les plus corrompues de la noblesse, on gardait assez sévèrement la distance entre le père et le fils. Richelieu aurait cru sa dignité compromise d'initier M. de Fronsac à ses galanteries. Il faut bien, il est vrai, être de son temps par quelque côté; malheureusement le comte n'a pas choisi le plus beau.

A part quelques parfaits coquins, ces grands seigneurs du dix-huitième siècle n'étaient au fond que de grands enfants, galants, dissolus, dépensiers; ils se laissaient mener par tout le monde. Un petit abbé, un intendant, une maîtresse en faisaient ce qu'ils voulaient. La Rivonnière est de leur trempe. Quoi! il faudra vendre mes beaux chevaux! Renvoyer ces dix gardes-chasse qui ne gardaient rien! hélas! que vont devenir ces braves gens de père en fils au service de ma famille! Ma meute formée par tant de soins et de dépenses, vingt-quatre chiens de cette vieille race française que l'Angleterre nous envie, qui s'en chargera? Ah! de longtemps on ne verra plus un si bel équipage! On ne fêtera donc plus la Saint-Hubert dans la grande salle du château, ornée des trophées des grands chasseurs mes aïeux! La chambre d'honneur ne s'ouvrira plus, la chambre verte elle-même restera vide, je ne recevrai plus personne; adieu les bals sur la pelouse, les lampions dans le parc, les feux d'artifice sur le lac. On dirait que le comte est prêt à pleurer..... Parbleu! reprend-il en riant, me voilà sous la tutelle de mon fils; la chose est plaisante; passe-moi ces papiers, que je les signe.

En fils qui songe à tout, André s'est dit que son père, avec son

nom, son titre, son teint frais, sa taille bien conservée, ses cheveux ni trop grisonnants ni trop clair-semés, ferait encore un mari fort présentable, et il lui ménage une certaine veuve Godefroid qui se laisserait volontiers conduire de nouveau à l'autel par le séduisant comte. Le difficile est de toucher cette corde délicate ; en le voyant de si bonne humeur et de si facile composition, le fils se hasarde. Au premier mot, le père découvre le reste. Se marier ! il y songe depuis deux mois, non point avec la veuve Godefroid par exemple, mais avec mademoiselle de Blignac : seize ou dix-huit printemps, assez *grasse*, blonde, semblable à un petit pigeon qui se chauffe au soleil (je cite de mémoire), et de plus grosse héritière. L'air embarrassé du vicomte pendant cette confidence, ses questions saccadées, la contraction de ses lèvres indiquent clairement que ce mariage n'a pas son approbation. Entre nous, je le crois au fond très-amoureux de mademoiselle de Blignac, avec laquelle il a été élevé ; et comme il rompt ses relations avec le monde et le demi-monde, qu'il ferme assez brutalement sa porte à une femme voilée et qu'il fausse compagnie à mademoiselle Albertine, invitée à déjeuner chez lui, on peut supposer que le vicomte n'était pas sans quelque arrière-pensée d'épouser lui-même celle que son père a choisie si malencontreusement. Que faire dans une telle occurrence? S'immoler au bonheur paternel ; il n'y a pas d'autre parti à prendre. Le comte et le vicomte partent donc pour Dieppe, où ce dernier est chargé de demander pour son père la main de mademoiselle de Blignac à sa tante.

Au second acte, nous sommes à Dieppe dans le salon de la tante. Je connais ce salon depuis bien longtemps ; il a un balcon qui donne sur la plage : cheminée à droite du spectateur, une causeuse devant la cheminée ; à gauche, des fauteuils, beaucoup de fauteuils ; il y aura de la conversation. On se plaint qu'on ne cause plus dans le monde, c'est peut-être qu'on cause trop au théâtre. La comédie moderne raffole de l'esprit de conversation ; elle en a beaucoup et elle en abuse. Au lever du rideau M. de Linière et M. de Fonton causent ; et de qui? de cette Albertine que nous avons entrevue au premier acte, et qui travaille à se faire quarante mille francs de revenu, après quoi elle se retirera du commerce. Ce chiffre est déjà atteint aux trois quarts, et le Fonton me parait bien en train de le compléter, si j'en crois Linière. Le sujet de la conversation de ces deux messieurs est fort triste ; Albertine mérite certainement tout le mal que Linière dit d'elle, et plus encore ; mais à quoi bon nous tant occuper

de cette fille? — *Elle m'a dit qu'elle n'avait pas voulu de vous.* — *Allons donc, c'est comme si vous prétendiez que les chemins de fer refusent des voyageurs.*—Ah ! de grâce, messieurs, nous ne sommes pas ici dans un club, laissez aller la pièce, ne l'interrompez pas.

Eh ! je marche bien, me répondra peut-être la comédie, j'ai passé mes verges à ce Linière ; ne faut-il pas que je corrige un peu ces courtisanes féroces et ces petits imbéciles qui se laissent dévorer par elles ? forçons l'araignée à rentrer dans son trou, le moucheron pourra voler. La comédie est vraiment trop bonne fille ; elle perd son temps et son esprit à vouloir changer des mannequins en hommes. Il y a toujours eu, il y aura toujours des filles comme Albertine et de petits crétins comme Fonton. Le nombre de celles-ci et de ceux-là n'est pas plus considérable aujourd'hui qu'autrefois, et c'est vraiment faire trop d'honneur aux filles que de les rendre responsables de la faiblesse morale de notre jeunesse riche. Cette faiblesse a bien d'autres causes plus réelles et plus profondes que la comédie néglige. Où courez-vous, crie-t-elle sans cesse aux jeunes gens de notre temps ? A la gastrite, à la calvitie, aux maladies de la moelle épinière ? Le corps, toujours le corps, la comédie ne songe qu'à cela ; c'est l'âme, c'est l'intelligence qu'il faut préserver et qui s'atrophient ; nos petits messieurs savent fort bien éviter les excès ; ils sont sobres, rangés, passent fort peu de nuits au jeu ou ailleurs et font chaque année une cure de Vichy ; jamais génération n'eut le teint plus beau, la chevelure plus plantureuse que la génération actuelle. Cherchez parmi les gens de lettres, les avocats, les médecins, les savants, parmi ceux qui travaillent, enfin, si vous voulez trouver des estomacs délabrés et des fronts dénudés.

Perdez aussi, dirai-je à la comédie, cette habitude d'établir à chaque instant un parallèle entre les femmes du monde et celles du demi-monde. En réalité, on les compare bien moins que vous ne pensez ; je sais bien que vos intentions sont pures et honnêtes, que vous donnez toujours le beau rôle à la femme du monde ; mais on sent l'effort dans votre plaidoyer, et plus d'une fois, convenez-en, vous soutiendriez volontiers la thèse contraire. Souvent vous donnez envie de le faire à celui qui vous entend, car certainement les femmes du monde ne sont point parfaites, et on en connaît qui ne valent pas même les femmes du demi-monde, à beaucoup près. Laissez donc là ce sempiternel parallèle entre la lorette et la femme du monde ; s'il est sincère, il ne peut amener rien de bon pour l'une ni pour l'autre ; s'il est ar-

rangé, il tombe dans l'hypocrisie, le plus vilain de tous les défauts pour la comédie. Voulez-vous absolument nous défendre, vous dira une femme du monde vraiment honnête femme, ne parlez pas de nous.

Tout cela nous a fait perdre de vue le mariage de notre ci-devant jeune homme avec ce petit pigeon qui se chauffe au soleil. Vous comprenez bien que ce mariage ne peut avoir lieu. Interrogée par sa tante sur le mariage, mademoiselle de Blignac répond qu'elle n'épousera jamais qu'un homme jeune, intelligent, généreux, et qu'elle aimera, attendu qu'elle veut que cette union soit *un exemple et une force*, si je rends bien ses expressions. Le comte, qui entend tout cela derrière une porte, prend son fils par la main, et le présente à sa place à la tante et à la nièce. On ne saurait s'exécuter de meilleure grâce.

Nous voici au troisième acte, la comédie commence réellement.

C'est un terrible beau-père, il faut en convenir, que le comte avec sa jeunesse persistante, sa prodigalité, son goût des plaisirs. Il a pour sa belle-fille toute la tendresse d'un père, et il est mécontent si elle l'appelle *papa;* il veut qu'elle ait le plus bel attelage de Paris, une loge aux Italiens, une loge à l'Opéra, qu'elle brille dans le monde, qu'elle s'amuse comme il convient à sa jeunesse et à sa beauté. Tout cela ne va guère avec les idées d'André sur le mariage. Il vivrait volontiers en tête à tête perpétuel avec sa femme, et on la lui enlève à chaque instant. La pension de quarante mille francs qu'il fait en réalité à son père ne suffira bientôt plus à ses cadeaux quotidiens; il fera donc des dettes; qui les payera? Le vicomte. Qu'il passe par là-dessus, c'est très-bien; mais que l'idée de voir son intérieur troublé le chagrine un peu, je n'en suis point étonné; le bonheur à deux ou le bonheur à trois, ce n'est pas tout à fait la même chose. Entre son mari qu'elle adore et son beau-père qu'il est impossible de ne pas aimer, la position de la vicomtesse n'est pas non plus des plus faciles. Ce vieil enfant, si bon, si expansif, ce cœur excellent, cette tête sans cervelle, n'est point aisé à gouverner; jeune pour lui-même, et quand il *consulte ses facultés*, il faut bien qu'il en convienne, il est vieux pour les autres. Le chagrin de vieillir, le seul qu'il éprouve, il a besoin de l'épancher, de raconter ses anciennes amours, de se consoler du présent en songeant au passé; ce chérubin de cinquante ans, toujours prêt à confier au vent, aux arbres, aux nuages le tourment secret qui le remplit, n'a garde d'oublier la confidente jeune et charmante qu'il a sans cesse à ses côtés. Sa bru est encore une femme pour lui. Celle-ci se tire avec esprit et avec bon sens de ces confidences

scabreuses; elle les enraye doucement, et si l'enrayage casse quelquefois, elle redouble de précautions, d'efforts pour ramener son beau-père, cherchant à le corriger sans l'effaroucher, à le consoler, à opérer en lui, par une pente insensible et douce, la difficile transition de la jeunesse à la vieillesse, à le marier enfin à madame Godefroid. Un moment j'ai cru que c'était là le sujet de comédie choisi par l'auteur, et il valait la peine d'être traité; mon erreur n'a pas été de longue durée.

Avec sa bonté et sa facilité de caractère, le comte s'est un peu prodigué; il a d'assez mauvaises connaissances, un certain de Mornas entre autres, piqueur d'assiettes et complaisant de femmes galantes de son métier. Il n'aurait pas dû souffrir certainement que cet homme vînt chez lui, maintenant qu'il vit en famille avec son fils et sa bru; il le reçoit pourtant; il accepte presque de lui une invitation à dîner; il est un peu en froid, à la vérité, avec son fils qui lui a fait presque une scène; et pourquoi? parce qu'il n'a pas mis à la porte la femme voilée du premier acte qui se représente au troisième; qu'il a reçu de cette dame une lettre pour la remettre à son fils, et que, voyant son désespoir et ses larmes, il n'a pu s'empêcher de convenir avec elle d'un moyen pour faire passer sous son couvert les missives qu'elle croira devoir faire parvenir à l'adresse de l'infidèle. Pour le père d'un homme marié, et aussi sérieusement marié que le vicomte, la complaisance passe un peu les bornes, et la mauvaise humeur d'André n'est pas sans excuse. Ce premier nuage qui s'élève entre lui et son fils assombrit fort le comte. Pour se distraire, il fait causer Mornas. — Que dit-on de nouveau dans le monde?—On dit que vous vous rangez. — La belle nouvelle! — Et on ajoute que c'est l'amour qui a fait ce miracle.—L'amour! De qui suis-je donc amoureux?—De votre belle-fille, parbleu! et votre fils, qui s'en doute, ne serait pas fâché de se séparer de vous. — Qui a pu calomnier ainsi le comte? Des filles, comme vous le pensez bien. Voilà le demi-monde tout à fait introduit dans la pièce où il a déjà montré le bout de son nez. Le comte est indigné, son cœur de père se révolte; quoi! pour des propos de lorettes? S'il n'y avait que cela! mais voici justement cette veuve dont on a tant parlé et que personne n'a encore vue, madame Godefroid, qui arrive pour prouver au comte que le monde pourrait bien finir par être de l'avis du demi-monde. Ce qui révolte surtout le pauvre père, c'est l'idée que son fils le croie capable de sentiments aussi dénaturés; il voudrait douter; il a recours pour s'assurer de la vérité à un stratagème : il annonce au vicomte son prochain départ pour l'Italie.

La satisfaction trop visible que celui-ci éprouve en apprenant cette décision ne lui permet pas de se faire illusion sur cette triste vérité.

Gardez-vous de croire cependant que le vicomte soit jaloux de son père; il ne se doute seulement pas des sentiments qu'on lui prête; dominé par la passion conjugale, il n'est pas fâché de savourer tranquillement les douceurs de la lune de miel. Un tiers est toujours un tiers, dans certains moments, et souvent rien n'est plus gênant qu'un beau-père ou qu'une belle-mère. Quand on est assis aux pieds de sa femme, qu'on lui fait un cours de métaphysique amoureuse, et qu'on lui explique la différence qui existe entre l'amour dans le mariage et l'amour hors du mariage, on n'aime pas à être interrompu, au milieu de ses plus exquises tirades, par un père qui vient sournoisement placer sa tête entre votre femme et vous, comme dans les opéras-comiques, et recevoir sur sa joue le baiser destiné à la vôtre, comme cela se voit dans le *Père prodigue*. Le comte, malgré tout son esprit, son tact et son éducation d'homme du monde, ne s'aperçoit pas qu'il est indiscret et gênant quelquefois; la tendresse paternelle l'aveugle, et je l'excuse, mais il aurait dû finir par comprendre son erreur, et ne point se mettre par dépit enfantin à entretenir publiquement une de ces femmes qu'on appelle des *drôlesses*, dit l'auteur, parce qu'elles sont obligées d'être drôles, et à vivre maritalement avec elle sous les yeux de son fils et de sa belle-fille. L'auteur l'a voulu ainsi pour nous faire rentrer en plein dans le demi-monde. Fâcheuse préoccupation! A sa place, j'éloignerais soigneusement de mes pièces tout ce qui peut rappeler la lorette. Assez user de ce type! Après nous avoir montré la lorette amoureuse et poitrinaire, la lorette qui se cache derrière un blason d'emprunt, va-t-on faire défiler devant nous toutes les variétés du genre? elles sont nombreuses, mais on les a fort explorées, et je doute qu'on fasse quelque découverte nouvelle dans le demi-monde. Pour Albertine, il y a longtemps que nous la connaissons : elle porte un tablier en torchon, elle descend elle-même à la cave, elle compte avec sa cuisinière; mais nous l'avons vue en robe de satin dans les *Filles de marbre*, elle s'appelait alors Marco; que gagnons-nous à la revoir en femme de ménage? On ne se fait pas femme galante par entraînement de passion seulement, par instinct de gourmandise, de paresse, de vanité, mais aussi par cupidité et par avarice; cela n'a pas besoin d'être démontré. Froide, rangée, méthodique, plaçant ses économies, transformant son alcôve en comptoir, finissant par ramasser qua-

rante mille francs de rente, Albertine n'étonne pas, elle dégoûte. C'est un être odieux qui n'appartient pas à la comédie, une espèce de reptile immonde qu'on n'écrase pas sous le brodequin léger de Thalie. Il est certes permis de peindre des créatures vicieuses et viles comme cette Albertine; mais ne suffit-il pas que leur corruption se montre d'elle-même par ses propres actes? Il est inutile qu'Albertine fasse les honneurs de sa perversité au public, qu'elle la démontre savamment, qu'elle la professe, pour ainsi dire. Si elle se montre si complaisamment à tout le monde telle qu'elle est, comment a-t-elle pu gagner un million?

A partir de ce quatrième acte, la comédie tourne décidément au drame, et le grand inconvénient de ce changement est de me faire douter, après la querelle qui a lieu entre le comte et le vicomte, non pas de la sincérité de leur réconciliation, mais de sa durée. Quand la discussion entre un père et un fils s'est montée presque au ton de la menace et de l'insulte, quand ils ont échangé des reproches pareils à ceux que nous avons entendus, il est permis de craindre pour l'avenir. J'aurais souhaité que la vicomtesse s'interposât entre son beau-père et son mari; c'est à elle qu'il appartenait de réconcilier le père et le fils. Elle y a songé, mais son mari arrête son élan sous le prétexte qu'il est des discussions dans lesquelles *l'épouse chaste* ne doit pas entrer. Le vicomte se trompe. Par sa chasteté même, une femme peut apaiser les querelles dans le genre de celle qui l'a éloigné de son père.

Je ne voudrais pas exiger du lecteur de trop grands efforts de mémoire; j'aime à croire cependant qu'il se souvient d'une dame voilée que le vicomte refuse de recevoir au premier acte, et d'un certain M. de Preuil qui a paru un moment au second acte dans ce salon de Dieppe où l'on cause tant, pour nous dire qu'il a le ridicule d'aimer sa femme. Ce M. de Preuil, pendant que madame de Preuil est absente, s'est amusé à fureter dans ses tiroirs; il y a trouvé une lettre adressée à un homme. Ce gentilhomme délicat veut bien se livrer à des perquisitions dans les meubles secrets de sa femme; mais, pour ouvrir ses lettres, il n'y consentirait jamais. Son intention est donc de remettre lui-même la lettre à son adresse, de la faire ouvrir en sa présence, de la lire, et de tuer ensuite celui à qui elle est adressée. Si le lecteur veut bien se rappeler encore l'artifice que le comte a imaginé pour faire parvenir les lettres de la femme voilée à André, et pour concilier ce que l'on doit à une maîtresse abandonnée et à une femme légitime, il comprendra le reste. Le comte, en effet, se bat

pour son fils, et ce duel fournit aux émotions du dénoûment. De Preuil est grièvement blessé, ce qui est fort injuste; le père, le fils, la belle-fille se jettent dans les bras les uns des autres; le comte consent enfin à se laisser appeler *papa*, et laisse entrevoir qu'il pourrait bien un jour épouser cette pauvre madame Godefroid, qui se trouve toujours là, sans qu'on sache pourquoi ni comment, aux moments les plus pathétiques. Je ne souhaite pas pour elle que ce mariage s'accomplisse: « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes, est de les aimer toujours. » Cette pensée de Joubert qui contient en forme le roman de Balzac les *Parents pauvres*, me fait trembler pour celle qui liera sa destinée à celle du comte de La Rivonnière.

Suis-je parvenu à rendre un compte exact du *Père prodigue?* Je l'espère. Le contraire pourtant ne m'étonnerait pas. Cette pièce tout en caractères et en situations épisodiques n'est pas facile à raconter. Elle pourrait sans trop d'inconvénients commencer au troisième acte, et on aurait alors un petit drame de sentiment d'un intérêt assez vif pour le public. Ce qui le gâte à mes yeux, c'est sa prétention d'être une comédie. Drame ou comédie, le grand défaut de cette composition scénique, selon moi, c'est que les personnages principaux parlent plus qu'ils n'agissent, et dissertent encore plus peut-être qu'ils ne parlent. Il y a sur l'amour d'autrefois et sur l'amour d'aujourd'hui, sur le mariage, sur le célibat, sur le monde, sur le demi-monde, sur le danger de la lorette, sur le charme de la femme honnête, sur ceci et sur cela, un grand nombre de ces morceaux qu'on nomme *couplets* au théâtre, et *tartines* dans le journalisme et dans le roman. L'auteur a plus de phraséologie que de style, et encore souvent cette phraséologie ne lui appartient-elle pas; il soutient mal le ton de la comédie, et monte et descend hors de propos. De l'esprit, il en a beaucoup assurément; mais en gros, et sans triage; il y aurait trop de déchet après. Le caractère du père prodigue, pris en lui-même, m'a paru finement observé; c'est, à mon avis, une des meilleures études de M. Alexandre Dumas fils. Ce n'est pas le personnage, mais la pièce, qui est faible; le portrait est bon, il ne lui manque que la lumière et le cadre. Lafont joue à merveille ce rôle-là, et c'est plaisir de voir le succès de ce vieux et brave comédien.

Faut-il, en finissant, vous dire ce qui m'a le plus frappé dans la représentation du *Père prodigue?* C'est la conversation suivante que j'ai déjà entendue plusieurs fois entre des gens qui paraissaient bien nés et bien élevés. — Avez-vous vu le *Père prodigue?* — Oui! — Il

paraît décidément que ce n'est pas son père que l'auteur a voulu mettre en scène? — Non.

La réponse et la demande étaient faites du même ton d'indifférence.

Voilà donc des gens qui auraient trouvé tout simple et tout naturel qu'un fils s'amusât à étudier les défauts et les ridicules de son père, pour les mettre au théâtre et les livrer à la risée du public. Plusieurs journaux ont également traité cette question avec le plus aimable sang-froid. Signes du temps!

II

M. Edmond Texier a eu dernièrement un fort joli mot dans la revue hebdomadaire du *Siècle :* c'est Orphée mis en pièces par les bacchantes, a-t-il dit en parlant de tous ces livres écrits par des femmes et dont Alfred de Musset est le héros. La première qui porta la main sur Orphée est, si je ne me trompe, mademoiselle Céleste Mogador. Elle sauta un beau jour sur Orphée et voulut l'égratigner. Après les *Mémoires de Céleste Mogador*, vint *Elle et Lui*, par George Sand; nous en sommes maintenant à *Lui*, par madame Louise Colet. Espérons qu'après celui-là on pourra tirer l'échelle.

« Je ne définirai pas l'amour, nous dit en commençant la baronne de Rostan, la nouvelle *Elle*, mais je l'ai senti par le cœur, par l'esprit et par les sens d'une façon très-complète. » Voilà qui s'appelle parler net, et nous savons du moins à quoi nous en tenir; nous n'avons point affaire à une de ces mijaurées qui vivent de l'air, comme cette insupportable Thérèse de *Elle et Lui*. A quarante ans (je crois qu'elle se rajeunit), *Elle* a encore la taille svelte, le cou d'un blanc de marbre blanc, la tête belle et expressive, des cheveux abondants d'un blond doré, des mains charmantes, des bras d'un modelé parfait et d'une blancheur éblouissante. Jugez ce qu'elle était à dix-huit ans, et comme elle devait vivre avec un mari qui la contraignait à ne paraître dans le monde qu'avec des robes montantes et des manches longues. Un *Lui* quelconque ne devait pas tarder à se montrer. Un soir, ce mari farouche conduit sa femme à une soirée de l'Arsenal. C'était en 1836; notez bien cette date. *Elle* se souvient encore de sa toilette : « Je portais ce soir-là une robe de velours noir qui m'emprisonnait jusqu'au cou; mes cheveux, frisés à l'anglaise, retombaient en longues boucles abondantes de chaque côté de mes épaules *enfermées ;* (pauvre victime!) des traînées de liserons blancs

entouraient le chignon et flottaient par derrière. Cette coiffure aurait pu être gracieuse se dégageant sur *le nu;* mais amoncelée sur le velours du corsage, elle n'était qu'étrange. » Souvenirs du cœur et du *Journal des modes*, que vous êtes touchants !

C'est dans cette soirée que *Elle* et *Lui* se rencontrèrent pour la première fois. *Elle* le vit « passer tourbillonnant dans une valse rapide, » comme on disait en 1836. « Il portait un habit vert-bronze à boutons de métal. » J'aime ces détails; ils prouvent qu'on a la mémoire du cœur. Des années s'écoulèrent entre cette première entrevue et la seconde. Dans l'intervalle, *Elle* était devenue veuve, et la perte d'un procès l'obligeait à traduire des romans étrangers pour vivre et pour faire vivre son enfant, car il y a un enfant dans ce roman, afin que la femme puisse de temps en temps se cacher derrière la mère. Cela rend d'ailleurs le bas-bleu plus intéressant, du moins il se l'imagine. « J'avais un magnifique enfant, un fils de sept ans, répandant le rire et le mouvement autour de moi, et j'avais dans le cœur un amour profond, aveugle comme l'espérance et fortifiant comme la foi. » *Elle*, je vous en préviens, a conservé dans son style quelque chose de 1836 et même de 1830; maintenant que j'y suis fait, cette emphase romantique ne me paraît pas sans charme; elle me rappelle ma jeunesse et les romans de M. Gustave Drouineau.

Je ne suis qu'à la page onzième de *Lui*, et je m'aperçois que l'on pourrait déjà l'intituler *Eux;* en effet, le *Lui* qui est le héros du roman n'a pas été le premier *Lui* de l'héroïne. Combien verrons-nous donc de *Lui* secondaires graviter autour du *Lui* principal? En vérité, je l'ignore, quand je songe à ce que l'auteur nous a dit au début de son livre; souvenez-vous que nous avons affaire à une gaillarde (passez-moi l'expression) qui a senti l'amour par le cœur, par l'esprit, par les sens, de la façon la plus complète. Le premier *Lui* n'est pas très-bien traité par *Elle;* il faut convenir aussi que c'est un drôle de *Lui :* « Il vivait au loin à la campagne, travaillant en fanatique de l'art à un grand livre, disait-il; j'étais la confidente de ce génie inconnu; chaque jour ses lettres m'arrivaient, et tous les deux mois, quand sa tâche était accomplie, je redevenais sa récompense adorée, sa joie radieuse, la frénésie passagère de son cœur qui, chose étrange! s'ouvrait et se refermait à volonté à ces sensations puissantes. » Entre deux frénésies, *Elle* traduisait donc des romans étrangers pour vivre, et pour donner à son enfant « des habits plus élégants et toutes les gâteries maternelles. » Quant à ce terrible

piocheur qui laboure son grand livre à la campagne, qu'*Elle* fût gênée ou non, il ne s'en doutait même pas. « Comment se serait-il aperçu de ma mauvaise fortune, lui qui n'attachait de prix qu'aux choses idéales? » Oh! l'aimable *Lui* qui ne s'informe seulement pas si celle qu'il aime a le pain de chaque jour assuré, et qui lui répond, lorsqu'elle l'avertit des poursuites dont elle est l'objet de la part d'un autre, que, « malgré l'amour immense qu'il avait pour elle, il ne se reconnaissait pas le droit de s'interposer entre les désirs d'Albert et son entraînement vers lui, si jamais elle venait à l'aimer. Le bonheur d'un homme de la valeur d'Albert imposait tous les sacrifices. » C'est la première fois, je crois, qu'on voit un amant songer à la *valeur* de l'homme qui veut lui enlever sa maîtresse. C'est le droit du seigneur passé du baron féodal au grand homme. Je me demande comment *Elle* a pu accepter une pareille théorie, et ressentir pour *Lui* un amour « aveugle comme l'espérance et fortifiant comme la foi. » Cet homme qui vient vous voir tous les deux mois, entre en frénésie, comme vous dites, et le moment passé reprend le chemin de fer sans vous demander comment vous vivez vous et votre enfant, et se remet à son éternel roman de mœurs; cet homme qui vous écrit tranquillement que vous devez accepter tous les sacrifices pour faire le bonheur des hommes de valeur qui voudront bien se présenter chez vous, ce bon gros égoïste, vous prétendez « qu'il n'attache de prix qu'aux choses idéales, » et vous l'aimez!...

Ne parlons pas d'amour, il ne saurait en être question à propos de ce livre.

Il a des côtés plaisants et des côtés tristes, il fait rire, et il inspire du dégoût. Léonce, l'homme au grand livre, aux sensations puissantes, est un personnage qui tourne au comique, avec son roman qui n'en finit jamais, et ses lettres où il répond aux cris de douleur de sa maîtresse par ce qu'elle appelle des cris de passion : « Il souffrait plus que moi, me disait-il, mais la souffrance était une grandeur; il se plaisait à se comparer aux Pères du désert, brûlant de désirs et immolant au Dieu jaloux du Thabor leur chair et leur cœur. Pour lui, l'art était le Dieu jaloux qu'on ne peut posséder et s'assimiler qu'en se vouant tout à lui dans la solitude. » On ne se doutait guère que la Thébaïde fût indispensable pour écrire un roman dans le genre de *Madame Bovari* ou de *Fanny*. Chacune des lettres de ce farouche romancier à sa maîtresse se termine par le conseil invariable de se distraire, de voir ses amis, et d'attirer de plus en plus

Albert, « qu'il fallait guérir à tout prix. » Et remarquez que ces avis désolants arrivent juste au commencement du printemps, au moment le plus dangereux de l'année : « Les femmes surtout sentent l'influence de ce changement rapide des saisons ; passer des glaces de l'hiver à une température tiède, sentir en soi la séve des arbres et des plantes qui poussent et qui fleurissent, c'est, près d'un être aimé, un épanouissement plein d'orgueil et d'ivresse; mais dans la solitude cette surabondance de l'être se transforme en souffrances et en tortures. Que faire du trop-plein de son cœur? A quoi bon les rougeurs subites qui colorent les joues, et la flamme plus vive qui jaillit du regard? A quoi bon se sentir plus forts et plus beaux si l'amour manque à l'énergie et à la beauté? » C'est là en effet une situation terrible quand on a affaire à un diable d'homme que le changement de saison laisse indifférent, et qui vous engage à garder vos rougeurs subites, la flamme de vos regards, votre énergie et votre beauté jusqu'à la fin de son roman; il n'en est encore qu'à la première partie, mais quand il l'aura terminé, vous verrez. — « Je devais le plaindre, me disait-il; mais une abstraction puissante était comme la religion, comme le martyre, il s'y devait tout entier; puis l'âpre labeur accompli, de même que le dévot a pour récompense le paradis, il savourerait avec bien plus d'intensité la joie immense de l'amour. »

Voilà donc notre pauvre *Elle* placée entre le trop laborieux Léonce qui promet toujours d'aimer le mois prochain, et le trop aimable poëte Albert qui veut aimer tout de suite; vous croyez peut-être qu'une femme aussi sensible aux influences printanières va céder à ce dernier. Erreur profonde! elle lui résiste, et non pas une fois, deux fois, trois fois, toujours. Cela vous étonne, et moi aussi; mais enfin nous sommes trop polis pour donner des démentis aux dames; seulement nous pouvons dire entre nous qu'*Elle* se conduit d'une façon bien légère. Allez donc vous promener la nuit au bois de Boulogne avec un jeune cavalier, asseyez-vous à ses côtés, comme dans les romans du temps de l'empire, au pied d'une croix, au fond d'une clairière, et empêchez ensuite les médisants de jaser. Vous aurez beau leur répondre : rien de plus innocent que cette promenade, « j'avais soif de l'air de la nuit, il me semblait qu'il me délivrerait des obsessions brûlantes du jour, » ils ne vous croiront peut-être pas. Pour moi, je vous admire, Stéphanie; quel moment lorsque vous sentîtes « ses lèvres courir frénétiques et rapides sur votre front, sur vos yeux, sur votre bouche! » Vous lui échappâtes violemment, toujours comme dans ces

bons vieux romans dont je parlais tout à l'heure, et vous vous élançâtes au hasard dans les allées. Effort sublime! j'ai tremblé un moment, je l'avoue, en songeant à vos rougeurs subites, et surtout aux obsessions brûlantes du jour. Enfin vous avez triomphé; mais, croyez-moi, obtenez de Léonce qu'il interrompe son roman pour vingt-quatre heures, et qu'il arrive courrier par courrier avec sa frénésie, sinon je ne réponds plus de vous.

Madame Louise Colet me permettra de lui dire qu'elle aurait fait sagement de garder pour elle les confidences de son amie la baronne de Rostan. Cette femme abuse indignement de la confiance qu'Albert a pu lui témoigner dans certains moments d'abandon et d'oubli. Sa confession, parsemée d'anecdotes qui ne lui appartenaient pas, de médisances rétrospectives sur des femmes maintenant protégées par leurs cheveux blancs, réveillera peut-être la curiosité blasée d'un public indifférent au bien et au mal, mais elle révoltera à coup sûr les honnêtes gens. Si la baronne de Rostan croit faire la satire d'une certaine partie de la société littéraire de son temps, elle se trompe, elle n'en fait que de la chronique. Cette femme qui nous parle sans cesse de ses cheveux, de ses épaules, de ses bras qu'on *palpe* à travers sa manche large, qui se laisse embrasser par les gens la nuit dans les allées du bois de Boulogne, qui les embrasse fort bien elle-même, et qui appelle cela « l'appel de l'esprit au génie, » dans quel monde a-t-elle donc vécu? Et quels infinis détails de toilette! Il ne lui suffit pas de la couleur de la robe, de la coupe du chapeau, du nom des fleurs, elle en ajoute bien d'autres encore qu'on ne lui demande pas : « mes épaules et mon sein se détachaient à travers le clair tissu, et mes bras étaient presque à découvert. » Elle s'étonne ensuite que le regard d'Albert « s'arrête avec une fixité gênante sur le corsage de sa robe. » J'en suis d'autant moins surpris pour ma part que, dès le commencement de ce livre, madame Louise Colet a eu soin de m'apprendre que l'héroïne avait toutes les grâces de la Sapho de Pradier. On sait ce que cela veut dire. Se renfermer à minuit dans un coupé bas et dans le costume que je viens de décrire, avec un homme qui s'est déjà assis avec vous au pied d'une croix, au fond des clairières du bois de Boulogne, dont vous avez senti « les lèvres courir rapides et frénétiques sur votre front, sur vos yeux, sur votre bouche, » c'est bien imprudent! surtout quand l'absence de Léonce se prolonge, et que son roman pourrait bien n'être pas fini avant l'année prochaine. Vraiment, Stéphanie, si vous ne voulez être que

coquette, vous l'êtes trop, et Albert a raison de vous dire : « Vous n'avez mis cette robe que pour me tenter; » vous voilà maintenant dans l'antre du lion, il a rugi, qu'allez-vous faire?..... Mais je vous laisse parler : « J'ouvris violemment la portière, et suivant l'élan de mon sang du Midi, de ce sang grec et latin qui fait des héros, des martyrs et des fous, je me précipitai........ Si la tête avait porté à terre j'étais morte; mais je tombai sur les deux genoux, et comme la pluie des jours précédents avait amolli ces plâtras, je ne me fis que quelques écorchures. Cependant je ressentis intérieurement une commotion si vive, que je crus d'abord que j'allais mourir sans revoir mon pauvre enfant; à cette pensée se mêla le souvenir de Léonce, et mes bras défaillants se tendirent pour lui dire adieu. » C'est la seconde fois, baronne, que vous vous exposez à un semblable danger; ne tentez pas une troisième épreuve ; on a beau avoir du sang grec et latin dans les veines, il faut éviter de s'élancer trop souvent d'un coupé qui traverse au galop la place du Carrousel; même avec de l'habitude, on n'en est pas toujours quitte pour une commotion. Je vous ai reproché, je crois, vos croix de pierre, vos lunes qui se voilent, etc.; défaites-vous également de ces souvenirs qui se mêlent à des pensées, de ces bras défaillants qui se tendent, de ce style à la Cottin qui pourrait faire croire que vous avez plus de quarante ans.

Il est un autre conseil infiniment plus grave que je voudrais donner à la baronne de Rostan. Peut-être Léonce et Albert ne sont-ils point les seuls souvenirs d'une jeunesse qui a senti l'amour d'une façon si complète par le cœur, par l'esprit et par les sens : s'il lui prend fantaisie de raconter ses autres aventures, qu'elle n'y mêle point son fils, qu'elle éloigne l'innocente créature. Les femmes comme Stéphanie ne devraient jamais nous dire qu'elles sont mères.

Lui sera-t-il le dernier esclandre sur la tombe du poëte? Espérons-le. En attendant, il faudrait se montrer sans pitié pour ces publications sans excuse. Si, pour vous châtier, Stéphanie, on répétait ce qu'Albert disait de vous? Ne vous redressez pas déjà dans votre vanité; vous ne seriez pas odieuse, mais ridicule. On se tait parce qu'il faut se respecter soi-même et le public : mais comme vous mériteriez cette punition!

Quand elle fait semblant de croire qu'on refuse à Thérèse le droit de raconter ses amours, l'auteur de *Elle et Lui* sait très-bien à quel artifice elle a recours pour changer le terrain de la discussion. La vraie source de création pour l'artiste est en lui-même, on le sait

bien, et l'artiste le plus éloquent est celui qui sait le mieux exprimer les joies ou les souffrances qu'il a éprouvées. Thérèse a aimé, elle s'est donnée. Permis à elle de mettre le public dans la confidence de ses sentiments. Ce qu'on a discuté, c'est l'opportunité, la convenance et la vérité de cette confession. Thérèse a voulu plaider en séparation devant le tribunal de l'opinion, chacun a donc pu juger les torts des parties. Mais vous, madame, peut-on dire à la baronne de Rostan, quel procès avez-vous à vider avec cette ombre tourmentée? L'exemple de Thérèse ne devait-il pas vous avertir qu'on ne réveille pas impunément les morts? Il vous a aimée, dites-vous; ne deviez-vous pas, à cause de cela même, le respecter davantage? Votre récit n'est qu'un grossier mélange des appétits d'une femme mûre et des désirs d'un poëte libertin. C'est là ce que vous appelez de l'amour? Non, Albert, qui l'ignore? ne vous a jamais aimée. N'ayant pas eu le pouvoir de le faire souffrir, vous usez du seul qui vous reste, celui de montrer ses mauvaises habitudes et ses défaillances de caractère. Quand Thérèse a soulevé entre elle et lui ce fatal procès, on a écouté la déposition écrite d'un frère qui ne pouvait rester étranger au débat; mais vous, madame, quel devoir vous y appelait? S'il est vrai que du cœur toujours saignant d'Albert soit sortie un jour cette sombre et triste histoire de ses anciennes amours, il fallait la garder ensevelie au fond du vôtre. Femme, ce n'était point à vous à jeter la pierre à une autre femme. Je sais bien que le scandale appelle le scandale, et que le récit de la baronne de Rostan n'est que le châtiment de Thérèse; mais le recevoir d'une telle main! je la trouve trop punie.

Quelques personnes m'ont demandé si Léonce avait enfin terminé son roman. Espérons-le.

IV

La commission nommée pour examiner les causes qui éloignaient les poëtes comiques du Théâtre-Français a publié son rapport; il résulte de cette pièce que ces causes n'étaient pas très-sérieuses, que même, à proprement parler, elles n'existaient pas, mais que néanmoins il serait bon de porter dorénavant de douze à quinze pour cent les droits des poëtes comiques sur la recette. Ces douze pour cent glaçaient, à ce qu'il paraît, la verve des poëtes comiques, et les empêchaient de faire des chefs-d'œuvre pour le Théâtre-Français. Quelques poëtes comiques, outre l'insuffisance des douze pour cent, se

plaignaient quelque peu des façons de procéder du comité de la rue de Richelieu, mais il paraît que ces plaintes ont été retirées.

L'argumentation des poëtes comiques pour se faire attribuer une part plus considérable de la recette était celle-ci d'après le rapport : « De quelque manière que les écrivains comptent avec la Comédie française, elle exige plus et leur donne moins. Elle les met en présence d'un public indulgent et poli pour les ouvrages qui passent, difficile et résistant pour les ouvrages qui veulent être de la maison. Elle leur oppose la comparaison des chefs-d'œuvre consacrés et achevés par le temps. Elle les expose à la sévérité d'une critique qui prend leur mesure sur les plus grandes gloires. Enfin, si, par fortune, les auteurs peuvent avoir raison de cette critique, s'ils soutiennent heureusement ce parallèle, s'ils obtiennent le suffrage de ces honnêtes gens dont Molière lui-même disait que c'était une étrange entreprise de vouloir les faire rire, le Théâtre-Français, en compensation, ne joue leurs ouvrages que trois fois la semaine, avec moins de soirées et un moindre regain de reprises. »

Pour ce qui est du regain, le Théâtre-Français répond avec beaucoup de raison : « Le terrain du boulevard ou de la place de la Bourse lui est beaucoup moins favorable que celui de la rue Richelieu. Combien comptez-vous de pièces à regain dans les autres théâtres? Une peut-être tous les deux ans, tandis que chez moi il n'est pour ainsi dire pas de pièce qui ne repousse ; j'ai des regains bi-séculaires, séculaires, demi-séculaires : le regain du dix-septième siècle, le regain du dix-huitième, le regain de la première république, le regain de l'empire, le regain de la restauration, le regain de la monarchie de juillet. S'il y a vraiment à Paris un théâtre à regain, c'est moi! Je pousse la littérature du regain jusqu'au fanatisme. Pour ne parler que des poëtes comiques du dix-neuvième siècle, j'ai repris Picard, Alexandre Duval, Fulgence et Waflard. Si cela ne vous suffit pas, je reprendrai Casimir Bonjour. Quel autre théâtre a comme moi un répertoire soigneusement entretenu, arrosé, fumé, bêché, sarclé, prairie dramatique, dont les regains sont éternels? »

Messieurs les poëtes comiques, dirai-je à mon tour, ce n'est pas sérieusement que vous vous plaignez de la sévérité du public du Théâtre-Français et des rigueurs de la critique. Je ne connais rien au monde de plus bienveillant, de plus doux, de plus paterne, que ce public qui vous effraye tant. Comme il a changé depuis Molière, et que c'est chose facile de chatouiller la rate à tant d'honnêtes gens! Voyez plu-

tôt de quoi ils rient aux représentations du *Duc Job*. Le rapport cite *Mademoiselle de la Seiglière* et *la Fiammina* comme les deux plus grands succès obtenus au Théâtre-Français pendant les dernières années. L'une de ces comédies restera probablement au répertoire. Est-il donc aussi difficile que vous le prétendez de se faire ouvrir les portes de la maison et d'y rester? Quant aux rigueurs de la critique, plût au ciel, messieurs les poëtes comiques, qu'il en fût ainsi que vous le dites. La critique a ses boutades, j'en conviens : un beau jour elle se redresse, fait claquer son fouet aux oreilles d'un pauvre auteur qui n'en peut mais ; elle a l'œil ardent, la narine ouverte, on ne sait vraiment sur quelle herbe elle a marché. Le lendemain elle retombe dans son apathie, la voilà redevenue tout sucre et tout miel, s'émerveillant en douze colonnes sur je ne sais quelle platitude dramatique qu'on vient de lui présenter. S'il y avait une critique, il y aurait un public, et l'on verrait alors qu'il n'est point nécessaire d'augmenter de trois pour cent la recette du Théâtre-Français pour faire renaître la comédie.

Le rapport est vraiment admirable d'arithmétique ; on n'épluche pas un budget, comme on disait au temps du régime parlementaire, avec plus de soin, de patience, de rigueur, que la commission n'en met à éplucher la question du produit brut et du produit net de la recette du Théâtre-Français et des autres théâtres ; pourtant, à part M. J. Baroche, la commission ne se compose guère que de poëtes. L'art de grouper les chiffres n'est donc ignoré de personne aujourd'hui. Le Théâtre-Français prétend qu'un poëte comique raisonnable, au taux même actuel des droits d'auteur, peut gagner autant d'argent chez lui que chez les autres; j'en suis convaincu, après avoir lu le rapport. Je trouve seulement qu'il fait un peu trop blanc de son épée, au sujet de la faculté laissée à l'administrateur de traiter de gré à gré avec les poëtes comiques. C'est une faculté qu'il a toujours eue, et dont il a peu usé jusqu'ici, à ce qu'il paraît ; qu'il continue donc. Rien n'est plus contraire aux véritables intérêts de l'art que ces préférences pécuniaires accordées à celui-ci ou à celui-là. L'égalité est bonne pour les poëtes comiques comme pour tout le monde. Telle comédie vous coûte plus cher que telle autre ; naturellement vous voulez rentrer dans votre argent ; de là ces chefs-d'œuvre qu'on annonce trois ans à l'avance, ces relâches multipliés, ces salles *faites* par l'auteur, cette claque, ces réclames, ces succès factices qui finiront par tuer l'art dramatique en France. Le Théâtre-Français, c'est une justice à lui rendre, n'est jamais tombé dans ces excès ; maintenant,

plus que jamais, il doit être disposé à suivre là-dessus les conseils du rapport : « Les traités particuliers, dit-il, pèsent déjà aux scènes de second ordre. Ils ont rarement rapporté autant qu'ils coûtent. La comédie nouvelle, dans le choix de ses sujets, épuisera bientôt cette veine de nos mœurs secrètes qu'elle a exploitée d'une main si résolue. Quand elle se reprendra à imiter les mœurs publiques et les relations légitimes de la vie, les auteurs reviendront naturellement au Théâtre-Français. »

Ce théâtre, en attendant, aurait tort de regetter trop vivement de n'avoir point ajouté à son répertoire la *Dame aux Camélias*, le *Demi-Monde* ou les *Filles de Marbre;* il s'est effrayé de la grève factice organisée contre lui; qu'il se rassure, les auteurs ne lui manqueront jamais; il suffit qu'il veuille bien les accueillir dans un esprit, je ne dirai pas plus bienveillant, mais plus libéral. Il y a peu de jeunes comédiens au Théâtre-Français, les vieux ont leurs habitudes, leurs préjugés, leurs admirations qui souvent les retiennent. M. Édouard Thierry devra surtout chercher à exercer son influence légitime sur le comité de la rue Richelieu, s'il tient à justifier les espérances qu'on a mises en lui. Il est trop intelligent pour compter beaucoup sur l'augmentation des droits accordés aux auteurs; trois pour cent de plus ou de moins ne signifient pas grand'chose, s'il s'agit de bonnes et de mauvaises comédies. Il n'y a ni à louer, ni à blâmer la commission de les avoir accordés; mais ce dont je la loue extrêmement, c'est de n'avoir pas conclu à forcer le Vaudeville et le Gymnase à rentrer dans les limites de leur ancien genre. Le Théâtre-Français avise aux moyens de soutenir la concurrence de ces deux théâtres, ne serait-il pas plus commode de les supprimer? on a répondu : non. Dans tout litige entre le privilége et la liberté, on est si accoutumé à voir celle-ci payer les frais, que l'impartialité de la commission paraît admirable. Votons une couronne à MM. J. Baroche, Émile Augier, Louis Bouilhet, Camille Doucet, Empis, Mérimée, J. Pelletier, Sainte-Beuve, Samson, Jules Sandeau, Édouard Thierry rapporteur.

TAXILE DELORD.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

M. ET MADAME FERNEL

PAR M. LOUIS ULBACH

PREMIÈRE PARTIE.

I

L'invention des chemins de fer a fait tort aux romanciers et aux vaudevillistes d'un moyen dramatique renouvelé du récit de Théramène et qui, pour avoir servi souvent, n'avait pas cessé pourtant d'être fort utile. Je veux parler de ces bienheureux accidents de voiture, qui étaient la meilleure façon d'introduire un soupirant dans la demeure de l'inhumaine, et qui faisaient naître l'amour à la suite d'une entorse ou d'une foulure du poignet. Depuis la mort d'Hippolyte, combien de fois n'a-t-on pas calomnié les chevaux pour excuser la sympathie instantanée d'une belle dame devenue éperdument amoureuse de son sauveur! Hélas! M. Scribe lui-même est obligé de ménager les diligences, de ne plus les faire verser si souvent au bord d'un abîme. Il reste encore le coup de timon de la calèche qui effondra la poitrine d'Antony; mais cette dernière ressource est devenue assez précaire, à Paris du moins, où les sergents de ville font concurrence au dévouement des passants. Une médaille de sauvetage est la récompense banale de cet héroïsme familier. D'ailleurs, on dirait que les chevaux, gagnés à leur tour par le réalisme qu'ils comprennent, se refusent à ces catastrophes poétiques et ne servent plus ni le courroux de la Divinité, ni les manœuvres des amoureux.

Les accidents de chemins de fer sont trop plats ou trop formidables pour défrayer les auteurs. Et puis, quel est le moyen de se jeter à la tête d'une machine qui s'emporte? Antony serait ramassé en miettes, s'il essayait d'opposer sa robuste poitrine aux formidables tampons de la locomotive.

Ces réflexions prouvent, une fois de plus, l'influence fâcheuse (l'industrie sur les arts d'imagination et celle du progrès sur l lieux communs. Elles ont aussi pour but immédiat et pratique (m'aider à expliquer comment madame Huard de Soligny, une Pai sienne élégante, qu'il eût été de bon goût, il y a quelques années, faire voyager en chaise de poste, de présenter surtout au public ; bord d'un abîme, évanouie dans les bras d'un libérateur, commer dis-je, cette délicate héroïne se trouvait, par une belle et froide soir d'automne, à la station de Montereau, attendant qu'on eût réparé l dégâts résultant du plus inoffensif des déraillements.

Comme je ne veux pas servir les vengeances de la littérature coi tre l'industrie, et comme il est peut-être interdit aux auteurs de livrer à des suppositions et à des exagérations poétiques à propos d accidents de chemins de fer, sous prétexte que ces bruits malveillan sont de nature à déprécier les actions de la Compagnie, je subir cette contrainte que le besoin des dividendes impose à l'art du romai cier, et je me bornerai à dire qu'il ne s'agissait dans le cas prései que d'un retard de quelques heures. D'ailleurs, il en est des chemii de fer comme des médecins : il n'est pas prudent de s'en moque On n'est déjà que trop exposé à mourir par leur faute, sans qu'o coure encore le risque d'exciter leur mécontentement par une médi sance.

Madame Huard, qu'on appelait madame de Soligny, pour se co former à une prescription de ses cartes de visite, et par insoucia de la loi imprévue qui a défendu depuis l'abus de la particule, r dame de Soligny voyageait avec sa femme de chambre et se rend Lyon. Fort désappointée par cet accident, elle se promenait de en large sur le trottoir de la station, frappant le bitume de ses petits pieds impatients et serrant autour d'elle un grand (moins pour se garantir du froid que par un geste de dépit. ordinaire en pareil cas. J'ai toujours remarqué que la m humeur engage à se boutonner vivement et à se couvrir av comme si l'on craignait de laisser échapper et s'évaporer un d'amertume de la poitrine humaine.

Parmi les voyageurs, quelques-uns prenaient philosophi leur mal en patience; les commerçants surtout, reconnai leur costume et à leurs allures, fumaient ou dînaient avec r rable tranquillité; mais, en revanche, un monsieur, qui sans doute pour son agrément, et qui n'avait aucun motif

ver à l'heure exacte des indicateurs, se montrait fort courroucé, menaçait à haute voix de se plaindre à l'autorité supérieure, et parlait de réclamer des dommages-intérêts pour le temps qu'on enlevait à son ennui. Quelques autres riaient, et il se trouvait là, comme on en rencontre partout, des moralistes ingénieux pour regretter les diligences et pour répéter qu'avec elles les déraillements n'étaient pas à craindre.

Le mécontentement de madame de Soligny était tout spécial; elle souffrait d'être seule, à la belle étoile; elle redoutait aussi une sorte d'augure dans ce retard, et elle regrettait Paris, puisqu'il était si difficile d'aller à Lyon. Ce voyage, dont nous saurons plus tard les graves motifs, devait-il donc se borner à Montereau? Était-ce un avertissement de retourner?

— A quoi tient la destinée! se disait-elle; ce déraillement va peut-être changer tous mes projets. S'il me coûtait mon bonheur et ma liberté, quelle indemnité demanderais-je à la Compagnie? On répond des sacs de nuit, on ne répond pas des cœurs perdus en route.

Et, souriant à cette remarque, la belle Parisienne comparait son émotion à celle des autres voyageurs. Un coup de cloche retentit tout à coup : chacun se précipite vers la voie en pensant que c'était enfin le signal du départ. Madame de Soligny s'arrêta, comme si la tentation de rester lui était venue avec la possibilité de partir.

— Les voyageurs pour la ligne de Troyes! crièrent les employés.

Les voyageurs destinés à la ligne de Lyon poussèrent un hourra collectif de désappointement et de fureur, comme s'il eût été scandaleux d'aller à Troyes tant qu'on ne pouvait pas aller à Lyon.

— Ce n'est pas encore notre tour, madame, dit la femme de chambre, qui avait suivi le torrent et qui revenait à sa maîtresse.

— Pourquoi pas? demanda madame de Soligny; j'ai bien envie d'aller coucher à Troyes, au lieu d'attendre ici une partie de la nuit.

La femme de chambre sourit. Elle aussi était Parisienne et aimait les résolutions promptes, les caprices. Peu lui importait d'ailleurs la route à prendre, elle savait bien que tous les chemins la ramèneraient, tôt ou tard, à la rue de la Victoire. Aller à Troyes, c'était déjà s'arrêter; encore un désappointement, et on pouvait retourner à Paris pour le dîner du lendemain.

La satisfaction de monter en voiture, de se sentir emportée par la vapeur, d'aller vers un pays inconnu et de s'être donné à elle-même cette nouvelle preuve de son indépendance mit madame de Soligny

en belle humeur; elle ne songea plus à bouder, elle ne fut même pas tentée de dormir, et, si elle eût osé, elle eût engagé la conversation avec les autres voyageurs qu'elle trouva dans le wagon. Mais il eût fallu d'abord les réveiller presque tous : un seul ne dormait pas, et celui-là avait des yeux trop jeunes pour qu'on les encourageât à rester ouverts.

Madame de Soligny se retourna vers la portière et regarda vaguement courir les paysages que la lune argentait. A la station de Nogent-sur-Seine, un mouvement se fit dans la voiture; tout le monde descendit, à l'exception du jeune homme, qui se trouva dès lors seul avec la belle Parisienne. Mais les chemins de fer ont juré une haine trop vive aux romans pour autoriser un tête-à-tête aussi engageant; la pudeur administrative, consignée sans doute dans le cahier des charges, intervint sous l'uniforme du conducteur du train, qui offrit à madame de Soligny de la faire monter dans un compartiment spécialement réservé aux dames.

— A quoi bon? demanda la Parisienne; ne suis-je pas bien ici?

Le conducteur regarda le jeune homme et la voyageuse, se demanda si ses scrupules devaient aller plus loin, et, rassuré sans doute par la parfaite dignité de maintien de madame de Soligny, ou indulgent pour les aventures, referma la portière, donna le signal et remonta dans son observatoire.

— Je vous remercie, madame, dit aussitôt le jeune homme en s'inclinant.

— De quoi donc me remerciez-vous, monsieur? demanda la Parisienne avec ce petit sourire fin qui est la meilleure défense des coquettes.

Le jeune homme, qui ne se trompa nullement au sens de ce sourire, n'osa pas achever sa pensée et dire qu'il était reconnaissant de la confiance manifestée pour son respect et sa bonne éducation apparente. Il continua avec galanterie et sur un ton d'égalité qui était une petite vengeance du sourire :

— Je vous remercie, madame, de ne m'avoir pas privé de l'honneur et du charme de votre société.

Madame de Soligny regarda son interlocuteur.

La petite lampe que le positivisme des chemins de fer tient allumée dans les entretiens de wagon et qui fait ressembler les tête-à-tête nocturnes à un dialogue dans un tombeau, la lampe permettait de voir distinctement la physionomie du jeune homme. Blond, d'une figure

régulière, intelligente, qui participait à la fois de la distinction factice que donnent la mode, l'observance des lois et des usages de la fashion, et de cette autre distinction plus rare, mais moins communément appréciée, que donnent le sentiment de la valeur morale, la fatuité d'une bonne conscience, si j'ose ainsi dire; ce voyageur, qui paraissait un initié de Paris sans révéler un Parisien authentique, plut à madame de Soligny. Elle devina en lui un partenaire digne d'elle, et, au lieu de se trouver choquée de la façon légèrement hautaine dont il avait achevé sa phrase, elle lui en sut gré comme d'un signe qui les faisait se reconnaître concitoyens du même monde et les autorisait à abréger les préliminaires.

— Je trouve les précautions du chemin de fer injurieuses pour les dames, dit-elle.

— C'est le tort de toutes les précautions possibles, repartit le jeune homme.

— Quand arriverons-nous à Troyes? demanda madame de Soligny.

— Dans une heure et demie, sans doute, répondit le voyageur, à moins d'accident!

— Ah! monsieur, ne nous portez pas malheur. C'est déjà bien assez de la station que j'ai faite à Montereau. Je vais à Troyes au lieu d'aller à Lyon; quelle ressource aurais-je si Troyes m'était encore refusé pour cette nuit?

— Quoi! madame, c'est le hasard qui vous fait aller à Troyes?

— Le hasard, non; mais une fantaisie. J'ai des raisons de quitter Paris, mais je n'en ai pas pour aller à l'Est plutôt qu'au Nord ou au Midi. J'allais à Lyon, parce que je devais y trouver une tante de mon mari; je vais à Troyes, parce que personne ne m'y attend.

Le jeune voyageur souriait. Madame de Soligny lui demanda la raison de ce sourire.

— Pardonnez-moi, madame, si je constate les avantages que vous me donnez sur vous, répondit-il. Vous ne savez pas encore qui je suis, et déjà vous m'avez renseigné complétement sur votre position sociale et sur votre position morale.

— En vérité, je ne savais pas avoir été si indiscrète.

— Récapitulons, s'il vous plaît, madame. Vous êtes assez indépendante par la fortune pour satisfaire instantanément toutes vos fantaisies; donc vous êtes riche. Vous avez des raisons pour quitter Paris. Or, il n'est qu'une raison sérieuse, et permettez-moi de la for-

muler librement. Vous fuyez l'amour. Donc vous aimez ou vous redoutez d'aimer.

— Monsieur !...

— J'ai raison, n'est-ce pas ? Cette réclamation me le prouve. Continuons. Vous êtes veuve.

— Qui vous l'a dit ?

— Vous-même, madame, ou plutôt je l'ai deviné quand vous m'avez parlé de cette tante de M. votre mari que vous alliez voir.

— Voilà une conjecture à laquelle je ne m'attendais pas. Pouvez-vous m'en donner la raison ?

— Très-volontiers. Une femme riche, fuyant Paris pour cause de sentiment, et ayant dans le regard une limpidité si rassurante, est une femme honnête et loyale qui se fait peut-être illusion sur le danger qu'elle court ou sur l'appui qu'elle cherche, mais qui ne trompe personne, pas même un mari. D'un autre côté, choisir pour les confidences, dans une crise si délicate, une parente de son mari, c'est témoigner d'un respect superstitieux pour une mémoire ; c'est raffiner ses scrupules en les faisant juger par des témoins sacrés.

Madame de Soligny, surprise et émue de la perspicacité de son compagnon de voyage, voulut dissimuler et s'efforça de rire.

— Comment expliquez-vous alors, monsieur, que j'aie renoncé tout à coup à ces juges vénérables, à ces scrupules superstitieux, et que je sois ici sur cette route, allant je ne sais où, en compagnie d'un inconnu ?

— Oh ! c'est surtout cela que je m'explique parfaitement, madame. Vous êtes jeune, riche, intelligente et libre. Vous ne connaîtriez pas assez votre liberté si vous n'en abusiez pas. Et puis, au moment de chercher une alliée, vous vous êtes demandé si votre conscience et votre raison ne suffisaient pas. Vous êtes brave jusqu'à la témérité. Vous êtes... je n'ose pas dire coquette, mais *Parisienne* avec le danger. Il vous plaît de voyager seule, comme il vous a plu de rester avec le premier venu, parce que vous doutez de ce que vous voulez, et que vous tentez le hasard, sans jamais douter de votre fierté.

— Que faut-il conclure de toutes ces expériences ? dit madame de Soligny devenue presque sérieuse. Est-ce un compliment ?

— C'est un hommage, madame. Je n'ai deviné juste que parce que j'ai vu très-clair. On ne lit bien que les beaux livres.

— Il faut donc, monsieur, que je ne sache pas lire, car je serais embarrassée, à mon tour, de justifier votre bonne opinion par une

preuve de sagacité. Vous m'êtes inconnu et vous me restez indéchiffrable.

Cette réponse n'était pas exempte d'ironie. Sans être blessée d'une familiarité à laquelle elle s'était volontairement exposée, madame de Soligny trouvait dans ces diverses conjectures une présomption provinciale qu'elle voulait au moins faire confesser à son interlocuteur. Celui-ci devina l'intention.

— L'incognito est un avantage pour les gens obscurs. Vous voulez que je le conserve, mais je ne le mérite pas. Je suis, madame, un pauvre journaliste de province; je ne suis ni veuf, ni marié, ni riche. J'ai fait mon droit à Paris. Je me suis résigné, pour nourrir ma mère, à défendre à Troyes les amis du pouvoir, et à attaquer les ennemis particuliers de l'imprimeur auquel appartient mon journal. Vous voyez, madame, que le métier n'est pas bien noble. Il est vrai qu'il est sans profit, ce qui est une sorte de compensation.

— J'aurais dû deviner tout cela, reprit madame de Soligny; les journalistes sont des gens terribles qui veulent tout savoir.

— Vous me prenez pour un journaliste de l'opposition. Mon métier à moi n'est que d'approuver. La pénétration est la seule qualité qu'il me soit défendu d'exercer.

— Alors vous êtes ici en rupture de ban, mais vous n'en êtes que plus dangereux.

— Ah! madame, si nous n'avions pas la ressource d'attaquer et de dévaliser parfois les gens sur les grandes routes, nous nous ennuierions bien en province.

— Avec votre talent, monsieur, vous viendrez bientôt à Paris.

— J'en sors, madame, dit le journaliste avec un peu de mélancolie. Tous les six mois, j'obtiens quelques jours de congé que j'utilise dans un voyage. Je cours aux journaux, mais les places sont prises; d'ailleurs, pourquoi, à quel titre m'accueillerait-on là-bas? Un journaliste de province doit vivre et mourir en province. Les habitudes, la routine, l'enchaînent dans cette terre glaise qui lui monte aux genoux... Enfin, madame, pour retourner à Paris, il n'y a pas seulement soixante lieues à franchir, il faudrait aussi traverser deux ou trois mois de misère, et c'est un luxe que je ne puis me donner.

Madame de Soligny ne répliqua pas. Touchée des confidences du jeune journaliste, frappée de la vivacité et de la pénétration de son esprit, elle se sentait aussi un peu choquée, nous l'avons dit, de la

rapidité avec laquelle il l'avait devinée, jugée, et du droit qu'il prenait de lui parler de lui-même.

On accuse bien souvent l'égoïsme du monde, quand on ne devrait s'en prendre qu'à soi-même du mauvais effet de certaines révélations. De toutes les pudeurs, la plus impérieuse est celle de la pauvreté, j'entends de la pauvreté en habit noir et qui peut encore acheter des gants. Raconter une douleur, c'est demander indirectement qu'on la soulage. Si la mendicité est déjà indiscrète quand il s'agit des détresses de l'âme, comme, après tout, quelques bonnes paroles sont faciles à donner, que c'est là une aumône à la portée du premier venu, on peut la tolérer jusqu'à un certain point; combien ne court-elle pas le risque de devenir choquante, s'il s'agit de la détresse réelle?

Madame de Soligny se sentait donc à la fois émue et blessée. Elle pouvait pardonner à la curiosité impertinente qui avait dévalisé les secrets de son cœur. Ce philosophe provincial parlait avec une gentillesse d'audace qui faisait sourire de ses découvertes. Le tête-à-tête était une imprudence qu'il fallait bien expier; après tout, enfin, en se permettant de fouiller dans ses sentiments, ce voleur avait été plein d'égards et ne s'était pas mépris sur le caractère de madame de Soligny. Il avait fait preuve de pénétration jusque dans son respect, et c'était là une circonstance atténuante. Mais ne dépassait-il pas les bornes en voulant qu'au bout d'une heure d'entrevue on s'intéressât à sa position matérielle? Que répondre à sa brusque confidence? Lui offrir ses services auprès des gens influents qu'on connaissait à Paris dans la presse et dans le monde politique, c'était jouer le rôle d'une providence bien empressée, bien familière, et, par conséquent, bien banale. Que voulait donc et quel était ce jeune homme si fin et si maladroit? Était-ce un fat ou simplement un sot? Ces deux défauts ne sont pas inconciliables avec l'esprit, quand celui-ci ne les attire pas.

Madame de Soligny faisait toutes ces réflexions en se reculant dans son coin, en s'enveloppant de son châle, et en essayant de rentrer dans un silence qui pût l'isoler complétement et la défendre contre une nouvelle indiscrétion de son compagnon de voyage.

Celui-ci, de son côté, regardait avec un sourire un peu trop visiblement diplomatique la Parisienne dont il avait deviné la vie, et se demandait si cette charmante femme n'était pas la plus active, la plus puissante et en même temps la plus belle des protectrices qu'un ambitieux enchaîné en province pût souhaiter. Il s'avouait bien à

ui-même qu'il avait dépassé peut-être la limite du bon goût à l'égard de madame de Soligny; mais il avait profité de l'occasion et satisfait la sourde colère qu'il rapportait de Paris. Toutes les fois qu'il revenait à Troyes, après avoir aperçu le monde parisien, il sentait une morsure intérieure, une jalousie amère qui lui reprochait comme une faute sa vie de labeur ingrat, son travail sans récompense. Les promesses du pouvoir qu'il servait ne le guérissaient pas; il était pendant quelque temps irascible, sardonique, fier et arrogant comme un homme que le sort humilie. Madame de Soligny s'était trouvée à sa portée dans le premier accès de son dépit, et il n'avait pu résister à la tentation de faire ses preuves d'intelligence devant un témoin intelligent, et de jeter une dernière fois ce cri de douleur que les échos de la ville de Troyes ne devaient jamais entendre.

Le silence se prolongea pendant quelques instants. Après qu'il eut été une leçon et un reproche, madame de Soligny eut peur qu'il ne parût une coquetterie, une avance, et elle se décida à le rompre à tout prix, sans même attendre ou chercher le prétexte.

— Monsieur, dit-elle, peut-on passer deux ou trois jours à Troyes sans s'ennuyer?

— C'est beaucoup; cependant, si vous voulez me permettre, madame, de jouer l'humble rôle de cicerone, j'aurai soin de vous faire visiter ses monuments.

— Oh ! je ne suis guère curieuse; et puis, je les connais, vos monuments troyens, je les ai déjà vus ailleurs.

— Alors, madame, je ne vois pas trop comment vous pourrez passer ces trois jours-là.

— Je lirai votre journal.

— Je le sais bien et je l'avais déjà compté dans les ressources inutiles.

— Est-ce qu'il n'y a pas des produits indigènes?

— De la charcuterie. Oui, madame, mais elle se débite surtout à Paris.

— On doit mourir dans cette ville.

— Oui, madame, excepté de faim pourtant.

— Eh bien ! j'essayerai de l'ennui. Je vous demanderai, monsieur, comme unique bienfait, de m'indiquer un hôtel où l'ennui soit le plus décent et le plus confortable.

— Comptez sur moi, madame.

— Ah ! mon Dieu ! j'oubliais, s'écria tout à coup madame de Soli-

gny, je dois avoir une amie, une camarade d'enfance, mariée à Troyes. Voyons si je vais me rappeler son nom !

— Il paraît que vous ne lui écrivez pas souvent.

— Je l'ai vue à Paris quelque temps après son mariage. Ah ! nous nous aimions si bien en pension ! mais la vie moderne sépare, et il faut des hasards pour se rencontrer : le cœur se referme ; il garde pourtant tout au fond de lui un souvenir qui ne vieillit plus, qui reste immuable. Que j'aurais donc de plaisir à la revoir, à l'embrasser, si....

— Si vous vous rappeliez le nom de votre meilleure amie !

— Ne vous moquez pas, monsieur, c'est son nom de femme que j'ignore, mais je n'ai pas oublié son nom de famille.

— Si vous me disiez seulement son nom de baptême, peut-être, madame, pourrais-je vous aider dans vos recherches, reprit le journaliste avec un petit air de fatuité.

— Je ne crois pas, monsieur ; en tout cas, et pour vous mettre au défi, je puis bien vous avouer qu'elle s'appelle Laure.

— Laure ! s'écria le journaliste; votre amie ne serait-elle pas madame Laure Fernel?

— Fernel ! c'est bien cela, en effet. Allons, vous êtes infaillible : oui, madame Fernel, c'est le nom de mon amie. Vous la connaissez, monsieur?

— Oui, madame, répondit le jeune homme avec une certaine gravité dans la voix.

— Au fait, Laure était à la pension une élève remarquable, un peu romanesque. Nous lui prédisions qu'elle ferait des livres. Elle doit nécessairement être au mieux avec les journaux et les journalistes.

— Je crains, madame, que vous ne vous trompiez, dit le jeune homme; madame Fernel ne ressemble pas au portrait que vous tracez d'elle.

— Comment, monsieur, elle n'est plus romanesque, poétique?

— C'est la meilleure des ménagères; c'est la chrétienne la plus régulière dans ses devoirs. Elle paraît aimer M. Fernel qui n'est pas précisément le dieu des vers; sa maison passe pour une de celles où l'économie et l'ordre sont le mieux honorés.

— A votre tour, monsieur, vous m'étonnez profondément. Laure, cette créature mince, fragile, cette figure de keepsake !

— Décidément, madame, il y a confusion. Madame Fernel est

grasse; elle ne pourrait paraître mince qu'à côté d'un colosse, c'est une mère de famille respectable.

— Elle a des enfants?

— Elle en a trois, madame; deux fils qui vont au collége et une jeune fille de cinq ans. Voilà les seules œuvres dont elle prenne plaisir à se glorifier.

— Est-il possible que l'air de Troyes change à ce point les gens? Car, je ne puis m'y tromper : madame Fernel est bien mon amie de pension, Laure que j'adorais. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vues, mais je suis bien certaine qu'elle me trouvera plus semblable à moi-même.

— Peut-être, madame, vous trompez-vous sur l'identité de madame Fernel. Pourriez-vous me donner le signalement exact de... vos souvenirs?

— Sans doute, monsieur.

— Ainsi, votre amie de pension doit être âgée de...

— Passons l'âge, monsieur, dit madame de Soligny en rougissant.

— Ou bien, faisons mieux et convenons, madame, qu'elle n'a que votre âge.

— J'y consens. Ensuite?

— Quels cheveux avait mademoiselle Laure?

— De beaux cheveux blonds foncés qui faisaient un cadre harmonieux à sa figure.

— Madame Fernel a également des cheveux blonds d'une nuance foncée, mais les cruelles angoisses que lui a données une maladie de sa petite fille ont mêlé quelques fils d'argent à ses fils de soie.

— Quelle horreur! comment! elle grisonne?

— Oh! c'est si peu de chose et il y a tant de jeunesse dans le sourire et dans les yeux, que ces cheveux blancs ne vieillissent pas madame Fernel.

Madame de Soligny avait instinctivement porté la main à ses magnifiques cheveux noirs dont elle caressait les bandeaux.

— Continuons, madame. Quels yeux avait mademoiselle Laure?

— De grands yeux bleus, toujours levés au ciel avec une mélancolie expressive que nous admirions, en nous en moquant un peu.

— Eh bien! madame Fernel, qui a aussi de grands yeux bleus,

les baisse plutôt qu'elle ne les lève; mais elle les tient en général à la hauteur du front de ses enfants. Quant à la bouche...

— Laure avait une bouche d'un dessin charmant qu'un faible sourire, toujours prêt à s'envoler, relevait aux deux extrémités.

— Madame. Fernel a une bouche ravissante, mais le sourire y demeure et y est immobilisé. Vous voyez bien, madame, qu'à tout prendre, l'analogie entre les deux physionomies est constante. Nous avons oublié les signes particuliers. Quels sont ceux qu'il faudrait ajouter sur son passe-port au signalement de mademoiselle Laure?

— Elle n'en avait aucun.

— Eh bien! madame Fernel en a un assez considérable. C'est son mari qu'elle aime d'un amour paisible, comme il veut, comme il doit être aimé. Ces deux époux auxquels le bonheur enlève tous les jours des grâces et de la désinvolture sont l'envie et le modèle de la ville. Quand on les voit passer ensemble, on s'écrie : « Voilà le beau M. Fernel et la belle madame Fernel! » Je songeais à vous les montrer parmi les curiosités de la ville.

— Je ne reviens pas de ma surprise, répétait madame de Soligny. Comment! Laure est la respectable personne que vous venez de me dépeindre?

— Oui, madame; et si vous habitiez Troyes, vous arriveriez peut-être bientôt à préférer madame Fernel à mademoiselle Laure, la beauté placide à l'imagination romanesque, la mère prévoyante qui a les enfants les mieux habillés, la ménagère de génie qui donne les meilleurs dîners de la ville.

— Oh! assez, monsieur; vous me la feriez haïr.

— C'est pourtant bien sérieusement que je vous parle, madame. Je ne connais personne qui mérite plus d'égards, plus d'estime respectueuse que madame Fernel. Vivant dans une ville médisante, ell n'a que l'indulgence aux lèvres et le pardon au cœur. Sa piété sir cère ne s'aigrit jamais dans les commérages. Secourable aux pauvr d'excellent conseil pour tout le monde, madame Fernel n'a p sans doute l'imagination, les goûts romanesques de sa seconde fance, mais elle a un cœur vaillant et ferme, une bonté qui n'e pas l'esprit, mais qui le repose.

— Comment, monsieur, c'est vous, journaliste, esprit fro par état, sceptique par caractère, qui parlez avec cet enthou de mon amie? Vous vous trompez ou vous me trompez.

— Je suis sincère, madame. Je n'ai pas d'enthousiasme pour madame Fernel, parce que c'est le malheur de la raison pratique de n'en inspirer jamais, surtout à ceux qui auraient besoin d'en ressentir; mais j'éprouve pour elle un sentiment doux, religieux qui me console des bigoteries que je vois dans certains salons de Troyes et des hypocrisies que je coudoie dans la rue.

— Et M. Fernel? quel homme est-ce?

— Oh! M. Fernel est un excellent homme qui a vendu son étude de notaire deux fois le prix qu'il l'avait payée, et qui, estimé au dehors, aimé chez lui, assez intelligent pour s'occuper des concerts de la société philharmonique, des bals des pauvres, des expositions agricoles, joue le whist dans la perfection et passe pour un personnage considérable dans la ville, sans être ni marguillier, ni conseiller municipal, ni décoré, ni candidat à quoi que ce soit.

— Ainsi, c'est le bonheur... à deux?

— Oui, madame. Bien strictement à deux.

Madame de Soligny garda quelques instants le silence et devint rêveuse.

Ce bonheur de son amie d'enfance ne la rendait pas jalouse encore, mais lui paraissait un sujet d'envie ou du moins de curiosité. Il restait à savoir si cette quiétude des époux Fernel n'était pas acquise et maintenue aux dépens des joies de l'esprit. Madame de Soligny était trop Parisienne pour ne pas redouter le bonheur négatif qui vient de l'engourdissement. Laure, engraissée et contente de son sort, dans la capitale plantureuse qui a des hures de sanglier et des bonnets de coton parmi ses attributs, l'épouvantait un peu. Mais d'un autre côté, ce petit monsieur narquois, qui n'avait cessé de rire qu'en parlant de madame Fernel, l'embarrassait et la stimulait. Une femme, épaissie au moral comme au physique, ne pouvait pas être un idéal pour le journaliste. Quel mystère se cachait sous l'incontestable émotion du voyageur et au fond de ce signalement qui n'était peut-être pas d'une scrupuleuse exactitude?

Le résultat de ces réflexions était pour madame de Soligny un vif désir d'arriver et de revoir son ancienne amie, à laquelle elle n'avait pas songé depuis dix ans, et dont le nom même était effacé de son esprit vingt minutes auparavant. Mais puisqu'elle avait des raisons sérieuses de quitter Paris, de se distraire, de penser à d'autres choses qu'à Paris, puisqu'elle avait eu la fantaisie de profiter de l'embranchement du chemin de fer et d'aller à gauche, au lieu de continuer à

droite, le mieux n'était-il pas de tirer tout le parti possible des incidents de son voyage, et de s'amuser, ou de s'émouvoir au besoin, de ce qui lui était offert par le hasard?

— Monsieur, dit madame de Soligny après une courte méditation, je vous prierai de me garder le secret en arrivant à Troyes, et de ne pas prévenir Laure; je veux la surprendre.

Le journaliste s'inclina. Un sifflement prolongé de la locomotive annonçait qu'on entrait dans le débarcadère.

— C'est singulier, ne put s'empêcher de dire à demi-voix la Parisienne. Je suis émue et pourtant personne ne m'attend.

— C'est précisément la solitude qui vous émeut et qui vous effraye, madame, répondit le jeune homme d'un ton de câlinerie assez humble. A votre âge, avec votre esprit et votre beauté...

— Oh! monsieur, interrompit en riant madame de Soligny, ne gâtons pas le plaisir de notre rencontre par des fadeurs inutiles. J'espère bien vous revoir chez madame Fernel, je vous dirai alors pourquoi j'étais émue... si je l'ai découvert.

Le petit ton net et résolu avec lequel ces paroles furent prononcées n'autorisait plus de marivaudage; le journaliste se borna à donner à sa charmante compagne de voyage les indications nécessaires pour trouver un hôtel, et, ce devoir rempli, rentra dans une réserve absolue dont il n'eut pas le temps d'ailleurs de s'écarter.

La femme de chambre vint rejoindre sa maîtresse dans la salle d'attente des bagages; le publiciste se fit délivrer le porte-manteau sommaire qui contenait tous ses effets et se hâta de disparaître, bien qu'il eût été tenté, devant les quelques Troyens qu'il rencontra à la gare, de paraître lié avec une dame si élégante et si distinguée.

Mais une réflexion sage maîtrisa cette coquetterie : il valait mieux sacrifier une occasion de briller que d'importuner sa nouvelle connaissance. D'ailleurs, tout occupée de la récapitulation de ses nombreux bagages, madame de Soligny n'aurait pu prêter qu'une oreille fort distraite aux derniers mots de son compagnon de route; et le journaliste, qui était un observateur assez sagace, remarqua dans l'attention que la belle dame mettait à se faire délivrer ses caisses et à réclamer celles qu'on ne se hâtait pas de trouver, un trait particulier qu'il attribua à toutes les Parisiennes.

— Évaporées et positives! se dit-il en lui-même. Elles ont un mélange de folie et de raison, de luxe et de petite économie qui en fait des créatures à part. Ah! une Parisienne, et une Parisienne

comme cette femme-là, quel idéal et quelle réalité! Une Parisienne surtout qui résiderait à Paris!

Et notre jeune philosophe, qui portait sous son bras toute sa fortune présente et dans sa tête toute sa fortune à venir, descendit en fredonnant sous les grands arbres du Mail et rentra chez lui, avec une gaieté et une espérance qu'il n'avait pas d'ordinaire quand il revenait de Paris.

II

Madame de Soligny était installée dans une des plus belles chambres du fameux *Hôtel des Courriers*, dans l'appartement même réservé aux princes et aux princesses, et aux grandes actrices. Le lendemain, elle s'éveilla assez tard et, en jetant un regard de curiosité un peu dédaigneuse autour d'elle, elle soupira, se prenant à regretter sa jolie chambre à coucher de Paris, les irréprochables tapis qu'elle foulait en se levant, le luxe harmonieux qui l'entourait d'ordinaire, ces mille riens artistiques qui retenaient et lui rendaient des souvenirs, des impressions. Pourquoi se trouvait-elle tout à coup à soixante lieues de la rue de la Victoire, dans une chambre dont le tarif était affiché, au milieu des somptuosités banales et composites d'un hôtel? Pourquoi? Le savait-elle bien elle-même? Elle avait voulu tromper une inquiétude qu'elle trouvait dangereuse, et se soustraire à la nécessité d'une résolution. Mais maintenant, elle se sentait bien seule, elle se trouvait abandonnée et presque déchue dans cette province; elle était tentée de repartir brusquement. Il lui en coûterait de s'éveiller une seconde fois dans cette ville qui devait être maussade, et qu'elle ne voulait pas connaître. Quant à sa chère amie de pension, à quoi bon l'aller voir? Madame Fernel l'avait sans doute oubliée; une reconnaissance serait une épreuve pénible pour leurs sentiments réciproques.

Tout en faisant ces réflexions, madame de Soligny sonna sa femme de chambre qui couchait dans un cabinet près d'elle. Ce voisinage même choqua l'élégante Parisienne. Cette nécessité d'une compagne, d'une sentinelle, d'un poste qu'elle avait demandé elle-même, en arrivant au milieu de la nuit, la blessait maintenant comme une atteinte à sa liberté.

La femme de chambre tenait à la main une carte et un papier imprimé, sous enveloppe. Madame de Soligny prit ces objets avec

une sorte d'empressement. La carte était celle de M. Jules Regnault, rédacteur en chef de l'*Étoile de l'Aube*, et le papier imprimé était le numéro du jour de la feuille locale.

— Il ne perd pas de temps, ce petit monsieur, dit madame de Soligny en souriant et en jetant le journal et la carte sur un guéridon.

Quand elle fut levée et habillée, elle se prépara à écrire une lettre. Mais au moment de commencer, elle trouva sous sa main le journal troyen qu'elle n'avait pas encore ouvert.

— Lisons-le, dit-elle, il me mettra en verve.

Le *premier-Troyes* était un article de fantaisie envoyé de Paris quelques jours auparavant par le rédacteur en chef pendant son voyage. M. Regnault racontait ses impressions et esquissait rapidement la silhouette des Parisiens et surtout des Parisiennes qu'il avait rencontrés. Le trait, pour être partial et moqueur, ne manquait pas d'habileté. Par une flatterie bien excusable pour les dames de Troyes, les Parisiennes étaient entièrement sacrifiées aux provinciales ; quant aux maris champenois, la galanterie du rédacteur leur immolait moins de victimes, et il semblait, au contraire, que, par un raffinement de diplomatie, M. Jules Regnault eût pris à tâche de dénigrer doucement les hommes, pour mieux ajouter à l'éloge qu'il faisait des femmes.

— Il a de l'esprit, se dit madame de Soligny en souriant; mais pourquoi donc s'imagine-t-il que le corset des Parisiennes leur mange le cœur? Il a pris à Paris des préventions que je n'ai peut-être pas détruites pendant la route. Ah! il m'observait, il m'étudiait, pour ajouter sans doute un paragraphe à son article. Eh bien! il en sera réduit aux conjectures, car je ne lui fournirai plus l'occasion de disserter sur les Parisiennes.

Madame de Soligny rejeta le journal avec un certain dépit, oublia d'écrire, se leva et vint à la fenêtre. Elle écarta les rideaux et se mit à regarder la rue. En face d'elle une maison ornée de panonceaux révélait une étude de notaire.

— C'est peut-être dans cette maison que M. Fernel a fait sa fortune, se dit-elle. C'est là peut-être que ma pauvre Laure a commencé à acquérir de l'embonpoint.

Un clerc de l'étude, avec des lunettes, des manches en lustrine noire montant jusqu'au coude, déjeunait sur le seuil de la porte, en partageant son pain avec un magnifique chien de chasse accroupi devant lui. Une servante balayait le ruisseau avec un acharnement

qui prouvait les loisirs de la province. Des dames de la ville allaient au marché, en toilette décente, se faisant suivre aristocratiquement par leur cuisinière chargée du panier; des laitières s'en retournaient par bandes de trois ou quatre, portant chacune sur la tête un pot au lait rempli de provisions, de légumes et de pain. Le facteur distribuait les lettres en sonnant de porte en porte; une voiture qui avait la prétention de concourir au nettoiement de la ville et qui laissait filtrer à chaque cahot du pavé une boue liquide, descendait lentement la rue.

— Voilà la province, murmura madame de Soligny, je comprends que M. Regnault aime mieux Paris.

Et après cette banalité qui cachait une autre pensée ou qui trompait le trouble, l'incertitude de ses réflexions, elle revint à sa table et se replaça devant la jolie feuille de papier glacé qu'elle avait préparée pour écrire. Mais le commencement, le début de cette lettre était sans doute fort difficile à trouver, car madame de Soligny tourna et retourna sa plume, appuya son joli front rêveur sur une de ses mains et sembla fort embarrassée, ou du moins fort irrésolue.

Elle était charmante à voir ainsi, dans cette demi-toilette du matin et dans toute la sincérité de sa pose. Madame Adèle Huard de Soligny avait trente ans; sa beauté tenait à l'harmonie de toutes les mignardises parisiennes. Elle n'eût pas résisté sans doute à une analyse trop sévère; mais elle éloignait la pensée même d'une analyse. On subissait le charme sans le discuter. Sa taille était trop grande, trop mince; mais elle donnait une flexibilité caressante à tous ses mouvements; ses cheveux noirs découvraient un peu trop son front, mais ils étaient roulés en bandeaux bouffants qui faisaient ressortir la blancheur de son teint, la délicieuse transparence de sa peau et qui, en élargissant sa tête, rétablissaient les proportions, et communiquaient un air de franchise, d'héroïsme, à toute sa physionomie. Élégante et supérieure au luxe, se parant au besoin d'un simple ruban, possédant à fond cette science, cet art de la toilette qui est une des conditions du génie de la Parisienne, Adèle plaisait au regard, avant d'avoir séduit par la vivacité de son esprit. Intelligente, comprenant tout, sans aller précisément au fond de rien, s'amusant de caquetages et se prêtant, sans pédantisme, aux conversations les plus savantes, enthousiaste pour toutes les idées généreuses, mais confondant parfois les paradoxes et les excentricités avec les idées, elle n'avait pas la force lente et patiente qui mène à bout une entreprise et qui mûrit

l'instruction. Incapable d'hypocrisie, elle pleurait sur le compte de pauvres gens qu'un mot dit devant elle lui faisait ensuite tourner en ridicule. Loyale dans ses actions, honnête dans sa conduite, elle aimait les imprudences qui font trembler, mais qui ne vont pas jusqu'à compromettre; elle croyait de bonne foi que les soubresauts de son imagination, que les utopies de son caprice, que les rêves de son ennui étaient des passions violentes; mais ces lions rugissants qu'elle avait toujours peur de déchaîner n'étaient que des épagneuls à jolie crinière qu'elle eût pu museler avec un ruban. Son mariage ne lui avait pas donné des joies bien vives; mais elle avait porté le deuil de son mari, autant qu'une jolie femme peut se permettre de chagrins, sans se fatiguer les yeux. Elle parlait beaucoup de l'amour, le redoutant comme si son cœur eût été un magasin de poudre exposé à la moindre étincelle; mais toutes les fois qu'elle avait cru aimer sérieusement, elle s'était aperçue qu'il lui restait encore bien du chemin à faire pour arriver au sommet qui donne le vertige; et alors, elle s'arrêtait à mi-côte, renonçait à l'ascension et redescendait le sentier, sans même garder les petites fleurs qu'elle avait déjà cueillies. Les beaux messieurs qu'elle congédiait ainsi l'accusaient de manquer de cœur; mais ils étaient incompétents dans la question, et Adèle prétendait, au contraire, les avoir chassés, pour ne pas profaner son cœur; ce qui tendait bien à prouver qu'elle en avait un.

Madame de Soligny, disions-nous plus haut, était charmante dans son embarras, dans la délibération qu'elle avait engagée avec elle-même; toutefois, comme elle était charmante pour elle seule, elle n'avait aucun intérêt de coquetterie à prolonger ce délicieux tableau, et prenant enfin son parti, elle écrivit résolûment la date du jour et le nom de Troyes, en tête de sa feuille de papier. C'était autant de décidé, c'était tout; car un soupir d'allégement témoigna du pas irrévocable qui venait d'être franchi, et la lettre suivante fut rapidement écrite :

« Mon ami,

« Je ne sais vraiment comment vous expliquer mon départ; il me semblait la chose la plus naturelle du monde avant que je fusse en route; maintenant, je m'en effraye comme d'une imprudence qui doit encourager votre amour-propre. Vous l'attribuerez à la crainte de vous donner trop tôt une réponse favorable ou à une manœuvre de coquetterie. Et pourtant, je vous jure que j'ai encore toute ma rai-

son, toute ma liberté d'esprit; que je pourrais refuser de devenir votre femme, sans en mourir de désespoir, et que, tout en estimant à sa valeur l'offre de votre main, je n'ai pas songé à la rendre plus pressante par une fuite calculée.

« Non, mon ami; j'ai seulement voulu penser à vous à une certaine distance, pour mieux vous voir et mieux vous juger, comme on se recule, pour mettre un tableau en perspective. Vous étiez devenu dans nos derniers entretiens exigeant et tyrannique; vous m'accusiez de froideur; j'ai voulu vous faire repentir de ces duretés, sans aigrir davantage par des reproches les visites que vous preniez à tâche de rendre pénibles. Je n'aime personne mieux que vous, plus que vous. Vous aimai-je? Voilà la question que vous m'avez adressée, il y a deux jours. J'ai eu peur d'y répondre mal en y répondant trop tôt. Je suis partie pour la méditer.

« Je suis à Troyes, chef-lieu du département de l'Aube. Inutile de vous expliquer pourquoi je devrais être à Lyon. Augurez bien de cet accident, de ce changement de route, car il s'en est fallu déjà de bien peu que je ne prisse mon billet pour Paris. Ne m'aimez pas trop, pendant mon absence; mais ne me haïssez pas non plus, afin que je n'aie pas à lutter contre des illusions trop flatteuses ou contre des préventions trop farouches.

« Si vous êtes docile et patient, je vous rapporterai une jolie petite hure; si vous êtes méchant et ennuyé, vous n'aurez qu'un bonnet de coton. Troyes a ce double avantage de fournir cette récompense et ce châtiment.

« A bientôt, mon ami; ne m'écrivez pas. Vos soupirs n'auraient pas le temps d'arriver, et je serai de retour avant que votre désespoir n'ait fait choix d'un train express pour venir me rejoindre.

« Je supprime les dernières formules. De quoi protesterais-je en finissant? De mon amitié? Vous n'en doutez pas. De mon amour?... Ce serait plus grave à affirmer, mais aussi plus téméraire.

« Que le doute sur ce point vous suffise : il autorise toutes les espérances, il laisse toute la liberté.

ADÈLE. »

Avant de cacheter cette lettre, madame de Soligny la relut deux fois et devint sérieuse.

— On n'écrit pas ainsi à celui qu'on aime, murmura-t-elle en secouant doucement la tête. Je ne l'aime pas! Et pourtant, en trou-

verai-je un plus digne? Bien des femmes me l'envieraient! Oui, mais je ne l'aime pas, c'est-à-dire pas encore ou pas assez; car j'ai véritablement pour lui beaucoup d'affection. Cette lettre est bien froide! Tant mieux! si elle lui suffit, il est jugé; si elle l'irrite, je ne l'en aimerai que mieux.

Et après ce commentaire, madame de Soligny glissa son épître dans l'enveloppe; en cherchant la cire pour la cacheter, elle mit encore la main sur la carte de M. Jules Regnault.

— En voilà un, dit-elle, qui ne se laisserait pas prendre à une lettre comme celle-ci! Quel dommage qu'une intelligence si belle soit confinée en province! à Paris, et corrigé un peu de sa présomption par le milieu sceptique dans lequel il se produirait, M. Regnault deviendrait un homme célèbre, puissant... à moins qu'il ne restât un fat.

Et, tenant d'une main la lettre qu'elle venait d'écrire, de l'autre la carte du journaliste, elle sembla peser et comparer ces deux noms, ces deux hommes, dont le premier, pour être son ami depuis plusieurs mois, ne lui était plus guère connu que le second, qu'elle n'avait fait qu'entrevoir dans les premières heures de la nuit précédente. La lettre glissa de sa main fine et douce et tomba sur la table.

— Si c'était un augure, pensa en riant la Parisienne; mais je ne suis pas superstitieuse!

Et allumant une bougie, elle étala avec un soin minutieux la cire embrasée sur la tiède épître; puis elle mit l'adresse.

« A Monsieur Charles de Preize, rue de Londres, 29, à Paris. »

La lettre fut remise à la femme de chambre pour être jetée à la poste; et madame de Soligny, s'étant mise en règle avec ses petits devoirs de sentiments, ne voulut plus y penser que pour rendre visite à madame Fernel.

— Allons voir si l'amour m'a laissé dans le cœur de la place pour l'amitié.

Ces paroles étaient une ironie, une moquerie d'elle-même qui cachait peut-être une douleur; mais personne n'eût deviné que la Parisienne élégante, occupée en ce moment à nouer sous son menton le ruban de chapeau le plus frais, le plus joli de nuance, mais aussi le plus large qu'un journal des modes eût jamais conseillé, et qui se faisait chausser de bottines à faire périr de jalousie Cendrillon, souffrait de quelque chose et s'inquiétait d'aimer ou de ne pas aimer.

III

La maison de M. Fernel était située dans le quartier le plus paisible, dans la rue du Cloître. Toutes les villes anciennes ont une rue du Cloître, comme toutes les villes modernes ont ou auront une rue de l'Embarcadère. A Troyes, le *cloître Saint-Étienne* a pris son nom à une église maintenant démolie, où l'on donnait autrefois la sépulture aux comtes de Champagne, et justifie d'ailleurs encore son titre par deux ou trois couvents qui entretiennent le silence et l'ombre dans cette sorte d'impasse. Car le *cloître* n'a pas d'issue régulière; une ruelle qui se cache dans un angle, et un petit pont de bois franchissant un bras de la Seine, qui coule derrière cette partie de la ville, permettent d'en sortir, mais ne sont pas visibles au premier aspect. Cette rue, dans laquelle l'herbe pourrait croître entre les pavés, si l'herbe elle-même n'avait pas horreur des vilains pavés troyens, s'emplit régulièrement de tumulte à certaines heures de la journée, quand les tout petits enfants d'une école des deux sexes, tenue par les sœurs de Charité, sortent ou rentrent. On voit alors les bonnes sœurs retenant par les ailes leurs longues coiffes blanches que le vent soulève, s'agiter sur le seuil de leur maison, en faisant à chaque bambin qui entre ou qui sort la recommandation suprême, et en essayant de mettre un peu de discipline dans le défilé.

Les physiologistes du quartier ont remarqué que le bruit est plus intense au sortir de l'école que le matin quand on y entre. Les précautions à prendre envers un panier garni des provisions pour le goûter, peut-être aussi une répugnance instinctive pour les premières tisanes de la science, donnent une certaine gravité à la démarche des enfants; ils s'arrêtent volontiers comme les promeneurs qui cherchent un argument; c'est en allant qu'ils songent à écrire sur les murs, et à déchiffrer ce qu'une génération précédente a écrit avant eux.

Mais au retour, à la sortie de la classe, le flot court rapide, bruyant. Les paniers sautent au bras avec un cliquetis de bouteilles et de petites casseroles qui prouve que si l'enfant, pas plus que l'homme, ne vit pas seulement de pain et de vin, il ne se nourrit pas non plus exclusivement de la parole des maîtres. C'est au retour que les rancunes se satisfont par des pugilats, et que les livres complètent leurs services en devenant des projectiles. Toute la vivacité contenue par

les sœurs, aux douces paroles, s'exhale et se dissipe. Il y a un cri, toujours le même, d'un diapason toujours semblable, d'une durée toujours égale, qui s'échappe quotidiennement et qui descend la rue du Cloître. Quelques voisins se font un signal régulier de ce bruit qui les dispense de demander l'heure, et madame Fernel elle-même ne pouvait pas s'empêcher, les jours où elle donnait un grand dîner, de dire à la cuisinière :

— Brigitte, mettez le rôti à la broche, voilà les enfants qui sortent de l'école.

Mais c'était tout au plus un quart d'heure de bruit dans toute une longue journée : le cloître n'est plus troublé qu'à de rares intervalles par les sonnettes d'entrée. Comme les maisons sont profondes, qu'elles ont derrière elles des jardins assez vastes, et comme on a besoin d'entendre à une certaine distance, les sonnettes sont de véritables cloches, et chaque visite s'annonce, comme un office, par un petit carillon.

L'habitation de M. Fernel occupait à peu près le milieu du cloître. Elle se composait d'un grand bâtiment situé entre une cour assez vaste et un jardin qui allait jusqu'au bras de la Seine dont il a été parlé plus haut. Une porte cochère toujours fermée donnait accès dans la cour symétriquement pavée ; trois marches conduisaient à un vestibule à l'extrémité duquel les arbres du jardin apparaissaient à travers une porte vitrée. Cette maison eût suffi à elle seule pour donner un air de mélancolie à tout le quartier, si les couvents environnants, avec leur clôture rigoureuse, n'eussent déjà contribué à y refroidir la vie. Le cloître Saint-Étienne est le quartier aristocratique; ce n'est pas que la ville de Troyes compte beaucoup de vieille noblesse ou qu'elle en ait adopté une nouvelle. Les familles qui figurent dans l'histoire de la Champagne sont ou éteintes ou presque toutes dispersées. Les noms demeurent peut-être, mais ils sont quelquefois portés par d'anciens intendants auxquels la richesse ne suffit pas. Troyes a beaucoup souffert sous Louis XIV; le chiffre de la population qui, sous la minorité du grand roi, était de cinquante mille âmes, n'était plus, lors de sa vieillesse, que de seize mille. Une portion de la ville était déserte; les grandes guerres et les maux qu'elles entraînent, les mesures prises contre les foires locales, qui furent transférées à Reims et à Lyon, la chute de plusieurs manufactures, la cessation d'industries spéciales, tout contribua à ce dépérissement, qui ne s'arrêta que sous Louis XVI, sans que le niveau de soixante mille âmes,

constaté sous Henri IV, et même de cinquante mille, relevé sous la minorité de Louis XIII, ait jamais été atteint, sans qu'on ait même dépassé de beaucoup la moitié de ce chiffre.

La noblesse champenoise souffrit dans cette épidémie générale; elle eut aussi ses plaies et ses blessures particulières. La Ligue lui fit une trouée; depuis, la misère mit de la rouille à son écusson, qu'elle enleva de la ville et qu'elle alla cacher dans ses petits manoirs. Les beaux hôtels de Troyes devinrent des hôtelleries. Ce fut, d'ailleurs, depuis le quatorzième siècle, une coutume champenoise que le commerce, qui est le génie du pays, y prime la noblesse; et des procès-verbaux nombreux des bailliages constatent la soumission des gentilshommes, qui, pour vivre, demandaient à *vivre marchandement et roturièrement,* l'épée ne suffisant pas à soutenir le nom.

Aujourd'hui, les derniers rejetons authentiques des grands barons qui escortaient l'évêque de Troyes à son entrée solennelle vivent aux champs et portent volontiers la carnassière. Ce qu'on appelle l'aristocratie locale ne comprend guère que les enrichis et les fonctionnaires. Si j'avais, dans une étude historique, à décrire la physionomie des Troyens, je trouverais dans la famille des Colbert le type et comme l'idéal de cette race laborieuse, « aimant, dit Grosley, le faste et l'économie, » ne dédaignant pas les intérêts de la vanité, mais ayant surtout la vanité de bien servir ses intérêts; race honnête, probe, qui ne se laisse pas étourdir par les fumées de la gloire, mais qui veut bien ce qu'elle veut et qui atteint toujours le but qu'elle s'est proposé. L'oncle du grand Colbert, marchand à Troyes, à Reims, à Anvers, associé des banquiers florentins auxquels il recommanda son neveu, et qui recommandèrent à leur tour celui-ci à Mazarin, Odoard Colbert, seigneur de Villacerf, Saint-Pouange et Turgis, réunit bien en lui cette double autorité du blason et du comptoir, possède bien cet inébranlable aplomb de la fortune qui ajoute la noblesse comme un accessoire, comme un luxe de plus, comme un décor d'argenterie solide, et qui est le trait particulier de cette partie de la Champagne.

Troyes est surtout une ville bourgeoise. Quand je dis que le cloître Saint-Étienne est son faubourg Saint-Germain, j'entends donc que c'est la demeure de quelques gros commerçants enrichis et en train de se faire naïvement un nom un peu plus long que celui de leur père; là vivent aussi dans de petites maisons de bois étroites et chancelantes quelques vieilles veuves ou de plus vieilles filles ayant des

souvenirs et des alliances illustres en Champagne; c'est là que quelques magistrats, un ou deux médecins et des fonctionnaires se tiennent à l'écart de la société. M. Fernel, ancien notaire, possesseur d'une belle fortune, mari d'une femme bien apparentée, ne pouvait pas habiter un autre quartier; peut-être aussi fut-il directement influencé par les conseils de madame Fernel, à laquelle le jardin plut beaucoup pour les jeux de ses enfants, et qui se trouvait d'ailleurs là dans le centre de relations pieuses et d'occasions de bonnes œuvres.

La maison était simplement meublée avec ce demi-luxe qui est la familiarité et la bonhomie de la richesse. Au rez-de chaussée, à droite en entrant sous le vestibule était situé le salon; les éternels fauteuils en velours rouge, mélangés de chaises et de fauteuils brodés par les doigts de fée de madame Fernel; une pendule en bronze doré représentant les entretiens de l'Amour et de Psyché; une magnifique paire de vilains candélabres qui dataient de l'empire; deux portraits en pied : l'un de M. Fernel dans tout l'éclat de sa jeunesse, dans tous les agréments de sa première année de notariat, assis à un bureau et prenant la plume pour parapher un contrat; l'autre de madame Fernel en visite chez elle-même, tant il y avait de solennité dans l'attitude; des consoles ornées de vases en albâtre; un piano de Pape, un guéridon avec quelques albums, tel était ce salon qui paraissait la pièce officielle, mais non pas la pièce aimée et privilégiée. La salle à manger était à gauche sous le même vestibule; elle avait relativement une élégance fort significative : vaste, haute, pavée de marbre, fraîche en été, très-chaude en hiver, grâce à un immense poêle de faïence, ornée de buffets en ébène sur lesquels s'étalait une exposition de vieilles et superbes porcelaines; éclairée le soir par un beau lustre en cuivre, cette pièce, toujours soigneusement lavée, frottée, était le temple des grands mystères de la province. M. Fernel était bon convive. Il est bien rare qu'un ancien notaire n'aime pas le jeu et la table. Ces hommes qui président aux testaments et aux contrats de mariage ont, en général, une philosophie souriante qui s'accommode des fleurs et des fruits du monde; ils sont susceptibles de poésie, et il n'est pas extraordinaire de voir dans leur bibliothèque, à côté de la collection du *Journal des Notaires*, les œuvres de Lamartine et de Victor Hugo. Béranger y est aussi. Voilà pourquoi la salle à manger était si bien ornée, si vivante au regard.

Au premier étage, la pièce principale était la chambre de madame

Fernel. C'était en quelque sorte le salon de la famille; là, on se réunissait tous les soirs, quand on était en petit comité. Il y a, de par le monde des romans, une pudeur qui veut que la chambre à coucher d'une femme encore jeune soit un sanctuaire et qu'on ne puisse y entrer, sans commettre une profanation. Cette pudeur, outrageante pour ceux qui l'éprouvent et pour celle qui en est l'objet, ne se fût jamais présentée à la pensée de madame Fernel, et la belle chambre, douce et bienfaisante au regard, hospitalière à l'amitié, montrait à tous ses trésors innocents, ses chastes souvenirs.

Des miniatures de dimensions variées qui mêlaient les têtes blondes aux têtes blanches, les petits-enfants aux aïeuls, montaient de chaque côté de la glace de la cheminée. La pendule, petite et ciselée avec soin, chef-d'œuvre du temps de Louis XVI, était un cadeau conjugal; deux petits cœurs traversés d'une flèche brûlaient sur un autel, et deux tourterelles roucoulaient au bas dans des guirlandes de roses; les flambeaux étaient du même style. Ce monument galant était si bien dépaysé qu'il prenait un air de candeur dans cette chambre. Les enfants s'étaient amusés tout petits à regarder les deux oiseaux mythologiques auxquels ils avaient donné des noms. En face de la cheminée, dans une alcôve peu profonde dont le lit sortait à moitié, des rideaux de mousseline brodée réunis au plafond autour d'une couronne s'écartaient de chaque côté d'un grand tableau de velours noir sur lequel un Christ d'ivoire étendait les bras. On disait ce Christ copié sur celui de Girardon qui est dans l'église Saint-Remi de Troyes, et la perfection de cette œuvre donnait de la vraisemblance à la supposition. Une branche de buis bénit était placée derrière le cadre, et ce grand tableau consacrait si bien l'emplacement, que l'alcôve était un sanctuaire. Pour compléter l'illusion, une chaise, faite en forme de prie-Dieu, et que madame Fernel avait brodée elle-même, était posée devant le lit. Une table qui se repliait aux deux extrémités et qui servait pour le thé, marquait le milieu de la chambre. Elle était chargée pendant le jour de livres de piété, de corbeilles à ouvrage, d'un buvard toujours fermé pour montrer sans doute les belles peintures qui le recouvraient et des journaux oubliés par M. Fernel. Sur la commode, se rangeaient les cadeaux donnés aux anniversaires, aux fêtes, aux circonstances solennelles, des coffres en bois de rose, des sachets brodés, des couteaux à papier, dans leurs étuis. Sur un secrétaire, une mappemonde, qui paraissait fourvoyée dans cette chambre si peu pédante, rappelait le souvenir de

deux petits collégiens dont madame Fernel était, les jours de congé, la répétitrice. Un tapis, fond bleu-clair, semé de bouquets, couvrait entièrement le parquet; de simples rideaux de mousseline ornés de volants étaient drapés aux fenêtres. Les fauteuils, qui dataient de la même époque que la pendule, étaient recouverts en vieille tapisserie bien conservée. On les avait sans doute trouvés trop beaux pour le salon : quelques siéges modernes et confortables étaient rangés de chaque côté de la cheminée; dans un angle, une table de jeu refermée et portant deux flambeaux d'argent, couverts d'un abat-jour, de chaque côté d'une boîte de boston, témoignait de la complaisance de madame Fernel pour les faiblesses de son mari. Il est vrai de dire qu'on ne jouait jamais que le whist dans cette chambre. Quand l'ancien notaire recevait à dîner ou en soirée ses anciens collègues, et qu'alors la bouillotte, le jeu des notaires, était proposée, madame Fernel faisait dresser la table dans le salon. Sa tolérance n'allait jamais, dans sa chambre, au delà de la partie d'écarté; encore fallait-il que celle-ci fût bien modeste.

J'oubliais sur le mur, au-dessus de la commode, une élégante étagère en bois de citronnier qui supportait quelques livres soigneusement reliés. Le *Vicaire de Wakefield*, *Jocelyn*, *le Génie du Christianisme*, figuraient parmi les chefs-d'œuvre préférés.

Cette chambre, modeste et familière, à la température égale, à la lumière paisible, était bien une chambre maternelle. Les enfants en connaissaient tous les coins, tous les clous; on leur avait fait compter bien souvent les roses du papier, et ils s'étaient traînés tout petits sur ce beau tapis bleu qui leur devait peut-être quelques taches.

Il nous semble que madame Fernel commence à se révéler à nos lecteurs. La bonté placide, la grâce inaltérable, la piété tendre ont seules le droit d'habiter et d'animer cette partie de la maison; Laure était bien loin de ressembler au portrait évoqué par madame de Soligny. Quant au signalement donné par M. Jules Regnault, il était matériellement exact, mais il n'avait pas dit assez quelle atmosphère paisible, quelle influence heureuse et caressante entourait, enveloppait cette mère de famille.

Madame Fernel a trente ans, mais elle paraît l'aînée de madame Soligny. Le léger embonpoint qui a fait sourire de pitié la Parisienne, complète, sans lui ôter de sa poésie, l'idée que l'on doit avoir de cette mère du foyer qui a dépassé les lignes de la peinture mystique et qui a droit au culte de la statuaire. Toujours vêtue de noir,

moins par coquetterie que par un penchant naturel et pour emprunter sans rigueur et sans affectation quelque chose aux couvents qui l'avoisinent, madame Fernel a une gravité qui émeut, au lieu d'imposer.

Sa figure a une admirable fraîcheur. Bien que quelques cheveux aient blanchi, on ne se méprend pas sur son âge; ses joues ont gardé des teintes rosées qui ne sont plus les feux du printemps, mais qui ne sont pas encore les clartés mourantes de l'automne; c'est l'été dans sa fleur, l'été, sous un ciel tempéré. Sa bouche, bien dessinée, semble se défendre avec un sourire de livrer ses secrets, mais ses yeux d'un bleu profond, qu'elle meut avec lenteur, sont une interrogation persistante et douce, qui veut des confidences, sans en donner.

Madame Fernel est assise près de la fenêtre et travaille; son rideau doucement relevé lui permet d'observer ce qui se passe dans la cour. La chambre de M. Fernel donne sur le jardin; Laure s'est réservé la vue la moins agréable et la plus utile; sa porte entr'ouverte lui permet de communiquer à haute voix, et sans se déranger de son fauteuil, avec une jeune bonne qui coud dans l'antichambre.

Il est une heure de l'après-midi; le temps radieux invite à la promenade. Madame Fernel regarde le ciel avec un petit air de défi et semble lui dire : « Tu auras beau faire, je ne bougerai pas d'ici que ma tâche ne soit achevée. » Quant à cette tâche, je puis avouer, sans faire tort à mon héroïne, qu'elle consiste dans le problème d'élargir les manches d'un uniforme de collégien. La femme de chambre qui, décidément, ne coud pas, mais, au contraire, découd, a apporté les morceaux, et madame Fernel se livre à des calculs économiques qui ont pour but, sans doute, de trouver le moyen d'élargir la manche, sans ajouter du drap. Ce problème est la quadrature du cercle de toutes les mères de famille, j'entends, de celles qui ne sont pas avares, mais qui répugnent à la nécessité de rapiécer les habits de leurs enfants. Laure est consternée : son fils aîné grandit, grandit et ne ménage pas les uniformes, si bien qu'on a beaucoup de peine à les utiliser ensuite pour le cadet. Mais aussi pourquoi mettre des uniformes à ces chers amours? Ils sont si beaux en blouse, en petite veste, avec une jolie collerette bien blanche, rabattue; l'uniforme les emprisonne, les étouffe, leur rougit le menton. Oh! l'uniforme et la pension! voilà les deux supplices de madame Fernel qui voudrait ne jamais quitter ses enfants; mais M. Fernel a sur ce point des idées qu'elle respecte ou du moins qu'elle n'ose pas contredire.

Pendant que la mère de famille se livrait à ses méditations, on sonnait à la porte de la rue. Madame Fernel regarda et vit entrer une dame élégante que Brigitte conduisait vers le perron, en semblant la rassurer sur la crainte de ne trouver personne.

— Sans doute, quelque dame de charité, se dit Laure en repliant les manches de l'uniforme.

— Louise, reprit-elle à haute voix, en interpellant la femme de chambre qui travaillait à côté, allez au-devant de cette dame ; faites-la entrer dans le salon, je descends.

La femme de chambre s'acquitta de sa commission et rapporta à sa maîtresse, qui se hâtait d'enlever les bouts de fil attachés à sa robe, le nom de madame de Soligny.

— Je ne la connais pas, dit madame Fernel, il n'y a personne de ce nom-là à Troyes.

Madame de Soligny, introduite dans le salon que nous avons décrit plus haut, examinait avec attention et croyait, en le jugeant sévèrement, avoir jugé son amie.

— C'est bien cela, dit-elle ; de la roideur et du mauvais goût, un salon de notaire ! Ce journaliste est un pédant qui ne s'y connaît pas. Ma pauvre Laure doit être bien changée.

Madame Fernel ouvrit la porte, et Adèle, sans reconnaître qu'elle s'était trompée, fut surprise de la belle tournure, de la sérénité intelligente de son amie. Celle-ci s'avança avec une révérence prolongée qui la conduisit jusqu'au milieu du salon. Elle balbutiait quelques paroles d'interrogation polie, quand madame de Soligny, lui prenant les deux mains, s'écria :

— Comment ! Laure, tu ne me reconnais pas ?

— Adèle !

— Oui, Adèle.

— Mais, embrasse-moi donc, dit avec une douce violence madame Fernel qui repoussa la main de madame de Soligny pour serrer celle-ci dans ses bras, et l'étreindre avec le transport naïf d'un enfant. Comment, c'est toi, Adèle ! A Troyes, chez moi ! Par quel hasard ?

— Oh ! c'est tout un récit, répliqua Adèle, en refaisant le nœud de son chapeau que l'embrassement avait compromis.

— Eh bien, alors, tu me conteras cela plus tard, à loisir. Ce que je veux maintenant, c'est te voir, te regarder. Serais-tu descendue chez quelqu'un de la ville ?

— Je suis à l'hôtel.

— A l'hôtel ! c'est impossible; tu ne peux pas y rester. On ne descend pas à l'hôtel dans ce pays-ci, tu me ferais du tort dans l'opinion.

Et, tout en parlant avec un rire qui illuminait son beau visage et rendait son âme visible, madame Fernel, les yeux brillants de larmes heureuses, serrait, embrassait, caressait son amie.

Un peu surprise de ce chaleureux accueil dont elle se sentait pourtant émue, madame de Soligny éprouvait le bien-être d'un enfant gâté qui a souffert de privations et auquel on rend avec usure les friandises dont on l'a sevré. Son voyage, sa nuit passée en chemin de fer pour la première partie et dans une chambre d'hôtel pour la seconde, cette solitude, cette absence de confort que la Parisienne adulée à Paris avait si tristement constatées, lui faisaient trouver singulièrement douces les câlineries de madame Fernel. Elle se défendit d'accepter l'hospitalité; elle devait rester si peu de temps ! Mais madame Fernel avait une bonne grâce inflexible.

— Ne resterais-tu qu'un jour, qu'une heure, tu me dois ce jour, cette heure-là !

— Allons ! je m'abandonne à toi, dit enfin madame de Soligny.

Laure sonna immédiatement pour qu'on allât chercher les bagages restés à l'*Hôtel des courriers*.

— Montons dans ma chambre, dit-elle à son amie, en attendant qu'on prépare la tienne.

Embrassant encore Adèle pour sceller définitivement le petit bail qui venait d'être conclu, elle la conduisit au premier étage.

En entrant dans l'appartement de madame Fernel, madame de Soligny ne put retenir une exclamation :

— O la jolie chambre !

— Elle est bien simple, dit Laure.

Madame de Soligny reconnaissait en effet que la chambre était simple, que le mobilier n'était pas à la mode, qu'il existait des disparates entre les diverses pièces de l'ameublement; mais une harmonie mystérieuse faisait tout concourir à une impression bienfaisante. Cette chambre était grave comme un sanctuaire, mais il s'en dégageait tant de révélations de bonheur, tant de promesses d'intimité profonde et décente que la Parisienne, avec sa finesse de perception, comprit bien vite que son amie n'était pas tout à fait la provinciale présumée; et le salon mesquin, banal fut pardonné en considération de cette belle chambre.

— Et maintenant, dit madame Fernel en débarrassant elle-même la voyageuse de son chapeau et de son châle, et en la faisant asseoir près d'elle, maintenant que tu me restes et que nous avons du temps devant nous, causons.

— Causons de toi, d'abord, dit madame de Soligny plus curieuse de savoir qu'empressée de faire des confidences; tu me parais, ma chère Laure, bien heureuse.

— Heureuse! oh! oui, je le suis; répondit madame Fernel en levant les yeux au ciel. J'ai la vie facile, douce; j'ai un mari qui est la bonté même, des enfants qui, Dieu merci, se portent bien, une fortune qui me permet des aumônes, la santé qui m'exhorte au travail. Ah! je ne suis plus la mince jeune fille que tu as connue!

— C'est vrai, reprit Adèle; tu étais jolie, tu es devenue belle.

— Que veux-tu? ce n'est pas de ma faute, si j'engraisse. Il est vrai qu'à Troyes on se couche de bonne heure; nous n'allons pas souvent en soirée et j'ai toujours été ou nourrice ou institutrice. J'ai là, dans le cabinet à côté, un petit lit dont je ne puis pas m'éloigner; car tu sais que j'ai trois enfants, deux fils qui se dépêchent de devenir des hommes, des gaillards qui commencent à user de grosses chaussures et Martha qui a cinq ans. Tu vas la voir, elle est à la promenade.

— Ainsi, demanda madame de Soligny, qui regardait avec une grande attention son amie, de tes rêves de jeune fille, de ces grands élans qui faisaient de toi à la pension la plus romanesque, il ne t'est rien resté.

— Rien, ou fort peu de chose, repartit madame Fernel qui rougit légèrement de honte, sans doute, pour un passé bien innocent. C'était le séjour de Paris et vos coquetteries, mes belles, qui me prédisposaient à ces rêves dont tu parles. Quand je suis revenue dans ma province, quand je me suis retrouvée dans ce milieu calme, un peu monotone, j'ai senti mourir, une à une, toutes les petites fleurs que j'arrosais là-bas. M. Fernel aime mieux la chasse que la poésie; mes grossesses, mes enfants, le ménage, les offices le dimanche, le travail dans la semaine, voilà ce qui a fait tort aux rêveries; tu ne sais pas d'ailleurs ce que c'est que la vie de province qui paraît vide au premier regard. A Paris, on vous dispense d'un tas de choses qu'ici nous sommes obligées de faire nous-mêmes. Ainsi, je suis sûre que tu n'entends rien à une lessive.

— Oh! non.

— Eh bien! ma chère, une lessive occupe trois jours et préoccupe

une semaine, tous les trois mois. On a ensuite les ouvrières qui repassent, les confitures, les provisions d'hiver, sans compter les enfants qui sont une occasion perpétuelle, indéfinie, de raccommodages; voilà de quoi refouler ces aspirations de jeunesse. Quant au cœur, il a, pour se satisfaire, l'affection d'un mari, l'amitié de quelques personnes et les œuvres charitables. Je suis inspectrice des salles d'asile, j'ai ma part de petits vêtements à faire pour les orphelins et les enfants pauvres; ah! les journées sont toujours trop courtes, et si l'on n'avait pas quelquefois les nuits!...

— Mais ce n'est pas une existence de femme riche et intelligente que tu me décris là, s'écria madame de Soligny que l'idée de la lessive avait épouvantée.

— Au contraire; si j'étais une femme pauvre, je n'aurais pas le droit de songer aux autres, et si j'étais tout à fait sotte, j'aurais sans doute des heures d'ennui, tandis que si j'ai des regrets, c'est de ne pouvoir suffire à tout le bien que j'ambitionne.

— Ainsi, les arts, les livres, les choses de l'esprit, les émotions idéales, tu les as reniées, oubliées?

— Mais non, continua madame Fernel en rougissant un peu, j'aime la musique. Il est vrai que je n'ai plus le temps d'apprendre des sonates et de supplicier mes voisins; je joue un peu pour moi, de temps en temps, pour distraire mes doigts qui se fatiguent de coudre, et quand Martha est méchante. Ce pauvre piano! il m'a bien servi pendant la dentition de mes enfants. Nous avons aussi les concerts de la société philharmonique : il nous vient un ou deux artistes de Paris. Quant aux livres, j'en lis... quelques-uns. Je ne suis pas au courant; mais avoue qu'il est impossible de s'y mettre.

Laure avait une façon si charmante et si naïve d'énumérer ses joies intellectuelles, que madame de Soligny était partagée entre une pitié dédaigneuse et une sorte d'admiration.

— C'est peut-être suffisant, se disait tout bas la Parisienne. La lessive, les enfants et les concerts de province! On peut donc se contenter de cela!

Et jetant les yeux autour d'elle, elle semblait demander à cette chambre où la clarté du ciel entrait et se jouait librement comme la paix et l'innocence dans une conscience sans tache, si son amie n'oubliait rien, n'omettait rien, ne cachait rien dans l'inventaire de ses joies domestiques.

Le hasard fournit un aliment à son scepticisme. Elle aperçut parmi

les papiers posés sur la table un numéro du journal troyen, celui-là même qu'elle avait reçu et qu'elle avait lu. Du journal au journaliste, la transition était facile : madame de Soligny se rappela la façon respectueuse avec laquelle M. Regnault lui avait parlé de madame Fernel ; elle voulut savoir de quelle façon madame Fernel parlait de M. Regnault. Mais Adèle s'efforça d'être adroite et de ne pas faire de question qui eût donné l'éveil. Si Laure ne disait pas tout, il fallait reconnaître en elle une science de diplomatie de premier ordre.

Se tournant donc de façon à bien voir dans une glace placée entre les deux fenêtres le visage de son amie, sans regarder celle-ci, madame de Soligny reprit négligemment et avec une componction sournoise, comme si elle était jalouse du bonheur de madame Fernel :

— Ah ! pourquoi la vie parisienne nous donne-t-elle à nous autres des idées moins faciles à dompter, à soumettre? Oui, tu es heureuse ! tu n'as besoin que de la paix ; à nous autres, ma chère belle, il nous faut aussi l'amour.

Madame Fernel tressaillit; mais comme elle ne dissimula pas la rougeur subite qui couvrit son visage, madame de Soligny ne put savoir si cette émotion était un aveu involontaire ou simplement une protestation pudique contre ce gros mot d'amour si brusquement introduit dans la conversation.

— Je te scandalise, dit Adèle à son amie.

— Un peu, répliqua celle-ci en souriant avec effort; on ne parle pas d'amour en province.

— Mais se prive-t-on seulement du mot?

— Je n'en sais rien.

— Bien vrai?

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que tu es trop belle pour qu'il ne se soit pas trouvé dans le nombre de tes amis un admirateur plus tendre.

— Adèle, tu oublies que je suis une vieille femme.

— Merci, ma chère ; tu as mon âge.

— Oh ! non ; je suis ton aînée de beaucoup. Les années de maternité, comme les campagnes, comptent double.

— Ma chère Laure, tu es coquette.

— Moi ? demanda si naïvement madame Fernel, qu'on eût dit que sa conscience lui faisait un reproche et qu'elle voulait s'éclairer elle-même. Il est vrai que tu t'y connais mieux que moi, ajouta-t-elle avec douceur et après une pause.

— Allons! se dit intérieurement madame de Soligny, s'il y a un secret, il sera difficile à faire sortir : ces femmes de province ôtent les clefs à toutes les armoires.

— Je t'adressais cette question, reprit Adèle à haute voix, parce que j'ai lu ce matin dans le journal de votre ville un article sur les femmes de province et les Parisiennes qui m'a mise en défiance.

— Quoi! tu as lu déjà les journaux de la ville? demanda Laure avec surprise.

— J'ai fait mieux, j'ai fait connaissance avec les journalistes, avec l'auteur même de l'article en question.

— M. Regnault? dit Laure avec une froideur un peu trop calculée.

— Avec lui-même. Nous avons voyagé ensemble depuis Montereau. Il m'a beaucoup parlé de toi.

— Cela ne m'étonne pas, répondit simplement madame Fernel; il est notre ami; il vient ici souvent. C'est le partenaire assidu de mon mari et le meilleur camarade de ma petite fille.

— C'est un homme d'esprit, un peu présomptueux, mais de jolie figure.

— C'est un honnête jeune homme, continua gravement madame Fernel; il vit avec sa mère dont il a soin, et ici tout le monde l'estime.

— Il paraît qu'il ne tient guère à l'estime des Troyens, car je crois que son plus grand désir est de retourner à Paris.

— Il a raison, dit Laure. M. Regnault ne peut se confiner toujours en province; son talent ne s'y développe pas à l'aise, tous ses amis lui conseillent de chercher un autre théâtre... Et tu devrais bien, quand tu seras de retour à Paris, tâcher de lui trouver des protecteurs.

— Ou des protectrices, interrompit en riant madame de Soligny, qui s'impatientait de ne pas avancer dans sa découverte.

Laure rougit un peu.

— Tu suffiras bien, reprit-elle en plaçant sa main sur la main de son amie, comme si elle eût tenu à lui prouver qu'elle n'avait pas de fièvre.

— Je verrai, dit madame de Soligny, et si rien ne le retient... ici.

— Rien, ajouta Laure avec tranquillité.

— Mais nous sommes folles de nous occuper de ce monsieur, reprit Adèle qui, s'étant trop avancée, faisait retraite sans avoir remporté d'avantages. Nous avons tant de choses à nous dire.

— C'est vrai, ajouta madame Fernel; à ton tour maintenant. Tu me dois un récit. Qu'es-tu devenue depuis la pension?

IV

— Je me suis mariée, six mois après avoir quitté mon tablier de pensionnaire, dit madame de Soligny. Mon mariage fut une union parisienne, c'est-à-dire que je donnai sans amour ma main, qu'on ne trouvait pas trop vilaine, à un monsieur fort bien mis et d'une éducation convenable qui m'épousait pour ma dot et qui me sut gré de n'être pas aussi laide que ma fortune pouvait m'autoriser à l'être.

— Mais, interrompit naïvement madame Fernel, ton mari ne s'appelait-il pas Huard? quel est donc le nom que tu portes?

— Voilà bien une réflexion de provinciale! Tu sauras qu'il est aussi indiscret d'interroger une femme de Paris sur son nom que sur son âge. Je puis bien t'avouer pourtant que ce nom de Huard n'était pas harmonieux aux oreilles. Je n'ai pas de vanité aristocratique, je sais très-bien que mon mari n'était pas un Montmorency, et je n'ai jamais prétendu au blason; mais s'appeler Huard et Huard tout court, c'est une infirmité notoire : nous avons pris le nom d'une terre et il s'est trouvé heureusement que ce nom n'était pas trop disgracieux. Voilà pourquoi je m'appelle madame de Soligny. Est-ce qu'en province on n'a pas de ces luxes-là?

— Oh! nous marchons sur les traces de Paris.

— Mon mari était référendaire à la cour des comptes; c'était, dans toute l'acception du mot, un homme comme il faut. Je n'ai jamais eu à me plaindre d'un mauvais procédé, d'un manque d'égards; j'avais ma loge aux Italiens. Bien loin de diminuer ma fortune, M. Huard ou M. de Soligny, comme tu voudras, songeait à l'augmenter, en demandant toutes les places qu'il pût occuper à la fois. Nous vivions en bon accord, je l'ai pleuré et je ne suis pas certaine parfois de ne pas le regretter.

— C'est ainsi que tu parles de ton mari! dit d'un ton de reproche affectueux madame Fernel.

— Aimerais-tu mieux que j'en parlasse avec aigreur? C'était un compagnon aimable, poli. Il a gagné un refroidissement aux courses de Chantilly; le médecin m'assurait que ce n'était rien. Un soir, en rentrant d'une petite réunion à laquelle j'avais pu me rendre seule, je trouvai la famille de mon mari dans mon salon appelée en toute

hâte; le mal avait empiré, et dans la nuit même M. de Soligny mourut. Ah! c'est horrible, la mort d'un homme jeune et dans toute sa force!

Madame Fernel avait pâli; elle avait pensé à la douleur épouvantable qu'un pareil malheur jetterait dans sa vie, et serrant les mains d'Adèle avec transport :

— Pauvre amie! tu as dû bien souffrir.

Madame de Soligny regarda madame Fernel avec une surprise candide; puis rougissant et soupirant :

— Je serai franche, reprit-elle. La douleur que je ressentis n'était pas ce désespoir inspiré par la désunion éternelle de deux êtres qui se sont aimés; c'était un regret confus mêlé à une impression de terreur physique. La mort ne se voit pas à Paris : on a une façon rapide et discrète de nous l'escamoter, et c'est à peine si les gens qui suivent un corbillard sont persuadés qu'il y a quelque chose sous les élégantes tentures drapées par les tapissiers funèbres. Ce fut donc pour moi un spectacle brutal que l'agonie de M. de Soligny; plus tard, quand cette impression s'effaça, je regrettai ce compagnon courtois qui me donnait la liberté, au lieu de la diminuer, et je regrettai aussi de ne l'avoir pas aimé davantage. Je ne veux pas faire de subtilités; mais je ressentais presque un désappointement de ne pas souffrir plus. Je suis donc veuve depuis plusieurs années, veuve sans enfants, c'est-à-dire pouvant recommencer tous les rêves de jeune fille, mais libre de mes actions et de mon choix. Aussi, je suis bien décidée, si je me remarie, à n'épouser qu'un homme qui aura tout mon amour. Il est bien temps enfin que mon cœur ait sa part. J'ai l'expérience du monde; je ne me laisserai pas prendre à des dehors et à des faux semblants : je veux être aimée!

— Bien! dit avec une sympathie encourageante madame Fernel dont les grands yeux bleus eurent un éclair.

Madame de Soligny parut surprise; un soupçon lui revint; elle continua :

— Je veux être aimée, car je m'ennuie, et l'amour, comme je le comprends, doit être une agitation, un tumulte, une distraction perpétuelle.

Ce fut au tour de madame Fernel d'être stupéfaite; elle regarda son amie avec un air effaré.

— Tu veux aimer et être aimée pour te distraire? lui demanda-t-elle.

— Mon Dieu ! je veux aimer parce que je connais tout, excepté l'amour. Les hommages que j'ai reçus pendant mon mariage ne m'ont jamais tentée.

— Je l'espère bien, s'écria madame Fernel avec un petit air effarouché.

— Oh ! si la passion sérieuse et véritable était née, ce n'est pas M. Huard qui eût été un obstacle.

— Adèle ! Adèle ! murmura Laure avec consternation.

— Ne te scandalise pas; je n'ai pas été tentée et je ne suis coupable que par réflexion. Cependant, depuis quelque temps, il s'est présenté un parti, un soupirant qui m'alarme. C'est un beau gentilhomme qui ne remonte pas aux croisades, mais je n'ai pas d'ambition archéologique; il est riche, il est d'une belle prestance, il a de l'esprit; je sais que pour être mon mari, il rompt tout un paquet de chaînes; il me paraît docile et sérieusement résolu. J'ai peur de l'aimer.

— Épouse-le bien vite alors, dit madame Fernel.

— C'est qu'un second mariage, quand il est une faute, devient une faute sans excuse. Je l'épouserai probablement, mais j'éprouve jusqu'à présent pour lui un attrait mêlé d'intermittence qui m'alarme. Si je l'écoutais, et surtout si je le croyais, je serais déjà sa femme; mais comme je devais lui donner une réponse aujourd'hui même, j'ai pris le chemin de fer pour aller à Lyon consulter une tante de mon mari qui est d'excellent conseil. Un accident m'a arrêtée à Montereau; j'ai pris la route de Troyes, M. Regnault m'a parlé beaucoup de toi, je suis venue t'embrasser : voilà, ma bonne amie, tout ce que j'avais à te raconter.

— Eh bien ! moi, maintenant, je ne te laisse repartir que pour te marier !

— Aimable femme de notaire, tu travailles donc aussi pour la société de Saint-Régis? demanda madame de Soligny avec un sourire de douce moquerie. Va, ne prends pas tant de peine; je resterai quelques jours avec toi, et je repartirai libre comme je suis venue. Si mon soupirant m'a été fidèle pendant huit jours !... alors je verrai.

— Folle et coquette ! tu ris de ce qu'il y a de plus grand, de plus terrible en ce monde, l'échange de deux âmes et un serment !

— De quel ton tu me dis cela ! reprit madame de Soligny en regardant madame Fernel en face; tu parles avec l'autorité d'un juge qui n'a jamais faussé sa parole.

Laure eut un sourire de compassion et de modestie.

— Ne parlons pas de moi, dit-elle, ma tâche est douce, et je te souhaite un mari confiant et bon comme le mien, des enfants...

— Prends garde de faire trop de souhaits à mon intention, interrompit madame de Soligny, restons-en au mari; je n'ai pas le goût des enfants.

Pour le coup madame Fernel perdit patience, et toute sa miséricorde ne put tenir contre cette réponse.

— Tu n'aimes pas les enfants! ah! je te plains. Que faites-vous donc de votre cœur à Paris?

— Tu parles à peu près comme M. Regnault dans son article.

— Je n'ai pas besoin de consulter le journal pour me faire une opinion sur ces matières, repartit un peu froidement madame Fernel, qui se sentait instinctivement offensée et menacée par ces propos.

— Alors, c'est le journaliste qui te consulte, riposta madame de Soligny.

Laure se leva vivement, et on eût dit qu'elle jetait un regard d'effroi vers le grand tableau suspendu au fond de l'alcôve, vers ce confident, ce maître de sa conscience; mais quand elle fut debout, elle se repentit de ce mouvement d'impatience, et, tendant la main à son amie avec un geste caressant et cordial :

— Voilà assez de questions pour aujourd'hui. Ta chambre doit être prête; j'ai entendu que l'on montait les effets. Veux-tu que j'aille t'installer?

— Je te gêne déjà, répondit madame de Soligny.

— Oui, tu me gênes, répliqua en riant madame Fernel : tu m'empêches de donner des ordres pour te recevoir dignement. Si M. Fernel, qui est allé faire son tour de la ville par les *mails*, rentrait, il ne me pardonnerait pas de n'avoir pas préparé en ton honneur, pour le dîner, quelque friandise qu'il adore.

— Allons, va mettre tes belles mains à la pâte; nous reprendrons cette conversation à l'endroit où nous l'avons laissée.

Et madame de Soligny passa son bras sous celui de madame Fernel, qui la conduisit à sa chambre à coucher. Celle-ci était située du côté du jardin, tendue de bleu, riante et fraîche. Elle plut à la Parisienne.

— Il me semble que je retrouve ma chambre de jeune fille chez ma mère, dit-elle avec un petit soupir.

— Tant mieux! tu feras des rêves d'innocence, lui répondit Laure,

en allant au sucrier placé sur la commode, pour s'assurer qu'il avait sa provision.

— Méchante! veux-tu dire que je n'en fais plus et que je suis un être perverti? demanda madame de Soligny, en sortant un petit peigne de la poche de sa robe et en relevant ses bandeaux un peu aplatis.

— Oh non! répondit Laure; tu boudes seulement avec le chemin du paradis, et tu fais la coquette avec l'enfer.

— Toi, tu n'habites pas pour rien la rue du Cloître. Ah çà, mes belles saintes de province, vous en voulez donc bien aux Parisiennes et à Paris?

— D'abord, je ne suis pas une sainte, répliqua madame Fernel en riant; je te défends de m'appeler ainsi, surtout devant mon mari qui me trouve déjà trop dévote. Quant aux Parisiennes, si elles sont jolies, bonnes et franches comme toi, on les adore : mais Paris, j'avoue qu'il me fait peur. C'est le minotaure; il nous prend tout, à nous autres provinciaux, excepté nos défauts. Quand je pense que mes fils iront un jour là-bas faire leur droit!...

— Oh! d'ici là, Paris sera converti.

— Comment y traite-t-on son âme, dans cette grande ville? dit avec une nuance de mélancolie madame Fernel. Si j'osais, je te ferais une question.

— Va! j'aime tes hardiesses.

— Eh bien! je suis sûre, ma bonne Adèle, que tu n'as pas été à confesse depuis notre sortie de pension.

Madame de Soligny avait les bras levés autour de ses cheveux qu'elle arrangeait; elle les écarta sans les abaisser et partit d'un éclat de rire, vibrant, perlé, qui rendit la pauvre Laure toute confuse.

— Tu te moques de moi, murmura madame Fernel en rougissant. Je suis bien provinciale, n'est-ce pas?

— Non; tu es sublime de candeur et je t'envie. Eh bien! tu as deviné, ma chère nonnette, je ne vais pas à confesse.

— Je suis sûre que si tu restais seulement pendant six mois dans notre ville, tu y retournerais.

— Oh! cela est probable, dit madame de Soligny en riant. Au bout de six mois, je serais capable de tout.

— Je veux essayer de te convertir, ma chère Adèle.

— Et moi, de te pervertir, ma bonne Laure.

— Je ne veux pas te défier, répliqua madame Fernel, car je serais bien capable par charité chrétienne de m'aventurer un peu pour te chercher sur ta route.

— Le gouffre a des séductions, prends-y garde.

— Oh! nous n'en sommes pas encore à regarder dedans.

— Dame! je suis exposée, et tu as l'imprudence d'exposer tes amis. Ne me recommandais-tu pas, il y a une demi-heure, d'attirer à Paris votre journaliste, ce M. Regnault?

— Si nous continuons, dit madame Fernel en se retournant pour arranger les rideaux des fenêtres, je ne serai jamais prête à l'heure du dîner. Je te laisse un instant seule. Installe-toi, médite; je vais à mes pâtisseries et à mes crèmes. Si tu veux admirer la tour de notre cathédrale que nous irons visiter demain, tiens! la voilà; on l'aperçoit de la fenêtre. On peut voir aussi trois clochers d'église de mon jardin et deux clochetons des couvents du voisinage. Si tu échappes à ces influences-là, ma bonne, tu seras bien maligne. Et sur ces mots jetés avec gaieté, madame Fernel ouvrit la porte et sortit.

Au lieu de descendre à la cuisine, elle entra dans sa chambre, où elle s'enferma au verrou, et là, tombant sur une chaise :

— Pourquoi Adèle m'a-t-elle parlé si souvent de M. Regnault, se dit-elle. Est-ce une plaisanterie? Est-ce un piége? M. Regnault se serait-il permis?... Non, non.... C'est impossible.

Et après un moment de silence, de recueillement :

— Ah! mauvaise conscience! murmura madame Fernel en appuyant ses deux mains sur son cœur et en levant au ciel ses beaux yeux où toute la pureté de son âme se reflétait; c'est moi seule qui me fais injure, car c'est moi seule qui connais le trouble dont je suis agitée. Je ne veux plus tressaillir intérieurement à ce nom-là.

Elle s'avança vers l'alcôve et s'agenouilla au prie-Dieu.

— Seigneur, dit-elle, vous qui lisez mieux que moi au plus profond de ma pensée, ne permettez pas que votre servante soit pusillanime et redoute les vains propos et les plaisanteries dangereuses. Vous savez si j'aime mon mari, mes enfants, mon devoir; rendez-les-moi plus précieux encore et dissipez ce nuage impur qui pèse sur mon cœur depuis quelque temps. L'arrivée d'Adèle est un avertissement; je vous remercie de me l'avoir envoyée.

Courbant la tête sur ses deux mains jointes, l'honnête femme récita dévotement quelques prières. Quand elle se releva, une confiance superbe, une joie sainte illuminait ses yeux; elle vint à la

fenêtre pour ranger l'ouvrage auquel elle travaillait, avant l'arrivée de madame de Soligny; et comme elle touchait aux morceaux de drap, elle prit une des manches inachevées de l'uniforme de son fils aîné, la regarda comme si elle avait regardé ses fils et y appliqua ses lèvres avec passion.

— Oh! mes enfants! charme et récompense de ma vie, je serai toujours digne de vous. Votre souvenir me défendra contre les autres et contre moi-même. Allons! ne faisons pas trop rire de moi, et cachons ce travail qui répugnerait à une Parisienne.

Ayant tout mis en ordre dans sa chambre, madame Fernel, rassérénée, jeta un dernier coup d'œil sur le crucifix de l'alcôve, comme une coquette eût regardé son miroir, et sortit pour aller s'occuper de ses devoirs hospitaliers.

Madame de Soligny, de son côté, réfléchissait.

— Laure est décidément bien changée, se disait-elle; la province l'a rendue dévote et prude. Pauvre femme! je l'ai scandalisée; elle n'aime pas que je lui parle du journaliste. Je lui en reparlerai encore, ou plutôt je le verrai ici, ce monsieur, et s'il y a quelque chose, je l'aurai bientôt découvert.

Sa femme de chambre entra pour défaire les paquets.

— Rangez mes robes dans ces armoires, lui dit madame de Soligny, nous resterons ici quelques jours.

(La suite à la prochaine Livraison.)

DE L'AMOUR CONJUGAL

DANS LE DRAME

PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN.

LA PÉNÉLOPE D'HOMÈRE.

J'ai étudié les diverses expressions qu'a eues l'amour ingénu dans la pastorale depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. L'amour ingénu nous conduit naturellement à l'amour conjugal. Prenez, en effet, deux âmes jeunes et pures, comme celles que la pastorale aime à se représenter : le mariage est le but de leur amour, et, une fois qu'elles ont atteint ce but, leur tendresse, sans devenir moins vive et moins pure, devient plus grave et plus forte; elle prend un nouveau caractère. De même que l'adolescent qui se fait homme prend la force sans perdre la beauté, de même l'amour ingénu s'affermit et s'élève en devenant l'amour conjugal, sans rien perdre de ce qui faisait son charme.

L'amour ingénu, qui est un moment de l'âme humaine et qui ne peut pas durer, n'a que deux dénoûments possibles, le devoir ou la faute, le mariage pris comme une règle qu'il est doux de suivre, ou comme un joug qu'il faut briser. Aussi, toutes les fois que je quitte, dans les pastorales, quelques-uns de ces personnages innocents et charmants qui y figurent, je me demande avec inquiétude ce qu'ils vont devenir, une fois entrés dans la vie : seront-ils les héros de l'amour vertueux ou de l'amour coupable? Que deviendrez-vous, Philis ou Chloé, Amyntas ou Sylvio? Serez-vous, les unes des Pénélope et des Alceste, ou des Phèdre et des Hélène? — les autres des Cid et des Amadis, ou des Galaor et des don Juan? Votre amour va-t-il s'élever en s'appuyant sur le devoir, ou s'égarer en se laissant guider par la passion?

Nous avons donc, après l'amour ingénu, deux sortes d'amours à étudier : l'amour qui marche, pour ainsi dire, à côté du mariage pour le fortifier et l'embellir, et l'amour qui marche aussi à côté du mariage pour le contrarier et le détruire ; deux sortes aussi de destinées, qui ont de grands noms dans la littérature; d'un côté, les épouses vertueuses et dévouées, Pénélope, Andromaque, Alceste, Lucrèce, Porcie, Cornélie, Grisélidis, Imogène, lady Russel; de l'autre, les femmes que la passion a égarées et trompées, Hélène, Clytemnestre, Phèdre, la nouvelle Héloïse, Indiana et tant d'autres.

Je commence l'étude que je veux faire de ces deux sortes d'amours et de destinées par l'amour conjugal et par une des plus nobles héroïnes de cet amour, par la Pénélope d'Homère.

L'Odyssée est un livre charmant; c'est à la fois un roman de mœurs et un roman d'aventures. Que de fictions gracieuses ou terribles : Circé et Polyphème, Nausicaa et la descente aux enfers! Il y a dans l'Odyssée, à ne prendre que les fictions et les aventures, un merveilleux plus varié et plus intéressant que dans les *Mille et une Nuits*. A côté de ce merveilleux, il y a une peinture des mœurs humaines et un tableau de la société grecque pleins de vérité et de charme. Que de caractères tous différents et tous naturels : les prétendants, Ménélas, Hélène, Polyphème, Nausicaa, Télémaque, le vieil Eumée, la vieille nourrice, Pénélope, et Ulysse avant tous!

Dès le début du poëme, Homère excite notre intérêt et notre curiosité pour Ulysse. Les dieux délibèrent sur son sort, car il a dans le conseil des dieux ses amis et ses partisans. Personne n'est indifférent dans le ciel : comment le serions-nous sur la terre? Quel héros a jamais mieux mérité de partager les dieux et d'émouvoir la pitié des hommes? Il est errant sur les flots, et, pendant ce temps-là, sa maison et son patrimoine, tout est en proie aux prétendants, qui se disputent même la main de sa femme. Partout, dans ce palais livré au pillage, retentit le nom d'Ulysse : dans les imprécations des prétendants, qui demandent aux dieux qu'Ulysse ne revienne jamais et qui commencent à l'espérer; dans les prières de ses serviteurs, qui implorent le retour du maître, et ce retour sera une journée de justice et de vengeance; dans les plaintes de la chaste Pénélope; dans les discours que commence à tenir Télémaque sortant à peine de l'adolescence pour entrer dans la jeunesse, et qui va chercher son père à Pylos et à Sparte; dans les conversations et dans les souvenirs de Nestor et de Ménélas; partout et toujours Ulysse; si

bien que son absence remplit les commencements du poëme autant que sa présence en remplit la suite et le dénoûment. Il n'y a qu'Homère pour faire ainsi quatre chants avec l'absence de son héros, sans que l'intérêt languisse un moment, et de manière, au contraire, à exciter par cette attente une plus vive curiosité. Je ne connais qu'un poëte qui ait eu l'art, après Homère et sans songer peut-être à l'imiter, d'intéresser à l'absence ou même au souvenir d'un héros : c'est Corneille dans la *Mort de Pompée*. Pompée ne figure point dans la tragédie de Corneille; mais son nom et sa mémoire y sont sans cesse en scène.

Ne croyons pas cependant que cette attente du héros soit le seul intérêt des premiers chants de l'Odyssée : Homère a su inventer d'autres ressorts pour nous attacher, et ces ressorts sont tous pris dans l'observation de l'homme et de la nature, quoique cependant le merveilleux s'y mêle sans cesse. Minerve, qui aime et qui protége Ulysse, veut secourir son fils Télémaque, et vient à Ithaque sous la figure de Mentor. Elle se présente comme un hôte à la porte du palais d'Ulysse et s'assoit sur le seuil; mais, comme la maison d'Ulysse est livrée au désordre, comme le maître n'y est plus, personne ne fait attention à l'arrivée de l'hôte, personne ne lui fait accueil. Télémaque alors s'indigne qu'un hôte attende à la porte, et ce premier affront fait à la maison de son père éveille ses pensées. De plus, cet hôte est un étranger qui vient de loin : Télémaque pourra lui demander des nouvelles de son père, car il espère en chaque voyageur ; peut-être un jour en viendra-t-il un qui aura vu Ulysse. Minerve, sous les traits de Mentor, parle à Télémaque et lui inspire des pensées viriles : « Tu ne dois plus t'occuper de puérilités, tu n'es plus un enfant ; » et, pour l'animer, elle lui cite l'exemple d'Oreste, « qui s'est rendu célèbre dans toute la Grèce en vengeant son père. » Cruelle vengeance ! Minerve ou Mentor ne dit pas sur qui Oreste l'a accomplie. Seulement, à qui ne fait rien encore pour son père, elle ne craint pas de montrer celui qui a trop fait pour le sien.

Dans cet entretien, qui ouvre l'esprit et affermit l'âme de Télémaque, ne considérez pas le merveilleux, la déesse qui parle au jeune homme; considérez plutôt la peinture des premiers mouvements virils que ressent celui-ci, quand, entrant dans la vie, et y entrant, comme Télémaque, par le malheur, il se prépare à lutter contre les événements. Heure importante, que celle où, pour la

première fois, l'adolescent se dit : Je suis un homme et je veux l'être, non pour la liberté et le plaisir, mais pour la défense de mes droits et pour l'honneur de ma famille ! L'hôte qui attend vainement à la porte a été pour Télémaque l'heure de réflexion et d'ambition qui d'un enfant fait un homme, et, à mesure qu'il s'est entretenu avec cet hôte, cet inconnu, qui est peut-être un dieu, il s'est senti plus ferme et plus hardi : heureux et naturel effet d'un bon sentiment, qui peut naître dans l'âme d'un jeune homme sans l'intervention d'un dieu, mais que l'assistance divine soutient et affermit. Les païens pensaient, comme nous, que les bons sentiments viennent de Dieu ; ils croyaient à la grâce sans en faire une doctrine, et voilà pourquoi Minerve, en quittant Télémaque, redouble en son cœur le souvenir de son père : c'est par là qu'elle lui inspire la force et le courage. Il se souvenait de son père pour le pleurer ; il s'en souviendra maintenant pour le venger. A cette réflexion j'ajoute une remarque toute littéraire. Les poëtes grecs étaient plus à leur aise que ne le sont les poëtes chrétiens pour mêler les dieux aux hommes. Leurs dieux, en effet, peuvent entrer en commerce avec les hommes sans les accabler par leur présence, parce qu'ils leur sont supérieurs sans être pour cela tout-puissants. Mettez à côté de l'homme le Dieu tout-puissant et infini que nous adorons, que sera l'homme ? Près des dieux païens, l'humanité garde aisément sa taille : de là le facile accord entre le merveilleux païen et la vérité humaine ; de là dans Homère les dieux qui paraissent partout, et les hommes qui ne s'effacent nulle part.

La manière dont Homère introduit Télémaque est belle et simple. L'introduction de Pénélope n'est pas moins noble ni moins touchante. Dès le premier chant, quand elle entend Phémius chanter aux prétendants la guerre de Troie et ses malheurs, elle descend dans la salle où sont réunis les prétendants, et prie le chantre de faire d'autres récits : ceux-là lui sont trop pénibles à entendre. C'est alors que Télémaque, avec ces sentiments virils que Minerve vient de lui inspirer, dit à sa mère de remonter dans le gynécée, parce que c'est à lui désormais qu'il appartient de commander dans la maison de son père. Pénélope obéit à la voix de son fils, s'applaudissant de voir qu'il est devenu homme.

Au dix-huitième chant, nous la voyons encore descendre dans cette salle où les prétendants font leurs festins aux dépens des troupeaux d'Ulysse. Elle a appris qu'un hôte, un suppliant, s'est présenté à la

porte du palais, demandant l'aumône, mais qu'il a été repoussé et frappé par Antinoüs, un des prétendants. A la vérité, tous les prétendants ont blâmé Antinoüs : les suppliants et les pauvres sont envoyés par les dieux, et souvent même sont des dieux qui viennent visiter la terre et éprouver les hommes. Touchante conformité entre la sagesse antique et la charité chrétienne ! « La pauvreté, dit saint Chrysostome, a quelque chose de sacré ; outrager le pauvre, c'est outrager un des hérauts de Dieu ; honorer et accueillir le pauvre, c'est honorer et accueillir Dieu ; et c'est parce qu'Abraham recevait tous ceux qui venaient lui demander l'hospitalité, qu'il a mérité de recevoir un jour les anges du Seigneur [1]. »

Il ne suffit pas à Pénélope qu'Antinoüs soit blâmé par ses compagnons ; elle veut protéger elle-même l'hôte que les dieux lui ont envoyé : qui sait si cet hôte qui vient de loin n'a pas vu Ulysse ? Eurynome, sa vieille et fidèle esclave, veut la parer avant qu'elle sorte du gynécée : « Non, dit-elle, les dieux m'ont ôté la beauté depuis qu'Ulysse est parti sur ses vaisseaux. » Mais Minerve la rend plus belle que jamais, et, quand elle paraît à l'entrée de la salle où sont les prétendants, avec cet éclat de beauté qu'elle tient des dieux comme une récompense de sa vertu, avec son voile baissé sur son visage et les deux esclaves qui se tiennent à ses côtés, tous les prétendants sont saisis d'admiration et de respect. Elle reproche à Télémaque d'avoir laissé outrager l'hôte de la maison ; Télémaque, qui sait que cet hôte est son père, et déjà prudent comme lui, répond que l'étranger a terrassé aisément le mendiant Irus, qui lui disputait le seuil de la salle et qui maintenant gît à la porte ; « et puissent bientôt, ajoute-t-il en lui-même, les prétendants vaincus mesurer ainsi la terre de leurs corps ! »

Que de belles scènes je passe malgré moi, qui toutes montrent l'intérieur de cette maison livrée au désordre depuis l'absence du maître, et qui montrent aussi la vertu de Pénélope, sa fidélité à la mémoire d'Ulysse, sa douleur conjugale, son amour pour son fils ! Mais, dans les périls qui l'entourent, la vertu ne suffit pas : il faut, de plus, la prudence, et Pénélope, grâce à son habileté, toujours employée honnêtement, est vraiment digne d'être la femme d'Ulysse. Elle vaut même mieux que lui, car elle a la prudence sans la fourberie. Elle sait parler aux prétendants avec un art charmant. On

1. Saint Chrysostome, discours VII.

pourrait croire que cette coquetterie décente, qui sait entendre et éluder une déclaration, est un art propre à la femme dans la société moderne et ignoré de l'antiquité : il n'en est rien. Voyez, par exemple, avec quelle finesse pleine de pudeur Pénélope répond à l'éloge qu'Eurynome fait de sa beauté, et comment elle détourne aussitôt les esprits de l'idée d'une femme digne de l'hommage des prétendants vers l'idée d'une femme à qui les dieux ont ôté le bonheur et n'ont laissé que le souvenir de son époux absent : « Non, Eurynome, je n'ai plus de beauté depuis le départ d'Ulysse. S'il était revenu pour gouverner moi et sa maison, alors je serais heureuse, et je serais belle encore peut-être; mais je suis triste, tant les dieux m'ont envoyé de malheurs! Je m'en souviens encore : quand il quitta sa patrie, me prenant par la main, il me dit : O ma femme, je ne crois pas que tous les hommes belliqueux reviendront de Troie sains et saufs. On dit que les Troyens sont des guerriers braves, habiles à lancer le javelot et à conduire les chevaux. Je ne sais donc pas si Dieu me renverra dans ma patrie ou si je périrai devant Troie. Souviens-toi seulement de mes dernières paroles. Honore dans la maison mon père et ma mère, comme tu le fais maintenant, et même encore plus pendant mon absence. Quand tu verras ton fils devenu homme, alors marie-toi, si tu le veux, et abandonne ma maison, que possédera mon fils. Voilà comme me parlait Ulysse. Maintenant, ses paroles s'accomplissent; mais puisse la nuit éteindre d'avance le jour où il faudrait me résigner à quitter cette maison pour suivre un autre époux, moi, hélas! dont Jupiter n'a pas voulu le bonheur! Comment ne pas m'affliger, quand je vois les prétendants ne plus même suivre avec moi la coutume antique? Autrefois, lorsque des hommes prétendaient au mariage d'une femme et qu'ils rivalisaient entre eux, ils offraient des bœufs ou des brebis aux amis et aux parents de celle qu'ils recherchaient; ils lui faisaient de grands présents, au lieu de vivre impunément à ses dépens. »

J'ai plusieurs réflexions à faire sur ces paroles de Pénélope : une d'abord. Pendant que je traduis les vers d'Homère, je me souviens de la lettre d'un simple soldat anglais appelé Lamond Race, écrite à sa femme la veille de l'assaut de Pétropaulowski, dans le Kamtchatka, en 1854. Le pauvre soldat pressent qu'il pourra mourir dans l'assaut, et il écrit à sa femme, comme Ulysse, à son départ, parle à Pénélope. Ce sont les mêmes pensées et les mêmes sentiments : « A bord de la *Pique*, 25 août 1854. — Chère femme, chers enfants, je m'assois

un instant pour vous écrire quelques lignes avant l'action. Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus : car, si je survis au combat, elle ne partira pas. Chère femme, je vous fais mon éternel adieu, si c'est la volonté de Dieu que je sois enlevé de ce monde ; mais j'espère en sa providence, j'espère être épargné pour vous revoir encore. *Pourtant, nous ne pouvons pas tous nous attendre à revenir raconter l'histoire de notre bataille*, et je puis être destiné à mourir pour la défense de la reine et de mon pays... J'ai fait mon testament en votre faveur, et vous l'exécuterez selon mes désirs. *Je souhaite que vous restiez veuve jusqu'à ce que vos enfants soient capables de prendre soin d'eux-mêmes.* J'espère que vous ne négligerez pas ce vœu, et je sais que je ne mourrais pas heureux si je n'avais cette pensée ; mais je sens la certitude que vous n'oublierez pas ma dernière volonté. Je n'ai encore reçu aucune lettre de vous, ni de personne, depuis que j'ai quitté l'Angleterre. Je serais cependant bien heureux d'entendre parler de vous avant d'être appelé dans l'éternité. Que la volonté du Seigneur soit faite ! Nous devons nous soumettre à ses commandements. Chère Alicia, je suis mal préparé à paraître devant mon Créateur; mais j'espère qu'il aura pitié de mon âme et me pardonnera mes fautes, comme je pardonne, avant de mourir, à ceux qui m'ont fait quelque mal.... »

La supériorité morale du soldat anglais sur Ulysse tient aux sentiments chrétiens, à ce souci de son âme immortelle, à cette confiance en la miséricorde de Dieu, à cette soumission à sa volonté, à tous ces sentiments enfin qui étendent et qui élèvent la pensée de l'homme au-dessus de la terre et au-dessus de lui-même. Mais ôtez cette supériorité, quelle ressemblance entre Ulysse et le soldat ! même incertitude du retour dans la patrie, mêmes recommandations à sa femme, même prière. J'avoue que je ne croyais pas, avant d'avoir relu la lettre de Lamond Race, que la ressemblance allât si loin. Je m'étais imaginé, par je ne sais quel raffinement de pureté chrétienne, que le soldat anglais demandait à sa femme de rester toujours veuve, et j'étais tout près de penser qu'il y avait là un des signes de la supériorité morale du christianisme. Je me trompais. La vertu chrétienne, qui élève l'homme, mais qui ne l'exagère pas, ne demande à l'homme que le possible; elle ne recommande que le devoir; elle n'impose pas le dévouement. Aussi Lamond Race n'ordonne pas à sa femme de rester veuve toujours : comme Ulysse, il veut seulement qu'elle soit veuve jusqu'à ce que ses enfants soient devenus hommes.

Je reviens à Pénélope. Je ne voudrais pas comparer des personnages trop différents. Cependant, quand j'entends ce langage habile de Pénélope, quand je vois le soin qu'elle met à ne point irriter les prétendants, à ne pas même les désespérer, quand je pense à ce caractère honnête et habile, je me souviens, malgré moi, de la Célimène de Molière et de son art à ménager ses courtisans, à n'en désespérer non plus aucun. Seulement Pénélope fait, pour sauver son honneur et son fils, ce que Célimène fait par pure coquetterie. Aussi, voyez quels différents effets produit la différence des sentiments. Supposez un instant que Célimène reçoive des présents de ses amants, le personnage n'est plus de mise sur une scène honnête. Pénélope, au contraire, demande presque à ses prétendants de lui faire les présents qu'on fait à une femme dont on recherche la main. Ce trait nous étonne, parce qu'il choque nos idées de fierté; mais il n'abaisse pas un instant le caractère de Pénélope. Nous la savons assez chaste pour qu'elle puisse impunément être artificieuse. Pénélope, encore un coup, est la digne femme d'Ulysse, qui est un grand homme sans vanité et sans fierté, ou qui, du moins, n'a pas le même genre de fierté que nous. Il a l'orgueil du succès, il n'a pas l'orgueil des moyens; il tient plus à vaincre qu'à briller. Pénélope aussi tient plus à être chaste et fidèle qu'à être sincère avec les prétendants. Elle sait le temps et la société barbare où elle vit; elle sait qu'elle ne peut pas se défendre avec la vertu seulement, et, au besoin, elle emploie la ruse. Ces ménagements ingénieux, cette prudence gracieuse, ces paroles qui semblent tour à tour faire et défaire leurs promesses, voilà, ne nous y trompons pas, ce que l'antiquité appelait la toile de Pénélope. Si Pénélope n'eût été qu'une femme belle, honnête et franche, elle eût suivi, comme esclave, un prétendant impérieux, devenu son ravisseur et son maître. Élevée à l'école d'Ulysse, elle s'est sauvée par l'adresse en opposant les prétendants les uns aux autres : aucun n'a voulu ravir ce que chacun a espéré obtenir.

J'ai voulu expliquer le caractère de Pénélope avant d'en venir à sa reconnaissance avec Ulysse. Il ne faut pas, en effet, que nous jugions Pénélope comme une femme d'aujourd'hui ou d'hier. Ne lui demandons pas, par exemple, dans sa reconnaissance avec son mari, les émotions vives et tendres d'une femme de notre temps. Tout se passe avec un calme et une lenteur qui désespéreraient ceux qui sont habitués aux récits du roman d'aujourd'hui. Pénélope est la plus tendre et la plus fidèle des épouses; mais elle ne l'est point comme

Alceste, dont la vertu éclate dans un grand et héroïque dévouement; elle ne l'est point comme Grisélidis, qui se résigne aux volontés tyranniques de son mari; ni comme Pauline, qui semble aimer encore plus son devoir que son mari. La tendresse et la fidélité conjugales de Pénélope ont un caractère à part, celui que comportent les temps barbares où elle vivait, et celui qu'elle devait avoir avec les périls de sa destinée. Le récit de la reconnaissance met admirablement en action ce caractère et celui d'Ulysse.

Ulysse est rentré dans son palais caché sous les haillons d'un mendiant. Il a demandé l'aumône aux prétendants, qui l'ont insulté et l'ont forcé de se battre avec le mendiant Irus. Ulysse a terrassé Irus; puis il annonce qu'il a beaucoup voyagé. Pénélope, à cette nouvelle, veut l'interroger sur le destin d'Ulysse; car, qui sait? peut-être ce mendiant, qui a erré sur beaucoup de rivages, a vu Ulysse quelque part. Elle le fait appeler. Dans un roman ou un poëme moderne, le mari et la femme ne pourraient pas se rencontrer ainsi sans que l'homme eût toutes sortes de peines à résister à son émotion, sans que la femme eût des pressentiments, qui bientôt amèneraient la reconnaissance au milieu de cris et de larmes de tendresse. Je ne blâme pas la sensibilité moderne et ses agitations. Laissez-moi seulement raconter la gravité de la tendresse antique.

La prudence d'Ulysse ne permet pas que la reconnaissance arrive d'une façon brusque et précipitée. Ce héros, rentré dans son palais sous les haillons d'un mendiant, a bien des choses à y faire avant de se faire reconnaître de sa femme. Il a d'abord à se venger des prétendants, et il prépare sa vengeance; il a de plus à observer et à éprouver sa femme. Eh quoi, dira-t-on, en doute-t-il? — Non : il sait par la renommée quelle a été la fidélité de Pénélope. Il veut savoir cependant quel attachement elle lui a gardé. S'il était moins prudent et plus ému, ce ne serait plus Ulysse. Pénélope demande à l'étranger qui il est. Celui-ci lui raconte qu'il est de Crète, et qu'il a vu Ulysse lorsque Ulysse allait à Troie. La tempête l'avait jeté en Crète, et il y est resté douze jours. « Pendant que l'étranger parlait ainsi, Pénélope pleurait, et Ulysse avait pitié de voir sa femme pleurer le mari qui était assis à côté d'elle; mais ses yeux, dit Homère, restaient immobiles comme la corne, et il cachait ses larmes sous ses paupières. » Pénélope pourtant hésite encore à croire que l'étranger ait vu et ait reçu Ulysse : elle a été si souvent trompée! et, pour l'éprouver, elle lui demande comment Ulysse était vêtu. Celui-ci alors lui

décrit la robe de pourpre qu'il portait, et l'agrafe d'or qui serrait sa robe, et les ciselures de cette agrafe. « Ah! s'écrie Pénélope, convaincue par de tels signes, ah! tu seras désormais pour moi un hôte chéri et respecté. Je reconnais ces vêtements : c'est moi qui les ai donnés à Ulysse quand il partait; et maintenant je ne le reverrai plus! » L'étranger alors lui prédit le retour de son époux : Ulysse est vivant; il est chez les Phéaciens; il reviendra cette année, à la fin de ce mois-ci ou au commencement de l'autre.

Et pourquoi, dira-t-on, ne pas se faire reconnaître tout de suite? pourquoi prolonger la douleur et les alarmes de Pénélope? qu'attend-il encore? Non-seulement il sait que sa femme lui est fidèle, il sait qu'elle a pour lui le même attachement qu'aux premiers jours. Pourquoi tarder? — Parce que rien n'est encore prêt pour la vengeance contre les prétendants; parce que Pénélope, si elle avait retrouvé Ulysse, ne pourrait pas garder son secret : sa joie ou sa crainte la trahirait. Trompés, malgré nous, par nos habitudes modernes, nous sommes toujours prêts à croire qu'une fois Ulysse de retour, il n'a plus qu'à se faire reconnaître; nous sommes tentés d'appliquer ici la procédure du Code civil pour les absents. Les choses ne se passaient pas avec cette régularité dans la société barbare. C'était peu d'être revenu dans son pays : il fallait y reconquérir ses biens, sa maison, sa famille. Il y a eu plus de périls pour les héros grecs à rentrer dans leur maison qu'à revenir dans leur patrie. Voilà ce qui arrête Ulysse et ce qui suspend la reconnaissance.

L'abbé Genest, dans sa tragédie de *Pénélope*[1], a hâté la reconnaissance. Il le fallait, car la tragédie ne comporte pas la lenteur du poëme épique, et la tragédie moderne surtout aime à pousser à bout les situations une fois commencées. Mais les raisons qu'il donne pour justifier sa reconnaissance hâtée et pour s'excuser de n'avoir point suivi Homère, ces raisons sont curieuses à force de procéder de l'esprit moderne et de répugner à l'esprit de l'antiquité. « Il est plus touchant, dit l'abbé Genest, que Pénélope reconnaisse Ulysse malheureux qu'Ulysse triomphant, Ulysse encore caché sous les habits d'un mendiant qu'Ulysse vainqueur des prétendants. » Voilà bien les délicatesses modernes, et voilà bien l'esprit de la tragédie française, depuis Racine surtout! La femme y a presque toujours le pas

1. 1684.

sur l'homme. Andromaque, Bérénice, Monime, Iphigénie, Roxane, Phèdre, Esther, ont le premier rang dans les tragédies de Racine; l'homme ne vient qu'en second. L'abbé Genest, en prenant Pénélope pour sujet et pour titre de sa pièce, lui a aussi donné le premier rang, ce qui fait de sa tragédie quelque chose déjà de tout différent du poëme d'Homère, où Ulysse a partout le pas et domine tout. Selon l'esprit de la tragédie française, il faut que Pénélope ait tous les beaux sentiments; qu'elle soit tendre, sensible, généreuse; qu'elle reconnaisse son mari par une sorte de pressentiment dès qu'elle s'entretient avec lui; qu'elle le reconnaisse quand il est encore malheureux et mendiant, et non point seulement quand il est victorieux. Il faut aussi que les alarmes de sa tendresse trahissent le secret d'Ulysse, une fois que les deux époux se sont reconnus.

La Pénélope d'Homère n'a pas toutes ces préoccupations ingénieuses. Chaste et avisée comme elle est, elle n'aura, quand il s'agira de reconnaître Ulysse, qu'un soin et qu'un scrupule, celui de ne pas se tromper. Nous sommes ici, en effet, dans la confusion de la société antique, et non dans une société réglée par les lois. C'est une aventure et non une question d'État. Pénélope ne veut pas avoir échappé pendant vingt ans à la persécution des prétendants pour tomber au pouvoir de quelque imposteur. De là la singulière prudence qu'elle mettra dans la reconnaissance quand il sera temps; mais le temps de cette reconnaissance toute domestique n'est point encore venu. Dans Homère, ce n'est point Pénélope qui conduit l'action, c'est Ulysse; et pour Ulysse, la principale affaire n'est point de se faire reconnaître par sa femme, mais de reconquérir sa maison sur les prétendants.

Il m'est impossible de ne pas raconter en quelques mots le massacre des prétendants, qui remplit le vingt-deuxième chant. Ce chant fait, avec le vingt-troisième, qui raconte la reconnaissance, un contraste admirable et qu'Homère a évidemment cherché : l'un plein des périls et du tumulte du combat, l'autre plein des graves et pieuses émotions du foyer domestique. Il n'y a pas dans l'*Iliade* de bataille plus terrible que ce combat dans l'intérieur du palais d'Ulysse, et je ne puis comparer cette grande et terrible scène qu'à l'extermination des Nibelungen dans le palais d'Attila.

Pressée de nouveau et plus vivement de faire un choix, Pénélope demande l'arc d'Ulysse et déclare aux prétendants qu'elle épousera celui qui tendra l'arc et fera passer une flèche dans les douze anneaux

qui seront suspendus [1]. Les prétendants acceptent et font des efforts impuisants pour bander l'arc. Alors Eumée l'apporte à Ulysse, qui, depuis qu'il a terrassé Irus, est resté dans le palais comme le mendiant privilégié. Ulysse prend l'arc, le bande, fait passer la flèche par les douze anneaux, puis, tenant l'arc et renversant les flèches sous ses pieds : « Les jeux sont finis, s'écrie-t-il; et maintenant j'essayerai d'atteindre un autre but. Alors, frappant Antinoüs d'une flèche, il le renverse mort, et d'une voix terrible : Ah ! vous ne pensiez pas que je reviendrais jamais ! et voilà pourquoi vous dérobiez mes biens, ma maison, et vous prétendiez épouser ma femme, moi vivant, sans craindre ni les dieux du ciel ni les reproches des hommes. Maintenant vous touchez tous aux portes de la mort ! »

Quelle reconnaissance soudaine et terrible, bien antique surtout ! Le roi se fait reconnaître avant le mari; la vengeance du héros précède la tendresse du père de famille. Les prétendants tombent les uns après les autres sous les coups d'Ulysse; il n'épargne que le chantre Phémius et le héraut Médon, parce que Phémius prie Télémaque d'attester que c'est par force qu'il chantait dans les festins des prétendants, et parce que Médon a toujours pris soin de Télémaque pendant que celui-ci était enfant. Le chantre et le héraut vont, sur l'ordre d'Ulysse, s'asseoir auprès de l'autel de Jupiter, et Ulysse promène ses regards dans la vaste salle pour voir s'il n'y a pas encore quelque prétendant qui se cache pour éviter la mort : il les voit tous étendus à terre, couchés dans le sang et la poussière « comme des poissons que des pêcheurs viennent de tirer de leurs filets et d'étaler palpitants sur le rivage de la mer. » Alors il fait venir Euryclée, la nourrice de Pénélope, l'intendante du palais, et lui ordonne d'appeler les femmes qui ont manqué à l'obéissance qu'elles devaient à Pénélope et qui ont partagé le lit des prétendants. Il leur fait laver la salle souillée du sang de ceux qu'elles ont aimés, ensevelir ces corps qu'elles ont chéris; puis, quand elles ont accompli ce triste office, qui est déjà un châtiment, l'impitoyable vainqueur les fait pendre à une longue poutre dans une cour fermée du palais; et le poëte, presque aussi impitoyable que son héros, compare « ces jeunes filles suspendues à la poutre fatale à des grues ou à des pigeons pris dans un filet et attachés au croc dans la cuisine du chasseur. » La terreur règne partout dans le palais ; la vieille Euryclée elle-même, « quand

1. C'est le jeu de bagues.

elle voit Ulysse au milieu des morts, tout couvert de sang et de poussière, comme un lion qui vient de dévorer un bœuf et dont la crinière et les mâchoires dégouttent de sang, l'œil encore enflammé et la gueule fumante, la vieille Euryclée elle-même, quoiqu'elle prenne part à la victoire du héros, pousse des gémissements lamentables, » tant Ulysse est terrible à voir! Mais lui, toujours calme et ferme, fait apporter du feu, y jette du soufre et purifie le palais. Après cette purification, conforme aux usages antiques, les serviteurs et les servantes fidèles viennent saluer Ulysse et lui baiser les mains. C'est alors seulement que le héros s'émeut et se met à pleurer en voyant les bons sentiments de ses fidèles serviteurs, attendrissement naturel et qui achève, en le tempérant, ce tableau de la terrible rentrée d'Ulysse dans sa maison.

Reste encore la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope; reste cette scène que les modernes auraient mise la première, qu'Homère a mise la dernière et qui remplit tout le vingt-troisième chant. Ce chant est aussi calme, aussi doux que l'autre est terrible. N'allons point croire cependant que ce soit une idylle et qu'Ulysse et Pénélope, se retrouvant après vingt ans d'absence, aient l'émotion et l'empressement de deux jeunes amants. L'idée de la famille et de ses saintes lois, la réserve de Pénélope, qui veut être bien sûre que cet étranger est Ulysse et que le vainqueur des prétendants n'est pas un imposteur brave et heureux, voilà les sentiments qui animent cette reconnaissance, plutôt que la tendresse et l'amour des deux époux. La tendresse s'y sent partout; mais elle n'est point empressée de se montrer. C'est par là que cette scène est toute patriarcale et tout antique.

La vieille Euryclée vient annoncer à Pénélope, renfermée dans le gynécée, qu'Ulysse est de retour, qu'il est vainqueur des prétendants, qu'il est maître dans son palais. Les femmes modernes, même les plus sages et les plus réservées, même les Pénélope, aussitôt qu'elles entendraient ces bonnes nouvelles, s'écrieraient, s'agiteraient, s'empresseraient. Ce seraient des exclamations entrecoupées : Mon mari! mon Ulysse! où est-il? La scène ne serait qu'une interjection multipliée, et les embrassements mêlés de sanglots étoufferaient les explications. Rien de pareil dans Pénélope; elle hésite à croire aux bonnes paroles d'Euryclée : elle craint d'être trompée encore dans son espérance, comme elle l'a été déjà tant de fois. A peine une larme qui s'échappe de sa paupière montre-t-elle qu'elle croit au retour d'Ulysse plus qu'elle ne veut en avoir l'air. Elle

descend cependant pour voir, dit-elle, Télémaque son fils, et celui qui a tué les prétendants. Elle entre dans la salle du combat. Ulysse était assis d'un côté du foyer, et il était éclairé par la flamme; Pénélope s'assied de l'autre côté, sans rien dire, étonnée, regardant Ulysse, que tantôt elle croyait reconnaître, et que tantôt elle ne reconnaissait plus, à cause des mauvais vêtements qui le cachaient. Télémaque, impatient comme un jeune homme ou comme un lecteur moderne, ne peut pas supporter la réserve de sa mère; il l'accuse d'être froide et insensible : « Pourquoi rester ainsi éloignée de mon père? pourquoi ne pas t'asseoir auprès de lui? pourquoi ne pas lui parler? Quelle autre femme, revoyant son époux après vingt ans d'absence et de malheurs, s'écarterait ainsi de lui? » Pénélope répond doucement à son fils qu'elle ne peut pas encore savoir si c'est vraiment Ulysse qui est devant elle, mais qu'il y a des signes marqués entre elle et lui, et que c'est à ces signes qu'ils se reconnaîtront certainement. Alors Ulysse souriant : « Laisse ta mère user comme elle le veut des signes qui me feront reconnaître. » Puis, avec un sang-froid égal à celui de Pénélope, il dit à Télémaque ce qu'il faut faire pour empêcher que le bruit de la mort des prétendants ne se répande dans Ithaque, pour prévenir la vengeance que voudraient tirer leurs amis et leurs parents. De là il va au bain et prend d'autres vêtements que les haillons qui le cachaient aux yeux de Pénélope. « Minerve répand sur sa figure et sur tout son corps une beauté et une grâce divines, et, rentrant dans la salle où Pénélope était restée, il va s'asseoir à la place où il s'était assis d'abord. O femme! dit-il alors à Pénélope, les dieux de l'Olympe t'ont donné une âme inflexible... » Il fait, à son tour, à Pénélope les reproches que lui faisait tout à l'heure son fils: rester ainsi éloignée d'un mari retrouvé après vingt ans d'absence et de malheurs! — Ulysse blâme donc aussi la froideur de Pénélope? Pénélope a donc tort? — Ne nous hâtons pas trop de juger les lentes épreuves de cette reconnaissance entre les deux époux : Ulysse est toujours rusé et Pénélope toujours prudente et réservée. Attendons les derniers mots. « Allons, nourrice, dit Ulysse, fais-moi dresser mon lit pour la nuit; car cette femme a une âme inexorable. — Je ne veux, dit Pénélope, ni te glorifier, ni te dédaigner au hasard... Oui, Euryclée, prépare dans la chambre des hôtes le lit qu'Ulysse s'est fait lui-même autrefois. Couvre-le de peaux et d'étoffes brillantes. » Elle parlait ainsi pour éprouver son mari. « Qui donc, s'écrie Ulysse irrité, qui donc a défait la couche que j'avais construite dans la

chambre nuptiale? » Et il fait la description exacte et minutieuse de cette couche nuptiale. Alors, ne doutant plus, à ce dernier signe, que ce ne soit son Ulysse, Pénélope lui jette les bras autour du col et l'embrasse : « Ne sois point irrité, Ulysse, lui dit-elle, si je ne t'ai pas embrassé comme je le fais aussitôt que je t'ai vu. Je craignais toujours dans mon âme que quelqu'un ne vînt ici me tromper : les hommes savent inventer tant de ruses! et je me souvenais d'Hélène, la fille de Jupiter, qui s'est laissé tromper et séduire par un étranger... Mais maintenant que tu viens de me révéler les signes de notre lit nuptial, de ce lit qu'aucun autre homme que toi n'a jamais vu, que nous connaissons seuls, toi, moi et l'esclave fidèle qui gardait la porte de la chambre et que mon père m'avait donnée quand je vins ici, mon âme, que tu accusais d'être inflexible, mon âme est convaincue. »

« Elle parlait ainsi, et le héros pleurait, heureux d'avoir une épouse aussi sage et aussi chaste, heureux de la retrouver après tant de malheurs; car la vue de la terre n'est pas plus douce aux naufragés qui ont vu périr leur vaisseau, qui ont longtemps nagé à travers les flots et qui abordent enfin au rivage, sûrs d'éviter la mort, que n'était douce, aux yeux d'Ulysse, la vue de cette épouse chérie. » Puis vient l'union des deux époux, qui sont conduits dans la chambre nuptiale avec la torche et les cérémonies du mariage; puis leurs doux entretiens, leurs récits mutuels, tant de périls surmontés, tant de malheurs aujourd'hui passés, tant d'années de séparation. « Minerve, toujours amie et protectrice d'Ulysse, eut soin d'allonger pour lui cette première nuit du retour, et arrêta le matin les coursiers de l'Aurore. »

Voilà cette reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope, voilà l'amour conjugal sous sa forme la plus belle et la plus grave. Nous aimerions mieux, de nos jours, une tendresse plus vive et moins maîtresse d'elle-même; nous mettrions dans la reconnaissance des deux époux plus d'émotion, plus de larmes, plus de tumulte. Y mettrions-nous une fidélité plus affectueuse, un attachement plus sûr et plus inaltérable? Nous préférerions peut-être la femme sensible à la femme qui est à la fois tendre et prudente. Je n'y vois, quant à moi, qu'un danger : si Pénélope eût été la femme sensible qu'aiment à montrer le drame et le roman modernes, elle n'eût pas attendu son mari pendant vingt ans.

ALCESTE.

La persévérance est le caractère de l'amour conjugal de Pénélope. Fidèle et patiente, honnête et habile, elle convient à l'épopée par ses qualités que le temps fait ressortir et qui, par cela même, se prêtent bien au récit. Dans Euripide, au contraire, l'amour conjugal d'Alceste est ardent et passionné; son dévouement éclate dans un grand et généreux sacrifice. De ce côté, Alceste, à cause de ce qu'il y a de spontané et de soudain dans son dévouement, convient mieux au drame qu'à l'épopée, parce que le drame demande des passions et des actions vives et courtes.

Alceste est peut-être la pièce la plus hardie du théâtre d'Euripide, qui est lui-même le plus hardi des tragiques grecs. Que de contrastes rassemblés à dessein ! Avec quel art profond le poëte met sans cesse le mal à côté du bien, le laid à côté du beau, l'égoïsme à côté du dévouement! Dans la première partie de la pièce, nous voyons Alceste se dévouer à la mort pour sauver la vie d'Admète, son mari; mais, à côté du dévouement d'Alceste, Euripide montre hardiment l'égoïsme du père d'Admète, le vieux Phérès, qui ne veut pas mourir pour son fils, et l'égoïsme d'Admète lui-même cherchant naïvement quelqu'un qui veuille bien mourir pour lui. Dans la seconde partie, Hercule descend aux enfers, reconquiert Alceste sur la mort et la rend à son époux; mais, avant d'être le libérateur d'Alceste, Hercule, quand il arrive dans la maison d'Admète et qu'il s'y met à table, semble un voyageur ou plutôt un aventurier qui aime à boire et à rire, si bien que ses bouffonneries se mêlent d'une manière étrange aux lamentations qui retentissent encore sur le tombeau d'Alceste. L'intention manifeste d'Euripide, en rassemblant de pareils contrastes, est évidemment de faire ressortir le dévouement d'Alceste par l'égoïsme du vieux Phérès et du jeune Admète, et la douleur des funérailles par la gaieté intempestive d'Hercule. Il a fait, à son tableau, le cadre qu'il croyait le plus propre à le bien montrer. Disons un mot du cadre avant d'étudier le tableau.

Au premier abord, il n'y a rien de plus choquant que la scène entre Phérès et Admète, entre le père et le fils : « Certes, dit Admète à son père, c'eût été pour toi une glorieuse épreuve de mourir pour ton fils. Le temps qui te restait à vivre était bien court. Alceste et moi,

nous aurions passé sans crainte le reste de nos jours, et je n'aurais pas à pleurer mon veuvage... C'est donc faussement que les vieillards invoquent la mort, se plaignent de la vieillesse et de la longue durée de la vie. Si la mort approche, aucun d'eux ne veut plus mourir, et la vieillesse pour eux n'est plus un si pesant fardeau... — Mon fils, répond le vieux Phérès, je t'ai donné le jour et je t'ai élevé pour être après moi le maître dans ma maison; mais rien ne m'oblige à mourir pour toi. Ni les coutumes de nos ancêtres, ni les lois de la Grèce n'imposent aux pères de mourir pour leurs enfants. Chacun vit pour soi, heureux ou malheureux... En quoi te fais-je tort? de quoi te privé-je? Ne meurs pas pour moi, ni moi pour toi. Tu aimes à jouir de la lumière; et crois-tu que ton père ne l'aime pas?... Tu me reproches ma lâcheté, toi dont la femme meurt pour toi, beau jeune homme! Tu as trouvé là un heureux moyen de ne jamais mourir, si tu peux toujours persuader à l'épouse que tu auras de se sacrifier pour toi[1]. »

Dans l'*Avare* de Molière, le père et le fils s'accusent mutuellement : c'est l'avarice aux prises avec la prodigalité. Ici, ce sont deux égoïstes qui s'accusent et s'injurient; car les vices ne se pardonnent jamais entre eux. L'égoïste surtout est implacable contre l'égoïste. Comme il rapporte tout à soi, il supporte impatiemment que le prochain en fasse autant. Tel est le jeune Admète. Dans son naïf égoïsme, il ne conçoit pas que son père ne se soit pas empressé de mourir pour lui. De cette façon, Alceste et lui auraient passé, heureux et contents, le reste de leur vie. Oui; mais quand les gens s'arrangent si bien aux dépens des autres, les autres résistent à l'arrangement. Ainsi fait le vieux Phérès, qui veut vivre le peu qui lui reste à vivre. Chacun pour soi dans cette lutte de l'amour de la vie : « Tu aimes à jouir de la lumière, et crois-tu que ton père ne l'aime pas? » L'égoïsme du fils éveille et provoque l'égoïsme du père. Habitués dans la tragédie et dans l'épopée à vivre dans la région de l'idéal, nous sommes choqués de la vérité grossière des sentiments qu'expriment, à l'envi l'un de l'autre, Admète et Phérès. Le dédain de la vie est un sentiment familier aux héros du drame et du roman. Qui donc, au théâtre, n'est pas prêt à mourir pour sa patrie, pour sa foi, pour sa famille, pour sa maîtresse? Que penser de ces deux héros d'Euripide, l'un qui ne veut pas mourir pour son fils, et l'autre qui aurait voulu que son

1. Euripide, *Alceste*, trad. de M. Artaud.

père mourût pour lui ? Quels personnages ! quels sentiments honteux et indignes de l'homme ! Indignes, oui, mais naturels à l'homme; sentiments que les lois de la morale et surtout de l'honneur nous apprennent à réprimer et à étouffer, mais qui se retrouvent pourtant au fond du cœur humain. Accoutumés à voir les poëtes relever leurs héros au lieu de les rabaisser, nous ne concevons pas que le père ne se sacrifie point pour le fils, et que l'époux laisse sa femme se sacrifier pour lui. Mais supposons qu'au lieu du sacrifice de la vie, il s'agisse du sacrifice de la fortune, qu'arrivera-t-il ? Les pères, je le sais, travaillent volontiers pour leurs enfants; ils veulent, à tout prix, leur laisser une fortune. Pourtant sont-ils tous disposés à sacrifier la leur ? Beaucoup le font, surtout quand l'honneur parle; mais quand le fils veut que le père lui sacrifie sa fortune pour vivre lui-même oisif et heureux; quand le luxe, la vanité ou la débauche des fils veulent lever tribut sur le travail et sur la pauvreté paternelle, quel est le père qui consente à ce sacrifice? quel est l'homme qui ne dise à son fils : Non, je ne ne me dépouillerai pas du peu que j'ai pour vivre! Non, je ne sacrifierai pas à ton luxe la subsistance de mes vieux jours !

L'égoïsme d'Admète appelle l'égoïsme du vieux Phérès, parce que les vices éveillent les vices, comme les vertus éveillent les vertus. Dans cette lutte, pour qui devons-nous prendre parti ? pour le vieux Phérès ou le jeune Admète ? — Pour aucun; pas plus que dans Molière nous ne sommes tenus de prendre parti pour Harpagon contre Cléanthe, ou pour Cléanthe contre Harpagon. En vain Harpagon me dit qu'il est père et qu'il a droit d'être respecté par son fils : Harpagon n'est plus un père, c'est un avare, et le vice efface en lui la majesté du caractère paternel. En vain Admète me dit que les fils ont droit, de la part des pères, à plus d'affection : les fils qui ont droit à l'amour paternel sont ceux qui ne se préfèrent pas naïvement à leur père et à leur famille tout entière. Admète s'aime trop lui-même pour être aimé par les autres, même par son père. Il n'y a que sa femme qui l'aime jusqu'à se dévouer pour lui, parce que les femmes ne voient point les défauts de ceux qu'elles aiment, tant qu'elles les aiment. Ne dites point à Indiana que son amant Raymond est un égoïste qui joue l'exaltation : il viendra un moment où elle le croira; mais pendant longtemps elle l'ignore et elle se dévoue à lui tout entière. Qui sait même si le jour où Indiana connaîtra la vérité, elle n'aimera pas encore Raymond? Elle sera désabusée de son admi-

ration sans être désabusée de son amour. L'amour est ainsi fait, que nous aimons souvent moins bon et moins noble que nous. Chose remarquable et qui nous ramène de la morale à la littérature, cette inégalité de nature, cette disproportion de mérite qui n'empêche pas l'amour, n'empêche pas non plus que cet amour sans cause et sans raison ne nous intéresse et ne nous émeuve. Nous nous intéressons à l'amour que le chevalier des Grieux a pour Manon Lescaut, quoique nous voyions bien que des Grieux ferait beaucoup mieux d'aimer une femme plus digne de lui [1]. Ici nous voyons bien aussi qu'Admète ne mérite pas le sacrifice d'Alceste; mais la clairvoyance que nous avons sur Admète n'empêche pas que le dévouement d'Alceste ne nous touche profondément; de même, si je puis comparer des choses qui semblent fort différentes, de même l'amour de Médée pour Jason nous touche aussi, quoique Jason le mérite peu. Alceste et Médée auraient mieux fait, l'une et l'autre, d'aimer en meilleur lieu. Mais quoi ! elles aiment, et, mettant dans leur amour la différence de leur caractère, l'une se dévoue, l'autre se venge, et toutes deux nous émeuvent, parce que, après tout, l'amour n'est pas un sentiment qui cherche à être juste, mais une passion qui cherche à se satisfaire.

Quoique je n'aime pas Admète, j'avoue cependant que je lui fais tort quand je le compare, même pour un instant, à Jason. Admète est égoïste, voilà tout; il n'est point parjure et cruel comme Jason. Nous connaissons tous Admète, et nous l'avons tous rencontré dans le monde, parfois aussi dans nous-mêmes. Admète est bon; il a même, pour pleurer sa femme, des larmes sincères et abondantes qui nous émeuvent; il sait mieux la regretter qu'il n'a su la sauver, chose ordinaire aux cœurs faibles, qui savent mieux se repentir que se résoudre [2]. Qu'est-ce donc qui gâte dans Admète les qualités que je lui reconnais? Il n'a ni la générosité naturelle qui fait qu'on est également prêt à se sacrifier pour les autres et à refuser que les autres se sacrifient pour nous; ni ce respect de la loi morale, qui aide la faiblesse de l'homme à s'élever vers les grands sentiments et les bonnes actions. Son instinct est de se préférer aux autres. Né prince et sans

1. Voyez le chap. XLVIII, *De la magie en amour*, t. III.

2. « O deuil éternel ! dit Admète, ô cruels regrets d'un être chéri qui n'est plus ! pourquoi m'avoir empêché de me précipiter dans la tombe et de reposer dans la mort auprès de cette femme incomparable?... »

doute élevé en prince, il s'est peut-être habitué à voir les autres s'effacer devant lui; il n'a pas le scrupule de son égoïsme, n'en ayant même pas la conscience. Aussi, quand sa femme s'est offerte à mourir pour lui, il l'a laissée faire. Il la pleure maintenant comme la plus noble et la meilleure des femmes, il la pleure comme celle qui faisait la joie de sa vie; mais il a accepté le sacrifice. Seulement Euripide n'ouvre sa tragédie qu'après le sacrifice accompli. Déjà la Mort a consenti à la substitution d'Alceste à Admète[1]; déjà la victime est prête. Nous ne voyons pas Admète chercher quelqu'un qui le remplace pour mourir; nous admettons, comme légende, ce que nous n'aurions pas supporté comme spectacle. Cependant Euripide, en philosophe qu'il était, n'a pas voulu que nous nous méprissions sur le prix de ce sacrifice si noblement fait et si facilement accepté : il a craint que nous ne fissions plus de la vie le cas qu'il faut en faire, et que nous n'admirassions pas assez le dévouement d'Alceste, à force de voir tout le monde, et Admète lui-même, en prendre si aisément son parti. Voilà pourquoi, par un contraste habile, mais choquant pour la délicatesse de l'esprit moderne, il a montré, dans la scène entre Phérès et Admète, jusqu'où va chez l'homme l'amour de la vie.

Maintenant que nous comprenons bien la grandeur du sacrifice d'Alceste, voyons comment Euripide a peint ce dévouement, quelle noblesse et quelle dignité touchante il a prêtées à son Alceste. La Pénélope d'Homère est la femme antique; son amour conjugal se montre surtout par sa chaste persévérance. L'Alceste d'Euripide est plus moderne : elle a déjà quelque chose de cette exaltation passionnée qui caractérise la femme de nos jours, et son amour conjugal éclate par un grand et généreux dévouement. Que de choses pourtant encore de la femme antique dans cette Alceste d'Euripide ! Je ne voudrais pas diminuer le mérite de son sacrifice; il est visible cependant que dans l'idée des anciens la femme était inférieure à l'homme: « La vie d'un seul homme vaut plus que celle de mille femmes, »

1. « Les Parques, dit Apollon dans le prologue, m'accordèrent qu'Admète échapperait à Pluton prêt à le saisir, en faisant descendre à sa place un autre mort dans les enfers. Mais, après avoir tout essayé, après s'être adressé à tous ses amis, à son père, à la vieille mère qui l'a enfanté, il n'a trouvé que sa femme qui voulût mourir pour lui et ne plus voir la lumière; et maintenant, dans le palais, entre les bras de son époux, elle lutte contre la mort, car c'est aujourd'hui que le Destin veut qu'elle meure et qu'elle quitte la vie. »

dit l'Iphigénie d'Euripide; et cette maxime, qui nous choque, n'étonnait personne dans l'antiquité. En se dévouant pour son époux, Alceste semble avoir la même idée, et peut-être Admète l'a-t-il aussi; mais ce qui relève Alceste de cette infériorité prétendue, c'est son dévouement même. Il n'y a pas de plus grand titre à l'égalité que ce rachat de l'homme par la femme, rachat accepté et consacré par la mort. Ici même la femme est supérieure à l'homme, puisqu'elle consent à mourir pour lui. L'égalité devant la mort finit toujours par consacrer l'égalité dans la vie. Les martyres chrétiennes ont attesté et conquis dans les supplices l'égalité de la femme, la société chrétienne ne pouvant plus distinguer par le rang ce que le martyre avait confondu par le dévouement.

Décidée à mourir, Alceste prépare sa mort avec la gravité et la simplicité antiques. Comme elle a eu le courage du dévouement, elle a aussi celui des derniers adieux, qui est le plus grand des courages. « Ses enfants, suspendus aux vêtements de leur mère, pleuraient; et elle, les prenant dans ses bras, les embrassait l'un après l'autre, comme au moment de mourir. Tous les esclaves pleuraient aussi dans le palais, émus de pitié pour leur maîtresse. Elle tendait la main à chacun d'eux, et il n'en était aucun, si humble qu'il fût, auquel elle n'adressât la parole et dont elle ne reçût les adieux[1]. » Voilà comment l'esclave principale de la maison raconte les dernières actions d'Alceste. Alceste est la plus tendre des mères, la meilleure des maîtresses; elle est chérie de ses esclaves, car elle est bonne et compatissante; elle est en même temps la plus dévouée des épouses, puisqu'elle meurt pour son mari. Comment ne pas l'aimer et l'admirer? comment ne pas la pleurer? Euripide, qui ailleurs vise à la vérité sans l'idéal, semble ici avoir voulu faire d'Alceste le modèle accompli de toutes les vertus et de toutes les grâces de la femme.

Ainsi préparés à l'aimer et à l'admirer, nous la voyons enfin paraître : elle vient faire à son mari et à ses enfants ces adieux si admirés de Racine, ces adieux où elle parle de la lumière du jour, qu'il est si doux de voir, de la vie qu'elle aimait, de son dévouement, qu'elle ne cache pas et qu'elle n'exagère pas. Elle n'a ni fausse grandeur ni magnanimité raffinée; elle se livre à toute la douleur d'une jeune femme heureuse, qui abandonne la vie à la fleur de son âge; mais sa douleur n'a rien d'amer, parce que sa mort est volontaire.

1. Même traduction.

Euripide ne craint pas de pousser l'émotion jusqu'au dernier degré, parce qu'il sait que le cœur de l'homme supporte aisément les émotions qui sont grandes, si, en même temps, elles sont simples. Dans les sentiments simples, on peut aller loin; il n'y a que dans les sentiments compliqués et contrariés qu'il faut savoir s'arrêter à temps. C'est là la vraie morale de l'art dramatique.

Écoutons un instant ces admirables adieux d'Alceste :

« Soleil, lumière du jour, nuages du ciel emportés par un tourbillon rapide !

ADMÈTE.

« Ce soleil te voit ainsi que moi, tous deux éprouvés par le malheur sans avoir rien fait aux dieux qui ait pu te mériter la mort.

ALCESTE.

« O terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolcos, ma patrie !

ADMÈTE.

« Ranime-toi, infortunée! ne m'abandonne pas; prie les dieux tout-puissants d'avoir pitié de nous.

ALCESTE.

« Je vois la double rame, je vois la barque fatale. Le nocher des morts, Caron, m'appelle déjà : qui t'arrête? hâte-toi, tu me retardes. — C'est ainsi qu'il me presse dans sa colère [1].

ADMÈTE.

« Hélas ! tu parles là d'un funeste trajet. O cruelle souffrance !

ALCESTE.

« On m'entraîne, ne vois-tu pas? on m'entraîne à la cour des morts. C'est Pluton lui-même; il vole autour de moi, lançant de terribles regards de ses sombres sourcils. Que fais-tu? laisse-moi. Ah ! malheureuse ! quelle est cette route inconnue dans laquelle je m'avance?

ADMÈTE.

« Route déplorable pour ceux qui t'aiment, mais surtout pour moi et pour tes enfants, qui partagent ma désolation.

ALCESTE, aux femmes.

« Vous, laissez-moi à présent, étendez-moi. Cher époux, les

1. Racine, dans la préface de son *Iphigénie*, a traduit ainsi ce passage :

Je vois déjà la rame et la barque fatale;
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale;
Impatient, il crie : On t'attend ici-bas;
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas !

forces m'abandonnent, la mort est proche, les ténèbres de la nuit se répandent sur mes yeux. Mes enfants, mes chers enfants, c'en est fait : vous n'avez plus de mère! Soyez heureux, mes enfants, et jouissez de la lumière du jour.

ADMÈTE.

« Hélas! il me faut entendre ces paroles funestes, plus cruelles pour moi que la mort! Ne m'abandonne pas, au nom des dieux, au nom de tes enfants, que tu vas rendre orphelins! Reprends tes esprits. Si tu meurs, je ne saurais plus vivre.

ALCESTE.

« Admète, tu vois en quel état je suis réduite. Je veux te dire, avant de mourir, mes dernières volontés. Animée d'un tendre respect et sacrifiant ma vie pour que tu jouisses de la lumière, je meurs pour toi, quand je pouvais vivre, choisir un époux parmi les Thessaliens et passer des jours heureux sur le trône. Je n'ai pas voulu vivre séparée de toi avec des enfants orphelins. Je ne me suis point épargnée moi-même, malgré les dons brillants de la jeunesse dont je pouvais jouir. Montre-toi reconnaissant de ce bienfait. Je veux t'en demander un prix, non pas égal, puisque rien n'est plus précieux que la vie, mais juste, comme tu l'avoueras toi-même. Tu aimes nos enfants non moins que moi, tu as le cœur bon : laisse-les maîtres dans ce palais et ne leur donne point une marâtre; ne prends point une femme qui ne me vaudrait pas et qui dans sa jalousie porterait la main sur tes enfants et les miens. Ne fais pas cela, je t'en conjure. Une marâtre est l'ennemie des enfants du premier lit, et non moins cruelle qu'une vipère. Mon fils aura son père pour défenseur; il pourra s'adresser à lui et recevoir ses conseils. Mais toi, ma fille, qui formera dignement ta jeunesse, si tu rencontres une telle compagne auprès de ton père? Crains qu'elle n'imprime sur toi quelque tache honteuse et ne flétrisse ton hymen dans la fleur même de ton âge : car ta mère ne te choisira pas un époux; elle ne sera pas là, ma fille, pour t'encourager dans les douleurs de l'enfantement, où la présence d'une mère est si consolante. Il faut que je meure;... et dans quelques instants je vais compter parmi ceux qui ne sont plus. Adieu! vivez heureux. Toi, cher époux, tu peux te glorifier d'avoir eu la meilleure des femmes, et vous, mes enfants, la meilleure des mères... »

Et, après qu'Admète a promis de ne point donner une marâtre à ses enfants, Alceste reprend :

« Mes enfants, vous avez entendu votre père s'engager à ne pas vous donner une seconde mère et à ne pas déshonorer ma couche.

ADMÈTE.

« Je le promets encore, et je tiendrai ma promesse.

ALCESTE.

« A cette condition, reçois nos enfants de ma main.

ADMÈTE.

« Je reçois ce don précieux d'une main chérie.

ALCESTE.

« Remplace-moi et sers-leur de mère. »

Ainsi Alceste ne cache et ne dissimule rien de la douleur d'une mère qui abandonne ses enfants, d'une femme qui renonce au bonheur de la vie et de l'amour. Cette vive et profonde douleur émeut jusqu'à Admète lui-même, qui maintenant voudrait mourir avec sa femme :

« Emmène-moi avec toi, au nom des dieux, dit-il, emmène-moi aux enfers!

ALCESTE.

« C'est assez de moi, qui meurs pour toi. »

J'insiste sur ces derniers mots, qui montrent qu'Alceste ne diminue jamais le mérite de son sacrifice, et que, de même qu'Admète en accepte le bénéfice, de même aussi Alceste en sait le prix. Ne nous y trompons point du reste, l'intérêt de la tragédie est à cette condition. Si nous n'admettons pas la légende tout entière, c'est-à-dire Alceste mourant pour son époux qui y consent, nous ne ressentirons plus, comme le veut Euripide, l'émotion de ce grand dévouement; les plaintes d'Alceste à ses derniers moments ne nous inspireront plus cette pitié tragique que le poëte veut nous inspirer; nous nous occuperons de questions secondaires; nous nous demanderons comment Admète a pu consentir à voir sa femme mourir à sa place; nous inventerons je ne sais quelles ruses généreuses des deux époux voulant mutuellement se sacrifier l'un à l'autre; ce sera Alceste, comme la plus adroite, qui parviendra à accomplir son dévouement en le dérobant à son époux, qu'elle trompera pour le sauver; nous aurons enfin les Alcestes du théâtre moderne, au lieu de l'Alceste antique.

Le trait caractéristique des Alcestes du théâtre moderne, c'est la répugnance des poëtes à admettre le sacrifice d'Alceste tel que le

raconte la légende mythologique. Une femme se sacrifier pour son mari, soit : la Fable le veut; mais un mari accepter ce sacrifice! cela se peut-il? cela s'accorde-t-il avec la dignité des mœurs tragiques? De là les inventions industrieuses des poëtes modernes pour dissimuler ce défaut du caractère d'Admète; car ils veulent que nous nous intéressions aussi à Admète comme à un héros ou au moins comme à un bon mari : un personnage imparfait ou médiocre ne doit point, selon eux, paraître sur la scène tragique à côté d'Alceste. Euripide relève le dévouement d'Alceste par le contraste; les poëtes modernes donnent, pour accompagnement à ce dévouement de la femme, le dévouement presque égal du mari. Le ménage est plus héroïque; mais la tragédie est moins touchante.

Dans l'opéra de Quinault, Alceste se sacrifie à l'insu d'Admète [1]. Ducis a fait aussi effort pour éluder cet écueil tout moderne du sacrifice d'Alceste accepté par Admète, écueil sur lequel Euripide passe à pleines voiles, sans paraître s'en douter. L'Alceste et l'Admète de Ducis sont deux époux sensibles qui veulent s'épargner mutuellement les chagrins qu'ils savent que le ciel leur réserve. Ainsi, dès le premier acte, Admète sait qu'il est menacé d'une mort prochaine : l'ora-

1. Quinault a traduit par quelques vers piquants cet amour de la vie qu'Euripide a représenté dans le vieux Phérès :

J'aime mon fils; je l'ai fait roi;
Pour prolonger son sort, je mourrais sans effroi,
Si je pouvais offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie;
Ce n'est rien pour Admète, et c'est beaucoup pour moi.

Quand les vieux se trouvent trop âgés pour se sacrifier, il est tout naturel que les jeunes se trouvent trop jeunes pour mourir. Les uns donneraient si peu que ce n'est pas la peine, et les autres donneraient tant que ce n'est pas juste. Aussi une jeune confidente d'Alceste, Céphise, refuse aussi de mourir pour Admète :

Les honneurs les plus éclatants
En vain dans le tombeau promettent de nous suivre.
La mort est affreuse en tout temps;
Mais peut-on renoncer à vivre
Quand on n'a vécu que quinze ans?

ALCESTE.

Chacun est satisfait des excuses qu'il donne.
Cependant on ne voit personne
Qui pour sauver Admète ose perdre le jour.
Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne;
Il n'a plus d'espoir qu'en l'amour.

cle a parlé ; mais Admète cache le fatal secret à Alceste. C'est là une délicatesse toute moderne. Il aime aussi Alceste d'une tendresse toute moderne et déjà pleine de ces mouvements de mélancolie amoureuse que la fin du dix-huitième siècle a enseignés au commencement du dix-neuvième. Voyez comme il parle de l'amour qu'il a pour Alceste :

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôte mes enfants, mes sujets, mon épouse,
Et quelle épouse, ô ciel ! Ami, si quelquefois
Ces soucis importuns qu'on lit au front des rois
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,
Un mot, un mot d'Alceste, écartant leur nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité.
Son œil s'ouvrait, Arcas : j'étais moins agité.
Que dis-je? En ces moments où notre âme plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,
Un long enchantement confondait nos deux cœurs.
J'aimais, je la voyais; je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle;
Je ne lui parlais pas, mais j'étais auprès d'elle.

Le vieil Hardy fait aussi décrire par Admète le bonheur qu'il trouvait dans l'amour d'Alceste :

Alceste j'épousai, fille du vieux Pélie (Pélias).
Sa beauté surpassait un chef-d'œuvre parfait,
Et au moule du corps son esprit était fait,
Moule envoyé des cieux, que rompit la nature
Après l'extraction de cette créature.
Nous vécûmes ainsi que, dans un bois profond,
D'embûches séparé, deux tourterelles font;
Deux de corps, mais d'un cœur, d'un penser, d'une envie.
Bref qu'un fidèle amour animait d'une vie [1].
Onc je ne sus goûter avec elle d'ennuis;
Nos jours duraient toujours et n'avaient point de nuits.
O cruel souvenir des liesses passées !
Douleurs en mon esprit amères repassées !
Dure condition des hommes journaliers,
Qui cueillent une rose entre mille halliers.

Des deux Admète, celui de Ducis et celui de Hardy, quel est celui

1. Et que l'amour animait d'une seule vie.

qui aime le mieux? Tous deux, j'en suis sûr, aiment tendrement Alceste, quoiqu'ils expriment différemment leur amour, l'un avec la mélancolie sentimentale qui prévalait à la fin du dix-huitième siècle, l'autre avec l'enthousiasme lyrique et prétentieux qui se sent de l'imitation de Ronsard. L'amour, en effet, est, de tous les sentiments, celui qui change le moins au fond et qui change le plus de langage et de mode. Quoi qu'il en soit, avec les sentiments passionnés, que les deux Admète, celui du seizième siècle et celui du dix-huitième, ont pour leur femme, il est impossible qu'ils acceptent son dévouement. Nous avons voulu en faire des amants qui nous intéressassent, soit; mais, avec de pareils amants, la vieille tragédie et le genre d'intérêt qu'elle comportait ne sont plus possibles : il faut un autre intérêt et une autre tragédie. Aussi Ducis nous montre Alceste et Admète se disputant à qui mourra l'un pour l'autre : « As-tu cru, » dit Alceste à Admète,

As-tu cru posséder, dans ton péril extrême,
Un ami plus fidèle ou plus sûr que moi-même?
Si je m'offre à ta place, eh! quel autre que moi
A le droit d'y prétendre et de mourir pour toi?

ADMÈTE.

Ta générosité, tes vœux sont superflus;
C'est par mon trépas seul...

ALCESTE.

Il ne t'appartient plus.
Tes jours me sont acquis : c'est le prix de mes larmes,
Des pleurs de tes enfants, de ton peuple en alarmes,
De l'État tout entier qui, pour sauver son roi,
S'est placé par ses cris entre les dieux et toi.

. . . .

Le dévouement réciproque des deux époux va jusqu'à la furie, puisqu'Alceste menace Admète de se tuer sous ses yeux, s'il ne la laisse pas mourir pour lui. Mais où est le pathétique profond d'Euripide? où sont les adieux d'Alceste à son mari, à ses enfants, à la vie, à la lumière? Tout cela disparaît dans la rivalité magnanime des deux époux. Nous avons sous les yeux une imitation de la scène d'Oreste et de Pylade, se disputant dans la Tauride à qui mourra l'un pour l'autre; nous n'avons plus le dévouement d'Alceste tel que la légende le consacre, rare et merveilleux exemple d'amour conjugal; ou plu-

tôt, au lieu d'un dévoument, nous en avons deux, et nous ne savons auquel donner notre admiration et notre pitié. Dans la tragédie, toute émotion qui se divise s'affaiblit.

Nous avons vu comment, dans Euripide, Alceste meurt pour son mari. Voyons maintenant sa délivrance et sa résurrection : c'est la seconde partie de la légende antique. Euripide n'a pas traité cette partie de la légende avec moins de hardiesse et moins de pathétique.

Pendant qu'Admète, ses enfants et ses esclaves pleurent Alceste qui vient de mourir, un hôte se présente à la porte du palais : c'est Hercule, lié avec Admète par les nœuds d'une antique hospitalité. Les hôtes sont sacrés; il faut les recevoir, il faut même leur cacher les malheurs et les deuils de la maison où ils entrent : car peut-être, par scrupule, n'y voudraient-ils plus entrer, et les lois de l'hospitalité seraient violées. Admète vient donc recevoir Hercule; mais, comme il a les cheveux coupés en signe de deuil, Hercule lui demande s'il a perdu quelqu'un des siens. Admète répond d'une manière obscure et équivoque, voulant cacher son malheur pour ne pas éloigner son hôte. Hercule, en effet, veut partir : « Je vais chercher l'hospitalité ailleurs. »

ADMÈTE.

« Cela ne se peut, Hercule; ne m'accable pas de ce nouveau malheur.

HERCULE.

« Au sein de l'affliction, la présence d'un étranger est importune.

ADMÈTE.

« Les morts sont morts; entre dans ma maison.

HERCULE.

« Mais il est honteux de faire des festins chez des amis qui sont dans la douleur.

ADMÈTE.

« La chambre des hôtes, où je te ferai entrer, est séparée du reste de la maison. »

Hercule se décide à rester chez Admète, ne croyant pas que les funérailles qu'il rencontre dans la maison soient celles de la femme même d'Admète; et celui-ci, poussant jusqu'au bout le respect des lois de l'hospitalité, dit à ses esclaves : « Vous, fermez la porte inté-

rieure. Il ne convient pas de troubler la joie du festin par des gémissements, ni d'attrister nos hôtes par des larmes. »

Le chœur cependant, cet Ariste de la tragédie antique, s'étonne qu'Admète, « dans le malheur qui l'accable, puisse recevoir un hôte. — Si j'avais repoussé cet hôte de mon palais et de la ville, répond Admète, m'approuverais-tu davantage? — Mais pourquoi, dit encore le chœur, lui as-tu caché le malheur qui t'arrive, si, comme tu le dis, c'est un ami qui vient chez toi?

ADMÈTE.

« Jamais il n'aurait voulu entrer dans ma maison, s'il avait su quelque chose de mes malheurs. »

Ce soin scrupuleux de l'hospitalité nous paraît-il exagéré? Je lisais dernièrement dans le livre du général Daumas, intitulé le *Grand Désert* :

« Le jour de notre départ étant enfin arrêté, Bou-Bekeur voulut nous régaler une dernière fois, et il nous réunit au nombre de sept ou huit dans sa maison, pour y souper et pour y passer la nuit. La réunion était joyeuse; le fils de notre hôte, petit garçon de sept ou huit ans, nous avait surtout égayés par sa grâce et par sa vivacité; son père en était fou, et je l'avais habillé tout à neuf avec un joli burnous brodé de soie, un chachia rouge et des pantoufles jaunes. Le soir, cependant, il ne parut point au souper, et, comme nous demandions à son père de nous le faire amener, « Il dort d'un profond sommeil, » nous répondit-il; et nous n'insistâmes pas davantage.

« Le repas fut abondant, les causeries très-animées; on y parla beaucoup des chrétiens et de la guerre...

« Après la prière du Fedjer, quand nous songeâmes à quitter Bou-Bekeur, « Mes amis, nous dit-il, j'ai fait, selon la loi, tous mes efforts pour que vous fussiez chez moi avec le bien; tous les égards qu'un hôte doit à ses hôtes, avec l'aide de Dieu je crois les avoir eus pour vous, et maintenant je viens vous demander à tous un témoignage d'affection. Quand je vous ai dit hier au soir : Mon fils dort d'un profond sommeil, il venait de se tuer en tombant du haut de la terrasse, où il jouait avec sa mère. Dieu l'a voulu; qu'il lui donne le repos! Pour ne pas troubler votre festin et votre joie, j'ai dû contenir ma douleur, et j'ai fait taire ma femme désolée en la menaçant du divorce. Ses pleurs ne sont point venus jusqu'à vous. Mais veuillez, ce matin, assister à l'enterrement de mon fils, et joindre pour lui vos prières aux miennes. »

« Cette nouvelle et cette force de caractère nous anéantirent, et nous allâmes religieusement enterrer le pauvre enfant[1]. »

L'Arabe du Sahara explique l'Admète d'Euripide.

Admète ayant tout fait pour cacher son malheur à Hercule, celui-ci oublie complétement le deuil qu'il a vu en entrant dans cette maison : il croit que c'est un deuil passager et accidentel, et il se livre sans scrupule à la joie du festin qu'on lui a préparé. Il boit, il chante, et comme il trouve que l'esclave qui le sert a l'air triste et soucieux, il le lui reproche, ignorant toujours quel est le deuil qui désole la maison : « Un serviteur, lui dit-il, ne doit pas montrer aux hôtes de son maître un visage chagrin ; il doit les accueillir d'une manière affable. » Hercule veut même égayer cet esclave au front renfrogné ; il lui prêche l'amour et le vin, qui sont les joies de la vie humaine, toujours courte et malheureuse : « Bois avec moi, dit-il, et couronne-toi de fleurs. Je suis certain que le bruit des coupes te tirera de ce noir chagrin qui resserre ton cœur. »

Voltaire s'indigne de cette scène, qu'on ne trouverait pas, dit-il, à la foire[2]. Qu'est cette scène, après tout, sinon un de ces contrastes qui sont familiers au génie d'Euripide, sinon un de ces rapprochements aussi qui sont fréquents dans la vie humaine? La joie y coudoie sans cesse le deuil ; les mariages à l'église se rencontrent avec les enterrements. Les musiciens viennent pour le mariage de Juliette avec le comte Paris. Ils ne trouvent qu'un cadavre et s'en vont avec ces paroles d'indifférence :

PREMIER MUSICIEN.

« Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et nous en aller...

DEUXIÈME MUSICIEN.

« Viens, entrons dans cette salle, attendons le retour du convoi, et restons à dîner[3]. »

Voilà des musiciens philosophes qui n'ont pas besoin, comme l'esclave d'Admète, d'être prêchés « sur la nature des choses humaines. » Ils auraient dîné de la noce, et ils se préparent à dîner de l'enterrement. Shakespeare a donc cherché aussi le contraste, comme

1. Le *Grand Désert, itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres*, p. 33, édit. de 1856.

2. *Dictionnaire philosophique*, article *Anciens et modernes*.

3. Shakespeare, *Roméo et Juliette*.

Euripide; mais, dans Euripide, le contraste n'a pas seulement un but philosophique, il a un but dramatique : il est destiné à expliquer et à faire ressortir l'héroïsme d'Hercule qui, dès qu'il apprend le malheur d'Admète, veut aller, s'il le faut, jusqu'aux enfers, pour sauver Alceste et la rendre à son époux. Hercule n'est pas, dans l'antiquité, un dieu délicat et qui soit toujours de bonne compagnie : c'est un héros robuste, un peu grossier, mais généreux et chevaleresque au besoin. Seulement, c'est un chevalier de l'école de Roland plutôt que de celle d'Amadis; c'est le dieu soldat; il aime à bien boire et à bien manger, quand il le peut; mais il est bon et magnanime. Aussi, lorsque, pressant l'esclave qui refuse de boire, il apprend enfin que c'est l'épouse même d'Admète qui est morte : « Que dis-tu? s'écrie-t-il; et cependant vous m'avez donné l'hospitalité!

LE SERVITEUR.

« Admète craignait de te repousser de la maison.

HERCULE.

« Infortuné Admète, quelle épouse tu as perdue!

LE SERVITEUR.

« Avec elle nous périssons tous.

HERCULE.

« Je l'avais pressenti à son air, à ses yeux mouillés de larmes, à sa chevelure coupée; mais il a dissipé mes soupçons en disant qu'il allait ensevelir une étrangère. C'est contre mon gré que j'ai franchi ce seuil; j'ai bu dans la maison d'un hôte généreux en proie à l'affliction; je me suis livré à la joie du festin, et j'ai couronné ma tête de fleurs! »

Voltaire, qui a si vivement censuré ce qu'il appelle les bouffonneries d'Hercule, aurait dû dire un mot de son généreux repentir et de la résolution héroïque que ce repentir lui inspire : « Il faut, dit Hercule, que je sauve cette femme qui vient de mourir, que je ramène Alceste dans cette maison et que je prouve ma reconnaissance à Admète. »

Dans la tragédie moderne, une fois qu'Hercule a promis de délivrer Alceste, nous sommes impatients de voir s'accomplir cette délivrance miraculeuse, et nous nous hâtons vers le dénoûment. La tragédie grecque est moins pressée : elle songe plus à l'émotion du spectateur qu'à sa curiosité; elle aime mieux le toucher par le tableau qu'elle met sous ses yeux, que l'étonner par les événements. L'ac-

tion, dans la tragédie grecque, n'est souvent qu'une suite de tableaux destinés à peindre les sentiments les plus profonds de l'âme humaine. C'est ainsi que nous avons vu les adieux funèbres d'Alceste, au lieu de voir une lutte de générosité entre le mari et sa femme. Le tableau qu'Euripide met après la résolution généreuse d'Hercule est du même genre : il est destiné à nous toucher, sans avoir la prétention de faire marcher l'action.

Dans toutes les douleurs humaines, il y a toujours un moment qui est le plus triste entre tous les tristes moments dont elles se composent. Quand nous perdons un père, une mère, un enfant, une femme, le moment triste entre tous n'est peut-être pas celui de l'agonie ni celui de la mort, mais plutôt celui où, rentrant dans la maison conjugale ou paternelle, après la sépulture, l'absence, l'éternelle absence se fait sentir pour la première fois. Quel vide! quel néant! quels souvenirs! Comme toute cette maison vivait de la présence, désormais impossible, d'une épouse ou d'une mère chérie! Comme les siéges semblent la garder assise! Comme la porte qui s'ouvre semble devoir la montrer! Comme la table l'attend! Comme les domestiques la cherchent! « Comment, s'écrie Admète, comment aurais-je la force de rentrer dans ce palais? A qui m'adresser? Quelle voix entendrai-je qui me rende ce retour moins pénible? Où tourner mes pas? La solitude qui y règne me tuera, quand je verrai vides la couche d'Alceste et les siéges où elle prenait place, le désordre et l'état négligé du palais; quand je verrai mes enfants tombant à mes genoux, pleurant leur mère, et que les serviteurs gémiront sur la perte de leur maîtresse. » Regrets sincères et touchants qui me réconcilient avec Admète. Il a consenti à laisser sa femme mourir pour lui, et maintenant voilà qu'il la regrette, voilà qu'il s'écrie : « O deuil éternel! O cruels regrets d'un être chéri qui n'est plus! Pourquoi m'avoir empêché de me précipiter dans la tombe et de reposer dans la mort auprès de cette femme incomparable? »

Est-ce donc qu'à présent Admète aime moins la vie qu'il ne l'aimait? Non; mais la mort lui a appris combien il aimait sa femme; l'absence, l'irréparable absence l'a éclairé. Il est du nombre de ces hommes qui ne comprennent ce qu'ils aiment qu'en le perdant; âmes faibles assurément, mais qu'il ne faut pas trop accuser, parce qu'elles pèchent plus par mollesse que par méchanceté, et que, s'il y en a beaucoup parmi elles qui ne vont pas au delà du regret, sentiment inerte, il y en a d'autres qui vont jusqu'au repentir, c'est-à-dire jusqu'à un sen-

timent efficace et capable d'action. Admète est, je crois, de ce nombre : « Je ne pourrai plus, dit-il, supporter l'aspect des femmes du même âge qu'Alceste. Tous mes ennemis diront de moi : Voyez cet homme qui vit honteusement et qui n'a pas le courage de mourir ! A sa place il a livré son épouse pour se dérober lâchement à Pluton, et il prétend être un homme ! »

Que deviendrait ce repentir, s'il était mis à l'épreuve du temps qui use tout? Je ne le sais pas, et je n'ai pas besoin de le savoir : il suffit à Euripide de nous avoir réconciliés avec Admète, en lui prêtant cette douleur repentante de la mort de sa femme. Il peut maintenant nous le montrer heureux et charmé, quand Hercule va lui rendre son Alceste; il mérite de retrouver celle qu'il a tant pleurée.

Le dénoûment d'*Alceste* a, selon moi, tous les genres de mérites : il satisfait le spectateur, parce qu'il récompense une grande vertu et qu'il répare un grand malheur; enfin, quoique merveilleux, il est profondément humain, c'est-à-dire que, d'une part, grâce à l'art admirable d'Euripide, cette femme ressuscitée est à peine un personnage invraisemblable, et que, d'une autre part, les sentiments d'Admète en recevant Alceste des mains d'Hercule sont vrais, délicats et touchants. Euripide a voulu, dans cette dernière scène, achever de nous réconcilier avec Admète.

Hercule a vaincu la Mort; il ramène Alceste voilée et muette; il veut la confier à Admète comme une esclave qu'il a gagnée, dit-il, dans des jeux publics et après un long combat. Mais Admète refuse de la garder : « Quant à cette femme, je te prie, Hercule, de charger de sa garde quelque autre Thessalien qui n'ait pas éprouvé le même malheur que moi. Tu as bien des amis dans la ville de Phères. Ne me rappelle pas une perte cruelle : je ne pourrais, en voyant cette femme dans mes foyers, retenir mes larmes. N'ajoute pas à ma douleur une nouvelle douleur; c'est assez du coup qui m'accable. » En même temps qu'il refuse de garder cette femme dans son palais afin de rester inviolablement fidèle à la mémoire d'Alceste, il ne peut s'empêcher de voir combien, sous ce long voile qui la couvre, elle ressemble à Alceste. Ainsi la vraisemblance est gardée; car Admète ne peut pas voir Alceste, même voilée, sans être près de la reconnaître. En outre, cette ressemblance de l'esclave voilée avec Alceste est un nouveau coup de douleur pour Admète : « O femme, qui que tu sois, dit-il, combien tu ressembles à Alceste par le port et par la taille ! Au nom des dieux, Hercule, éloigne-la de mes yeux; ne

me fais pas mourir de douleur, car, en la voyant, je crois voir mon épouse ; mon cœur en est troublé, et les larmes coulent de mes yeux. »

Cependant Hercule insiste. « Eh bien, dit Admète à ses serviteurs, conduisez-la dans le palais.

HERCULE.

« Je ne confierai pas cette femme à tes serviteurs.

ADMÈTE.

« Introduis-la toi-même dans le palais, si tu veux.

HERCULE.

« C'est dans tes mains que je veux la remettre.

ADMÈTE.

« Je ne la toucherai pas ; mais elle peut entrer dans la maison.

HERCULE.

« C'est à ta main seule que je la confie.

ADMÈTE.

« Tu me fais violence ; c'est tout à fait contre mon gré.

HERCULE.

« Allons, tends la main et touche l'étrangère.

ADMÈTE.

« Eh bien, voilà ma main ; — mais je frémis comme à l'aspect de la Gorgone.

HERCULE.

« La tiens-tu ?

ADMÈTE.

« Je la tiens.

HERCULE.

« Garde-la maintenant, et tu pourras dire que le fils de Jupiter est un hôte reconnaissant. (Il lève le voile dont Alceste est couverte.) Regarde-la, et vois si elle n'a pas quelque ressemblance avec Alceste. Te voilà heureux, plus de regrets.

ADMÈTE.

« O dieux ! que dire ? quel prodige inespéré ! Est-ce vraiment Alceste que je vois, ou quelque dieu m'abuse-t-il par une joie trompeuse ?

HERCULE.

« Non : c'est vraiment ton épouse que tu vois.

ADMÈTE.

« Quoi ! je vois réellement l'épouse que j'ensevelissais tout à l'heure?

HERCULE.

« C'est elle-même; mais je ne m'étonne pas que tu n'oses pas croire à ton bonheur.

ADMÈTE.

« Puis-je donc lui parler, la toucher comme mon épouse vivante?

HERCULE.

« Parle-lui; tu vois tous tes vœux réalisés.

ADMÈTE.

« C'est donc toi, épouse chérie ! c'est ton visage, c'est ton corps ! Contre tout espoir, je te possède, moi qui croyais ne plus te revoir !

HERCULE.

« Oui, tu la possèdes. Puisse la jalousie des dieux t'épargner !

ADMÈTE.

« Ah! noble fils du grand Jupiter, sois heureux et que ton père veille sur toi! Toi seul m'as rendu le bonheur... Mais pourquoi Alceste est-elle immobile et sans voix?

HERCULE.

« Il ne te sera pas permis d'entendre sa voix avant qu'elle soit purifiée de sa consécration aux divinités infernales, et que le troisième jour ait paru. Mais fais entrer Alceste, et conserve toujours, Admète, ce religieux respect pour l'hospitalité. Adieu ! Pour moi, je vais de ce pas accomplir le travail qui m'est commandé par le fils de Sthénélus. »

Je n'ai voulu interrompre cette scène par aucune réflexion jusqu'aux dernières paroles d'Hercule, qui expliquent le silence et l'immobilité d'Alceste : car c'est là, selon moi, le trait caractéristique de cet art à la fois savant et délicat qui est propre aux Grecs. Comment rendre vraisemblable la résurrection d'Alceste? Comment mettre sur la scène un personnage tout à l'heure mort et inanimé? Comment le faire parler et agir sans risquer de détruire l'illusion dramatique, sans faire croire que tout ce qui vient de se passer sur la scène, l'agonie, les adieux et la mort d'Alceste, le désespoir d'Admète, tout cela n'était qu'une pure fantasmagorie? A l'Opéra, qui

est le théâtre des merveilles et des enchantements, Alceste peut mourir et revivre sans inconvénients : là nous ne prenons rien au sérieux; mais les Grecs ne connaissaient pas l'Opéra, et de plus la tragédie a besoin de vraisemblance pour produire l'émotion. Voilà pourquoi Euripide, se tenant avec un goût merveilleux entre le vrai et le fabuleux, n'a pas voulu rendre aussitôt à Alceste la parole et le mouvement, et pourquoi même il a expliqué son silence et son immobilité. Alceste est encore consacrée aux divinités infernales : il faut qu'elle se purifie. En même temps, au lieu des transports de joie de deux époux se retrouvant après s'être crus enlevés l'un à l'autre, au lieu de cette joie toujours difficile à représenter sur le théâtre, et qui devient promptement monotone, nous avons une scène grave et mystérieuse, où le merveilleux ne fait pas tort aux sentiments humains et ne les efface pas par son voisinage, où la reconnaissance se fait peu à peu : Admète d'abord ne voulant pas recevoir cette femme voilée dans son palais, par fidélité pour la mémoire d'Alceste; puis, sur l'ordre d'Hercule, consentant à ce qu'elle entre dans la maison; puis, malgré lui encore, lui tendant la main, et, dès qu'il a mis sa main dans la main de cette femme voilée, quel frémissement! Est-ce la vie qui a touché la mort? est-ce la mort qui a touché la vie? Qu'y a-t-il eu dans ce serrement de main entre les deux époux? Enfin Hercule ôte son voile à la femme, j'allais dire à la vision : c'est Alceste! c'est elle! Quel pas elle vient encore de faire vers la vie et vers son époux! Comme elle a passé peu à peu, pour Admète, de la ressemblance que sous le voile elle avait avec Alceste, aux frémissements de la main, et de là à l'étonnement et à la joie des yeux! c'est Alceste! c'est-elle! Mais pourquoi est-elle encore muette et immobile? dernier obstacle à l'accomplissement de la vie d'Alceste, et qu'il faudra trois jours entiers pour lever, tant la mort avait déjà pris possession de cette femme! — Quand je vois ce retour de la vie à la mort se faire avec des degrés si lents et si habilement marqués, je me souviens du tableau que fait Virgile d'Eurydice enlevée de nouveau à son époux, et comment, peu à peu s'évanouissant dans les airs comme une fumée légère, la femme redevient ombre et fantôme[1].

1. Jamque vale; feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.
Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa...
(*Géorgiques*, IV.)

Ici, au contraire, c'est l'ombre qui peu à peu redevient femme. Euripide a eu l'art de nous faire comprendre la métamorphose, j'allais presque dire l'incarnation progressive du fantôme.

Le théâtre moderne, au lieu de se contenter du demi-jour où Euripide laisse Alceste ressuscitée, n'a pas hésité à la faire parler et à la faire agir. Le vieil Hardy, Quinault, Alfiéri, tous mettent dans la bouche d'Alceste renaissante des paroles plus ou moins touchantes, mais qui expriment moins la situation que ne le fait, selon moi, le silence de l'Alceste grecque, et qui ont surtout l'inconvénient de détruire le clair-obscur de l'antique fiction. Hardy même n'a rien trouvé de mieux à peindre, dans son dénoûment, que les transports amoureux des deux époux :

> Je vous moissonnerai, fleuries dans le tombeau,
> Plus qu'humaines beautés, aussi chastes que belles,

dit Admète. Voilà la seule émotion que donne à Admète cette résurrection mystérieuse d'Alceste. Quelle différence avec la grave et touchante impression que laisse le dénoûment de la tragédie grecque! Comme là tout est calme et grand! Comme tout se ressent de la mort qui est encore si près, de la vie qui était déjà si loin et qui revient peu à peu! Comme tout y est vrai surtout! car Euripide, en se gardant de rendre brusquement à Alceste le mouvement et l'agitation de la vie, s'est tenu dans la vérité. Dans le Nouveau Testament, le Christ a voulu qu'il y eût une différence entre sa vie d'avant le calvaire et sa vie d'après, l'une toujours mêlée à ses apôtres et ayant tous les caractères de la vie humaine et terrestre, l'autre aussi réelle, mais moins quotidiennement visible et qui se manifeste par des présences soudaines et momentanées, par des entretiens qui sont des règles de conduite données déjà du haut des cieux, quoique la bouche qui parle et les oreilles qui entendent soient encore sur la terre [1]. La vie du Christ ressuscité est supérieure plu-

1. Saint Augustin et les autres pères de l'Église ne font pas difficulté de reconnaître une différence entre la vie du Christ avant le calvaire et la vie du Christ après la résurrection. Voici un passage de saint Augustin.

« *Hæc sunt verba quæ locutus sum ad vos dùm adhùc essem vobiscum.* (Saint Luc, chap. XXIV, vers. 37.)— Quid est hoc, *dùm adhùc essem vobiscum?* Numquid non tunc cum illis erat, cum illis loquebatur? — Quid est, *dùm adhuc essem vobiscum?* Vobiscum mortalis, quod jam non sum; vobiscum eram,

tôt que semblable à sa vie mortelle, parce qu'elle a déjà moins de l'homme et plus du Dieu. La vie d'Alceste ressuscitée, si je puis faire ce rapprochement profane, est inférieure, au contraire, plutôt que semblable à sa vie ancienne, parce qu'il y reste beaucoup de la mort qu'elle a subie. Mais si, dans l'homme qui est Dieu, l'Évangile, qui est le livre de vérité, a cru devoir marquer cette différence entre la vie d'avant le tombeau et la vie d'après, admirons l'art profond d'Euripide, qui a voulu marquer aussi cette différence dans Alceste entre sa vie et sa résurrection, et sachons gré au poëte le moins superstitieux de la vieille Grèce d'avoir si bien compris et si habilement pratiqué les lois intimes du merveilleux.

quando moriturus eram. — Quid est *vobiscum?* Cum morituris moriturus. Modo jàm non vobiscum, quia cum morituris nunquàm ulteriùs moriturus.» (Saint Augustin, édit. Gaume, t. V, 116e sermon.)

(La suite à la prochaine livraison.)

JULIEN L'APOSTAT[1]

PAR M. ÉMILE LAMÉ.

VIII

JULIEN EMPEREUR. — LES ENNEMIS DE LA BARBE. — LES PERSES.

Séjour de Julien à Antioche. — Adonis, Astartée, Christ et Babylas sont les quatre divinités favorites des Antiochiens. — Comment Julien s'attire l'inimitié des Antiochiens? Caricatures, anapestes. — Julien fait concurrence aux agioteurs et aux galiléens; il en triomphe. — Le Misopogon. — Julien marche contre les Perses. — Lettre caractéristique de Julien. — La Mésopotamie. — Julien veut refaire l'expédition d'Alexandre. — Retraite.

En même temps que Julien accomplissait comme souverain pontife une suite d'actes supérieurs, propres à donner du premier coup à l'Église hellénique cette unité, cette cohésion que l'Église chrétienne devait mettre six siècles à obtenir, il exécutait comme souverain temporel une suite d'actions fort médiocres, propres à lui aliéner ceux que ses réformes ecclésiastiques lui avaient acquis. Ou plutôt, comme l'estime ou le mépris que les peuples font de celui qui exerce le pouvoir dépend bien moins de sa valeur intellectuelle que de la franchise ou de la fausseté de la position que le passé lui a faite, tout ce que Julien accomplissait comme souverain pontife lui réussissait, parce qu'une religion universelle et une forte unité spirituelle étaient les besoins de son temps; et tout ce qu'il faisait de plus noble et de plus sage comme empereur tournait contre lui, parce que l'unité temporelle devenait tous les jours plus lourde et plus vexatoire, même pour ceux qui s'obstinaient à en rester théoriquement les admirateurs.

La Mésopotamie, pays riche, mais ouvert et difficile à conserver comme frontière, passait sans cesse entre les mains des Perses auxquels il fallait la reprendre. Il n'y avait qu'une mesure sage, c'était

1. Voir les 25ᵉ, 26ᵉ et 27ᵉ livraisons.

de l'abandonner, et d'essayer d'y fonder, comme en Arménie, une royauté indépendante, ayant les traditions romaines, liée à l'empire par la religion; mais il fallait encore un siècle de triste expérience pour habituer les Gréco-Romains à l'idée d'une pareille solution; si elle eût pu entrer dans la tête de Julien, il n'eût osé affronter la honte de l'exécution. Restaient donc deux conduites politiques à l'égard des Perses : celle de Constance, qui lui avait si peu réussi qu'il était au moment de l'abandonner quand il mourut, et qui consistait à reprendre une à une les villes tombées au pouvoir des Perses, à liguer contre eux les Sarrasins et autres peuplades barbares « qu'il ne faut, dit A. Marcellin, nous souhaiter ni comme amis ni comme ennemis; » ou bien la grande politique qu'avait suivie Trajan, et qui convenait seule au vainqueur du Rhin : dompter les Perses. Cette entreprise devint la grande affaire du règne de Julien; il dépensa dans les préparatifs immenses de la guerre des sommes auprès desquelles celles qu'il consacrait au culte et au clergé helléniques et à la charité publique paraissent peu de chose. Ces dépenses absorbèrent et au delà les économies qu'il avait obtenues par une meilleure collection d'impôts, par la suppression de la maison de l'empereur et des largesses dont Constance était prodigue; elles le forcèrent à être d'une dureté blessante, souvent illégale, pour toutes les demandes d'exemptions, et à créer des taxes bizarres.

Les habitants des grandes villes de Grèce et d'Asie eurent bientôt contre lui un second grief : l'habitude qu'il avait prise en Gaule de rendre personnellement la justice. Cette habitude attire à un souverain les éloges pompeux des historiens et des panégyristes, elle a même un certain prestige pour les contemporains qui vivent loin de la personne du monarque; mais les peuples des villes qui en voient la pratique la considèrent le plus souvent comme un travers. On sait les innombrables contradictions que présentait alors le droit romain; pour le moindre procès entre particuliers, il était d'usage d'invoquer les plus habiles jurisconsultes, car il y avait pour chaque question quatre ou cinq décisions contraires pouvant s'appuyer sur des textes. Julien, avec la naïveté philosophique, s'en fiant au bon sens et au sentiment inné du juste, jugeant d'un coup d'œil la bonne foi ou la perfidie des parties, tranchait résolûment la question de droit dès qu'il avait décidé sur les faits, expédiait les causes et rendait des arrêts qu'A. Marcellin lui-même trouvait quelquefois doublement arbitraires. Julien arrivait au prétoire à pied,

vêtu d'une grosse toge du temps de Marc-Aurèle, accompagné seulement d'un ou deux de ses intimes; il y trouvait foule compacte, car on savait devoir s'amuser. Il parlait avec volubilité dès l'entrée, faisait des jeux de mots et des plaisanteries toutes les fois que les débats s'y prêtaient, souffrait les réflexions lancées par les personnes de l'auditoire, les raillait ou les approuvait. On riait, mais au retour on se disait que le nouvel empereur n'avait ni dignité, ni convenance, ni souci de son rang. On se rappelait Constance qui, « de sa vie, ne se moucha en public, » qui parcourait les provinces sur des chars triomphaux, couvert de drap d'or et de tissus de perles, roide et immobile, s'interdisant même le mouvement des yeux, baissant seulement la tête quand il passait sous un arc de triomphe, comme pour faire croire que nulle porte n'était à sa taille; et grâce à la magie du souvenir, on n'était pas loin de trouver que Constance avait été un vrai roi, que Julien était un roi de comédie.

Si les airs négligés et familiers de Julien faisaient regretter les attitudes gourmées de Constance aux capitales d'Orient, amoureuses de toute parade et de toute fausse grandeur, la suppression de la maison impériale et des jeux de cirque et de théâtre payés par l'empereur fit à Julien encore plus de tort dans leur esprit. Comme chef et réformateur du clergé hellénique, son économie et la modicité de son train de maison étaient touchantes; comme empereur, elles étaient ridicules et impolitiques. Les habitants de Constantinople n'en avaient pas trop senti les inconvénients à cause des pompes et des sacrifices dont il avait fêté la restauration de l'hellénisme; mais dès qu'il eut fixé son séjour à Antioche pour diriger les préparatifs de la guerre, il ne tarda pas à s'attirer l'inimitié ou le dédain des habitants, en raison même de toutes les espérances de plaisir et de richesse que la nouvelle de son arrivée avait fait naître : on se souvint bientôt comme d'un mauvais présage qu'il était arrivé pendant les cérémonies de la passion d'Adonis.

Au temps où Julien arriva à Antioche, le parti hellénique, qui s'était conservé puissant et zélé dans les villes voisines d'Émèse et d'Aréthuse, y était à peu près vaincu ou fort tiède; il était représenté par quelques familles consulaires et sénatoriales, grands propriétaires fonciers dans les environs, exempts des charges municipales quand ils n'acceptaient pas de magistratures, et par les professeurs et les rhéteurs, dont Libanius était le plus illustre. Le parti galiléen au contraire était puissant et convertisseur; c'étaient les armateurs,

les banquiers, les gros négociants, les spéculateurs sur les grains, presque tous Juifs et Phéniciens hellénisés; ils dominaient dans la curie, et sous le règne de Constance ils avaient obtenu pour le commerce d'Antioche des priviléges, des règlements protecteurs et des fournitures qui les avaient fort enrichis. Leurs femmes avaient une grande influence sur le peuple par leurs aumônes journalières et faisaient élever une foule d'enfants dans le galiléisme. Au-dessous de ces deux partis s'agitait l'immense peuple d'Antioche, composé au moins pour moitié d'acteurs, de danseurs, de courtisanes, de gitons, de cochers et de mendiants qui n'avaient d'autres moyens d'existence que les largesses des fêtes publiques, civiles et religieuses, et les repas que les femmes des galiléens leur donnaient aux saints sépulcres. La religion de ce peuple était un singulier mélange de croyances mazdéo-juives, galiléennes et helléniques. Les quatre cultes également chéris du peuple étaient celui d'Adonis, celui d'Astarté, celui du Christ et celui de saint Babylas. Les cultes d'Adonis et d'Astarté étaient les cultes nationaux et, pour ainsi dire, officiels d'Antioche; galiléens et hellènes y rivalisaient de luxe et de largesse pour s'attirer les bonnes grâces du peuple. La fête d'Adonis avait depuis longtemps quitté son ancienne forme syrienne pour prendre celle d'un mystère hellénique, analogue à celui de Iacchus; il se célébrait à l'époque de la moisson, on y pleurait avec délices. Au contraire la fête de la Maiume, célébrée spécialement en l'honneur d'Astarté, était une fête toute joyeuse; elle avait lieu à l'époque de la floraison. Julien nous apprend que les moindres citoyens d'Antioche voulaient contribuer aux frais. Le mystère en l'honneur du Christ se célébrait avec beaucoup moins de pompe et de solennité que celui d'Adonis, mais il revenait plusieurs fois l'an, et par cette fréquence tenait une grande place dans le culte et dans les dépenses municipales. La plupart des Antiochiens voyaient dans Christ, dans le *Chi* comme ils l'appelaient, non Jésus de Galilée, mais le Messie mazdéo-juif, le terrible juge qui devait apparaître à la fin du monde.

Enfin le culte de saint Babylas tenait une plus grande place encore à Antioche, parce qu'il était journalier. Apollon avait été jadis le patron de la ville; le temple qu'il avait dans le faubourg de Daphné était célèbre dans l'Asie par les cures merveilleuses dont il était le théâtre, et plus encore par les merveilleux jardins dont il était entouré. Mais, sous le règne de Constance, les galiléens avaient réussi

à faire accepter aux Antiochiens un nouveau patron, le martyr Babylas, dont les reliques avaient bientôt accompli des miracles auprès desquels ceux que faisait jadis Apollon avaient paru tout à fait méprisables. Dans un jour d'enthousiasme, les mendiants, que nourrissaient les galiléens, avaient pris les restes du saint, les avaient transportés dans le temple de Daphné, et avaient placé sa statue sur l'autel au lieu de celle d'Apollon. Dès lors Babylas avait hérité de tous les attributs du dieu de Daphné: cures merveilleuses, dons prophétiques, secours extraordinaires accordés à ses fidèles. Les jardins, où l'on avait placé d'autres sépulcres, étaient pleins, la nuit, de dormeurs, le jour, de prophétisants et de mendiants prenant leurs repas.

Tous les Antiochiens, galiléens, hellènes, gens du peuple, apprirent avec une égale allégresse la prochaine arrivée de Julien dans leur ville. Le peuple espérait des parades, des revues de troupes, des jeux extraordinaires de cirque et de théâtre; il comptait enfin que la piété du prince allait célébrer, avec la même pompe qu'à Constantinople, la restauration de l'hellénisme, et que les largesses et les sacrifices du souverain pontife laisseraient bien en arrière les repas et les aumônes des galiléens. Les galiléens, comptant sur ses promesses de tolérance, ne pensaient qu'aux avantages pécuniaires qui accompagnent la présence du prince dans une capitale; ils espéraient de nouveaux priviléges et de nouveaux règlements protecteurs pour le commerce d'Antioche, et les fournitures de l'armée. Les hellènes enfin saluaient avec joie le chef et le restaurateur de leur culte. Au bout d'un mois, Julien avait déplu à tout le monde.

La foule qui vint à sa rencontre fut fort désappointée de le voir arriver presque sans escorte, avec ses amis, tous plus ou moins prêtres ou sophistes, Maxime, Priscus, Oribaze, Himérius et Théodore. Il alla aussitôt sacrifier au temple du Génie et à celui de Jupiter, et comme il était salué par les acclamations, il fit défendre ces manifestations indécentes dans l'enceinte sacrée. Il se rendit ensuite au palais, dont il n'occupa avec ses compagnons qu'une petite partie, et congédia la foule sans lui promettre pour l'avenir aucune espèce de jeux. On sut bientôt que loin de couronner, comme son frère Gallus, les cochers vainqueurs et les acteurs en vogue, il faisait profession de railler le cirque et le théâtre, et de n'y paraître jamais.

Il s'immisça, quelques jours après son arrivée, dans les affaire

municipales, apprit aux curiales que le lieu de réunion des troupes ne devait pas être dans leur ville, mais à Hiérapolis, enleva à Antioche tous les priviléges qui lui parurent contraires à l'intérêt des villes voisines, et, s'apercevant que le parti galiléen dominait dans la curie, il y fit rentrer violemment tous les grands propriétaires hellènes, refusant de reconnaître aucun droit acquis qui les dispensât de concourir aux charges municipales. Les rentes de la ville ainsi augmentées, il jugea qu'elle pouvait largement subvenir aux dépenses de ses différents cultes, et que, pourvu qu'elle répartît équitablement ses revenus entre tous, le trésor n'avait pas besoin d'aider le culte hellénique. Le seul acte qu'il se permit en faveur de sa religion fut la suppression du scandale de Daphné. Il ordonna de rapporter les reliques de Babylas dans l'intérieur de la ville, et rétablit Apollon dans son temple. Tout le monde se trouva ainsi déçu et mécontent, les hellènes plus que tous les autres, car les charges municipales dont ils se voyaient frappés étaient en raison de l'importance de leurs biens.

Comme Julien ne laissait pas de montrer en toute rencontre son zèle pour les dieux, les Antiochiens saisirent la première occasion de lui faire voir qu'ils aimaient mieux moins de discours et de démonstrations de piété, et plus d'aumônes, de repas publics, de piété effective.

« Vers le dixième mois, dit Julien dans le *Misopogon,* se célèbre l'ancienne solennité d'Apollon; la ville devait se rendre à Daphné pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter et j'accours, me figurant que j'allais voir toute la pompe dont Antioche est capable. J'avais l'imagination remplie de parfums, de victimes, de libations, de jeunes-gens aux blanches robes, symbole de la pureté de leur cœur; mais tout cela n'était qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, et je n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. J'en suis étonné; je crois alors que les préparatifs sont faits dans les jardins, et que par respect pour ma qualité de souverain pontife, on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel : Rien, me répondit-il; voilà seulement une oie que j'apporte de chez moi. Alors (remarquez, je vous prie, combien je suis de mauvaise humeur et combien je cherche à être haï!) je fis à votre sénat une verte réprimande. »

La réprimande n'y fit rien; on fut ravi de voir que le coup avait porté; on chansonna le prince en vers anapestes. Il y était question

du *chi* et du *kappa*[1], qui avaient plus fait pour la ville qu'Apollon et son grand prêtre; on y parlait de cette barbe de bouc « qui ne permet pas d'appliquer lèvre contre lèvre, et qui ôte au baiser tout ce qu'il a de voluptueux. » Que pouvait faire ce prince à la fleur de l'âge, au fond de sa cellule, où n'entrait jamais aucune femme? Se contentait-il de converser avec ces prétendus philosophes qui le visitaient chaque jour? Au lieu de se livrer à des débauches secrètes, un jeune prince, soucieux de son rang, aurait dû paraître sans cesse dans les théâtres et dans les rues, entouré de danseuses et de courtisanes magnifiquement vêtues, comme il n'en manquait pas par la ville, et de beaux esclaves dont les laines éclatantes et les membres élégants réjouissent la vue du peuple.

Sur ces entrefaites, le feu prit au temple de Daphné; Julien ne douta pas que ce ne fût une vengeance des amateurs de songes et des fidèles de saint Babylas, et il fit immédiatement fermer l'église où il avait fait transporter les os du martyr. Cette dernière mesure n'était point propre à calmer les Antiochiens, et comme ils savaient n'avoir point affaire à un Caracalla, ils montraient avec impudence leur mécontentement, écrivant leurs vers sur les murs, y dessinant les caricatures de Julien et de ses intimes dans des postures ridicules, et chantant sur le passage de l'empereur leurs refrains satiriques.

Julien avait la faiblesse de s'affliger profondément de la haine des Antiochiens, d'autant plus qu'il avait compté s'attirer leur amour, en faisant partout régner l'ordre, la bonne administration, en délivrant les pauvres de l'oppression des riches. Mais tout tournait contre lui. S'étant aperçu dès son arrivée que les galiléens, ne craignant aucune concurrence du dehors, et sûrs, d'autre part, de trouver dans les pays environnants des débouchés pour leurs marchandises, tenaient les denrées de première nécessité à un prix exorbitant, il les pria de baisser leurs prix et de se contenter d'un gain légitime; ceux-ci l'amusèrent trois mois par de belles promesses, et la récolte ayant été mauvaise, ils en profitèrent pour faire monter au delà de toute mesure le prix des grains. Julien, voyant qu'il n'obtiendrait rien de leur avidité, établit des *maximum* pour le pain, le vin, l'huile et la viande de boucherie. Cette mesure maladroite produisit son effet habituel; le lendemain, la ville n'eut pas de marché, et le peuple affamé se mit à parcourir les rues en hurlant, et, assiégeant le palais, à injurier

1. Constance.

Julien, auteur de la famine. Le prince, pour la première fois de sa vie, entra dans une violente colère, et, oubliant la modération philosophique, il fit jeter en prison tout le sénat d'Antioche. La ville resta frappée de stupeur. Libanius, à la prière des femmes des incarcérés, courut chez son élève, lui représenta avec fermeté combien ces *maximum* et ces emprisonnements étaient peu propres à faire cesser la misère du peuple, combien ils étaient injustes, et Julien, rappelé au bon sens par son ami, fit relâcher immédiatement les sénateurs. Il renonça à leur imposer des *maximum*, mais il jura de sortir vainqueur de sa lutte contre eux; il se fit marchand contre les marchands, et ne reculant devant aucune dépense, il fit venir du blé et du bétail de Chalcédoine, d'Hiérapolis et des villes voisines, et, peu après, d'Égypte, et vendit le tout à moitié prix du cours. La concurrence resta d'abord inefficace, parce que les galiléens et les propriétaires se liguèrent pour acheter eux-mêmes sous main, par leurs clients et leurs esclaves, le blé et le bétail de Julien, au moment de leur arrivée. Mais Julien, qui s'en aperçut, fit vendre de son côté au détail sur le marché, et il les força enfin à baisser leurs prix, sous peine de ne plus vendre. L'abondance régna de nouveau dans la ville; mais le peuple, qui avait maudit Julien de la disette, ne lui sut point gré du bien-être qu'il lui devait. L'habitude était prise de le railler, et les anapestes dirent que c'était bien l'acte de cet esprit et de ce palais grossiers de s'inquiéter de fournir Antioche de pain et de viande, mais d'oublier le poisson, les huîtres et la volaille.

Cependant les immenses préparatifs de guerre étaient achevés, Julien se préparait à se rendre à Hiérapolis; avant de quitter les Antiochiens, il voulut leur laisser une réponse à leurs anapestes, un monument de son indignation et de leur injustice, et il écrivit le *Misopogon*. C'est en effet un monument unique, un plaidoyer où les faits sont exposés avec une clarté parfaite, et une satire souverainement dédaigneuse et du meilleur ton; on y voit un monarque absolu qui a souffert pendant une année les reproches injustes et les insultes d'une ville, sans avoir ordonné aucune arrestation; qui cependant a le cœur ulcéré des injures de ses sujets, mais qui ne veut se venger de leurs écrits que par un meilleur écrit; de leurs railleries que par une meilleure raillerie; de la caricature qu'ils faisaient de ses mœurs rigides que par la simple peinture de leurs mœurs dissolues.

Comme tous les habitants des grandes villes, les Antiochiens étaient amoureux des nouveautés littéraires et des moqueries spirituelles;

celle-ci eut un prodigieux succès : en huit jours, l'opinion tourna, et Julien fut porté aux nues. Il leur disait qu'il avait diminué leurs impôts d'un cinquième, et cela était vrai; qu'il les avait délivrés de l'oppression des agioteurs et des gros propriétaires, et cela était vrai; que, grâce à lui, les différents cultes se toléraient et recevaient dans une mesure équitable les secours municipaux, et cela était vrai; enfin, il leur disait que *celui-là a les mœurs les plus douces qui sait supporter celles d'autrui, quelque différentes qu'elles soient des siennes propres;* que, pour lui, il s'était résigné à supporter les leurs, mais qu'ils n'avaient pas supporté les siennes. Il ajoutait qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'avoir raison d'eux par la force, car il était le maître, mais qu'ils pouvaient continuer à l'insulter librement, car il n'emploierait point contre eux d'autre arme que la plume. Le jour de son départ, ce fut sur son passage un concours et un enthousiasme pareils à ceux qui avaient accueilli son arrivée. Ce n'étaient que vivat à Julien Auguste, triomphateur du Rhin et de l'Euphrate, que souhaits de victoires éclatantes, de riches dépouilles, de prompt retour dans Antioche. Mais Julien ne se laissa pas toucher; il leur criait qu'ils le regardassent bien, car il ne remettrait jamais les pieds dans leur ville; et il disait aux sénateurs d'Antioche, qui lui faisaient la conduite, que Tarse allait devenir la nouvelle capitale de l'Asie, que c'était là qu'il résiderait au retour.

Julien avait choisi Libanius pour être l'historiographe de ses conquêtes; à chaque grande station de l'expédition, il lui écrivit le gros des événements. De ces lettres, nous ne possédons malheureusement que la première, celle qu'il écrivit de Hiérapolis. Nous la donnons ici, sauf quelques passages : rien ne montre mieux ce que fut Julien. On y voit cet homme d'une activité surhumaine, dormant et mangeant à peine, passant la plus grande partie de son temps, ses nuits surtout, à évoquer les anges, à jeter et rejeter les sorts, à étudier les entrailles, à rédiger avec son grand vicaire Maxime, qu'il emmenait avec lui, des bulles qu'il comptait dater d'Arbelles, de Suse et d'Ecbatane; puis, au sortir de ses travaux pontificaux, de ses opérations théurgiques, au réveil de ses extases mystiques, se retrouvant l'esprit frais, dispos, lucide pour écrire une lettre d'homme du monde, archéologue et observateur, ou pour s'occuper avec minutie des mille détails qui ont trait à l'approvisionnement et à la sûreté d'une grande armée en marche.

« Ma première étape a été Litarbes. Le hasard m'a fait découvrir sur

la route les restes d'un campement d'hiver du temps des Antiochus. Cette route se dessine entre des terrains marécageux et une montagne; le paysage en somme est aride. Du côté du marais sont des pierres, évidemment groupées de main d'homme, mais non régulièrement taillées, quelque chose comme les pavés de nos villes. Elles sont liées par un ciment, mais la vase a remplacé la chaux.

« Au premier relais, j'avais reçu les députés de votre sénat. Ils t'ont sans doute adressé déjà leurs plaintes. Je te raconterai la scène en détail, si les dieux permettent que nous nous revoyions bientôt.

« De Litarbes, j'ai été d'une traite à Berrhée. Là, Jupiter m'a donné les signes les plus propices; j'y suis resté un jour entier; après avoir visité la citadelle, et offert un taureau blanc à Jupiter, suivant la coutume des souverains, j'ai voulu discuter avec les sénateurs les affaires du culte. Ils ont commencé par approuver tout ce que je disais, mais en gens qui ne devaient en tenir aucun compte. Je savais d'avance à qui j'avais affaire, et que la plupart d'entre eux étaient des *bien-pensants* [1]. Mais, bientôt enhardis par mon aspect, ils ont peu à peu jeté le masque, et ont enfin montré toute leur impudence. Mon Dieu ! puisqu'il y a des gens qui par respect humain cachent leurs bons sentiments, ne faut-il pas qu'il y en ait aussi qui tirent vanité de la rapacité, du sacrilége, et de l'oisiveté de l'esprit et du corps?

« Quel contraste avec Batné ! voilà un séjour incomparable ! Pour moi, je préférerais Batné à l'Ossa, au Pélion, à l'Olympe, aux illustres vallées de la Thessalie, et à Daphné même, si Jupiter Olympien et Apollon Pythien n'y avaient leur séjour. Ce nom de Batné est barbare, mais le pays est hellène; on y vit, pour ainsi dire, enveloppé de l'odeur de l'encens. Partout je voyais étalée la pompe des sacrifices, et cette vue me plaisait et me déplaisait à la fois. Car j'aime, tu le sais, que l'accomplissement des devoirs religieux ait un caractère d'intimité; je veux que les cérémonies n'aient pour témoins que ceux qui s'y intéressent directement par les sacrifices ou les vœux. Ce sont là de ces sortes d'abus auxquels mes règlements vont bientôt mettre bon ordre.

« Batné est un champ fertile parsemé de cyprès en fleur. Le palais n'a rien de somptueux : c'est un bâtiment de terre glaise et de bois sans ornements. Le jardin est modeste, non dans le goût d'Alcinoüs, mais de Laërte; au fond, un bosquet de cyprès; longeant

1. Par ironie; nom que les galiléens se donnaient eux-mêmes.

chaque mur, une allée de grands arbres bien alignés; au milieu, une grande variété d'arbres fruitiers et de légumes.

« Qu'as-tu fait dans ce lieu, diras-tu? Suivant mon habitude, j'ai sacrifié dans la soirée et à l'aube. Mes dévotions faites, je suis descendu à la ville, j'ai trouvé les citoyens venant à ma rencontre. J'ai été accueilli chez un hôte que je voyais pour la première fois, et qui cependant était depuis longtemps mon ami. Tu devines qui? Je veux cependant écrire ici son nom, car je bois le nectar quand je peux entendre parler, parler moi-même d'un si beau sujet. Mon hôte est donc Sopater, le gendre et l'élève du divin Jamblique. Il faudrait être injuste ou criminel pour ne pas chérir un tel homme; mais étant devenu son hôte, j'ai un motif de plus de lui être attaché. Jadis il a été l'hôte de mon cousin et de mon frère, qui l'ont vivement pressé de renoncer à la vraie foi; il a eu le courage de leur résister; tu sais que c'était chose difficile.

« Voilà tout ce qui nous concerne personnellement, tout ce que nous voulons te mander de Hiérapolis, où nous nous trouvons présentement. Quant aux affaires militaires et politiques, il faudrait te voir pour t'en informer. Le détail exact en serait trop long pour être compris dans une, deux et trois lettres; en voici seulement le résumé. J'ai invité les tribus sarrasines à se joindre à notre armée; j'ai fait partir des agents habiles qui arrêteront les espions de l'ennemi et empêcheront nos projets d'être déjoués; j'ai publié une ordonnance sur les délits militaires, que je crois à la fois douce et efficace; j'ai réuni pour le service de l'armée quantité de chevaux et de mulets, ainsi que des navires qui transporteront sur l'Euphrate le froment, le biscuit et le vinaigre.

« Tu t'imagines le tracas que tout cela m'a causé; tout ce que j'ai dû dire et faire ne tiendrait pas dans la plus longue lettre du monde. Je t'épargne donc l'énumération de toutes les lettres qu'il m'a fallu écrire, et le détail des notes que j'ai prises sur les signes propices qui m'ont accompagné jusqu'ici. Plaise aux dieux qu'ils m'accompagnent jusqu'au bout! »

Les Perses Sassanides étendaient leur empire, plus ou moins régulier, jusqu'aux Indes, dans toutes les contrées qui avaient appartenu quelque temps à la monarchie des Séleucides; dompter les Perses, c'était donc refaire les conquêtes d'Alexandre et renouer des alliances avec les princes grecs de l'Indus. C'était bien ainsi que Julien comprenait sa mission. En refaisant l'œuvre d'Alexandre, le souverain

pontife comprenait qu'il soumettait du même coup les dieux du mazdéisme aux dieux hellènes, qu'il ôtait à la propagation du christianisme sa principale force, et empêchait cette religion détestée d'envahir la Gaule, l'Italie et l'Espagne, comme elle avait envahi l'Asie mineure et la Grèce.

Julien aurait bien voulu suivre le chemin d'Alexandre, et se rendre directement de Hiérapolis à Arbèles; mais il n'y avait point de chance que les Perses lui disputassent, dans ces illustres campagnes, la domination de l'Asie; ils n'attendaient que le moment où il aurait passé le Tigre pour envahir l'empire sur ses derrières. Il lui fallut donc avant tout les refouler jusqu'à Ctésiphon et ruiner tous leurs établissements dans la Mésopotamie. Il chargea son parent Procope de suivre la grande route de l'Asie, avec un corps d'armée qui devait compter trente mille hommes quand il aurait été rejoint par les contingents du roi d'Arménie, et lui-même, à la tête d'une armée deux fois plus nombreuse, il s'engagea en Mésopotamie, ayant à sa droite, sur l'Euphrate, une flotte de douze cents navires chargés de vivres. La conquête de la Mésopotamie ne fut qu'une promenade militaire, illustrée par quelques combats d'avant-garde et quelques siéges. Tout le pays fut ruiné; toute ville prise, rasée. Après la prise de Maogumalque, qui avait été brillante : « Enfin, s'écria Julien, voici quelques matériaux pour le sophiste d'Antioche ! » Le seul obstacle sérieux que les Romains rencontrèrent fut celui des eaux. Une foule de canaux établissaient des communications entre le Tigre et l'Euphrate; les Perses lâchèrent les écluses, le camp romain fut un jour inondé, les chemins devinrent impraticables. Julien, par des contre-travaux d'irrigation, fit chaque fois rentrer les eaux dans leur lit, ou, aidé de sa flotte, construisit des chaussées de bois et des radeaux. Julien arriva ainsi en face de Ctésiphon, dont il n'était plus séparé que par les eaux vastes et rapides du Tigre. Ce fut en amont de cette immense capitale, pleine de troupes, qu'il résolut de faire passer le fleuve à son armée. Il fit exécuter un canal un peu au-dessus de Ctésiphon, ou retrouva peut-être celui de Trajan, et ses navires, une fois parvenus sur le Tigre, lui servirent à transporter pendant une nuit ses troupes sur la rive gauche. Les bords du Tigre sont escarpés et difficiles; les Perses, qui s'attendaient chaque nuit au passage, y faisaient bonne garde; le combat fut rude et dura douze heures. L'armée perse rentra en désordre dans Ctésiphon, ou se dispersa sur la route de la Susiane. Il y avait alors environ un mois que Julien était entré

sur le territoire des Perses; il pouvait prendre enfin la route d'Alexandre.

Auguste ne songea point à entreprendre le siége de Ctésiphon. La ville, bien munie et bien fortifiée, était trop vaste pour être investie; elle eût été pendant tout le siége en communication avec les armées de Sapor. Julien était sûr de réussir à la longue à s'emparer de la ville, mais il y eût épuisé les forces de son armée et il eût fallu borner là l'expédition. Or, les empereurs avaient déjà ruiné trois fois Ctésiphon sans avoir ébranlé pour cela l'empire des Perses. C'était au fond de l'Orient que Julien voulait les chercher pour détruire leur puissance.

D'après les calculs de Julien, Procope et le roi d'Arménie, s'avançant le long de la rive gauche du Tigre, ne devaient plus être qu'à quelques journées de marche. Il alla à leur rencontre, faisant remorquer sa flotte par ses troupes, dont elle occupait chaque jour un bon tiers. Mais Procope était encore à Nisibe à attendre le roi d'Arménie qui ne devait pas venir. Quelque importante que fût à plus d'un titre sa jonction avec un corps d'armée aussi considérable que celui de Procope, Julien se lassa bientôt d'attendre et de perdre un temps précieux. Impatient de s'avancer dans l'intérieur des terres, il brûla sa flotte, qui ne pouvait plus lui être d'aucune utilité et qu'il ne voulait pas laisser au pouvoir de l'ennemi, puis marcha à la rencontre de Sapor dans la direction de la Susiane.

On était à la fin de juin; l'armée romaine s'avançait dans de fertiles plaines couvertes de moissons déjà mûres, où le bétail et les chevaux trouvaient ample nourriture. Sapor, frappé de terreur, ne songeait point à attendre l'ennemi de pied ferme; ses propositions de paix venaient d'être repoussées avec une inexorable hauteur; il comprit qu'il était perdu si les Romains, tournant les montagnes, se répandaient dans la vallée du Gyndès; il employa la suprême ressource des monarchies despotiques : il résolut de faire un désert devant l'armée de Julien. Les Romains virent donc se propager tout autour d'eux la fumée des moissons incendiées; l'armée, en même temps qu'elle perdait tout espoir de renouveler ses provisions, était obligée de s'arrêter plusieurs jours de suite dans le même campement pour attendre que le feu fût éteint. Julien, égaré par la maladresse de ses guides, ou peut-être trompé à dessein par eux, jugea qu'il n'aurait pas le temps d'arriver jusqu'à Suse avant l'achèvement de ses subsistances; il rebroussa brusquement, puis se porta vivement vers le

nord, pour gagner la Cordouène à travers la haute Assyrie. Dès que les Romains rétrogradèrent, l'ennemi, jusqu'alors invisible, se montra. C'était ce qu'espérait Julien, qui comptait sur les batailles pour ranimer le soldat abattu par la chaleur et l'ennui.

Il y eut un premier combat de cavalerie le 17 des calendes de juillet, où les Perses furent facilement repoussés; il y eut un grand combat, soixante-dix stades plus loin, dans un lieu nommé Maranga, où la victoire resta encore aux Romains; le Mérane, chef de la cavalerie perse et deux fils du roi y étaient présents. L'armée commençait à manquer de vivres, Julien fit distribuer les provisions des comtes. Ne se nourrissant que de bouillie, il n'eut aucun égard à leurs récriminations.

Les Perses, instruits par leur défaite, semblaient vouloir se borner à des escarmouches, quand un matin on annonce à Julien qui, sans avoir pris le temps de s'armer, poussait en avant une reconnaissance, que les Perses ont commencé une attaque générale. « Il prend le premier bouclier venu, et sans cuirasse, il court au combat. Il apprend en chemin que l'avant-garde, qu'il vient de quitter, lâche pied. Il y court. Pendant ce temps, les cataphractes perses chargent en flanc l'aile gauche qui plie, et s'acharnent, à coups de lance et de traits, sur les escadrons romains déjà ébranlés par les cris et l'odeur des éléphants. Cependant la vue du prince, qui se multiplie pour faire face partout au danger, provoque un élan de l'infanterie légère qui, prenant les Perses à dos, taille en pièces les hommes et coupe les jarrets des éléphants. Par ses cris et ses gestes, Julien signale aux siens cet avantage, il les anime à le poursuivre; lui-même donne l'exemple, oubliant qu'il combat nu. Vainement ses gardes lui crient de se défier de cette masse de fuyards comme d'un édifice qui s'écroule : un javelot de cavalier, lancé par une main inconnue, effleure la peau de son bras, lui perce les côtes et s'enfonce dans le foie. Julien ne peut arracher le trait, dont le fer à double tranchant lui entame les doigts. Il tombe de cheval. On l'entoure, on le relève. Il est transporté au camp et mis entre les mains de ses médecins.

IX

MORT DE JULIEN.

La mort de Julien est toute chrétienne, pleine de foi, d'espérance, de joie. — Dernier entretien avec Priscus et Maxime sur la vie future et la nature de l'âme. — Résumé des doctrines de Julien et de ses coreligionnaires sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption : Attis ou l'amour mystique.

Dès que le trait eut été retiré de la blessure, et que la douleur fut un peu calmée, Julien se leva et cria qu'on lui rendît son cheval et ses armes : il voulait retourner au combat; il ne voulait pas croire que sa blessure fût mortelle, car il avait tiré jadis son horoscope avec Maxime, et il avait obtenu le mot *Phrygie* pour nom du lieu où il devait mourir. Mais à peine était-il debout qu'il tourna sur lui-même, pris de vertige, et qu'il retomba dans les bras de ses familiers. Il vit que Maxime, qui le soutenait, avait les yeux pleins de larmes. Il eut alors soupçon de la gravité de son état, et demanda rapidement le nom de l'endroit où ils se trouvaient. On lui répondit que les gens du pays le nommaient Phrygie. Aussitôt une sérénité ou plutôt une joie indicible illumina le visage d'Auguste, et il en fut comme transformé. Tant que Julien n'avait pas cru devoir mourir, il n'avait pensé qu'à ses soldats; il avait toujours présentes les paroles de Minerve, lui disant que l'homme qui lutte sur la terre pour le bien est plus grand que les dieux eux-mêmes, et qu'il y a lâcheté à aspirer au repos du ciel; mais quand il sut que les dieux s'étaient décidés à le rappeler vers eux, il fut tout entier à la joie de les revoir. Comme il vit que tous les assistants fondaient en larmes, et particulièrement Priscus et Maxime, qui ne pouvaient s'empêcher de faire un triste retour sur eux-mêmes en pensant à l'ami qu'ils perdaient, il leur dit d'un ton d'autorité qu'il était honteux de pleurer celui qui allait vivre au ciel et parmi les astres. Toutefois, l'entrée du préfet Salluste, qui oubliait ses propres blessures pour venir dire un dernier adieu à son maître, ayant rappelé à Julien le combat qui se livrait, il voulut faire un dernier acte de bon citoyen et assurer le succès de la journée. Il ordonna donc qu'on lui donnât des nouvelles de l'action, et il envoya coup sur coup plusieurs messages sur le champ de bataille. Une heure avant le coucher du soleil, il eut la satisfaction d'apprendre que les lignes d'éléphants étaient rompues,

que le Mérane et Nohodarès, les deux généraux ennemis, étaient tués et que la déroute des Perses commençait. Alors il ne pensa plus qu'à bien mourir.

Il entendait par là imiter, dans leurs derniers actes et leurs derniers entretiens, Socrate et Marc-Aurèle; mais par la force invincible des temps, la mort de Julien ne devait pas rappeler celles dont il s'inspirait; la copie fut plus belle que les originaux, ou du moins plus tendre et plus humaine. La mort de Socrate et de Marc-Aurèle avait été antique, pleine de dignité et de résignation; celle de Julien fut toute chrétienne, pleine de foi et d'espérance, d'exaltation mystique, d'élans passionnés vers la cité céleste.

Quand Julien vit réunis autour de son lit de mort ses principaux officiers et ses principaux pontifes, il les prit tous à témoin que, pendant tout son règne, il n'avait jamais été guidé par aucune vue d'intérêt personnel, qu'il ne s'était proposé d'autre but que de faire respecter et honorer les dieux, de rendre justice à tous, de répartir équitablement les impôts, de les diminuer en supprimant toutes les largesses de cour et toutes les malversations; que cette guerre des Perses, que sa mort laissait inachevée et allait peut-être rendre funeste aux Romains, il ne l'avait pas entreprise à la légère, mais qu'il l'avait subie comme un legs forcé de son prédécesseur[1]. Quant à lui, il avait toujours tendu vers la paix, « sachant que la seule fin légitime du pouvoir est l'avantage et le salut des sujets. »

« Dès longtemps, ajouta-t-il (je ne rougis pas de l'avouer), une prédiction m'avait annoncé que le fer terminerait ma vie. Je rends grâce à la divinité éternelle de ce que la mort m'arrive, non par trahison, ou après les longues souffrances d'une maladie amollissante, ou par la main du bourreau, comme à mon frère, mais brusque et fière au milieu de glorieux desseins. On dit avec raison qu'il y a faiblesse et lâcheté, soit à appeler la mort hors de propos, soit à la fuir quand il est à propos de mourir. Je me tais à dessein sur le choix de mon successeur; je craindrais que mon discernement ne faillît à désigner le plus digne, ou que ma préférence n'étant pas ratifiée ne devînt fatale à celui qui en aurait été l'objet. Mais en véritable enfant de la patrie, je souhaite qu'on trouve après moi un bon chef. »

1. « Ce n'est pas à Julien qu'il faut attribuer la responsabilité de la guerre des Perses, mais à Constance, qu'un sentiment de cupidité rendit trop crédule aux mensonges de Métrodore. » Am. Mar. XXV, 4.

Ayant dit ces mots, il fit son testament et partagea sa fortune privée entre ses amis, puis il se fit porter hors de sa tente, afin de voir l'aspect du ciel, et pria qu'on le laissât seul avec Priscus et Maxime.

C'était une de ces nuits splendides de Mésopotamie, où chaque étoile est un soleil, et qui font comprendre pourquoi les Assyriens furent de toute antiquité des maîtres en astrologie. L'astre de Mars à la lueur sanglante disparaissait à l'horizon, et Jupiter, au contraire, l'astre aimé de Julien et son éternel protecteur, montait vers le zénith. A la lueur des étoiles traversant le ciel pur, on apercevait tout le champ de bataille avec ses cadavres; les housses rouges et les panaches des éléphants couchés dans la poussière; les robes d'or des chefs perses et l'acier des boucliers romains. De temps en temps, le silence était interrompu par le pas lourd de quelque cohorte rentrant au camp, ou par les trompettes qui rappelaient les hommes dispersés dans la campagne. Julien, sourd aux bruits de la terre, le visage tourné vers le ciel, se plongea dans l'azur infini; sa poitrine haletante sembla respirer plus à l'aise, et son sang retrouver des forces dans les émanations des astres.

— Maxime, Priscus, dit-il d'une voix lente et grave[1], j'ai demandé qu'on me laissât seul avec vous; il se trouve cependant dans l'armée d'autres officiers pour lesquels je ressens cette même tendresse que j'éprouve pour vous, mais je vous ai choisis pour être les confidents de mes dernières pensées, parce que vous êtes philosophes et uniquement philosophes. Vous avez consacré, plus heureux que moi, votre vie entière à chercher la science, et votre grande joie a toujours été de vous entretenir des vérités absolues. En ce moment où je viens de faire mon testament comme roi et comme chef militaire, il ne reste plus en moi que le prêtre et le théologien, la société de deux prêtres, de deux théologiens, est la seule qui me convienne.

Apprenez d'abord le secret de ma conduite depuis notre départ d'Antioche. Vous m'avez vu avec étonnement, moi, d'ordinaire si pieux, ne tenir aucun compte des mauvais présages qui nous assaillaient de toutes parts. Dernièrement j'offris à Mars un sacrifice de dix taureaux; neuf moururent avant d'arriver à l'autel, et le dixième rompit ses liens et s'échappa. Vous me vîtes alors élever mes bras au ciel, et vous m'entendîtes jurer à Jupiter que je n'offrirais plus de

1. « Il eut alors avec les philosophes Maxime et Priscus une discussion des plus ardentes sur la transcendance de l'âme. » Am. Marcellin, XXV, 3.

ma vie de sacrifices au dieu à double face. J'aperçus l'inquiétude se peindre dans vos yeux, et une indignation secrète contre mon arrogance envers la divinité des combats. Sachez donc que mon serment à Jupiter n'avait point pour cause une colère puérile envers un immortel, mais au contraire une soumission parfaite aux dieux que je renonçais à fatiguer d'interrogations auxquelles ils avaient depuis longtemps répondu. Les dieux m'ont révélé, par des apparitions de plus en plus fréquentes, que rien ne réussira de l'œuvre à laquelle j'ai consacré toute ma vie. Je voulais donner aux Romains une paix éternelle, ils vont avoir à soutenir des guerres terribles; je voulais rétablir l'hellénisme dans sa pureté et sa grandeur, le galiléisme va triompher; tous les peuples de l'empire et mes chers Gaulois eux-mêmes, aujourd'hui si pieux et si dévoués à ma personne, vont être infestés de cette peste pendant de longues années.

Je vous ai dit que dans la vision céleste que j'eus après mon élévation à l'empire, Jupiter m'avait ordonné de faire ce qui était juste, sans me soucier des conséquences. Cette parole avait jeté dès lors l'inquiétude dans mon esprit, touchant le succès futur de mes tentatives. Depuis, j'ai passé bien des nuits, seul dans les cryptes des temples, évoquant le démon Hermès, initiateur de l'avenir. Toujours les signes numériques, les signes figurés ou obtenus par la fusion des métaux ont concouru à me faire voir l'empire ravagé par les barbares et l'athéisme victorieux. En vain je voulais faire violence à la Divinité, en vain je recommençais les opérations, elles tendaient toujours vers le même sens, jusqu'à ce que je tombasse inanimé, épuisé de colère et de douleur, ou peut-être frappé par la main des dieux. Enfin, la nuit qui suivit le passage du Tigre, j'étais dans ma tente, joyeux et faussement rassuré par la victoire éclatante que les nôtres venaient de remporter, et j'essayais de vaincre la fatigue et le sommeil en écrivant à Libanius les succès de ses disciples, quand je vis devant moi ce même ange qui m'avait annoncé deux ans auparavant, jour pour jour, la mort de Constance. Comme il restait immobile et silencieux je m'écriai : « Pourquoi as-tu tant tardé? Les dieux ne sont-ils point contents de moi? Crois-tu que j'aurai moins d'ardeur à leur service quand j'aurai désespéré de tout succès et que j'aurai sacrifié à leur cause ma gloire parmi les hommes et mes plus chères ambitions? Tu te trompes, et je vais au-devant de ce dernier sacrifice. » — « Julien, me dit-il, il te reste encore à bien mourir, » puis il s'évanouit. Je compris que ma mort était proche. La prédiction qui

m'avait annoncé autrefois que je devais mourir en Phrygie semblait contraire à l'événement; mais l'histoire fournit assez d'exemples fameux qui prouvent que les dieux savent concilier les contraires, et j'étais assuré qu'ils sauraient vérifier toutes leurs paroles. Ce matin, quand je fus blessé, l'ardeur du combat m'avait enivré, et je ne connus point tout d'abord la gravité de mon état; mais quand je sentis à l'épuisement de mes forces que j'allais mourir, je fus aussitôt persuadé que ce lieu s'appelait Phrygie, avant même d'en avoir fait la demande.

— Mes chers amis! vous allez être persécutés à cause de moi. Que puis-je pour adoucir les vexations que vont vous faire subir les athées galiléens, sinon affermir votre foi, en vous apparaissant après ma mort et en résolvant vos doutes sur la vie future et la nature de l'âme? Dès que vous serez de retour dans votre patrie, je souhaite que ce retour soit heureux et prompt, vous vous rendrez dans le temple d'Éphèse, et dans la salle même où Maxime m'initia jadis aux premiers mystères de la théurgie, vous évoquerez mon esprit. Employez de préférence les signes arithmétiques et les carrés impairs, c'était la méthode dont j'usais le plus souvent; il me semble que je serai dans les célestes sphères en symphonie plus complète avec ces incantations qu'avec toute autre. — La demande que je vous fais n'est point tout à fait désintéressée; depuis que les dieux m'ont appris que le sage qui lutte sur la terre pour le Parfait a une grandeur égale à celle de Jupiter, j'ai conçu un profond respect pour l'homme, et je ne verrais pas sans affliction ma mémoire flétrie ou oubliée. Ce serait pour moi une grande joie, au moment où l'ignorance et la grossièreté vont pour quelque temps couvrir le monde, si les sages se réunissaient quelquefois en mon nom; s'il était pour eux un signe de ralliement; si d'âge en âge ils transmettaient ma mémoire à leurs disciples, jusqu'au jour où il plaira aux dieux d'éclairer de nouveau les hommes. Si j'ai bien compris les paroles de Jupiter, c'est la seule récompense qui me soit réservée, et j'y tiens.

— Dites maintenant ce que vous savez de l'essence de l'âme et de l'harmonie du ciel avec la terre, afin que je puisse mieux répondre aux besoins de vos pensées, quand je quitterai les régions aériennes pour vous instruire. D'ailleurs le myste qui s'avance dans le sanctuaire pour soulever le voile d'Isis sent sa curiosité s'accroître à mesure qu'il est plus près d'y porter la main; moi, qui vais dans quelques instants vivre dans l'absolu et savoir ce qu'est l'âme, ces

quelques instants semblent des années à mon impatience; je voudrais devancer l'initiation et paraître devant les dieux déjà instruit. Toi, Priscus, parle d'abord; toi, si sobre d'ordinaire de tes paroles, si envieux de ton savoir, tu ne refuseras pas d'éclairer mon âme au moment où ma chair défaille et où la douleur pourrait me faire pousser quelque gémissement et former quelque souhait indigne de moi.

Priscus ainsi interrogé répondit :

« Cette sobriété de paroles, le soin avec lequel j'évite d'émettre une opinion sur l'absolu, les uns me l'ont reproché et y ont vu la marque d'un suprême dédain pour mes semblables, les autres m'en ont loué comme d'un hommage rendu à la science, qu'il ne faut communiquer qu'à ceux qui peuvent la comprendre. Il n'y avait dans ma conduite ni hommage ni dédain, mais tout le poids d'un doute insoutenable, mais une impuissance complète à résoudre les contraires. Tu me demandes un enseignement, je vais aussi t'en demander un :

— Suivant le dire des premiers philosophes, l'âme m'apparaît comme un nombre en mouvement. Ils entendaient par là, non un nombre qui se meut dans l'espace, car il n'est pas de la nature des nombres de se mouvoir ainsi, mais un nombre qui se meut dans le temps. C'est-à-dire que nos pensées forment un tout continu à la façon des nombres, et qu'elles s'ajoutent les unes aux autres et se retranchent les unes des autres comme font les unités dans les opérations de l'arithmétique. Lors donc que nous disons de notre âme qu'elle est une unité, il ne faut pas entendre par là une unité à la façon du soleil et des autres astres qui émanent du centre à la circonférence, mais une unité à la façon du monde lui-même dans son ensemble, qui émane de la circonférence au centre. Notre âme est en petit ce que le monde est en grand. Mais si le monde doit être dit éternel et immuable parce que rien ne se perd, et parce que les transmutations de corpuscules qui ont lieu dans son sein se compensent, il n'en est pas de même de notre âme, qui à chaque instant reçoit quelque chose du monde et lui rend quelque chose, sans qu'il y ait entre ce qu'elle reçoit et ce qu'elle rend aucune compensation. Elle est visiblement à deux états différents avant et après la mort, puisque avant elle est réalisée dans une matière composée de quatre éléments, et qu'après elle ne conserve que deux de ces éléments, l'air et le feu. Je suis donc persuadé que pendant la vie aérienne qui suit cette vie, placée plus près des astres, elle continue à aspirer à une plus grande perfection, et qu'elle parvient en effet à transformer toute sa matière

en cinquième corps. Par ce nouveau perfectionnement, elle se détruit elle-même et achève de se confondre avec le monde, car une substance qui a pour matière le cinquième corps ne peut avoir pour forme substantielle que l'Un lui-même.

— Mais ici se présente la contradiction que je ne puis résoudre : Puisque le Parfait, en créant notre âme et la pensée, a proposé pour but à notre âme de rentrer dans son sein, et à la pensée de se confondre avec le Verbe, pourquoi les en a-t-il fait sortir? Pourquoi le Parfait ne s'est-il pas complu dans son Verbe et dans ses unités, pourquoi s'est-il uni à la matière? Quelle raison de ce long voyage circulaire? — Malgré tous mes efforts, ma raison me présente le monde matériel comme une création fatale, la honte de l'Un, le mal. Alors je refuse de rien comprendre ni de rien résoudre, car l'Ahriman des Perses, le Satan des juifs et des galiléens satisfait encore moins ma raison qu'une contradiction non résolue. »

Julien reprit aussitôt la parole :

« Il me semble facile, cher Priscus, de résoudre la contradiction qui t'arrête. C'est par une simple convention du langage, appropriée à la faiblesse de notre raison, qui ne peut saisir les objets simultanément par toutes leurs faces, que nous parlons d'êtres *uns*, placés en dehors ou en dedans de l'Un. Absolument ils existent en lui et par lui pendant tout le cours de leur vie éternelle, et n'étant jamais sortis de lui, ils ne peuvent point rentrer en lui par des changements successifs, ainsi que tu l'imaginais tout à l'heure. Telle est l'âme de l'homme, telle est aussi l'âme du monde; ton opinion que l'Un, en se mêlant à la matière pour l'organiser, déchoit, est donc fausse. Par là, au contraire, il se complète; le monde matériel n'est que la détermination du monde idéal dans l'espace et le temps. Le Verbe, ayant de toute éternité conçu cette détermination, nous la fait concevoir. Cette conception, nous l'appelons sujet ou matière, et l'Un serait imparfait si les deux unités de temps et d'espace manquaient à sa conception, et par suite à son émanation, ce qui est contradictoire. »

En entendant ces paroles, Priscus se mit de nouveau à pleurer : « Pourquoi, dit-il, nous faisais-tu honte de nos larmes? Hélas! nous avions bien raison d'en verser, car, autrefois notre disciple, tu es devenu notre maître, et tu meurs trop tôt pour notre instruction. » Mais Maxime l'interrompit avec vivacité :

— Il n'a pas répondu à ton objection, car s'il est vrai, comme il l'a dit et comme je le pense, que la création du monde matériel soit

une conséquence nécessaire de la nature de l'Un, il est également vrai, si la création du monde matériel est un mal, ainsi que tu le crois, que le Parfait, l'Absolu, l'Indépendant a subi dans cette création une nécessité plus forte que lui, dont il dépend, ce qui fait naître une contradiction plus importante que la première. J'estime donc que la réponse de Julien est insuffisante, et j'affirme contre toi que la réalisation du monde idéal dans l'espace et le temps, que la création du monde matériel est un bien, le plus grand des biens, et la perfection même de l'Un, qui est si intimement lié à la matière que sans elle on pourrait à peine dire qu'il est.

— Entrons dans les desseins de l'Un, du Parfait, du Soleil primitif, et nous verrons que partout il a montré son estime et sa sollicitude pour la matière, et que sa sublime volupté est de l'organiser et de la tranformer. Nous voyons d'abord qu'il a donné à Jupiter, unité d'espace ou plutôt unité de proportion, et à Saturne, unité de temps, la supériorité sur tous les autres dieux; eux seuls tournent dans des cercles plus grands que celui du soleil. Il leur a donné une égale supériorité dans le monde moral et dans le monde physique; il a fait de Jupiter le père de la justice et de la beauté, parce qu'en effet ces deux qualités naissent de la proportion entre les différentes parties d'un tout; en donnant à Saturne le gouvernement de l'année astronomique, de la période millénaire qui ramène tous les astres dans la même position respective, il lui a aussi attribué toutes les vertus de l'âge d'or : le printemps éternel, le bonheur irréfléchi dont jouit l'enfant dans son ignorance et sa simplicité. Le Soleil-Roi a si bien associé son culte au leur qu'on doute quelquefois qu'ils soient distincts de lui; il a voulu montrer par là que la matière fait partie de lui comme sa manifestation immédiate, que le monde matériel est son corps, que dans chaque astre, dans chaque cercle du ciel est réalisé un dieu, qui n'existe comme unité distincte de l'Un qu'à la condition d'être ainsi uni à la matière.

— Je dis plus : des deux modes de groupement de la matière, polyédrique et sphérique, ce sont les substances polyédriques que le Parfait préfère. Remarquons d'abord que le monde polyédrique est lié au monde sphérique comme la conséquence au principe, et comme le principe n'est principe que par sa conséquence, le monde sphérique tombe dans le néant si tu le sépares du polyédrique. L'essence de celui-là est en effet de se mouvoir en cercle; mais si tu réduis le monde à une sphère pleine et unique tournant autour d'un de ses dia-

mètres sans qu'il existe rien au dedans ou au dehors qui se meuve d'un mouvement différent de celui de l'ensemble, sans aucun point de comparaison, quelle différence fais-tu entre ce mouvement circulaire éternel et le repos éternel? C'est pourquoi la création et la transformation incessante du monde polyédrique est la volupté continue du Parfait, qu'il y éprouve une jouissance semblable à celle des animaux quand ils reproduisent leur espèce; c'est pourquoi il a donné à l'homme, corps composé de quatre éléments, le pouvoir de faire obéir, par le savant emploi des symboles matériels, les génies et les dieux supérieurs eux-mêmes, voulant montrer que par son union plus intime avec la matière, l'homme est par un certain côté supérieur aux dieux. Notre âme sent cette supériorité que lui donne la chair dont elle est revêtue; quand notre chair et notre sang s'épurent et se nourrissent sous l'influence de la lumière solaire, elle sent des voluptés sans pareilles. Aussi quand après la mort l'âme humaine habite le monde aérien, la jouissance de la contemplation et de la conception lui suffisent pour un temps; mais bientôt elle éprouve le regret de la terre, de l'activité et de la sensibilité, et elle s'efforce de reprendre une chair nouvelle, ne faisant en cela que suivre l'exemple de l'Un et entrer dans ses desseins, lui qui, au lieu de se contenter de la création du monde idéal, enfante chaque jour de nouveaux corps, féconde le sein des mères et développe les germes des nouvelles plantes.

Julien, se soulevant à demi sur son lit de douleurs, recueillit ses dernières forces pour combattre ces doctrines pernicieuses.

— Je te le jure, Maxime, si le jour où, dans le bois sacré de Diane éphésienne, tu me révélais les premiers mystères de la science, tu m'avais parlé sur ce ton, je me serais enfui et je serais allé chercher un autre maître; ton amour pour la chair te rabaisse au rang des chrétiens. Mais alors tu tenais un autre langage, tes paroles élevaient vers le ciel, au lieu d'en faire redescendre. Se peut-il qu'il se soit fait en toi un tel changement? On m'avait dit souvent, et je ne t'en avais pas parlé de peur de t'affliger, que tu donnais dans la sensualité et l'ambition temporelle, que tu ne voyais dans la dignité où je t'ai élevé à la tête de mon Église qu'une occasion de luxe et de pompe. Prends garde, malheureux ami! Crains d'errer après ta mort, lave maudite, sur la surface de la terre, de hurler la nuit dans les clairières et les forêts, rappelant en vain ta chair perdue. Quoi! si le Parfait a organisé la matière, c'est pour se plonger dans les

voluptés des sens! Quoi! si le sage renonce aux douceurs ineffables de la cité céleste, pour venir de nouveau lutter dans la cité terrestre, c'est qu'il regrette ces voluptés! Est-il possible que tu comprennes si peu les enseignements de notre divine religion, toi qui es chargé de les transmettre au peuple? Le mystère de Pessinunte que nous venons de rétablir avec éclat, tous ceux qui se fondent dans l'empire sur ce sublime modèle, ne t'ont pas dit par quelle force le Parfait avait créé le monde sensible, par quel motif le sage consent quelquefois à reprendre un corps?—Quels tableaux présente le drame divin?

— La vierge-mère conçoit Attis, l'enfant sublime, par l'opération du troisième principe. Aussitôt éclate une profonde douleur, et comme une sainte colère parmi les dieux supérieurs. Cet enfant qui va naître n'est-il pas la honte de la cité céleste? Quoi! le Verbe s'est fait chair et va habiter parmi les hommes! Le Verbe souillant sa nature parfaite va s'unir à la terre et à la matière la plus abjecte! — Dès que l'enfant est né, ils le ravissent à sa mère, et le jettent dans le fleuve Gallus, afin qu'il y périsse! Mais à la colère et à la douleur du ciel répondent les bénédictions et l'allégresse des dieux terrestres. Le fleuve caresse avec tendresse le fardeau précieux qui lui est confié et le dépose dans les herbes de la rive; les nymphes des forêts et des airs lui dressent un berceau de feuillage, l'échauffent de leurs douces haleines, et elles convient à haute voix les princes et les sujets, les cités et les campagnes, à venir adorer le sauveur qui est né aux hommes, le gage de l'union et du mariage de la terre avec le ciel. Alors la mère reprend courage; cet enfant dont on lui faisait une honte, elle sent qu'il est sa gloire et son honneur éternels, elle lui donne la nourriture des forts; des flots de lait s'échappent de sa mamelle et se répandent en gouttes brillantes dans le ciel : « Tu es mon premier-né, lui dit-elle, mon bien-aimé et mon seul bien-aimé. Le ciel sera ta tiare, les étoiles seront ta couronne, je te donne le monde, il est ton bien et ton légitime héritage. Erre librement dans l'espace infini, du ciel à la terre et de la terre au ciel. Descends en glissant sur les rayons du soleil, jusqu'aux extrémités de la terre, et remonte au ciel avec eux pour venir te jouer sur mon sein. »

— Mais Attis, l'enfant divin qui peut à son gré habiter le ciel ou le monde sublunaire, le monde impassible ou le monde passible, n'a d'amour que pour le second. Il s'élance du sein de sa mère pour n'y plus retourner, et dans un voyage infini, il descend chaque

jour un degré de l'échelle des êtres. Il habite d'abord avec les nymphes des airs, il les féconde et peuple leur royaume de démons, d'âmes bienheureuses; mais bientôt les amours aériennes ne lui suffisent plus. Il passe sans s'y arrêter dans la région des pluies et des foudres, comme s'il la trouvait trop subtile, il cherche une matière plus solide qui ne se dérobe pas à ses vigoureux embrassements, il vient sur la terre féconder le sein des femmes, il fait naître au milieu de nous les prêtres, les devins et les législateurs. Enfin la femme elle-même paraît à son amour un objet trop relevé; dans son désir insatiable de communiquer à l'Infini la perfection dont il est plein, il veut s'unir aux corps les plus vils, s'identifier avec eux, transmuter toute la matière de l'univers en cinquième corps. Il quitte donc les femmes pour les femelles des animaux, il peuple le monde de monstres, de chimères et de dragons; enfin descendant au dernier degré de l'échelle, il féconde les pierres et les cailloux, et les remplissant de sa divinité, les change en divinités. Dans son amour sans bornes, le Verbe fait chair est devenu insensé, la raison éternelle a perdu la raison, et le dieu semble oublier que l'existence des cinq espèces d'êtres est également nécessaire à la perfection de l'Un. Alors les dieux s'émeuvent, l'ordre divin proteste contre l'amour divin, le grand Bacchus descend sur la terre et verse aux amis du jeune roi, dans une coupe que l'on passe à la ronde, un vin qui bientôt sur leurs lèvres va se transformer en sang. Ils entrent en démence, ils arrachent à l'enfant divin les organes de la génération, ils se couvrent avec rage du sang de celui qui les a tant aimés, ils se repaissent de ses gémissements, ils boivent ses larmes et son sang dans leur transport bachique. Mais Attis savait que ce supplice lui était réservé; loin de maudire les fidèles qui dans un aveuglement divin lui ont infligé de cruelles souffrances, il les bénit. Lorsque le voile du ciel se déchire, lorsque le coq sacré, de sa voix semblable au clairon, a par trois fois imposé silence aux mystes tremblants, lorsque Attis s'est élancé, et d'un bond est allé s'asseoir au centre du soleil, son trône légitime, il invite ceux qui ont bu son sang à glisser eux aussi sur les rayons de l'astre-roi, et à venir s'asseoir à ses côtés.

— Ce mystère, tous les ans, les galles [1] nous en représentent les différents tableaux dans une suite de journées, parce que le sacrifice d'Attis ne s'est pas accompli une fois pour toutes, mais qu'il s'accom-

1. Prêtres d'Attis.

plit chaque année, mais qu'il s'accomplit incessamment. Incessamment le Parfait s'efforce de communiquer sa perfection à l'Infini, de grouper, suivant des types réguliers, la matière inane, vague et imperceptible qui erre dans le chaos, d'organiser la matière inorganique, d'animer la matière organique, de purifier, de rendre une et parfaite la matière animée. Désireux de communiquer à la matière sans forme répandue dans l'espace infini sa perfection surabondante, l'Un, partant du centre du soleil, pousserait indéfiniment devant lui les ondes de son esprit créateur ; mais la sagesse parfaite est là pour modérer le désir parfait; elle arrête l'esprit créateur au centre de la terre, lui fait reprendre le chemin du soleil par un courant opposé, et circonscrit son activité dans une sphère de rayon déterminé. Mais à peine revenu au centre du soleil, l'Esprit-Saint ramène de nouveau le courant de ses ondes vers les espaces sublunaires, et ainsi toujours.

— Ce mouvement éternel de va-et-vient, dont nous appelons le résultat ordre et pureté [1], le Parfait ne l'exécute pas, ainsi que tu as osé le dire, poussé par un amour charnel, semblable à celui qui rapproche le mâle de la femelle, mais poussé par l'amour pur et sans tache que peut seul ressentir la forme parfaite, par l'ineffable tendresse pour laquelle il n'est pas de joie complète si, en s'identifiant à celui qui est laid, elle ne l'a rendu beau, si, en s'identifiant à celui qui souffre, elle ne l'a rendu heureux.

— Ainsi du sage : si, après sa mort, si, quand il a été accueilli par Jupiter-Pluton, qui le trouve digne d'habiter la cité céleste, il consent quelquefois à reprendre un corps de chair et à aller comme Attis habiter dans la cité terrestre, à abandonner pour un temps les jouissances ineffables de la contemplation parfaite, le sentiment qui le guide n'est pas le regret méprisable de sa chair perdue, ni l'amour charnel, mais, comme l'enfant divin, l'amour parfait; c'est qu'il se sent lié par un lien indissoluble à cette terre, où il a souffert et lutté, aux hommes, ses frères, gardiens comme lui d'une âme immortelle, et qu'il espère, en leur donnant de nouveau l'exemple d'une vie chaste et dévouée, l'enseignement d'une morale supérieure, attirer vers le ciel les âmes de ses amis et de ses proches, et s'en faire un splendide cortége dans la cité de l'inaltérable.

Comme Julien prononçait ces paroles avec une exaltation croissante, et que, par le contraste de sa pâleur et de ses mouvements

1. *Cosmos, mundus.*

saccadés, il semblait avoir ranimé son cadavre par opération théurgique pour affirmer encore quelques instants son espérance et sa foi, sa blessure se rouvrit et il étouffa. C'était un peu avant minuit, le 26 juin 363. Il avait alors trente et un ans, huit mois et vingt jours.

CONCLUSION.

Je ne saurais mieux finir qu'en répétant ce que j'ai dit au début : Julien est un des esprits les plus chrétiens qui fut jamais.

S'il vivait de nos jours, il serait catholique.

Non de ce catholicisme insoutenable dans l'état actuel de nos sciences historiques, qui nous peint le christianisme se présentant au monde comme une merveille inattendue, se propageant et se maintenant par une suite de miracles, renouvelant l'homme du jour au lendemain, sans racine dans le passé, sans progrès possible ni souhaitable dans l'avenir; mais au contraire de ce catholicisme que professent déjà quelques membres du clergé français [1], qu'entrevoyait le grand de Maistre dans ses moments lucides, qui nous peint le christianisme comme la meilleure satisfaction aux instincts religieux que la race européenne a manifestés de tout temps. Au lieu de mettre le christianisme en opposition avec le paganisme, Julien nous montrerait le Sacrifice, l'Incarnation, la Rédemption comme le fond mystérieux de tous les cultes païens; il aurait sans doute conservé son goût pour les sciences, et au lieu de poser le savoir sacré en antagoniste et ennemi du savoir profane, il s'efforcerait de faire de nos jours ce que les Pères grecs ont tenté au quatrième siècle, ce que Galilée, Descartes, Malebranche, Newton, Leibnitz ont tenté au dix-septième siècle, de mettre la théologie chrétienne en harmonie avec l'état actuel des sciences.

Réussirait-il mieux toutefois dans cette noble tentative de sauver le catholicisme que dans sa tentative de sauver l'hellénisme : on peut en douter; car il trouverait sans doute dans son esprit et dans celui de ses coreligionnaires cette illusion qui a perdu l'hellénisme : qu'un pouvoir temporel et la protection de l'État sont utiles au clergé.

1. Voyez, par exemple, l'abbé Gerbet, *Dogme générateur du christianisme;* il voit ce dogme partout, et dans toutes les religions avant Jésus-Christ.

FIN DE JULIEN L'APOSTAT.

DE QUELQUES MÉMOIRES

AU TEMPS DE LA LIGUE

ET DE LA FRONDE

PAR CH. CABOCHE.

C'est le propre des Mémoires de révéler et presque de trahir les moindres causes particulières qui se perdent dans la marche d'un temps, et on a pu tour à tour les louer de leur pénétration ou les accuser de scandale, selon que l'on aime ou que l'on condamne les indiscrétions. Ils ont le goût des aveux : ils disent au jour le jour ce que chacun a éprouvé d'espérances ou de craintes dans le secret de ses affections ou de ses intérêts. Cheverny, le beau-frère de l'historien de Thou, était un honnête homme, quóique ambitieux, qui servit successivement Henri III et Henri IV, et alla expier dans la disgrâce la faiblesse qu'il avait eue de rattacher sa fortune au triomphe d'une maîtresse et de s'appuyer de sa faveur. Un jour que Charles IX lui faisait l'honneur de lui parler *en son lict*, il vit que *malaisément il respiroit et prenoit son vent ;* il jugea qu'il était près de sa fin, et, plus avisé que les médecins, il envoya prévenir le roi de Pologne; il fit plus : il pourvut à ce qu'il trouvât cinquante mille écus à Vienne, autant à Augsbourg, s'il prenait ce chemin, et encore autant à Venise : « Car, dit-il, je savois bien qu'en telles occasions, il ne faut manquer d'argent, n'y en eust-il point au monde, et pour celuy-là, il y fallut employer, avec le nom et les blancs signez du roy qu'il m'avoit laissez, tout mon crédit et celuy de mes amis, et mettre le tout au hazard pour une si bonne affaire. » On conçoit qu'il dut se cacher avec le plus grand soin. Dans les souvenirs de sa vie qu'il retrace à ses enfants, il a pu parler, et il l'a fait.

Tels sont les Mémoires; en les écrivant, on s'adresse à une famille, à des amis, sous la condition du silence, qui donne de la hardiesse. On parle à des curieux qui veulent tout savoir, et on dit le secret, la bagatelle, le rien. Oreilles éveillées par les bruits du jour, esprits captivés par le jeu des événements, âmes touchées des intérêts les

plus secrets, leurs mérites comme leurs défauts n'éclatent jamais d'une manière plus sensible que dans ces époques de confusion où d'ardentes passions se disputent le pouvoir. C'est ce qui frappe surtout dans les récits qui se sont proposé de nous peindre le difficile avénement de Henri IV, le règne de son fils et la minorité de son petit-fils; temps orageux, mais où la tempête va toujours s'affaiblissant, où le désordre disparaît et cède la place à l'autorité.

I

Palma Cayet, né catholique, se fit protestant, et retourna à la foi de ses pères[1]! Ramus et Duperron paraissent ainsi se le disputer; mais quoique ces capricieuses alternatives marquent peu de force de caractère, il n'y eut point d'ambition dans sa conduite. Bayle le reconnaît; il avait été touché de la mort chrétienne d'un conseiller privé de Henri IV, « qui, n'ayant plus rien à attendre que de Dieu, d'un esprit sain et entier, d'une volonté désintéressée, se réduisit à l'obéissance de l'Église et à la foi de saint Augustin, qu'il étudiait depuis trois ans[2]! » On chercha d'autres raisons à l'abjuration de Cayet : on dit qu'il devait épouser une riche baronne, ou bien obtenir une abbaye plus riche encore; sa vie répond pour lui. Il vécut dans le célibat, enseignant l'hébreu au collége de Navarre et les langues orientales au collége royal. Il publia ses Chroniques deux ans avant sa mort, et montra ainsi qu'il ne voulait pas, dans des temps difficiles, se soustraire au poids des jugements qu'il portait ni des jugements qu'il méritait.

Il est difficile de montrer quel est le mérite propre à Cayet, car il ne lui vient ni de la part active qu'il a prise aux événements, ni de la vivacité expressive de son caractère, ni de son talent d'écrivain; et cependant il a laissé un livre curieux à consulter, et plein des idées, sinon des passions du temps. Car avec son titre d'historiographe, Cayet rassemblait et lisait toutes les pièces que l'intérêt du jour multipliait: lettres des rois, bulles des papes, plaintes des peuples, écrits de toute nature inspirés, justifiés ou condamnés par les événements; et ce qui lui fait honneur, il leur cède généreusement la parole. Ce qu'il cherche avant la satisfaction de son amour-propre, c'est la vérité. Si le duc de

1. 9 nov. 1595, plus de deux ans après Henri IV.
2. Collection Petitot. *Chronol. novennaise*, VI, p. 121-133.

Guise aux états de Blois, si tel bourgeois de Paris dans son pamphlet ont peint fidèlement la situation des partis, pourquoi chercher à dire autrement, au risque de dire moins bien? Le discours de Guise, le pamphlet du bourgeois prendront place dans la Chronique de Cayet. En 1591, on se demandait pourquoi la marche de l'autorité royale victorieuse rencontrait des difficultés qui la retenaient; c'était la question du jour. Un de ces inconnus, qui deviennent quelquefois la voix de tous, s'était chargé d'y répondre. Cayet a copié cet inconnu : « Si le roi et sa noblesse n'avaient eu affaire qu'aux princes de l'union, aux villes et à la populace, ce n'était rien pour les royaux de demeurer les maîtres. » Car chaque parti a ses maladies, que l'on ne sait jamais mieux peindre que lorsqu'on en souffre; ceux de l'union ont des alliés qui viennent de l'étranger; les uns picorent les villes avec une extrême insolence; il faut payer la modération des autres. Dans le parti populaire, les villes ont des desseins « de liberté, de mutinerie, de république, et par le mépris des magistrats, ceux de la Ligue se trouvent au royaume des grenouilles, où le plus grand criard est le maître. » Ce serait chose facile de réduire à la raison des ennemis ainsi divisés; mais le parti de la monarchie a aussi *sa difformité*, que Dieu redressera, s'il lui plaît. Cette difformité, la voici : on verra facilement quels instruments Dieu a choisis dans le siècle suivant pour accomplir l'attente de cet écrit : tel gouverneur, des plus sages et des meilleurs, « tranche du maître, et n'estime rien plus à lui que son gouvernement, sa ville, sa place; vingt-trois heures par jour, il serait marri qu'il n'y eût plus besoin de garnison et que la paix fût rétablie. » L'auteur, quel qu'il soit, avait bien représenté, Cayet a bien su reproduire cette attitude des gouverneurs : comme ils se plaisent dans la douceur du commandement, comme ils sont *friands* de disposer des deniers du roi, des corvées et de la sueur du peuple! Le royaume peut bien aller sens dessus dessous, le duc de Parme entrer en France, Paris tomber au pouvoir des ennemis; le gouverneur se forge un duché de sa place et se dit : « Après que j'aurai fait ma main, si je ne suis bien venu d'un côté, je me jetterai de l'autre. » Grâce à cette manie de pouvoir, le peuple apprend à haïr la monarchie et la noblesse, à haïr la paix. Quelles leçons pour des disciples aussi intelligents que Richelieu et Mazarin, Henri IV et Louis XIV!

Ainsi se compose le livre de Cayet; il reprend sans façon son bien partout où il le trouve. S'agit-il des états de Blois; il laisse parler Henri III, et comme le discours est long, il choisit les parties sail-

lantes, il cite et il analyse. Il choisit bien; il est si fidèle que le duc de Guise n'eût pas plus permis de publier le procès-verbal que le discours même. Les princes lorrains sont assassinés sans bruit. Qu'en peut-on savoir si on n'était un des six gentilshommes qui firent le coup? Voici le récit qui s'en publia au nom de la Ligue; voilà ce qu'en dirent les Italiens et les Allemands; il ajoute même ce qu'il en semble à *aucuns* et à lui-même. Ce n'est donc pas un compilateur qui n'a pas son opinion ni son jugement; ce qu'il cite, il l'approuve ou le condamne; il le répète en son nom; il en fait sa pensée ou son récit.

« Quand Dieu lâche la bride à nos malheurs et permet qu'ils nous attaquent, la prévoyance humaine semble être inutile aux humains. » Tel est le début de ce tableau de nos troubles civils; le sujet principal, c'est la double histoire de Henri de Valois et de la Ligue, de la Ligue et de Henri de Navarre; c'est le règne des Seize et de Bussy-Leclerc, gouverneur de la Bastille depuis les Barricades; c'est Paris ligueur qui fait des processions, invente des fêtes sous le nom de journées des Farines, du Pain ou de l'Escalade; qui mène en triomphe les magistrats prisonniers et qui pleure au spectacle de cette indignité; Paris emporté et repentant, qui écoute le tiers parti comme un remords, et désire déjà ou du moins regrette en secret le roi qu'il repousse; Paris qui saura bon gré à ce roi de le reprendre, surtout sans l'avoir trop affamé. Mais enfin, il a eu pendant quelques années son existence à lui, fort agitée, sanglante et comparable aux plus mauvais jours qu'il ait jamais traversés. Ne dit-on pas que dans notre grande révolution on songea à faire un monument public, bâti en pierre et pour toujours, de l'instrument de supplice? Au seizième siècle, la penderie, qui était d'usage, n'exigeait pas la même prévoyance; la colère du peuple trouvait toujours une poutre, une fenêtre pour se satisfaire, et qui n'a quelque part une corde pour pendre son prochain quand il le hait? Entre les Seize et le roi il y a donc assaut de penderie; et c'est bien le cas de dire avec madame de Sévigné : « Ces gens-là avaient besoin d'être pendus pour apprendre à parler. » Les Seize tenaient en prison Blanchet, un de ces royalistes de Paris qui travaillaient de leur mieux à petit bruit pour la cause. Henri IV avait pris Charpentier, un des quarante de l'union, bourgeois aussi, mais ambitieux, d'une ambition du jour. Il semblait que chacun dît, Henri IV à Paris et Paris à Henri IV : « Rendez-moi mon prisonnier ou je pendrai le vôtre. » La Ligue commença. C'était

un défi que Henri IV soutint. Et voilà comment furent pendus Blanchet et Charpentier, qui étaient cependant deux riches marchands et gens bien vivants. Où Cayet a-t-il appris tous ces mystères de Paris, ces petites réunions politiques qui se tenaient, comme des clubs, chez l'un, chez l'autre, chez Boursier, rue de la Vieille-Monnaie, ou chez La Bruyère, le grand-père de l'auteur des *Caractères*, qui semble parler d'une autre ville? Je ne sais, mais il a bien connu ces scènes de violences, il a entendu les cris et les menaces; il les a répétés sans rancune et sans colère, sans dédain et sans effroi. « Vous vous disputez (sur une pointe d'aiguille) *landâ caprina*, dit un de ces furieux, qui a lu Horace; c'est trop endurer! On ne peut avoir justice du parlement; il faut jouer des couteaux! » Et comme l'assemblée se taisait obstinément : « Il y a des traîtres ici; il faut les chasser et les jeter à la rivière! » Un autre ajoutait que dans la dernière sortie on avait vu le gouverneur de Paris embrasser Crillon, l'ami de Henri de Navarre. On était donc trahi, il fallait se retremper dans un nouveau serment, épurer les fidèles, les réduire à dix. Et à ces bonnes gens qui demandent toujours et partout s'il n'y aurait pas de plus douces voies, on répondait : « Nous avons de bons bras et de bonnes mains. » C'était la conclusion de la délibération; il ne restait qu'à aller au fait. On y vint. Il s'agissait de se venger sur le président Brisson et deux conseillers de la mollesse du parlement. Quand ils furent arrêtés, on fit venir l'exécuteur J. Roseau, et on lui demanda si la place était commode pour pendre trois hommes. « Elle est commode; mais pendre dans une prison! vous montrerez au moins un jugement. » Ce scrupule formaliste de l'honnête bourreau lui attira cette menace : « Si tu ne le fais au plus vite, on te pendra toi-même. » Et lui voyant que c'était un faire le faut, se résigna en disant : « Mais encore je n'ai pas de corde. » On l'arrêta, car il était déjà suspect; on lui donna cette corde nécessaire, et comme il finit par y mettre de la bonne grâce, ce ne fut pas cette fois qu'il fut pendu. Le lendemain matin, un épicier dit Jambe-de-Bois fit des écriteaux en grosses lettres qui apprenaient à la place de Grève les noms, dignités et crimes des trois malheureux, et chacun pouvait se dire ce qu'on disait aux plus puissants : Regarde, on ne t'en fera pas moins qu'à ceux-là; pense à toi, car tu es mort!

Cette peinture calme et froide de la violence, cette succession naturelle de gens qui tuent et sont tués ou meurent de violence, c'est la morale de Cayet. Mayenne punit les Seize; Henri IV chassa

Mayenne. Bruxelles recueillit Bussy-Leclerc, qui avait fait le *fendant* dans la Bastille; il s'était enfui à la première sommation, il s'était fait prévôt de salle, et se nourrissait des bienvenues qu'il pouvait attraper des écoliers. On voyait à Paris un des capitaines qui avait fait des siennes à Rouen *s'épouiller* sur le bord d'un bateau et vivre de ce qu'on lui donnait. Cayet raconte et suit tout cela sans colère et sans déclamation. Il écrivait dans le calme et la paix du règne de Henri IV. Pourquoi combattre avec des paroles désormais inutiles ces violences folles autant que cruelles? il lui suffisait d'en montrer tout l'odieux par un récit simple et facile; ce qu'il fit sans effort, ne désirant jamais lutter d'éloquence contre les pièces qu'il rassemble, et satisfait d'en prendre l'esprit le plus juste et les meilleurs morceaux. Fidèle historien dans la cause du prince qui, voyant partir les troupes napolitaines et espagnoles par une pluie battante, leur disait cet adieu railleur : « Recommandez-moi à votre maître; mais n'y revenez plus. » Les victorieux étaient de belle humeur; les vaincus, en proie aux remords de leurs violences, avaient seuls des accès de délire et mouraient en disant, comme le cardinal de Pellevé : « Qu'on le prenne! qu'on le prenne! »

II

Si Cayet est un chronologue semi-officiel, l'Estoile[1] est un curieux indépendant qui ne veut relever que de lui; un esprit libre, un disciple de Montaigne, mais qui apprend la vie dans les rues plus encore que dans sa librairie. Il aime Paris, et il y demeure pendant les jours les plus mauvais, satisfait d'y trouver chaque matin sa pâture; il écoute les moindres bruits, il considère les moindres mouvements comme il s'en fait dans ces grandes villes dont Tacite a dit qu'elles n'ignorent rien et qu'elles disent tout. Il respire ces émotions de toute nature qui circulent dans l'air : craintes et joies, choses *vaines souvent et très-véritables*, et le soir il dépose le fruit de sa journée dans un gros registre, replaçant chaque témoignage sous sa date; si bien qu'en 1607 l'inventaire de ses papiers, curiosités, nouvelles de toutes sortes, était de mille deux cent dix. Comme

1. Dans la savante histoire de Henri IV, M. Poirson a bien parlé de l'Estoile et de quelques-uns de ses contemporains.

il avait la réputation d'aimer les raretés, on lui en adressait de France et d'Angleterre. Il lui arrive de la Rochelle une pièce élégante et diserte, dit-on, le *Soldat français*. Voici le jugement qu'il en porte après examen. « C'est un vrai discours d'un soldat bravache et gascon avec de belles pointes à la mode du pays. » La veuve Patisson lui envoie pour étrennes le premier volume de l'Histoire de M. de Thou ; il le lit, il écoute toutes les accusations de partialité et d'hérésie, et il trouve réponse à toutes ces critiques. Avant donc que le spectacle de profondes révolutions et la lecture des livres chargés des passions du jour donnassent de la gravité à son esprit, il avait pu paraître un indifférent quelque peu sceptique. Aussi les royaux, les politiques, les ligueurs ne se le disputaient point. Chaque parti l'accusait seulement d'être du parti contraire, et il faillit souffrir de cette méprise. Est-il juste pour cela de récuser son autorité et de le condamner parce qu'il avoue qu'il en écrit plus qu'il n'en croit. Il enregistre les paroles cruelles et sanguinaires des Seize et des prêcheux, les bruits crédules de la ville, les bizarres emportements de la foule, et il conserve son assiette calme et solide. Assurément, il ne pouvait être pour les Seize; leurs violences le dégoûtent plus encore qu'elles ne l'indignent; et le président Brisson n'a pas non plus toute sa compassion, étant de ces gens-là qui regardent de quel côté il fera meilleur pour eux[1], et consultent toujours jusqu'au moment où il est trop tard pour qu'ils se sauvent. Les royaux sont gens infatigables, durs à eux-mêmes, toujours à cheval, sous le soleil et la pluie, sans asile, tantôt devant Chartres, tantôt devant Paris, sans repos le jour, sans sommeil la nuit. Peut-il marcher avec de tels compagnons, lui qui tient que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoi il faille se ronger les ongles. Mais il est du nombre des politiques, non qu'il parle tout haut pour celui qu'il est défendu d'appeler le roi de Navarre ; il ne s'exposera pas comme tel tailleur du quai des Angustins, que rien n'empêche de se faire un mauvais parti. Il attend ; il suit les progrès de cette cause qui chemine dans le silence, et le jour où M. de Brissac livrera Paris, il sera un des premiers sur le pont Saint-Michel, à trois heures du matin, une heure plus tôt qu'il n'était dit, avec armes et écharpe blanche. C'est le meilleur parti ; c'est la paix, c'est le bien-être ; et de plus, Henri IV, homme d'esprit, ni très-huguenot, ni très-catholique, va à son

1. Collection Petitot, t. XLVI, p. 188.

humeur. Il aime ces équilibres qui ne gênent en rien la liberté de ses mouvements.

Que sera donc le mérite de ces nouvelles du jour rassemblées au pied levé et selon le hasard des circonstances? et quelle idée donnent-elles du temps et des hommes? Ce n'est pas la grandeur, ce n'est pas la dignité qui domine dans de pareils souvenirs. Au contraire, il y a des anecdotes qui font horreur, et des mots cyniques qui dégoûtent. Mais dans la familiarité des détails on retrouve l'énergie sauvage de cette ville en délire qui vit six ou sept ans sans ses rois, qui n'a plus les chefs qu'elle aime depuis qu'on lui a tué ou emprisonné ses princes de la maison de Guise; elle se donne ou accepte, Dieu sait quels maîtres! elle déploie contre les horreurs de la faim et du siége une patience et un courage qui eussent mérité un meilleur objet; enfin, après de longues années de soupçons, de criailleries, d'exécutions et de souffrances, elle finit par reconnaître des magistrats, un gouverneur, espèce de Monk, qui, à la barbe des Espagnols, la remettent à son roi sans secousse et sans difficulté, ce dont elle est très-contente. On le conçoit bien; Paris avait tant souffert, que sa patience était à bout et son entêtement aussi. Il était vaincu et se rendait.

Dans le roi, ce que l'Estoile considérait, c'était surtout ce que le roi lui-même aimait à montrer; je veux dire l'homme qui n'avait guère connu le repos, la dignité, ni le bonheur; qui, après de longues années de fatigues et d'aventures, rentrait chez lui vainqueur et maître. Il était naturellement de belle humeur, et les peines de sa jeunesse lui avaient donné un sérieux vif et pénétrant, qui forçait les résistances et châtiait les malveillants prévenus ou intimidés. Il achevait chaque jour la conquête des esprits par des saillies qu'on appelait alors des gausseries. C'était là sa popularité, bien différente de celle qu'il blâmait dans M. de Guise. Loin de s'excuser jamais, il était prêt, il allait en avant, droit à l'ennemi, il parlait en homme avisé qui connaissait le danger et l'obstacle, bien déterminé à en avoir raison. On lui savait gré de ses bons mots; on les recevait bien parce qu'on en faisait honneur à sa bonté paternelle; on les craignait aussi, on sentait qu'ils pouvaient venir d'un principe plus ferme et plus impérieux. Paris pacifié et rendu à ses instincts, à ses heures, à son esprit, répétait avec complaisance que son roi, voyant dans son chapeau quatre cents écus qu'il avait gagnés à ses familiers en jouant à la paume, avait dit : « Je les tiens bien, on ne me les dérobera pas, car ils ne passeront point par les mains de mes trésoriers. » C'était

plaisir d'avoir un maître de si belle humeur : c'était une consolation de satisfaire un roi qui vengeait si bien les payeurs. On lui savait gré de triompher d'une petite opposition que la cour du parlement voulait essayer. Et à moins d'être homme de robe ou de n'avoir rien de l'esprit français, on aimait à lui voir faire une charge sur M. Séguier, qui lui présentait des remontrances sur un édit. C'était à celui-là, disait-il, qu'il tenait le plus : si on le lui refusait, on lui donnerait la peine d'aller lui-même le faire vérifier. Il en porterait alors une demi-douzaine dans sa manche. « Traitez-moi au moins comme les moines, *victum et vestitum*. Je ne mange pas toujours mon saoul; et quant à mes habillements, regardez, monsieur le président, regardez comme je suis accoutré. »

Cette verve railleuse et forte, ce mélange de sérieux et de malice, était une arme aussi heureuse que son épée. On sentait que sous cette parole spirituelle il y avait un sens droit singulièrement formé par l'expérience et la pratique des hommes. Il me semble que Henri IV eût avoué cette manière familière de le peindre, en tenant compte des saillies que lui arrachait une heure de plaisir ou une heure de peine. L'homme qui n'a reçu en vain ni la vie et les leçons de l'expérience, ni le génie et ses traits de lumière, doit aimer à revoir ces différents aspects qui n'ont pu l'éblouir. Voyons donc avec les dates et les souvenirs de l'Estoile ce qu'étaient les soucis de la royauté pour le plus gai et le plus spirituel des rois : c'est toujours ce même anecdotier qui est notre Plutarque.

Le 22 mars 1594, à 7 heures du matin, le roi entra dans Paris; il ne s'y montra point en présomptueux, mais en roi à barbe grise; et comme s'il eût été étonné de se voir dans une telle ville et au milieu d'un si grand peuple : rue Saint-Honoré, il demanda au maréchal de Matignon s'il avait donné bon ordre à la porte qui s'était ouverte à lui, qu'il y regardât bien. Pour lui, il avait l'œil à tout; il avisa un soldat qui prenait du pain par force chez un boulanger, et il le fit punir. Devant les Innocents, il vit qu'on voulait fâcher un bourgeois parce qu'il demeurait la tête couverte et fermait sa fenêtre sans saluer. Il défendit qu'on entrât dans la maison. Au Louvre, il remit en liberté un capitaine que les Espagnols s'étaient promis de pendre dans la journée. La joie du brave homme faisait bon effet dans ce triomphe. A chaque pas, à chaque instant, c'était une nouvelle saillie de présence d'esprit, un ordre, une parole qui plaisait à la foule. Il répondait aux cris de vive le roi par ces mots : Ce pauvre peuple a été

tyrannisé. On le portait, on le pressait; ses capitaines ne pouvaient le garder de cet empressement. « Laissez-les, disait-il, ils sont affamés de voir un roi. » Ces bons Parisiens ne lui paraissaient encore que des curieux, leurs cris ne l'enivraient pas. Il congédiait et reléguait dans le grand conseil le président d'Hacqueville pour avoir été ordinairement malade, quand il s'était agi de son service. A table il se donna aussi quelque plaisir aux dépens d'un secrétaire qui s'excusait d'avoir quitté le soleil et suivi la lune pendant les troubles, qui se félicitait qu'on eût rendu à César ce qui était à César, et qui rappelait qu'il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Il rit de la comparaison, et se vengea de la leçon et de l'esprit de Nicolas, en jurant qu'on le lui avait bien vendu. Les vendeurs, qui étaient là, riaient, et les vendus bien davantage encore. Le soir enfin il se débarrassa des importunités en répondant qu'il était enivré d'aise, qu'il ne savait plus ni ce qu'on lui disait ni ce qu'il devait dire. La plume de l'Estoile suit donc cette première journée de bon mot en bon mot. Le contentement est vrai; il n'est pas aveugle. Le roi est heureux. Il lui en a bien coûté cependant pour rentrer ainsi dans son bien, pour redevenir maître chez lui. Ce serait duperie que pour un jour de joie tout fût oublié.

Le même écrivain montre bientôt après combien il était sage de se défendre ainsi de toute surprise, même de la plus naturelle. Le 27 décembre de la même année, le roi fut blessé à la lèvre par Chatel. La main manqua, mais l'intention était certaine. Il devait être tué. Sa douleur est vraie, son indignation est plus vraie encore, parce que son bon sens reste toujours le maître, exempt de faiblesse et de vanité. Ni la colère, ni le découragement ne l'empêchent de voir d'un œil pénétrant la triste, mais nécessaire condition des choses. Le 2 janvier, une dame lui disait qu'à voir sa façon, Sa Majesté n'était pas contente. Et comment le pourrais-je être, s'écriait-il avec vivacité en reprochant au peuple son ingratitude et ses attentats toujours nouveaux, depuis que je suis ici, je n'entends parler d'autre chose? Paroles amères, naturelles cependant, si on songe que déjà à ce moment, huit mois après sa triomphante entrée, il fallait commander à tous ceux qui prêteraient leurs fenêtres de regarder quels gens ils y mettraient, parce qu'ils auraient à répondre vie pour vie. Les curieux et les intéressés remarquèrent qu'en allant à Notre-Dame il avait un petit emplâtre sur son mal, qu'il était habillé de noir, qu'il avait le visage triste et mélancolique, qu'il s'était tenu au fond de son carrosse; qu'un hardi coquin avait dit : « Le voilà déjà au cul de la char-

rette, » et qu'il n'avait été ni reconnu ni appréhendé. Rien n'a échappé à l'Estoile, mais rien non plus n'avait échappé à l'œil ni à l'oreille du roi. On avait beau lui faire admirer les applaudissements dont l'air retentissait, et la joie la plus visible que jamais peuple ait ressentie à la vue de son prince, il secoua la tête et jugea ainsi ces grandes démonstrations : « C'est un peuple ; si mon plus grand ennemi était là, où je suis, et qu'il le vît passer, il lui en ferait autant qu'à moi, et crierait encore plus haut qu'il ne fait. »

III

En suivant le cours de nos Mémoires, nous voici arrivés sur le seuil du dix-septième siècle, à l'établissement de cette royauté nouvelle, dont le triomphe effaça tant d'épreuves et couronna tant de luttes. D'énergiques récits nous ont montré ce qu'avait de force en France la foi à la royauté et au catholicisme. Des hommes de moyennes passions et d'un grand bon sens, en se tenant loin des emportements, ont fini par gagner Henri IV sur la Ligue, et la conversion du roi de France sur Henri de Navarre. C'était comme la conscience publique qui devait à la fin demeurer victorieuse. Il reste à étudier une troisième espèce d'écrivains, serviteurs intrépides de la cause protestante et de la fortune de la maison de Bourbon. J'en choisirai trois. L'un prit une noble part aux combats d'Arques et d'Ivry, enleva au duc d'Aumale un faubourg de Paris, et mourut trop tôt, aimé et regretté du roi dont il eût mérité de voir la victoire ; l'autre, plus protestant que Français, rompit avec ses compagnons d'armes, et se retira sous sa tente, causant des alarmes à la cause qu'il avait longtemps servie de son épée ; le troisième demeura obstinément fidèle à son roi, au pays, et à sa foi religieuse, servit de ses conseils et de son économie, attacha sa fortune et son nom à la fortune et au nom de Henri IV, et répara pour sa part les maux d'un demi-siècle de guerres civiles.

La Noue est un caractère judicieux et ferme, et on comprend bien que M. Mérimée lui ait confié le rôle d'un personnage sensé entre les espérances présomptueuses du maire de La Rochelle et le fanatisme d'un ministre. Il a cultivé son esprit à un âge où la réflexion donne plus de solidité à l'étude, et il a retiré de ses lectures l'habitude de raisonner. Il observe donc sa vie, et tout ce qui a pu l'altérer selon le hasard des événements. Il y assiste comme à un spectacle qui l'in-

téresse, et dont son bon sens tire de sévères plaisirs et d'utiles leçons. Il ne se pique pas d'écrire ce qu'il appelle de *grosses histoires*, car pour le tableau des batailles, et les adresses de la politique, il renvoie aux écrivains de profession qui ont titre pour traiter de tels sujets. Lui, il a été surtout homme d'action, et il n'a jamais voulu voir plus loin qu'il ne pouvait atteindre. Je me le représente toujours comme Palma Cayet le voyait après la victoire de Senlis, assis dans une cour, sur des pierres, mais assez admiré des siens pour qu'ils lui fassent honneur de la journée et lui demandent ses ordres : « Messieurs, je m'en vais à Senlis, dit-il, où M. de Longueville nous dira, à vous et à moi, ce qu'il faut que nous fassions. » Il n'est jamais ni chef, ni soldat, mais toujours brave, toujours aux premiers coups.

Son esprit réfléchi, n'ayant donc d'autre tâche que d'accomplir plutôt que de prendre des résolutions, a plus de temps pour comprendre les raisons qui font agir la prudence de Condé ou de Coligny, pour mesurer quels obstacles ou quels secours lui apportent à l'envi les mille accidents d'humeur, de caractère, de courage ou de nécessité. Aussi n'oublie-t-on jamais en le lisant ni la guerre qu'il fait, ni la cause qu'il sert; il est huguenot, mais il ne s'en tient pas moins attaché par l'amitié et la reconnaissance à bon nombre de catholiques. Il ne se croit pas obligé de haïr ceux qu'il combat, ni de maltraiter encore de paroles ceux qu'il a dû combattre. Il est généreux et entier envers les autres comme envers les siens. Le parti est jeune encore, et dans la première ardeur d'une cause nouvelle; mais comme il se sent faible et son existence menacée, il est encore sévère; il se refuse tout ce qui pourrait sentir la licence. Dans le camp de Condé on ne joue pas, on ne connaît pas les dés, on chante les psaumes, on est sobre et chaste, c'est la joie de La Noue. « Puisse-t-elle durer, dit l'amiral. J'ai commandé à l'infanterie longtemps, et la connais. Elle accomplit souvent le proverbe qui dit : de jeune ermite, vieux diable. Si celle-ci y manque, nous ferons une croix à la cheminée. » La Noue vécut assez pour regretter ce premier élan, pour flétrir cette même armée du nom de mademoiselle de la Picorée, et dire des reîtres, comme le craignait Coligny : « Ces gens-là sont comme lièvres, quand il faut fuir : quand ils vont croquer quelque proie, ils volent. »

Mais ce qu'il a le mieux senti et exprimé, c'est la condition malheureuse de ces temps où *les affections sont tachetées de sang*. Car il n'est point si fanatique de gloire militaire, ni même de succès de parti, qu'il ne s'écrie à plus d'une reprise, comme le poëte de la cour

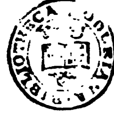
d'Auguste : « Voilà où nos discordes nous ont conduits, de nous baigner dans le sang les uns des autres. » Mais aussi, sans déclamation comme sans pitié hors de saison, il montre ces hommes, chefs ou soldats, qui, poussés par le point d'honneur à soutenir la guerre, sentent toute l'amertume de leur passion et ferment cependant les yeux à toutes sortes de respects pour se précipiter tête baissée dans les hasards. C'est un L'Hôpital huguenot et capitaine, un modéré qui a sa fermeté et son amour de la concorde. Ce n'est pas lui qui repousse les traités, qui n'y veut jamais entendre, et qui les condamne parce qu'ils sont de courte durée. Les traités sont toujours bons, et les repousser parce qu'ils sont souvent à refaire, c'est dire que le service d'un homme est mauvais, parce qu'il n'a duré que quinze ans. Comment donc la passion de la guerre civile entrera-t-elle dans une âme si ferme et si sage? S'il trouve toute paix bonne, il n'est pas homme à trouver toute guerre mauvaise et à s'estimer bien heureux d'un état de choses « où il lui sera permis de manger les choux de son jardin et de serrer ses gerbes. Non, c'est le fait d'un traître d'empaqueter son honneur et sa conscience au fond d'un coffre. » Le bon citoyen, tel qu'il se le représente, a le zèle des choses publiques et regarde plus loin qu'à vivoter dans des servitudes honteuses. On reconnaît là l'homme qui vivait dans le commerce de Plutarque et qui chargeait de notes les vies des grands hommes. Quand, au sortir de ces lectures sévères, il rencontrait sous ses yeux le spectacle des caprices d'un gouverneur de province, les exécutions de Tavannes ou de Montluc, ou qu'il apprenait la mort violente des maîtres qu'il admirait, il croyait encore obéir à un devoir en prenant le parti de la résistance ; il embrassait intrépidement la guerre quoiqu'il aimât la paix, et il disait avec un naïf remords : « Il est mal aisé de s'entre-tuer parents et amis et de ne pas s'émouvoir. » Aussi cette émotion qu'il n'a jamais désavouée, non plus que son courage, lui redonne au milieu de ses pareils un caractère qui lui est particulier. Il a décrit une entrevue dans la plaine de Toury, où Catherine de Médicis vient trouver Condé et l'amiral, pour traiter des intérêts publics et mettre un terme à la première guerre de religion. Les deux troupes s'étaient arrêtées à quelque distance, les plus heureux avaient obtenu d'aller voir, l'un son frère, l'autre son cousin,

D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.

Mais on fut obligé de le défendre, car bientôt il n'y aurait plus eu d'armées. « Aucuns, dit-il, qui, un peu à l'écart, considéraient les choses plus profondément, déploraient le discord public, source des maux futurs, et quand ils venaient encore à repenser en eux-mêmes que toutes les caresses qu'on s'entre-faisait seraient converties en meurtres sanglants si les supérieurs donnaient un petit signe de combattre; et que les visières étant abattues et la prompte fureur ayant bandé les yeux, le frère quasi ne pardonnerait pas à son frère, les larmes leur sortaient des yeux. Je me trouvai là du côté de ceux de la religion, et puis dire que j'avais de l'autre part une douzaine d'amis que je tenais chers comme mes propres frères, et qui me portaient une affection semblable. »

IV

D'Aubigné n'a point de ces retours de pitié, il sent avec fierté le prix de ses services et de ses conseils, il ne ménage ni les uns ni les autres. Il était de ces hommes de lettres, comme du Plessis-Mornay, dont Henri IV aimait à s'entourer à condition qu'ils fussent ou qu'ils se laissassent faire capitaines. D'Aubigné se piquait d'être l'un et l'autre; il est poëte, il est auteur, savant, politique et théologien; il n'est pas fâché non plus, un jour qu'il a fait acte d'autorité militaire, d'entendre son maître chercher avec malice quel nom de Romain bien sévère, comme Sertorius ou Caton, il pourrait lui donner. Il a donc bonne opinion de son importance, et il aurait plus de mérite s'il s'en croyait moins. Je crois bien que Henri IV n'en faisait le plus souvent qu'à sa tête, et qu'en demandant des conseils il ne s'engageait pas cependant à les suivre. Je ne doute pas non plus qu'autour de lui ses amis, ses compagnons ne manquaient pas de se croire en droit de lui en donner. D'Aubigné était un des premiers parmi ces mentors, et dans ses récits le roi est souvent troublé en lui parlant, et lui avec un front d'airain use largement de ses privautés. Acceptons-le ainsi fait, puisque le roi lui-même le supportait. C'est donc à d'Aubigné que le prince voulut d'abord faire approuver la promesse qu'il avait donnée à la comtesse de Guiche de l'épouser; par un discours de deux heures et demie et par trente histoires, il justifia l'exemple de gens qui se sont mariés pour leur plaisir et s'en sont bien trouvés; il dit combien la recherche des grandes alliances a été souvent ruineuse, et qu'enfin il y avait injustice à vouloir disposer sans pas-



sion d'un esprit passionné. Cette soumission fort embarrassée du prince convient singulièrement à d'Aubigné et il en profite pour faire acte de *rude fidélité*. Il tance l'amoureux qui sacrifie tous ses titres, ses droits à la couronne, la protection des Églises; mais ce qui le blesse le plus, c'est qu'il voit là l'œuvre de serviteurs plus écoutés: « Haïssant la lecture comme vous faites, vous n'avez pas amassé les mauvais exemples que vous citez... Donnez la moitié de vos pensées pour le moins à ceux par qui vous subsistez... que votre amour vous serve d'éperon pour empoigner vos affaires vertueusement; aimez vos conseils que vous fuyez[1].» Là est tout l'homme; ce ton fier, grondeur et passablement jaloux est le sien. Aussi, avec tout son dévouement, d'Aubigné n'est qu'un serviteur indocile et presque séditieux; assez enrichi par la guerre pour être indépendant, et assez habitué à la vie dure, où il était entré en chemise, pour n'avoir l'âme nullement mercenaire : tantôt un homme de considération à envoyer ambassadeur en Allemagne, tantôt un importun et un brouillon à mettre à la Bastille.

Je trouve dans ses Mémoires un petit dialogue que je veux citer en entier, parce qu'il me paraît rendre fidèlement l'attitude du maître et du serviteur, l'autorité qui veut être obéie, la soumission raisonneuse et mécontente, et même l'amitié jalouse. Le roi s'étant plaint que sa langue satirique avait attribué son changement de religion à un calcul de politique et au *désir de se plonger plus facilement dans les délices*, d'Aubigné, tout d'abord, se trouva blessé; accablé des haines du roi, il se retire et prend congé par ces paroles : « Sire, en regardant votre visage, il me donne les anciennes hardiesses suivant lesquelles j'ose demander à mon maître ce que l'ami demande à l'ami : défaites trois boutons de votre estomac et me dites pourquoi vous m'avez pu haïr. Le roi ayant pâli, comme il faisait à tout ce qu'il prononçait d'affection, dit : Vous avez trop aimé la Trémouille. — Sire, cette amitié s'est faite à votre service. — Dame, oui, mais quand je l'ai haï, vous n'avez pas cessé de l'aimer.— Sire, j'ai été nourri aux pieds de Votre Majesté, attaquée de tant d'ennemis et d'accidents qu'elle a eu besoin de serviteurs, amateurs des affligés et qui n'abandonnassent pas votre service, mais redoublassent leurs affections à mesure que vous étiez accablé par une puissance supérieure; suppor-

1. *Mémoires de d'Aubigné,* édition de 1854, p. 104; Bibliothèque Charpentier.

tez de nous cet apprentissage de la vertu. » Il n'y eut d'autre réponse que l'embrassade : Adieu ! Il est difficile de trouver une soumission plus raisonneuse et qui puisse causer plus d'embarras. Il est donc de ceux qui se retirèrent et se tinrent au moins à l'écart. Du reste, il ne voyait partout à l'entendre que défections, ventes et trafics de consciences, gens mercenaires et avides, roi corrupteur. Un catholique qui consentait à servir le roi encore protestant, un protestant qui passait au roi devenu catholique, tout l'indignait comme une trahison continuelle. Mais d'Aubigné écrit son *Histoire universelle* sous Louis XIII, et ses *Mémoires* après la chute de La Rochelle. Son humeur s'assombrit de la défaite des siens, et comme sa plume est vive, hardie, colère, il donne à ses souvenirs un ton d'alarme passionné, plus passionné qu'il n'est ordinaire au style réfugié.

V

Ce n'est pas lui qui aurait jamais consenti à aller à Montrichard la nuit, au risque de coucher dans la rue et d'être fait prisonnier, négocier une réconciliation entre les deux rois. L'idée seule l'eût irrité. Mais Sully est ce serviteur intelligent, que le maître trouve toujours prêt, allant par mille hasards, délogeant seul sans valets ni laquais, cachant son nom pour mieux remplir sa tâche, et se donnant au besoin l'air d'avoir quitté son roi. Sully vit de bonne heure et salua l'avenir; une petite pointe de louange et d'encouragement après Coutras, le titre d'ami et de chevalier, ajouté après la bataille d'Ivry pour les services plus effectifs de ses négociations, l'attachaient sans peine à la cause qui triomphait; et quand le plus fort lui disait : je n'aurai bonne fortune que vous n'y participiez, c'était en quelque sorte l'engagement d'une amitié inaltérable.

La Bruyère dit qu'il faut au souverain une personne de confiance avec qui il puisse sortir du théâtre et jouer un rôle plus familier; et ce qu'Auguste reproche le plus au pouvoir absolu dans Corneille, c'est d'ôter les amis. Plus la vie a été errante, laborieuse, menacée, les aventures difficiles, le pouvoir disputé, plus ce besoin de familiarité est impérieux, quand les âmes ont d'ailleurs de l'élévation. Henri IV n'avait pas toujours été roi de Paris, établi dans son beau palais du Louvre, maître de la France et de ses forces pacifiées, entouré du luxe de la capitale soumise et de toutes les somptuosités de la puissance. Ces âmes vénales dont d'Aubigné se plaint avec amertume, et que le

roi trouvait complaisantes à ses avances; et ces fiers protestants toujours en défiance, et quelquefois en pratiques d'opposition, n'étaient pas pour lui offrir l'ami qu'il cherchait. Sully fut l'homme avec qui Henri IV s'abandonna le plus librement à toute la franchise de son humeur, car il n'apportait dans ce commerce d'affection ni l'orgueil d'anciens services, ni les souvenirs fâcheux de la Ligue ou de quelque marché de conscience. Assurément sa grande faveur ne fut pas un bénéfice sans charge. Comment se serait-il vu sans peine le confident de tous les plaisirs et déplaisirs de son roi? La jalousie l'attaquait certains jours, et les soucis le tenaient éveillé à trois heures du matin, non moins que l'amour du travail. Quand la politique allait bien, que les finances rentraient dans les coffres de l'État, et n'en sortaient qu'avec discrétion, que le roi n'était ni menacé, ni imprudent, combien ne devait-il pas encore entendre de reproches, de prières, de menaces, de vivacités dans ces entretiens où la reine lui confiait ses légitimes griefs; quand elle venait, animée par les suggestions de son Concini et de sa Léonore, lui adresser de ces reproches qu'elle n'osait faire au roi, et qu'après une heure elle sortait d'avec lui, le visage rouge de fâcherie, les yeux pleins de larmes! C'était aussi madame de Verneuil ou autre, qui entrait avec une colère et une jalousie ni plus tendres ni plus commodes : elle lui redemandait le roi, elle l'accusait de le lui avoir enlevé, elle le traitait de valet, elle l'accablait d'autres aménités semblables. Je ne m'étonne pas de voir ses secrétaires le représenter perdu et se grattant la tête, disposé à jeter le manche après la cognée, parce que, placé entre la politique du roi et la passion de sa sœur, il ne sait plus ni que dire, ni que faire. Mais, en revanche, à qui donc a-t-il été donné de se trouver le confident d'un prince si habile, qui voulait bien se servir de son ministère comme s'il ne pouvait s'en passer? Il le voyait venir à lui, réclamer de lui seul un, deux, trois signalés services, le prier, le flatter en ami, le piquer d'honneur comme il l'aurait encouragé un jour de bataille s'il avait eu des victoires à remporter, et lui rappeler ce proverbe aimable dans sa bouche : à bon maître, hardi valet. Il lisait de ses yeux des lettres que peu de victorieux et de monarques absolus étaient capables d'écrire; ou, le prenant à témoin de son amour pour la France, il lui demandait, comme à sa propre conscience, s'il avait jamais consenti à sacrifier l'intérêt public à cette passion de l'amour, la plus grande des faiblesses qu'on lui reprochait; s'il n'avait pas déclaré à telle de ses maîtresses qu'il en aimerait

mieux perdre dix comme elle, plutôt qu'un ministre nécessaire comme lui; s'il n'avait pas toujours été d'humeur à quitter tout, amours, chiens, jeux, bâtiments, banquets, plaisirs et passe-temps plutôt que de perdre la moindre occasion de gloire et d'honneur. Il l'entendait, lui, le roi, et quel roi? quel homme? s'en remettre à sa discrétion et à sa prudence; l'envoyer en Angleterre, ou lui donner charge de raccommoder les intrigues d'un Biron, ou d'un Bouillon, et lui conter après, comme à un ami, ce que lui causaient de douleur les langues médisantes, les envieuses de ses prospérités, celles de ces haut huppés qui ne sont jamais contents, quelques biens et honneurs qu'on leur fasse.

Et ce n'est pas seulement par un attrait d'affection et un de ces instincts irréfléchis du cœur que Henri IV s'était donné à son ministre; c'était libre mouvement de choix, et jugement d'estime. Il a même pris plaisir à justifier cette noble amitié, après en avoir longtemps goûté le charme et le profit. Car en 1609, un jour au Louvre, il voulut exprimer tout haut son sentiment devant ses plus qualifiés serviteurs. Si je rappelle aujourd'hui ce passage, c'est qu'il n'est pas seulement l'éloge du ministre, il est encore le meilleur jugement qu'on puisse porter sur l'auteur des *Économies royales*. On verra par là s'il avait le droit de les écrire. Car cette humeur *rude*, *impatiente*, *contredisante* et tant soit peu présomptueuse en faveur de ses opinions lui donnait la liberté d'esprit nécessaire pour ne pas faire comme Villeroi, aller aveuglément au-devant de toutes les opinions du maître, sans les examiner et les comprendre. Le désir d'élever sa fortune, d'*avoir des biens et des honneurs* sous un roi qui ne donnait rien à la faveur ni à la vanité, ne lui a fait trouver que de plus efficaces moyens d'être utile, de bien placer son travail et de pratiquer avec plus de profondeur cet art qui le rendait le plus grand ménager des deniers publics. Pour l'esprit, celui de Sully avait toujours eu de quoi plaire au restaurateur du pouvoir en France, étant fort industrieux et diligent, désireux de se rendre capable de toutes sortes d'affaires de paix et de guerre. Il n'est pas jusqu'à sa langue que le roi, qui parlait un si bon français, n'ait voulu en quelque sorte nous recommander avec un intérêt d'ami : « Il écrit, dit-il, et parle assez bien, d'un style qui me plaît, parce qu'il sent son soldat, et son homme d'État [1]. »

1. Collection Petitot, t. VIII, p. 71.

Après cette longue course, que j'aurais voulu abréger, il semble qu'on peut dire avec assurance que dans ce siècle, le plus agité et le plus confus de notre histoire, derrière ces personnages qui occupent la scène, François Ier, Catherine de Médicis, Henri IV, il n'y a pas eu d'intérêt vrai qui n'ait trouvé dans les Mémoires une expression intelligente et passionnée. Les uns ont donné des guerres d'Italie une idée différente, selon les moments de leur durée que la Providence leur avait permis de voir. La Réforme, si peu spéculative chez nous, et de bonne heure engagée dans les guerres civiles par la minorité des rois, a rencontré des plumes soit catholiques, soit protestantes, qui n'ont manqué ni de couleur ni de mouvement. La royauté attaquée et capricieuse entre les mains d'enfants, se défendant malheureusement par des violences sanguinaires, une autre royauté jeune, triomphant des résistances par des victoires brillantes, habiles et peu sanglantes, le pouvoir renaissant de ses cendres comme par enchantement, la France demeurant catholique et royaliste, fidèle à son génie, tous ces traits ont encore aujourd'hui leurs amis et leurs ennemis dans les souvenirs de La Noue et de l'Estoile, de Montluc et de Sully. Il n'est pas jusqu'à cette lutte littéraire appelée du nom de Renaissance qui ne se puisse étudier dans des pages ou fermes et rapides, ou prétentieuses et doctes. Les esprits ardents, les caractères énergiques portent légèrement le poids de l'antiquité; ils ne s'en laissent pas accabler. Montluc et La Noue chargent peu l'image de leur vie des reliefs de la Grèce et de Rome. Brantôme, un bel esprit; Marguerite de Valois, une femme qui a tant d'intérêt à bien dire pour qu'on ne s'aperçoive pas que la sincérité n'est pas la première qualité de son livre; Tavannes, un violent réduit à l'oisiveté, parlent avec plus de recherche que de fermeté, avec plus d'élégance que de sens solide et durable. Mais autour de Henri IV rentré à Paris, il semble que le génie français, formé à son école et à sa voix, se dégage et s'assoit; l'action libre lui donne la force et la dignité; le jet de la pensée secoue le joug de l'imitation; les rodomonts s'éloignent et regagnent les Pyrénées ou les Alpes, et Malherbe devient le poëte de la cour, disciple de David et d'Horace, ferme, plein, sage et lumineux.

VI

Au dix-septième siècle, les Mémoires sont plus nombreux encore; quelques-uns ont conquis une grande célébrité. Je ne leur poserai

pas les mêmes questions qu'à leurs devanciers, mais je m'y prendrai différemment pour savoir ce qu'ils peuvent m'apprendre de leur temps. Voici donc ce que je me demande après les avoir lus avec soin. Du ministère de Richelieu à la fin de l'époque que retrace Saint-Simon, quelle est la marche des choses en France? Qu'est-ce qu'ont voulu, par une politique qui ne se démentit pas un seul instant, trois grands hommes consécutifs, deux ministres et un roi? M. Guizot dit que la tâche du dix-septième siècle a été de relever l'honneur national, et de faire renaître la société sous la main du pouvoir [1]. Ainsi parle la science par une de ses voix le plus autorisée. Que dit l'histoire? Henri IV a dompté la Ligue, Richelieu dompte les protestants et les grands, Mazarin les parlements, et après cette succession de partis ruinés et convaincus d'impuissance, la royauté demeure seule debout, forte et victorieuse. Dans ce triomphe, tel que le siècle le voit s'accomplir, Richelieu paraît le premier avec sa redoutable volonté; il a pris soin lui-même de dire ce que la France lui serait reconnaissante d'avoir poursuivi, fût-ce même au prix de dures exécutions. « Je lui promis, dit-il, à Votre Majesté, d'employer toute mon industrie et toute l'autorité qu'il lui plaisait me donner pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, et réduire tous ses sujets en leur devoir, et relever son nom dans les nations étrangères au point où il devait être. [2] » Mazarin traversa la Fronde, chansonné, menacé, deux fois fugitif, ne se laissa jamais abattre, gouverna du lieu de son exil, et vint mourir dans le souverain commandement et dans l'extrême grandeur [3]. Louis XIV, avec le génie et ce qu'on a appelé *la superstition de la royauté*, mérita de donner son nom à son siècle et il put dire sans exagération : «L'État, c'est moi. » Telle est la marche des événements que l'histoire suit dans leur développement successif et régulier. Que font les Mémoires dans la libre et indépendante humeur qui les inspire?

Je ne voudrais pas prétendre que tout ce que la science et l'histoire nous révèlent se retrouve toujours à point nommé dans les Mémoires; qu'il n'y eût pas de lacune dans l'esprit qui les prendrait pour guides uniques, et surtout qu'ils pussent donner la certitude rigoureuse, les dates incontestables qu'on trouve de nos jours dans

1. *Cours de* 1828, XIV[e] leçon, p. 16.
2. Testament politique, cité par M. Mignet, *Succession d'Espagne*, tome I, p. XLIV.
3. *Succession d'Espagne*, p. XLVII.

l'étude et la possession des pièces officielles, émanées des besoins du temps, et pour satisfaire des conditions nécessaires. Voyons cependant quelle idée on se pourra faire de la marche du siècle. Quand le duc de Rohan achève ses Mémoires par ces mots : « Notre impiété éloigna notre délivrance : Dieu nous la montra seulement comme il fit la terre de Canaan aux enfants d'Israël qui moururent dans le désert, » on sent le découragement de l'homme qui a lutté à la fois contre les siens et le vainqueur de La Rochelle.

Bassompierre est un personnage de parade ; mais tout vain qu'il est, même avant d'avoir été éclairé par douze ans de séjour à la Bastille et en homme qui sent la fortune dont il est l'instrument, il a l'esprit de dire : « Vous verrez que nous serons assez sots pour prendre La Rochelle. » Les vaincus comme les vainqueurs ne s'y sont pas mépris ; ils ne nous tromperaient pas davantage. Au-dessus de toutes ces résistances et des tristes relations qui se multiplient avec les victimes, Richelieu paraît : il ne dédaigne pas d'écouter la lecture de Mémoires qu'on écrit pour lui, d'en dicter quelques parties, d'en corriger d'autres de sa main pour y jeter des raisons ou des apparences. Richelieu est fort par les alliances qu'il a été chercher en Allemagne, et par les ressources de son génie qui veut, exécute et après se justifie ; mais Richelieu lutte encore, et jamais ministère n'a été plus attaqué et plus combattu : il ne s'affermit qu'en diminuant par la mort le nombre de ses ennemis. Des quarante-sept condamnations, des vingt-six exécutions capitales que l'histoire a comptées, il y en a bien peu qu'il ne cherche à justifier et à expliquer avec l'ardeur d'une conscience inquiète. Peut-être n'est-ce point l'acte même qui trouble son esprit et éveille ses scrupules. Peut-être ne voudrait-il que ramener à lui l'opinion publique. Mais dans ces sortes de réquisitoires qu'il refait contre ses malheureuses victimes, se trouvent avec l'accent de la passion tous les sujets de mécontentement qui les faisaient périr. Qui ne reconnaît le génie de Richelieu à ces lignes [1] : « Montmorency est le premier des grands du royaume ; mais de l'humeur de ceux qui y ont vécu depuis cent ans, lesquels transportaient à leur grandeur et à leurs intérêts l'affection que leurs prédécesseurs portaient à leurs rois et à l'État... Les plus sages, dépouillés de passion et d'intérêt, considéraient plus mûrement l'importance de cette affaire, louaient la justice du roi

1. Collection Petitot, seconde série ; t. XXVII, p. 149 et 216.

qui préférait le bien de son État à toutes autres considérations et à la vaine réputation d'une clémence dommageable.» La main impérieuse de Richelieu une fois glacée par la mort, l'indépendance des esprits se redonna carrière dans les innombrables écrits dont la Fronde fut l'objet. Jamais accident de l'histoire n'a tant éveillé les esprits : c'est que la nature même de cette insurrection plus agitée que dangereuse, plus emportée que cruelle, donnait matière à notre humeur d'en multiplier les récits. Aussi qui n'a joué un rôle dans la Fronde, et quel héros tragique ou comique n'a eu une plume à son usage, ou un écrivain pour nous tenir au courant des alternatives de sa fortune? Si vous faites à cette agitation confuse l'honneur de la considérer comme une révolution politique à laquelle il n'a manqué que le succès[1], voici Joly, Omer Talon et Retz; Retz avec ses discussions passionnées sur l'équilibre mystérieux où se doivent tenir les droits des rois et les devoirs des peuples : Retz qui peint de si vives couleurs le peuple entrant dans le sanctuaire, mais avec trop de confusion pour s'y maintenir comme il a fait depuis. Si la Fronde ne devient plus à vos yeux qu'une intrigue de nobles, de femmes et de gens de robe, je le veux bien, voici de quoi la considérer sous cet aspect, et Voltaire n'avait pas puisé à d'autres sources pour nous la peindre ainsi. Qu'est-ce que Pierre Lenet, par exemple? un homme de M. le prince : il est procureur au parlement de Dijon et conseiller d'État; mais fidèle aux particuliers encore plus qu'au pays, il ne doit rien qu'au prince, il n'a rien de plus cher que la famille du prince. Quand ce héros est en prison, toute la France pour Lenet, toute l'histoire, tout est à Chantilly, et bientôt après à Bordeaux. Chantilly est le premier asile des femmes et des enfants échappés au naufrage : Bordeaux est la ville, la Guyenne est la province qui embrassent sa cause. Enfin quand, après le siége de Bellegarde, le roi, la reine mère et son ministre ont triomphé de cette partie d'opposition, à la fois princière, provinciale et parlementaire, c'est Lenet qui nous répète ces paroles de Mazarin : « Je sais bien que j'ai beaucoup d'ennemis, mais j'espère d'en venir à bout, comme j'ai fait jusqu'à présent. J'ai de la résolution, des amis, et la protection de la reine. » M. Mignet n'en demande pas davantage pour expliquer sa singulière fortune. Mademoiselle[2], cette fille de France la plus défiante et la plus

1. M. de Sainte-Aulaire, cité par M. Chéruel.
2. M. Chéruel publie une édition des *Mémoires de Mademoiselle*, où se

inquiète, comme l'appelait le ministre qui la jouait sans grands efforts, La Rochefoucauld et les cœurs dont il disposait, passions éteintes que le talent d'un grand écrivain a ranimées pour le plaisir de notre temps, tout vit, tout parle sa langue, ses intérêts, ses caprices. Si enfin vous ne voulez voir avec Bossuet que le dernier effort d'une liberté remuante, ou avec M. Mignet qu'un mouvement de caractères, la plume délicate et intelligente de madame de Motteville vous satisfera. Du sein de la cour, et dans la confidence du ministre par l'affection de la reine, elle aime et défend le pouvoir qui triomphera. Elle voit tout : les princes qui s'agitent; le parlement qui parle et se tait, qui va au Palais-Royal et à Saint-Germain; la ville qui fait des barricades, et de belles entrées aux gens qui restent les plus forts, rois ou princes. Elle voit surtout le ministre présent ou absent, toujours maître de la reine et du pouvoir. Tandis que les princes et les frondeurs s'épuisent en alliances jalouses et en rivalités stériles, lui, il marche à la faveur de la confusion qui le cache, comme Richelieu s'appuyait sur la force, les condamnations juridiques et le bourreau. Au milieu du siècle, il faisait les plus importantes affaires de ce grand développement du pouvoir royal. Louis XIV n'avait plus qu'à continuer son œuvre et à jouir de ses services.

Aussi, à partir de ce jour, les Mémoires, comme des vaincus, se taisent, et ceux qui suivent, devenus plutôt des études morales que des ouvrages historiques, se chargent de peindre la société. Un Gourville, enrichi des prodigalités des princes, des folies de Fouquet et du jeu, est un de ces pamphiles pécunieux qui tiennent bonne table et posent devant La Bruyère. Madame de La Fayette et madame de Caylus[1], Choisy et La Fare[2], les remplissent d'anecdotes et de parti-

trouve rétabli le texte véritable, sans corrections, sans changements; des années entières, supprimées par les anciens éditeurs, reprennent leur place. C'est vraiment une première édition; elle est de plus enrichie des notes que sait multiplier son érudition inépuisable.

1. « Le titre de Mémoires, quoique, de toutes les façons d'écrire la plus simple, la plus familière et la plus libre, m'a cependant paru encore trop sérieux pour ce que j'ai à dire et pour la manière dont je le dis. J'écris des souvenirs sans ordre, sans exactitude. » (Madame DE CAYLUS.)

2. C'est avec raison, ce me semble, que frère Jean disait au bon Pantagruel : « Nous autres, moines, hélas! nous n'avons que notre vie en ce monde. » Pantagruel lui répondit : « Hé! que diable ont de plus les rois et

cularités. Ils trouvent dans les chefs-d'œuvre du genre épistolaire d'éloquents et heureux rivaux. Comme Cicéron, au milieu de la plus grande violence des guerres civiles, racontait cette histoire intérieure des âmes tour à tour découragées ou relevées ; de même sous l'action silencieuse du pouvoir habilement servi par Colbert et Louvois, madame de Sévigné écrivant à sa fille et à ses amis, madame de Maintenon à ses écolières ou à ses protégés, marquaient, Dieu sait avec quel bonheur d'esprit et de langage, les pas du temps qui se mesurait par des fêtes, la gloire diverse du siècle et les révolutions de la cour, les seules qui fussent possibles alors. C'est le moment aussi où paraîtra un homme doué d'instincts d'un autre âge, grand seigneur avec des goûts de féodalité dans un temps de royauté absolue et de ministres bourgeois, esprit ardent, mécontent, et presque révolutionnaire. Saint-Simon se chargea d'immortaliser par ses regrets et ses colères le triomphe complet que l'histoire considère dans toute la durée du siècle. La reine Anne d'Autriche, à la fin des troubles, disait au cardinal de Retz qui venait lui offrir l'hommage de sa soumission, « adieu, toute la France est là-dedans qui m'attend. » Pour Saint-Simon, la France est toute à Versailles; et c'était ce dont il se plaignait comme d'une usurpation. Elle n'était plus ni dans les châteaux ruinés ou déserts, ni dans la chambre des pairs confondus désormais avec les vils praticiens du parlement. La France attend le matin dans l'antichambre de la chapelle que le roi traversera, le soir dans l'appartement où le roi ne paraîtra peut-être pas, au milieu de la cour qui ne se décourage jamais. C'est ce spectacle de la toute-puissance d'Idoménée ou de Nabuchonosor que Saint-Simon sera condamné à voir, à observer, à courtiser sous peine de n'être rien. Joinville avait peint avec complaisance la force aimable de saint Louis, Commynes, la puissance terrible de Louis XI; Saint-Simon, frémissant d'impatience sous cette tyrannie de légistes et de bourgeois, trouvera, dans la malice même de ses dépits et l'éloquence de sa colère, des traits immortels pour se venger de la victoire du roi, son rival heureux. Mais qu'importe sa mauvaise humeur? Vaincu par la force des faits, il n'en sera qu'un témoin plus éloquent et un peintre plus fidèle de cette grande révolution.

les princes? » Chacun effectivement n'a qu'un certain nombre de jours; il n'est question que d'en faire un bon usage. (La Fare.)

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXII.

25 DÉCEMBRE 1859.

I

Le chef branlant, le dos courbé, les joues ridées, une petite vieille est entrée dans mon cabinet.

— Vous ne me reconnaissez pas? m'a-t-elle demandé en levant sur moi ses yeux encore vifs et perçants.

— Non, madame, lui ai-je répondu, en lui offrant un fauteuil.

— Je suis l'année 1859.

— Vous!

— Cela vous étonne? en effet je vous ai fait une visite le 5 janvier passé; j'étais alors jeune et pimpante; me voilà maintenant au bout de ma carrière. Je viens vous voir pour la dernière fois, recevez mes adieux. Avez-vous été content de moi?

Je répondis par un regard qui voulait dire : pas trop. La petite vieille reprit d'un ton irrité, et en frappant le parquet du bout de son parapluie :

— Qu'avez-vous donc à me reprocher? Vous ai-je laissé chômer de romans, de comédies, de vaudevilles, d'articles, de chroniques, de portraits, de biographies? En partant je vous lègue deux succès; il n'est bruit que des recettes du *duc Job* et du *Père prodigue*. Voici encore un livre dont vous me direz des nouvelles.

— Un roman ?

— Mieux que cela ; un pamphlet.

— Contre qui ?

— Contre tout le monde.

— L'auteur ?

— M. Louis Veuillot. Pourquoi donc faire la grimace ? il est, quoique laïque, un ouvrier bien utile dans la vigne du Seigneur. Quand il a ceint ses reins, il ne va pas à l'ouvrage de main morte. Personne ne sait asséner comme lui de vigoureux coups de poing sur les épaules des infidèles ; j'ajouterai même qu'il est un homme de style depuis qu'il a pris la sainte habitude de glisser de loin en loin du latin de cuisine dans ses textes. Il est fin et aimable quoique légèrement sottisier. Les gentils le lui reprochent, mais il s'en moque, et quand il s'agit de plaisanterie il n'y a pas son maître.

En même temps l'année 1859 me remit un ouvrage dont j'avais lu naguère les sommaires. Sainte Vierge, les beaux sommaires ! quoique certainement on ne puisse les comparer à ceux des *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires* du même auteur, majestueuse et piquante énumération qui remplissait ces jours-ci la quatrième page tout entière de l'*Univers*. Arrière la codéine, les dents inaltérables, le purgatif Desbrière, la benzine Colas, le thé russe, le traitement Lachapelle, l'*Univers* renonce aux bénéfices de l'annonce profane, place à la propagande ultramontaine et au grand éreintement jésuitique :

« L'esprit de l'Université. — Foi, esprit et style de M. Alloury. — Le lendemain de la fête. — Doléances de M. Alloury. — Une fiche de consolation. — Discours de M. Nisard. — Un cicéronien pris en flagrant délit de gallicismes et de contre-sens, de cacophonies, de solécismes, de barbarismes. — L'ancienne constitution française d'après de Maistre et de Bonald. — M. Rigault défenseur de M. Libri et de l'Université. — Confusion de M. de Montalembert entre la monarchie indépendante et le despotisme. — M. Jourdan et Béranger. — La bonne odeur des martyrs. — Caractère auguste de la gaudriole. — Destinée de Napoléon. — M. Geruzez. — Le père Caffaro et l'abbé Cognat. — M. de Buffon et M. de La Bédollière. — Les quatre martyrs. — M. Plée et l'association du libre amour. — La jeunesse de M. Dupin. — Dom Lobineau. — Mirabeau et le marquis de Sade. — Charlotte Corday. — Augereau. — Manuel. — Courier. — Azaïs.

— Parny. — Volney. — Lamennais. — Viennet. — Sainte-Beuve. — Le duc d'Aiguillon. — M. de Sacy vient au secours de l'abbé Delacouture. — Épître à Clio. — M. de Lamartine et Marie-Antoinette. — Une gentillesse de M. Boniface. . . . »

Vous me croirez ou vous ne me croirez pas, mais il y a cinq grandes colonnes de ce texte dans un seul numéro de l'*Univers*. Les sommaires du nouveau livre de M. Veuillot, *Çà et là*, ne remplissent guère qu'une colonne de son journal; ils brillent cette fois à la seconde page; il vaut mieux empiéter sur la politique que sur l'annonce; si le public murmure par hasard, le caissier est satisfait, et c'est là l'essentiel. Même après ceux des *Mélanges*, les petits sommaires de *Çà et là* ont leur charme.

« Paysages et chansons. — Les romances d'Ulric Pinson. — La communion des saints. — Les lis rouges. — *Alleluia!* — De l'état militaire.—A Strasbourg.—Il y a lumière et lumière.—Guttemberg a-t-il inventé l'imprimerie?—Des effets de l'imprimerie. — *O crux, ave!* — Les pèlerins. — Pasteurs piétistes. — Pasteurs impiétistes. — Juifs. — Du théâtre. — Qu'est-ce que le progrès? — Le dîner à grande vitesse. — Des miracles. — Objection du publiciste Gibou. — Seconde objection. — Troisième objection. — Les faits qui blessent M. Gibou. — Conclusion contre le publiciste Gibou.—Qu'est-ce qu'un miracle?—La graine de catalpa.—Au *Hareng couronné*.— Histoire de la ville de *** depuis les temps les plus reculés jusqu'aux temps futurs. — Suite. — M. et madame Collard..... »

—Quel sommaire! s'est écrié le célèbre Bilboquet en lisant l'annonce de M. Veuillot; voilà un gaillard qui sait pincer son public. Je n'hésiterais pas à le couvrir d'or s'il consentait seulement à revoir les sommaires de la chronique de la *Casquette de loutre*.

Certainement il n'est pas mal de turlupiner un peu MM. Jourdan, Alloury, de Sacy, Plée, Geruzez, et de dire son fait au publiciste Gibou; autrefois cependant M. Veuillot faisait, il me semble, un emploi plus durable de ses hautes facultés. Dans les sommaires de *Çà et là*, rien qui me promette quelque chose d'équivalent à ce fameux capucin volant, déposé maintenant dans quelque musée entre la sirène et l'évêque de mer trouvé un beau jour sur les côtes du Groënland. Ah! ce capucin volant fut un rude coup porté à l'incrédulité de notre âge;

les libres penseurs et les rationalistes en furent atterrés. Ce phénomène portait de son vivant le nom de Cupertin; il jouissait de la faculté précieuse de s'élever dans les airs toutes les fois que la fantaisie lui en prenait; on le voyait tour à tour voltiger comme le papillon, fendre l'air comme le ramier, planer comme l'aigle. Il aurait pu gagner beaucoup d'argent à se montrer dans les diverses capitales de l'Europe, et un des Barnums de son temps lui fit les offres les plus avantageuses à ce sujet; mais ce Cupertin, capucin dans l'âme, aima mieux rester dans son couvent, où il édifia ses frères par ses ascensions jusqu'à sa mort, arrivée vers les premières années du dix-septième siècle. Au lieu de pourfendre M. Viennet, Parny, l'abbé Cognat, Mirabeau et M. Boniface, pourquoi ne pas donner une suite au capucin volant? Voilà qui vexerait le rationalisme moderne. Il n'y a rien de tel que les miracles pour l'exaspérer. Il me semble aussi que M. Veuillot néglige un peu trop le grand Labre. Les libres penseurs grincent des dents au seul nom de ce brave homme. Il faut les voir sauter quand ils lisent dans l'*Univers* que le plus noble emploi que l'homme puisse faire de sa vie est d'aller de porte en porte, en veste déchirée, en culotte rapiécée, la besace sur le dos, et de tendre la main en chantant du nez et en se grattant, comme le bienheureux Labre. La labrolatrie fit honneur à M. Veuillot dans le temps; cette invention ne fut pas moins amère aux rationalistes que le capucin volant; ils écumaient en entendant dire qu'un simple besacier comme Labre était plus utile à l'humanité que Montesquieu et Voltaire réunis.

Je crois devoir prévenir M. Veuillot que l'on commence à murmurer dans les sacristies et que les bedeaux ne sont pas contents. Les hurlements jésuitiques sont en décadence. C'était la dernière ressource du parti; que deviendra-t-il si elle lui manque? Autrefois il avait d'autres moyens d'action; avant 89, la force matérielle était à sa disposition, ses mains étaient pleines de lettres de cachet, il mettait les libres penseurs à la Bastille, il faisait brûler leurs livres par la main du bourreau. Aujourd'hui il ne lui reste plus que des journaux malsains et des petites brochures immondes que des colporteurs zélés sèment dans les campagnes, mais pas gratuitement, car il n'est pas d'usage de donner l'autre monde pour rien. On les vend et même fort cher; on fait peur de l'enfer au pauvre pour lui arracher son pain de la journée. Le vaste pannotage des confréries s'exerce au profit des jésuites; on les retrouve dans plus d'un confessionnal, et jusque

dans d'humbles chaires de village, où ils déblatèrent contre des adversaires absents. Ces moyens d'influence, ces brochures, ces journaux ne leur suffisent pas; il faut encore qu'ils fassent concurrence aux chroniqueurs et aux biographes.

Les jésuites sont sans doute encore puissants, mais non plus au point de troubler les royaumes comme cela leur arrivait autrefois; ils ne se mêlent plus de pousser à l'assassinat des rois comme le cher frère Varade, condamné à être brûlé en effigie pour avoir confessé, et mal confessé, un certain Barrière, qui essaya d'assassiner Henri IV, ou comme le cher frère Guignard, pendu et brûlé comme complice de l'attentat du nommé Clément; ils n'essayent plus de faire sauter les parlements à l'instar des chers frères Oldecorn et Garnet, auteurs de la conspiration des poudres; ils ne se font plus brûler en Portugal comme le cher frère Malagrida; ils ne fabriquent plus de faux mandements, comme le cher frère Letellier, confesseur de S. M. Louis XIV, surnommé le Grand; ils ne font plus des banqueroutes de plusieurs millions comme le cher frère Lavalette; ils s'adonnent encore parfois à la culture du miracle artificiel dans quelques départements reculés, mais ils ne font plus brûler ceux qui ne croient pas aux susdits miracles. En un mot, l'ordre me paraît en décadence, si on le compare à ce qu'il était un siècle après qu'un ancien routier espagnol à moitié fou l'eut fondé au collége Sainte-Barbe, qui produit maintenant plus de vaudevillistes que de jésuites. Il fait toujours la guerre aux philosophes; mais, au lieu de les appeler comme autrefois scélérats, tisons d'enfer, suppôts de Satan, etc., il se contente de les traiter de *navets*.

Les jésuites ont composé d'assez bons vers latins et d'aimables comédies à l'usage de la jeunesse. Le *Triomphe du supin en* U, les *Malheurs du gérondif en* DO, le *Prétérit défini rival de lui-même*, et d'autres compositions du même genre qu'on jouait dans leurs colléges à l'époque des vacances, ne manquent pas d'un certain agrément. Les écrivains jésuites peuvent se montrer ingénieux quelquefois, ils ne sont jamais spirituels ni plaisants; la légèreté leur manque, ils sentent pourtant l'utilité de la plaisanterie, et ils la cherchent, hélas! sans pouvoir la trouver. Quand on apprit que M. Veuillot avait lancé l'épithète de navet contre les philosophes, ce fut un immense éclat de rire dans toutes les maisons professes. Les bons pères se tenaient les côtes, et répétaient le mot *navet* en s'essuyant les yeux: *Vir ingeniosus*, s'écriaient les pères en parlant de M. Veuillot; *Inge-*

niosissimus, répétaient les custodinos; les cuistres étaient dans la jubilation, le frère portier en riait tout seul dans sa loge; le frère fouetteur lui-même en eut des distractions à la chapelle, et fut obligé de pratiquer sur lui-même la doctrine de l'expiation. L'ultramontanisme manquait de plaisants, on considéra M. Veuillot comme un homme suscité; *navet* parut une inspiration directe de l'Esprit-Saint. C'est à ce mot que M. Veuillot doit la haute position qu'il occupe dans son parti.

Les sommaires de *Çà et là* contribueront, je l'espère, à la raffermir, quoique incomplets sous un rapport. Le nom de Voltaire n'y figure point. J'aime à croire toutefois qu'en cherchant bien dans *Çà et là*, on finirait par découvrir quelques traits contre Voltaire. Ce diable d'homme a toujours la vogue. On fait chaque année deux ou trois nouvelles éditions de ses œuvres. Je ne présume pas que M. Veuillot ait négligé de l'éreinter. Je n'y trouve point non plus le nom de Molière, l'*Univers* l'a pourtant excommunié dans le temps; la plaisanterie eût été meilleure de lui ouvrir le paradis, et de le condamner pour l'éternité à s'asseoir entre M. Veuillot et le petit père André. Quel supplice pour cet honnête homme! Il y a décidément un dieu pour les excommuniés.

Pendant que les lecteurs de Molière, de Voltaire, de Rousseau, de Pascal augmentent tous les jours, ceux des grands hommes de l'ultramontanisme diminuent. Quoique, avec ses trois ou quatre paradoxes auxquels il revient sans cesse, M. de Bonald me rappelle un peu ces anciens beaux, qui, n'ayant que cinq ou six cheveux derrière la tête, les ramènent sur le front, et essayent de s'en faire une mèche, il n'en est pas moins avec M. de Maistre une des colonnes du temple. Allez chez tous les libraires de Paris, et proposez-leur de rééditer les œuvres de M. de Bonald, même avec une préface de M. Coquille, vous verrez comment vous serez reçu. On lit encore un peu M. de Maistre, parce qu'au fond il est amusant avec son bourreau transformé en clef de voûte de l'édifice social et sa grande théorie de l'expiation. Cet homme aimable ne comprend l'expiation que par le sang; à propos de rien, il vous recommande de vous fouetter jusqu'au rouge. Ne sortez jamais sans une petite discipline dans votre poche, on ne sait pas ce qui peut arriver, et une peccadille est bien vite commise, même dans la rue; alors vous entrez dans une allée ou sous une porte cochère, vous tirez votre discipline de votre poche, et vous vous donnez le fouet sous les yeux d'un concierge ébahi. C'est ainsi que doit

se comporter tout vrai disciple de Loyola. Il va sans dire que s'il s'agit d'autre chose que d'une simple peccadille, la loi du sang ne se montre que plus exigeante; mais, comme on ne peut se couper la tête à soi-même, chez soi ou sous une porte cochère, aussi facilement qu'on se donne la discipline, on va trouver le bourreau qui est la clef de voûte de l'édifice social, et on lui dit poliment: Voulez-vous me faire le plaisir de me guillotiner?

Telles sont les folâtres idées de ce grand M. de Maistre, de ce superbe sophiste. Supposez la terre peuplée de disciples de M. de Maistre. Quelle délicieuse société! quel Éden enchanteur! Et quels arguments en faveur de cette aimable doctrine n'avons-nous pas lus autrefois dans l'*Univers!* Le Christ a-t-il été crucifié? Oui. Était-il fils de Dieu? Oui. Si Dieu a permis que son fils fût condamné à mort et exécuté, c'est donc qu'il approuve l'expiation par la mort; d'où il suit que la peine de mort tient dans nos codes une place de droit divin. Mais continuons et parlons maintenant d'Abel et de Caïn. Abel, qui était le plus doux des hommes, offrait à Dieu des sacrifices sanglants; Caïn, au contraire, qui manquait certainement d'aménité dans le caractére, ne lui offrait que des fruits, des légumes, et n'immolait pas seulement un mouton. Il en faut conclure, ajoutait-on, que ce sont les scélérats qui affichent le plus haut l'horreur du sang, tandis que les hommes doux et bénins, comme Abel et M. de Maistre, reconnaissent, au contraire, que la mort est une nécessité et souvent un bien, et que le sang est fait, comme l'eau, pour couler.

Abel n'avait emprunté ses idées à personne, du moins tout porte à le croire; mais M. de Maistre, venu un peu trop tard, n'est que le plagiaire des prêtres du paganisme qui demandaient, au nom des dieux, l'expiation par le sang. Quand les Grecs immolaient Iphigénie pour apaiser les vents, ils pratiquaient la doctrine que M. de Maistre devait formuler, et que l'*Univers* devait soutenir avec tant d'éloquence. Quand les druides brûlaient de pauvres diables en l'honneur de Teutatès, ils préparaient les voies à l'école philosophique que les penseurs de l'*Univers* représentent avec tant d'éclat. Aujourd'hui encore, les sacrifices humains existent dans l'Inde et chez quelques peuples sauvages qui font de la philosophie de maistrienne sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Seulement, il y a de ces peuples qui, après avoir immolé des victimes humaines aux dieux, les font rôtir et les mangent. Est-ce trop de zèle et de

ogique? Peut-être, en effet, ces sauvages outrent-ils un peu la doctrine de l'expiation. Nous prions M. Veuillot, s'il a un peu de temps de reste, de vouloir bien nous éclairer sur ce point.

Il est vrai que les explications à ce sujet ne sont plus aussi nécessaires depuis qu'on est fixé sur le véritable sens des ouvrages de M. de Maistre; c'est un homme d'esprit qui, sur un thème philosophique peut-être un peu trop lugubre, s'est amusé à broder des variations facétieuses. Son but a été de vexer les rationalistes et les libres penseurs, de les *faire aller*, comme on dit vulgairement. Pour le reste, il s'en moquait, comme on a pu le voir par la récente publication de sa correspondance, où les papes et les rois sont assez lestement traités. Les rationalistes lisent encore M. de Maistre à cause de son style, mais il y a longtemps que les catholiques le trouvent insuffisant comme penseur et comme écrivain. M. Veuillot l'a décidément remplacé; il a plus de verve, plus d'audace, plus de souffle, plus d'envergure. C'est du moins l'opinion du célèbre directeur de *la Casquette de loutre* Bilboquet, et de son critique Gringalet. Cette opinion semble partagée aujourd'hui par le parti ultramontain tout entier. Il n'en a pas toujours été ainsi. On n'a pas eu le temps d'oublier encore les protestations de nos prélats contre la verve de M. Veuillot : « Pourquoi ne le dirions-nous pas? lui écrivait l'un d'eux, il y a « dans votre langage une légèreté moqueuse, un accent de raillerie « hautaine qui sied mal sans doute dans une polémique dirigée contre « un évêque, mais qui sied mal aussi à des chrétiens dans des dis« cussions graves, même contre les ennemis de la religion. L'éternelle « vérité ne se défend point par la plaisanterie dérisoire et par l'in« jure, elle en souffre plus qu'elle n'en profite.

« Et voilà pourquoi nous n'hésitons pas à proclamer que la lecture « d'un tel style est une corruption perpétuelle des esprits faibles, et « un déplorable abaissement du caractère chrétien. »

L'épiscopat semble avoir changé de sentiment depuis quelque temps; cela le regarde. Il ne fulmine plus contre les fureurs de M. Veuillot; il est possible que les temps demandent des hommes de drôlerie et d'éreintement. Les jésuites se jettent dans la facétie. Les bedeaux font des calembours contre Voltaire; il existe à Paris un caveau ultramontain. On ne m'a pas dit chez quel marchand de vin se réunissent ses membres; mais voici un échantillon des couplets qu'on y chante :

Au clair de la lune,
Jean-Jacques Rousseau
Disait à sa brune,
Je suis un pourceau.
Aussitôt la belle
Lui donne un soufflet,
Oui, répondit-elle,
Un pourceau bien laid...

Du premier coup, la poésie cléricale s'est mise au niveau de la prose de l'*Univers*. Cette concurrence impose à son rédacteur de nouveaux efforts s'il ne veut pas être dépassé. Espérons qu'il saura se maintenir à la hauteur où il est parvenu, et d'où ses envieux prétendent qu'il commence à descendre; ils ajoutent que M. Veuillot faiblit, qu'il se répète, qu'il ramène la mèche, en un mot. J'ignore si son nouveau livre est de nature à justifier ces assertions; je n'en ai lu que les admirables sommaires, et un ou deux fragments qui ont paru dans les journaux de théâtre. Il n'y a pas là de quoi se former une opinion. Je dois dire seulement que le caissier de l'*Univers* ne se plaint pas encore. Le successeur de Paul Niquet à la Halle a renouvelé son abonnement, et le chef de l'établissement des *Pieds humides*, sur la demande formelle de ses habitués, s'est abonné pour six mois.

II

— Je vois décidément que vous n'aimez pas la plaisanterie, me dit l'année 1859; j'aurais mieux fait de vous parler d'un autre livre pour vous amadouer. Par exemple de *la Femme*, par Michelet.

— Intéressant livre, en effet, et que je préfère à *l'Amour* du même auteur, non pas qu'il y montre plus de talent, plus de poésie, plus d'observation; jamais il n'a déployé avec autant d'éclat ces qualités précieuses que dans *l'Amour*; mais avec *la Femme*, je me trouve, il me semble, sur un terrain plus solide. Aimer n'est pas un art, quoi qu'en aient pu dire Ovide et le Gentil Bernard, surtout l'art d'aimer sa femme. Il y a là-dessus autant de systèmes que de caractères différents. Telle femme serait charmée de vivre dans la solitude avec son mari, se laisserait choyer, soigner, dorloter par lui, telle autre le prendrait

en grippe à cause de ces soins mêmes. Dans notre époque pacifique, nous avons un grand nombre de femmes qui ne sont pas fâchées que l'homme garde encore les mœurs et les habitudes de la vie guerrière d'autrefois; les maris perdraient beaucoup aux yeux de ces dames s'ils voulaient remplir auprès d'elles les fonctions de femme de chambre; elles y verraient une espèce d'abaissement. Il est donc bien difficile, sinon impossible, en matière aussi délicate, d'établir une règle générale. On l'a bien vu par les critiques qui sont venues fondre de tous côtés sur le nouvel *Art d'aimer* de M. Michelet.

Il ne s'agit plus ici seulement de savoir comment on doit aimer la femme, mais comment on doit l'élever. Grande question, moins grande pourtant que celle-ci : Comment la fera-t-on vivre?

Le salaire des femmes est insuffisant. Je ne parle pas de celles qui se livrent à des travaux de luxe, qui reprisent les cachemires et les dentelles, qui brodent, qui font des modes, des artistes de l'aiguille, en un mot; elles peuvent vivre, à la rigueur; les simples ouvrières meurent de faim. La machine à coudre fait pour onze sous ce que la femme donne pour dix. Lorsque cette différence de cinq centimes aura cessé d'exister, ce qui ne saurait tarder, l'être vivant ne pourra plus lutter contre la mécanique. L'industrie aura dans la machine une couseuse infatigable, jamais malade, ne s'arrêtant jamais. Les ouvrières que deviendront-elles?

Depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, la vie de la femme n'est que travail et douleur. N'avez-vous pas rencontré dans votre maison ou ailleurs une pauvre vieille montant l'escalier le matin et s'arrêtant à chaque étage pour respirer? Où va-t-elle? chez le vieux garçon du cinquième dont elle fait le ménage; officier retraité, employé, homme de lettres, ancien avocat; il y a tant de gens à Paris qui finissent ainsi leurs jours dans une chambre mansardée, célibataires, tristes, ennuyés, méchants quelquefois; c'est sur la vieille qu'ils déchargent leur mauvaise humeur; jamais ils n'ont un mot d'affection pour cette pauvre femme, le seul être vivant pourtant qui s'intéresse encore à eux, qui leur demande des nouvelles de leurs maladies et qui les soulage quelquefois. Ce ménage terminé, il faut courir à un autre; la plus robuste à soixante ans ne peut faire que deux ménages par jour. C'est donc, chaque mois, une trentaine de francs qu'elle gagne, et avec cela elle vit, et quelquefois elle fait vivre un mari ivrogne, fainéant, pour lequel toute sa vie elle a travaillé. Et quels services ne rend-elle pas dans le quartier! Si quelque pauvre locataire de la

maison qu'elle habite est malade, elle accourt pour la soigner; c'est elle qui veillera la dernière veille au pied du grabat de l'ouvrière à l'agonie; c'est elle encore qui se chargera de la mettre au linceul. On se moque d'elle en récompense, on la tourne en ridicule dans les journaux, dans les livres, dans les vaudevilles, c'est la *femme de ménage*, un type dont vous avez dû rire bien souvent. Vous verrez qu'il n'y a pourtant pas de quoi quand vous connaîtrez son histoire.

Elle a quitté son village à dix ans en même temps que sa sœur; elles ont fait route ensemble jusqu'à la ville voisine; là, elles se sont séparées, l'une pour entrer dans une filature, l'autre dans une communauté religieuse. Voilà donc notre paysanne transformée en ouvrière; elle est jolie; on tente de la séduire; elle résiste. Vient le chômage; la filature ferme. Comment gagner sa vie? Notre ouvrière est habile à coudre, elle se couche tard, elle se lève de bonne heure, ne perd pas une minute à s'amuser; mais elle ne peut gagner plus de quinze à dix-huit sous par jour, encore lui faut-il prélever là-dessus l'argent nécessaire pour acheter le fil, les aiguilles, la chandelle. Souvent l'ouvrage manque, et quand elle en demande, on lui répond que le couvent et la prison travaillent à meilleur marché qu'elle. La domesticité s'offre alors comme une ressource; on vient à Paris, on se met en service. D'autres épreuves commencent, que M. Michelet raconte admirablement : les poursuites de monsieur, la jalousie de madame, la tyrannie des enfants, que sais-je ! Bref, il faut chercher une autre condition. Je ne parle pas des suggestions de l'intérêt personnel et de la vanité; on lui a dit si souvent : Si jolie, pourquoi travailler, pourquoi servir les autres quand on pourrait être servie soi-même, avoir tout le luxe des maîtres? Elle reste sage pourtant, elle a trouvé une bonne maison, des gens honnêtes qui la traitent bien et qui lui témoignent de l'affection; mais, hélas ! ils ont éprouvé subitement de grands revers de fortune, les gages de la femme de chambre sont arriérés, ils ne peuvent les payer; d'autres maîtres dissipateurs, fripons, font un beau matin faillite à leurs gens et à leurs fournisseurs. La domesticité a ses chances comme le commerce. Enfin, à force de patience, elle a amassé quelques économies; elle se marie avec un ouvrier qui, de son côté, a aussi un livret à la caisse d'épargne. A eux deux, ils entreprennent un petit commerce; viennent les enfants, les maladies; on ne réussit pas. Le mari se dégoûte de l'ouvrage, il boit; l'âge est venu; que faire? des ménages.

La voilà donc courant les rues le matin un cabas à la main, maigre, mal vêtue, presque grotesque; elle fait les commissions exposée au givre, à la pluie, à la neige. Pendant ce temps-là; sa sœur, entrée au couvent où on a pris soin de l'instruire, où elle n'a point eu à lutter contre les épreuves du monde, où elle n'a pas connu la misère, passe sa vie à soigner les malades dans un bel hôpital ou à apprendre à lire aux petits enfants, douce occupation! Quand elle passe, chacun la salue. Comme la destinée de ces deux filles est différente, et la récompense inégale, quoique avec des services égaux! A la sœur de charité le respect et la considération; à la femme de ménage le ridicule et presque le mépris. Pendant que l'une aura son nom inscrit sur une pierre au cimetière, où l'accompagnera une foule nombreuse, la voiture des pauvres conduira l'autre à la fosse commune.

Que faire pour arracher à la misère la femme, cette proie qu'elle guette sans cesse? D'abord ne point envahir les professions qui semblent naturellement faites pour sa faiblesse. Que de fois en voyant un homme robuste assis les jambes croisées sur un établi, n'ai-je pas été tenté de lui dire: Ne rougissez-vous pas de tirer ainsi le fil d'une main qui tiendrait si bien le soc d'une charrue? Laissez l'aiguille à la femme; jeunes et vigoureux, c'est à vous de prendre les métiers pénibles. Chose effrayante! il y a cent mille hommes à Paris qui vivent de l'aiguille, cent mille ouvriers travaillant à la *confection!* Une statistique récente vient de nous apprendre ce fait. Quelle concurrence pour la femme! La typographie a commencé par être un secret et un art, les premiers typographes ont été des savants; aujourd'hui la typographie n'est plus qu'une question d'adresse et d'habitude; pourquoi ne pas laisser aux femmes ce métier qui ne demande que des doigts agiles et de la patience? Le moyen âge fermait la corporation aux femmes, mais aujourd'hui il n'y a plus de corporation. On me demandera ce que je ferai des typographes et des cent mille ouvriers tailleurs de la capitale. Cela m'inquiète assez peu. Ce n'est pas l'ouvrage qui fait défaut aux bras. Qu'ils quittent Paris, l'ouvrier manque à la campagne, la journée s'y paye aussi cher qu'à la ville. La femme n'a pas cette ressource, quoique souvent employée aux plus rudes travaux des champs; il faut pour les supporter qu'elle soit née à la campagne, entre le veau et le porc; elle y devient un animal d'un genre particulier, bête de somme supplémentaire que j'ai vue, ainsi que M. Michelet, tirer la charrue où elle était attelée côte à côte avec un âne.

Si chaque homme se disait : ma tâche est double ici-bas, je me dois à moi-même et à la femme, j'en veux prendre une, l'associer à ma destinée, je mettrai ma force dans cette association, elle son dévouement, la misère serait moins à redouter pour nos filles du peuple. Malheureusement on se marie de moins en moins. J'en crois là-dessus M. Michelet sur parole. Mariée, la femme n'en supporte pas moins les charges les plus dures du ménage ; je ne parle point seulement des souffrances de l'enfantement, des labeurs de la maternité. Approchez-vous un moment de votre fenêtre le matin par un de ces jours de décembre, humides et froids, où le brouillard retombe en pluie fine et glacée ; sept heures vont bientôt sonner, l'atmosphère est sombre, les marchands ont été obligés d'allumer le gaz ; sept heures vont sonner, la rue s'éveille. Voyez la ménagère de la mansarde passer sur le trottoir avec ses brodequins éculés, sa robe d'étoffe légère, un tartan fané, ou un je ne sais quoi de soie sur les épaules. Pourquoi est-elle debout de si bonne heure? Le mari, petit employé, marchand en plein vent, ouvrier, se met à la besogne de bon matin ; il faut qu'il mange avant de partir. Plus tard, d'ailleurs, oserait-elle sortir en pareil équipage? La misère est terrible, non seulement parce qu'elle est la misère, mais encore parce qu'on veut la cacher. Ce n'est pas tout pour la femme que d'affronter les rigueurs de la saison, celles des marchands sont souvent plus dures à supporter. Si le compte de l'épicier est en retard, ce qui n'arrive, hélas! que trop souvent dans les petits ménages, on ne dit rien au mari, la femme reçoit tout à sa place, et Dieu sait souvent quelles grossièretés elle est obligée d'entendre ! Le marchand prend la parole, la marchande, assise à son comptoir, lance son mot aigre et insolent, le garçon de boutique lui-même se mêle à la conversation et fait le facétieux ; la pauvre femme doit courber la tête et se taire ; si on allait refuser le crédit ! Dans la journée d'autres créanciers se présenteront, il faudra leur répondre, soigner les enfants, faire le ménage, préparer le repas du soir. M. Michelet ne songeait certainement pas à nos petits ménages parisiens, quand il nous présentait la femme comme un être perpétuellement malade. Il arrive quelquefois à celle dont nous parlons de succomber à la fatigue ; alors, si la maladie la retient dans son lit, c'est l'enfant qui la supplée. A demi chaussée, à demi vêtue, à peine protégée contre le froid par un vieux châle noué autour de la taille, sa petite fille, les lèvres et les joues bleuies par le froid, traverse la rue, portant sous son bras un pain souvent plus

haut qu'elle. Comme elle marche vite avec ses petits pieds ! si elle allait tomber sur ce terrain glissant ! non, la voilà sous la porte cochère... Que Dieu te protége, pauvre petite, et te donne toujours ton pain quotidien.

Malgré tout, cependant, il vaut mieux que la femme soit mariée, et M. Michelet a bien raison de prêcher le mariage à l'homme :

Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux,

comme dit fort bien la vieille chanson. L'homme ne doit pas vivre séparé de la femme ; mais M. Michelet est-il bien sûr que la cause de cette séparation vienne tout à fait de l'homme ? Je n'en voudrais certainement pas jurer. Soit qu'elles aient pris leur parti du peu de goût des hommes pour l'existence conjugale, soit que certaines idées de liberté, d'émancipation leur aient tourné la tête, les femmes de notre temps aiment beaucoup à vivre en garçons. Cette vie autrefois était impossible ; la grisette voulait un bras ; elle se serait crue déshonorée d'entrer seule dans un bal. Maintenant il y a des cafés, des brasseries, des restaurants, des lieux de danse et de musique où l'on compte sur les habituées autant que sur les habitués. Les bohêmes sont des deux sexes. La femme déjeune le matin chez la crémière, dîne à la brasserie, fait sa partie de dominos en fumant des cigarettes. Elle est maîtresse de piano, de chant, ou de langues comme tant de jeunes gens sont hommes de lettres ou artistes en apparence, et au fond rien du tout. Ne parlez pas à ces dames des bonheurs du mariage, elles n'en voient que les fatigues et les ennuis qu'elles n'échangeraient certainement pas contre les hasards et les plaisirs de la bohême. Le goût du célibat chez les femmes s'étend tous les jours dans les classes intermédiaires de la société ; qui sait s'il ne gagnera pas bientôt les classes hautes ? Déjà, assure-t-on, les salons du faubourg Saint-Germain sont remplis de chanoinesses ; un nœud de rubans bleus sur l'épaule remplace le mari, et tout est dit ; on a sa liberté, on peut sortir seule, porter des toilettes d'une certaine façon ; et il y a tant de femmes qui ne recherchent pas d'autres avantages dans le mariage !

Nous en serons quittes pour aller à l'étranger chercher des femmes. M. Michelet nous le conseille ; il n'est pas ennemi du croisement des races, il en attend d'assez bons résultats, surtout du croisement du blanc avec la noire. A l'en croire nous ne ferions pas mal de pousser

jusqu'en Afrique pour nous marier. La femme noire a bien son charme, je ne dis pas le contraire, *nigra sum sed formosa*, mais elle a bien aussi ses petits inconvénients. C'est plus qu'un animal, qu'on me pardonne le mot, mais ce n'est pas tout à fait une femme. Elle est aimante, dévouée, timide comme la gazelle et, parfois aussi, féroce comme la panthère; elle a des tendresses et des emportements qui ne semblent pas toujours d'une créature humaine; elle chante comme le bengali, elle rugit comme la lionne. Gaie, rieuse, folâtre à présent, froide, triste, impassible tout à l'heure, oiseau et sphinx tout à la fois, maîtresse charmante, peut-être, femme difficile à coup sûr. Essayez d'enfermer l'Afrique dans les quelques pieds carrés qu'on nomme un appartement à Paris. La noire est depuis trop longtemps esclave pour qu'on puisse l'élever tout à coup au rang d'épouse; il y a pour elle encore un long apprentissage à faire; peu de gens auront le courage de s'en charger même avec la perspective de doter la librairie française d'un second romancier de la fécondité de M. Alexandre Dumas. Le nègre n'est point né pour le mariage; il ne vit point chez lui, mais à dix ou quinze lieues de sa case; l'oncle Tom lui-même aurait fait, j'en suis sûr, un médiocre mari. On craindra toujours un peu que la noire ne partage en amour les instincts voyageurs du noir. Quant à la rouge, je ne m'y fie guère non plus, quoi qu'en dise M. Michelet; elle a ses agréments et ses qualités dans les forêts vierges et dans les prairies pour un chasseur de castors ou de bisons; en Europe, on lui préférera généralement la blanche, et peut-être n'aura-t-on pas tort.

A quoi bon d'ailleurs chercher des femmes si loin quand il y en a tant en France qui attendent des maris? Occupons-nous d'abord de faire cesser la séparation de plus en plus marquée qui existe entre la femme et l'homme blancs; nous songerons ensuite aux noires, aux rouges, aux jaunes. « Il n'est personne qui ne voie le fait capital du temps. Par un concours singulier de circonstances sociales, économiques, religieuses, l'homme vit séparé de la femme. . . . .
. . . . le pis, c'est qu'ils ne semblent pas pressés de se rapprocher. Il semble qu'ils n'aient rien à se dire. Le foyer est froid, la table muette, le lit glacé. . . . . Tout le monde voit chaque jour comme un salon se sépare en deux salons, un des hommes, et un des femmes. Ce qu'on n'a pas assez vu, ce qu'on peut expérimenter, c'est que, dans une petite réunion amicale d'une douzaine de personnes, si la maîtresse de maison exige par une douce

violence que les deux cercles se fondent, que les hommes causent avec les femmes, il n'y a plus de conversation.

« Il faut dire nettement la chose comme elle est. Ils n'ont plus d'idées communes, ni de langage commun, et même sur ce qui pourrait intéresser les deux parties, on ne sait comment parler. Ils se sont trop perdus de vue. Bientôt, si l'on n'y prend garde, malgré les rencontres fortuites, ce ne serait plus deux sexes, mais deux peuples. »

Ils se sont trop perdus de vue, dit M. Michelet. Je ne sais pas si c'est là la vraie cause du dangereux divorce entre l'homme et la femme qu'il signale. On l'a tour à tour attribuée au cigare, au club, à la garde nationale; c'est dans la forme même de la société qu'il faut la chercher. La société moderne est organisée pour le travail, l'ancienne pour le plaisir. On causait beaucoup autrefois parce qu'on n'avait pas autre chose à faire. La noblesse désœuvrée passait son temps dans les salons et dans les boudoirs; les hommes se faisaient femmes, ils apprenaient à broder. Aujourd'hui chacun travaille; les hommes parlent donc de leurs affaires, et les femmes de leurs robes et de leurs plaisirs; hommes et femmes sentent instinctivement qu'ils s'ennuieraient mutuellement, et chaque sexe fait bande à part. Comment l'homme et la femme auraient-ils un fonds d'idées communes, quand la société elle-même n'a pas d'idées, qu'elle ne repose que sur des intérêts? Cela changera sans doute, le temps des idées et des sentiments reviendra, nous reverrons un jour les hommes et les femmes réunis, se pénétrant de leur mutuelle influence comme à la fin du dix-huitième siècle, et dans les premières années de la révolution. A quoi bon en attendant se prêter à prendre un rôle dans cette ridicule parodie du monde et de la sociabilité qui se joue dans ce qu'on appelle encore les salons. Le club et le cigare sont les deux grandes protestations des hommes intelligents et sincères contre le mensonge de la société actuelle.

Il faut bien d'ailleurs le dire à M. Michelet, ses théories au sujet de la femme, telles qu'il les a développées dans l'*Amour*, ne sont point faites pour rapprocher les deux sexes. En enchaînant la femme au foyer domestique par la maladie, par la faiblesse, par le culte même que lui voue le mari, il supprime tout d'un coup l'élément le plus puissant de toute sociabilité. Le mari du livre de l'*Amour* ne m'a pas l'air trop disposé à conduire sa femme dans le monde, et par conséquent sa fille. Je me demande donc comment s'y prendront les jeunes

gens désireux de se pourvoir. Je crains bien qu'en visant à détruire la polygamie occidentale, on n'ait réussi qu'à la rendre presque nécessaire. Les chaînes forgées dans l'*Amour*, M. Michelet, au lieu de les alléger, les rive dans son nouvel ouvrage. Quel moyen plus direct de combattre ce fléau de la misère dont la femme est si souvent victime, que de lui fournir du travail? Nous parlions tout à l'heure d'admettre les femmes au travail des imprimeries : on l'a essayé. M. Michelet blâme ces tentatives. La femme, selon lui, ne peut travailler longtemps ni debout ni assise, ce qui revient à dire qu'elle ne peut pas travailler du tout. Si elle est toujours assise, le sang lui remonte, la poitrine est irritée, l'estomac embarrassé, la tête injectée. Si on la tient longtemps debout comme la repasseuse, comme celle qui compose en imprimerie, elle a d'autres accidents sanguins. Que l'homme prenne donc le fer à repasser, qu'il garde l'aiguille, la femme ne peut travailler qu'en variant son attitude, comme elle fait dans son ménage, allant et venant. Il faut qu'elle ait un ménage, ajoute M. Michelet, il faut qu'elle soit mariée. Ainsi, point ou presque point de profession manuelle pour la femme; point de profession libérale non plus : « il vaut mieux pour elle mourir de faim, que de courir le cachet sur le pavé de Paris. » C'est l'opinion de M. Michelet. La position de maîtresse de musique ou de grammaire n'est point brillante en effet; elle offre même des dangers; mais enfin on les évite quelquefois. On pourrait citer plus d'une maîtresse de piano, élève du Conservatoire, mariée et mère de famille; son mari a une place, elle trotte toute la journée sur le pavé de Paris, ils se retrouvent le soir avec plaisir, heureux d'avoir travaillé tous les deux. Avec ce que le mari gagne tout seul, ils vivraient à peine; grâce aux leçons de la femme ils sont dans l'aisance. Que l'homme repasse son linge lui-même, je n'y vois pas grand mal; mais qui apprendra les premiers éléments du piano ou de la syntaxe à nos filles et à nos nièces? Le maître pourra venir plus tard. Pour ces commencements, au moins, la maîtresse est indispensable. Ainsi donc, pas de professorat; gouvernante, il n'y faut pas songer; entre le maître et le fils de la maison, la vertu de la femme court trop de dangers; actrice, c'est bien pire encore. Que faire? dit la femme. — Mariez-vous, répond M. Michelet. — Je ne demande pas mieux; mais sans argent, sans profession, où trouver un mari?

Je crois entrevoir pourtant, dans certains passages de son livre, que M. Michelet permettrait, à la rigueur, à la femme, d'être médecin et

herboriste. C'est bien quelque chose, mais ce n'est pas assez. Pour l'homme et pour la femme le travail est la loi commune et le véritable lien. Marions-nous, puisque M. Michelet le veut, mais avec une femme libre; je sais que le mot est mal sonnant; on comprendra ce que je veux dire. Pas d'idole, pas de poupée, une femme véritable qui donne un bon coup de main à son mari dans la besogne de la vie. Épaississez-moi un peu le mariage, ou je ne sais plus ce que c'est. A quoi bon tant de subtilités à propos d'une chose si simple? Nos aïeux chantaient à la noce et prenaient la jarretière de la mariée; faisons comme eux. Philosophie, physiologie, morale, ne mêlons point tout cela, n'inventons pas le mysticisme nuptial. Je consens bien à servir de femme de chambre à ma femme, à condition qu'à son tour elle raccommode mes chausses si elles ont besoin d'être raccommodées; qu'elle soigne le pot-au-feu, moi je descends à la cave. Liberté, égalité, fraternité, c'est la vraie devise du mariage. M. Michelet s'inquiète de trop de choses, vraiment! il vise trop à remplacer la mère. C'est à elle seule à entrer dans la chambre nuptiale; arrêtons-nous sur le seuil, respectons ses mystères, ils sont sacrés. Vouloir donner des conseils, des préceptes dans certaines matières, c'est inutile et dangereux; les gens délicats s'en formalisent, les autres n'y voient qu'une occasion de grossières plaisanteries. Il y a bien longtemps que nous n'en sommes plus, en fait de mariage, aux coutumes barbares; il n'est pas nécessaire de protester contre des usages qui n'existent plus.

Ceux qui liront cet article verront que sur bien des points je ne suis pas de l'avis de l'auteur de la *Femme;* je n'en ai pas moins lu ce livre avec un vif sentiment de plaisir; il a des parties si belles, si touchantes, si élevées, si finement observées; il est écrit d'un style si passionné, si vif, si éloquent! M. Michelet a une manière ou plutôt un art de dire les choses qui lui est tout personnel; on peut trouver à redire à cet art, mais le fait est qu'il entraîne et qu'il subjugue le lecteur. Ses livres, que les pédants critiquent, ont un grand mérite à mes yeux, celui d'être vivants, et de s'occuper de questions vivantes. Ne vaut-il pas mieux nous parler du sort de nos femmes, de nos filles, de nos sœurs, que des prouesses de madame de Longueville, et des patenôtres de la mère Angélique Arnauld?

III

— Puisque vous voilà en veine d'admiration, continua l'année, il faut que je vous présente un livre auquel je tiens beaucoup.

— Un livre d'histoire?

— Un simple roman.

— Le titre.

— Le *Marquis des Saffras*, par Jules de la Madelène.

— Vous tenez à ce roman, et vous avez raison; c'est un des meilleurs qui aient paru sous votre règne de douze mois. Je ne me pressais pas de parler de ce livre, j'en espérais d'autres de l'auteur dont le talent et la jeunesse me semblaient avoir le temps d'attendre. La mort a été plus prompte que moi : l'auteur du *Marquis des Saffras* est mort il y a quelques jours, ne laissant que ce roman de tant d'œuvres commencées. Il suffit à la renommée de celui que l'a écrit, c'est le premier fruit de son inspiration, la fleur de son printemps littéraire, il en gardera toujours le charme et le parfum. On sent que ce roman a été fait avec amour, et longtemps caressé comme un poëme; il est en effet le poëme du pays natal, le cadre animé dans lequel le romancier place ses impressions de jeunesse, leur donne le mouvement et la vie; il connaît tous les personnages de son tableau, il a vécu avec eux, il les aime, il les regrette; éloigné de ces amis des premières années, il cherche à les retrouver par la pensée, à se rapprocher d'eux par le souvenir.

Ce que Mistral a fait en vers pour la Provence de la Camargue et de la Crau, Jules de la Madelène l'a fait également pour la Provence du Comtat. Tous les deux sont poëtes à leur façon, tous les deux ont un sentiment vif et profond de la nature, tous les deux savent la peindre avec force et simplicité. Si Mistral s'avisait un jour de composer un roman, il me semble qu'il l'écrirait comme Jules de la Madelène, et si ce dernier avait donné à sa pensée la forme d'un poëme, son vers aurait rappelé celui de Mistral. Dans le *Marquis des Saffras* comme dans *Mireille*, c'est le pays des deux auteurs qui est le fond même du sujet; ils retracent souvent des scènes pareilles : les luttes, les farandoles, les chants et les danses des fêtes provençales; Lucien et Vincent, les deux amoureux de Mistral et de la Madelène, pauvres et courageux, aiment pareillement deux jeunes filles plus

riches qu'eux et en sont aimés; le dénoûment seul des deux compositions diffère; Mireille meurt et laisse Vincent désolé, tandis que Sabine épouse son amant. Pourquoi faut-il que ces deux poëtes, Mistral et la Madelène, se ressemblent tant par le talent et si peu par la destinée? L'un encore plein de force, de vie et de jeunesse, l'autre déjà tombé comme une plante délicate et rapide qui meurt sitôt qu'elle a fleuri.

Je ne sais pas si tous les lecteurs du *Marquis des Saffras* ont senti ce qu'il y a de vérité dans les caractères et les physionomies des personnages de ce roman; mais pour ceux qui sont nés en Provence, ces personnages vivent. Le *Marquis des Saffras* a obtenu un grand succès justifié par l'intérêt de la composition, l'originalité des détails, le charme du style, qualités que tout le monde peut goûter. Il n'y a que les Provençaux qui puissent apprécier à sa juste valeur le talent de Jules de la Madelène et deviner quel observateur profond, pénétrant, ingénieux, spirituel, il promettait! L'esprit joint à la poésie est un don plus rare qu'on ne pense : l'auteur du *Marquis des Saffras* le possédait, accompagné d'un autre don non moins précieux, la gaîté, une gaîté fine, douce, sans effort et sans mauvais goût. Dans son livre, où les types singuliers abondent, il n'y a pas une seule caricature, et Dieu sait si le danger de tomber dans l'exagération est facile à éviter avec nos braves Provençaux, souvent si voisins de la charge sans s'en douter par l'ardeur même de leur tempérament méridional. Créer des personnages comiques, comme le maire Tirart, le sergent Tistet, la tante Blandine, la servante Zounet, les mettre en scène, les faire agir et parler, en restant dans les limites du naturel et du vrai, c'est là un des côtés les plus difficiles de l'art, le signe évident de la vocation et de la force de l'auteur. La Madelène avait ces qualités à un haut degré; il avait aussi ce charme de la distinction et du sentiment qui est la marque d'un esprit élevé, d'un cœur tendre et généreux, capables d'embrasser à la fois la réalité et l'idéal, de réunir l'observation et la poésie, comme dans la double création du bon lieutenant Cazalis et du potier Espérit, ce pauvre diable sans instruction, sans éducation, d'une intelligence si vive et si simple, âme que tourmentent de vagues aspirations, et auquel rien ne manque pour être un grand artiste que de pouvoir apprendre et savoir.

Le jeune auteur du *Marquis des Saffras* ne lira pas ces lignes; il s'était retiré dans son pays pour soigner sa santé gravement altérée;

il y est mort le mois dernier au milieu, pour ainsi dire, des personnages de son roman. C'est une perte pour la littérature. Jules de La Madelène était un homme de talent, et si son premier ouvrage n'a pas fait d'abord le même bruit que tant de productions modernes dont tous les journaux se sont occupés, c'est qu'il était modeste, ne sortait guère de sa solitude, et ne sollicitait point l'éloge ; il méritait par là que l'éloge allât au-devant de lui. Je regrette bien que le mien, si peu important qu'il soit, ne puisse plus être entendu que de ses parents et de ses amis.

IV

— Maintenant causons un peu de l'*Histoire de la Liberté religieuse* par M. Dargaud. Comment la trouvez-vous ?

— Excellente. Les ultramontains en sont furieux. Et il y a de quoi.

Décidément, me disait l'un d'eux, on ne sait plus écrire l'histoire aujourd'hui ; la grande tradition est perdue. Vous me citerez Augustin Thierry, Mignet, Villemain, Michelet, Thiers, Henri Martin, Guizot. Est-ce que ce sont là des historiens ? Non. Le Ragois et le père Daniel à la bonne heure. Voilà des hommes !

Cet état de choses tient aux ravages exercés par le philosophisme. De grands esprits, des maîtres éminents, les Lenglet-Dufresnoy, les Rocales, les Reineccius, les Loriquet avaient tracé des lois qu'il est de mode de mépriser. Plus de méthode, plus de saine critique, plus de style noble. L'historien, au lieu de planer dans les airs, de tracer des parallèles dans le grand goût académique, descend à de vulgaires détails, il montre au lecteur les hommes historiques en robe de chambre, et il ne craint pas d'appeler *un chat un chat* et *Rollet un fripon*. Supposons, par exemple, que vous ayez à tracer un portrait de Henri III. Si vous appartenez à la haute école historique, vous employez les images pompeuses et le style fleuri. Vous dites : « Henri de Valois, duc d'Anjou et roi de Pologne, qui ceignit la couronne de France sous le nom de Henri III, fut un de ces hommes exceptionnels qui.... Les qualités brillantes qui font les grands princes semblaient réunies dans sa personne pour.... etc. Ou bien encore : la Providence, en élevant Henri III au trône et en le comblant de tous les dons du cœur et de l'esprit, avait voulu... Tel

que... ce prince magnifique dont les talents... etc. » Voilà ce qui s'appelle le style noble.

Écoutez maintenant M. Dargaud parlant de Henri III : « Il se complaisait, entre le bleu du ciel et le vert des eaux, sur ces gondoles dont le balancement favorisait sa paresse.... Henri III s'arrêta délicieusement à Venise. C'était par sa mère et par son tempérament un Italien. Venise avait toujours été pour lui un songe de volupté.... Venise mit ses habits de fête pour le recevoir.... Henri séjourna deux mois dans la capitale de l'Adriatique. Il y noua plus d'une intrigue galante. Les graves ministres de la République se prêtaient aux amusements d'un roi qui pouvait être leur allié contre Philippe II. Les sénateurs servaient, dans un but politique, les plaisirs de ce libertin couronné. » N'est-ce point scandaleux? Nous voulons bien, nous autres historiens de la grande école, entrer dans une foule de petits détails intimes sur Luther, Calvin, et leurs acolytes, mais nous n'entendons pas qu'on traite les rois de la même façon. C'est manquer de respect à de grandes figures. Il était si facile à M. Dargaud de commencer ainsi son portrait de Henri III : « Appelé par les vœux de la France entière, Henri III ne s'arrêta que peu d'instants à Venise; après s'être incliné devant les saints autels, il reprit la route du royaume très-chrétien, où, conduit par la protection du Très-Haut, il arriva en bonne santé, le.... »

Vraiment, a repris mon interlocuteur, on se moque en nous donnant M. Dargaud pour un historien. Son livre sur la liberté religieuse n'est qu'un tissu d'infamies et d'horreurs. M. Dargaud ne paraît pas seulement se douter d'une grande découverte faite par les bons esprits de nos jours, à savoir qu'il n'y a jamais eu de réformes nécessaires, l'Église étant toujours disposée à prendre l'initiative des réformes qui servent de prétexte aux déclamations des impies. Personne, excepté M. Dargaud, n'ignore qu'une réforme de l'Église allait s'accomplir pacifiquement lorsqu'eut lieu la fatale explosion du moine de Wittenberg. M. Granier de Cassagnac et Bossuet sont parfaitement d'accord là-dessus.

Disons toute la vérité sur M. Dargaud. C'est un ami dévoué des juifs, des manichéens, des musulmans et des joséphistes, comme tous les historiens d'aujourd'hui. Les doctrines de la kabbale se retrouvent dans tous ses écrits. Oui, l'auteur de l'*Histoire de la liberté religieuse* est un kabbaliste; il s'est nourri de la lecture du grand Albert, il croit aux sciences occultes, à la force sympathique de la

clavicule, à la ligne pleine, aux trouvailles des nombres zéphirud et zéphirod, et aux vertus du Boustrophédon vertical. Est-ce clair?

Et on veut me faire prendre un tel homme pour un historien. Pitié! dérision!

J'aurais eu beaucoup de choses à répondre, mais comme un autre appréciera bientôt, ici même, cet ouvrage de M. Dargaud qui met le parti ultramontain si fort hors de lui-même, j'ai mieux aimé garder le silence, et laisser mon interlocuteur entrer dans de grands développements sur la cabalistique moderne. La conclusion de son discours a été que M. Dargaud manque absolument de style, d'éloquence, de logique, de jugement; que sa phrase n'a ni ballon, ni majesté! Voilà un homme bien accommodé. Qu'en dira de plus l'*Univers?*

V

— Histoire, roman, comédie, satire, vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps; mais ce n'est pas tout encore, ajouta l'année 1859. j'ai voyagé.

— Dans quel pays?

— En Italie, parbleu! où voulez-vous donc que l'on voyage aujourd'hui? On prétendait que l'Italie était la terre des morts, qu'elle n'avait plus de poëtes, plus d'artistes, plus d'idées, qu'il ne lui restait plus rien de ses révolutions. Je mets fin à ces ridicules calomnies; voulez-vous des poëtes? en voici un charmant, Giuseppe Giusti, le Béranger de l'Italie, libéral, ennemi du fanatisme clérical et de ce qu'on appelle le bon vieux temps, Giusti qui a chanté le pape d'Ivetot, le bon *Pero* (diminutif de Pierre), qui change en hôtellerie le château de Saint-Ange, le Quirinal en hospice pour les jésuites enragés. Qu'on prenne l'Index et qu'on le fasse brûler par la main du bourreau, qu'on supprime les taxes perçues par l'Église, le saint-père n'en veut plus entendre parler.

Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Quel joli pape c'était là,
Lan là.

Giusti est mort jeune, mais ses aînés et ses maîtres lui survivent : voici d'abord Manzoni et Nicollini, les deux patriarches de la poésie en Italie et même en Europe, comme le dit M. Marc Monnier, dont

j'ai pris le passe-port dans mon voyage, maintenant que leurs contemporains et leurs émules, Schiller, Byron, Goëthe, Chateaubriand, Béranger n'existent plus.

Manzoni est tout entier dans son ode *Le 5 Mai* que M. Marc Monnier a traduite avec un grand bonheur. Voici la première et les deux dernières strophes de ce beau morceau lyrique :

Il fut comme inerte et sans vie,
Au dernier soupir exhalé.
Resta le cadavre isolé
Quand sa grande âme fut ravie.
Tel le monde à ce bruit d'abord
Est là comme frappé de mort.

. . . .
. . . .
. . . .

Belle immortelle, bienfaisante,
Foi qui triomphes, sainte foi,
Écris ceci, réjouis-toi !
Jamais hauteur plus écrasante
En se prosternant n'exalta
Le déshonneur du Golgotha.

Fais que nulle amère parole
N'insulte plus ce corps si las !
Dieu, qui tour à tour ici bas
Punit, relève, abat, console,
Près du mourant qu'il a brisé
Sur le lit désert s'est posé.

Un poëte moins connu que Manzoni, c'est Berchet, un Français d'origine. M. Marc Monnier a traduit une de ses meilleures pièces, *il Rimorso* (le Remords); lisez-la pour savoir quels cris d'indignation et de colère le désespoir de l'oppression étrangère peut faire pousser à un homme de cœur. Grossi, poëte milanais, a écrit des choses charmantes dans le dialecte de son pays. Manzoni, Silvio Pellico sont les poëtes de la résignation. Nicollini, au contraire, et tous les écrivains de l'école florentine protestent avec une infatigable ardeur contre la tyrannie. L'étude que M. Marc Monnier consacre à cette école est d'un très-haut intérêt littéraire. Monti, Manzoni, Pellico,

Giusti, Foscolo, Nicollini, Grassi, Marchi, que de noms de poëtes déjà ! Voulez-vous des prosateurs? en voici : Azeglio, Guerrazzi, Giordani, Colletta, Balbo, Tommasco, Capponi, Montanelli, et ce pauvre Leopardi, que les jésuites ont réclamé comme un des leurs après sa mort; heureusement son ami Ranieri a victorieusement défendu sa mémoire; les bons pères en ont été pour leur tentative de détournement.

L'histoire politique de l'Italie moderne est l'histoire même de sa littérature; tous ses hommes d'État sont des écrivains; c'est ce qui donne un attrait si vif à l'ouvrage de M. Marc Monnier. Que de révélations instructives, d'anecdotes curieuses! Un écrivain original, Carlo Troja, était ministre du roi de Naples en 1848; renversé par la réaction du 15 mai, il rentra dans la vie privée et reprit ses études; il demeurait au palais de *la Foresteria*, qui fait partie du domaine de la couronne; lorsqu'on présenta au roi les noms des condamnés à la prison, à l'exil, au bagne ou à l'échafaud, Carlo Troja se trouva naturellement un des premiers sur la liste : « Effacez celui-là, dit Sa Majesté, c'est un bon locataire. » C'est la seule fois, à ma connaissance, que Ferdinand s'est montré clément; j'ai cru devoir la signaler.

Maintenant passons au pittoresque, promenons-nous dans Naples, écoutons les poëtes qui ne savent pas lire, les membres de la grande académie du trottoir et du ciel ouvert : le *Souper*, la *Capriana*, *Graziella*, quelles charmantes chansons et quelles ravissantes mélodies! Naples est la ville par excellence de la musique populaire. Naples possède cent mille Rossini, et un Molière, le fameux Pasquale Altavilla, auteur, acteur, dont je vous conseille de lire l'intéressante biographie. Pulcinella se porte encore assez bien, mais j'ai la douleur de vous faire part du trépas des seigneurs Brighella, Gianduja, Meo Patacca et Cassandrino. La grande famille des farceurs italiens est éteinte en ligne directe; mais Stenterello, leur parent par les femmes, continue leur commerce de comédie avec assez de succès.

Il faut encore lire le livre de M. Marc Monnier si vous voulez connaître l'Italie du moment, l'Italie de Victor-Emmanuel, de Garibaldi, de Cavour, et même un peu de Mazzini.

— Et comment se nomme ce livre?

— *L'Italie est-elle la terre des morts?* Excellent titre pour prouver qu'elle est vivante, et très-vivante fort heureusement.

VI

— Le livre de M. Michelet; celui de M. Dargaud, celui de M. Marc Monnier, voilà trois bons points que vous avez à me marquer. J'ai de mauvaises notes, je le sais, pour le théâtre; vous prétendez, a ajouté l'année 1859, qu'au Théâtre-Français, au Gymnase et au Vaudeville, je n'ai obtenu que de faux succès, des triomphes de réclame. Vous dites que l'art dramatique est en décadence. Ce n'est pas sa faute. Pourquoi a-t-on supprimé les prix de vertu.

Il paraît que ces récompenses destinées au vaudeville, au drame, à la comédie, à la tragédie, faisaient murmurer les autres genres de littérature. La belle raison!

Pourquoi, disaient les romanciers, ne nous honore-t-on pas également d'un prix de vertu? Le roman n'exerce-t-il pas autant d'influence sur les mœurs qu'un mélodrame?

Les journalistes se plaignaient également. Voici vingt ans, disait l'un d'eux, que je sème, au moyen du fait-Paris, toutes sortes d'exemples de vertu dans la nation, et on ne songe pas le moins du monde à fonder un prix en ma faveur; personne cependant ne contestera l'influence que le fait-Paris exerce sur la société. Si la pureté des mœurs est si grande aujourd'hui, c'est à moi que cette amélioration est due; si on ne m'encourage pas, je me verrai obligé de transformer mes articles en comédies pour l'Odéon.

Les poëtes demandaient qu'on fondât des prix de vertu, les uns pour le sonnet, les autres pour l'épître, et pour le discours en vers. La plus terrible de toutes les colères était celle des hommes de foi et de dévouement qui de nos jours s'adonnent encore à l'apologue. Connaissez-vous quelque chose de plus vertueux et de plus essentiellement utile aux mœurs que la fable? Que serait, dites-le-nous, une fable dont la vertu et les mœurs ne profiteraient pas? Citez-nous, ajoutaient-ils, un seul fabuliste non vertueux depuis Pilpaï jusqu'à M. Viennet. C'est la fable qui, par l'organe des animaux, rappelle les hommes à leur devoir; en plus d'une circonstance décisive, l'apologue a sauvé les empires. Que fait-on pour lui cependant? rien. On ne l'encourage pas même d'un prix de quinze cents francs. Il faudra bientôt que les fabulistes, pour vivre, sollicitent sur le nouveau boulevard de Sébastopol la création d'un théâtre de bêtes, où ils écriront

des comédies vertueuses jouées par le renard, le loup, la sarcelle, l'âne, le lapin, etc.

Les peintres de leur côté élevaient la voix : il y a des tableaux, s'écriaient-ils, utiles aux mœurs et vertueux comme des comédies. Quel tableau plus propre à inspirer le sentiment de la vertu que celui d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce?* Les sculpteurs réclamaient aussi en faveur de leur art, et soutenaient que des gens occupés sans cesse à représenter la Bienfaisance, la Charité, la Justice, la Paix, la Vérité, etc., rendaient d'énormes services aux mœurs.

On pouvait, il me semble, donner une légitime satisfaction à ces plaintes, sans porter un coup au théâtre. Joints aux quinze pour cent sur la recette du Théâtre-Français, les prix de vertu ne peuvent pas manquer de rendre son ancien lustre à la comédie. Je lègue à l'année prochaine la tâche de les faire rétablir.

Du reste me trouveriez-vous encore plus faible, au point de vue du théâtre, que je n'en mériterais pas moins d'être mise au rang des années les plus dignes de la reconnaissance de la postérité. J'ai achevé le livre le plus difficile, le plus étrange, le plus rare, le plus impossible, le plus fou, le plus utile qu'il soit possible d'imaginer, un livre comme on en fait des milliers chaque année, et comme on n'en a pas fait depuis je ne sais combien de temps, un livre fantastique et pourtant réel, un livre qui... un livre que... un livre que liront les grandes personnes, et dont raffoleront les enfants, un livre vertueux et qui n'aura pas le prix de l'Académie, un livres d'étrennes en un mot, l'*Ile des Rêves*, par Louis Ulbach!

Rien que ce livre doit me valoir un *satisfecit* de votre part, donnez-le-moi tout de suite, car le temps presse, mon héritière me talonne, nous allons nous quitter.

Je remis le *satisfecit* à cette bavarde d'année 1859, mais pour me débarrasser d'elle; car franchement entre nous je crois qu'elle ne l'a guère mérité.

TAXILE DELORD.

TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

Pages.

ARNOULD FREMY. — La Cousine Julie.

— Quatrième Partie 5

— Cinquième Partie 161

— Sixième et dernière Partie 321

ÉMILE LAMÉ. — Julien l'Apostat.

— I. *L'Amour platonique, la grande Dame, l'Eunuque.* — Mort de Constantin. — Massacre des Flaviens. — Civilisation gréco-orientale ou byzantine. — L'art, les costumes, les mœurs au temps de Julien. — Digression sur l'amour platonique, différence capitale entre l'homme de la cité antique et l'homme moderne. — L'eunuque précepteur, l'eunuque favori, l'eunuque pourvoyeur. — Constance, son caractère; Eusébie 47

— II. *Hiérarchie céleste, Souveraineté des nombres.* — Éducation mi-païenne, mi-chrétienne de Julien, de saint Basile, de saint Grégoire. — L'indifférence en matière de religion; caractère de la haute classe au quatrième siècle. — Séjour de Julien et de Gallus à Macelle; contraste entre les deux frères. — Rêverie de Julien devant la nature. — Mariage de Gallus; retour de Julien à Constantinople; enseignement qu'on recevait alors dans les écoles. — Ce qu'un fils de famille était tenu de savoir : la sphère du monde et ses quatre régions concentriques. Les quatre éléments, le cinquième corps. Les quatre polyèdres réguliers et la sphère; nombres qui les symbolisent. — Tout l'univers ramené à un seul principe qui a pour symbole Un. — Dogme de la Trinité 58

— III. *Anges, Dieux et Saints.* — Distinction à établir entre les mots païen et hellène; entre les mots chrétien et galiléen. — Originalité du quatrième siècle : la croyance aux évocations est une conséquence rigoureuse de la science; il faut être illogique pour conserver le sens

Pages.

ÉMILE LAMÉ. — JULIEN L'APOSTAT (*suite*).

commun. — Principaux traits de la mythologie juive, ou plutôt mazdéo-juive, au quatrième siècle ; principaux traits de la mythologie hellénique, de la mythologie galiléenne. — Force respective des galiléens et des hellènes au moment où Julien paraît sur la scène : infériorité numérique des galiléens, supériorité de leur esprit d'association. — C'est cet esprit d'association que Julien va tenter d'inspirer à ses coreligionnaires. . . . . 1[illegible]4

— IV. *Évocations et Prodiges, la Genèse hellénique, le Taurobole.* — Julien se fait initier par Maxime aux secrets de la théurgie. — Préparation par le jeûne et les prières. — Maxime mène Julien dans les cryptes du temple de Diane Éphésienne : mer de feu, danse miraculeuse, hymne orphique, miroir magique où Julien se voit empereur. — Discours de Maxime sur les origines de la théurgie. — Julien devient aussi savant que ses maîtres. Il a horreur du christianisme. Il se purifie de la honte du baptême. — Le lion couvert de la peau de l'âne. 215

— V. *Eusébie et Julien ; saint Julien et saint Basile ; Iacchus et Christ.* — L'empereur attire Gallus en Europe et lui fait trancher la tête. — Indignation et douleur de Julien ; il est arrêté ; sa position critique. — Il est aimé de l'impératrice qui lui sauve la vie ; elle le fait envoyer à Athènes. — Ce qu'était Athènes au quatrième siècle. — Longue intimité de Julien et de saint Basile ; extrême analogie de leur style, de leur caractère, de leurs croyances religieuses. — Julien assiste au grand mystère d'Éleusis ; ce que ce mystère était devenu au quatrième siècle. — Iacchus est, comme le Christ, le Verbe incarné. — Eusébie obtient pour Julien le commandement des Gaules et le titre de César — Résistance de Julien : sa gaucherie sous l'habit militaire. — Mariage de Julien avec Hélène ; jalousie et cruautés de l'impératrice. . . . 3[illegible]3

— VI. *Paris, les Thermes, Vision.* — Entrée de Julien à Vienne ; prédiction de la vieille aveugle. — Éclatantes campagnes de Julien dans les Gaules ; rapidité de son éducation militaire ; facultés pratiques tout à fait inattendues chez un mystique et un rêveur de vingt-quatre ans. — Constance décide la mort de Julien ; il veut lui retirer ses soldats. — L'armée proclame Julien empereur. Sa résistance et ses scrupules. — Julien évoque les dieux supérieurs ; il est transporté dans le ciel hellénique ; Jupiter lui ordonne d'accepter l'empire. — Un ange annonce à Julien la mort de Constance. . . . . 3[illegible]1

— VII. *Julien pape ; opportunité et succès possible de sa tentative ; analogie de son Église avec celle du moyen âge.* — Réformes tentées par Julien dans la religion, le clergé et le culte helléniques : s'il paraît souvent avoir imité les chrétiens, c'est que ceux-ci ont imité les hellènes. Différents moyens qu'il emploie pour détruire le christianisme : écrits, défense d'enseigner les auteurs classiques, charité, disputes entre les sectes, reconstruction du temple du Jérusalem. — Enthousiasme de l'empire pour Julien. 387

Pages.

ÉMILE LAMÉ. — Julien l'Apostat (*suite*).

— VIII. *Julien empereur, les Ennemis de la barbe, les Perses.* — Séjour de Julien à Antioche.—Adonis, Astartée, Christ et Babylas sont les quatre divinités favorites des Antiochiens. — Comment Julien s'attire l'inimitié des Antiochiens ; Caricatures, anapestes. — Julien fait concurrence aux agioteurs et aux galiléens ; il en triomphe. — Le Misopogon. — Julien marche contre les Perses. — Lettre caractéristique de Julien.— La Mésopotamie.— Julien veut refaire l'expédion d'Alexandre. — Retraite. 559

— IX. *Mort de Julien.* — La mort de Julien est toute chrétienne, pleine de foi, d'espérance, de joie. — Dernier entretien avec Priscus et Maxime sur la vie future et la nature de l'âme. — Résumé des doctrines de Julien et de ses coreligionnaires sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption : Attis ou l'amour mystique. 573

PATIN. — Horace, sa vie et ses ouvrages. 81

CH. CABOCHE. — La Trémouille. — Bayard. 226

— Des Mémoires sur l'Histoire de France au temps des Valois. . . 413

— — I. Marguerite de Valois. 414

— — II. Tavannes. 423

— — III. Montluc. 428

— — IV. Brantôme. 432

— De quelques Mémoires au temps de la Ligue et de la Fronde. . 586

V. DE VIRIVILLE. — Assassinat du duc d'Orléans, par Jean sans Peur, duc de Bourgogne.

I. Le meurtre. 241

II. Rivalité d'Orléans et de Bourgogne. — Origine de la haine du duc Jean contre Louis d'Orléans. 245

III. Préméditation du meurtre. — Rôle des subalternes. 250

IV. Suites du meurtre. — Le duc Jean se réfugie dans son comté de Flandre. 256

V. Valentine de Milan vient demander justice au roi. 262

VI. Le duc de Bourgogne dans ses États de Flandre. 265

VII. Conférence d'Amiens. 269

VIII. Apologie du duc de Bourgogne par Jean Petit. 272

CHARLES MOUY. — Le Poème des jours nouveaux. 283

ALFRED DE MUSSET. — Poésies 438

ULBACH. — M. et Madame Fernel. (1re Partie.). 481

SAINT-MARC GIRARDIN. — De l'Amour conjugal dans le drame.

— La Pénélope d'Homère. 521

— Alceste. 536

Pages.

BIBLIOGRAPHIE. — M. E. JANET. Étude sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre. 442
— Œuvres inédites de Maine de Biran. 450

TAXILE DELORD. — L'ANNÉE LITTÉRAIRE.
— — CHAPITRE XIX.. 143
— — — XX. 295
— — — XXI.. 462
— — — XXII. 610

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.



Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.





